

Blinguet
CHRONIQUE

SUR LE

CONCILE DU VATICAN

TRADUCTION APPROUVÉE DE LA "CIVILTÀ CATTOLICA"

(*Cose spettanti al futuro Concilio*)

PAR "LA CORRESPONDANCE DE ROME"

VOLUME II

Réjean

Olivier

4907

Ex-Libris

QUÉBEC

P. G. DELISLE, ÉDITEUR, N° 1 RUE PORT DAUPHIN
1870

Bx830

1869

C 6713

1869

v. 2

ЗАДАЧА УЧЕБНИКОВ

THE MATHS

U.S. DEPARTMENT OF AGRICULTURE
WASHINGTON, D. C. 20250

CHRONIQUE DU CONCILE.

Le 2 décembre, vers 10 h., à la chapelle Sixtine, au Vatican, s'est tenue une réunion pro-synodale, en présence de Sa Sainteté. Y assistaient les cardinaux patriarches, primats, archevêques et évêques présents à Rome. Sa Sainteté a prononcé une courte Allocution et fait publier la Constitution Apostolique sur le règlement du concile. Après quoi elle a reçu le serment de tous les officiers majeurs du concile.

Voici l'Allocution (V. le texte latin dans la "Correspondance" du 4 décembre) :

Vénérables frères,

Devant inaugurer dans quelques jours, la réunion du sacré Concile œcuménique du Vatican, rien ne Nous a paru plus opportun et plus doux pour Nous-mêmes que de vous voir assemblés aujourd'hui selon Notre désir et de vous adresser l'expression de la tendre charité que Nous vous portons du fond de Notre cœur. Comme en effet il s'agit d'une grave affaire, comme est celle où nous avons à chercher des remèdes à tant de maux qui aujourd'hui troublent la société chrétienne et civile, Nous avons jugé digne de Notre sollicitude apostolique et conforme à la grandeur d'un tel dessein, avant d'ouvrir le cours des travaux conciliaires, de demander pour vous au Dieu très-clément, pour gage de toute grâce, le secours de la bénédiction céleste ; et Nous avons cru nécessaire de vous remettre des règles consignées et formulées dans nos lettres apostoliques, règles que Nous avons cru devoir établir pour la conduite et la direction régulière des actes conciliaires.

C'est ce que Nous faisons aujourd'hui, VV. FF., dans votre réunion solennelle de ce jour, avec la faveur de Dieu et de sa Mère immaculée. Et Nous ne saurions trop vous exprimer l'immense consolation que Nous apporte cet empressement à vous rendre en si grande foule à l'appel de la voix apostolique, lorsque Nous vous voyons arriver de toutes les parties du monde

catholique en cette ville de Rome, mère des villes, pour assister au Concile convoqué par Nous, et que Nous vous sentons liés à Nous par le parfait accord des âmes, vous que la dévotion envers Nous et le Siège apostolique, la merveilleuse ardeur pour l'extension du règne du Christ, et en plusieurs, la souffrance des tribulations pour le Christ, rendent si chers à Notre cœur.

Or, VV. FF., cette union Nous est d'autant plus douce, que Nous suivons en cela les traces des apôtres, qui nous ont laissé les touchants exemples de leur unanime et constante union avec le divin Maître. Vous avez appris en effet par les saintes Ecritures, que lorsque le Seigneur-Christ, parcourant les régions de la Palestine, allait par les villes et les bourgades, annonçant et prêchant l'Evangile, les apôtres s'étaient attachés à lui avec un zèle égal, et que les douze, comme parle saint Luc, le suivaient partout où il allait. Et cette union des apôtres parut surtout plus éclatante, lorsque le Maître céleste, enseignant à Capharnaüm le mystère de la divine Eucharistie devant les Hébreux, s'exprima avec plus d'abandon, et comme cette race charnelle et d'un sens obtus ne pouvait comprendre le mystère d'une si grande charité, et se montrait rebelle à la parole du Maître, en sorte que plusieurs des disciples, selon le témoignage de Jean, se retiraient et cessaient de marcher avec lui, l'amour des apôtres cependant, et leur vénération pour le Maître restait ferme et fidèle ; et Jésus leur ayant demandé s'ils voulaient aussi s'en aller, Pierre, gravement ému, prononça ces mots : " Seigneur, à qui irons-nous ? " Et il ajouta, donnant la raison pour laquelle il avait résolu de suivre toujours fidèlement le Seigneur : " Vous avez les paroles de la vie éternelle. "

Donc, lorsque Nous recueillons en Nous-mêmes ces souvenirs, qu'est-ce qui doit Nous être plus doux et plus consolant que notre union ? qu'est-ce que Nous devons garder et rendre plus intime et plus ferme ? Et, bien que liés ainsi au nom du Christ, il ne nous manquera pas de contradictions et de résistances à subir, et l'homme ennemi ne sera pas inactif, n'ayant rien de plus à cœur que de semer les zizanies ; mais Nous, non oublieux de la fermeté et de la constance apostolique, qui a mérité d'être

louées par la voix du Seigneur : “ Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations ”, Nous souvenant de Notre Rédempteur déclarant avec netteté : “ Qui n’est pas avec moi est contre moi ”, Nous nous souviendrons de même de Notre devoir et Nous nous appliquerons avec zèle à suivre le Christ d’une foi ferme et inébranlable, et à lui rester attachés en tout temps par l’adhésion de nos âmes. Nous avons été établis, en effet, VV. FF., dans une telle condition, qu’ayant à combattre des ennemis multipliés et acharnés, il faut que Nous soyons prêts à une lutte permanente. Il Nous faut user des armes spirituelles de Notre milice, et soutenir le poids du combat, appuyés à la fois sur l’autorité divine, et protégés par le bouclier de la charité, de la patience, de la prière et du courage. Et Nous n’avons pas à craindre que les forces nous manquent en ce combat, si nos regards et nos cœurs restent fixés sur l’auteur et le consommateur de notre foi. Car si les apôtres, en attachant leurs yeux et leur pensée sur Jésus-Christ, prirent là assez de force et de courage, pour supporter vaillamment toutes sortes d’adversités, Nous, de même, en le regardant dans le signe salutaire de Notre rédemption, en ce regard d’où émane la vertu divine, Nous trouverons force et courage pour vaincre les calomnies, les injures et les artifices des ennemis, et Nous nous réjouissons de publier dans la croix du Christ le salut pour nous, et pour tant de malheureux qui cheminent hors du chemin de la vérité. Cependant, non contents d’avoir les yeux sur Notre Rédempteur, il est nécessaire que Nous nous revêtions d’une docilité d’esprit qui Nous attache avec une totale affection à sa parole. C’est ce que Nous prescrit le Père céleste lui-même avec l’autorité de sa majesté, lorsque, le Seigneur Jésus-Christ révélant sa gloire au haut de la montagne devant ses témoins choisis, il dit : “ Celui-là est mon Fils bien-aimé en qui j’ai mis mes complaisances ; écoutez-le. ”

Donc, écoutons Jésus avec une pleine obéissance ; écoutons-le en toute affaire, et principalement dans l’affaire qu’il a eue lui-même le plus à cœur, dans celle, que, prévoyant les difficultés qui s’élèverait contre elle dans le monde, il recommandait à son Père à sa dernière Cène avec des prières ferventes et réitérées,

“ Père saint, garde en ton nom ceux “ que tu m’as donnés, afin qu’il soient ” UN avec nous.” Qu’une seule âme soit à tous avec un seul cœur en Jésus-Christ. Rien ne Nous sera d’une consolation plus grande, que si nous prêtons l’oreille de notre cœur soumise aux avertissements du Christ ; et, à ce prix, nous reconnaitrons que nous sommes avec le Christ, et nous découvrirons en nous le signe visible du salut éternel : “ Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu.”

Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux, à la prière de la Mère de Dieu Immaculée, daigné confirmer par sa grâce ces paroles de Notre exhortation pontificale sortie de Notre cœur, et que, par sa bonté, il leur fasse produire des fruits abondants ; qu’ensuite il tourne sa face vers vous, VV. FF., et qu’il couvre vos corps et vos âmes de la grâce de sa bénédiction ; vos corps, dis-je, afin que vous portiez courageusement et allègrement tous les travaux qui ne manquent pas d’être attachés à votre sacré ministère : vos âmes, afin que, comblés de faveurs célestes, vous soyez des exemples de la vie sacerdotale et que vous resplendissiez de l’éclat de toutes les vertus pour le salut du troupeau chrétien.

Que la grâce de cette bénédiction soit en vous toujours, et qu’elle souffle doucement sur tous les jours de votre vie, afin que les jours soient trouvés pleins en vous, pleins de sainteté et de justice, pleins des fruits d’œuvres saintes, qui sont pour Nous la vraie richesse et la vraie gloire ; et afin qu’à Nous-même il soit donné, après avoir achevé la course de ce pèlerinage, de dire au dernier jour de Notre vie avec le Roi-prophète : “ *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus,* ” et d’attendre avec une pleine confiance l’entrée sur le mont sacré de Sion, la céleste Jérusalem.

Voici maintenant la Lettre Apostolique du Saint-Père établissant l’ordre général à observer dans la tenu du Concile (nous donnons aussi le texte latin, la *Correspondance* ne l’ayant pas encore publié) :

PIVS PAPA IX.

Ad futuram rei memoriam.

Multiplices inter, quibus divexamur angustias, ad Divinae

Clementiae, quae *consolatur Nos in omni tribulatione Nostra* (1), gratias persolvendas maxime excitamur, qua propitiante, illud celeriter Nobis continget, ut sacrosanctum generale et oecumenicum Concilium Vaticanum iam a Nobis, ea adspirante indictum feliciter auspicemur. Gaudium autem in Domino iure praecipimus, quod salutare Concilii eiusdem conventus solemnī die Immaculatae Dei Matris Mariae semper Virginis Conceptioni sacro, atque adeo sub potentibus maternisque auspiciis eius aggressuri sumus, eosque in Vaticana Nostra Basilica inituri ante Beatissimi Petri cineres, qui *in accepta fortitudine Petrae praeservans suscepta Ecclesiae gubernacula non reliquit, et in quo omnium Pastorum sollicitudo, cum commendatarum sibi ovium custodia perseverat* (2). Jamvero memores hoc oecumenicum Concilium a Nobis convocatum fuisse, ut extirpandis erroribus, quos praesertim huius saeculi conflavit impietas, removendis malis, quibus Ecclesia affligitur, emendandis moribus et utriusque Cleri disciplinae instaurandae, coniuncta Nobiscum sacrorum Ecclesiae Antistitum adhibeatur opera, ac probe noscentes, quo studio intentaque sollicitudine curae debeamus, ut ea omnia, quae ad rectam rationem tam salutaris negotii, gerendi, tractandi ac perficiendi pertinent, ex sancta maiorum disciplina institutisque statuuntur, idcirco Apostolica Nostra auctoritate ea quae sequuntur decernimus, atque ab omnibus in hoc Vaticano Concilio servanda esse praecipimus.

I. *De modo vivendi in Concilio.* Reputantes animo quod *omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* (3), quodque nihil Caelestis Patris benignitati pronius est, quam ut *det spiritum bonum petentibus se* (4), iam Nos, dum Apostolicis Nostris Litteris (5), die undecimo Aprilis hoc anno datis, Ecclesiae thesauros sacrosancti huius Concilii occasione Christifidelibus reseravimus, non solum eosdem Christifideles vehementer hortati sumus, ut emundantes

(1) II. Corinth. I, 4.

(2) S. Leo P. Serm. 2, "in Anniver. Assumptionis suae."

(3) Iacob. I. 17.

(4) Luc. XI, 13.

(5) Litt. Nost. 11 Aprilis 1869.

conscientiam ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi (1) orationibus, obsecrationibus, ieiuniis, aliisque pietatis actibus insistere velint : sed etiam Divini Spiritus lumen et opem in sacrosancto Missae sacrificio celebrando, quodtidie in universo Orbe Catholico implorari mandavimus, ad prosperum a Domino huic Concilio exitum, et salutare ex eo Ecclesiae sanctae fructus impetrandos.

Quas quidem adhortationes et praescriptiones modo renovantes et confirmantes, id praeterea iubemus, in huius almae Urbis Nostrae Ecclesiis, sacrosancta Synodo perdurante, singulis diebus Dominicis hora, quae pro fidei populo magis congrua videatur, Litaniae aliaeque orationes ad hunc finem constitutae recitentur.

At longe his maius aliquid et excellentius ab Episcopis, aliisque qui in Sacerdotali Ordine censentur hoc Concilium celebrantibus, praestandum est, quos, uti ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei oportet in omnibus seipsos praebere *exemplum bonorum operum in doctrina, in integritate, in gravitate, verbum sanum, irreprehensibile, ut his qui ex adverso est vereatur nihil habens malum dicere de nobis* (2). Quare veterum Conciliorum ac Tridentini nominatim vestigiis ihaerentes hortamur illos omnes in Domino, ut orationi, sacrae lectioni, coelestium rerum meditationibus pro sua cuiuscum pietate studiose intendant : ut pure casteque sancto Missae sacrificio, quam fieri possit, frequenter operentur ; animun mentemque ab humanarum rerum curis immunem servent ; modestiam in moribus, in victu temperantiam, et in omni actione religionem retineant. Absint animorum dissidia, absit prava aemulatio et contentio, sed omnibus imperet, quae inter ceteras virtutes eminet charitas, ut illi dominante et incolumi, de hoc sacro Episcoporum Ecclesiae conventu dici possit : *Ecce quam bonum et quam iucundum habitare fratres in unum* (3). Evigilent demum Patres in domesticorum suorum cura, et christiane ab eis sanctaeque vitae

(1) Ep. ad Hebrae. IX, 14.

(2) Ep. ad Tit. II, 7.

(3) Ps. CXXXII, 1.

disciplina exigenda, memores quam gravibus verbis Paulus Apostolus praecipiat Episcopis, ut sint suae domui bene praepositi (1).

II. *De iure et modo proponendi.* Licet ius et munus proponendi negotia, quae in sancta oecumenica Synodo tractari debebunt, de iisque Patrum sententias rogandi nonnisi ad Nos, et ad hanc Apostolicam Sedem pertineat, nihilominus non modo optamus, sed etiam hortamur, ut si qui inter Concilii Patres aliquid proponendum habuerint, quod ad publicam utilitatem conferre posse existiment, id libere exequi velint. Cum vero probe perspiciamus hanc ipsam rem, nisi congruo tempore et modo perficiatur, non parum necessario Conciliarium actionum ordini officere posse, idcirco statuimus eiusmodi propositiones ita fieri debere, ut earum quaelibet 1. scripto mandetur, ac peculiari Congregationi nonnullorum, tum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalium, tum Synodi Patrum a Nobis deputandae privatim exhibeatur: 2 publicum rei christianae bonum vere respiciat, non singularem dumtaxat unius vel alterius Dioecesis utilitatem: 3. rationes contineat, ob quas utilis et opportuna censetur: 4. nihil praesferat, quod a constanti Ecclesiae sensu, eiusque inviolabilibus traditionibus alienum sit.

Peculiaris praedicta Congregatio propositiones sibi exhibitas diligenter expendet, suumque circa earum admissionem vel exclusionem consilium Nostro iudicio submittet, ut Nos deinde natura consideratione de iis statuamus, utrum ad Synodalem deliberationem deferri debeant.

III. *De secreto servando in Concilio.* Prudentiae hic ratio Nos admonet, uti secreti fidem, quae in superioribus Conciliis non semel, adiunctorum gravitate exigente, indicenda fuit, in universa huius Concilii actione servandam iubeamus. Si enim unquam alias, hoc maxime tempore haec cautio necessaria visa est, quo in omnem occasionem excubat invidiae conflandae contra Catholicam Ecclesiam eiusque doctrinam, pluribus nocendi opibus pollens impietas. Quapropter praecipimus omni-

(1) I. Timoth. III, 4.

bus et singulis Patribus, Officialibus Concilii, Theologis, Sacrorum Canonum Peritis, ceterisque, qui operam suam Patribus vel Officialibus praedictis quovis modo in rebus huius Concilii praebent, ut decreta et alia quaecumque, quae iis examinanda proponuntur, nec non discussiones et singulorum sententias non evulgent, nec alicui extra gremium Concilii pandant; praecipimus pariter ut Officiales Concilii, qui episcopali dignitate praediti non sunt, aliique omnes qui ratione cuiusvis demandati a Nobis ministerii Conciliaribus disceptationibus inservire debent, iuramentum emittere teneantur de munere fideliter obeundo, et de secreti fide servenda circa ea omnia quae supra praescripta sunt, nec non super iis rebus, quae specialiter ipsis committentur.

IV. *De ordine sedendi, et de non inferendo alicui praeiudicio.*
Cum ad tranquillitatem concordiamque animorum tuendam non parum momenti habeat, si in quibuslibet Conciliaribus actibus, unusquisque suae dignitatis ordinem fideliter ac modeste custodiat: hinc ad offensionum occasiones, quoad ejus fieri possit, praecidendas, infrascriptum ordinem inter diversas dignitates servari praescribimus.

Primum locum obtinebunt VV. FF. NN. S. R. E. Cardinales Episcopi, Presbyteri, Diaconi; secundum Patriarchae; tertium, ex speciali Nostra indulgentia, Primates, iuxta ordinem suae promotionis ad Primatiales gradum. Id autem pro hac vice tantum indulgemus, atque ita, ut ex hac Nostra concessione nullum jus vel ipsis Primatibus datum, vel aliis imminutum censi debeat. Quartum locum tenebunt Archiepiscopi, iuxta suae ad Archiepiscopatum promotionis ordinem; quintum Episcopi, pariter iuxta ordinem promotionis suae; sextum Abbates Nullius Diocesis; septimum Abbates Generales, aliique Generales Moderatores Ordinum Religiosorum, in quibus sollemnia vota nuncupantur, etiamsi Vicarii Generalis titulo appellentur, dum tamen re ipsa cum omnibus supremi moderatoris iuribus et privilegiis, universo suo Ordini legitime praesunt.

Ceterum ex superiorum Conciliorum disciplina institutoque decernimus, quod, si forte contigerit, aliquos debito in loco non

sedere, et sententias etiam sub verbo *placet* proferre, Congregationibus interesse, et alios quoscumque actus facere, Concilio durante, nulli propterea praeiudicium generetur, nullique novum ius acquiratur (1).

V. *De Iudicibus excusationum et querelarum.* Quo graviorum rerum pertractatio, quae in hac sacrosanta Synodo agi gerive debent, minus quam fieri possit, impediatur, aut retardetur ob cognitionem causarum, quae singulos respiciunt : statuimus ut ipsa Synodus per schedulas secretas quinque ex Concilii Patribus eligat in *Iudices excusationum*, quorum erit procuraciones et excusationes Praelatorum absentium, necnon eorum postulata, qui, Concilio nondum dimisso, iustam discedendi causam se habere putaverint, exciperè, atque ad normam conciliaris disciplinae et SS. Canonum expendere : quod cum facerint, non quidquam de hisce rebus decernent, sed de omnibus ad Congregationem generalem ordine referent. Praeterea statuimus, ut eadem Synodus pariter per schedulas secretas, alios quinque ex Patribus eligat, in *Iudices querelarum et controversiarum*.

Hi porro controversias omnes circa ordinem sedendi, vel ius praecedendi, aliasque, si quae forte inter congregatos oriantur, iudicio summano atque *aeconomice*, ut aiunt, ita componere studebunt, ut nulli praeiudicium inferatur : et quatenus componere nequeat, eas Congregationis generalis auctoritati subiicient.

VI. *De Officialibus Concilii.* Quod vero et illud magni refert, ut necessarii ac idonei ministri et officiales, iuxta conciliarem consuetudinem et disciplinam, omnibus in hac Synodo actibus rite et legitime perficiendis disignentur, Nos huiusmodi ministerium rationem habentes, infrascriptos viros ad ea deligimus et nominamus, scilicet :

1°. Generales Concilii custodes, dilectos filios Ioannem Columpa et Dominicum Orsini romanos principes Pontificio nostro solio Adsistentes.

2°. Concilii Secretarium, Venerabilem Fratrem Josephum Episcopum S. Hippolyti, eique adiicimus cum officio et titulo

(1) Conc. Trid. Sess. 2, Decret. " De modo vivendi, § insuper. "

Subsecretarii, dilectum filium Ludovicum Jacobini e Nostris et huius Apostolicae Sedis Protonotariis, nec non adiutores, dilectos filios Canonicos Camillum Santori et Angelum Jacobini.

3°. Concilii Notarios, dilectos filios Lucam Pacifici, Aloisium Colombo, Joannem Simeoni, Aloisium Pericoli, et Dominicum Bartolini Nostros et huius Apostolicae Sedis Protonotarios, eisque adjungimus dilectos filios Salvatorem Pallottini et Franciscum Santi Advocatos; qui Notariis eisdem adjutricem operam navent.

4°. Scrutatores Suffragiorum, dilectos filios Aloisium Serafini et Franciscum Nardi causarum Palatii Nostri Apostolici Auditores; Aloisium Pellegrini et Leonardum Dialti Nostrae Camerae Apostolicae Clericos; Carolum Cristofori et Alexandrum Montani Signaturae Iustitiae votantes; Fridericum de Falloux du Coudray Nostrae Cancellariae Apostolicae Regentem, et Laurentium Nina Abreviatorem ex majori Parco. Hi autem octo scrutatores in quatuor distincta paria distributi, ita ad excipienda suffragia procedant, ut bina paria unum Conciliaris Aulae latus, totidemque alterum obcant, praeterea singula paria singulos ex Notariis secum habere debebunt, dum in munere fungendo versantur.

5°. Promotores Concilii, dilectos filios Joannem Baptistam de Dominicis-Tosti, et Philippum Ralli S. Consistorii Advocatos.

6°. Magistros Caeremoniarum Concilii, dilectos filios Aloisium Ferrari Antistitem Nostrum domesticum Praefectum, et Pium Martinucci, Camillum Balestra, Remigium Ricci, Josephum Rinaldi-Bucci, Antonium Cataldi, Alexandrum Tortoli, Augustinum Agramboni, Aloisium Sinistri, Franciscum Riggi, Antonium Gattoni, Balthasarem Baccinetti, Caesarem Togni, Rochum Massi, Nostros, et huius Apostolicae Sedis Caeremonarios.

7°. Assignatores locorum, dilectos filios Henricum Folchi Praefectum, ac Aloisium Naselli, Edmundum Stonor, Paulum Bastide, Aloisium Pallotti intimos Nostros Cubicularios, et dilectos filios Scipionem Perilli, Gustavum Gallot, Franciscum Regnani, Nicolaum Vorsak, et Philippum Silvestri Cubicularios Nostros honorarios.

VII. *De Congregationibus generalibus Patrum.* Ad ea modo curam convertentes, quae Congregationum generalium ordinem respiciunt, statuimus, ut iisdem Patrum Congregationibus, quae publicis sessionibus praemittuntur quinque ex VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus Nostro Nomine et Auctoritate praesint, et ad hoc munus eligimus et nominamus: Venerabilem Fratrem Nostrum Carolum S. R. E. Cardinalem Episcopum Sabinese De Reisach nuncupatum, dilectos filios Nostros S. R. E. Presbyteros Cardinales Antoninum titulo SS. Quatuor Coronatorum De Luca nuncupatum, Josephum Andream titulo S. Hieronymi Illyricorum Bizzarri nuncupatum, Aloisium titulo S. Laurentii in Panisperna Bilio nuncupatum, et dilectum filium Nostrum Hannibalem S. R. E. Cardinalem Diaconum S. Mariae in Aquiro Capalti nuncupatum.

Hi autem Praesides, praeter alia, quae ad aptam horum Conventum moderationem spectant, curabunt ut in rebus pertractandis initium fiat a disceptatione eorum, quae ad fidem pertinent; deinde integrum ipsis erit consultationes in fidei vel discipline capite conferre, prout opportunum iudicaverint.

Cum vero Nos, iam inde a tempore, quo Apostolicas Litteras ad hoc Concilium indicendum dedimus, Viros Theologos et ecclesiastici iuris Consultos, ex variis Catholici orbis regionibus in hanc almam Urbem Nostram evocandos curaverimus, ut una cum aliis huius Urbis, et earundem disciplinarum peritis viris, rebus apparandis darent operam, quae ad huius generalis Synodi scopum pertinent, atque ita expeditior via in rerum tractatione Patribus patere posset; hinc volumus et mandamus, ut *schemata* decretorum et canonum ab iisdem viris expressa et redacta, quae Nos, nulla Nostra approbatione munita, integra integre Patrum cognitioni reservavimus, iisdem Patribus in Congregationem generalem collectis ad examen et iudicium subiiciantur. Itaque, curantibus memoratis Praesidibus, aliquot ante dies quam Congregatio generalis habeatur, decretorum et canonum schemata, de quibus in Congregatione indicta agendum erit, typis impressa singulis Patribus distribuentur, quo interim illa diligenti consideratione in omnem partem expendant, et quid sibi sententiae esse debeat accurate pervideant. Si quis Patrum

de schemate proposito sermonem in Congregatione ipsa habere voluerit, ad debitum inter oratores ordinem pro cuiusque dignitatis gradu servandum, opus erit, ut saltem pridie diei Congregationis ipsius, Praesidibus suum disserendi propositum significandum. Auditis autem istorum Patrum sermonibus, si alii etiam post eos in conventu ipso disserere voluerint, hoc iisdem fas erit, obtenta prius a Praesidibus dicendi venia, et eo ordine, quem dicentium dignitas postulaverit.

Iamvero si in ea quae habetur Congregatione exhibitum schema vel nullas, vel nonnisi leves difficultates in ipso congressu facile expediendas obtulerit, tunc nihil morae erit, quominus, disceptationibus compositis, decreti vel canonis Conciliaris, de quo agitur, formula, rogatis Patrum suffragiis, statuatur. Sin autem circa schema praedictum huiusmodi oriantur difficultates, ut, sententiis in contraria conversis, via non suppetat, qua in ipso conventu componi possint, tum ea ratio ineunda erit, quam hic infra statuimus, ut stabili et opportuno modo huic rei provideatur. Volumus itaque, ut ipso Concilii exordio quatuor speciales ac distinctae Patrum Congregationes seu *Deputationes* instituantur, quarum prima de rebus ad fidem pertinentibus, altera de rebus disciplinae ecclesasticae, tertia de rebus Ordinum Regularium, quarta demum de rebus ritus Orientalis, Concilio perdurante, cognoscere et tractare debebit. Quaevis ex praedictis Congregationibus seu Deputationibus numero Patrum quatuor et viginti constabit, qui a Concilii Patribus per schedulas secretas eligentur. Unicuique ex iisdem Congregationibus seu Deputationibus praeerit unus ex VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus a Nobis designandus, qui ex Conciliaribus Theologis vel Iuris Canonici peritis, unum aut plures in commodum suae Congregationis seu Deputationis adsciscet, atque ex iis unum constituet, qui Secretarii munere eidem Congregationi seu Deputationi operam navet. Igitur si illud contigerit, quod supra innuimus, ut nimirum in generali Congregatione quaestio de proposito schemate exorta dirimi non potuerit, tum Cardinales eiusdem generalis Congregationis Praesides curabunt ut schema de quo agitur, una cum obiectis difficultatibus examini subiiciatur illius ex specialibus Deputationibus, ad quam, juxta assigna-

ta cuique rerum tractandarum genera pertinere intelligitur. Quae in hac peculiari Deputatione deliberata fuerint, eorum relatio typis edita Patribus distribuenda erit, juxta methodum a Nobis superius praescriptam, ut deinde in proxima Congregatione generali, si nihil amplius obstiterit, rogatis Patrum suffragiis decreti vel canonis Conciliaris formula condatur. Suffragia autem a Patribus oretenus cedentur, ita tamen, ut ipsis integrum sit etiam de scripto illa pronuntiare.

VIII. *De Sessionibus publicis.* Publicarum nunc Sessionum celebratio exigit, ut rebus et actionibus in ea rite dirigendis, congrua ratione consulamus. Itaque in unaquaque publica Sessione, consedentibus suo loco et ordine Patribus, servatisque adamussim caeremoniis, quae in rituali instructione iisdem Patribus de mandato Nostro tradenda continentur, de suggestis decretorum et canonum formulae in superioribus Congregationibus generalibus conditae, voce sublata at clara iussu Nostro recitabuntur, eo ordine, ut primum canones de dogmatibus Fidei, deinde decreta de disciplina pronuncientur, et ea adhibita solemni tituli praefatione, qua Praedecessores Nostri in ejusmodi Conciliari actione uti consueverunt, nempe: *Pius Episcopus Servus Servorum Dei, sacro approbante Concilio, ad perpetuam, rei memoriam.* Tunc vero rogabuntur Patres, an placeant canones et decreta perlecta; ac statim procedent scrutatores suffragia singillatim et ordine excipienda, eaque accurate describent. Hac autem in re declaramus suffragia pronunciarum debere in haec verba, *placet aut non placet*: ac simul edicimus, minime fas esse a Sessione absentibus quavis de causa, suffragium suum scripto consignatum ad Concilium mittere. Iamvero suffragiis collectis, Concilii Secretarius una cum supradictis scrutatoribus penes Pontificalem Nostram Cathedram, iis accurate dirimendis ac numerandis operam dabunt, ac de ipsis ad Nos referent: Nos deinde supremam Nostram sententiam edicemus, eamque enunciarum et promulgari mandabimus, hac adhibita solemni formula: *Decreta modo lecta placuerunt omnibus Patribus, nemine dissente*nte; vel (si qui forte dissenserit) *tot numero exceptis*; Nosque, sacro approbante Concilio, illa ita decernimus statuimus atque sancimus, ut lecta sunt. Hisce autem omnibus expletis erit

Promotorum Concilii rogare Protonotarios praesentes, ut de omnibus et singulis in Sessione peractis, unum vel plura, instrumentum vel instrumenta conficiantur. Denique die proximae Sessionis de mandato Nostro indicta, Sessionis conventus dimittetur.

IX. *De non discedendo a Concilio.* Universis porro Concilii Patribus, aliisque qui eidem interesse debent praecipimus sub poenis per SS. Canones indictis, ut ne quis eorum, antequam Sacrosanctam hoc generale et oecumenicum Concilium Vaticanum rite absolutum et a Nobis dimissum sit, discedat, nisi discessionis causa iuxta normam superius definitam cognita et probata fuerit, ac impetrata a Nobis abeundi facultas.

X. *Indultum Apostolicum de non residentia pro iis qui Concilio intersunt.* Cum ii omnes qui Conciliaribus actibus interesse tenentur, ea in re universali Ecclesiae deserviant; Praecessorum Nostrorum etiam exemplum sequiti (1) Apostolica benignitate indulgemus, ut tum Praesules aliique suffragii ius in hoc Concilio habentes, tum ceteri omnes eidem Concilio operam quovis titulo impendentes, suorum beneficiorum fructus, redditus, proventus ac distributiones quotidianas percipere possint, iis tantum distributionibus exceptis, quae *inter praesentes* fieri dicuntur: idque concedimus Synodo perdurante, et donec quisque eidem adsit aut inserviat.

Haec volumus at mandamus, decernentes has Nostras Litteras et in eis contenta quaecumque, in proximo sacrosancto generali et oecumenico Concilio Vaticano, ab omnibus et singulis ad quos spectant, respective et inviolabiliter observari debere. Non obstantibus, quamvis speciali atque individua mentione ac derogatione dignis, in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romae apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris, die XXVII Novembris anno MDCCCLXIX. Pontificatus Nostri anno Vigesimo quarto.

N. Card. Paracciani-Clarelli.

(1) Paulus III, Brev. 1 Ianuarii 1546; Pius IV, Brev. 25 Nov. 1531.

En voici la traduction :

PIE IX PAPE.

Ad futuram rei memoriam.

Au milieu des nombreuses angoisses auxquelles Nous sommes en proie, Nous sommes principalement inclinés à rendre des actions de grâces à la divine clémence qui " Nous console dans toutes nos tribulations ", car c'est elle qui, après Nous avoir inspiré la pensée de convoquer ce saint Concile général et œcuménique, Nous permettra bientôt de l'inaugurer heureusement. Nous Nous réjouissons à bon droit dans le Seigneur de commencer les salutaires réunions de ce Concile au jour solennel de l'Immaculée-Conception de la Vierge Marie, et sous ses auspices puissants et maternels. et dans Notre basilique vaticane, devant les cendres mêmes du bienheureux Pierre, qui, " persévérant dans la solidité de la pierre, conserve, avec le gouvernement de l'Eglise qui lui a été remis, la sollicitude de tous les pasteurs et la garde des brebis qui lui ont été confiées.

Comme Nous ne perdons pas de vue que ce Concile a été convoqué par Nous, pour que les soins des sacrés pontifes de l'Eglise se joignent aux Nôtres, afin d'extirper les erreurs qu'a engendrées l'impiété du siècle présent, d'éloigner les maux qui affligent l'Eglise, de corriger les mœurs et de restaurer la discipline des deux clergés, comme Nous n'ignorons pas avec quel zèle, quelle attention et quelle sollicitude, Nous devons pourvoir à régler conformément à la sainte discipline et aux maximes des ancêtres tout ce qui a trait au maniement, à la gestion et à l'accomplissement de cette affaire si importante, par ces motifs, au nom de Notre autorité apostolique, Nous décrétons ce qui suit et Nous ordonnons que tout le monde l'exécute dans ce Concile du Vatican.

I. *De la conduite à tenir durant le Concile.* La pensée que " tout bienfait excellent, " que " tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières, " que rien ne s'accorde mieux avec la bonté du Père céleste que de donner " le bon Esprit à ceux qui le demandent, " cette pensée Nous a portés, lorsque Nous avons ouvert aux fidèles du Christ, à l'occasion du

L C

Concile, les trésors de l'Eglise, par Nos lettres apostoliques datées du 11 avril de cette année, non-seulement à exhorter vivement ces mêmes fidèles à purifier "leur conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant," en multipliant leurs prières leurs supplications, leurs jeûnes et leurs autres exercices de piété, mais encore à ordonner que le saint sacrifice de la messe fût célébré chaque jour dans le monde catholique pour implorer les clartés et le secours de l'Esprit de Dieu, dans le but d'obtenir du Seigneur l'heureuse conclusion de ce Concile et des fruits de salut pour l'Eglise.

Ces exhortations et ces prescriptions, Nous les renouvelons et les confirmons maintenant, ordonnant en outre que, dans les églises de cette noble cité de Rome, pendant toute la durée du Concile, on récite chaque dimanche, aux heures qui conviendront le mieux au peuple fidèle, des litanies et d'autres prières pour arriver à ce but.

Mais les Evêques et les autres personnes de l'ordre sacerdotal qui célébreront le Concile doivent faire quelque chose de meilleur et de plus excellent. Ministres du Christ, dispensateurs des mystères de Dieu, il faut qu'ils "donnent en tout l'exemple des bonnes œuvres, en doctrine, en intégrité, en gravité, ne proférant que des paroles saines, irrépréhensibles, de telle sorte que nos adversaires craignent de dire du mal de Nous." Appuyés sur les anciens Conciles et en particulier sur celui de Trente, Nous les exhortons tous dans le Seigneur à s'appliquer avec soin, chacun selon sa piété, à la prière, aux lectures saintes, à la méditation des choses célestes, afin de célébrer le plus souvent qu'il se pourra, avec un cœur pur et chaste, le saint sacrifice de la messe, de préserver leur âme de tout souci humain, de garder la modestie dans les mœurs, la tempérance dans les repas, l'esprit religieux dans toutes leurs actions. Loin de Nous la discorde, la jalousie et les intentions coupables ; que partout règnent la première des vertus, la charité, de telle sorte que l'on puisse dire de cette sainte assemblée des évêques de l'Eglise : "Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter en commun !" Enfin, que les Pères veillent sur les personnes de leur maison, qu'ils leur imposent une discipline chrétienne, une

vie sainte, car ils n'ignorent pas les graves paroles de l'apôtre Paul aux Evêques quand il leur prescrit de bien présider à leur intérieur domestique.

II. *Du droit et du mode de proposition.* Bien que le droit et la charge de préparer les affaires qui devront être traitées dans le saint Concile œcuménique, et de demander l'avis des Pères, n'appartiennent qu'à Nous et à ce Siège apostolique, néanmoins Nous ne Nous bornons pas à souhaiter; Nous engageons encore tous les Pères du Concile qui auraient quelque chose à proposer concernant l'intérêt général à le faire en liberté. Mais comme il ne Nous échappe pas que cette faculté, si elle n'était pas exercée dans le temps et suivant un mode convenable, ne préjudicierait pas médiocrement à l'ordre qui doit présider aux actions du Concile, Nous statuons que ces propositions seront faites dans les conditions suivantes : 1° elles seront mises par écrit et soumises séparément à une congrégation particulière composée tant de NN. VV. FF. les cardinaux de la S. E. R ; que de Pères du Concile, et qui doit être instituée par Nous ; 2° elle devront avoir réellement trait au bien général de la chrétienté, et non pas uniquement à l'avantage particulier de tel ou tel diocèse ; 3° elles seront accompagnées des motifs d'utilité et d'opportunité qui auront déterminé leurs auteurs à les produire ; 4° elles ne renfermeront rien d'opposé au sentiment constant de l'Eglise et à ses traditions inviolables.

La congrégation particulière qui aura reçue des propositions en fera diligemment l'examen, et soumettra à Notre jugement son avis pour l'admission ou le rejet, pour que nous-même, après une mûre délibération, décidions si elles doivent être déferées au Synode.

III. *Du Secret à garder dans le Concile.* La prudence nous oblige à prescrire pour toutes les actions du Concile la loi du secret, qui a dû être imposée plus d'une fois dans les Conciles précédents, à cause des circonstances. Cette précaution paraît plus que jamais nécessaire dans un temps où l'impiété, si puissante, épie toutes les occasions d'exciter l'animadversion contre l'Eglise catholique et sa doctrine. En conséquence, nous défen-

dons à tous et à chacun des Pères, aux officiers du Concile, aux théologiens, aux canonistes, à quiconque prêtera aide en quelque manière aux Pères ou aux officiers dans les affaires du Concile, de divulguer ou de faire connaître à qui que ce soit, en dehors du Concile, les décrets et tout ce qui sera proposé pour être examiné, non plus que les discussions et les avis des différents membres. Nous ordonnons, en outre, que les officiers du Concile*qui ne sont pas revêtus de la dignité épiscopale, et que tous les autres qui, ayant reçu de nous une mission particulière, devront, pour accomplir leur office, assister aux délibérations du Concile, prêteront serment de remplir fidèlement leurs devoirs et de garder la foi du secret, concernant tout ce qui a été indiqué plus haut, et sur les affaires particulières qui leur seront confiées.

IV. *De l'ordre des préséances et des droits d'autrui à sauvegarder.* Comme il importe grandement à la tranquillité et au bon accord des esprits, que chacun garde scrupuleusement et avec modestie, dans tous les actes conciliaires, le rang qui convient à sa dignité : pour couper court, autant que possible, à toutes les occasions d'offenses, Nous ordonnons que l'on se conforme à l'ordre suivant, d'après les diverses dignités.

Le premier rang appartient à nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, évêques, prêtres, diacres. Le second, aux Patriarches ; le troisième, par une grâce particulière que nous leur faisons, aux Primats, d'après l'ordre de leur promotion à la dignité primatiale. Cette concession n'est que pour une fois, et ne pourra conférer aucun droit aux Primats, ni préjudicier à autrui. Le quatrième rang sera réservé aux Archevêques, selon l'ordre de leur promotion à l'archiépiscopat ; le cinquième aux Evêques, également selon l'ordre de leur promotion : le sixième, aux abbés *nullius* ; le septième, aux abbés généraux et aux autres supérieurs généraux des ordres religieux où l'on fait des vœux solennels, même quand ils n'ont que le titre de vicaires-généraux, pourvu qu'en réalité, ils exercent une autorité légitime sur tout leur ordre avec tous les droits et les privilèges d'un supérieur général.

Au reste, Nous décidons, conformément à la discipline et au règlement des Conciles précédents, que s'il arrivait par hasard que quelques membres ne siégeassent pas au lieu qui leur appartient, exprimassent leur opinion même par le mot *placet*, assistassent aux congrégations, fissent en un mot quelque acte conciliaire que ce fût, durant la durée de l'assemblée, il n'en résulterait pour personne ni préjudice, ni droit nouveau.

V. *Des juges des excuses et des conflits.* Afin que l'examen des affaires plus graves, dont le très-saint Synode aura à s'occuper de toute manière soit aussi peu gêné ou retardé que faire se pourra par la prise de connaissance des causes qui regardent les personnes privées, Nous avons résolu que le Synode nommerait, en scrutin secret, cinq des Pères du Concile pour *juges des excuses*, lesquels recevront et pèseront selon la règle de la discipline conciliaire et des sacrés canons, les procurations et les excuses des prélats absents, de même que les demandes de ceux qui, avant la clôture du Concile, penseraient avoir une juste raison de s'en aller. Du reste, ces juges n'auront pas à prononcer sur ces choses : ils en référeront à la Congrégation générale. Nous avons résolu, en outre, que le même Synode élirait, au scrutin secret, cinq autres Pères pour juger des conflits et difficultés relatives aux préséances. Si ces juges ne parviennent pas à terminer par un jugement sommaire et *économique*, comme on dit, tous les conflits relatifs à l'ordre de séance ou au droit de préséance et autres, si par hasard il s'en élève parmi les Pères assemblés, ils les soumettront à l'autorité de la Congrégation générale.

VI. *Des officiers du Concile.* Comme il est d'une haute importance de désigner des ministres et officiers nécessaires et aptes conformément à la coutume et à la discipline conciliaire, tous les actes devant se passer dans ce Synode selon toutes les règles ; Nous, tenant compte de ces sortes de ministères, choisissons et nommons :

1. Gardiens généraux du Concile, nos chers fils Jean Colonna et Dominique Orsini, princes romains assistant à Notre trône pontifical.

2. Secrétaire du Concile, le Vénérable Frère Joseph, évêque de Saint-Hippolyte, auquel Nous adjoignons, avec la charge et le titre de sous-secrétaire, le cher fils Louis Jacobini, protonotaire apostolique, et en qualité de coadjuteurs les chers chanoines Camille Santori et Ange Jacobini.

3. Notaires du Concile, Nos chers fils de Luc Pacifici, Louis Colombo, Jean Simeoni, Louis Pericoli et Dominique Bartolini, protonotaires, auxquels Nous adjoignons Nos chers fils Salvator Pallottini et François Santi, avocats, qui prêteront leur concours aux même notaire.

4. Scrutateurs, Nos chers fils Louis Serafini et François Nardi, auditeurs apostoliques ; Louis Pellegrini et Léonard Dianti clercs de la chambre apostolique ; Charles Christofori et Alexandre Montani, votants à la signature de justice ; Frédéric de Falloux de Coudray, régent de Notre chancellerie apostolique, et Laurent Nina, abrégiateur du Parc majeur. Ces huit scrutateurs recueilleront les suffrages de la manière suivante : quatre parcourront le côté gauche de la Cour conciliaire, allant deux à deux et accompagnés de deux notaires ; les quatre autres feront de même du côté droit.

5. Promoteurs du Concile, nos chers fils Jean-Baptiste de Dominicis Tosti, et Philippe Rolli, avocat du Sacré-Consistoire.

6. Maîtres des cérémonies du Concile, nos chers fils Louis Ferrari, préfet de notre maison, et Pie Martinucci, Camille Balestra, Remi Ricci, Joseph Romagnoli, Pierre-Joseph Rinaldi Bucci, Antoine Cataldi, Alexandre Tortoli, Augustin Accoramboni, Louis Sinistri, François Riggi, Antoine Gattoni, Balthasar Baccinetti, César Togni, Roch Massi, nos cérémoniaires.

7. Chargés de désigner les places, nos chers fils Henri Folchi, préfet, et Louis Naselli, Edmond Stonor, Paul Bastide, Louis Pallotti, nos camériers secrets, et nos chers fils Scipion Perilli, Gustave Gallot, François Regnani, Nicolas Vorsak et Philippe Silvestri, nos camériers honoraires.

VII. *Des Congrégations générales des Pères.* Arrivant maintenant à ce qui regarde l'ordre des Congrégations générales.

Nous savons arrêté et décidé que cinq de NN. VV. FF. Cardinaux de la S. E. R. présideront en Notre nom et avec Notre autorité les mêmes Congrégations des Pères qui précèdent les mêmes Congrégations des Pères qui précèdent les sessions publiques ; et en conséquence Nous choisissons et nommons N. V. F. Charles de Reisach, cardinal de la S. E. R., évêque de Sabine ; Nos chers fils les cardinaux de l'ordre des Prêtres Antoine de Luca, du titre des Quatre-Saints-Couronnés ; Joseph André Bizarri, du titre de Saint-Jérôme des Illyriens ; Louis Bilio, du titre de Saint-Laurent *in Panisperna*, et Notre cher fils le cardinal de l'ordre des Diares Annibal Capalti.

Ces présidents, outre ce qui concerne la direction des Congrégations, auront soin, dans les matières à traiter, de faire commencer par la discussion de celles qui regardent la foi ; il leur sera loisible ensuite, selon qu'ils le jugeront opportun, de porter les consultations sur les questions de foi ou de discipline.

Mais comme depuis l'époque où Nous avons donné Nos Lettres Apostoliques d'indiction à ce Concile, Nous avons eu soin d'appeler à Rome de diverses parties de l'univers catholique, des théologiens et des juriconsultes ecclésiastiques, afin qu'ils préparent, avec d'autres de cette ville et des hommes consommés dans les mêmes sciences, ce qui tend au but de ce Synode général, et rendent ainsi les choses plus faciles à l'examen des Pères, Nous voulons et ordonnons que les projets de décret et de canon écrits et rédigés par ces mêmes hommes, et par Nous réservés que tels, et non revêtus de Notre approbation, à la connaissance des Pères, soient soumis à l'examen et au jugement des mêmes Pères réunis en Congrégation générale.

C'est pourquoi les présidents ci-dessus désignés auront soin que les propositions des décrets et des canons qui devront être traitées dans la congrégation annoncée soient imprimées et distribuées, quelques jours à l'avance, à chacun des Pères, afin que ceux-ci, pendant cet intervalle de temps, les examinent avec soin dans toutes leurs parties, et réfléchissent avec maturité sur la décision qui doit être donnée. Si un des Pères veut prendre la parole dans le sein de la Congrégation sur l'article proposé,

pour conserver entre les orateurs un ordre convenable eu égard à la dignité de chacun, il sera nécessaire que l'orateur fasse connaître au président, la veille au moins du jour de la séance, son intention de prendre la parole. Après avoir entendu les discours des Pères, si d'autres veulent encore discuter dans la séance, il leur sera loisible de le faire, après en avoir d'abord obtenu l'autorisation du président, et en observant l'ordre que réclame la dignité des orateurs.

Si la proposition produite dans la Congrégation ne présente aucune difficulté, ou seulement des difficultés légères et faciles à résoudre durant les séances, alors rien ne s'opposera à ce que sans retard les doutes étant réglés, la formule du décret ou du canon conciliaire dont il s'agit soit établie en prenant les suffrages des Pères. Si, au contraire, la proposition susdite donne naissance à des difficultés de telle sorte que, des avis opposés ayant été exprimés, on ne trouve aucun moyen de s'entendre en séance, alors il faudra recourir à la marche que nous établissons ci-dessous pour régler ces sortes d'affaires d'une façon permanente et convenable : Nous voulons que dès le début même du Concile on institue quatre congrégations ou députations de Pères spéciales et distinctes, dont la première s'occupera et traitera pendant tout le temps du Concile des choses qui regardent la foi ; la seconde, des questions de discipline ecclésiastique ; la troisième, des questions qui intéressent les ordres religieux ; la quatrième enfin, des affaires du rite oriental. Chacune de ces congrégations se composera de vingt-cinq Pères élus par les Pères du Concile au scrutin secret.

Chacune de ces congrégations ou députations aura à sa tête un de Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la S. E.-R. nommé par Nous, qui appellera pour les besoins de la Congrégation un ou plusieurs des théologiens ou des canonistes du Concile, et, parmi eux, il en désignera un qui remplira les fonctions de secrétaire de la dite Congrégation. Si donc il arrive, comme Nous l'avons dit plus haut, qu'une question qui se serait élevée dans la Congrégation générale au sujet d'une décision proposée, ne puisse pas être tranché, alors les Cardinaux présidents de cette

Congrégation générale auront soin que la proposition dont il s'agit, avec les difficultés auxquelles elle a donné lieu, soit soumise à l'examen de celle des congrégations particulières, dans la compétence de laquelle elle rentre, à raison des matières assignées à chacune d'elles. Lorsque la délibération aura eu lieu dans le sein de cette Congrégation, le rapport imprimé sera distribué aux Pères du Concile, suivant l'ordre prescrit plus haut par Nous, afin que, dans la prochaine Congrégation générale, s'il ne se présente pas de nouvel obstacle, la formule du décret ou du canon conciliaire soit arrêtée, après avoir pris les suffrages des Pères. Mais les suffrages des Pères seront exprimés verbalement de telle sorte qu'ils aient toute liberté de les prononcer même en les lisant.

VIII. *Des sessions publiques.* La célébration des sessions publiques exige que nous ayons à en régler convenablement et méthodiquement les opérations et les actes. C'est pourquoi, dans toute séance publique, les Pères s'étant assis chacun à son rang et à sa place, et les cérémonies contenues dans l'instruction rituelle, qui leur a été remise par notre ordre, étant accomplies, les textes des propositions de décret et de canon arrêtés dans les congrégations générales ci-dessus désignées, seront lus par notre ordre à haute et intelligible voix, dans l'ordre suivant : On énoncera d'abord les canons sur les dogmes de foi, puis les décrets disciplinaires, et en employant la formule solennelle dont nos prédécesseurs ont coutume de se servir dans les actes conciliaires à savoir " Pie, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, avec l'approbation du Concile, pour la mémoire perpétuelle de l'affaire." On demandera alors aux Pères si les canons et décrets dont il a été donné lecture leur agréent, et aussitôt les scrutateurs des suffrages s'avanceront et noteront exactement ces suffrages, qui devront être recueillis l'un après l'autre, suivant la méthode exposée plus haut. Nous déclarons que ces suffrages devront être énoncés en ces mots : *placet* ou *non placet* ; Nous statuons en même temps qu'il ne sera pas permis aux Pères absents de la session, pour quelque cause que ce soit, d'envoyer leur suffrage rédigé par écrit. Les suffrages recueillis, le secrétaire du Concile, avec les scrutateurs ci-dessus désignés, se met-

tront à distinguer et à compter les suffrages devant notre chaire pontificale, et nous en référeront. Ensuite nous rendrons notre sentence suprême et nous ordonnerons qu'elle soit promulguée et publiée dans cette formule solennelle : " Ces décrets ont été agréés par tous les Pères, à l'unanimité (ou s'il y a eu quelques opposants) à l'exception de tant de voix ; et Nous, avec l'approbation du saint Concile, Nous les ordonnons, décretons et sanctionnons tels qu'il en a été donné lecture. " Ces formalités accomplies, les promoteurs du Concile auront à requérir les protonotaires présents de rédiger un ou plusieurs procès-verbaux de toutes et chacune des choses accomplies dans la session. Enfin, le jour de la prochaine session ayant été indiqué par notre ordre, l'assemblée sera congédiée.

IX. *Qu'il ne faut pas quitter le Concile.* Sous les peines portées par les saints canons. Nous défendons à tous les Pères du Concile et aux personnes qui doivent y assister, de se retirer avant que ce saint Concile du Vatican, général et œcuménique, ait été régulièrement clos et congédié par nous, à moins qu'un juste cause de départ n'ait été produite et prouvée conformément à la règle ci-dessus établie, et que la permission de partir n'ait été obtenue de nous.

X. *Indult apostolique sur la non-résidence de ceux qui assistent au Concile.* Comme tous ceux qui sont tenus d'assister aux actions conciliaires sont ainsi au service de l'Eglise universelle, suivant l'exemple de nos prédécesseurs, Nous ordonnons, en vertu de la bonté apostolique, que tous les prélats et autres dignitaires ayant droit de suffrage dans le Concile, que toutes les autres personnes qui y prennent part à un titre quelconque puissent percevoir les fruits, revenus, produits et distributions qui se font entre présents, comme on dit ; et Nous faisons cette concession pour tout le temps du Concile en tant que chacune des personnes ci-désignées y assistera ou y prendra part.

Nous voulons et ordonnons que nos présentes lettres et toutes les prescriptions qui y sont contenues soient observées inviolablement dans ce prochain et très-saint Concile œcuménique par tous et chacun de ceux qu'elles concernent ; nonobstant l'opposition de toute personne, même de celles qui devraient être spécialement et individuellement désignées.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 27 novembre, 1869, vingt-quatrième année de Notre pontificat.

N. Card. Paracciani Clarelli.

La *Civiltà* publie ensuite une liste complète des Pères du concile.

Après quoi, elle donne le discours d'ouverture prononcé par Mgr. Puecher-Presavalli. Nous reproduisons aussi le latin, la *Correspondance* ne l'ayant pas encore fait connaître à ses lecteurs ;

BEATISSIME PATER !

Electus, qui initium facerem rei, qua in toto fortasse terrarum orbe alia nulla aut sanctior aut gravior esse potest, fateor, me statim, tanto officio impari, ita animum despondisse, ut nihil ad illud declinandum praetermissem, nisi vox Ejus, qui venerando totius maiestatis sacerdotalis fulgore, huic nostro conventui praesidet, me recreasset atque crexisset. Quamquam itaque neque aetate, neque ingenio, neque auctoritate aut meritis cum iis, qui mei sunt in Episcopatu collegae sim comparandus, onus nihilo tamen secius suscepi, confisus praesertim illo Sancti Spiritus effatu : *Vir obediens loquetur victorias.* (Prov. XXI, 28.)

Accedit alia quoque ratio, quae me ad illud capessendum non parum impulit. Nam cum ego primas vitales auras in ea urbe hausissem, in qua catholica Ecclesia suum postremum Concilium habuit, quod tot tantisque laudibus merito celebratur, ac pene cunctis miraculum visum est ; subiit cogitatio, me divinam illam Providentiam, quam saepe in orbe terrarum ludere iam notum est, ad hoc munus, opera supremi Christi Vicarii prae aliis omnibus excitasse, ut vobis, saltem vel ipsa mea tenuitate, in memoriam revocaret saluberrima christiano orbi beneficia per illud tunc temporis a se collata, quorum recordatione animi vestri in spem maximam erigi possent, nunc quoque Vobis affuturam suoque arcano consilio cuncta in Ecclesiae bonum disposituram.

Quibus omnibus ego ipse non minimum relevatus animum sumo, ac officium, quod mihi obedientia, nedum providens Dei consilium imposuit, alacriter aggredior, atque hanc universalis

Ecclesiae Synodum auspicor ab illis davidicis verbis : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua : venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* (Ps. CXXV, 7 et 8) His enim quum lacrimabilis hodierna nostra conditio, tum etiam laetus rerum futurarum eventus summis quasi lineis pingi ac veluti sub oculos portendi ac sisti mihi videntur.

Neminem vestrum, Venerabiles Patres, posse latere arbitror, verba, quae nuper protuli, peculiari quadam ac sapienti ratione ab ipsa Ecclesia ad Apostolos eorumque divinam missionem fuisse relata. Probe enim nostis, quomodo hi, statim ac Paraleti munere, quod eis pollicitus fuerat Jesus his verbis : *Et ego mitto promissum Patris mei in vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* (Luc. XXIV, 49.) cumulatissime afflati fuissent, ac veluti saginati, universum orbem praedicatione evangelica egressi sunt. Nostis, quomodo divino caelestis doctrinae semine ab ipso Verbo locupletati, illud abunde sparserint, quacumque pedes intulissent, super terram iacentes, quam iam inde ab exordio mundi, maledicta in hominis opere, quadraginta saeculorum spatio conversa fuerat, ut Leo Magnus de Roma ipsa testatur, *in silvam frementium bestiarum ac turbulentissimae profunditatis oceanum* (Serm. 1. de SS. Apos. Petro et Paulo.)

Nostis atque ipsis vestris oculis mihi videre vos videor hos inopes piscatores, auxiliis omnibus, quibus humana nititur fides destitutos, qua vastissima maria solos tranare, qua terras sive solitudine cinctas, sive montibus inaccessas inermes penetrare, qua regna ac provincias et amplitudine immensas et locorum distantis exterminatas sine baculo ac pera transcurrere ; atque haec omnia, quis tunc hominum credidisset ? ob illud unum, nempe ut gentes partim immanitate barbaras et moribus ac ritibus effeatas, partim, litteris licet ac scientiis exultas, vitiis nihilominus sicut ceteras, atque omni turpitudinum genere obtrutas, opprobriosos isto ac tyrannico iugo eriperent, et cruci Domini manciparent.

Qua quidem in re nemo non percipit quot labores exantlaure debuerint, quas perpeti aerumpas, quas denique injurias ac persecutiones perferre. Dies me deficeret, si haec omnia vellem

vobis evolvere, quin et lingua; innumerabilia sunt enim, ac pene dixerim ineffabilia. *Quid dicam*, aiebat ipse Chrysostomus, cui haec erant diuturna meditatione perspecta atque explorata, *quid dicam, aut quid loquar vestras contemplans afflictiones, nescio. Quot carceres sanctificastis? Quot catenas decorastis? Quot tormenta sustinulistis? Quot maledicta tolerastis? Quomodo Christum portastis? Quomodo praedicatione Ecclesias laetificastis?* (Serm. apud Metaphras.)

Vere itaque, vere, inquam, de Apostolis regius Psalter cecinerat, quod *euntes ibant et flebant mittentes semina sua*. Sed videte, Venerabiles Patres, hujus Apostolici fletus plane mirum effectum! Is siquidem erat, qualis est in maximis siccitatibus nocturna pluvia, qua placide in aridum solum decedente, germinant herbae, folia virescunt, ac flores languentia tollunt capita, clausosque aperiunt calices, quibus interim aera fragrantissima undequaque mille odorum suavitate perfunditur. Namque veritatis semen squallentibus illis agris immisum, postquam hi fuissent Apostolorum lacrymis irrigati, adeo uberrimos tulit fructus, ut, ubi horrida prius sterilitas occurrebat, admiranda fecunditas suspiceretur, atque unde tribuli tantum ac spinae exsurgebant, largae inde flavescerent segestes metentium manum exposcentes, qui eas in manipulos colligatas dominicis horreis inferrent.

Atque hunc procul dubio, Vos scitis, exitum habuere innumeri Apostolorum labores. Fletus enim eorum, messium copia perspecta, in gaudium est versus, moerorem expulit laetitia, quae tanto maiore consolatione uniuscuiusque animum permulcere profecto debuit, quanto graviore tristitia demersi fuerant, quantoque ampliorem ex ipsis fructibus etiam mercedem sperabant se esse consecuturos, quum illis onusti Domino vineae occurrissent: *Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos*.

Quae cum ita sint, non dubito, Venerabiles Patres, quin in illa Apostolorum hodiernam vestram conditionem repraesentarim. Vos namque video e remotissimis quoque terrarum partibus ad hunc augustum consessum lubenter quidem accurrisse, sed

fronte simul attrita, demissoque curarum pondere capite atque animis moerore confectis, propter horrendas animarum strages, quas antiquus humani generis adversarius iam edidit, quasque etiam parat maiores in posterum editurus. Vos, inquam, video ad mysticum hoc coenaculum adventasse, ut, viribus consiliisque collatis, uberius inde veritatis ac iustitiae, semen nancisceremini. Nec frustra erit expectatio vestra, idque Vobis apertissime ostendit ipsa gravitas rerum, quae in hac Synodo erunt pertractandae.

Porro longe absit, ut ego velim sapientissimas vestras deliberationes praevertere, si luminosis insistens vestigiis ab augusto nostro Pontifice libere jam patefactis, affirmare nunc auserim divitem ex ea caelestis illius seminis copiam affatim comparandi facultatem amplissimam Vobis omnibus esse datam. Agetur enim quomodo christiani populi a putridis vitiatisque omni errorum colluvie cisternis abducti, ad limpidas atque inexhaustas Servatoris aquas possint revocari : quomodo benefica Ecclesiae actio sive novas formas induta, sive novis instructa adminiculis vegetior reddi possit, ut secundum eum finem ad quem est instituta non antea tentatos calles pervadat, atque alia identidem sibi ora adaperiat, quibus Paracleti virtus et gratia in singula mystici Christi corporis membra tutius ac facilius effundi queat : quomodo item vividae fidelium vires in unum adeo arcte sint costringendae, ut insanis atheismi, hypocrisis impietatisque ausibus obsistere possint eosque irritos facere, imo etiam confringere ac penitus exterminare : quomodo denique, uno verbo dicam, christianorum spiritus ac vita instauranda sit, ita ut ea ipsa divina luce resplendeat, qua primum in terris visa est, quum Religio haec nostra, pulcherrime ad dilecta Dei filia, aquae et sanguinis sacramento, quod e latere Redemptoris effluerat, emaculata a Calvario monte descendit, universo orbe, quem sibi in haereditatem acceperat, potitura.

Neque aliter profecto arguendum est de maximo hoc nostro conventu. Equis enim poterit mente concipere, quae et quanta ex hoc veluti altero coenaculo pastoralis charitas emanatura sit ? Quae et quanta sapientiae, vis istinc eruptura, quum non modo uniuscujusvis animi sensa, sed et ipsius cordis affectus in

communem usum conferentes gravissimas illas totius humanitatis necessitates diligentissime agitabitis atque acriter perpendetis ? Vos certe his omnibus absolutis, atque ingenti doctrinae ac virtutum thesauro cumulati Roma, Jerusalem altera, in vestram unusquisque dioecesim proficiscemini. Vos iterum Europae regna, iterum extrema Asiae atque insulae Oceani, iterum Africae atque Araericae regiones excipient, omnesque Sancti Spiritus igne flagrantes, Vos solertes continuo agricolae visent, solum hucusque incultum proscindere, agros serere vineas portare, ut aut novos edant, aut uberiores referant fructus.

Ast hinc labor, Venerabiles Patres, hinc amarissimi dies, innumerique dolores, hinc et in Vos impleri incipient verba illa Davidica : *Euntes ibant, et flebant mittentes semina sua*. Nam tum demum, quum operi manus Vobis erit admovenda, palam apparebit, cum quibus quantisque adversariis opus fuerit dimicare. Hinc philosophi ac politici, ut aiunt, viri, hinc principes ac reges ipsique populi in unum coniurabunt ut vestrae pietatis studia, vestraeque industriae beneficia in irritum cadant ; dum parte alia male feriat homines modo apertum atheismum profitentes, modo foedissima hypocrisi circumamicti, inita societate, omnem movebunt lapidem, ut catholicam ipsam religionem, si fieri possit, e fundamentis evertant. Eheu ! quale inde bellum, quum ferum quamque diuturnum ! Eheu ! quales hostes, quam pertinaces quamque implacabiles ! His insuper addite, quae plaga est omnium fortasse maxima, plurimorum indifferentiam, qua Ecclesiam Christi premente, culta quaeque ac pingua brevi tempore sterilescent necesse est, inde horridam solitudinem veniant, ubi squallor tantum ac mors latissime dominantur.

Atque inter hos fluctus, dicam aperte, inter has syrtes dolosas, Vobis incedendum est, Venerabiles Patres ; inter has procellas, quae cuncta in praeceps minantur, Vobis, tamquam immotis scopulis versandum est : huc vestra est navis dirigenda, huc, remi impellendi, huc demum omni animorum contentione incumbendum ut incolumis sarta tecta servetur et Patrifamilias, a quo Vobis est credita cum usura, reddatur.

Nec mirum ita se haberi rem vestram, cum ipsi Vos, Venerabiles Patres, testes ejus sitis, et non aliorum tantum exemplo,

verum etiam, saltem ex parte aliqua, ipsa vestra experientia probe sciatis, utrum possit hoc tantum facius, non dicam ad perfectum adduci, sed neque inchoari, quin in vastum poenarum atque aegritudinum pelagus incurrendum sit. Namque revera opus esset aut numquam didicisse, quid missio Christi significet, et in quo se gerat sublime episcoporum mandatum; aut, quod omnino probrosum esset, penitus ignorare quot quantisque malis humanum genus obruatur, ut quis nequeat, in perfungendo hoc munere, vel primo obtutu, perspicere, quibus periculis, quibusque contradictionibus obnoxius esse debeat, aut quomodo felix exitus sperari non possit, nisi animo ita sit comparatus, qualis erat Doctor gentium, qui de se palam profitebatur: *Adimpleo eo quae desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* (Coloss. 1, 24.)

Sed facite, Patres amplissimi, animo forti magnoque sitis. Si enim Dei prorsus arcanum est consilium, ut mysticium evangelicae doctrinae semen nequeat germinare vel crescere, aut frondium pulchritudine, florumque laetitia vigere, nisi ea conditione, ut virorum apostolorum fletu et sanguine assidue madescat atque irrigetur; ipsius Dei est etiam voluntas, ut eas lacrymas, quae iustitiae ac veritatis ergo effunduntur, piaae ac sanctae consolationes e coelo ubertim repensent, cum scriptum sit: *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur!* (Matth. V, 5.) Nam si de Christi discipulis, deque caeteris Evangelii praeconibus dictum est, quod *euntes ibant et flebant mittentes semina sua* aeque de iisdem prolatum est, quod *venientes venient cum exultatione portantes manipulos suos.* Et si haec altera propheticorum verborum pars, jam ab initio Ecclesiae, ut vidimus, effectum suum plenissime est sortita, adeo ut scribere potuerit Apostolus: *Quoniam sicut abundant passionem Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra* (II. Cor. I. 5.), eundem effectum et Vobis propositum esse patet, dummodo eodem ac vestrorum praedecessorum spiritu moti sacris eorum vestigiis trepide inhaereatis, *scientes quod sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationum.* (ibid. v. 7.)

Et quod reapse amplissimam ex nostris laboribus mercedem iam in hac vita simus consecuturi, utque ingens praeterea nos ma-

neat in caelis praemium a Deo, vel ex ipso quod nunc nobis offertur pignore clarissime evincitur ; scilicet ex modo vere mirando, quo cogi potuit solemne hoc totius christianitatis Patrum Concilium. Quis enim non videt Deum hoc facto tam felicibus auspiciis inter omnigenas difficultates incepto voluisse certissimum nobis iudicium praebere eorum, quae in posterum speranda concipimus, modo nos ipsi veritatis ac iustitiae flumini, quod e rupe Vaticana mox processurum est, impedimento non simus ? Atque hic mihi liceat, quaeso, sublimes Patris ac filiorum dolores non sine pietatis sensu vobis commemorare.

Erat haec ab initio veluti nebula, quae mane pareret, atque extemplo, quasi fulgur coelorum spatia pertransiens, cito evanescit. Verum Spiritus ille Paraclitus, qui a Patre Filioque procedit, atque in aeternum augustam hanc Cathedram suo praesidio tutatur, eam illico vivifica ac septiformi sua luce fecundat : et, mirabile dictu ! ea cogitatio similis grano sinapis, *quod, testante Evangelio minimum quidem est omnibus seminibus, quum autem creverit maius est omnibus oleribus, et fit arbor ; ita ut volucres coeli veniant, et habitent in ramis ejus* ; (Matt. XII, 32) ea cogitatio, inquam, vi efficacissima Paracliti statim erumpit, crescit ac citius dicto fit gigas. Et ecce nos iam in unum ex universis terrae regionibus in hac immensa Basilica, christiani ingenii miraculo, congregati ; ecce nos ad sepulcrum Principis Apostolorum, unde adhuc perennis episcopatum virtutum aura spirat ac viget ; ecce nos ad Leonis, utriusque Gregorii et Chrysostomi tumulos, e quibus post tot saeculorum diuturnitatem diceres adhuc recens eloquentiae flumen prorumpere catholicae Ecclesiae agrum iterum irrigaturum. Quod vero magis ac magis solatio esse debet animosque percellere, ecce nos penes ipsam Petri personam, qui in suis legitimis Successoribus praesens adhuc ac vivus eodem, quo olim, amoris impetu eademque fide intonare videtur : *Tu es Christus Filius Dei vivi* ; unde e coelo pariter, ubi ad Patris dexteram sedet, illud sublime Redemptoris responsum deno exauditur : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam ; et portae inferi non praevalerunt adversus eam*.

Quae omnia, Venerabiles Patres, in memoriam lubet revocasse, ut fiducia nostra his, quasi fomentis vegetata maiorem in

modum efflorescat, ac maiore animi nostri alacritate incendatur ad opus hoc perficiendum, nempe hanc Synodum, in quam iam non dicam populorum oculi, sed spes universi orbis sunt conversae. Quae si Vobis ex una parte multas ac graves, iustitiae causa, pariet afflictiones, Vosque in summas aliquando rediget angustias; ex alia quoque parte suavissimum Vobis omnium consolationum fontem aperiet, ac laetissimis etiam triumphis viam sternet parabitque.

Vestrum quidem est in praesens cum dolore ac fletu operi incumbere; sed tempus postmodum veniet, testem habemus ipsum Dei Filium, quae nostros occupabit letitia moerores, scriptum est enim : *Amen, amen dico vobis, quia plorabitis et flebitis vos mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini; sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* (Ioh. XIV, 20.)

Neque expectatio haec, equidem credo, Vos fallet, si mentis aciem in propositum huiusce oecumenici Concilii finem, qui in divina gloria atque aeterna animarum salute totus consistit, iugiter intendamus; si illud potissimum satagemus, ut hoc ipsum ex tot, quae venerandi ac magnanimi Pii frontem exornant, gemma omnium splendidissima evadat; si denique Ecclesiae fasti posteriorum memoriae poterunt aliquando aureis litteris commendare, animorum, pacem, cogitationum concordiam, caep-torum temperantiam, discussionum dignitatem, iudicii aequitatem atque deliberationum omnium sapientiam, Venerabilium Patrum corda ac mentes usque adeo rexisse, ut quae nobis *Visum est Spiritui Sancto et Nobis* (Act. XV, 28.) terra demum creatoris Spiritus impulsu praesentiat, quo se plenissime renovatam agnoscat, secundum illud : *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terrae.* Ps. CXI, 30.)

Quae quidem, adprecante praesertim beata ac gloriosa semper Virgine Maria, cuius hodie Immaculae Conceptionis mysterium, summa totius mundi exultatione, celebratur, concedere dignetur omnibus nobis aeternus Dei Filius, Dominus ac Redemptor noster Christus Jesus, qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat in perpetuas aeternitates. Amen.

La Civiltà publie ensuite l'Allocution du Saint-Père au concile. En voici la traduction. (V. le texte latin dans la *Correspondance* du 11 décembre) :

Vénérables Frères,

Ce que Nous sollicitons de Dieu par tous Nos vœux et toutes Nos prières, à savoir que Nous puissions célébrer le Concile œcuménique convoqué par Nous, Nous l'avons obtenu par un insigne et salutaire bienfait de Dieu lui-même, et Nous Nous en réjouissons au-delà de toute expression. Notre cœur surabonde d'allégresse dans le Seigneur, et est tout rempli d'une consolation ineffable, lorsque, en ce jour fortuné, consacré à l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, Mère de Dieu, Nous vous contemplons, Vous qui avez été appelés au partage de Notre sollicitude, et que Nous jouissons de votre vue et de votre présence, plus nombreuse que jamais, dans cette citadelle de la Religion catholique.

En effet, maintenant, Vénérables Frères, vous êtes "rassemblés au nom de Jésus-Christ," afin de "rendre avec Nous témoignage au Verbe de Dieu et d'être les témoins de Jésus-Christ," afin d'enseigner avec Nous aux hommes la voie de Dieu dans la vérité, "afin de juger avec Nous et guidés par l'Esprit-Saint, des contradictions qui se parent du faux nom de science".

C'est dans ce temps, surtout et plus que jamais que véritablement "la terre a été souillée par ses habitants," et que le zèle de la gloire divine et le salut du troupeau du Seigneur demandent de Nous que Nous entourions Sion et que Nous l'embrassions, que Nous parlions du haut de ses tours et que Nous mettions Nos cœurs au service de sa force."

Vous voyez, Vénérables Frères, de quels assauts l'antique ennemi du genre humain a attaqué et attaque sans cesse la maison de Dieu, cette maison à qui appartient la sainteté. Sous ses inspirations, la conjuration des impies s'étend au loin ; et, forte par son union, puissante par ses richesses, redoutable par ses institutions, et "prenant pour voile le masque de la liberté", cette conjuration presse de plus en plus la guerre acharnée qu'elle a déclarée à la sainte Eglise du Christ et qu'elle poursuit à l'aide de tous les crimes. Ce qu'est cette guerre, quelles sont ses forces, quelle sont ses armes, quels sont ses progrès, quels sont ses des-

seins, vous ne l'ignorez pas. Vous avez sans cesse devant les yeux la perturbation et la confusion qui atteignent les saines doctrines sur lesquelles reposent les fondements de tout l'ordre des choses humaines, la perversion lamentable de tout droit, les artifices multipliés de la corruption et du mensonge par lesquels sont brisés les liens salutaires de l'autorité, de la justice et de l'honneur, par lesquels sont enflammées les plus détestables passions, par lesquels la foi chrétienne est profondément ébranlée dans les âmes, de telle sorte qu'assurément l'Eglise de Dieu, en ce temps, serait menacée de ruine, si jamais elle pouvait être détruite par les machinations et par les efforts des hommes. "Mais il n'y a rien de plus puissant que l'Eglise, disait saint Jean-Chrysostôme ; l'Eglise est plus forte que le ciel même". "Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas." Et quelles sont ces paroles ? "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Or, quoique la cité du Dieu des Vertus, la cité de notre Dieu, soit établie sur une base inexpugnable, cependant, reconnaissant et déplorant du fond du cœur la multitude de ces maux et la perte des âmes, Nous qui voudrions donner Notre vie pour détourner les uns et pour sauver les autres, Nous qui remplissons sur la terre la charge de Vicaire du Pasteur éternel, devons être plus que tous les autres dévorés de l'ardeur du zèle pour la maison de Dieu ; Nous avons décidé de prendre les voies et moyens qui nous semblaient les plus propres et les plus opportuns pour réparer tous les dommages que souffre l'Eglise. Aussi, repassant souvent dans notre esprit cette parole d'Isaïe : "Ayez recours au conseil, convoquez le Concile," et considérant que ce grand remède a été heureusement employé par Nos prédécesseurs dans les crises les plus graves du Christianisme Nous avons décrété, après de longues prières, après en avoir conféré avec Nos Vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, après avoir demandé même l'avis de plusieurs des évêques, de vous convoquer autour de cette chaire de Pierre, vous tous, Vénérables frères, qui êtes le sel de la terre, les gardiens et les pasteurs du troupeau du Seigneur ; et aujourd'hui, par la faveur

de la bonté divine, qui a enlevé tous les obstacles à une si haute entreprise, Nous célébrons, selon les usages de Nos ancêtres, l'ouverture de cette sainte Assemblée. Or, les sentiments d'amour que Nous éprouvons en ce moment, sont si grands et si tendres que Nous ne pouvons les contenir dans Notre sein. Il Nous semble voir, en effet, en vous la famille universelle des nations catholiques ; il Nous semble voir présents tous Nos biens-aimés fils ; Nous pensons à tant de gages d'amour, à tant d'œuvres de zèle, qui, par votre impulsion, votre exemple et votre direction, ont témoigné et témoignent sans cesse merveilleusement de l'obéissance et du dévouement envers Nous et envers ce Saint-Siège.

Aussi, nous ne pouvons point ne pas céder, devant votre grande assemblée, au désir d'exprimer, par une profession publique et solennelle, Notre reconnaissance envers tous, et de prier Dieu ardemment, afin que ces preuves de foi, plus précieuses que l'or, trouvent louange, honneur et gloire dans la lumière de Jésus-Christ. Ensuite, Nous reportant à la condition misérable d'un si grand nombre d'hommes qui, tristement abusés, errent loin de la voie de la vérité et de la justice, et par conséquent de la voie du vrai bonheur, Nous désirons d'un vif désir apporter secours à leur salut, Nous souvenant de l'exemple de Notre divin Rédempteur et Maître Jésus, qui est venu chercher et sauver ce qui périssait. Nous tournons donc les yeux vers ce trophée du Prince des Apôtres, près duquel Nous sommes réunis, vers cette ville bien-aimée qui, grâce à Dieu, n'a pas été livrée en proie aux nations, vers ce peuple romain qui Nous est si cher, et dont le constant amour et la fidélité inébranlable Nous environnent, et Nous Nous sentons pressés d'exalter la bonté de Dieu, qui a voulu Nous prêter et Nous confirmer de plus en plus en ce temps l'espoir et le secours de sa divine assistance. Et, particulièrement, Vénérables Frères, Nous vous embrassons dans Notre pensée, vous dont la sollicitude, le zèle et la concorde pour l'accomplissement de la gloire de Dieu nous sont si bien connus.

Nous savons le soin ardent que vous apportez à remplir votre ministère ; Nous savons, notamment, cette magnifique et très-

étroite union de vous tous avec Nous et avec ce Siège apostolique ; de même que déjà dans Nos plus douloureuses épreuves, de même aujourd'hui rien ne saurait être plus agréable à Nous que cette union, rien de plus utile à l'Eglise. Aussi, Nous Nous réjouissons vivement dans le Seigneur de ce que vous êtes tellement disposés d'esprit et de cœur que Nous avons à concevoir certainement le plus solide espoir des fruits les plus abondants et les plus heureux de votre réunion en ce Concile. De même que jamais, peut-être, la guerre contre le royaume de Jésus-Christ n'a été plus acharnée et perfide, de même aussi il n'y eut jamais un temps où ait été plus nécessaire, entre les prêtres du Seigneur et le suprême Pasteur de son troupeau, l'union de laquelle découle une force admirable pour l'Eglise ; et cette union, par une miséricorde singulière de la divine Providence, et grâce à votre éminente vertu, existe et éclate tellement qu'elle est et qu'elle sera de plus en plus, Nous en avons la confiance, un spectacle admirable pour le monde, pour les hommes et pour les anges.

Agissez donc, Vénérables Frères ; fortifiez-vous dans le Seigneur, et, au nom de la Très-Sainte Trinité, sanctifiés dans la vérité, revêtus des armes de lumière, enseignez avec Nous la voie, la vérité et la vie, auxquelles la race humaine, accablée de tant de misères, ne saurait aspirer d'elle-même. Donnez avec Nous tous vos soins, afin que la paix puisse être rendue aux royaumes, la loi aux barbares, la tranquillité aux monastères, l'ordre aux Eglises, la discipline aux clercs et Dieu au peuple. Le Seigneur est dans son sanctuaire ; il assiste à Nos conseils et à Nos actes, il Nous choisit lui-même pour ministres et coadjuteurs dans cette œuvre insigne de sa miséricorde. Aussi, il faut que Nous Nous livrions à cette mission de manière à lui consacrer uniquement en ce moment Nos esprits, Nos cœurs et Nos forces.

Mais ayant conscience de Notre faiblesse et Nous défiant de Nos forces, Nous élevons avec foi Nos yeux et Nos prières vers vous, ô Esprit de Dieu ! Vous, source de la vraie lumière et de la divine sagesse répandez votre clarté dans Nos âmes, afin que nous voyions ce qui est le plus droit le plus salutaire et le

meilleur ; dirigez et réchauffez vos cœurs afin que les actes de Concile s'inaugurent comme il convient, qu'ils se poursuivent heureusement et qu'ils s'achèvent salutairement.

Et vous, Mère du saint amour, de l'intelligence et de l'espérance, vous, Reine et protectrice de l'Eglise, daignez prendre sous votre tutelle et sous votre égide maternelle, Nous, Nos délibérations et Nos travaux, et obtenez par vos prières auprès de Dieu que Nous ne fassions toujours qu'un même cœur et même esprit.

Vous aussi, répondez à nos vœux, Anges et Archanges, et vous, bienheureux Pierre, Prince des Apôtres et vous, Paul, adjoint à son apostolat, vous docteur des nations et prédicateur de la vérité dans le monde entier, et vous tous, habitants du ciel, vous principalement dont Nous vénérons ici les restes sacrés, faites par votre puissante intercession que tous, accomplissant fidèlement Notre ministère, Nous obtenions la miséricorde de Dieu au milieu de son Temple ! de Dieu à qui soierit honneur et gloire dans les siècles des siècles,

(1). Aspect de Rome les jours qui ont précédé l'ouverture du concile œcuménique.— 2. Congrégation pra-synodale à la chapelle Sixtine.— 3. Ovation populaire au saint-Père, le soir du 7 décembre.— 4. Grande affluence au Vatican le lendemain matin.— 5. Procession solennelle et entrée de tous les Pères dans la salle conciliaire.— 6. Célébration de la messe, discours et cérémonie.— 7. Promulgation de décrets et fin des cérémonies.— 8. Autres particularités et démonstrations de joie.— 9. Première congrégation générale.

1. Depuis environ quinze jours, Rome, choisie pour être le siège du grand concile qui se tient maintenant au Vatican, avait pris, grâce au concours des évêques de toutes les parties du monde, un air de fête, rappelant celui qui y fut observé les jours qui précéderent la définition de l'Immaculée-Conception de Marie, la canonisation de 1862 et celle de 1867. Le mouvement se prononçait de plus en plus vers la fin de la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculé-Conception. Le mauvais temps ayant diminué un peu, il était beau de voir les rues parcourues par de nombreuses confréries qui, conformément à l'invitation du cardinal-vicaire au nom du Saint-Père, se rendaient aux basiliques, surtout à Saint-Pierre, pour y vénérer leurs reliques, exposées à cette occasion extraordinaire.

2. Voici les particularités de la congrégation pro-synodale tenue dans la matinée du 1er décembre, à la chapelle Sixtine, et où Sa Sainteté a prononcé l'Allocution que nous avons rapportée. Les cardinaux avaient pris place à la droite du trône pontifical ; ceux seulement de l'ordre des diacres, à la gauche. En face du trône étaient les patriarches, primats, archevêques, évêques, abbés et généraux. A l'entrée du Saint-Père, toute l'assemblée s'est agenouillée pour recevoir sa bénédiction ; après quoi le Pontife est monté sur le trône et y a lu d'une voix claire et forte l'Allocution. Cela fait, les cardinaux Antonelli et Grassellini sont allés se placer l'un à droite, l'autre à gauche de Sa Sainteté. Puis le cardinal Clarelli a publié, par son ordre, les noms des cinq cardinaux qui présideront les congrégations générales du concile, et ceux des officiers majeurs. Le Saint-Père ayant alors donné la bénédiction apostolique, un maître des cérémonies a introduit le prince Orsini, revêtu de son costume d'assistant au trône. Le prince a baisé le pied du Saint-Père et pris sa place habituelle sur les degrés du trône. On a introduit ensuite les officiers majeurs. Tous s'étant agenouillés devant le Pape, en cercle, Mgr. Jacobini, sous-secrétaire du concile, a lu la formule du serment, que voici : *Nos e Sanctitate Vestra electi officiales generalis Concilii Vaticani, tactis per nos sacro-sanctis Dei Evangelis, promittimus et juramus officium unicuique nostrum respective demandatum fideliter impleturos, nec insurper evulgaturos, vel alicui extra gremium praedicti concilii pandituros quaecumque in eodem Concilio examinanda proponuntur, itemque discussiones et singulorum sententias, sed super iis omnibus quemadmodum et super aliis rebus quae nobis specialiter committentur inviolabilem secreti fidem servaturos.*

Le livre des Evangiles ayant été placé par deux cardinaux-diacres sur les genoux du Pape, les officiers sont venus, l'un après l'autre, prêter le serment, la main droite sur le livre, en disant : *Et ego N. N. sacri Concilii* (qualité de l'officier) *spondeo, voveo et juro ut in formula praelecta. Sic me Deus adjuvet et haec sancta Dei Evangelia.* Le Saint-Père étant sorti après une courte prière, les maîtres des cérémonies ont distribué à tous les Pères l'Allocution qu'il venait de prononcer et le bref qui renferme le règlement du Concile.

3. Selon l'usage, le 7 décembre, au soir, le Saint-Père s'est transporté à l'église des Saints-Apôtres, des PP. Mineurs Conventuels de S. François, pour la clôture de la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception, qui se célèbre dans cette église avec une pompe et une dévotion extraordinaires. Une foule énorme formait la haie sur le passage de Sa Sainteté, qui a été saluée par de vives acclamations. La vaste place des Saints-Apôtres présentait un spectacle des plus émouvants : elle était littéralement encombrée de spectateurs, qui ont acclamé le Pape avec transport, à son arrivée et à son départ, pour lui témoigner leurs félicitations à l'occasion de la réalisation de son projet de tenir un concile, et leurs vœux en vue de la réussite d'une entreprise si féconde en bienfaits pour le monde et la chrétienté. Ce même jour, de midi à une heure, toutes les cloches de la ville avaient annoncé l'approche de l'ouverture.

4. Le matin du 8, comme le soir du 7, les canons du Château Saint-Ange ont tiré des salves. Malgré une pluie battante la foule des personnes qui se portaient, dès l'aube, à S. Pierre, était telle que, vers 7 h. du matin, la grande nef de l'immense basilique était déjà remplie ; les troupes qui formaient la haie jusqu'à l'escalier royal avaient peine à la contenir. Le roulement continuel des voitures débouchant de toutes parts sur la place, ressemblait au bruit lointain du tonnerre. Vers 8 h., au moment où les députations du clergé séculier et du clergé régulier de Rome s'allignaient pour recevoir le concile, toute la grande nef de la basilique et les nefs latérales regorgaient d'une foule telle qu'on eût dit que S. Pierre n'en pouvait pas contenir davantage, et les clergés avaient peine à se frayer un passage à travers cette masse de peuple de toute langue et de toute nation.

La *Civiltà* donne le récit de l'ouverture du Concile et le compte-rendu de la première congrégation générale, qui ne diffèrent pas sensiblement de ceux du *Giornale di Roma* (Voir la *Correspondance* des 11 et 18 décembre 1869).

I.

La *Civiltà* publie la constitution suivantes : Sanctissimi Domini Nostri Pii divina providentia Papae IX constitutio de

electione Romani Pontificis si contingat Sedem Apostolicam
vacare durante concilio œcumenico..

PIÈ IX PAPE

Serviteur des serviteurs de Dieu

Pour éterniser la mémoire du fait.

Comme la pleine puissance de paître, de régir et de gouverner tout l'Eglise a été donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ aux pontifes romains dans la personne du Bienheureux Pierre, prince des Apôtres, la paix et l'unité de cette Eglise seraient facilement et gravement compromises, si en cas de vacance du Siège-Apostolique, l'élection du nouveau Pontife s'opérait dans des conditions qui pussent la rendre douteuse et incertaine.

Pour détourner un péril si funeste, plusieurs Pontifes romains, Nos prédécesseurs, et notamment Alexandre III, d'heureuse mémoire, dans le III^e Concile général de Latran, le bienheureux Grégoire X, dans le II^e Concile général de Lyon, Clément V, Grégoire XV, Urbain VIII et Clément XII, ont publié des Constitutions qui, entre de nombreuses prescriptions tendant à assurer l'exécution droite et régulière d'une affaire de cette importance, attribuent généralement et sans aucune exception l'élection du Souverain-Pontife uniquement et exclusivement au Collège des Cardinaux de la Sainte-Eglise romaine.

En Nous rappelant ces choses, Nous avons cru, puisque le Concile général et œcuménique du Vatican, que Nous avons convoqué par Nos lettres apostoliques du 3 des kalendes de juillet de l'année 1868, commençant par ces mots : *Æterni Patris* est actuellement ouvert avec solennité, que c'était un devoir de Notre charge apostolique de prévenir, d'empêcher toute occasion de désordre et de conflit, concernant l'élection du Souverain-Pontife, qui pourrait survenir s'il plaisait au souverain Maître de Nous faire quitter cette vie mortelle pendant la durée de ce même Concile.

C'est pourquoi, touché par l'exemple de Jules II, d'heureuse mémoire, Notre prédécesseur, lequel, comme l'histoire Nous l'apprend, étant atteint d'une maladie mortelle pendant le Ve Con-

cile général de Latran, convoqua les cardinaux en sa présence, et, se sentant inquiet au sujet de la légitime élection de son successeur, décida en leur présence que cette élection devrait se faire non par le susdit Concile, mais uniquement par leur collège, ce qui eut lieu en effet après la mort de Jules II ; touché encore par l'exemple de Nos autres prédécesseurs Paul III et Pie IV, d'heureuse mémoire, dont le premier, par ses Lettres apostoliques du 3 des kalendes de décembre 1544, le second par de semblables lettres du 10 des kalendes d'octobre 1561, prévoyant que leur mort pourrait arriver pendant la tenue du Concile de Trente, décrétèrent qu'en cette occurrence l'élection du nouveau Pontife ne devrait être faite que par les Cardinaux de la S. E. R. à l'exclusion de toute participation du susdit Concile ; après en avoir conféré mûrement avec quelques-uns de Nos VV. FF. les Cardinaux de la S. E. R. et avoir examiné cette affaire avec soin, de Notre science certaine, de Notre mouvement propre et en vertu de la plénitude de Notre pouvoir apostolique, Nous décrétons, Nous ordonnons que s'il plait à Dieu de mettre fin à notre pèlerinage en ce monde pendant la durée du Concile du Vatican, en quelque état et à quelque époque de ses travaux que se trouve le Concile, l'élection du Souverain-Pontife ne se fasse que par les Cardinaux de la S. E. R., et nullement par le Concile lui-même, et que l'on exclue absolument de toute participation à l'élection toute autre personne qui serait députée par quelque autorité que ce fût, même par celle du Concile, à l'exception des Cardinaux précités.

Bien plus, pour que les Cardinaux sus-nommés puissent procéder plus librement et avec plus de facilité à l'élection, en dehors de tout empêchement et en enlevant toute occasion de trouble et de dissentiment, en vertu de la même science et de la plénitude de Notre autorité apostolique Nous décrétons et Nous ordonnons que si nous venons à mourir pendant la durée de ce Concile du Vatican, ce Concile, en quelque état et à quelque époque de ses travaux qu'il se trouve, soit considéré comme immédiatement et sur-le-champ suspendu et ajourné, de même que Nous avons l'intention, par ces présentes lettres, de le suspendre et de l'ajourner à ce moment et pour le temps qui sera ci-dessus

fixé, de telle sorte que sans aucun délai il doive interrompre aussitôt toute espèce de réunion, de congrégation et de session, arrêter la confection de tout canon et décret, et ne puisse, pour aucune cause que ce soit, si grave et si digne d'une attention particulière qu'elle paraisse, poursuivre ses travaux, jusqu'à ce que le nouveau Pape, canoniquement élu par le Sacré-Collège des Cardinaux, ait jugé à propos, en vertu de son autorité suprême, d'ordonner la reprise et la continuation du Concile.

Considérant comme opportun que les mesures prises par Nous à l'occasion de ce Concile du Vatican, tant pour l'élection du Souverain-Pontife que pour la suspension du Concile, Nous fournissent une règle certaine et stable, qu'il doive désormais toujours observer dans une conjecture analogue, en vertu de Notre même science et de Notre autorité, Nous décrétons et ordonnons que, dans l'avenir, si un Pontife romain vient à mourir pendant la célébration d'un Concile œcuménique tenu soit à Rome, soit en quelque autre lieu du monde, l'élection du nouveau Pape devra toujours être faite de la manière ci-dessus indiquée, exclusivement par le seul Collège des Cardinaux de la S. E. R., et le Concile lui-même, suivant la règle ci-dessus prescrite, devra aussitôt après avoir reçu la nouvelle certaine de la mort du Pape, être considéré comme suspendu de plein droit, jusqu'à ce que le nouveau Pape, canoniquement élu, ait ordonné la reprise et la continuation de ses travaux.

Que les présentes lettres soient à présent et toujours valides, en vigueur, et efficaces ; qu'elles obtiennent et produisent leur plein et entier effet, et qu'en aucun temps, sur aucun chef, pour aucune cause, pour aucun vice de surprise, de violence ou de nullité, pour aucune insuffisance d'intention de Notre part, pour aucun autre défaut substantiel, imprévu ou impossible à prévoir, et requérant une mention spéciale et particulière, en vertu d'aucune décision, d'aucun droit établi par quelque prétexte, raison ou cause que ce soit, qui devrait être nécessairement exprimé pour l'effet de la validité des choses sus-dites ; qu'elles ne puissent être relevées, attaquées, refutées, invalidées, rétractées, légalement révoquées ou mises en discussion ; qu'elles ne tombent sous le coup d'aucune révocation, limitation, modification, dérogation,

de quelque teneur ou sous quelque forme qu'elles soient déjà rendues ou concédées ou devant être concédées ou rendues pour l'avenir, quand bien même il s'y trouverait des causes ou décrets dans lesquels il serait fait mention spéciale de ces lettres et de leur teneur, mais pour toujours et en tous temps.

Annulant en ce point, autant qu'il en est besoin, la Constitution apostolique d'Alexandre III, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, portée dans le Concile de Latran et qui commence par ces mots : *Licet de vitanda*, ainsi que toutes autres Constitutions apostoliques, spéciales ou générales, même portées dans des Conciles généraux, encore qu'elles soient incluses dans le *Corpus juris*, qu'elles qu'en soient la teneur et la forme, et quelques clauses dérogatoires ou dérogations, efficaces et insolites qu'elles renferment, nonobstant tous décrets d'invalidation ou autres généraux ou particuliers portés soit *mortu proprio*, soit en Consistoire lesquels tous et chacun d'eux, autant qu'il en est besoin et dans la teneur de tous, comme si elles étaient reproduites et exprimées littéralement, Nous tenons pour insérées et exprimées, dans la seule partie qui est contraire aux présentes, les dites Constitutions subsistant d'ailleurs en leur force, pour l'effet le plus énergique de tous et de chacun des points exprimés ci-dessus. Pour cette fois unique Nous y dérogeons dans le sens le plus large, le plus complet et le plus suffisant, non moins que spécialement et expressément, et dans leur série successive, ainsi qu'à toutes autres quelconques qui seraient contraires.

Qu'il ne soit donc permis à nulle personne au monde d'infrimer cette page de Notre déclaration, disposition, statut, décret, dérogation et volonté, et de les enfreindre par une audace téméraire. Si quelqu'un osait se porter à cet attentat, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des Bienheureux Apôtres.

Donné à Rome, près saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-neuf, la veille des Nones de Décembre, de Notre pontificat le vingt-quatrième.

M. Card. Mattei, *pro-dataire*.

M. Card. Paracciani-Clarelli.

1.

liqu
op
lon
ap
en
un
ses
Sa
no
co
pa
su
vo
te
et
ta
M
le
qu
qu
re
la

le
le

II.

POLEMIQUE.

1. Hostilité du journalisme italien.—2. Impiété et sottises.—3. Calomnies et mensonges.

1. L'ouverture du concile a raffermi et réjoui le monde catholique attristé et exaspéré le monde sectaire. Ces deux effets si opposés ont une seule et même cause : le Seigneur l'a indiquée lorsqu'il a dit que la venue de l'Esprit Saint apporterait aux apôtres la consolation et la lumière de la vérité et au monde ennemi, de la confusion et de la honte en mettant en relief, par une condamnation solennelle, ses scélératesses, ses injustices et ses jugements pervers. Les conciles étant dirigés par l'Esprit Saint, nous marquent autant de venues de cet esprit, autant de nouvelles manifestations de la vérité par son œuvre, autant de condamnations du monde. Le catholique le sait par sa foi, et partant tire de l'ouverture du concile des motifs de joie et d'assurance ; les hordes mondaines le sentent à contre-cœur et entrevoyant déjà leur propre condamnation, elles souffrent et s'irritent à la pensée de leur honte. De là les menaces, les blasphèmes et les cris des uns sur les places et dans les théâtres, et les attaques des autres contre le concile dans les journaux et ailleurs. Mais c'est en vain : leurs fureurs et leurs écrits retombent sur leurs têtes, et sont le commencement du triomphe de ce concile qu'ils détestent tant. Leurs amis avouent avec dépit ce résultat : quant aux premiers ; quant aux seconds, on s'en convainc en se rendant compte de leurs arguments tous portant l'empreinte de la fausseté, de la calomnie et du mensonge.

2. Les actes du parlement italien sont les premiers écrits sur le concile qui nous tombent sous la main. Nous y voyons que le député Del Zio a parlé du concile le jour même de l'ouverture.

de cette assemblée. Établissant un parallèle entre le Parlement et le concile, il a constaté avec douleur l'infériorité de celui-là, non point quant à la manière d'en tirer la déduction pratique. Car, " ce n'est pas, dit-il, dans les principes, que la papauté diffère de l'Italie et de la démocratie, c'est dans les conséquences et dans l'application de ces principes." En effet, tous deux " puisant à la même source de la tradition sociale," avec cette petite différence que les traditions de l'Italie " résument la vie morale de trois siècles," et que celles de la Papauté et du Concile remontent jusqu'à la première révélation divine et finissent à celle qui nous est venue du Rédempteur. Cette différence d'origine, pour M. le député, constitue une simple différence de date, indifférente quant à la substance, attendu que les traditions qui remontent à Dieu et au Christ sont " une même source " que celles qui dérivent de la Réforme et en engendrent les mêmes principes. D'où il suit que, la Papauté et l'Italie puisant leurs propres principes à la même source, la différence, entre elles, n'est pas dans les principes, mais dans l'application. Le parallèle est piquant, et la conséquence a le mérite de la nouveauté. Les principes de la papauté et de l'Italie ne jurent pas ensemble, comme on l'avait cru jusqu'ici, mais sont les mêmes : une découverte du député Del Zio nous l'apprend. " Nous sommes fiers, Messieurs, continue-t-il, de défendre la liberté de conscience, la liberté de la presse, la souveraineté nationale et tous les droits de l'homme et du peuple". Mais si " nous ne réglons pas sérieusement les conséquences pratiques de cette liberté ", si " nous ne les faisons pas valoir ", malheureux que nous sommes, " nous serons justement menacés par le catholicisme ". Non, Monsieur le député, ce n'est pas à la pratique qu'il faudra s'en prendre de la réalisation de cette menace, mais aux principes que vous prêchez. Ces principes, dérivés de la tradition de la Réforme, ont pour base l'orgueil, le débordement des passions, l'insubordination de l'homme à l'empire de Dieu, en d'autres termes l'injustice et le mensonge. Le catholicisme au contraire a pour base la soumission raisonnable de l'intelligence et de la volonté à l'autorité divine et à l'autorité humaine qui découle de la divine, ou a pour fondement la justice et la vérité. C'est pourquoi faites de vos principes toutes les applications possibles, le catholicisme se

dressera toujours menaçant devant vos institutions, mais comme la vérité, dont l'éclat menace l'erreur, et comme la justice dont l'éclair menace l'iniquité.

Après le député Del Zio, MM. De Boni et Michelini ont pris la parole. Le premier, au "tas d'absurdités hostiles qui seront proclamées au Vatican ces jours-ci", oppose le cri de guerre consistant à "combattre l'ignorance, à vouloir la lumière et la *rédemption des intelligences*, à répandre la *vérité* et la *justice* en mettant le peuple en mesure d'être un peuple, parceque dans l'Italie territoriale, telle qu'elle est, il n'y a pas encore *beaucoup d'Italiens*". Excusez-le s'il parle de *lumière*, d'*ignorance*, de *rédemption*, etc., et s'il tient le peuple italien pour un troupeau de nous ne savons quelles bêtes. Rédacteur du *Bollettino* du G. Orient, il a employé un langage et des pensées propres à sa plume maçonnique : langage de la fureur à l'endroit de l'Eglise, phrases de sot mépris envers ceux qui n'ont pas reçu la lumière maçonnique, sans laquelle l'homme, étant privé d'intelligence, ne s'élève pas au-dessus de la brute. M. Michelini, lui, ne descend pas jusqu'à appeler "absurdités" les doctrines que proclamera le Vatican : il les places sur la même ligne que "les principes de civilisation modérée représentés par les *honorables*", et s'abstient de les juger, laissant par modestie, "à la postérité le soin de formuler cette sentence ardue". Et ce n'est point parcequ'il doute de leur triomphe : non, il le tient pour certain, ces principes étant "ceux même de l'Evangile", ni plus ni moins ! Ainsi, tous les trois ont rendu hommage au concile : le 1er et le 3e en rapportant à la source divine des doctrines catholiques les principes mensongers de la civilisation moderne, parcequ'ils ne savaient pas donner autrement à leurs mensonges quelque ombre d'autorité ; le 2e, en blasphémant et en prêchant la guerre maçonnique contre les enseignements du concile, parcequ'il ne trouvait pas d'armes meilleures.

La *Nazione* a voulu rassurer le monde, profondément consterné à la nouvelle de l'ouverture du concile. A cet effet, comme à un mal extrême il faut un remède extrême, elle a cru devoir publier un article de cinq colonnes pour prouver que le concile

est une chose innocente. Eh quoi, dit-elle avec une pointe de dépit, est-ce que quelque centaines d'évêques "peuvent empêcher le progrès irrésistible de la civilisation ? Non ! La civilisation est bien autrement puissante. Elle est la résultante des effets de millions d'agents depuis plus de mille ans pour la constituer ; elle est la pensée de l'humanité tout entière, et, comme elle, elle est immortelle et toute puissante," et on craindrait pour sa solidité ? Il y en a eu tant, de conciles ! A quoi ont-ils abouti ? A rien ! Même celui des Apôtres à Jérusalem... Puis, est-ce qu'il n'y a pas dès-maintenant de profondes scissions entre les évêques ? La formule *l'Eglise libre dans l'Etat libre* de Cavour, appliquée chez tous les peuples, n'oppose-t-elle pas une barrière invincible aux décisions conciliaires ? Malheureusement, l'écrivain, emporté par son élan, s'est trouvé saisi par l'effroi et la fureur qu'il voulait dissiper chez ses lecteurs, et il finit par déblatérer comme un forcené sans ombre de logique. A propos de "l'innocence du Concile Vatican," il vous introduit brusquement devant le tribunal de l'inquisition, il vous raconte ses crimes, vous indique ses condamnations, vous montre ses tortures, les bûchers et tout ce que l'imagination dévergondée d'écrivains menteurs a inventé à ce sujet. Puis il vous conduit en présence de Galilée vous le représente sous les griffes des inquisiteurs, à genoux, avili, torturé. Après s'être apitoyé sur son sort, il se déchaîne contre le Pape, calomnie les intentions qu'il peut avoir en tenant le concile ; crie contre les évêques, calomnie leurs délibérations futures, en les déclarant d'avance contraires à la raison ; attaque l'infailibilité, en dit tout le mal possible, fausse les histoires qu'il cite, et ment toutes les fois que le mensonge peut lui être utile. En somme, le pauvre homme voulait rassurer les esprits contre la tempête, et il en est sorti plus agité lui-même que ses lecteurs et après avoir renforcé le pouvoir de ce concile, qu'il voulait qu'on méprisât comme une chose sans importance.

La *Correspondance italienne*, qui prenait un air modeste et tenait un langage mielleux en faveur de l'Eglise, a changé de ton maintenant que le concile est ouvert. Dans une correspondance du 8, que nous y lisons, elle attaque face à face le catholicisme, nie l'assistance de l'Esprit-Saint promise par le Christ

aux
tém
le cl
elle
trait
dans
avec
puri
nom
fixer
de fa
abol
nant
term
accep
réun
rédi
fait v

L
l'occ
mis
sur l
défen
Pape
sent
sur c
catéc
Dei
veste
n'on
com
que
legon
l'Op
cette

3.
jour

aux successeurs des Apôtres réunis en Concile, attribue effrontément les principes socialistes à la doctrine catholique et accuse le clergé de les manipuler dans son intérêt. Sa bile déversée, elle propose un programme de son crû dont on devrait traiter au concile : donner les deux tiers des voix aux laïques dans les réunions conciliaires ; assimiler dans tous les droits, avec une vraie charité, le clergé inférieur au clergé supérieur : purifier le culte, les croyances et les pratiques de piété des innombrables superstitions qui nous viennent du moyen-âge ; fixer les époques des réunions conciliaires ; en prescrire la forme de façon à y faire éclater l'esprit de *liberté* et de *fraternité* ; abolir le sacrement du mariage et détruire la papauté. Moyennant quoi le catholicisme refleurira et revivra. En d'autres termes : si les Pères veulent que toute chose marche bien, qu'ils acceptent la constitution maçonnique et transforment leurs réunions en un G. . . Orient. C'est l'avis du franc-maçon qui rédige la *Correspondance* et du franc-maçon Kauffinan qu'on a fait venir de France pour fonder et rédiger l'*Italie*.

L'hébraïque *Opinione* a voulu aussi faire de la théologie à l'occasion du concile. Un prêtre apostat enrôlé par elle s'est mis à l'œuvre. Après avoir, dans l'introduction, jase un peu sur Mgr. Maréchal, Mgr. Dupanloup et les Jésuites, il s'est mis à défendre imperturbablement cette thèse : " Je soutiens que le Pape et les évêques n'ont qu'un pouvoir ministériel et représentatif." *Je soutiens !* mot terrible ! Mais il n'est appuyé que sur deux ou trois misérables preuves ramassées dans les petits catéchismes des protestants. " Le Pape se dit *servus servorum Dei* : le Seigneur a dit : *qui voluerit inter vos primus esse erit vester servus* (Matth. XX, 26-27). Donc le Pape et les évêques n'ont qu'un pouvoir ministériel." Ainsi raisonne le prêtre, comme si tout le monde, même les petits enfants, ne savait pas que cela a été dit pour recommander l'humilité ! A la fin de la leçon, il en promet courtoisement une autre. Mais il paraît que l'*Opinione*, en bonne juive, n'a pas trouvé son intérêt à tenir cette promesse, car la leçon n'a pas paru.

3. Voilà, en deux mots, la quintessence de ce que les grands journaux ont su opposer, dans leur dépit, à la majesté du concile.

le qui vient de s'ouvrir. Des impiétés et des sottises, des sottises et des impiétés ! Impuissants à triompher de cette force morale par le raisonnement, ils ont recouru au procédé des lâches, à la calomnie, au mensonge. Tous s'accordent sur ce point : atténuer ou même annéantir s'il se peut, l'autorité du concile. Dans ce but, le correspondant de la *Perseveranza* diminue de 200 le nombre des prélats présents à la première réunion, exagère le nombre des italiens et donne à entendre que les futures décisions du concile seront les décisions d'une coterie. Il raconte minutieusement tout ce qui s'est passé dans les appartements et dans l'entourage du Pape ; les évêques et les cardinaux rudement tan-cés par le Pape ; les prélats grondés ; les cardinaux de Bonne-chose et Nannicelli très-mal reçus ; le Pape, le jour de l'ouverture du concile, parlant de mauvaise grâce parceque les évêques italiens avaient envoyé leurs félicitations au roi Victor-Emmanuel, à l'occasion de la naissance d'un nouveau prince. On dirait que ce correspondant a habité, ces jours-là, le Vatican, suivi le Pape pas à pas, et tenu l'œil constamment fixé sur son visage et ses gestes pendant la cérémonie : " Les chantes, nous dit-il, ont entonné de nouveau une prière, après laquelle le ministre des finances (*sic*) a crié : *Exeat omnes qui locum non habent in Concilio*, et tous les spectateurs qui étaient dans les tribunes sont sortis, moi avec eux." Ces derniers mots font percer le bout de l'oreille, car en vertu d'une dispense du cérémonial, tout le monde a pu rester dans les tribunes.

L'*Opinione* ne le cède à personne en fait de malhonnêteté. Jugeant le concile avec des intentions perverses, elle trouve dans toute chose matière à critique de mauvaise foi. Son œil sinistre lit dans l'esprit des prélats venus à Rome la crainte que le Pape ne cherche qu'à augmenter sa propre autorité aux dépens de leur réputation. Le Pape, bien qu'il ait le droit de proposer les matières qui doivent être traitées en concile, institue une commission de cardinaux et de prélats à qui les Pères peuvent remettre les propositions leur paraissant sages et utiles : notre journal voit là un abus et prétend que des dissensions ont éclaté au sein de l'épiscopat. Il lui prend fantaisie de placer à la tête de cette commission le cardinal Antonelli, et il en tire la conclu-

sion qu'on " veut baillonner les nombres " et entraver cette liberté dont " la cour de Rome a tant parlé par hypocrisie ". A propos des *schemata* distribués, nouvelles attaques ; les matières ne peuvent être étudiées dans le temps accordé ; les évêques s'en plaignent amèrement, etc., comme si les évêques ne savaient pas que, dans ce cas, on peut en différer la session publique ou promulguer seulement ce qui a été préparé. L'*Opinione*, qui n'en sait rien, elle, entrevoit déjà une révolte : d'un côté, les Italiens, les Espagnols, les Irlandais, dévoués au Pape " par haine des gouvernements sous lesquels ils vivent " ; de l'autre, les Anglais les Allemands et les Américains " résolus à ne pas transiger, " et surtout " Mgr de Mérode, Mgr Dupanloup et Mgr Maret, qui distinguent la religion catholique de celle du Vatican " Bref, l'*Opinione* s'agit de sa bave tout ce qu'elle touche.

Le *Diritto* (N° 346) lâche aussi sa tirade, et pour cela il se sert de son correspondant. Cet individu, ne comprenant rien aux affaires religieuses, si ce n'est pour en blasphémer, porte son attention sur d'autres points. Il a épié les évêques espagnols et les évêques italiens, et il les a entendus " donner l'assurance qu'avant de quitter leurs diocèses, ils n'ont rien négligé pour tenir la foi vive, ce qui revient à dire (ajoute le correspondant) agiter, agiter encore et toujours agiter par le moyen de la chaire et du confessional ". Il a épié les évêques de Toscane, et les a vus faire des visites au grand-duc ; il a épié l'évêque de Parme, et il l'a vu dans les appartements du duc Robert ; il a épié au palais Farnèse, et il a vu les évêques du royaume s'y rendre en foule ; il a tâté la bourse vide du roi de Naples, et il a trouvé l'argent du cardinal archevêque de Naples et du Denier de St. Pierre, et ce, s'entend, pour entretenir les brigands. Il mérite des éloges et des réprimandes : des éloges, pour son zèle à espionner pour le compte du *Diritto* : des réprimandes, pour sa maladresse dans ce métier.

Pour chatouiller la fibre des badauds du libéralisme, il fallait inventer une grosse bourde. La *Nazione* (N° 351) s'en est chargée. On ne pouvait pas mieux faire. Trois évêques qui crient contre le Pape ; d'autres qui crient contre eux ; le cardinal-

président agitant en vain sa sonnette ; Mgr. Dupanloup qui, dominant les clameurs, " parla avec une admirable véhémence de pensées et d'expressions ", et sort de la salle en lançant un mot grossier à l'adresse du cardinal de Luca ; enfin, pour dernier coup de pinceau, l'archevêque de Babylone qui demande le premier siège dans cette assemblée " en vertu du titre de son archevêché". Telle est l'histoire racontée par la *Nazione*, histoire fausse de fond en comble en ce qui concerne les Pères du concile, mais très-vraie si on l'applique à la séance du Parlement italien, du 13, où des députés, se querellant avec les ministres comme des gamins ou des poissardes, ont pu fournir à la *Nazione* le fond de sa calomnie.

III.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Histoires des Conciles.—2. Réponses à l'ouvrage de Mgr Mare et à la lettre de Mgr Dupanloup.—3. Petit ouvrage du baron N. Taccone-Gallucci.—4. Traités sur le Pape et sur le Concile de S. Alphonse de Liguori.—5. Discours du P. Lupidi.—6. Morceaux de prose et de poésie sur le 8 décembre.

1. *Histoires des Conciles.*

La convocation du concile a ajouté, comme on dit aujourd'hui, un vif intérêt d'*actualité*, à l'Histoire des Conciles. Dès l'année dernière, ont commencé à paraître des ouvrages et des opuscules, originaux, réimprimés, traduits ou abrégés, sur cette matière. Voici les quatre principaux, que nous avons déjà signalés dans les premières livraisons de 1869 :

1. La version française de la *Conciliengeschichte*, du Dr. Héfélé, déjà arrivée au 4e de ses 10 volumes in-8o : *Histoire des Conciles, etc.*, traduite de l'allemand par MM. Goschler et Delarc. Paris, Le Clère.

2. *Les Conciles généraux*, par Vincent Tizzani archevêque de Nisibe. Traduction de l'original italien et inédite par le rév. P. Fr. Joseph-Antonin Doussot, docteur en S. Théologie de l'ordre des Frères Prêcheurs. Rome, typographie Salviucci. 3 vol. in-8o.

3. *Les conciles généraux en particuliers*, par M. l'abbé Guérin. Paris, V. Palmé. 2 vol. gr. in-12.

4. *La somme des Conciles généraux en particuliers*, par l'abbé Guyot. Paris, V. Palmé. 2 vol. gr. in-12.

Ces ouvrages mériteraient une revue à part, et nous avons même l'intention d'en faire une revue comparée en signalant les

mérites, voire les quelques défauts de chacun d'eux, et en montrant comme quoi ils complètent à merveille et forment ensemble une petite *Bibliothèque du concile*, très-utile à l'occasion du Concile du Vatican, bien qu'ils n'aient pas été écrits pour cela. Mais nous nous contentons de les annoncer de nouveau.

Aux opuscules ou abrégés sur l'histoire de Conciles, que nous avons déjà annoncés jusqu'à la *Summa Conciliorum brevissima*, publiée à notre imprimerie et très-bien accueillie, nous en avons deux à ajouter aujourd'hui : un opuscule original et une réimpression :

1. *Histoire des Conciles œcuméniques renfermant les décisions de ces grandes assemblées touchant la foi, les mœurs et la discipline de l'Eglise Universelle*, par M. l'abbé Patrice Chauvière, du clergé de Paris. Paris, Vaton Frères, 1869. in-12 de XL-524 p.

Cette histoire se signale d'elle-même par un style clair, une critique judicieuse et des principes sains. On peut la considérer comme suffisamment complète, malgré sa brièveté et surtout comme véridique quant au récit et comme exacte quant aux remarques dont l'auteur entremêle ce récit et aux conséquences qu'il en tire. En outre, on y trouve la liste de tous les autres ouvrages déjà publiés sur les conciles généraux et particuliers, et non seulement ceux qui racontent les actes de ces assemblées, mais encore ceux qui traitent de leur nature de leurs propriétés. Le docte auteur a mis en tête une introduction, où il expose sommairement la doctrine sur les conciles, notamment sur les œcuméniques. Il se propose de rédiger plus tard l'histoire du Concile Vatican.

2. *Summa Conciliorum omnium tam generalium quam provincialium*, per Fr. Bartholomaeum a Martyribus, archiepiscopum et dominum Bracarensem Hispaniaeque primatem collecta, dum ageret in Concilio Tridentino. Pierre Marietti, Turin et Rome, 321 p. in-12.

C'est une réimpression de l'ouvrage du vén. Fr. Barthélémy des Martyrs, qui assista à la dernière partie du concile de Trente

et y brilla tant par sa science, sa piété et son zèle. Ce prélat, que d'autres ouvrages ont d'ailleurs illustré, a écrit là une histoire latine, d'un style simple, où il semble s'être proposé de recueillir les principaux décrets, canons ecclésiastiques, en les disposant selon l'ordre chronologique des Papes sous lesquels ils furent publiés. Il commence par St. Pierre et finit à Pie IV, qui a clos et confirmé le concile de Trente. L'auteur signale les faits qui se sont produits sous chaque Pape, les conciles particuliers ou généraux qui se sont tenus, mais son but est plutôt d'en enrégistrer les décisions et les canons que d'en raconter l'histoire. Il s'étend surtout sur les trois derniers conciles œcuméniques, c'est-à-dire sur ceux de Florence, de Latran et de Trente. Certains détails concernant le concile de Trente, où il avait poussé fortement à la réforme des personnes ecclésiastiques, sont remplis d'intérêt.

A ces travaux historiques généraux, nous en ajouterons deux spéciaux : un opuscule sur le Concile de Trente et un ouvrage insigne sur le Concile de Florence.

1. *Historique du Concile de Trente*, par M. l'abbé Ch. Grill, chanoine honoraire. Paris, Le Clère. 179 p. in-16.

C'est un beau tableau de l'histoire pour ainsi dire *extérieure* du Concile de Trente, et comme il a été composé spécialement pour la France, tout ce qui intéresse ce pays y est mis en relief.

2. *Studii storici sul Concilio di Firenze con documenti inediti e nuovamente dati alla luce, sui manoscritti di Firenze e di Roma*, par Eugène Cecconi, chanoine de la métropolitaine de Florence, docteur en théologie, Florence, typographie de Saint-Antonin, 1869. Un vol. gr. in-8. 12 fr.

Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer cette œuvre, qui certainement fera honneur à Florence et à l'Italie. Ce volume contient la 1^e partie de l'ouvrage : *Faits antérieurs au Concile*, laquelle se divise en deux sections : *Narration* (325 p.) et *Documents et Commentaires* (DCVIII p.)

2. *Réponse à l'ouvrage de Mgr Maret et à la lettre de Mgr Dupanloup.*

Un sentiment de délicatesse romaine ne nous permet pas d'écire ici, et en ce moment solennel des articles de controverse contre un évêque même considéré comme personne privée, et d'agiter, dans la presse romaine, certaines questions dont la presse catholique étrangère peut parler et parle. C'est pourquoi, selon la sage maxime *tempus tacendi* et *tempus loquendi*, sans dire qu'il n'était pas prudent de parler par le passé ni qu'il ne sera pas prudent de parler à l'avenir, en ce moment nous croyons prudent pour nous, de ne pas écrire d'articles, de ne pas faire de longs comptes-rendus des écrits d'autrui sur certaines matières actuelles (1) que nos lecteurs auraient cependant pour agréables. Cependant, l'obligation que nous avons contractée depuis plus d'un an de donner une revue bibliographique spéciale des écrits relatifs au concile, nous empêche de passer complètement sous silence quelques écrits sur les controverses soulevées par l'ouvrage de Mgr Maret et par la lettre de Mgr Dupanloup. Aussi, sans parler de tout ce qu'en dit la presse périodique étrangère bonne ou mauvaise, nous ne pouvons nous dispenser d'annoncer rapidement divers opuscules publiés sur ce sujet. Un silence absolu serait trop affecté.

1. *Mgr Maret et le Concile du Vatican : ou simple coup-d'œil d'un catholique sur le livre intitulé : Du Concile général et de la paix religieuse, par un ancien professeur de Théologie.* Credimus propter quod et loquimur. II Cor. 4, 13. Lyon, impr. d'A. Vingtrinier. In-8 de page 103.

On y examine en 4 parag. le fond, la forme, le résultat, l'esprit de l'ouvrage en question.

2. *Une insurrection du Gallicanisme ou l'Infaillibilité papale et ses nouveaux adversaires, par le P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.* Deuxième édition. Paris, Albanel. In-8° de page 71.

C'est la 2e édition des deux articles du P. Martignon publiés

(1) Nous avons déjà préparé deux revues, assez longue, l'une en faveur d'un bel ouvrage allemand de Rudis intitulé *Petra* "Romana soit : La doctrine de l'infaillibilité du Pape" etc ; l'autre les erreurs théologiques et historiques de Janus, principalement à l'endroit de la même doctrine.

dans les deux Numéros d'octobre et novembre 1867 des *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, par des PP. de la Compagnie de Jésus.

3. *Oracula pontificia, etc. Auctore Adm. R. P. Fr. Petro Gual Min. Obs. in America Meredionali commissario generali. — Appendix in qua impugnatur breviter opus RR. D. Maret. Parisiis, A. Le Clère, 1869. In-8° de pag. 439.*

Nous reparlerons de cette ouvrage du P. Gual, procureur de l'archevêque de Lima au concile. Pour le moment, nous l'annonçons à cause de l'Appendice (page 403-page 437,) qui est comme un opuscule à part et la réfutation de l'œuvre de Mgr Maret.

4. *Les contradictions, de Mgr Maret, par le Père H. Ramière S. J. Paris, V. Palmé. In-8° de page 164.*

Le titre exprime l'idée spéciale de la polémique soutenue dans cet opuscule : on veut réfuter Mgr Maret et ses doctrines.

5. *Lettre de Monseigneur l'Evêque de Versailles au Clergé de son diocèse. Versailles, impr. Beau. in-4o di p. 7.*

Mgr. Mabile défend la doctrine de l'infaillibilité et l'opportunité de la définir. La lettre porte la date de Rome, hors la porte Flaminienne, mais a été imprimée à Versailles. Elle est adressée au clergé, avec avis de ne pas la lire en chaire.

6. *Sul l'opportunità della definizione dommatica del l'infallibilità del Romado Pontefice, per Enrico Eduardo Manning, Arcivescovo di Westminster. Napoli, presso D. Paradisi, vico S. Gregorio Armeno, n. 2 In-8o de pag. 24.*

C'est une belle traduction du 2e chapitre de la lettre pastorale ou de l'opuscule théologique de Mgr. Manning dont nous avons déjà fait l'éloge. L'éditeur y a fait une addition relative aux deux écrits de Mgr. Maret et de Mgr. Dupanloup.

7. *Intorno all'opera di monsignor Maret, Del concilio generale e della pace religiosa, Brevi parole di Eduardo Manning. Arcivescovo di Westminster. Napoli, presso D. Paradisi, vico S. Gregorio Armeno, n. 2. In-8o. de pag. 12.*

C'est la version du *Post-Scriptum* ajouté par Mgr. Manning à la pastorale susdite. L'éditeur fait remarquer le sens donné à certaine phrase dans la version française employés par Mgr. Dupanloup : il dit que la phrase de Mgr. Manning qui affirme l'infaillibilité du Pape dans les définitions *ex cathedra* par lui-même ou de sa propre autorité, c'est-à-dire même sans le corps épiscopal (*apart from the episcopal body*) ne suppose pas possible une séparation ou opposition doctrinale entre le chef et le corps épiscopal, comme pourrait le donner à entendre et l'a en effet donné à entendre la version *en dehors et séparément du corps épiscopal*.

8. *L'infaillibilité du Pape. Simple réponse aux arguments de Monseigneur Dupanloup par un théologien* (prix. fr. 0, 50.) Paris, V. Magnin. Malines, H. Dessain. In-8o de pag. 38.

C'est une réponse d'un théologien et philosophe aux arguments de Mgr. Dupanloup examinés surtout au point de vue de la logique.

9. *Lettre de monseigneur Dechamps, Archevêque de Malines, à Monseigneur Dupanloup, Evêque d'Orléans.*

Cette lettre, que sa publication dans divers journaux a déjà rendue célèbre, vient de paraître en opuscule à Malines et à Paris.

Enfin, ajoutons que Mgr. Maret a publié une réponse pour la défense de son livre ; mais nous ne l'avons pas encore reçue.

3. *La società moderna e il Concilia Vatino, pel barone Niccola Taccone-Gallucci, socio di varie accademie.* Napoli, Tip. delli Accattoncelli, in-12o di pag. 94.

Le jeune auteur, avec une exactitude et une profondeur de pensées vraiment surprenantes pour son âge, examine les conditions sociales, politiques et religieuses de la civilisation moderne et depeint sous des couleurs vives et vraies les maux extrêmes auxquels elle est exposée. Par contre, il considère comme l'antidote universel de ce triste état de choses le concile œcuménique. Prenant pour guide la Bulle de convocation, il y puise l'énumération des puissants remèdes, que les Pères assemblés sont appelés à ex-

pliquer aux classes infirmes de la société envisagée aux diverses points de vue de la politique et de la religion. Tel est en général le but de l'opuscule, dont nous ne pouvons, parce que l'espace nous manque, donner à nos lecteurs une idée plus complète. Cependant, nous pouvons, affirmer, à la louange du célèbre auteur, que parmi les écrits publiés à l'occasion du concile, le sien est un des plus courts et en même temps de plus profonds, surtout pour la sagesse chrétienne qui y préside à l'examen et au jugement des questions politiques et sociales.

4. *Du Pape et du concile, ou doctrine complète de S. Alphonse de Liguori sur ce double sujet. Traités traduits, classés et annotés par le P. Jules-Jacques de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur.* Tounay, tip. Casterman, 1869. In-8e di pag. 701.

On a eu l'heureuse pensée, très-bien réalisée d'ailleurs, de traduire, de classer et d'annoter les divers traités de S. Alphonse de Liguori sur le Pape et le concile. Le nom seul de S. Alphonse vaut le plus bel éloge pour ce volume si opportun par le temps qui court. On y trouver réuni l'ensemble de la doctrine du saint sur la nécessité, la suprématie, l'infailibilité, les droits et les prérogatives du pontificat, et sur son autorité relativement au concile.

5: *La Virgine Madre del Vaticano Concilio Patrona.* Discours et panégyrique pour le triduum et la fête de la Madone del Parto, prononcé à Rome, a S. Augustin, en octobre 1869, par le P. Louis Lupidi, de l'ordre de S. Augustin. Rome, typ. Romaine, 1869.

Le monde entier a connaissance de la dévotion des Romains a la Madone del divin Parto, dite de S. Augustin. Cette année à l'occasion du concile, le triduum et la fête ont été encore plus solennels. Le célèbre P. Lupidi a prêché: 1° sur la Vierge choisie par le Créateur pour être la Mère de Dieu; 2° sur la Vierge devenue la très glorieuse Mère de Dieu; 3° sur la Vierge Mère de tous les vivants; sur la Madone del Parto, Mère de Dieu et notre Mère, couronnée reine de nature, de grâce et de gloire. Les fréquentes allusions au concile donnent à ce travail, si bien conçu et si bien exécuté, une couleur de nouveauté et d'actualité.

1

P
d
l
r
e

p
p
c
c
b
d
a
d
o
r
l
s

d
s
q

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Résumé et additions à la chronique de la dernière livraison.—2. 2e congrégation générale.—3. 3e congrégation générale.—4. Chapelles des quatre dimanches de l'Avent.—5. Cérémonies de Noël.

1. Nous recuillerons, sous le titre de Chronique, l'histoire pour ainsi dire *extérieure* du Concile. Nous avons déjà parlé, dans la dernière livraison, de la congrégation pro-synodale, de l'ouverture solennelle du concile et de la 1e congrégation générale. Nous avons d'autres noms de Pères à enregistrer, et nous en aurons encore d'autres plus tard.

Nous avons dit quels ornements pontificaux les Pères devaient porter dans les sessions. Dans les congrégations générales ou particulières, aux termes d'un *Avis* de Mgr Ferrari, préfet des cérémonies, ils doivent porter : les cardinaux, par-dessus le rochet, la *manteletta* et la *mozzetta* rouges ou violettes selon la rubrique du temps et selon ce qui est prescrit dans la *Denunciatio dierum* ; les patriarches, le rochet et la *mozzetta* violets ; les Pères appartenant à des ordres religieux la *mantelletta* et la *mozzetta* de la couleur du froc propre à chaque ordre ; les Pères de rite oriental, les habits ordinaires de leurs rites respectifs ; les abbés réguliers, l'habit prélétaire qu'ils portent en religion. Le lieu, l'heure et le jour de chaque congrégation seront indiqués par le secrétaire du concile.

2, 3 et 4. La *Civiltà* reproduit à peu de chose près les versions du *Giornale di Roma*, que la *Correspondance* a données dans, ses Extraits du journal officiel. Après avoir publié les listes que nos lecteurs connaissent, de 26 membres de la Commission

dite des *postulata*, des 10 *Judices excusationum*, des 10 *Judices querelarum et controversiarum* et des 24 membres de la Députation pour les choses de la Foi, elle ajoute :

Il n'est pas nécessaires de dire que les Pères, pour ces nominations, se concertent, se réunissent en divers centres, principalement d'après les langues et les nationalités. Ils en font autant pour se concerter au sujet des *schemata* proposés ou à proposer, outre les travaux auxquels ils se livrent en particulier, chacun avec son théologien. On voit donc dès maintenant qu'il se fait *magna conquisitio* (Act. XV, 7).

5. Tous les Pères du concile, la mitre en tête et revêtus de leurs ornements pontificaux, prendront part aux vêpres solennelles et à la messe pontificale de Noël. Les cardinaux et les patriarches prêteront seuls l'*obédience* au Saint-Père avant les vêpres. Quel spectacle présente Rome, aujourd'hui plus que jamais, aux yeux de la Foi !

1. F

1.

tion
mili
Apô
trou
ques
dém
Borg
que l
natur
ducti
du P
était
défila
cette

(1) :
cadémi
la prop
du Vat

V.

NOUVELLES DIVERSES.

1. Fêtes à Rome pour l'inauguration du Concile.—2. Prières, communions et oblations pour le Pape et le Concile.—3. *Meetings* et prières de protestants anglais.—4. Deux séances et dissolution de l'*Anti-Concile* maçonnique de Naples.—5. Vacarme de sectaires contre le Concile du Vatican.—6. Fêtes en France à l'occasion de l'Immaculée-Conception et de l'ouverture du Concile; violence des mauvais sujets à Marseille.—7. Réunion de catholiques à Brescia et à Vienne (Autriche).—8. Libelle contre le Pape et le Concile répandu officiellement par le gouvernement de Florence.

1. Deux fêtes ont eu lieu à Rome en l'honneur de l'inauguration du concile du Vatican: l'une littéraire et musicale, l'autre militaire. La 1^e a été cette académie tenue en l'église des SS. Apôtres dont nous avons parlé plus haut; la 2^e une revue des troupes pontificales à la Villa Borghèse: à toutes deux les évêques surtout ont été invités: à la 1^e par les membres de l'Académie de l'Immaculée-Conception; à la deuxième par le prince Borghèse. Ils y ont assisté en grand nombre. Disons seulement que l'on a voulu y faire servir à l'Eglise même ce qui, dans sa nature, est profane. Dans l'Académie, les plus célèbres productions de la musique profane ont été appropriées à l'exaltation du *Pontife de l'Immaculée* (1); dans la revue, le spectacle profane était dominé par cette pensée religieuse que les *nouveaux croisés* défilaient devant tant d'évêques. On a eu bien raison de dire que cette revue ressemblait à une cérémonie de S. Pierre.

(1) La *Vergine* a publié (No 49) une belle description de cette séance. L'Académie de l'Immaculée-Conception reproduit dans ce journal les adhésions à la proposition faite, par elle d'un tribut d'adhésion et d'obéissance au Concile du Vatican. Il lui en vient de toutes parts.

2. La piété chrétienne nous offre des spectacles d'un autre genre : des prières, des communions et des oblations pour le concile. On a eu la pieuse et délicate pensée de procurer au concile les *prières de l'innocence*, c'est-à-dire les prières des petits enfants. A cet effet, la *Pieuse Union de l'Enfant Jésus*, érigée à S. Vital, encourage, cette année plus que jamais, la piété des enfants et leurs prières à l'Enfant-Jésus, pour l'Eglise, qui commencent à la neuvaine de Noël et finissent à l'Epiphanie. La pieuse pratique d'une communion hebdomadaire ou mensuelle pour le Pape et pour le concile se généralise de plus en plus. En cela, la ville de Vérone mérite un éloge spécial. Nous avons sous les yeux un splendide *Album* in-folio, très-bien imprimé, où on lit des milliers de noms de personnes qui se sont enrôlées dans l'association véronaise des communions pour Sa Sainteté et pour le concile. Le P. Louis Aretini, préfet provincial des Clercs Réguliers ministres des infirmes, rédacteur de l'*Album*, a mis en tête une préface sur l'institution de l'association, et l'évêque de Vérone, Mgr de Canossa, a présenté lui-même une riche copie de l'*Album* au Saint-Père, qui l'a agréé comme un précieux trésor. Nous avons aussi sous les yeux un autre *Album* plus modeste et conçu dans un autre but, mais inspiré par la même dévotion envers le Pape et le concile. Il a été imprimé à Caracas, sous ce titre : *Ofrenda del Arzobispado de Caracas y Venezuela a Su Santidad Pie IX* et il contient les noms de tous les oblateurs, avec une Adresse de Mgr Guevara, l'archevêque qui a présenté avec l'*Album*, au Saint-Père, une somme de plus de 17,000 écus et les protestations les plus chaudes du dévouement de son troupeau au Pape et au concile (1). Enfin, nous avons encore sous les yeux une autre très-belle Adresse au Saint-Père et au concile, signée par environ 5000 prêtres siciliens et remise à Sa Sainteté par Mgr Guttadauro, évêque de Caltanissetta. Ces démonstrations, et tant d'autres, de la piété chrétienne ravivent notre confiance, et on dirait que la voix du ciel veut la raviver encore, car nous lisons dans plusieurs journaux catholiques que

(1) Le Saint-Père, en recevant de nombreuses offrandes dans une audience d'évêques italiens, a eu la gracieuse pensée de se comparer à Jésus-Christ à Bethléem et de comparer ces évêques à des pasteurs venant lui offrir leurs hommages et leurs dons.

de l'eau est sortie en abondance des ossements des SS. Martyrs de Concordia, événement que les habitants de cette ville et des lieux voisins regardent toujours comme le présage d'un heureux avenir. (V. le *Divin Salvatore* du 18 déc. et l'*Observatore cattolico* du 20.)

3. Aux prières et aux espérances des catholiques, opposons les prières et les espérances de certains fanatiques protestants d'Angleterre.

Dès le 1er décembre, la *Pall-Mall Gazette* a annoncé des prières pour le Pape et le concile faites à leur façon par les protestants et surtout par les Presbytériens. La série de ces *meetings* dévots a commencé le 1er décembre, dans la salle de la *Freemason's Tavern* (taverne des francs-maçons). Le Président, l'hon. A. Kimaird M. P., après avoir annoncé que, sur l'invitation faite aux chrétiens par leur respectable frère, le Dr Merle d'Aubigné, l'historien de la Réforme, de passer le mois de décembre en prières, toute l'Eglise (c'est-à-dire la secte presbytérienne), dans le monde entier, s'était unie en prières, nous a fait savoir une chose dont nous ne nous serions certes pas douté sans cela, c'est que les protestants d'Italie sont animés d'un grand esprit de prière. Il a donné l'assurance qu'il avait reçu de Florence, du Dr Revel, une lettre l'informant que des *jours de prières* avaient été fixés en égard au concile et que des *meetings* se tiendraient à Catane, à Palerme, à Messine, à Naples, dans l'Ile d'Elbe, à Livourne, à Gênes, à Turin, à Vérone, à Venise et dans d'autres villes, comme aussi dans les vallées de Vaudois. L'honorable président dit qu'il aurait fallu deux heures pour lire la quantité de lettres qu'il avait reçues de toutes parties du monde au sujet de ces *meetings* et de ces jours de prières. Il a proposé d'en tenir à Londres les 6, 8, 10, 15, 22 et 29 décembre, matin et soir. La *Pall-Mall Gazette* nous mentionne seulement deux prières dévotes après la lecture de certains passages de la Bible faite par l'honorable et révérend B. Noël. Le révérend prébendé Auriol, recteur de S. Dunstan, a prié pour que toutes les machinations de Rome ne produisent que confusion ; puis le révérend Dr Cumming (ce *presbyterus*, comme il signe au bas de la lettre où il demandait s'il pouvait venir au concile) a prié pour

nous autres pauvres oatholiques, en implorant *miséricorde pour les victimes d'une grande et antique illusion*, en demandant que le triomphe que Rome rêve puisse être le jour de la ruine qu'on lui a prophétisée. On a achevé le *meeting* en chantant. Mais en voilà assez sur ces *protestant performances* (comédies protestantes) des Anglais, comme les appelle le *Tablet*. Nous nous consolons à la pensée que d'autres protestants ont des pensées plus sérieuses et prient réellement et dans un autre esprit. Arrivons à ce qui se passe en Italie.

4. L'*anti-concile* convoqué par le comte Ricciardi à Naples se réunit le 9 décembre au théâtre San-Ferdinando. Il eut le caractère, la durée et les effets prévus par les personnes sensées. Quand ce ramassis de sectaires et de bouffons commença à sentir sa langue bien déliée, il oublia ou mit de côté le prétexte de la convocation, qui était de faire opposition au concile œcuménique réuni au Vatican et s'abandonna à des dithyrambes contre la monarchie en général et contre certains monarques en particulier. Alors, la police, qui les avait laissés blasphémer à leur aise contre Dieu, contre l'Eglise catholique, contre le Pape et contre toute religion, la police exécuta les ordres qu'elle avait reçus du baron de Rudini, ministre des affaires intérieures à Florence, et prononça la dissolution de l'assemblée.

Le *Popolo d'Italia*, journal mazzinien, a publié dans son N° 333, du 11 décembre, les actes officiels de l'*Assemblée des libres-penseurs* de Naples. Le titre seul montre que cette réunion avait un but plutôt politique que religieux, et que les démagogues comprenaient combien était ridicule le projet de l'opposer au concile œcuménique du Vatican. Voilà pourquoi ils évitèrent de lui donner le nom d'*Anti-concile*. Ils ne purent pas même se réunir le 8 décembre, parce que, ce jour-là, les *impresari* du théâtre, gens plus soucieux de gagner de l'argent que de faire progresser les idées libérales, ne voulurent pas renoncer au gain que leur promettaient d'autres spectacles populaires. Force fut donc au comte Ricciardi d'ajourner au lendemain l'ouverture de son assemblée. L'*Unità cattolica* nous a donné une description spirituelle de ce qui s'est passé à l'*Anti-concile* dans ses NNos des 15 et 16 décembre. Faute d'espace, nous nous bornons à quelques détails.

Le 9 décembre, à midi, 700 *invités* environ se trouvaient réunis : c'étaient les seuls qui eussent le droit d'entrer, et encore devaient-ils payer chacun 50 cents, pour couvrir les frais de représentation. Il y avait parmi eux *dix* femmes, dignes de leur réputation de célébrités de l'école de la *libre-pensée* et de la *libre-morale*. Sur la scène, un grand transparent portait ses mots : *Le nazionalità del mondo civile offratellate nel libero-pensiero*. Lorsque M. Ricciardi vit les bancs assez bien garnis, il débita un discours où l'on reconnaît bien l'exaltation de son cerveau. Il expliqua cette inscription, et déclara que, de même qu'à Rome, la veille, "le concile œcuménique avait été inauguré au nom d'une Trinité, les libres-penseurs se réunissaient à Naples sous l'inspiration d'une Trinité, mais d'une Trinité bien différente, car elle se compose de la Raison, de la Vérité et de la Liberté, et surtout de la *Liberté*, sans laquelle, en ce moment, une assemblée de rationalistes ne serait pas possible."

Après quoi, à la mode des francs-maçons, notre homme lança trois ou quatre apophtegmes de philanthropie, en ayant soin d'adoucir la crudité de ses expressions lorsqu'il proclamait le devoir "de racheter l'humanité de l'esclavage et surtout de la délivrer du prêtre, source inépuisable de barbarie et d'ignorance." Sachant bien à qui il insinuait de se débarrasser des prêtres, l'orateur n'oublia pas de dire qu'il n'entendait pas qu'on allât prendre tout bonnement un couteau ou des bombes-Orsini, attendu que le bien qu'il prêchait devait être accompli par une "ligne d'hommes honnêtes n'aimant à médire de personne, à faire du mal à personne, pas même au Pape". Mais ce n'était là, probablement, qu'une figure de rhétorique, puisqu'il est parti de là pour expliquer que tous les maux qui affligent l'Italie "lui viennent de la Papauté," que la Papauté est le chancre de l'Italie" et que "si l'on ne veut pas qu'il l'infecte toute entière" il faut "l'extirper."

M. Ricciardi fit lire ensuite une enfilade de télégrammes reçus de francs-maçons de divers pays, principalement de l'Italie méridionale, de l'Espagne, de l'Autriche et de la Hongrie. La lecture de ces pièces, authentiques ou fabriqués, a été interrompue par de fréquents applaudissements aux vœux qui y étaient for-

mulés pour que l'on *délivrât* Rome, pour que Napoléon III rappelât ses troupes de l'Etat pontifical et abandonnât le Pape. On passa ensuite au compte-rendu de l'œuvre du Comité, qui se vanta d'avoir obtenu 170 adhésions collectives, dont une revêtue de 25,000 signatures, et sur ce, un hongrois, M. Ovary, se mit à déclamer une tirade stupide contre le *Syllabus*. Alors un transylvain, M. Bela, pris d'émulation, offrit aussi une liste de 25,000 signatures, de ses compatriotes. Puisqu'on était en veine, il me semble qu'on pouvait bien en annoncer au moins deux millions au lieu de cinquante mille. Ce respectable public y aurait cru tout de même.

Après les adhésions collectives vinrent les lettres et adhésions individuelles, et la salle retentit d'acclamations en l'honneur de Victor-Hugo, de Quinet, de Michelet, de Littré, de Moleschott, et autres champions de la *libre-pensée* et émules de l'*homme singe*.

Puis eut lieu l'appel nominal des présents, pour que l'on pût savoir combien étaient disposés à "prendre une part active aux décisions de l'Anti-concile." On devait répondre par une petite harangue et par le mot *présent*. 461 répondirent.

Pendant cet appel nominal, M. Ricciardi fit monter sur la scène et présenta à l'admiration de l'assemblée nous ne savons plus quels parents et complices de Gaëtan Tognetti, décapité à Rome pour avoir, par ordre de Cucchi, député et maintenant secrétaire de la Chambre de Florence, tué 27 innocents. Il y eut alors de grands battements de mains et on entendit crier à tue-tête : *Vive Monti ! Vive Tognetti ! A bas la Papauté !* Ces applaudissements embrasèrent d'émulation le secrétaire de l'*Anti-concile*, Georges Imbriani, mauvais garnement de vingt ans, disciple de Ricciardi en impiété, déjà incarcéré comme ayant trempé dans une conjuration républicaine, et fils du sénateur napolitain de ce nom. En entendant parler un mexicain, le jeune homme s'écria : *Vive le Mexique, qui a fusillé l'empereur !* Et les applaudissements de recommencer. Les *Actes officiels* ont passé cet incident sous silence.

M. Ricciardi mit fin à cette séance en invitant les membres à la seconde, qui devait se tenir le jour suivant. Le correspondant

de la *Perseveranza*, N° du 13 décembre, écrivait : " Je sais qu'il y avait de gens, dans notre populace, qui voulaient jouer un mauvais tour à l'assemblée, mais la questure y a pourvu à temps et comme il faut, pour cette fois du moins." On ne saurait reprocher à la questure d'avoir empêcher les *popolani* napolitains de donner à coups de trique, à ces frénétiques, une leçon de respect pour la religion de Naples, mais il était de son devoir de ne pas tolérer que cette religion, proclamée *religion de l'Etat* dans le 1er article du Statut, fût bafouée avec tant de cynisme par ces enragés.

Le lendemain, à 7 heures du soir, eut lieu la 2e séance, à laquelle assistèrent, comme à la précédente, une dizaine de *femmes libres* et entre autres la *très-libre* Henriette Caracciolo. Ces dames sont probablement les *Mopses* de la franc-maçonnerie dont nous avons parlé ailleurs. Le programme du comité promoteur se résumait dans la proposition des questions ci-après : 1° de la liberté religieuse et des moyens les plus propres à la rendre *pleine et sûre* ; 2° de la séparation absolue entre l'Eglise et l'Etat ; 3° de la nécessité d'une *morale indépendante* des croyances religieuses ; 4° de l'organisation d'une association internationale s'appliquant à développer le bien-être général, soit économique, soit moral.

Ce programme pouvait se formuler ainsi avec plus de vérité. De l'athéisme théorique et pratique et de l'abolition de toute loi morale. Mais Ricciardi venait à peine de proposer ce plan de discussion que le franc-maçon Del-Vecchio, son digne émule en impiété, se leva pour le contredire. De là une vive altercation, qui dégénéra en querelle, une des querelles comme on n'en voit éclater qu'entre les démons de l'enfer, qui ne s'accordent que sur un point : blasphémer et haïr Dieu. Ricciardi, à force de supplier, était parvenu à calmer un peu le tumulte et on allait procéder au vote du programme et des modifications y à introduire lorsque plusieurs *libres-penseurs* français entrèrent dans la salle. L'un d'eux, nommé Regnard, prit la parole au nom de tous ; vomissant des imprécations et des blasphèmes contre la papauté et le catholicisme et déblatérant contre le gouvernement impérial de France parcequ'il préservait Rome et la papauté des

assauts de la révolution. Alors, certains spectateurs, ne se contentant plus, s'écrièrent : *Vive la France républicaine ! A bas ! Mort à . . . !*

La police, qui surveillait la séance, avait laissé l'*Anti-concile* offenser Dieu, l'Eglise, le Pape, la morale chrétienne, le sentiment religieux. Mais lorsqu'il entendit insulter Napoléon III, le commissaire montra son écharpe tricolore et prononça ces mots fatidiques : " L'assemblée étant sortie du champ de la philosophie pour entrer dans celui des questions politico-sociales et ayant fait des vœux pour la destruction de l'ordre de choses actuel, je déclare la séance dissoute, au nom de la loi ! "

Au fond, ce n'était pas trop sévère, puisqu'on se bornait à renvoyer chez eux ces stupides bavards, qui pouvaient très-bien se réunir le lendemain. Mais il s'imaginèrent que l'*Anti-concile* était à jamais interdit et quelques-uns firent mine de vouloir résister. Alors entrèrent des agents de la force publique, dont la présence, beaucoup plus que les exhortations de M. Ricciardi, rétablit l'ordre, et l'assemblée se sépara.

Le lendemain, on lisait dans le *Popolo d'Italia* (N°334) une protestation signée Ricciardi et Avezzana contre cette dissolution *illégal*e. On y déclarait que l'*Anti-concile* " continuait à être ouvert " et on se réservait de donner avis du jour et du lieu de la prochaine séance. La nouvelle en parvint à Florence, et dans la séance du 13 M. Miceli demanda au gouvernement raison de cette *illégalité*. Mais M. Rudini répondit sèchement que la séance avait été dissoute, selon lui, légalement ; qu'il n'avait rien à ajouter à cela, et que, si l'on adressait à ce sujet des interpellations formelles, il se porterait responsable de l'acte de l'autorité.

Réjean
Olivier

Ce fut le second soufflet donné à l'*Anti-concile*.

Ex-Libris

Le troisième lui vient d'un ennemi qui avait la poigne si rude que l'*Anti-concile* en trépassa. Voici le fait, raconté par un journal révolutionnaire, le *Piccolo giornale di Napoli* du 17 décembre :

" L'*Anti-concile* s'est réuni hier soir sous la présidence de M. Ricciardi, dans un hôtel de notre ville. Tous les délégués

étrangers et plusieurs italiens s'y sont rendus. Mais la chose a fini en queue de poisson. Nous voulons dire qu'on n'a pris aucune délibération : les Français voulant imposer leur programme démagogique, les autres, auxquels il ne plaisait pas, ont voté contre la clôture, demandée par les Français eux-mêmes. Après le vote, le propriétaire de l'hôtel a fait savoir qu'il l'a voulait, la clôture, parce qu'il n'entendait plus mettre sa salle à la disposition des *libres-penseurs*. Alors M. Ricciardi a imaginé, et il a bien fait, de chercher le plus grand nombre possible d'adhésions au programme non-politique réligé par une commission qu'il présidait et repoussé par les Français, sans plus se casser la tête pour trouver des salles et y convoquer des réunions."

Ainsi naquit vécut et mourut en trois jours l'*Anti-concile*, dont les hérauts d'armes de la franc-maçonnerie avaient annoncé à son de trompe la tenue dans le monde entier ; dont Garibaldi avait pronostiqué des merveilles ; dont Victor-Hugo et Michelet concevaient les plus belles espérances ; dont Ricciardi attendait merveilles pour conquérir Rome et y écraser la Chaire de Pierre. Tout ce vacarme finit comme un orage d'été. L'*Anti-concile* joua deux fois le rôle de Polichinelle au théâtre : au lieu de faire rire, il fit hurler ; il s'attira sur le dos la questure et les gendarmes ; il dut se réfugier dans une auberge sur la porte de laquelle il mourut misérablement, dans une bagarre populaire, chassé par l'aubergiste, qui ne voulait pas de scène d'ivrognerie chez lui. Est-ce que la force pouvait finir d'une façon plus humiliante pour les francs-maçons (1)?

5. Si la secte des *Libres-penseurs* trouva à Naples son Mentina, elle ne moissonna pas de plus glorieuses palmes à Pise, à Terni, à Arezzo, à Lorette, à Palerme, à Vérone et ailleurs, quand elle chercha, le 8 décembre, à réaliser son programme. A Pise, un groupe d'étudiants, renforcés de quelques vauriens, firent un peu de tapage dans les rues, en hurlant contre le Pape

(1) L'*Anti-Concile*, même avant sa réunion, inspira un petit poème satirique intitulé *Ka Ricciardeide*, par Pierre Merighi, de Ferrare. Reggio-Emilia, typ. Degani et Masini, 1869. 28 p. in-16. Ces vers, vrai trésor de langue, de morale et d'histoire contemporaine, seront une des pièces les plus curieuses des mémoires sur notre époque.

et le Concile. L'autorité les laissa faire, d'autant plus que la pluie empêchait la bande de grossir. La ville n'y prit aucune part. On eût dit qu'elle pressentait le malheur qui allait fondre sur elle. Deux jours après, le dix décembre, Pise fut envahie en grande partie, par un débordement de l'Arno, et 7 habitants perdirent la vie. *La Provincia*, journal de la ville, se autres offrandes remises au syndic pour les inondés, enrégistra celle de 1000 fr. en or, envoyée par Pie IX, contre qui une bande de vauriens avait vomie tant d'outrages. Voilà comment Pie IX se venge des injures qu'il reçoit.

A Terni, la police empêcha toute réunion, et les quatre ou cinq chenapans qui y représentent la *libre-pensée* se rassemblèrent dans un cabaret de la campagne. Là, ils décrétèrent gravement : 1° Que l'on devait considérer le Concile œcuménique du Vatican comme une chose n'intéressant nullement le parti libéral ; 2° que l'on devait cesser de déclamer contre la présence des troupes françaises sur le territoire pontifical, ces déclamations étant tout-à-fait inutiles ; 3° que l'on devait instituer un cours de lectures populaires les jours de fête.

On a écrit de Lorette à *l'Osservatore Romano*, le 13 décembre que les garibaldiens avaient tenu une réunion dans cette ville, au théâtre, et que l'on y avait déblaté avec une fureur satanique contre le Concile et contre les personnes et les choses les plus respectables. Une compagnie de bersagliers avait empêché les coquins de se porter à des actes de violence contre certains pacifiques citoyens, comme une proclamation féroce publiée et affichée dans toutes les Marches les y invitait.

A Palerme, l'*Anti-concile* se montra dès le début, comme à Naples, hostile au gouvernement, et celui-ci sachant par expérience, combien sont inflammables certaines matières amassées dans ce pays, employa la force pour dissoudre la réunion. A Arezzo, les sectaires se contentèrent de hurler et de couvrir les maisons d'inscriptions stupides et dégoutantes. A Vérone, tout se borna à quelques explosions de blasphèmes.

6. Par contre, en France, un grand nombre de villes ont rivalisé d'empressement à fêter, le 8 décembre, l'Immaculée Con-

cepti
Toul
Nim
leurs

A
de la
renfo
surgi
d'exe
les ru
tes de
soixan

7.
des sc
Il n'y
Memo
discou
çois-J

A
mais
a don
tholique
cattol
supér
du C
Les m
tion d
messe
raire
des c
Conci
d'adh
de la

No
hréti
r fai

ception et l'ouverture du concile. Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Limoges, Clermont, Saint-Étienne, Laval, Moulins, Nîmes, Agen, et d'autres villes se sont signalées en illuminant leurs maisons après des cérémonies religieuses imposantes.

A Marseille, seulement, une bande d'environ 200 individus de la lie du peuple, guidée par quelques chefs de file, et puis renforcée de gamins et de mauvais drôles, comme on en voit surgir dans les rassemblements qui leur fournissent l'occasion d'exercer leur industrie, a voulu faire une démonstration dans les rues les plus brillamment illuminées, et s'est portée à des actes de violence contre l'évêché et même contre la préfecture. Une soixantaine d'arrestations ont réprimé ce désordre.

7. A Vienne (Autriche), eut lieu, le 8 décembre, une réunion des sociétés catholiques en l'honneur de l'ouverture du concile. Il n'y avait pas moins de 4,000 personnes appartenant, dit le *Memorial diplomatique*, à l'élite de la population. Tous les discours ont fini par des vivats à l'adresse de Pie IX et de François-Joseph.

A Brescia, non-seulement les sectaires n'ont pu faire de tapage, mais le peuple vraiment catholique et un groupe de jeunes gens a donné l'exemple de ce que devrait faire partout la jeunesse catholique d'Italie. " Dans toutes les églises, dit l'*Observatore cattolico*, il y a eu grande affluence et un nombre de communions supérieur à celui des solennités les plus éclatantes. Mais la fête du *Cercle de la Jeunesse catholique* mérite une mention spéciale. Les membres ont fait orner la chapelle de l'Immaculée Conception dans l'Eglise de S. François et y ont assisté en corps à la messe, où tous ont communiqué. Le soir, il y a eu réunion littéraire : un jeune avocat a lu un discours éloquent et on a récité des compositions poétiques sur l'Immaculée-Conception et le Concile ; après quoi une déclaration signée par toute l'assemblée d'adhésion au futur concile a été remise à l'évêque avec prière de la présenter au Saint-Père.

Nous passons sous silence d'autres démonstrations de la piété chrétienne dans d'autres villes d'Italie, grandes ou petites, car, à fait de piété, les petites localités peuvent rivaliser avec les

grandes. Nous avons lu, par exemple, la relation des deux triduos solennels en l'honneur de l'Immaculée, célébrés aux frais du peuple à Agello, près de Pérouse, et nous sommes fâchés de ne pas pouvoir en rendre compte. Publiions au moins ce beau télégramme de la *Jeunesse catholique* de Naples, 7 décembre : " Eminentissime Antonelli, Rome. Académie religieuse de la Conception de la Jeunesse catholique napolitaine à l'immortel Pontife Pie IX, félicitations, amour, triomphe. Soumission aux décrets du Concile du Vatican. Paix, gloire au vénérable évêque catholique. Naples, président : Polistina."

8. Le gouvernement de Florence a voulu autant que possible appuyer les ennemis du concile. Il a fait imprimer et distribuer aux frais du trésor, avec l'estampille du secrétariat du ministère des affaires étrangères, une étude publiée par le Dr Pantaléoni dans la *Nuova Antologia* de Florence, vol. XII, et intitulée : *Del presente e dell'avvenire del cattolicesimo a proposito del Concilio ecumenico*. Ce tissu de mensonges et d'impostures mille fois réfutées, n'a pas d'autres mérites que celui d'avoir ajouté de nouvelles impostures aux anciennes en leur donnant un vernis politique. Cela ne mérite point la moindre réfutation. Ceux qu'il faut plaindre le plus, ce sont les contribuables, dont l'argent sert à payer de pareils écrivains et à répandre de pareilles productions, à la honte éternelle de celui qui les a inspirées ou répandues. Mais heureusement, le ministère ne représente pas l'Italie catholique.

I.

La *Civiltà* publie la Constitution Apostolique *Apostolicæ Sedis* qui limite les censures ecclésiastiques *latae sententiae* (V. le texte latin dans la *Correspondance de Rome*) en la faisant précéder de ces quelques mots :

Si la constitution qui règle la conduite à tenir dans le cas de mort du Pape a été, sinon attaquée directement, au moins censurée avec fourberie par des gens qui ont répandu sur elle des soupçons de nullité au nom de la fausse science en droit canon gallican dont se targuent certains journaux ; celle-ci a été accueil-

lie avec stupeur et étonnement par la véritable ignorance des journaux libéraux, tout étonnés de lire pour la première fois une constitution où à vrai dire, tout est ancien. Et en effet, on n'y trouve formulée aucune peine ecclésiastique nouvelle. Bien plus, elle réduit, comme le dit le titre, les censures ecclésiastiques.

Toutes les deux ont été promulguées selon les formes canoniques : la première au sein du concile, qu'elle concerne ; la seconde dans les lieux ordinaires de la ville. Nous disons cela à l'adresse des sus-dits journaux gallicans qui, tout récemment encore et même après la promulgation de la première constitution, exprimaient l'espoir qu'il manque encore quelque chose à sa pleine validité. Quant à la tourbe des journaux-libéraux qui ont poussé des cris d'étonnement à propos de la seconde constitution, nous leur dirons que la promulgation de ce document a eu le bon effet de leur apprendre qu'il y a certaines excommunications et censures qui peuvent les intéresser.

M
sess
con
avan
jour

I
qui
cès
Le S
tran
nius
arch
Pier
a ac
Père
encom

L
au m
bres
peint
du cō
Gran

(1) I
né vers

II.

LA SALLE CONCILIAIRE, A S. PIERRE.

Nous n'avons pu, en racontant l'ouverture du concile et sa 1^e session publique, donner à nos lecteurs une description de la salle conciliaire disposée à la basilique Vaticane. Nous allons le faire avant de rendre compte de la 2^e session, tenue dans cette salle le jour de l'Épiphanie.

La salle comprend tout le bras gauche (1) de la croix latine qui forme l'immense basilique. Ce bras est appelé des SS. Pères et Martinien parceque l'autel situé au fond leur est dédié. Le Saint-Père a confié la tâche si difficile et si honorable de transformer ce bras en une salle conciliaire à M. le comte Virginius Vespignani, regardé à bon droit comme l'un des meilleurs architectes de notre époque et d'ailleurs un des architectes de S. Pierre. Assisté par son fils le comte François, M. Vespignani a accompli cette tâche non-seulement à la satisfaction du Saint-Père et à l'approbation générale des hommes compétents, mais encore sans gâter le pavé de marbre ni la décoration des parois.

L'entrée de la salle a été fermée jusqu'à la hauteur de 21 m. au moyen d'une cloison, qui simule une paroi plaquée de marbres et au milieu de laquelle se présente une somptueuse porte peinte en bronze avec une grande habileté. Le fronton est orné du côté de la grande nef, d'une image du Sauveur, par le chev. Grandi, sous laquelle se lit cette inscription :

DOCETE - OMNES - GENTES

ECCE - EGO - VOBISCUM - SUM - OMNIBUS - DIEBUS

USQUE - AD - CONSUMMATIONEM - SAECULI

(1) Il est à la gauche du spectateur se tenant devant la confession et tourné vers l'entrée de la basilique (Note du trad.)

Du côté de la salle, d'une image de la Vierge Marie, par Henri Chiari, avec l'inscription suivante :

AD SIS - VO LENS - PROPITIA
ECCLESIAE - DECUS - AC - FIRMAMENTUM
IMPLE - SPERM - IN - TUO - PRAESIDIO - POSITAM
QUAE - CUNCTAE - HAERESSES
SOLA - INTEREMISTI

Il faut remarquer que cette cloison est disposée de façon à ce que non seulement on puisse ouvrir la porte, mais encore enlever une bonne partie de la cloison même, ce qui, dans les sessions publiques, permet aux fidèles de contempler tout l'ensemble du concile, les Pères assis sur leurs stalles et le Pape au fond.

D'autres cloisons isolent le bras des deux chapelles dont il est flanqué; en sorte qu'il forme une salle de 23 m. de large sur 46 m. 60 c. de long.

Au fond de cette salle s'élève une estrade demi-circulaire à laquelle conduisent 8 gradins. Au centre de cette estrade, est le trône du Saint-Père, dont le ciel est de velours cramoisi galonné d'or, le dossier de brocart d'argent à franges d'or. Il domine l'estrade de la hauteur de 4 gradins, et par conséquent toute l'assemblée. A droite et à gauche sont les bancs pour les cardinaux, et, devant ces bancs, d'autres bancs, plus bas, pour les patriarches.

De l'estrade partent à droite et à gauche, au pied des parois, les rangs de stalles où prennent places les primats, les archevêques, les évêques, les abbés et supérieurs des instituts religieux. Ces rangs sont au nombre de 8 près de l'estrade et de 7 près de la porte. Au milieu de chaque, un passage a été ménagé pour conduire aux chapelles latérales. Les rangs sont coupés par des escaliers qui les divisent en 8 sections. Chaque stalle est pourvue d'un pupitre où le Père peut écrire ou déposer ses papiers.

Devant la porte, et par conséquent en face du trône pontifical, est placé l'autel de forme basilicale; c'est-à-dire de telle sorte que le célébrant est tourné vers le peuple réuni hors de la salle.

A gauche de l'autel se dresse l'ambon ou chaire mobile. L'intervalle compris entre les rangs inférieurs de stalles, l'autel et le demi-cercle du fond est affecté au secrétaire du concile et aux officiers.

Le pavé et l'estrade sont tapissés de vert ; les degrés du trône, de rouge ; les stalles, de couleur foncée avec arabesques.

Le mérite le plus apprécié de cette œuvre de M. Vespignani est de n'avoir ajouté que très-peu de chose à la décoration ordinaire du bras, et parfaitement proportionné et harmonisé cette addition avec le reste.

Deux paravents gigantesques ferment à droite et à gauche les arcades de la basse-nef. Ils sont en forme de tapisserie et entourés de dorure et d'emblèmes peints. Celui de droite représente le 1er Concile de Nicée ; il est de M. Paul Mei. Celui de gauche, le Concile de Jérusalem, par M. Sylvestre Capperoni. Sous ces deux vastes toiles sont, de chaque côté, deux tribunes superposées : les deux d'en haut, pour les procureurs des évêques absents et pour les théologiens pontificaux et épiscopaux, qui peuvent y entrer au nombre de 120 dans chacune ; celle d'en bas, à droite en entrant, pour les souverains, princes et princesses du sang, et celle d'en bas, à gauche, pour les corps diplomatiques accrédités près le Saint-Siège, pour le ministre des armes de Sa Sainteté et pour les généraux pontificaux et français.

Trois autres tableaux, placés au fond de la salle, toujours en forme de tapisserie, représentent, celui au-dessus du trône, par M. Prosper Piatti, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres ; celui à droite, par M. Antoine Benini, le Concile de Trente ; celui à gauche, par M. Salvator Nobili. Sous ces deux derniers, sont deux petites tribunes fermées par un grillage doré : celle à la gauche du spectateur est occupée par 20 dames de la noblesse romaine, qui peuvent assister de là, à tour de rôle, aux sessions publiques ; celle à la droite par les chœurs de la chapelle pontificale. Enfin, sous ces deux tribunes, immédiatement derrière les bancs des cardinaux, il y en a deux autres pour les ministres,

le majordome, le maître de chambre et le Sénat Romain, quand il n'occupe pas sa place habituelle auprès du Pape.

Pour compléter la décoration, M. Vespignani a eu l'heureuse idée de disposer autour des arcs les médaillons en imitation de mosaïque à fond d'or des 22 Papes qui ont ouvert, tenu ou clos des conciles œcuméniques, savoir :

1. S. Pierre, qui tint le concile de Jérusalem en 51.
2. S. Sylvestre, qui tint le 1er de Nicée, en 235.
3. S. Jules 1er, qui tint celui de Sardes comme appendice à celui de Nicée, en 347.
4. S. Damase, sous le pontificat de qui fut tenu le 1er de Constantinople, en 381.
5. S. Célestin 1er, qui tint celui d'Ephèse, en 431.
6. S. Léon 1er, qui tint celui de Chalcédoine, en 451.
7. Vigile, qui tint le 2e de Constantinople, en 553.
8. S. Agathon, qui tint le 3e de Constantinople, en 680.
9. Adrien 1er, qui tint le 2e de Nicée, en 787.
10. Adrien II, qui tint le 4e de Constantinople, en 869-70.
11. Calixte II, qui tint le 1er de Latran, en 1123.
12. Innocent II, qui tint le 2e de Latran, en 1139.
13. Alexandre III, qui tint le 3e de Latran, en 1179.
14. Innocent III, qui tint le 4e de Latran, en 1215.
15. Innocent IV, qui tint le 1er de Lyon, en 1245.
16. Le B. Grégoire X, qui tint le 2e de Lyon, en 1274.
17. Clément V, qui tint celui de Vienne, en 1311-12.
18. Eugène IV, qui tint celui de Florence, 1438-39.
19. Jules II, qui ouvrit le 5e de Latran, en 1512.
20. Léon X, qui le clôtura en 1517.
21. Paul III, qui ouvrit celui de Trente, en 1545.
22. Pie IV, qui le clôtura, en 1563.

Il restait à remplir les quatre niches supérieures des espaces compris entre les pilastres, où l'on a pas encore mis de statues en marbre des saints fondateurs d'ordre religieux. M. Vespignani y a placé 4 saints docteurs, 3 latins et un grec, avec des inscriptions qui se rapportent aux personnages.

Dans la niche la plus près du trône, à droite, est S. Ambroise avec cette inscription :

SANCTUS . AMBROSIIUS
MAGNITUDINE - ANIMI - LABORIBUS
SCRIPTIS - INSIGNIS
CIVIVS - PECTUS - UT - SANCTUM - DEI - ORACULUM
AUGUSTINUS - HABUIT - ET - PRAEDICAVIT

Dans l'autre du même côté, plus éloignée du trône, est S. Jérôme avec cette inscription :

SANCTUS - HIERONIMUS
QUEM - HAERETICI - METUENDUM
SENSERE
ECCLESIA - CHR - SCRIPTURIS - S - INTERPRETANDIS
DOCTOREM - MAX - DIVINITUS - DATUM - AGNOVIT

Dans la niche la plus près du trône, à gauche, est S. Jean Chrysostôme, avec cette inscription :

SANCTUS - IOANNES - CHRYSOSTOMUS
ADMIRABILITATE - ELOQUENTIAE
REBUS - STRENUÉ - ET - CONSTANTER
IN - ARCHIEP - MUNERE - GESTIS - TANTUS - HEROS
UT - VEL - UNUS - ORIENTALEM - ECCLESIAM
AETERNO - DECORE - ILLUSTRABIT

Dans l'autre du même côté, plus éloigné du trône, est S. Augustin avec cette inscription :

SANCTUS - AUGUSTINUS
INGENIO - DOCTRINA - DISCEPTATIONE
CATHOLICI - NOMINIS - AMPLITUDINI - PAR
QUI - QUO - PLUS - CHRISTI - GRATIAE - DEBUIT
EO - FUIT - IN - ILLA - ABSENDA - GLORIOSIOR

A cause de l'immensité de la basilique, on craignait avec raison que la salle conciliaire ne fût aussi impropre à la tenue des congrégations générales qu'elle était propre à celle des sessions publiques. Et en effet, dans les congrégations, il est de toute

nécessité que la voix des orateurs soit suffisamment entendue de tous. Or, cette condition était difficile à réaliser, même en supposant le bras transformé en salle dans le sens de sa longueur, comme on en avait conçu le projet dans le principe, ce qui, outre l'inconvénient de faire perdre beaucoup de place, avait celui de dérober ou à peu près aux regards des fidèles la vue du trône pontifical. En conséquence, après avoir cherché en vain d'autres salles au Vatican, on songea à transférer le siège des congrégations dans la salle principale du Quirinal. Mais l'habile architecte, qui, dans sa perspicacité, avait prévu cet inconvénient, y a remédié et l'on n'a pas eu besoin d'opérer une translation aussi incommode.

Comme le Saint-Père n'assiste pas ordinairement, aux congrégations, et se contente de s'y faire représenter par les cardinaux présidents, on a pu, afin que les Pères entendent mieux les orateurs parlant de l'ambon, enlever, pour les congrégations seulement, le trône pontifical, le remplacer par l'autel, et changer quelque peu la disposition de quelques bancs vers le demi-cercle de l'abside ; en sorte que les Pères sont plus étroitement groupés autour de l'ambon. Deux larges et épais rideaux, l'un vertical, entre les deux dernières sections de banc et l'abside, et l'autre horizontal, qui empêche la voix de se perdre dans la voûte, complètent ces ingénieuses modifications.

De cette façon, on a une salle d'une splendeur si digne de sa destination et en même temps d'un aspect si grandiose, que nous ne croyons pas que jamais concile ait été tenu dans un lieu mieux approprié à sa réunion. Il n'y a pas, au monde, de salle pouvant contenir une assemblée plus vénérable que celle-là comme il n'y a pas d'édifice plus propre que ce bras de la basilique Vaticane à servir de siège à ses réunions. Après avoir décerné des éloges aux comtes Vespignani père et fils, on en doit encore à Mgr. Auguste des marquis Theodoli, secrétaire et économiste de la Rév. Fabrique de S. Pierre, et à M. le commandeur Sp. gna, intendant des SS. Palais Apostoliques, qui, en veillant tout deux, chacun en ce qui est de sa compétence, à la prompte exécution des travaux, ont pleinement répondu aux vues généreuses du

Saint-Père.

RÉVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. *La Pierre Romaine*, de Rudis.— 2. Le livre de *Janus*.— 3. Trois livres sur le *Syllabus*, de Gual, de Prada et de Ghilfani.

1. *Petra Romana, oder Dei Lehre von der Unfehlbarkeit des Pabstes, zeitgemäss beleuchtet und gewürdigt* von P. P. Rudis. (La doctrine de l'Infaillibilité du Pape éclaircie et appréciée avec opportunité selon les besoins de l'époque actuelle). Ratisbonne, 1869. 1 vol. de 412 p. in-8o.

Comme cette livraison parviendra à nos lecteurs à peu près à l'époque de la fête de la Chaire de S. Pierre, il nous semble opportun de commencer notre revue bibliographique par cet ouvrage. Il ne s'agit pas ici de l'opportunité de la définition de l'infailibilité pontificale : sur cette question, nous voulons pour le moment garder le silence ; mais de la vérité de la doctrine, point sur lequel nous ne pouvons pas nous taire. Cependant, ne voulant pas nous étendre trop sur un pareil sujet, nous nous bornerons à rendre compte brièvement du livre de M. Rudis.

L'auteur nous présente là un traité complet de la doctrine de l'infailibilité du Pape, doctrine fondamentale, à laquelle, partant, il donne le nom de *Petra Romana*. Dans l'infailibilité, en effet, résident la force principale et la solidité de cette primauté qui fut donnée à Pierre et à ses successeurs ; elle est la pierre immobile sur laquelle le Christ a édifié son Eglise ; pierre et roche inexpugnable de *sûreté* pour les fidèles, qui trouvent dans l'autorité infailible de Pierre un rempart et une défense contre toute erreur ; mais en même temps, pierre de *scandale* pour les ennemis de l'Eglise, qui, sachant bien que tout le nerf de la Papauté est dans l'infailibilité, aiguissent et aiguiseront de plus en plus leurs armes contre elle ; enfin, pierre de *touche* pour dis-

cerner l'or des catholiques-purs des alliages plus ou moins impurs des catholiques-libéraux, régaliens et autres, tous adversaires-nés de l'infaillibilité papale.

L'auteur, s'étant proposé de traiter à fond cette question si vitale, la considère et l'examine sous tous les aspects, l'expose à tous les points de vue, démontre et consolide son assertion au moyen de preuves de tout genre, ne dissimule et ne laisse sans solution aucune difficulté faite ou pouvant l'être, enfin épuise son sujet au point qu'on trouverait difficilement quelque chose à ajouter à ce qu'il a dit. Rien, dans ces pages, de ce nébuleux, de ce forcé, de ce pesant si ordinaires dans certains ouvrages allemands. D'un bout à l'autre, le raisonnement procède avec une limpidité, une désinvolture, une animation et une cohésion incomparables. On voit que l'auteur a gardé, de ses fortes études scholastiques, cette précision dans les termes, cette méthode et cette rigueur géométriques dans l'argumentation, ce tissu serré dans les dilemmes et les syllogismes, en un mot cet art magistral de mettre une vérité dans tout son jour et de la prouver jusqu'à l'évidence que l'on retrouve au même degré dans bien peu de livres modernes. Aussi son volume est-il doublement précieux : d'abord parce qu'il renferme une pleine et solide démonstration d'une des plus importantes vérités théologiques, d'une vérité sur laquelle se concentre aujourd'hui non seulement l'attention, mais encore l'attente anxieuse de tous ceux qui espèrent ou craignent son érection en dogme par le concile du Vatican ; ensuite parce qu'il offre surtout aux jeunes gens studieux un excellent modèle à suivre dans la conduite des démonstrations de ce genre.

Voici maintenant une analyse succincte de l'œuvre. L'auteur commence par une courte instruction (p. 8-16) où, après avoir expliqué le but du livre et désigné la classe de lecteurs à laquelle il s'adresse, il produit les raisons d'opportunité et d'utilité qui l'ont poussé à choisir ce sujet ; réfute le bruit ridicule que la doctrine de l'infaillibilité papale est une invention toute jésuitique ; montre l'importance multiple de cette discussion et son opportunité par le temps qui court. Vient ensuite le traité divisé en deux parties (*Prognoses et Diagnoses*). Dans la 1^e,

l'auteur détermine avec précision l'état de la question, qui est de savoir *quelle est l'infailibilité qui doit être attribuée au Pape, une fois démontré qu'il est infailible*. Cela occupe 6 chapitres; où sont exposées autant de *caractéristiques* (qu'il appelle *prognoses*) déterminant complètement l'idée de l'infailibilité papale, et rendant l'intelligence très-claire, et dissipant d'avance, en en faisant toucher du doigt la vanité, toutes ces distinctions, restrictions et conditions chimériques inventées par quelques vieux théologiens pour fausser l'idée d'une pareille infailibilité et éluder la nécessité où la raison théologique les réduisait de l'admettre. Donc, étant tenu pour démontrer que le Pape est infailible, notre auteur fixe dans la 1^e *prognosis* l'objet précis du magistère infailible du Pape et l'extension qu'il faut donner à la formule *in rebus fidei et morum* que l'on emploie ordinairement pour désigner cet objet; dans les autres, il passe au *sujet* qui possède cette infailibilité: ainsi il prouve dans la 2^e que le Pape est infailible seulement quand il parle comme maître suprême de l'Eglise Universelle ou, comme on a coutume de le dire, *ex cathedra*; dans la 3^e, que les décisions *ex cathedra* du Pape sont infailibles bien qu'elles n'aient pas été prononcées en concile œcuménique; dans la 4^e, qu'elles sont infailibles avant le consentement de l'Eglise dispersée, c'est-à-dire de la majorité de l'épiscopat, et par conséquent indépendamment de son consentement; dans la 5^e, que ce don d'infailibilité, doit être propre, dans le sens concret, à chaque Pape vivant, et non appartenir seulement au siège de Rome dans le sens abstrait ou à la série des Papes envisagée dans son ensemble, comme se l'imaginent les adversaires; dans la 6^e enfin, il explique à quels signes on peut reconnaître sans qu'il y ait lieu de douter les décisions pontificales *ex cathedra* et l'obligation qu'elles imposent à la conscience de tous les fidèles.

Dans la 2^e partie (p. 109-410), la plus étendue et la plus substantielle, M. Rudis s'attache à prouver que le Pape est réellement infailible et possède vraiment l'infailibilité décrite jusqu'ici. De l'hypothèse où il s'était renfermé dans la 1^{ère} partie, et qui ne donnait à ses raisonnements qu'une valeur conditionnelle, il passe à l'énoncé de sa thèse, et quand il l'aura prouvée,

ces raisonnements acquièrent une valeur absolue. Il la prouve au moyen de neuf espèces d'arguments (*diagnoses*) exposés et développés en autant de chapitres. A vrai dire, tout le nerf de la démonstration est dans les trois premières, car on y trouve les arguments fondamentaux et péremptoires, c'est-à-dire : 1° ceux tirés de la *Ste. Ecriture*, ou des célèbres textes évangéliques de S. Mathieu, de S. Luc et de S. Jean sur les prérogatives de S. Pierre ; 2° ceux que fournit la *Tradition*, ou les témoignages des Pères et des Docteurs de l'Eglise ; ceux extraits de l'*Histoire de l'Eglise*, c'est-à-dire de la pratique et de la conduite de l'Eglise, qui a constamment et universellement reconnu et attesté par les faits l'infailibilité du magistère papal, laquelle est aussi une partie, et une très-noble partie, de la tradition ecclésiastique. Les 6 *diagnoses* suivantes présupposent la thèse déjà démontrée et l'infailibilité papale fermement établie sur les bases inébranlables de l'Ecriture et de la tradition, mais elles concourent admirablement à en confirmer la vérité, à l'éclairer, et en mettre en évidence les rapports multiples et à découvrir les merveilleuses harmonies qui la rattachent à toutes les parties du système catholique. L'auteur commence, dans la 4e *diagnosis*, à examiner l'infailibilité du Pape en égard à la *Constitution* fondamentale donné par le Christ à son Eglise, et fait toucher du doigt comme quoi cette infailibilité est réclamée nécessairement par l'organisme même de cette constitution. Dans la 5e, il l'examine à la lumière de la *Raison*, et montre comme quoi, tels principes théologiques étant admis comme certains, comme ne pouvant pas être niés et comme ne l'étant par aucun catholique, on en déduit l'infailibilité du Pape par un simple raisonnement et avec une telle évidence que la raison ne saurait le rejeter sans tomber dans des absurdités manifestes. Il cherche ensuite les rapports de cette infailibilité avec les intérêts de la *Science* (6e *diagnosis*), de la *Liberté* (7e *diagnosis*), de la *Sainteté*, (8e *diagnosis*), et enfin du gouvernement et de la propagation du *Royaume de Dieu* sur la terre (9e *diagnosis*) ; et il prouve que tous ces intérêts si nobles, loin d'en recevoir quelque atteinte, comme quelques-uns le craignent, reçoivent de l'infailibilité du Souverain-Pontife un très-grand accroissement de faveur et de force et trouvent en elle la plus sûre sauve-garde.

Le
tent
belles
les de
fécond
autan
ouvre
par l
2.
hort
der in
Das C
Jannu
eles p
Concil
in-8°
Not
en par
mentio
d'hui,
limiter
réfuter
en lui-
Nous n
à en re
propres
L'au
dans la
masque
le prin
monde
done, 1
les prin
religieu
au cont
blisse p
C'est pa

Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de citer quelque passage du livre et des originales et belles considérations auxquelles se livre l'auteur, surtout dans les derniers chapitres, sur l'infaillibilité papale, sujet vaste et très-fécond, mais que personne, que nous sachions, n'a développé avec autant d'ampleur et de succès. Une traduction fidèle de cette œuvre classique dans son genre et d'une opportunité hors ligne par le temps qui court serait un véritable cadeau fait à l'Italie.

2. *Der Papst und das Concil von Janus. Eine weiter ausgeführte und mit dem Quellennachweis versehene Neubearbeitung der in der Augsburger Allgemeinen Zeitung erschienen Artikel : Das Concil und die Civiltà* (Le Pape et le Concile, œuvre de Janus, où sont développés avec l'indication des sources les articles publiés autrefois dans l'*Allgemeine Zeitung* sous ce titre : *Le Concile et la Civiltà*). Leipzig, E. F. Steinaker, 1869. Un vol. in-8° de XIX-451 pages.

Nous avons maintes fois et surtout dans la 2e liv. d'octobre, en parlant de la pastorale des évêques allemands réunis à Fulda, mentionné cet ouvrage, qui vient d'être mis à l'Index. Aujourd'hui, renonçant à en faire une longue revue polémique, nous nous limiterons à une courte revue expositive, et ce sera assez pour réfuter ce fameux écrit. Sa propre réputation en effet, il la porte en lui-même, tant sont grossières les erreurs dont il est rempli. Nous n'aurons donc qu'à en exposer brièvement la substance, à en reproduire fidèlement les sentiments et souvent même les propres paroles de l'auteur.

L'auteur, ou plutôt les auteurs (car il est dit expressément dans la préface qu'ils sont au nombre pluriel), cachés sous le masque païen de ce *Janus bifrons* ou *quadrifrons*, protestent dès le principe être catholiques-libéraux, mais tout ce qu'il y a au monde de plus pur et de plus ennemi des jésuites. Comme tels, donc, 1e ils veulent que l'Eglise Catholique cesse de combattre les principes de liberté et d'autonomie politique, intellectuelle et religieuse, pris, selon eux, dans le sens évangélique, mais forme au contraire avec eux une ligue positive, les purifie et les annoblit par son influence et s'attache à les faire prospérer. 2° C'est parce qu'ils sont convaincus que "une grande et profonde

réforme de l'Eglise est nécessaire et inévitable, bien que, d'ailleurs, on en puisse différer l'époque (p. V.)", et parcequ'ils sont embrasés d'amour pour l'Eglise et pour la vérité (p. XI), qu'ils ont pris la plume. Un grave péril disent-ils, menace aujourd'hui l'Eglise catholique dans sa vie intime; péril qui n'est pas né hier, seulement, lorsque le concile a été annoncé, mais qui, bien qu'ayant une origine lointaine, néanmoins, depuis 24 ans (depuis l'avènement de Pie IX), a considérablement grandi, et menace aujourd'hui, comme un fleuve qui déborde, de détruire toute l'Eglise par le moyen du concile (p. IV.) Ce péril, c'est que le concile du Vatican, *quod Deus avertat*, définisse l'*infaillibilité du Pape* et mette le comble, par là, aux maux horribles dont la Papauté est la cause, depuis plusieurs siècles, dans l'Eglise de Dieu.

En effet, " quiconque contemple les vicissitudes de l'Eglise dans leur essence intime se convainc nécessairement que, depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours, il n'y a pas, dans toute l'histoire de l'Eglise, une seule période sur laquelle l'œil s'efforce de découvrir les raisons fondamentales de cette décadence incontestable de la vie ecclésiastique, qui, devient depuis cette époque de plus en plus profonde et étendue, on trouvera que la cause principale de cet état de choses a toujours été la perversion et la déformation de la primauté. Une des forces de l'Eglise catholique réside certainement dans la primauté; mais d'autre part, on ne saurait nier que, considérée à la lumière de l'Eglise antique telle qu'elle a été depuis les temps apostoliques jusqu'à l'an 845, la Papauté telle qu'elle est devenue, apparaît sur l'organisme de l'Eglise comme une *excroissance difforme, infectée, étouffante*, qui non-seulement paralyse en elle et détruit les meilleures forces vitales, mais encore est la cause de nombreuses infirmités. Aujourd'hui, après les préparatifs faits pendant ces dernières années, ce système, qui est la *racine des maux de l'Eglise*, va recevoir son couronnement et s'entourer d'un inexpugnable boulevard par la définition de la doctrine de l'infaillibilité. Quiconque, donc, aime l'Eglise et la société humaine, pour laquelle l'Eglise est un élément de vie, doit chercher, dans la mesure de ses forces, à détourner cette funeste *catastrophe* (p. VIII-IX)."

On voit par ces mots, qui renferment presque tout le programme du livre, qu'il y a deux *monstres* (pour parler comme lui) contre lesquelles notre Janus s'est levé et voudrait que d'autres se levassent pour les combattre : la *Papauté*, dans la forme qu'elle a prise pendant les mille dernières années, et l'*infaillibilité papale*, qui est le dernier couronnement de cette forme. Mais c'est surtout de celui-ci qu'il se préoccupe. Et en effet, bien que la Papauté ait déjà commis tant de ravages dans l'Eglise, et surtout depuis 24 ans lui soit devenue funeste, au point que c'est à elle que l'on doit précisément cette apostasie du christianisme, si universelle et si profonde, que nous déplorons aujourd'hui, et que nos vues affaiblies ne peuvent plus apercevoir le noyau immortel, divin et salutaire du christianisme sous l'amas de ruines et de dégâts dont le système papal l'a recouvert (p. X) : le Janus allemand ne paraît pas s'en être très-alarmé jusqu'ici ou l'avoir attaqué, si ce n'est peut-être, timidement, dans quelque journal juif. Mais aujourd'hui qu'il craint que le triomphe final de l'Infaillibilité ne soit imminent, il n'y a plus tenu et il a lancé au monde un cri effroyable d'alarme et de protestation.

Tout son livre n'a pour but que de combattre cette infaillibilité si redoutée. Des trois chapitres dont il se compose, le 1er (p. 8-87), intitulé *La dogmatisation du Syllabus*, supposant que le concile non seulement confirmera, mais transformera en articles positifs de foi les censures du *Syllabus*, s'efforce de les combattre ou de les mettre en ridicule, mais il le fait d'une façon si malheureuse et si sotte que l'on comprend que l'auteur lui-même doit à chaque instant laisser tomber sa plume et partir d'un éclat de rire. Vient ensuite un très-court chapitre (p. 37-40) *Le nouveau dogme de Marie*, où il est question de l'Assomption de Marie; on y dit qu'en comparaison de celui du *Syllabus*, ce dogme serait inoffensif, mais qu'il n'est nullement nécessaire, et que, surtout, il ne reposerait sur aucun solidement dans la tradition de l'Eglise. Ces deux chapitres qui, bien qu'ayant trait indirectement à l'Infaillibilité, ont plutôt l'air d'un hors-d'œuvre, sont suivis d'un 3e et dernier (p. 40-448). *L'infaillibilité papale*, c'est-à-dire d'une tirade de plus de 400 p., où, à la façon pélas-

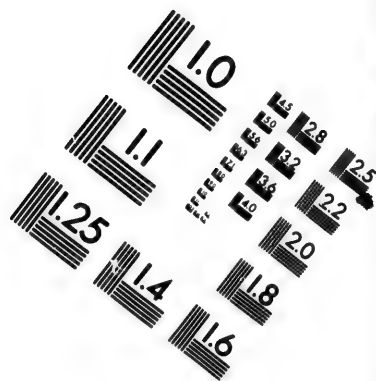
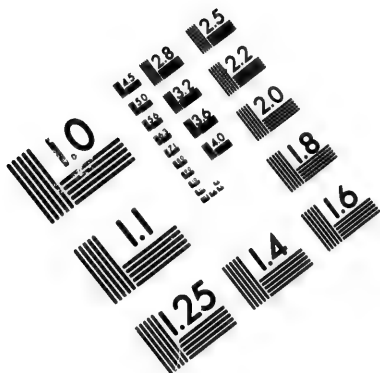
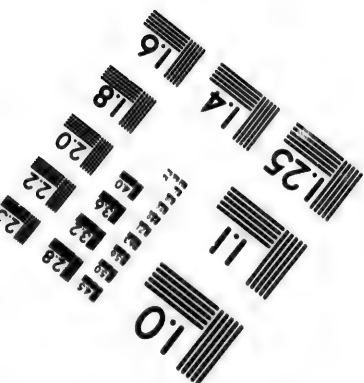
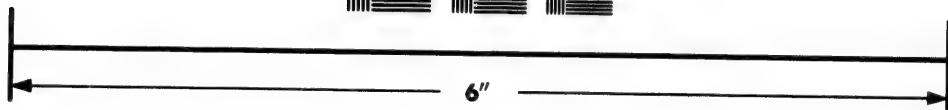
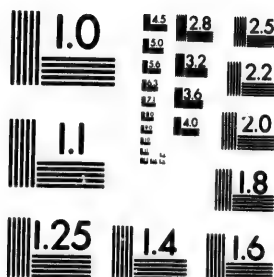


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36

10

gique de notre Gioberti, le lecteur, sans avoir jamais la consolation de pouvoir respirer, se sent entraîné en avant, en arrière et à plusieurs reprises, dans le champ tout entier de l'histoire ecclésiastique, par un Mentor menteur qui veut lui prouver que l'infailibilité papale est une chimère et que la papauté elle-même, depuis S. Nicolas 1er jusqu'à Pie IX, est une monstruosité.

Disons maintenant en quelques mots quelles sont les accusations que Janus dirige contre l'infailibilité et au moyen de quelles preuves il cherche à nous la faire apparaître comme chimérique (1).

(1) Outre ses raisons historiques, Janus a certaines idées fantastiques *a priori* contre la doctrine de l'infailibilité. Si elle devient règle de foi, dit-il, et si elle est universellement acceptée comme telle, ce sera un très moelleux oreiller sur lequel l'esprit fatigué et embrouillé, non seulement du laïque, mais encore du théologien, pourra reposer tranquille et se livrer aux songes les plus paisibles ; elle fera dans le monde religieux, pour économiser le temps et la fatigue, ce que font dans le monde matériel les machines à vapeur et les fils électriques (p. XVI). Par là l'essor de tout mouvement intellectuel et de toute activité scientifique dans l'Eglise sera brisé (p. XVII). A quoi bon étudier l'Ecriture et la Tradition ; à quoi bon ergoter dans les écoles, puisque l'oracle du Tibre sera là toujours prêt à donner sur chaque question des réponses infailibles ? Il ne restera plus aux théologiens que la tâche d'interpréter et de commenter les réponses papales (p. 51). Il n'y a pas besoin d'ajouter que les conciles deviendront complètement et à jamais inutiles ; que les évêques pourront bien se réunir à Rome le temps en temps, mais seulement pour assister et ajouter de la pompe à quelque canonisation ou autre cérémonies papales (p. 50). Mais ce qu'il y a de triste, c'est que ce dogme élèvera une muraille de séparation, et une muraille massive et élevée, entre l'Eglise catholique et les communions chrétiennes qui en sont séparées, car il est insensé d'espérer que les schismatiques et les protestants acceptent jamais le joug d'un Pape infailible [p. XVIII].

Nos lecteurs ne trouveront rien de nouveau dans ces objections lancées d'un ton moitié railleur moitié colère contre le prétendu dogme de l'infailibilité personnelle du Pape. Ce sont les caricatures et les épouvantails habituellement employés. Mais ils trouveront peut être nouvelle une autre opposition dont Janus semble faire grand cas. L'infailibilité, dit-il, d'une grande société comme l'Eglise catholique ou d'un concile la représentant se comprend très-bien, "une grande société, une Eglise entière n'est pas exposée au danger de s'enorgueillir ou de présumer témérairement des illuminations d'en-haut, ni a la tentation de faire prévaloir une sienne opinion particulière ; mais, abandonnée à elle-même, elle se tient, même naturellement, dans les limites de la tradition, de ce qui a

l'in
tiq
l'hi
et c
3e
om
de
fail
dév
il fa
ordi
l'on
pite
non
la lo
pas
joue
fficil

été cr
libilit
laisse
matiq
nion
tantôt
son dé
rien n
est mé
qu'il n
exposé
divine
moins
Voilà
sans y
parlan

Vou
de l'E
l'infail
raient
faillibi

Toute son argumentation se réduit à ces trois points : 1. De l'infailibilité papale on ne trouve aucune trace dans l'antiquité ecclésiastique ; donc c'est une chimère moderne ; 2e l'histoire des Papes nous les montre tombant dans mille erreurs et contradictions ; donc, de fait, les Papes ne sont pas infailibles ; 3e l'infailibilité mettrait le comble à cette absolutionne et à cette omnipotente papale qui, depuis mille ans, est la principale plaie de l'Eglise ; donc quiconque aime l'Eglise doit combattre l'infailibilité à outrance. Et chacun de ces trois arguments est développé par l'auteur l'histoire à la main. En fait d'histoire, il faut avouer qu'il en dégoise avec verve et une faconde extraordinaires. Le nom de Janus ne lui convient pas mal, puisque l'on attribue à cet antique personnage deux faces, l'une décrépète, l'autre jeune, et quatre yeux, qui, lui permettent de voir non seulement le présent, mais même le passé. Plût au ciel que la loyauté historique égalât, en lui, l'érudition, et qu'il n'abusât pas de sa double nature et de son effronterie pour surprendre ou jouer la crédulité du lecteur ! Le fait est que l'on trouverait difficilement un autre livre où il y ait à côté d'un tel étalage de

été cru toujours et partout. Mais le cas est bien différent si l'on accorde l'infailibilité à une personne individuelle... Un Pape court toujours le risque de se laisser induire par des intrigants et des adulateurs à émettre des décisions dogmatiques ; ces hommes sauront profiter tantôt de sa prédilection pour telle opinion théologique ou pour tel ordre religieux et pour ses doctrines favorites, tantôt de son ignorance dans l'histoire des dogmes, tantôt de sa vanité et de son désir d'illustrer son pontificat par quelque fait éclatant. Ajoutez à cela que rien n'est plus facile à un Pape que de tenir à l'écart les contradicteurs ; qu'il est même de règle que personne ne peut lui faire de remontrances à moins qu'il n'ait été expressément interrogé. Or, un pareil personnage n'est que trop exposé à prendre ses propres pensées et ses propres désirs pour des inspirations divines... et ce, d'autant plus facilement qu'il sera moins instruit et qu'il aura moins la connaissance et l'intelligence des difficultés qui arrêteraient un savant. Voilà pourquoi un Pape même animé d'excellentes intentions peut se figurer, sans y mettre le moindre orgueil, qu'il est l'organe humilissime de l'Esprit-Saint parlant par sa bouche" p. 435-438.

Vous Voyez, chers lecteurs, qu'on met complètement de côté, ici, l'assistance de l'Esprit-Saint, qui, seule, en vertu de la promesse de Jésus-Christ, garantit l'infailibilité du Pape et de l'Eglise, et sans laquelle le Pape et le concile se raient toujours exposés à errer. Notre théologien ne se rappelle pas que l'infailibilité est une chose surnaturelle, et partant il en raisonne en rationaliste.

connaissances historiques une pareille effronterie dans le mensonge à sang-froid et dans la négation des vérités les mieux démontrées de l'histoire.

“ Pendant treize siècles entiers (dit Janus) régna dans toute l'Eglise et sa littérature, sur une proposition aussi fondamentale, un silence inconcevable (p. 68)”. “ De tous les Pères des premiers siècles qui ont commenté les textes évangéliques de Saint-Mathieu (XVI, 18) et de S. Jean (XXI, 18) sur le pouvoir conféré à S. Pierre, pas un n'en a fait l'application aux évêques romains comme successeurs de Pierre. Pas un n'a vu la pierre ou le fondement sur lequel Jésus-Christ voulait asseoir son Eglise, un ministère donné à Pierre et que Pierre devait transmettre à ses successeurs (p. 97.)”. Et quant au fameux texte de S. Luc (XXII, 32-37) *Rogavi pro te*, etc., qui est aujourd'hui le texte classique et fondamental pour l'infailibilité papale, “ pas un des anciens Pères, jusqu'à la fin du VIIe siècle, n'a osé l'expliquer de cette façon (p. 99)”. En sorte que, voyez un peu quelle conséquence il en déduit, “ puisque la profession de foi imposée par Pie IV au clergé renferme l'obligation de ne jamais interpréter l'Ecriture que selon le consentement unanime des Pères, c'est-à-dire des docteurs des six premiers siècles, Grégoire-le-Grand, mort en 604, étant le dernier Père de l'Eglise il s'en suit que tout évêque et théologien commet un parjure quand, du texte sus-dit, il conclut que le Christ a promis aux Papes le privilège de l'infailibilité dogmatique (p. 99-100.)

Au silence des Pères, que l'on ajoute, poursuit Janus, celui des plus anciens ecclésiastiques. “ Thomas d'Aquin fut le premier théologien ” qui trompé par certains textes apocryphes, comme on le dira plus bas, accepta formellement dans la scholastique dogmatique la doctrine du Pape et de son plein pouvoir ” (p. 91.)

Du reste, ce silence de 13 siècles de tous les Pères et les docteurs de l'Eglise ne doit pas étonner, car Janus assure que “ les Papes eux-mêmes, avant l'apparition des Décrétales d'Isidore (vers l'an 845), n'avaient jamais songé à s'attribuer le privilège de l'infailibilité et que personne encore n'avait fait la moindre tentative pour introduire la nouvelle théorie romaine de l'infailibilité (p. 81).”

On a
mençon
publie,
d'histoi
vainere
ment tr
successe
grands I
Le mens
pas, il p
masques,
être, ne s
laquelle
prouesses

L'infai
dire de J
de toute l
des Papes
tradition
Honorius
gaires, ran
des hérétic
quelques p
tout, ce q
dans les f
le soi qu'i
toires que
tions. Pr
que plusie
ignorance
que “ les t
endre com
de si gro
rès-grands
raint pas
V, Urbain
Mais le p
re Janus,

On a peine à croire qu'un auteur sensé en arrive à écrire des mensonges aussi grossiers et à se flatter de les faire accroire au public, lorsque le public n'a qu'à ouvrir un livre quelconque d'histoire ecclésiastique ou un cours de théologie pour le convaincre de mensonge, pour l'accabler de témoignages qui proclament très-haut l'autorité dogmatique, suprême et infaillible des successeurs de Pierre précisément à cette époque où il jure ses grands Dieux que régnait le plus profond silence sur la question. Le mensonge lui-même devrait avoir sa pudeur ; quand il ne l'a pas, il pèche contre la fin même de son art, et alors tous les masques, si épais et si pourvus de faces diverses qu'ils puissent être, ne sauraient préserver le téméraire menteur de la honte à laquelle il s'est exposé. Mais, avançons encore : il nous reste des prouesses qui ne le cèdent en rien à celles-là.

L'infailibilité des Papes non seulement est condamnée, au dire de Janus, par le silence, équivalant à une négation expresse, de toute l'antiquité ecclésiastique ; mais plus encore par la chute des Papes dans de honteuses erreurs et hérésies et dans des contradictions. Et ici, aux accusations ordinaires contre Libère, Honorius et Vigile, il en ajoute une tirade d'autres, moins vulgaires, ramassées avec une diligence extrême dans tous les livres des hérétiques, au point que l'on peut dire qu'il a recueilli en quelques pages (p. 54-67, 72, 74, 77-80, 298-350, 360-370, 407) tout ce que la malignité ou l'ignorance a su jusqu'ici trouver dans les fastes des Papes pour attaquer leur infailibilité. Il va le soi qu'il ignore ou plutôt feint d'ignorer les défenses péremptoires que les théologiens catholiques ont opposées à ces accusations. Principalement dans la matière des Sacrements, il trouve que plusieurs Papes ont eu des idées si confuses et montré une ignorance telle des principes universellement reçus dans l'Eglise que " les théologiens, dit-il ingénument, auront peine à s'en rendre compte (p. 407)." Et cette ignorance, qui les a entraînés de si grossières erreurs, il en découvre la tache jusque dans de très-grands Pontifes, comme Nicolas 1er, Innocent III, qu'il ne craint pas d'appeler *très-ignorant en théologie* (p. 56), Eugène V, Urbain II, Grégoire VII.

Mais le point où brillent le plus la doctrine et le talent de notre Janus, c'est lorsqu'il se met à décrire la fabuleuse métamor-

phose de la Papauté, métamorphose qui a commencé il y a mille ans et qui, conduite de siècle en siècle, a abouti à cet horrible absolutisme que nous voyons aujourd'hui et qui si l'infailibilité venait y mettre le sceau, causerait à l'Eglise une dernière et irréparable ruine. Voilà la partie la plus originale et nouvelle de l'ouvrage ; elle est nouvelle, non pas quant à l'essence du combat contre la suprématie papale, mais quant au mode et aux armes du combat. L'histoire de l'Eglise nous apparaît ici sous un aspect inconnu, et le lecteur frissonne d'horreur à mesure que Janus révèle les mystères d'iniquité sur lesquels reposent toute la grandeur et toute la puissance moderne de la Papauté. Voilà en quelques coups de pinceau les frais du pontificat romain peint par Janus ; il n'y a que la haine d'un libérateur qui puisse trouver de pareilles couleurs et en faire un si large et si diligent usage.

“ A partir du IX^e siècle, dit-il, la primauté a pris un développement plus vaste, développement artificiel et morbide plutôt que naturel et sain, en se transformant de primauté en papauté.” (p. XI).

Mais comment c'est opérée une transformation aussi miraculeuse ? Comment s'est-il fait que le monde chrétien, peuple, clergé, épiscopat, s'est laissé imposé en dépit de l'évangile et de la tradition, un joug si nouveau et si pesant ? Janus va vous apprendre la solution de cette énigme et vous allez frémir.

La métamorphose a été opérée à force de *falsifications* (*Fälschungen*). Rome, tantôt en exploitant à son profit les falsifications d'autrui, tantôt en en fabriquant pour son propre compte, et surtout à partir IX^e siècle, a été l'officine la plus active et la plus heureuse de falsifications que l'on ait jamais vue. Elle est parvenue peu à peu à usurper dans l'Eglise cette puissance absolue qu'elle possède déjà depuis plusieurs siècles. Textes apocryphes ; autorité des Conciles et des Pères falsifiées ou fabriquées ; histoires mensongères ou altérées ; documents faux ; en somme faux papiers de toute sorte : voilà la base, et notez bien, la seule base du trône papal.

Janus nous indique un à un les pas successifs de ce lent, mais incessant développement de Rome. et nous découvre l'un après l'autre les diverses *couches*, comme il les appelle (p. 126) d'*altérations et de falsifications* qui, en se superposant, ont enseveli la primitive Eglise du Christ sous la masse énorme du Papalisme. Nous ne pouvons énumérer que les principales, en suivant les traces de l'heureux inventeur.

La première couche fondamentale sont les fameuses *Décrétales Isidoriennes* fabriquées vers l'an 845.

Grégoire VII marque précisément la période géologique de la seconde stratification du terrain falsaire de la Rome papale, terrain que notre géologue Janus appelle tantôt la *période grégorienne*, tantôt l'*époque d'Hildebrand*, parce qu'elle commence au temps de Léon IX, lorsque le futur Grégoire n'était encore qu'Hildebrand. *Ce n'est pas, dit-il, qu'un homme comme Grégoire VII trempât sciemment dans ces falsifications ; mais dans sa crédulité démesurée, dans son avidité impatiente de posséder et de dominer, il s'appuyait sur des fables de la grossièreté la plus palpable comme des autorités indubitables* (p. 153). Avec Grégoire travaillèrent ardemment à cette exploitation de fables, S. Anselme, évêque de Lucques, Bonizone, évêque de Sutri, Humbert, St. Damien, le cardinal Grégoire de Pavie et d'autres, qui non seulement utilisèrent toutes les inventions antérieures du pseudo-Isidore et des plus anciens, mais en ajoutèrent de leur crû un bon nombre, autant par ignorance que par malice (p. 107, 120, 154, 155, etc.) et, pleins de l'esprit d'Hildebrand, l'aidèrent puissamment à créer et à établir dans l'Eglise cette aristocratie de la Papauté qui était le point culminant de ses projets.

A la période de falsifications grégoriennes succède, au siècle suivant, celle du *Décret de Gratien*. "Gratien incorpora dans son Décret, de bonne foi, toutes les falsifications du pseudo-Isidore et des Grégoriens, *riche moisson de trois siècles*, en y ajoutant encore de son crû pas mal de corruptions, toutes dans le même esprit et intérêt de la Papauté, toutes accomplices avec préméditation" (p. 155.) De cette façon, "son livre *entièrement imprégné de fraude et d'erreur et regorgeant de falsifications*, fut un coin solide enfoncé dans la structure de l'Eglise et qui, peu à

peu, en disloqua et en mit en pièces toute l'antique constitution, non certes sans lui en substituer une autre et une autre très-solide dans son genre (p. 153)", et, "devint le plus puissant instrument du nouveau système papal." (p. 154).

Sous Innocent III, la Papauté acquit une aide toute puissante dans les ordres mendiants qui, complètement dévoués au Saint-Siège, avec leur organisation monarchique bien compacte, furent après les Décrétales d'Isidore et après Gratien, le troisième grand levier par le moyen duquel l'antique constitution hiérarchique de l'Eglise fut déracinée et détruite (p. 166.)

Le système de l'absolutisme papal, par le moyen de nouvelles falsifications, acquit un nouveau et très-vaillant champion dans un docteur dont l'autorité régna ensuite sans conteste sur les écoles.

Ce docteur fut S. Thomas d'Aquin, qui, le premier, introduisit dans la théologie dogmatique ces théories de l'infailibilité et de l'omnipotence papales qui, jusqu'alors, n'avaient prévalu que dans la théologie canonique et voici comment : Un théologien latin, probablement un dominicain, qui avait vécu parmi les Grecs, composa, vers le milieu du XIII^e siècle, une *Chaine* fabuleuse, de conciles et de Pères Grecs, de Chrysostôme, des deux Cyrilles et d'un prétendu Maxime, où une base dogmatique aux modernes prétentions papales. Cette *Chaine* de faussetés fut présentée en 1261 à Urbain IV, qui, aussitôt, de bonne foi, s'en servit, en écrivant à l'empereur Michel Paléologue : tous les Papes, depuis Nicolas 1^{er}, dans leur correspondance avec les Byzantins, ont eu la mauvaise chance d'invoquer constamment des témoignages et des autorités falsifiés ou fabriqués, au grand détriment de la cause de l'unité ecclésiastique. Urbain la transmit à Thomas d'Aquin, lequel, ne sachant pas le grec, élevé dans le système grégorien, ne sachant de l'antiquité ecclésiastique que ce qu'il pouvait en apprendre dans Gratien, s'estima heureux de posséder un pareil trésor, se mit à l'exploiter, enrêchit la théologie dogmatique, ce que nul scholastique n'avait encore osé faire, de ces doctrines du Pape, de son infailibilité, de son pouvoir souverain et absolu, doctrines qui, sous l'égide d'un aussi grand nom, ont eu une vogue et un succès immenses dans l'enseignement catho-

lique
deux
monde
les in
dans C

On
sur se
et de
loin q
soit en
en men
surtou
autres,
romain
Rome
rium f
répéter
au XI
que l'o
matiqu

Voil
presque
du livre
il s'est
mander
il s'app
étranges
les plus
demand
mettre c
a été con
miracle
a pu pui
simple :
preuves,
d'un ora
têtes ; en

lique (p. 285-87). *Oui, le système papal de Thomas, avec ses deux thèses capitales que le Pape est le premier Docteur infaillible du monde et le souverain absolu de l'Eglise, a été édifié par lui d'après les inventions d'un de ses confrères et les falsifications que l'on trouve dans Gratien (p. 228)-*

On en doit dire autant des docteurs qui, après S. Thomas et sur ses traces se signalèrent comme défenseurs de la souveraineté et de l'infailibilité papales. Les Jésuites sont allés encore plus loin que les anciens infaillibilistes de Thomas à Gaétano (p. 411) soit en affirmant et en amplifiant les prérogatives papales, soit en mentant avec effronterie pour les défendre. "Les Jésuites, surtout Maldonat, Suarez, Gretser, Possevin, Valencia et cent autres, ont embrassé à l'envi et défendu toutes les falsifications romaines anciennes et modernes (p. 424);" falsifications dont Rome a été pendant plus de mille ans le laboratoire et l'emporium florissants, et *sur lesquelles, uniquement*, il est bon de le répéter, fut peu à peu élevé, construit, consolidé et enfin achevé au XIX^e siècle le gigantesque édifice de la monarchie papale que l'on voudrait couronner aujourd'hui par l'infailibilité dogmatique.

Voilà, cher lecteur, exposé brièvement, mais fidèlement et presque toujours avec les paroles même de l'auteur, toute l'idée du livre de Janus et tout l'ensemble des raisons avec lesquelles il s'est mis à combattre l'Infailibilité et la Papauté. Vous demanderez peut-être sur quelles autorités et sur quels documents il s'appuie pour soutenir des propositions aussi audacieuses, aussi étranges, aussi inouïes, et des accusations aussi énormes contre les plus saints et les plus doctes personnages de l'Eglise; vous demanderez quelles nouvelles découvertes il a faites pour se permettre de renverser ainsi toute l'histoire de l'Eglise telle qu'elle a été connue jusqu'ici; vous demanderez quelles sont les sources miraculeuses, par lui annoncées au frontispice de son livre, où il a pu puiser des nouvelles aussi étranges. La réponse est très-simple: Janus n'a pas besoin et ne se soucie pas d'autorités, de preuves, de sources: il parle et débite des sentences à la façon d'un oracle, bien plus à la façon d'un Dieu, et d'un dieu à deux têtes; en pratique, il s'arroe cette infailibilité qu'il refuse au

Pape. Qui pourrait jamais douter de la parole de Janus ? Qui pourrait suspecter sa science ou sa foi ? *Ipse dixit*, et cela suffit. Le fait est donc, que notre auteur, contre la coutume des érudits allemands, est extrêmement sobre de citations ; que les quelques citations qu'il fait portent sur des matières de peu ou d'aucune importance ; que là, au contraire, où le besoin en serait très-grand, là où il lance les plus énormes billesvesées, les plus horribles accusations, et où vous attendez et demandez avec le plus d'anxiété les preuves de ce qu'il avance, elles font complètement défaut ; qu'il ne se soucie jamais de ces contradicteurs, et qu'il fait semblant de ne pas se douter qu'il y a un peuple de docteurs et d'écrivains catholiques qui ont déjà cent fois, répondu à ces difficultés et réfuté d'avance toutes ses fables ; enfin qu'il procède dans son livre avec autant de désinvolture et de légèreté que quelqu'un qui raconte une nouvelle ou écrit un roman et allègue quelquefois pour rire le bon Turpin ou la Table Ronde.

Tel est le pamphlet contre la Papauté et l'infailibilité du Pape dont le parti libérateur a fait tant de bruit. Est-ce que nous n'avions pas raison de dire, dès le principe, que ce livre, grâce à ses énormités, porte en lui-même sa propre réfutation ? Cette papauté qu'il décrit, qui, depuis plus de mille ans, déjà, a supplanté la primauté instituée par le Christ, s'est emparé de l'autorité suprême de l'Eglise, en a changé radicalement la constitution, lui a causé des dommages et des ruines infinis, et en a été l'incube et chancre ; cette papauté, disons-nous, serait un blasphème éternel contre le Christ, dont elle aurait rendu mensongères les promesses ; d'autant plus que aux Papes, en cela il faudrait ajouter comme complices tous les évêques et tous les fidèles, c'est à dire toute l'Eglise. Ces réflexions générales et d'autres du même genre suffisent à réfuter ce pamphlet aux yeux de quiconque a encore un peu de sentiment catholique, comme l'a fait observer très-bien le *Month* de Londres dans un article du mois de décembre dernier où il réfute en général la production de notre Janus. Du reste, il en a déjà paru des réfutations historico-critiques, entre autres une que publie la *Dublin Review*, et que l'on croit écrite par le Dr. Ward, un vaillant champion de l'infailibilité en Angleterre. Le

Dr.
Alle
'artic
du L
sienn
Janu
core
roug
plus
libère
3.
1.
labi,
ridion
mani
Le Cl
Ce
fonde
l'idée
partic
d'être
ou les
thèse
il rés
coutu
plus
nous
à l'ou
pontif
erreur
l'Ency
core, l
positio
dialect
dans l
cepend
solidité

Dr. Scheeben, autre vaillant champion de la même doctrine en Allemagne, en a publié une aussi dans le *Katholick*. en divers articles qu'il réédite à part avec des additions. Mais l'auteur du *Photius*, le Dr. Hergenroëther, vient de nous donner la sienne sous le titre d'*Antijanus* qui, nous l'espérons, fera rougir Janus de ses erreurs, si tant est que le Janus *bifrons* sache encore rougir. Du moins, pour lui et pour leur bien, nous verrons rougir, c'est notre espoir, bon nombre de catholiques-libéraux plus ou moins de bonne foi, à l'aspect de ce livre *anticatholique-libéral*.

3. Trois livres sur le *Syllabus*.

1. *Oracula pontificia, praesertim Encyclicae Quanta cura et Syllabi, auctore Acm. R. P. Fr. Pietro Gual, Min. Obs., in America meridionali commissario generali, atque Exmi et Rmi Archiepiscopi Limani in aecumenico Concilio vaticano procuratore*. Parisiis, Adrianus Le Clère et soc. 1869. In-12. de pag. XI-439

Ce livre se divise en deux parties ; la 1^e, qui est comme le fondement de la 2^e. Dans la 1^e, après une courte exposition de l'idée de l'Eglise, l'auteur traite de l'autorité du Pontife Romain, particulièrement en ce qui regarde le privilège qui lui complète d'être infaillible dans ces décrets *ex cathedra* concernant la foi ou les mœurs. Le P. Gual, non seulement démontre cette thèse avec une grande abondance d'arguments bien choisis ; mais il résout triomphalement les principales objections que l'on a coutume de lui opposer, et surtout celles de quelques auteurs plus récents. A cette 1^e partie se rattache l'Appendice dont nous avons fait mention dans la dernière livraison, et qui répond à l'ouvrage que Mgr. Maret vient de publier contre l'infailibilité pontificale. Dans la 2^e partie, l'auteur examine et réfute les erreurs les plus perniciosées condamnées par le Saint-Père dans l'Encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*. Dans cette partie encore, l'illustre auteur fait preuve d'une doctrine variée dans l'exposition des vérités catholiques et des erreurs contraires, et d'une dialectique vigoureuse dans la démonstration des premières et dans la réfutation des secondes. Nous ne pouvons dissimuler, cependant, que l'ouvrage aurait beaucoup plus de prix, si, à la solidité du fond, il joignait un style plus correct et plus élégant.

2. *Il Sillabo ed il Concilio vaticano di fronte al secolo XIX, pel sac. Pietro Prada. Le sette prime proposizioni del Sillabo, ossia il Naturalismo moderno.* Milano. tip. Maiocchi 1870. In-16. de pag. 220.

Comme l'indique le titre, l'auteur prend à tâche de réfuter les absurdes systèmes de l'incrédulité moderne, qui aboutissent tous directement ou indirectement à l'athéisme et sont condamnés dans le *Syllabus*. Bien que, sur certains points, d'un caractère purement philosophique, nous ne soyons pas d'accord avec lui, il nous a semblé que son livre était plein d'une sainte doctrine, de pensées profondes, et très-utile pour faire fuir le venin des erreurs modernes et faire reconnaître leur absurdité.

3. *Sul progresso della fede sotto il summo Pontificato di Pio Papa IX fino alla convocazione del Concilio ecumenico ; studi del sacerdote Giacinto Ghiliani, priore di Luserna.* Torino, tip. S. Gius. 1869. In-8° de pag. 414. L. 3,50.

Pour le moment, nous nous contentons d'annoncer ce livre. Comme il traite une matière très-vaste, il trouvera place dans notre *Revue de la pressee italienne*.

1. Né
d
n

1,
ponde
du co
venir
des r

3.
vertu
le, qu
du co
était,
suit :

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Nécrolegio.— 2. Nouvelles nominations de présidents et de députés.— 3. Additon à la liste des Pères du concile et épilogue.— 4. 4e congrégation générale, 28 et 30 décembre, 3 et 4 janvier.— 5. 2e session, 6 janvier.

1, 2, et 4. On trouvera dans les derniers NNos de la *Correspondance* aux Extraits du *Journal de Rome*, les noms des Pères du concile morts sur leurs sièges qu'ils n'avaient pu quitter pour venir au concile ; les nominations conciliaires ; le compte-rendu des réunions susdites.

3. La *Civiltà* publie une liste de 39 Pères arrivés depuis l'ouverture du concile jusqu'au 1er janvier. D'après cette liste et celle, qu'elle a donné auparavant, des Pères présents à l'ouverture du concile, elle croit que le nombre des Pères présents à Rome était, au commencement de l'année, de 744, répartis comme il suit :

Cardinaux	48
Patriarches (5 du rite latin et 5 du rite oriental).....	10
Primats.....	4
Archevêques (96 du rite latin et 30 du rite oriental)..	126
Evêques (488 du rite latin et 20 du rite oriental).....	508
Abbés <i>nullius</i>	6
Abbés généraux d'ordres monastiques ayant le privilège de la mitre (11 du rite latin, 2 du rite oriental).	13

Généraux et Vicaires-Généraux des Congrégations de Clercs Réguliers.....	8
Généraux et Vicaires généraux d'ordres monastiques (3 de rite latin et 2 de rite oriental).....	5
Généraux et Vicaires-Généraux d'ordres mendiants....	16

744

La discussion du *schema* doctrinal proposé n'étant pas terminée, aucun décret ne pourra être promulgué dans la 2e session, mais les Pères feront, selon le rite, la profession de foi solennelle. Le monde la regardera comme une vaine cérémonie, d'apparat, mais *haec est victoria quae vincit mundum fides nostra*. Avant d'instruire le monde, les Pères professent la foi qu'ils possèdent, et par là même ils enseignent encore, car ces paroles : *Credidi propter quod locutus sum* se vérifient aussi dans ce sens. Et certes, cette profession solennelle de la foi de l'Eglise catholique ne pouvait se faire en un jour plus opportun que l'Epiphanie de Notre-Seigneur. Si la fête de Pâques-Epiphanie, comme disent vulgairement les Romains, est la Pâques de la foi, comme la Pâques de la Résurrection est la Pâques de l'espérance, et Pâques de la Pentecôte est la Pâques de la charité, il est certain qu'en aucune autre occasion le titre de fête de la foi n'a mieux convenu à l'Epiphanie. Nous nous contenterons de relater ci-après l'ordre des cérémonies.

8h. 30m. Les Pères, revêtus de leurs ornements blancs, comme le jour de l'ouverture du concile, ont commencé à entrer dans la salle.

9. Le Pape, précédé de la croix, la tiare en tête et assisté des cardinaux diacres Antonelli et Mertel, est entré dans la salle par la chapelle de S. Grégoire de Naziance. Le Cardinal De Angelis l'assistait en qualité de Prêtre assistant, Mgr de Mérode tenait le livre, Mgr Marinelli le bougeoir, et Mgr Apolloni remplissait les fonctions de sous-diacre apostolique. Immédiatement après, a commencé la messe solennelle par S. Em. le cardinal Patrizi.

10. 30. La messe achevée, Mgr le secrétaire du concile a placé sur le trône le livre des Saints Evangiles, et alors le Saint-Père a récité la prière *Adsumus*, que nous avons rapportée dans l'*Ordo* du cérémonial des sessions.

10. 43. On a chanté les litanies, le peuple y répondant avec un enthousiasme religieux, et lorsque le Saint-Père, seul debout a donné la triple bénédiction à tous les Pères agenouillés, *Ut hanc sanctam Synodum benedicere*, etc., des milliers de voix partant du cœur ont répondu : *Te Rogamus, audi nos*.

10. 54. Le cardinal Capalti a chanté l'Evangile, tiré du ch. XVIII de S. Mathieu.

11. Au chant du *Veni Creator Spiritus*, le peuple a encore répondu avec les Pères.

11. 10. Le Pape, debout, a prononcé à haute voix, au milieu d'un profond silence, sa profession de foi et a émis le serment en ces termes : *Ego Pius catholicae episcopus sic voveo*, etc.

11. 21. L'Evêque de Fabriano est monté en chaire et, tous les Pères étant debout, a lu à haute voix, pour eux, la formule de Pie IV.

11. 30. Les cardinaux et les patriarches un à un, les archevêques, les évêques et les autres Pères, d'abord deux à deux, puis quatre à quatre, ont prêté leur serment devant le Pape, la main sur l'Evangile. Cette auguste cérémonie a duré au moins deux heures. On a entendu la même formule proférée en latin, dans tous les systèmes de prononciation de cette langue, en arabe, en arménien, en bulgare en chaldéen, en grec et en syriaque.

1. 30 Le Saint-Père a entonné le *Te Deum*, puis sa bénédiction apostolique a mis fin à cette cérémonie, que l'on peut vraiment appeler une nouvelle manifestation de Dieu au monde, une vocation des gentils à l'unité de la foi, une Epiphanie du Seigneur.

1. Le
e
t
5

1.
se di
extra
conci
verso
exem
élevé
et pa
en g
neme
suiv
sans
prése
ne p
la lil
et gr
comm
serve
leurs

2.
mini
maut
rusée
ne p
Elle

POLEMIQUE.

1. Le journalisme libéral et la liberté des évêques au concile.— 2. Sottes contradictions de la *Nazione* de Florence.— 3. Démenti à une de ses inventions particulières.— 4. Bizarreries écrites au *Français*, journal de Paris.— 5. Une prière que nous adressons à l'Agence télégraphique Havas.

1. Il est vraiment singulier que le journalisme libérateur, qu'il se dise catholique ou se vante d'être incrédule, affecte une crainte extraordinaire que les évêques n'aient pas la liberté de remplir conciliairement leur devoir. Cette crainte revêt des formes diverses, selon les sujets qui en sont saisis. Dans le *Français*, par exemple, elle prend les dehors modérés propres à un homme bien élevé. Dans d'autres journaux, au contraire, elle est sarcastique et parfois grossière. La *Nazione*, l'*Opinione*, la *Perseveranza* et en général toutes les feuilles qui broutent au ratelier du gouvernement de Florence, qu'elles soient écrites à Paris ou en Italie, suivent uniformément la même tactique, qui consiste à prendre sans cesse à partie la *Civiltà cattolica* et les jésuites et à les représenter comme les auteurs de tout ce que fait, ne fait pas ou ne peut pas faire le concile, et comme les tyrans despotiques de la liberté des évêques. La tactique est un peu vieille, très-sotte et grossièrement ridicule, et nous croyons que ces scribes salariés commencent à s'en lasser eux-mêmes, mais il faut qu'ils s'en servent s'ils veulent gagner le morceau de pain que leur jettent leurs inspireurs.

2. La *Nazione*, de Florence, en deuil par suite de la mort du ministère Menabrea-Digny, sous lequel elle jouissait de la primauté des faveurs du gouvernement, primauté que lui a ravie la rusée *Opinione*, la *Nazione*, veut faire son métier à tout prix et ne pas perdre toutes les bonnes grâces des nouveaux maîtres. Elle continue à déblatérer avec amertume et tristesse contre les

artifices malins des fils de S. Ignace pour dominer le concile, ritournelle qui lui fut si utile quand elle était en faveur sous le dernier ministère. Ne sachant plus, donc, comment faire pour trouver un nouveau thème, elle a imaginé de publier, dans son N° du 5 janvier, une correspondance de Rome où elle représente les Pères du Concile comme esclaves des Jésuites, *jusque dans les choses les plus insignifiantes*, au point de n'avoir de liberté en rien. Et, pour le prouver, en ce qui concerne les membres de l'épiscopat italien, voici ce que lui a suggéré sa fantaisie mélancolique.

Tous ces évêques, elle les distribue en *quatre groupes* ; à la tête de chacun de ces groupes est un cardinal : de ces quatre cardinaux, le 1er, dit-elle, est *un sanfediste et un réactionnaire flejé* ; le 2e *ne saurait être soupçonné de libéralisme* ; le 3e est *sanfediste sincère, se fiant à tout le monde, ne sachant rien des fourberies et des artifices des fils de Ignace* ; le 4e est *attaché par suite de sa naissance et par principe à l'ancien ordre de choses*. Or, chacun d'eux réunit chez lui les évêques de sa dépendance, afin de les tenir unis, disciplinés, et de leur inculquer une obéissance aveugle aux actes du Pape.

Pour montrer que les Jésuites, par le moyen de ces quatre cardinaux, mènent tous les évêques italiens, la *Nazione* aurait dû affirmer que les cardinaux se laissent mener en aveugles par les Jésuites ; cela lui contait si peu ! Mais non, il lui est échappé de dire que, des quatre cardinaux, *l'un est suspect aux jésuites et à leurs partisans pour les louanges qu'il prodigua Victor-Emmanuel principalement à propos de ce qui s'est passé pendant la dernière maladie de S. M. (belle raison en vérité) ; un autre procède avec quelque prudence par peur de ses ouailles, au milieu desquelles il faut qu'il retourne plus tard*. Ceci posé, alors, les Jésuites n'ont les mains libres qu'à l'égard des groupes des deux autres cardinaux ; et dès lors *leurs artifices malins* et leur despotisme ne peuvent vraiment s'exercer que sur une partie et encore n'est-ce pas la plus nombreuse, de l'épiscopat italien. Comment se fait-il que la *Nazione* n'a pas même l'art de mieux arranger ses fables ? Dans son âge d'or, sous le ministère Menabrea-Digny, elle se montrait, d'ordinaire, plus ingénieuse. Il faut la plaindre : aujourd'hui, chez elle, l'esprit, pour employer une phrase en vogue, est à la hauteur de la position.

3. Nous ne faisons qu'exposer ces choses parce que leur simple exposé les réfute aux yeux de quiconque a tant soit peu plus d'esprit que les rédacteurs actuels de ce malheureux journal. Les nouvelles saugrentes qu'il débite sur le concile sur les Jésuites, sur le *manque de liberté* des évêques, ne sont pas plus vraies que cette autre, donnée dans la même correspondance : *Mgr Zinilli, évêque de Trévise (c'est tout dire) a déploré publiquement ces concilia-bules* (les réunions privées des évêques entre eux) *par lesquels les scissions déjà existantes s'aggravent encore.* Or, c'est un canard, et nous sommes autorisés à démentir formellement cette fausseté.

4. Depuis l'ouverture du concile nous avons fait remarquer plus d'une fois, et d'autres journaux catholiques ont remarqué comme nous, dans le *Français*, de Paris, des correspondances romaines sur le concile que l'on a bien le droit de trouver étranges dans une feuille qui défend la cause du catholicisme. Faute d'espace dans la livraison présente, nous nous bornerons à indiquer ce passage du 3 janvier 1870. A propos de *majorités et minorités* fantastiques qu'il se plaît à rêver dans l'assemblée des Pères ; à propos de ce qu'il aimerait ou n'aimerait pas à voir définir, un de ses correspondants lui ose écrire : *Mais ce qui achève de la former (la majorité) et de la rendre considérable, ce sont les vicaires apostoliques employés aux missions, lesquels (dans les choses du concile) se conforment à une direction uniforme donnée chaque semaine par la Propagande. Ils sont plus de 230.* Or nous sommes à même de donner le démenti le plus catégorique à cette assertion, par laquelle on insinue ouvertement que le Saint-Siège pèse sur le libre-arbitre de 230 évêques dans les discussions et décisions conciliaires. Sur ce point, comme sur tant d'autres, le *Français* est mal servi par ses correspondants romains. La règle d'un journal catholique qui veut écrire dans un sens catholique sur les événements du concile, est de respecter la hiérarchie ecclésiastique et surtout son Chef, qui est le Souverain Pontife. Or, une pareille insinuation est manifestement injurieuse à l'une et à l'autre.

En voici une autre, non moins futile, que nous trouvons dans le No du 5 et que nous ne saurions passer sous silence ; ces jours-

ci, une émotion très-vive s'est produite dans Rome. Le bruit s'était répandu tout à coup d'un projet d'acclamation qui devait avoir lieu mardi, fête de l'Ephanie. Nos lecteurs savent que le Français est ennemi juré des acclamations. Soit, mais voici qui est plus fort. Les auteurs de cette émotion très-vive, c'es nous ! Les rédacteurs de la *Civiltà*, forts de leur majorité considérable (les correspondants du Français rêvent sans cesse des majorités et des minorités) dont le point d'appui se compose surtout des évêques italiens, étaient r'venus à une idée dont ils sont les Pères, l'idée de l'acclamation. Voilà la cause de cette très-vive émotion dans toute la ville. Que le Français croie bien que celui qui écrit de pareilles niaiseries se moque de lui et de ses lecteurs. L'historiette de ce projet et de cette émotion nous eût égayés si nous l'avions trouvée dans le *Figaro* ou dans le *Charivari* : dans le Français, elle nous a fait pitié, et nous nous sommes écriés : *pauvre Français !*

5. Le 4 janvier, l'Agence télégraphique Havas a distribué à tous les journaux français la nouvelle que la *Civiltà Cattolica*, dans sa livraison de 1870, démentait la nouvelle répandue par divers journaux et entre autres par la *Nazione* et *L'univers*, d'une altercation qui aurait eu lieu dans la salle conciliaire entre quelques évêques et les cardinaux légats du Pape. Il est vrai que nous n'avons pas dit que l'*Univers* l'eût donnée. Nous aimons à croire qu'il y a eu là une innocente erreur du correspondant romain de l'Agence. Néanmoins, nous la prions de bien recommander à son correspondant de lire avec plus de soin et d'extraire avec plus de scrupule, afin qu'on ne puisse pas la soupçonner d'être une boutique d'inexactitude calculées dans l'intérêt d'un parti. En attendant, l'*Univers* se sera aperçue que l'erreur qui lui a si justement déplu ne provient pas de nous, qui lui avons toujours donné des preuves d'estime sincère et d'affection fraternelle.

NOUVELLES DIVERSES.

1. Souhais du concile au Saint-Père pour les fêtes de Noël.— 1. Chapelles papales.— 3. L'octave de l'Épiphanie à S. André della Valle.— 4. L'Académie polyglotte de la Propagande.— 5. Dévotion populaire pour la fête de Noël.— 6. Déclaration de principes faite par les *Libres-Penseurs* de l'Anticoncile de Naples.— 7. Apothéose de Satan opposée au concile Vatican par les *Libres-Penseurs* de Bologne.— 8 Hommage de la jeunesse catholique italienne au Pape et au concile.

1, 2, 3, 4. V. ces nouvelles dans la *Correspondance de Rome*, aux Extraits du journal officiel, NNos de décembre et janvier.

5. Outre ces splendides démonstrations de la foi et de la piété des Romains, la piété simple et populaire des fidèles envers l'Enfant-Jésus, dans tant d'églises de Rome, attire les regards des évêques. Quelques-uns nous disaient avoir été attendris jusqu'aux larmes à la vue de ces enfants des deux sexes qui, selon la coutume romaine débitaient de petits sermons, des dialogues et des poésies, surtout devant la Crèche de l'Aracoeli ; d'autres racontaient qu'ils s'étaient vivement intéressés aux Crèches non pas tant pour l'art avec lequel elles sont construites, que pour la piété simple du peuple qui les afflue. On a vu beaucoup d'évêques se mêler au peuple dans les églises et même, hors des églises, dans les visites aux crèches de la Tour Anguillara, au Trans-tévère, des Douaniers, à Ripa-Grande, et du convent des Saint-Apôtres. Celle-ci a été construite par les soins du révérend P. Bonelli, curé de cette paroisse. L'Enfant Jésus, comme de juste, forme le centre de la composition ; au-dessus de sa tête s'ouvre une gloire remplie d'anges dans l'allégresse, laquelle gloire s'élève de plus en plus lumineuse jusqu'au Père Éternel ; en bas, on voit les environs de Bethléem, avec des scènes formées de pasteurs venant en pèlerinage à la cabane, des grottes, des maisons de

campagne, des troupeaux qui paissent, des fontaines qui jaillissent, des ruisseaux qui murmurent, des eaux sur lesquels naviguent des embarcations, etc., le tout travaillé et disposé avec un grand art. De pareilles représentations sont une école populaire de foi et de piété. Nos aïeux avaient coutume de consacrer un mois de l'année à cette pieuse récréation, dans leur enfance : c'est ainsi qu'ils approfondissaient le mystère de l'Incarnation et de la Nativité du Rédempteur, c'est-à-dire le pivot de l'histoire humaine et des relations de la terre avec le ciel.

6. Après ces nouvelles de dévotion, que nos lecteurs nous pardonnent de leur rapporter certaines impiétés de l'Anti-concile.

La question de Naples, fidèle aux ordres du ministre de Rudini, ayant empêché les franc-maçons *libres-penseurs* convoqués par Ricciardi en *Anti-concile*, de déverser leur haine contre Napoléon III et de déclarer la guerre à toute la monarchie, cette assemblée finit comme nous l'avons raconté dans notre dernier No. Le peu que les sectaires avaient pu dire dans les deux seules séances qu'ils tinrent au théâtre San-Ferdinando était plus que suffisant pour révéler l'horreur de leurs projets et la haine infernale dont ils étaient animés contre la religion et la morale catholique. Mais ils jugèrent opportun de faire une protestation, une *déclaration de principes*, et Ricciardi la fit imprimer dans le journal officiel de la secte, qui est le *Popolo d'Italia*. Ce sont là des documents qui justifient pleinement de ce que les feuilles catholiques ont publié au sujet des projets diaboliques de la secte franc-maçonne, et pourtant nous croyons devoir les reproduire *in extenso*.

“ Interrompus dans nos pacifiques discussions par un acte opposé à toute loi et notamment à l'art. 32 de la constitution du royaume d'Italie, nous renvoyons l'accomplissement de notre tâche au mois de septembre 1870, époque où se réunira en Suisse le congrès des *libres-penseurs* proposé dès le commencement de l'année par les rédacteurs du *Rationaliste* du Genève. En attendant que nous puissions faire entendre notre voix sur une terre entièrement libre, nous renouvelons nos

prote
docu
à l'as
bres
me te
le co

“
diver
dre p
procl
dances
la sol
tres ;
le pri
ils pr
officie
et la
la néc
gieuse
Naple

N'e
divin
la soci
tion d
ler de
religio
aux p
princi
des lib
impie
morali

Ma
M. Re
la seco
trop d
en syn

protestations contre la violation de nos droits, laissant, comme document de l'*Anti-Concile*, la déclaration de principes présentée à l'assemblée le 16 décembre par la commission de cinq membres nommés à cet effet et adoptée par quatre sur cinq, et en même temps la déclaration proposée par le membre dissident. Pour le comité provisoire de l'*Anti-concile* : le président, Ricciardi.

“*Déclaration des principes.* Les soussignés, délégués de diverses nations du monde civilisé, réunis à Naples pour prendre part à l'*Anti-concile*, affirment les principes ci-après. Ils proclament la libre raison contre l'autorité religieuse ; l'indépendance de l'homme contre le despotisme de l'Eglise et de l'Etat ; la solidarité des peuples contre l'alliance des princes et des prêtres ; l'école libre contre l'enseignement du clergé ; le droit contre le privilège. Ne reconnaissant pas d'autre base que la science, ils proclament l'homme libre et la nécessité d'abolir toute Eglise officielle. La femme doit être affranchie des liens que l'Eglise et la législation opposent à son plein développement. Ils affirment la nécessité de l'instruction en dehors de toute intervention religieuse, la morale devant en être complètement indépendante. Naples, 17 décembre 1869. (*Suivent les signatures*).”

N'est-il pas démontré par là jusqu'à l'évidence que l'Esprit divin soutenait Pie IX lorsqu'il proscrivit souvent et bien haut la société et les principes de la franc-maçonnerie, d'une institution dont le développement logique conduit ses esclaves à formuler de pareilles propositions ? La négation de Dieu et de toute religion ; l'anéantissement du catholicisme ; l'imposition violente, aux populations d'une éducation matérialiste, d'où soit exclu tout principe d'une morale fondée sur la religion : voilà le programme des *libres-penseurs* ! Peut-on examiner quelque chose de plus impie, de plus tyrannique, une profession plus cynique de l'immoralité ?

Mais les *libres-penseurs* français qui, parlant par la bouche de M. Regnard, avaient fourni à la police l'occasion de dissoudre la seconde réunion de l'*Anti-concile*, trouvèrent probablement trop décolorée cette formule d'athéisme et d'immoralité, érigée en symbole de foi maçonnique. Ils en rédigèrent alors une autre

qu'ils firent présenter au comité par M. Regnard, revêtue de la signature de M. Ricciardi, et publier par le *Popolo d'Italia* : c'était, selon eux celle qui devait exprimer au naturel le but auquel tendent les *libres-penseurs parisiens*. Si jamais ce but est atteint, on aura plus rien à envier, en fait de religion, aux anciens aborigènes de l'Australie. Voici ce document :

“ Les libres-penseurs parisiens reconnaissent et proclament la liberté de conscience, la liberté d'examen et la dignité humaine. Ils considèrent la science comme l'unique base de toute croyance et repoussent, en conséquence, tout dogme fondé sur une révélation quelconque. Ils reconnaissent que l'égalité sociale et la liberté ne peuvent exister lorsque l'individu est instruit. En conséquence, ils réclament l'instruction à tous les degrés, gratuite, obligatoire, exclusivement laïque et matérialiste : la société a le devoir de mettre l'individu en état de donner cette instruction à ses enfants.

“ En ce qui concerne la question philosophique et religieuse : considérant que l'idée de Dieu est la source et le soutien de tout despotisme et de toute iniquité ; considérant que la religion catholique est la plus complète et la plus terrible personnification de cette idée ; que l'ensemble de ses dogmes est la négation même de la société ; les *libres-penseurs* de Paris assument l'obligation de travailler à l'abolition prompte et radicale du catholicisme, à son *anéantissement*, par tous les moyens compatibles avec la justice, y compris la force révolutionnaire, qui n'est que l'application à la société du droit de légitime défense. *Regnard*. Pour copie conforme à l'original : *Ricciardi*.

7. A Bologne, ville des plus catholiques et des plus dévouées au Saint-Siège, se réunirent quelques *libres-penseurs*, dont plus d'un a reçu des traitements et des honneurs du gouvernement de Florence. Heureux de se voir encouragés par le gouvernement à tenir tête au concile œcuménique du Vatican, ils l'ont fait d'une façon encore plus abominable que les frénétiques rassemblés à Naples. Les catholiques de Bologne voulaient fêter à S. Pétrone l'inauguration du concile œcuménique ; mais sous le futile prétexte de maintenir l'ordre public, l'autorité civile em-

péc
auc
en p
ouv
quel
tout
son
cette

Jo
Bolo
ratur
Bolo
bon
Jésus
chang
qu'il
toute
publi
qui,
ses je
avait
du co
mer c
Tenta
sei tu
pour
vainq
princi
M. Ca
et : So
ha vin
proste
Passa

(1) O
(2) P
(3) S
cu !

pêcha la fête. Par contre, les *libres-penseurs* ne rencontrèrent aucun obstacle lorsqu'ils voulurent faire l'apothéose du Diable, en publiant un *Hymne à Satan*. Il faut que les bons catholiques ouvrent bien les yeux et voient bien, dans toute sa scélératesse, quelle est la secte qui tyrannise maintenant l'Italie. Il faut que tout le monde comprenne combien les bons catholiques ont raison de professer tant d'horreur pour les principes libérateurs de cette secte. Aussi allons-nous en parler brièvement.

Josué Carducci est un professeur entretenu à l'Université de Bologne, par le gouvernement italien, pour y enseigner la littérature italienne; il est en outre conseiller municipal. Quand Bologne était sous l'autorité légitime du Saint-Siège, il posait en bon chrétien et chantait en vers les gloires et les triomphes de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. La révolution venue, il changea, non pas de sentiment mais de masque, et s'afficha tel qu'il était au fond : le *Bullettino* maçonnique publie son nom en toutes lettres. C'est un franc-maçon de la pire espèce connu au public sous le pseudonyme d'Enotrio Romano. Ce *libre-penseur* qui, en même temps que la littérature, enseigne certainement à ses jeunes disciples ses idées en fait de religion et de morale, avait composé un *Inno a Satana*. A l'occasion de l'inauguration du concile œcuménique, il permit à un certain Bordoni d'imprimer cette pièce de vers dans le *Popolo*. Montanelli, dans sa *Tentazione*, s'était contenté de chanter : *Signor d'Italia, o Satana sei tu* (1). Le professeur Carducci a trouvé que c'était trop peu pour le Diable, que ce titre de *Signor d'Italia*. Il se l'est figuré vainqueur de Dieu même et l'a invoqué comme : *Dell'essere principio immenso—Materia e spirito, ragione e senso* (2). Pour M. Carducci, dans la lutte entre Dieu et Satan, tout a disparu, et : *Sol vive Satana—Ei tien l'impero.....Materia inalzati—Satana ha vinto* (3). Non content de l'adorer, il invite les peuples à se prosterner devant lui : *Ei passa o popoli—Satana il grande—Passa beneficio—Di loco'n loco—Su l'infrenabile—Carro del foco—*

(1) O Satan, c'est toi qui est le Seigneur de l'Italie.

(2) Principe immense de l'être, matière et esprit, raison et sentiment.

(3) Satan seul vit. Il occupe le pouvoir... Matière élève-toi, Satan a vaincu!

*Salute, o Satana—O ribellione—O forza vindice—Della ragione—
Sacri a te salgano—Gl'incensi e i voti!— Hai vinto il Geova— Dei
sacerdoti (1).*

Nous avons été saisis d'horreur en lisant ces vers, et nous ne les aurions certes pas reproduits si nous n'y avions été poussés par la pensée que, pendant que le gouvernement de Florence se proclame le restaurateur des lois et de la morale au milieu des peuples auxquels il a imposé un Statut dont le 1er art. déclare la religion catholique religion de l'Etat, ce même gouvernement stipendie et prépose à l'instruction de la jeunesse un impie de cette espèce, un homme qui a étalé avec un pareil cynisme son idolâtrie pour le diable, le monde et la chair. Il faut faire connaître cette infamie au monde entier, afin que l'on voie bien à quelle protection seraient confiés Rome et le Saint-Siège si les desseins de la secte pour achever l'unité italienne par l'annexion de Rome au royaume d'Italie venaient à s'accomplir.

Il n'y a pas jusqu'à Filopanti qui ne soit indigné d'une pareille publication. Quant au gouvernement, de Florence, si attentif à ce que disent les prêtres du haut de la chaire et au confessionnal, il n'a pas fait la moindre observation. Il est vrai que si Filopanti s'est indigné, ce n'était pas à cause de l'impiété de M. Carducci : c'était simplement parceque cette ostentation d'impiété nuisait à la cause démocratique. Voici le blâme qu'il a adressé au professeur : " Petrucelli della Gattina a fait un roman dont le héros est Judas Iscariote. Vous, avec plus de talent que lui, vous êtes tombé dans une aberration encore plus colossale. . . Quand vous vous écriez : *Salute o Satana— o ribellione*, vous croyez sans doute décerner un splendide éloge à votre protégé. Au contraire, vous rendez un splendide service au soi-disant concile œcuménique et aux ennemis de toutes les révolutions, même justes et nécessaires."

Pour s'excuser, M. Carducci répondit que l'*Inno a Satana* " est l'expression de sentiments tout à fait personnels, telle

(1) Il passe, ô peuples, Satan le Grand. Il passe bienfaisant sur le char de feu irrésistible. Salut, ô Satan ! O rébellion. ô force vengeresse de la raison ! Que l'encens et les vœux montent vers toi ! Tu as vaincu le Jéhova des prêtres !

qu'elle a jailli de mon cœur, du plus profond de mon cœur, une nuit de septembre 1863". Ces mots n'ont rien d'étonnant dans la bouche d'un homme qui proteste avoir voulu exalter par là "ces deux divinités de mon âme, la chair et le monde". Et cet homme est grassement payé par l'Etat pour enseigner une pareille littérature dans une Université comme celle de Bologne ! Et le gouvernement, sachant très bien qu'il n'a fait pompe de ces sentiments qu'en haine de l'Eglise catholique et du concile, ne le révoque pas ! Et puis, il y a de braves gens, pour ne pas les appeler autrement, qui nous recommandent la douceur, la courtoisie, la conciliation envers les sectaires qui constituent le gouvernement florentin !

8. Mais pour effacer la honte que ce blasphème étranger a infligée à la ville de Bologne, nous finirons en rapportant la belle Adresse envoyée au Saint-Père par la *Société de la Jeunesse catholique italienne*, dont le siège principal est à Bologne :

" Très Saint-Père,

" En ce jour si solennel, au moment où, en présence de tout le royaume céleste et de l'univers catholique, l'Eglise enseignante se réunit avec vous en concile œcuménique sur la tombe des SS. Apôtres Pierre et Paul et sous les auspices de la Vierge Marie-Immaculée : nous, représentants de la *Société de la Jeunesse catholique italienne*, au nom de tous les autres jeunes catholiques italiens, prosternés au pied des autels, ayant dans le cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous entendons affirmer solennellement et publiquement notre foi illimitée et notre soumission parfaite aux infaillibles décrets du concile Vatican, dès le premier jour de sa glorieuse convocation, pour remplir notre plus sacré devoir de fils obéissants et aimants de la Ste Eglise, et pour répondre aussi par notre faible voix aux blasphèmes, aux calomnies, à la fureur infernale des ennemis du saint concile, non moins qu'aux doutes et aux peurs imprévoyantes de trop timides sectateurs de l'Evangile.

" Nous, donc, jeunes catholiques d'Italie, nous déclarons en union avec nos fervents frères de Belgique, que " nous nous tenons pour astreints à vénérer les décrets du prochain concile

œcuménique sanctionnés par le Souverain-Pontife, comme les saints Evangiles ; que, dès lors, nous promettons dès-maintenant de soumettre absolument, entièrement, indistinctement notre intelligence à ses décrets dogmatiques, comme à des enseignements de Dieu, de conformer notre conduite aux dispositions disciplinaires établies en vertu de son autorité législative, et de défendre tous les actes conciliaires, certains que nous défendrons ainsi les actes mêmes de Dieu, agissant par le moyen de l'Eglise que le Christ a établie sur la terre. Telles sont nos fermes résolutions : qu' Dieu daigne le bénir !

“ Cette profession de foi, nous la déposons humblement entre vos mains apostoliques, ô bienheureux Père, vous que nous vénérons tous comme Pierre vivant, comme Chef visible de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, comme la bouche infailible de l'Eglise et de Jésus-Christ lui-même, comme le pasteur suprême des Agneaux et des Brebis, comme le Vicaire de Dieu, comme celui dont la parole est pour nous et pour tous les catholiques de l'univers, *Veritas Domini*, qui dure éternellement, *manet in æternum*.

Implorant sur nous et sur notre société, et sur tous les jeunes catholiques italiens, la bénédiction apostolique, nous baisons dévotement vos pieds sacrés.

“ Bologne, le 8 décembre 1869.

“ Vos très-humbles, très-affectionnés et très-obéissants fils :

“ Pour la Société :

“ Dr. J. Acquaderni, président du Conseil supérieur (suivent 22 autres noms de président dans différentes villes).

“ Mgr. J. Rovere, assistant ecclésiastique du Conseil.

Esprit

ne

Le

le Va

pour

pourr

ces de

tes ign

ramme

Voy

1. I

profon

faits et

lant les

Elle v

discour

absolue

chet, à

zani a

gnalé l

bien al

quant à

Capalti

au men

cette aff

Capalti

ment, u

retiré la

un tel a

l'esprit

I.

Esprit des correspondances romaines 1. de la *Nazione*.— 2. du *Corriere di Milano*.— 3. de la *Perseveranza*.— 4 de l' *Opinione*.— 5 du *Francais*.

Le journalisme libérateur d'Italie continue à dénigrer le concile Vatican. Il veut le faire mépriser et prendre en défiance et pour cela, il recourt au mensonge et à la calomnie. Comment pourrait-il autrement en offusquer la majesté ? Les correspondances de Rome sont le lieu où il s'exerce à ce jeu. Ces lettres, toutes ignoiles et effrontées, diffèrent dans la forme, selon le tempéramment du *spiritus mendacii* qui les a inspirées.

Voyons-en quelques unes de la première quinzaine de janvier.

1. La *Nazione* veut se donner des airs de sagesse et de sens profond. Elle ment et calomnie, mais elle ment en racontant les faits et leurs incidents sérieusement, et calomnie en les émailant les uns et les autres de réflexions et de gloses dignes du fond. Elle vous donne dans le No 6 des passages et des résumés des discours de quelque Pères : tel évêque a dit ceci ; tel autre cela : absolument comme si le correspondant s'était trouvé assis en rochet, à côté de l'orateur. Mais quand elle prétend que Mgr Tizzani a examiné un à un tous les *schemata* proposés et en a signalé les imperfections, elle se trompe grossièrement, et on voit bien alors qu'elle écrit de fantaisie. Dans le même No., attaquant à sa manière, c'est-à-dire calomnieusement, le cardinal Capalti, elle a joint, comme toujours, la calomnie de l'observation au mensonge du fait. Dans le No. suivant, elle est revenue sur cette affaire et dit que " par un fait sans précédent, le cardinal Capalti, un des quatre présidents, ou pour parler plus exactement, un des légats pontificaux (sic) qui président le concile, a retiré la parole à Mgr. Strossmayer ; que rien ne saurait justifier un tel acte d'arbitraire, qui a fait une profonde impression sur l'esprit des Pères." Puis viennent d'autres réflexions calom-

nieuses, d'autres faits mensongers, d'autres considérations fallacieuses, et enfin, comme bouquet, la nouvelle, d'une fausseté insigne, que Mgr. Nardi a licencié de ses appartements les prélats allemands parce que, dans les réunions qu'ils y tenaient, ils " se concertaient sur la manière de s'opposer à la définition de l'infailibilité ; " et cette dégoûtante calomnie, que ayant fait faire un trou dans une porte de la salle, le prélat écoutait et observait, de là, ce que faisaient ces évêques. Quand l'esprit de mensonge se laisse aller à un pareil excès d'effronterie, il n'est pas étonnant que, dans le No. 10, on lise que deux cardinaux ont protesté auprès du Pape contre la lettre Apostolique *Multipliques inter*, au nom des nations française et espagnole ; que le Pape leur a répondu en ordonnant la dissolution d'un groupe de prélats " internationaux " sous peine " des censures papales aux récalcitrants ; " que, N° 14, ayant divisé les membres de l'assemblée en prélats non dévoués et dévoués au Pape, elle représente ceux-ci comme ignorants, peureux et recourant au misérable subterfuge " d'éliminer le danger d'une bataille ? " La *Nazione*, grand journal, hostile au Pape et à l'Eglise, avait besoin d'un esprit puissamment menteur, et l'a trouvé dans son correspondant.

2- Le *Corriere di Milano* vient de naître, mais il donne déjà des marques de son esprit. Il vous débite des mensonges, des colonnies, mais, là, romantiquement, juvénilement. Ses correspondances du 1er et du 2e N° en sont un exemple insigne. Déjà quelques fils y sont tendus au moyen desquels ce brave correspondant vise au petit coup de scène du N° 6. C'est une espèce de tragicomédie, dont le sujet est l'infailibilité du Pape ; les acteurs, un évêque espagnol, le général des Jésuites avec ses vingt théologiens (chose indispensable pour le goût libérateur), et six cents évêques conjurés ; le lieu, la salle conciliaire dans la congrégation du 30 décembre. Au beau milieu de la discussion, l'évêque susdit " monte sur l'estrade et se met à parler sur le *schema* distribué aux Pères ; jésuites et conjurés sont là, le cœur palpitant ". Au plus fort de ses critiques, il découvre " une inexplicable omission, il est frappé d'étonnement ". Sous cette impression, il s'écrie : " je vois énumérées les propositions révoquées en doute et auxquelles nous devons croire, mais je ne vois

pas
rév
ce l
mo
pie
les
inst
fon
I
mon
Ma
men
pas
cet
N°
de p
à qu
pou
veut
mus
Le
men
3.
janv
croi
pou
pren
du t
du 3
sessi
dans
distr
lui i
ce qu
où s
Nous
en v
espi

pas, parmi elles, celle de l'infaillibilité papale que quelques uns révoquent en doute et à laquelle nous devons tous croire". A ce beau morceau d'éloquence, on répond : *Ita est bene, bene !* Ces mots s'élèvent de droite et de gauche, d'en bas, d'en haut, (les pieds eux-mêmes proclament l'infaillibilité) sur plusieurs banes ; les autres évêques se regardent l'un l'autre ; pendant quelques instants mouvement de têtes vers les conjurés ; puis silence profond."

Le ballon d'essai n'a pas voulu s'enlever. Trait magnifique, morceau dramatique d'un journal *politico-littéraire* archi-exquis ! Malheureusement, il y manque une chose essentielle : celui qui ment pour mentir et qui calomnie pour calomnier n'y regarde pas de si près. Les *correspondances* du *Carriere* écrites dans cet esprit ne sont qu'un triste amas de mensonges. Après avoir N° 7, blasphémé contre la Bulle des excommunications, qui venait de paraître, il fait chorus avec tous les impies et s'écrie : "jusques à quand le pouvoir politique aura-t-il à supporter les injures du pouvoir ecclésiastique ?" Le cri de l'impie contre le juste, qui ne veut pas tremper dans l'impiété, a toujours été celui-ci : *opprimamus pauperem iustum* ; écrivons-le par le mensonge, par la calomnie. Le *Corriere di Milano* et ses complices font leur devoir en mentant et en calomniant.

3. La *Perseveranza* n'ayant publié pendant la 1^e quinzaine de janvier, aucune correspondance de Rome, nous étions portés à croire qu'elle avait congédié ce lourdaud de correspondant qui, pour se donner des airs de personnage officiel, s'était laissé prendre si sottement en flagrant délit de mensonge. Mais point du tout. Il a reparu dans le N°. 17. Sa lettre porte la date du 3. Il y fait le calcul qu'il y a eu 8 congrégations et 2 sessions. Peu importe cette erreur de chiffre : nous avons vu dans la dernière livraison que notre homme est un menteur distrait. Grâce à l'esprit de mensonge qui le domine et qui lui inspire la fantaisie de paraître informé par le menu de tout ce qui a trait au concile, on ne saurait se figurer les mensonges où sa distraction le fait tomber dans cette correspondance. Nous ne les rapporterons pas tous ; ce serait trop long, mais en voici un bouquet. Les élections faites témoignent "d'un esprit déclaré de réaction contre la prépondérante immixtion

du haut clergé romain ; ” mensonge et calomnie. Le Pape a voulu s'en venger dans la composition de la congrégation pontificale ; calomnie sacrilège. C'est par suite d'une trahison qu'ont été publiés des documents conciliaires avant qu'ils aient été distribués ; mensonge. L'interprétation donnée à un passage de la *Correspondance de Rome* ; fausseté. La nouvelle que Mgr. Nardi et d'autres sont “ les plus éloquents orateurs de la compagnie : ” mensonge ridicule. Un petit coup de scène préparé par un évêque espagnol dans la congrégation du 28 a échoué ; ” id. On veut déclarer le Pape *maître divin* et en faire *un Dieu* ; propos de sotte et mauvaise langue. On veut faire passer l'infailibilité en dehors du concile ; id. Les promoteurs de cette entreprise sont les cardinaux Patrizi, Caterini, Cullen ; id. On procède par des voies illégales ; id. On voit qu'en fait de mensonges sur le concile les lecteurs de la *Perseveranza* sont largement servis et mistifiés sur une vaste échelle.

4. L'*Opione* travaille avec plus de fourberie que la *Perseveranza*. En marchande habile elle mêle les comptes-rendus du *Giornale di Roma* sur le concile à ses propres lettres, afin de faire passer du même coup la bonne et la mauvaise denrée. Mais elle ne tarde pas à être trahie par l'esprit de son correspondant, surtout quand il se laisse aller à critiquer, à voir, en imitant lourdement Sarpi, une cause venimeuse dans tous les faits qu'il raconte. Pour rendre le Pape ridicule elle entasse, sur sa visite à l'Eglise du Gesù, le 31 décembre, un amas de grosses bêtises. Pour jeter le discrédit sur les discussions conciliaires, elle invente des fables, rêve des oppositions, parle de coups de sonnette. Pour avilir de vénérables prélats, elle les dépeint dépendants, serviles, courant après les honneurs. En fait de mensonges, le correspondant romain de l'*Opione* vaut les correspondants des journaux susdits. On voit qu'ils se gaudissent dans le mensonge comme dans leur élément naturel. Il n'est pas étonnant, dès lors, que les journaux tant soit peu honnêtes d'outre-monts n'accordent à leurs nouvelles aucun crédit, les méprisent même.

Une observation. De même que ces journaux sont tous ennemis enragés de l'Eglise, et d'accord dans les mensonges et la calomnie, ils ont tous, dans leurs attaques, le même objectif. Et savez-vous lequel ? L'infailibilité du Pape ! C'est là l'objet de

leurs mépris, de leurs plaisanteries, de leurs calomnies, de leurs fureurs. Quiconque est du parti de l'infaillibilité est, à leurs yeux, un fourbe, un ambitieux, un sot, un âne, un esprit servile. Par contre, quiconque s'y montre contraire est digne d'éloges, homme d'un grand savoir, d'un esprit élevé et indépendant. On voit que tous considèrent l'infaillibilité pontificale comme le point capital sur lequel il leur faut absolument vaincre ou mourir.

5. Le *Français* étant un journal catholique, ses correspondances doivent être et sont en effet d'un esprit catholique. Il y a donc entre elles et celles des journaux impies d'Italie un profond abîme et si nous en parlons ici, ce n'est pas que les unes et les autres offrent quelque similitude d'esprit. Maintenant que nous avons rempli ce devoir de stricte justice, arrivons au fait. L'auteur de ces correspondances proteste qu'il n'appartient à aucun parti pour ou contre l'infaillibilité pontificale (N^o. 11, 18,) et la rédaction le loue comme homme de bonne foi, d'une droiture extrême, et généralement sûr de ce qu'il écrit (No. 18). Nous croyons tout cela. Cependant, nous croyons pouvoir dire que l'esprit de ses correspondances se manifeste de façon à n'en pas douter pour un esprit de parti, en dépit de la profession qu'il a faite et des louanges qui lui ont été données.

En effet ayant diyisé l'épiscopat réuni à Rome en deux partis, il décerne tous ses éloges aux évêques d'un de ces partis et n'en réserve point pour ceux de l'autre. Ceux-ci, il en parle en bloc, comme des gens sans honneur. Ceux-là, au contraire sont tous, dans les discussions, de grands orateurs, des hommes d'une profonde doctrine ; ils émeuvent profondément les esprits, même ceux de leurs adversaires, et le succès de leur parole est toujours admirable, brillant. Les opposants ont parlé contre les *schemata* avec énergie et indépendance, avec une grande fermeté avec une inébranlable fermeté, avec une extrême fermeté, avec une grande autorité ; ils ont donné des preuves d'un grand caractère, d'un caractère fortement trempé. Nous ne doutons pas que les vénérables prélats si exaltés ne méritent ces éloges et d'autres encore. Notre unique but est de signaler en cela l'esprit du correspondant, esprit de parti. Or que le correspondant se souvienne qu'il reprocha un jour à celui de l'*Univers* d'avoir parlé des senti-

ments des prélats espagnols et italiens sans dire un mot de ceux des autres : " on reconnaît, disait-il, le procédé habituel de ce journal, toujours si prompt à lancer contre ses adversaires l'accusation de mauvaise foi " (No. 41). Loin de nous la pensée de vouloir lui appliquer ses propres paroles. Seulement, nous dirons qu'il est si aveuglement attaché à son prétendu parti, qu'il en exagère les louanges jusqu'au ridicule. Figurez-vous que le concile a trouvé en ce parti son S. Bernard, son S. Thomas, et en entendant parler les Pères de cette couleur (il cite un témoin auriculaire) *j'ai cru entendre frémir les ailes du Saint-Esprit* (N. 4).

Qu'on nous permette une demande, une seule. Pourquoi le correspondant insiste-t-il tant pour donner du relief à *l'énergie* et à *l'indépendance* qu'ont déployées les orateurs ? Pourquoi signale-t-il la forte trempe de leur caractère ? Pourquoi a-t-il cru devoir faire main basse sur toutes les épithètes laudatives que renferme le Dictionnaire français pour les appliquer à la *fermenté* de ces orateurs ? Qui donc a rendu nécessaires d'aussi nobles traits de courage ? Le Pape ? Les cardinaux présidents ? Les Pères de l'opinion contraire ? L'esprit de parti a certainement empêché le correspondant de s'apercevoir de l'offense que renferment ses expressions. Il y a plus : faisant l'éloge d'un prélat, il écrit " qu'il a défendu avec une *grande énergie* les droits de la science, qu'il a réclamé les plus larges franchises pour les expériences et les découvertes des hommes ". En outre, que " toutes les libertés légitimes de l'esprit humain ont trouvé devant l'Eglise de *hardis* défenseurs " (N. 9) ; en un mot que " les droits légitimes de la raison, de la science, de la liberté, ont trouvé des avocats qui ont su s'élever à la hauteur de ces grands sujets " (N. 18). Donc, les *droits de la science* devant l'Eglise sont si vils ; les *franchises* auxquelles ont droit les découvertes scientifiques sont si violées ; les *libertés légitimes* de l'esprit humain sont si foulées aux pieds, qu'elles ont besoin de *très-grands avocats* pour plaider leur cause, de défenseurs d'une *grande énergie*, et assez audacieux pour oser la plaider. Le Français se plaint que les correspondances de l'*Univers* fournissent : journaux impies l'occasion de tirer de fausses conclusions sur le compte du concile ; qu'il considère un peu les siennes. Si le

Sie
ceux
gran
don
les
énei
l'Eg
piéd
l'im
men
S
A c
mod
à l'a
y au
dégr
une
les p
et de
mar
prem
mill
cath
de l
oubl
sur
Se
parti
oppo
hom
dans
peni
pisc
diffi
gisse
une
Cett
les a

Siecle, l'Opinion Nationale et d'autres du même acabit, disaient : ceux qui, au concile, s'opposent aux *schemata* ont besoin de grande énergie, d'indépendance, de courage, de fermeté extrême : donc il n'y a pas, au concile, de liberté ;—les droits de la science, les libertés légitimes de l'esprit humain ont besoin d'hommes énergiques et résolus qui prennent leur défense devant l'Eglise et les réclament : donc ils sont violés et foulés aux pieds ;—ne seraient-ce pas deux calomnies effrontées, basées sur l'imprudence de son correspondant, dont nous ne voulons nullement, d'ailleurs, attaquer la bonne foi ?

Ses jugements sont en grande partie empreints du même esprit. A ceux de son opinion, il décerne la patente de *parti de la modération et de la sagesse* (N. 3). Quel nom donnera-t-il alors, à l'autre parti ? Ne nous en occupons pas. Toujours selon lui, il y aurait dans " le parti de la modération et de la sagesse " divers degrés et honneurs, car tel évêque a de la *modération*, tel autre une *grande modération*, un troisième, enfin, est un *des apôtres les plus convaincus et les plus énergiques du parti de la modération et de la prudence* (N. 18). Puis il exalte ce même parti, fait remarquer que les diocèses des évêques qui le composent sont les premiers de l'Eglise, que leur population est d'environ 70 millions ; se promenant ensuite à travers le monde, il voit les catholiques, chez les peuples les plus civilisés, se serrer autour de lui et proclamer son opinion. Mais, dans ce vol rapide, il oublie que son parti ne compte qu'un petit nombre de Pères sur 750.

Seulement, ayant dépensé toutes ses louanges en faveur de son parti, il est naturel qu'il n'ait plus que des critiques pour le parti opposé. La première est à l'adresse des vicaires apostoliques. Ces hommes qui, renonçant à tous les avantages qu'ils auraient trouvés dans leurs pays et dans leurs familles, sont allés mener la vie si pénible des missions, par amour pour les âmes, et chez qui l'épiscopat n'est que la couronne des fatigues et des dangers d'un difficile apostolat ; ces hommes, au dire du correspondant, n'agissent pas selon leur conscience, mais d'après un mot d'ordre, une impulsion qu'ils reçoivent chaque semaine de la Propagande. Cette double et coupable insinuation contre ces prélats et contre les autorités de la Propagande est si étrange, que nous croyons

devoir la reproduire textuellement : *Mais ce qui achève de la former (la majorité), ce sont les évêques in partibus et les Vicaires apostoliques employés dans les missions, qui se conforment à une direction uniforme donnée chaque semaine à la Propagande (N. 3).* Et au moyen de cette supposition archi-fausse, notre homme se flatte d'avoir jeté le discrédit sur le parti de la majorité, qui compte, selon lui, environ 250 de ces évêques ou vicaires apostoliques si dociles

Ce n'est pas tout. Après avoir soutenu que les décisions doivent se prendre non à la majorité, mais à l'unanimité morale des voix, il ajoute : " autrement, on éprouverait la tentation d'examiner comment se forme cette majorité, comment sont répartis les sièges épiscopaux dans les divers pays, et quelle est leur importance relative (N. 3). Nous, au contraire, nous éprouvons une forte tentation d'examiner jusqu'à quel point il est de bonne foi, ce correspondant qui ose jeter un odieux soupçon sur la formation de la majorité, c'est-à-dire sur plus de 600 prélats ; de lui demander où il a pêché cette bizarre opinion que la valeur du vote dépend de la répartition des diocèses et de leur importance, plutôt que du droit sacré de la dignité épiscopale, qui est égale chez tous. Nous serions encore tentés de lui demander où il a appris à qualifier l'opinion de l'infailibilité pontificale d'un parti, d'une école particulière, d'une école exclusive (N. 7). Une opinion consacrée par la tradition de toute l'antiquité, professée solennellement, de nos jours, par les conciles provinciaux de Bohême, de Hongrie, de France, d'Angleterre et d'Amérique, confessée par 500 évêques en 1867 et scellée par tant d'actes du Saint-Siège contre le jansénisme et surtout par la définition de l'Immaculée-Conception peut-elle être qualifiée d'opinion d'un parti, d'une école particulière, d'une école exclusive ? La témérité du correspondant ne peut être excusée que par les énormes préjugés qui doivent voiler son intelligence, ou par son ignorance de la question. ,

Etant dans pareille disposition d'esprit, figurez-vous comment il a dû accueillir le bruit que plusieurs évêques signaient un *postulatum* demandant la définition explicite de l'infailibilité pontificale. Ce bonhomme, confessant l'importance de ce fait, épanche sa tristesse avec d'indignes soupçons : " ce serait un scrutin no-

minal
pondé
qui au
croire
et le r
Et alo
Veuil
à enter
d'un p
tation
goit qu
docum
critiqu
des rai
prélats
conform
la liber
ni cont
lorsqu'i
mais en
à tous l
de l'erre
tulatum
S'il a
de l'ép
personn
être dan
favorab
des Père
homme)
pétueux,
ment, se
escapade
aux trav
fâcheux
du corre
grand r
fermeté

minal dans des conditions nullement favorables à un *suffrage pondéré et entièrement libre* ; ce serait un vote extra-conciliaire, qui aurait tout l'air d'un *défi anticipé*." Puis, " comment faire croire au public que la surprise, la pression morale, le transport et le respect humain n'ont été pour rien dans cette affaire ? " Et alors, son sang s'échauffant, à propos d'une lettre de M. Louis Veuillot à l'*Univers*, il se déchaîne contre cet écrivain, lui donne à entendre qu'il n'y aura jamais union de sentiments sur l'*opinion d'un parti* et menace le monde, d'un air terrible, d'une manifestation des esprits *dans le sens opposé* (N° 7). Quand il s'aperçoit que le bruit était fondé, quand il en a la preuve dans le document lui-même, alors il en dit tout le mal possible. Il critique le mode de souscription, il condamne le développement des raisons, il censure jusqu'au style. Sur l'autorité de très-graves prélats, il taxe l'acte en général d'imprudence, il le déclare non conforme à l'autorité supérieure, il l'accuse de porter atteinte à la liberté. Et malgré cela il proteste qu'il ne prend parti ni pour ni contre ! Ses préjugés l'avenglent complètement. Au reste, lorsqu'il aura appris que d'autres prélats vénérables ont usé aussi, mais en sens contraire, du droit de pétition largement accordé à tous les Pères par le Pape, il est à croire qu'il se sera aperçu de l'erreur où il était tombé en critiquant si amèrement le *postulatum* de la définition.

S'il attaque avec tant d'inconvenance les actes de la majorité de l'épiscopat, on comprend qu'il ne traitera pas mieux les personnes. Et en effet, le correspondant du *Français* nous paraît être dans une continuelle irritation nerveuse contre les personnes favorables à l'infaillibilité. " Il y a ici, dit-il, en dehors, s'entend, des Pères du concile (restriction nécessaire sur les lèvres de notre homme), un *grand nombre d'esprits exaltés, bouillants et impétueux*, qui parle de la façon la plus inconvenante. Ils s'enflamment, se passionnent, et troublent par leurs indiscretions et leurs escapades ce calme et ce respect avec lesquels on devrait assister aux travaux du concile et en attendre l'issue (N° 15)". Il est fâcheux que ce grand nombre d'exaltés ne soient pas de l'opinion du correspondant, il les transformerait sans aucun doute en un grand nombre d'hommes énergiques, indépendants et d'une fermeté sans égale. Mais il n'en est rien ; et voilà pourquoi il vous

les accable d'une grêle d'épithètes flétrissantes, ce même correspondant si partisan de la modération et de la sagesse !

Mais le *Français* va plus loin encore. Non seulement il estime que ces esprits bouillants sont indiscrets, mais il les croit et les déclare capables des plus grandes noirceurs. Le correspondant avait donné la nouvelle d'un bruit qu'il disait courir à Rome au sujet d'une tentative pour faire proclamer par surprise la définition de l'infailibilité pontificale ; mais en même temps il disait que cela lui paraissait impossible dans la pratique, attendu que l'on devrait, pour ce faire, fouler aux pieds *règlements, décrets et anathèmes*. Que fait le *Français* ? Dans sa bonne foi, il n'hésite pas à donner un corps à des ombres et à mettre à la charge des rédacteurs de la *Civiltà Cattolica* une énormité aussi grande que celle de cette prétendue tentative, et, bien plus, d'y faire tremper les évêques italiens, qui auraient prêté leur appui. On aura peine à croire, et pourtant c'est la vérité : en effet, le *Français* se montrait si sûr du fait, qu'il alléguait sa non-réussite comme une preuve irrécusable de la maturité et de la liberté avec lesquelles on procède au concile, et ce, pour donner un démenti aux assertions de l'*Opinion nationale*. " Il est bon qu'on sache, dit-il, que si, à Rome, certains esprits trop ardents sont portés à violer les règles de la prudence et de la maturité, la volonté du Saint-Père et des évêques réunis est de n'en négliger sur aucun point l'observation." Après ce préambule, vient une lettre particulière où l'on rend compte de la monstrueuse tentative en l'attribuant à la *Civiltà* et aux évêques italiens et en donnant son insuccès comme une preuve de l'assertion ci-dessus (No. 5). Le *Français* lui-même nous fournit les termes dont nous nous servirons pour démentir cette supposition. Se plaignant de ce qu'un journal italien lui avait prêté, sur le compte d'un acte pontifical, une appréciation qui était de l'*Agence Havas*, il criait à la *diffamation* (N° 14). Nous pourrions en faire autant à propos de sa supposition sur notre compte, d'autant plus qu'il a accepté le démenti de son assertion au sujet des vicaires apostoliques, mais n'a pas accepté, au moins ouvertement, celui qui a trait à la *Civiltà* et aux évêques italiens.

La
concil
intitu
concil
publi
livrais
" Il r
réfute
ennuy
Dan
publie
D. R.:
est plu
sans tr
les re
Vienne
pas, il
trop in
concile
avec les
à ce su
magne
d'autre
concile,
journa
opinion
de plus
aux poi
Alors tr

II.

LA NUOVA ANTOLOGIA, REVUE FLORENTINE, ET LE CONCILE.

La *Nuova Antologia* a commencé à s'occuper, à sa façon, du concile, dans son N° de décembre 1869, où l'on trouve un article intitulé ; *Du présent et de l'avenir du catholicisme à propos du concile oecuménique*, par le Dr Pantaleoni. Cet article a été publié ensuite à part, comme nous le disions dans notre 1e livraison de janvier, où nous avons porté ce jugement sur l'écrit : " Il ne mérite pas une réfutation. Ce sont des choses qui se réfutent elle-mêmes et qui sont inoffensives parce qu'elles sont ennuyeuses".

Dans son N° de janvier, l'*Antologia*, poursuivant son but, publie un second article, intitulé *Le Concile du Vatican*, par S. D. R.: on croit que c'est un M. Salvator de Renzi. Son article est plutôt historique. En effet, il décrit longuement et raconte sans trop d'erreurs la solennité de l'ouverture du concile, d'après les relations officielles et les journaux les plus accrédités. Viennent ensuite quelques considérations : puis, revenant sur ses pas, il narre l'indiction du concile et nous donne un résumé, pas trop inexact des diverses bulles et constitutions concernant les conciles publiés jusqu'ici, en y rattachant le récit des négociations avec les gouvernements ou plutôt des gouvernements entre eux à ce sujet, des réunions épiscopales et actes y relatifs en Allemagne et en France. Il dit un mot du P. Hyacinthe, du jubilé, d'autres faits encore antérieurs à l'ouverture. Revenant au concile, il expose l'élection des députations et tout ce que les journaux lui ont appris sur les congrégations, votes, discours, opinions diverses, ne faisant que résumer ce qu'il a cru trouver de plus vrai dans l'immense fatras des correspondances écrites aux points de vue les plus divers qui inondent les journaux. Alors trouvent naturellement place les considérations ordinaires

des libéraux sur l'infaillibilité, sans que d'ailleurs, S. D. R. nous semble témoigner de plus d'ignorance ou de mauvaise foi que les auteurs de tant d'articles que publient tous les jours des feuilles plus théologiennes et plus catholiques que l'*Antologia*. Il termine par quelques considérations sur les rapports de l'Italie avec la Papauté; point sur lequel il pouvait tenir et on tient ordinairement, dans son parti, un langage pire. L'article est décousu; on n'y trouve pas une idée dépassant la mesure de l'ordinaire, soit en fait d'histoire, soit en fait de politique. Il y a un peu de tout de cela formant un tout plus que médiocre.

Néanmoins, nous réfuterons brièvement quelques-unes de ses inexactitudes et de ses erreurs. En ce qui concerne les faits, voici qui atteste l'irréflexion de l'auteur. Il dit, p. 6, que "les abbés et les généraux d'ordre ont également place au concile", mais que "les seuls abbés *nullius* ont le pouvoir de voter". Or il est notoire que les généraux d'ordre aussi bien que les abbés *nullius* ont ce pouvoir, non point de droit, mais en vertu d'un privilège. P. 7, on lit que, "dans les sessions, par allusion au feu descendu au Cénacle, les Pères sont *toujours* en chape et mitre rouges". C'est une erreur, car les chapes, dans les deux sessions tenues jusqu'ici, étaient blanches, selon les prescriptions liturgiques de ces deux jours de fête; à Rome, en présence du Pape, les mitres sont toujours de soie ou de toile blanches, sans parler de celles des orientaux.

Autre erreur du même genre, p. 20: "le jubilé pour tous ceux qui se trouveront ou viendront à Rome pendant le concile". On voit que le rédacteur n'est pas très au courant des conditions de ce jubilé, qu'il pourrait d'ailleurs gagner à Florence s'il le voulait.

En voilà assez sur ces inexactitudes, si fréquentes dans la presse.

Arrivons aux réflexions de notre auteur. La première qui nous tombe sous les yeux est vraie et sage, et, pour un rédacteur de l'*Antologia*, presque merveilleuse: "Le spectateur le moins bien disposé à l'endroit du concile, dit-il p. 8; ne pouvait pas ne pas admirer, bien plus que la magnificence de cette cérémonie,

la f
arr
aut
les c
sibl
asse
tori
souv
dom
cela
gran
gens

L
fond
tions
tions
notre
part
ment
cela,
Mais
vent
les p
tions
l'exp

Cer
libéra
n'hési
en cor
Pape
les lib
cond
bon se
auteur
Mais,
régner

la force de cette institution, où, après tant de siècles, on voit arriver des pays les plus lointains devant un seul homme, sans autre coaction qu'une lettre d'invitation, des hommes de toutes les contrées, liés par une discipline qui n'a pas de sanction sensible et pourtant dévoués à un point inconnu dans toute autre assemblée. Comme l'on conçoit bien, en un pareil moment, l'autorité indomptable qu'ont toujours eue les Papes ! Aucun autre souverain n'atteint dans son propre Etat un pareil degré de domination et surtout d'honneurs." Il n'y a rien à redire à cela ; tout ce que l'on peut ajouter c'est qu'elle doit être bien grande, en vérité, l'institution qui arrache un pareil aveu aux gens les moins bien disposés.

La seconde réflexion est moins vraie et n'est nullement profonde (p. 9) : " le 1er concile du Vatican va décider si les nations de l'occident de l'Europe avec leurs coutumes et institutions actuelles ont, oui ou non, une religion ". Il est clair qu'ici notre rédacteur confond les peuples et les nations avec la plupart de leurs gouvernements. De plusieurs de ces gouvernements on peut dire dès maintenant et sans avoir besoin, pour cela, d'une décision conciliaire, qu'ils *n'ont plus de religion*. Mais quant aux peuples, au contraire, il est clair qu'ils conservent leur religion ; et le désaccord qui règne sur ce point entre les peuples et les gouvernements, entre la religion et les institutions est plus nuisible aux gouvernements qu'à l'Eglise, comme l'expérience nous le montre chaque jour.

Cette réflexion, néanmoins, nous montre où le bât blesse les libéraux de l'*Antologia* et autres lieux à propos de concile. Nous n'hésitons pas à dire qu'ils se soucient fort peu de l'infaillibilité en comparaison du libéralisme, et qu'ils passeraient volontiers au Pape l'infaillibilité, s'il leur passait, lui, le libéralisme : donc les libéraux redoutent une condamnation du libéralisme, déjà condamné, d'ailleurs, non seulement par l'Eglise, mais par le bon sens populaire. Ce libéralisme est appelé ici par notre auteur *les coutumes et les institutions des nations occidentales*. Mais, au fond, il n'est pas autre chose que la franc-maçonnerie régnant et régnant en tyranne sur les peuples.

Cette crainte secrète et cette préoccupation percent dans plusieurs passages de l'article de l'*Antologia* et notamment p. 11 et suivantes, où l'auteur, à propos des *simples erreurs*, c'est-à-dire des hérésies spéculatives, dit que l'Eglise en a toujours triomphé dans ses conciles. Mais aujourd'hui, qu'il s'agit de *grands intérêts* et de *puissantes tendances*, c'est-à-dire de l'esprit moderne, qui est quelque chose de très-pratique, l'auteur espère que l'Eglise n'en saura pas triompher. Il parle au long, ici, des événements de l'Italie, du *parti catholique*, et selon l'usage, de "la Compagnie de Jésus, la seule congrégation qui, grâce à sa discipline incomparable, à ses influences et à son extension, pouvait seule expédier toute cette besogne (du parti cosmopolite catholique) avec une unité de pensée et d'action qu'on n'aurait pas pu, autrement, mettre en œuvre." C'est ainsi que l'on en est venu à combattre "contre l'esprit du temps." C'est contre cet esprit que le concile est particulièrement dirigé par les ennemis de notre temps. L'auteur se console en énumérant à sa façon les amis et les ennemis du temps ; et, après les avoir passés en revue avec l'aide des journaux et de sa fantaisie, en alignant çà et là les français, les anglais, les italiens, les allemands, les orientaux, etc., etc., il conclut, p. 33, que "pour le moment, la majorité, comme on dit en style parlementaire, est conservatrice. Les jésuites et ceux qui soutiennent l'absolutisme ont par conséquent plus d'adhérents, au concile, que les souteneurs des idées comparativement libérales, et y exercent une influence prépondérante." Et voilà précisément ce que notre homme redoute, car il réduit à ce point du libéralisme à peu près toute l'importance du concile.

L'auteur voudrait, p. 30, qu'à l'antagonisme actuel entre la société l'Eglise succédât la paix. Mais cette paix, il la voudrait par le sacrifice du surnaturel, par la cession de l'Eglise devant les prétentions des libérateurs. Or, il comprend parfaitement lui-même que cela ne peut pas être et ne sera pas. On voit qu'il y a en cet homme une vraie lutte entre les désirs du libéral et les réminiscences du catholique. En effet, il comprend très-bien que, "dans les divers cas où le même antagonisme s'est produit, ce qui a eu lieu dans tous les conciles, presque

« toujours ceux-ci ont décidé en faveur de l'absolutisme. » Et qu'entend-il par absolutisme ? La foi, à en juger d'après le contexte.

Il dit la même chose du *Syllabus* en particulier. Naturellement, il y voit le mal de l'Eglise moderne, qui serait sur le champ rajeunie et forte si elle devenait libérale. Mais en même temps il comprend que l'Eglise n'abandonnera jamais le *Syllabus* : « Les catholiques-libéraux ont contre eux le nombre et la constitution disciplinaire du concile. » Et peu après, « certes, les conditions ne sont pas favorables aux opposants. » Cependant, il ne désespère pas : « Pendant ce temps-là, un certain sentiment universel des besoins de la civilisation moderne et de la conciliation se fait sentir partout. » Et nous pensons que ce sentiment universel du besoin de la conciliation se fait aujourd'hui sentir chez les libéraux modérés, comme l'auteur de l'article, plus que chez d'autres, car il sentent leur propre faiblesse en présence de la vitalité de l'Eglise et commencent presque à se recommander ouvertement à elle.

Le côté politique de la question donne aussi fort à penser à notre homme. Il a lu dans les journaux que certains hommes voudraient enlever à l'Italie la papauté, et, en bon italien, il s'en est préoccupé au point de vue politique. « La papauté, dit-il, p. 31, est une institution d'un caractère profondément et uniquement italien, et, dans un certain sens, les plus fiers défenseurs de la papauté rendent d'une main à l'Italie, considérée comme être abstrait, ce qu'ils lui enlèvent de l'autre. Si l'Italie n'avait pas maintenant, comme toujours, l'art de gaspiller ses richesses naturelles, et si ses fils, quel que soit leur habit, n'avaient pas la manie des dissensions intestines, quel parti n'eût-elle pas pu tirer de cette combinaison ? Cette assertion est devenue plus intelligible même aux ennemis les plus déclarés de cette institution, après les vains efforts faits pour la détruire ; car c'est une vérité axiomatique qu'il vaut mieux avoir avec soi que contre soi toute force que l'on ne peut pas détruire. »

Et voilà l'imprudence commise par l'Italie ! C'est du moins ce l'auteur semble sur le point de s'écrier. En s'aliénant le Pape, elle a soulevé contre elle une force « qui ne se peut pas supprimer. »

L'Italie peut se *supprimer*, mais la papauté, non ! Voilà le *côté politique* de la question. Et on ne saurait nier que, dans l'état d'ignorance politique où se trouve le libéralisme italien, il n'y ait pas quelque mérite, dans l'écrivain de l'*Antologia*, à avoir découvert ce *côté politique* : " A l'Italie, p. 32, il n'est nullement avantageux de pousser la papauté, à peine ou point du tout transformée, entre les mains des étrangers, parce que les étrangers, par suite des intérêts qu'ils apportent avec eux, feraient de Rome un quadrilatère cosmopolite dont chacun aurait alternativement à cœur de tenir les clefs. Elle a déjà eu le tort de pousser la papauté entre les mains des étrangers plus que cela n'était utile et nécessaire." Ce péril est si grand que l'auteur met fin à son article en recommandant la prudence à l'Italie : " Toutes ces considérations réunies doivent nous mettre sur nos gardes et nous préserver des lieux communs des déclamateurs et des rhéteurs, de la séduction des phrases et des préjugés, mais surtout de cette stoïque indifférence qui prêche ensuite une stoïque résignation aux événements qu'elle n'a pas su prévoir."

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Traités de S. Alphonse.— 2. Autres réponses à la lettre de Mgr Dupanloup.
 3. Opuscule du P. Cozza.— 4. Autre du même.— 5. Pensées du P. Vaccari.— 6. Instruction de Mgr de Montpellier.— 7. Opuscule de L. Proia.—
 8. Lettre de L. Diestelkamp.— 9. Opuscule du Dr. Michelis.— 10. Discours de Mgr Caracciolo.— 11. Nouveaux journaux sur le concile.— 12. Programme de publications relatives au concile.— 13. Version d'un opuscule du P. Knox.

1. *Du Pape et du Concile, ou doctrine complète de S. Alphonse de Liguori sur ce double sujet. Traités traduits, classés et annotés par le P. Jules Jacques, de la Congrégation du Très-saint Rédempteur.* Tournay, typ. Casterman, 1869. In-8. di pag. 701.

2. *Autres réponses à la lettre de Mgr Dupanloup.*

Pour les raisons que nous avons déjà données, nous ne faisons plus qu'annoncer ces réponses sans en donner un compte-rendu ; il y aurait de l'affectation à les passer complètement sous silence.

1. *Réponse à la lettre de Mons. Dupanloup, évêque d'Orléans, en date du 11 Novembre 1869, par le Dr. Maupied.* Paris, lib. Poussielgue fr. In 8o. di pag. 31.

Admirateur de l'illustre évêque d'Orléans, le Dr Maupied se propose de répondre en opposant seulement *quelques simples considérations à ses brillantes thèses.*

2. *Réflexions sur la lettre de Mgr. l'évêque d'Orléans, par M l'Abbé de Carrières, Vicaire-général de Nîmes.* Nîmes, imp. Lafare. In 16.o di pag. 67.

L'Abbé de Carrière est aussi un grand admirateur de l'éloquent prélat. Il dit que ses *Réflexions* ne sont pas dictées par

la folle prétention de sonner contre le grand évêque la charge et la victoire, mais qu'il veut seulement montrer comme quoi, même après l'éloquente lettre du prélat, on peut encore continuer à désirer la définition de l'infaillibilité par le concile.

3. *Réflexions d'un laïque sur la lettre de Mgr d'Orléans.*— *Ultima semper erit quæ mihi primâ fides.*— Troyes, P. Lambert, prix. 30 cent. In 8°. di pag. 15

Un laïque obscur, dit l'auteur, M. Guignard, qui publie son écrit sous forme de lettre au curé de Coupray, ne doit pas donner son avis dans une aussi grave discussion, mais il peut très bien exprimer ses impressions. C'est ce qu'il fait avec simplicité, en bon fidèle qu'il croit être. Il marche d'étonnement en étonnement à la lecture de la lettre de Mgr Dupanloup, et termine par cette gracieuse pensée : *J'aime mieux croire que c'est la note discordante qui précède le concert. Les instruments se préparent, leurs sons confus nous irritent ; mais, tout à coup, au signal du Maître, une divine harmonie emporte notre âme jusque dans les cieux.*

4. *Sull' ultima lettera di Monsignor Vescovo d'Orléans, Osservazioni di Monsignor Francesco Nardi, Uditore di sacra Rota.* Milano, tip. dell' Osservatore Cattolico, 1869. In 4o. gr. di pag. 48.

Nous regretterions de nous être engagés à ne pas rendre compte de ces sortes de réponses, si nous ne savions qu'une réponse de Mgr. Nardi n'a pas besoin de nos revues pour acquérir de la célébrité en Italie et ailleurs.

3. *De Romani Pontificis auctoritate doctrinali, testimonio liturgica Ecclesiae Græcæ, selecta a Iosepho Cozza-Luzzi, Monaco Græ. S. Basilii M. Romæ,* typis S. Congreg. De Propaganda Fide, soc. ex Petro Marietti administro, 1870. In 16o. di pag. 48.

C'est un précieux recueil des plus remarquables passages des chants liturgiques que l'Eglise grecque a consacrés par un usage interrompu de plusieurs siècles. L'auteur s'en sert pour démontrer jusqu'à l'évidence : 1° Que les Grecs sont tous d'accord pour affirmer la suprême autorité doctrinale du Pontife Romain ; 2° qu'ils reconnaissent les Pontifes Romains comme succession, de l'autorité d'instruire l'Eglise Universelle ; 3. qu'ils reconnaissent en eux le pouvoir de déclarer et de définir les dogmes

de la foi et de condamner les hérésies ; 4° qu'ils les proclament comme supérieurs à tous les synodes ecclésiastiques, les appelant convocateurs, directeurs, maîtres de ces assemblées ; 5° qu'ils affirment qu'ils sont éclairés et conduits par l'Esprit de Dieu, quand ils enseignent les vérités de la foi ; 6° enfin que, dans les définitions des dogmes catholiques, ils sont toujours préservés de toute erreur. Les cantiques où l'on trouve ces splendides témoignages de la vérité sont employés dans la liturgie même par les grecs schismatiques. L'origine capitale, et même la nature du schisme, consiste, comme le fait judicieusement remarquer le docte basilien, dans l'obstination à refuser de rendre au Chef de l'Eglise l'hommage qui lui est dû. Une fois dissipée cette disposition criminelle, tous les membres divisés de l'Eglise du Christ se rassembleraient facilement sous son Vicaire, tous les rameaux coupés se rattacheraient au cep de vigne. Si donc, conclut-il, ces Grecs qui persévèrent dans le schisme comprenaient bien, je ne dis pas la tradition contenue dans les vénérables volumes des saints docteurs de leur nation, mais seulement celle qui se perpétue dans leurs livres liturgiques ; s'ils pesaient bien les paroles qu'ils prononcent dans la célébration des offices divins, il rendraient sans retard au Vicaire de Jésus-Christ l'hommage qui lui est dû, reviendraient dans l'unique bercail et sous l'unique Pasteur, et cesseraient de vivre dans cette énorme contradiction qui consiste à renier dans la pratique ce qu'ils confessent dans les prières de la liturgie.

4. *Corporea Assumptione B. Mariae Deiparae, testimonia liturgica Graecorum selecta a Iosepho Cozza-Luzi, Monacho Ord. S. Basilii M. Romae, typ. Salvincci 1869. In 16o. di pag. 24.*

Personne n'ignore que les monuments liturgiques ont un grand poids pour la démonstration d'une vérité catholique. C'est ce genre de preuves qu'a voulu mettre en pleine lumière le P. Cozza-Luzi dans l'érudit opuscule que nous annonçons ici et où il s'est proposé de montrer avec quelle constance et quelle lucidité d'éloges, a toujours été célébré chez les Grecs le glorieux triomphe de l'Assomption corporelle de la Mère de Dieu. L'illustre auteur, grâce à l'extrême habileté qu'il a acquise dans ces matières, a heureusement recueilli et classé dans un petit volume

les passages les plus lumineux des livres liturgiques de l'Eglise grecque où est affirmée de diverses façons, l'opinion commune de l'Eglise catholique tout entière. Cela le conduit à deux conclusions : 1° Cette croyance catholique est proclamée chaque année par les grecs avec une solennité de mots et de pensées tout-à-fait particulière dans la célébration des rites sacrés ; 2° Non seulement les Grecs-unis, mais les Grecs-shismatiques exaltent l'Assomption corporelle. Le docte basilien a composé cette dissertation à la demande du savant cassinien D. Louis Vaccari, lequel l'a ajoutée comme Appendice à son ouvrage : *de Corporea Deparue Assumptione in Coelum, an dogmatico decreto definiri possit*, dont nous avons parlé en décembre dernier.

5. *De' Concili ecumenicæ del Concilio Vaticano, Pensieri di Don Luigi Vaccari Cassinese, Parroco della Patriarcale Basilica Ostiense*. Roma, coi tipi del Salviucci 1869. In 16o. di pag. 136. Prezzo lira una.

Sous un titre modeste et dans un petit nombre de pages, le docte auteur a recueilli tout ce qui peut se dire de plus propre à instruire le peuple chrétien, sur les conciles œcuméniques en général et en particulier, sur celui qui est ouvert en ce moment. D'abord, il expose les propriétés des conciles œcuméniques et surtout les rapports de dépendance qu'ils ont vis-à-vis de l'autorité infaillible des successeurs de Pierre.

Venant ensuite au présent concile, il parle des principaux avantages qu'ont à espérer et à attendre de lui les catholiques sincères, soit pour la condamnation des erreurs pestilentielles qui envahissent aujourd'hui la société rebelle à l'Eglise, soit pour la définition des principes sacrés théoriques et pratiques, soit enfin pour la constitution des lois qui servent à maintenir la sainteté de la discipline ecclésiastique. " Mais le Cénacle, dit-il, est ouvert ; la Pentecôte commence ; on entend déjà venir du Ciel un bruit qui, comme si un vent violent s'était élevé, remplit tout le Vatican ; on voit déjà comme des langues de feu se poser sur les Pères, qui commencent à parler divers langages selon que l'esprit Saint les inspire." En attendant, quels sont les devoirs de tout vrai catholique ? Ils se réduisent à trois, dit très-bien l'auteur : 1° attendre dans le silence et avec une

inébranla
temps ma
les prévis
bles à un
rance pas
toute vra
et surtout
Cela suffi
arriva à l
oriant hu
era viole
Pasteurs s
atholique
es juifs et
our heure
pasteur.

6. *Le C*
conseigneu
869. In 8

Sous le
e Liège,
ien appel
ême et d
uente du
s plus co
vise en 8
ape est e
onstitutio
es évêqu
roit ou pa
lui du V
s ; les dro
t traitée
us louer
us partic
rtie trait
l'infailit

inébranlable confiance en Dieu qui, s'il a voulu que, dans ces temps malheureux, il se produisit un fait inattendu et dépassant les prévisions humaines, doit certainement avoir des vues favorables à un prochain triomphe de l'Eglise; 2° tempérer l'espérance par une sainte crainte, ce qui est le commencement de toute vraie sagesse. Craindre quoi? De répondre avec tièdour et surtout avec ingratitude aux grâces extraordinaires du ciel. Cela suffirait pour provoquer les justes colères de Dieu, comme il arriva à l'ingrate Jérusalem: 3° lever les mains au ciel en priant humblement et avec un cœur pur. Une pareille prière fera violence au ciel même. Elle obtiendra de Dieu que les Pasteurs sacrés réunis en concile puissent enflammer l'esprit des catholiques, rappeler les dissidents au bercail du Christ, forcer les juifs et les païens à y entrer et, par là, hâter la venue de ce jour heureux où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

6. *Le Concile œcuménique du Vatican. Instruction pastorale de monseigneur l'Evêque de Liège. Deuxième éd. Liège, H. Dessain, 1869. In 8o. di pag. 190.*

Sous le modeste titre d'instruction pastorale, l'illustre évêque de Liège, Mgr de Montpellier, publie ce livre, que l'on peut bien appeler un traité théologique sur le concile considéré en lui-même et dans ses rapports avec le Pape. La parole claire et éloquent du savant prélat a mis à la portée des intelligences même les plus communes les doctrines les plus profondes. Le livre se divise en 8 chap. où tout ce qu'il y a à savoir sur le concile et le Pape est exposé avec des témoignages courts et bien choisis. La constitution de l'Eglise enseignante et gouvernante; les droits des évêques sur leurs sièges et au concile et ses membres de droit ou par privilège; les causes des conciles en général et de celui du Vatican en particulier; l'autorité infaillible des conciles; les droits, prérogatives et l'infaillibilité du Pape: tout cela est traité avec ordre, en sorte qu'on ne sait ce que l'on doit le plus louer dans un aussi beau travail. Cependant, nous ferons un particulier l'éloge des chap. V et VIII, car la partie traitée avec le plus de soin est précisément celle qui a trait à l'infaillibilité. Mais ici encore ne savons quoi vanter le plus :

le choix des arguments en faveur de la connexion de l'infaillibilité avec les prérogatives de Pierre, de chef, de souverain, de fondateur, de pasteur visible de l'Eglise ; ou le choix des témoignages de l'Eglise Universelle et surtout des Eglises de France dans la démonstration de la tradition sur l'infaillibilité ou le succès avec lequel il dissipe un à un huit épouvantails dressés en face de la définition.

7. *Adversus eos qui SSmum Romani Pontificis studium et Vaticanum Concilii celebrandi necessitatem vituperant, ad universos Christi fideles, qui ne quid in expedito non sit pro celeriori celebratione, pro certiori et sanctiori eiusdem Concilii exitu, omnem dare operam debent, breve hoc literarum usurpatum adloquium.* Romae 1869, typ. Josephi Via. In 8. di pag, 40.

L'auteur de cet élégant opuscule latin est le prêtre Léonard Proia, avocat en cour de Rome ; il a en vue deux buts : répondre à ceux qui blâment l'idée de Pie IX de tenir un concile œcuménique, montrer au fidèles les devoirs que la foi et la piété leur imposent envers le concile. *Primum ut a Deo quae huic Concilio celebrando sunt necessaria petamus ; alterum ut pro viribus quisque suis operam et auxilia Pontifici praestet ; tertium ut omnes Concilii placitis atque decretis obsequantur et pareant.* En développant ces points généraux avec éloquence, l'auteur dit des choses tout-à-fait spéciales et propres au temps présent.

8. *Fehlbar oder Unfehlbar* (Faillible ou infaillible) 2e. Lettre à Pie IX, par Diestelkamp. Gütersloh, 1869, Bertelsmann, 16 pag. in-8o.

Il y a en Allemagne des bouffons qui, pour amenter le peuple contre le catholicisme, cherchent à le faire rire. L'un d'eux est M. Diestelkamp, auteur d'une première lettre à Pie IX commençant par ces mots : " Mon' cher Pie," qui n'a pas eu de réponse, en lance maintenant une autre, avec le même titre, pour tourner en ridicule l'infaillibilité. Pendant que Janus et consorts, avec une gravité doctorale, feuilletent toute l'histoire et versent des flots d'érudition pour essayer de démontrer que le Pape n'est pas, n'a jamais été et ne sera jamais infaillible, notre Diestelkamp, lui, à la prétention de démontrer la même thèse, mais plus lestement. Quelques textes de la Bible dénaturés ou bien gros-

sièrement commentés : une confusion continuelles de l'infaillibilité avec l'impeccabilité ; une caricature grotesque du Pape infaillible ; des injures de halle ; des plaisanteries de bas lieu : voilà tout le bagage théologique et littéraire, ou plutôt tout le boniment de ce compère de Janus.

9. *Die Unfehlbarkeit des Papstes, im Lichte der katholischen Wahrheit, und der Humbug den die neuste Vertheidigung damit treibt*. Von Dr. Fr. Michelis professor der philosophie. (L'infaillibilité du Pape à la lumière de la vérité catholique et les (humbug) d'un de ses récents défenseurs par le Dr. F. Michelis professeur de philosophie). Brunsberg, 1869, ed. Peter. 40 p. in-8o.

Le beau livre de la *Petra Romana*, de M. Rudis, dont nous avons donné un bref compte-rendu, devait terriblement agacer les nerfs à certains catholiques-libéraux d'Allemagne et surtout à ces docteurs en science transcendente, dont le premier axiôme est l'indépendance vis-à-vis de Rome.

Un de ces docteurs, au nom de la théologie allemande, l'a appelé, dans les *Theol. Litter. Blatte*, un radotage méritant d'être jeté dans le panier. Aujourd'hui, le professeur Michelis, au nom de la philosophie et avec une courtoisie du même aloi, le définit un *humbug*, vocable barbare même en Allemagne, emprunté aux Yankees des Etats-Unis, dans le jargon desquels il signifie une carote, un canard, en un mot une exploitation éhontée de la crédulité et de la stupidité d'autrui. M. Michelis, homme célèbre en Allemagne et même à Rome, où il a eu l'honneur d'être condamné par l'Index, ne s'abaisse pas à réfuter pièce par pièce l'œuvre immense de Rudis : il a cru pouvoir, en deux coups de maître et en quelques pages, dissiper tous les enchantements de ce *blagueur*.

L'opuscule se divise en deux parties. Dans la 1^e, l'auteur prétend établir quelle est l'idée vraiment catholique de l'organisation de l'Eglise ; dans la 2^e, il cherche à découvrir où est l'*humbug* de M. Rudis. Quant à l'organisation de l'Eglise, il s'est mis en tête une théorie géométrique du centre et de la circonférence qui, selon lui, rend parfaite l'image de l'Eglise hiérarchique, c'est-à-dire du Pape et des évêques et de leurs

rapports mutuels ; et de là, en dépit de l'Evangile et de la tradition, il conclut que le Pape ne peut être infaillible ; que, définir son infaillibilité, ce serait *détruire l'organisation donnée par le Christ à l'Eglise* ; que, en faire d'une hérésie un article de foi, ce serait en quelque sorte *décreter qu'il y a quatre personnes en Dieu au lieu de trois*, ou définir que *deux et deux font cinq* (p. 11). Tout cela, néanmoins, ne, l'empêche pas de concéder que l'opinion que le Pape parlant *ex-cathedra* est infaillible est une opinion *admissible* et même admise de fait comme une vérité très-solidement établie par une partie considérable des catholiques et même des évêques (il devait dire par presque tous) ; que le Pape infaillible enseignant *ex-cathedra* est une forme *accidentelle* sous laquelle se manifeste le magistère infaillible de l'Eglise assistée par l'Eprit Saint ; forme *précaire*, il est vrai, n'ayant de force que dans le cas de nécessité, lorsqu'on ne peut pas réunir un concile œcuménique ; forme issue de *circonstances particulières et de développements historiques*, mais devenue désormais, en quelque façon, la *coutume* de l'Eglise ; forme qui montre l'état imparfait et infirme de l'Eglise, mais, qui, toutefois, est possible et ne détruit pas l'idée de l'organisation de l'Eglise (p. 9-19).

Si quelqu'un est capable de mettre d'accord ces diverses assertions, celui-là sera vraiment le *magnus Apollo*.

Quant à l'*humbug*, c'est à dire aux prétendues carotes de M. Rudis, l'illustre professeur croit, et il en est tout fier, avoir découvert l'artifice et la ruse. Toute la manœuvre de Rudis, dit-il consiste dans une confusion perpétuelle de l'infaillibilité *précaire*, accidentelle, que l'on peut admettre dans le Pape parlant *ex cathedra*, avec l'infaillibilité *absolue*, perpétuelle, inhérente à la papauté comme qualité substantielle, en étendant à la seconde les preuves admises seulement pour la première, et en confondant l'une avec l'autre au point que le lecteur n'y voit que du feu. Or, le fait est que Rudis, avec les *prognoses* et les *diagnoses* qui forment les deux parties de son traité, distingue très-bien l'hypothèse de la thèse et détermine, dans la première, *Qualis sit* l'infaillibilité qu'il attribue au Pape, et dans la seconde *An sit* ; mais dans l'une et l'autre, l'infaillibilité est toujours la même.

me, et toutes les preuves rendent au même point avec une unité et une force admirables, et, d'un bout à l'autre du livre, le raisonnement est si bien conduit, comme nous l'avons dit, qu'on peut le présenter comme un modèle. M. Michellis rêve donc lorsqu'il distingue entre l'infailibilité précaire et l'infailibilité absolue, lorsqu'il nous parle de la transformation magique de l'une et l'autre opérée par M. Rudis. C'est une hallucination rappelant celle de ce brave astronome qui croyait voir nous ne savons quels monstres dans la lune, lorsqu'en réalité il ne voyait que des insectes empâtés dans le cristal de la lentille de sa lunette. Au lieu de suivre ces fantômes, M. Michellis aurait mieux fait d'attaquer corps à corps quelques unes, au moins de ces puissantes raisons que donne M. Rudis à l'appui de sa thèse, dont il ose à peine dire un mot et qu'il évite, en fuyant comme si elles le brûlaient. Au reste, ce qui manque au célèbre professeur, dans cet opuscule, en fait de clarté d'idées et de force de raisonnement, est largement compensé par la redondance ténébreuse du style, par le ton doctoral avec lequel il parle de tout, et principalement par les injures grossières dont il accable et écrase son pauvre adversaire, qu'il traite à chaque instant de menteur, de sophiste ignorant, de brigand, de fou, etc., en homme très-versé dans les élégances libérales de la civilisation moderne.

10. *De Cathedra romana Beati Petri apostolorum principis. Oratio coram Sanctissimo Domino nostro Pio IX Pontifice Maximo, adstantibus œcumenicæ synodi Patribus, habita in Basilica Vaticana XV Kal. Februarii MDCCCLXX, a Ludovico Carraccilio, ex principibus Castagneta, e pontificia academia nobilium Ecclesiasticorum. Romæ, ex typis fratrum Monald, 1870. In-4o di pag. 17.*

Le sujet de ce discours a été inspiré, naturellement, par un ensemble de circonstances extraordinaires exigeant impérieusement qu'on parlât de la Chaire de Pierre dans ses rapports avec les conciles œcuméniques et des conciles œcuméniques dans leurs rapports avec la chaire de Pierre. Voilà le sujet que l'orateur se propose de traiter uniquement au point de vue historique, en divisant son discours en deux parties. Dans la 1^e, il cherche à prouver, dit-il : *Quam foeda, vel inceptu, vel progressu, vel certe*

exitu fuerint œcumenica Concilia, quæ sine Cathedræ apostolicæ auctoritate, vel contra eam coacta fuerint. Dans la 2^e, *Quam fausta et felicia ea concilia fuerint, quorum decreta apostolicæ Cathedræ magisterium et auctoritas vel præcessit, vel comitata est, vel supremo sancit iudicio.*

Le portrait fidèle qu'il nous fait de ces deux espèces de conciles, brièvement et clairement, dans un style franc et digne, prouve sa proposition avec une pleine évidence historique. Une magnifique apostrophe au Prince de Apôtres clôt son allocution : dans cette péroraison sont exaltées les prérogatives de sa dignité, se perpétuant dans l'Eglise en ses successeurs, et sont formulées les espérances des biens que le monde retirera du présent concile, où éclate tant d'union des pasteurs de la chrétienté avec Celui qui occupe le siège de Pierre.

11. *Del maestro infallibile della Chiesa. Opuscolo di Tommaso Fr. Knox, dell'Oratio, tradotto dall'inglese.* P. di G. Marietti, tip. pontificio. In-16o di pag. 98, Prezzo 80 cent.

Ce petit livre, d'une grande actualité, vient de nous arriver, et nous ne voulons pas en différer l'annonce. Pour rendre compte d'un aussi excellent traité, nous ne saurions mieux faire que d'en reproduire la préface :

“ *Au lecteur.* Un bon opuscule, savant et en même temps populaire, court et substantiel, sur l'infailibilité, voilà ce qu'il nous faudrait aujourd'hui que, à l'occasion du concile, la doctrine fondamentale de l'infailibilité, dans toute son ampleur, offre un intérêt si vif et si actuel. Il faudrait le composer et, s'il réussit, le traduire en plusieurs langues et le répandre. Mais, qui le composera ? C'est plus difficile qu'on ne le croirait de prime abord ! Voilà ce qui se disait, dernièrement, dans une réunion de pieux et doctes ecclésiastiques. Mais le livre existe déjà, dit l'un d'eux. Du moins, il y en a un en anglais, écrit par le P. Knox, supérieur de l'Oratoire, il y a trois ans, lorsque la controverse de l'infailibilité était dans toute sa ferveur. Déjà, le Dr. Murray, du Collège catholique de Maynooth, en Irlande, avait écrit à la façon des scholastiques sur l'infailibilité dans son grand traité *De Ecclesia* ; le Ward, dans la *Dublin Review*, où il traite sur-

tout la question au point de vue de la polémique, avait plus écrit encore : le P. Knox, profitant de leurs travaux, a écrit d'une façon plus simple, docte et populaire à la fois, brève et substantielle, sans ombre d'allure scholastique ou polémique, mais au seul point de vue de la doctrine. Or, ce petit traité, alors si approprié aux besoins de l'Angleterre, acquiert aujourd'hui un intérêt général. Voilà l'opuscule qu'il faut traduire, celui de Knox. Ces savants ecclésiastiques ne mirent pas beaucoup de temps à parcourir tout l'opuscule, et, bientôt, ils convinrent à l'unanimité de le traduire. A quoi bon en composer un autre ? Il s'agit ici du sujet de l'infailibilité, c'est-à-dire de l'épiscopat sous le Pape et du Pape ; de son objet primaire et secondaire ; des divers modes d'exercice de ce magistère infailible ; de la nature de ses définitions et de ses condamnations ; de l'obligation qu'il impose. Ce n'est pas le seul qui traite aussi bien ce sujet. D'autres ont paru à l'occasion du concile. Mais il est certain que celui de Knox est le meilleur et le mieux approprié à notre but. On pourrait peut-être en retrancher quelque chose : mais il vaut mieux le laisser tel quel. Il n'y est point trop parlé de la question, soulevée aujourd'hui, de l'infailibilité du Pape, et moins encore de l'importunité de la définir, parce que, alors, on disputait plutôt sur l'objet que sur le sujet de l'infailibilité : cependant, sous le titre général d'infailibilité de l'Eglise, on y parle assez, aussi, de l'infailibilité du Pape. Il est même avantageux que le livre ait été écrit avant la polémique ; car, ce que nous voulons maintenant, c'est un petit traité doctrinal et non polémique, où il n'y ait rien qui puisse offenser qui que ce soit. Donec, l'opuscule que nous voulions est trouvé ; la version est prête : *qu'on l'imprime.*

“ Voilà, ô lecteur le comment et le pourquoi de la traduction de l'opuscule. Lisez, et vous nous donnerez raison, nous l'espérons du moins.”

Après cela, pour donner notre opinion, nous n'avons qu'un mot à ajouter. Dès l'apparition de l'ouvrage du P. Knox, nous le trouvâmes si bien fait, que nous avions l'intention d'en donner non seulement un compte-rendu, mais un résumé, comme

pour la lettre de Mgr Manning à propos du Centenaire ; et si nous avons ajourné la réalisation de ce projet, ce fut pour des raisons tout-à-fait à part : une traduction en était attendue. Aujourd'hui, nous sommes heureux de le voir traduit dans des circonstances qui rehaussent encore son opportunité. Encore un mot, à l'éloge du traducteur : il a si bien traduit que sa traduction produit l'effet d'un texte original,

1.

mé
ém

elle
tell
pro
Po
pré
que
rati
conc
acte
sion
dev
res

2

tenu
35 in
puta
sions

4.

unir.

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Profession de foi dans la seconde session.— 2. Congrégations générales.—
3. Listes des membres de la 4e députation.— 4. Réunions des députations
et réunions extrasynodales.

1. Les journaux ont donné la description de la 2e session, et même le texte *in extenso* de la profession de foi dite de Pie IV émise par les Pères le jour de l'Epiphanie de N. S.

Cette formule, aussi fraîche et intacte, après 300 ans, que si elle avait été écrite hier, se trouve entre les mains de Pie IX telle qu'elle a été signée par Pie IV. En la prononçant en son propre nom, le Pape a omis le passage relatif à l'obéissance du Pontife Romain. Au moment où il la prononça à haute voix en présence de l'Eglise, tous les Pères étant debout, on n'entendait que la voix du Souverain-Pontife. Quand les évêques allaient ratifier devant le Pape leur profession de foi, le secrétaire du concile à droite et le sous-secrétaire à gauche assistaient à cette acte solennel et prenaient note, au fur et à mesure de la profession de chaque Père. Puis, les promoteurs du concile, se tenant devant le trône pontifical, ont prié, selon l'usage, les protonotaires apostoliques de dresser procès-verbal du tout.

2 et 3. V. dans la *Correspondance* les congrégations générales tenues depuis celle du 10 janvier inclusivement jusqu'à celle du 35 inclusivement, et les noms des 24 Pères élus membres la *Députation pour les affaires des divers rites orientaux et des missions*.

4. Les deux premières députations ont déjà commencé à se réunir. Des journaux parlent de modifications introduites dans le

schema doctrinal, remis à la députation de la foi ; d'autres, de certaines propositions, surtout au sujet de l'infailibilité, qui auraient été présentées ou devraient l'être à la Congrégation chargée de recevoir et discuter les *postulata* des Pères. Les journaux en disent encore plus long sur les réunions extrasynodales des Pères en plusieurs groupes pour discuter ensemble : mais, le fait est qu'on sait très-peu de chose, même sur ce qui ne tombe pas sous la loi du secret. C'est maintenant le *tempus tacendi* ; mais le *tempus loquendi* viendra ensuite. En ce moment, le Seigneur se comporte avec les évêques comme avec les Apôtres, lorsque *assumptus est secreto ; duxit seorsum solos*. Mais il leur dira ensuite : *praedicate super tecta*. En attendant, nos discrets lecteurs ne nous demanderont que ce que nous pouvons leur dire sans manquer à la plus scrupuleuse réserve.

1. Le
C
m

1.
que l
nous
nouve
dans
carac
parle
quelq

Un
chréti
famill
Creat
pourr
plus e
journa
gueur
l'Ord
Bref,
le ten

2.
nouve
privé

NOUVELLES DIVERSES.

1. Le Rosaire pour le Concile.— 2. Adresse d'adhésion au Saint-Père et au Concile.— 3. Audience aux *Cultori delle scienze*.— 4. Dons pour les évêques missionnaires.— 5. Offrandes des élèves du Collège de Santa-Fè.

1. Les nouvelles qui ont trait au concile sont si nombreuses que les journaux quotidiens en remplissent leurs colonnes. Mais nous n'avons deux fois par mois, que quelques pages pour ces nouvelles. Pour les relater toutes, il nous faudrait ne parler, dans toutes notre livraison, que du concile, et changer ainsi le caractère de la *Civiltà*. Nous devons donc nous contenter de parler de *generibus singulorum*, et, cette fois, nous allons donner quelques nouvelles édifiantes.

Une de ces nouvelles, qui montre l'intérêt que les familles chrétiennes portent au Concile, est celle que, dans une foule de familles, matin et soir, on ajoute aux prières ordinaires le *Veni Creator*. A Rome et ailleurs, la dévotion du Rosaire, que l'on pourrait appeler la reine des dévotions populaires, se répand de plus en plus. Dans un grand nombre de familles, la récitation journalière du rosaire pour le Concile prend une nouvelle vigueur, car, sur la demande du rév. P. Tandel, maître-général de l'Ordre de Frères Prêcheurs, le Saint-Père a accordé par un Bref, l'indulgence plénière à cette dévotion si belle, pendant tout le temps du concile.

2. Généralement, les évêques reçoivent de leurs diocèses les nouvelles les plus consolantes au sujet de prières publiques et privées qui s'y font pour le concile, et de témoignages anticipés

qui s'y émettent d'adhésion à ses décrets. Les évêques reçoivent chaque jour et ont déjà présenté une foule d'adresses au Pape de la part de leurs clergés et peuples.

3. Si l'Adresse lue par Mgr. Regnani dans l'audience du 5 janvier, au nom des hommes voués à la culture des sciences (*Cultori delle scienze*), était aussi courte qu'elle est belle, nous aimerions à la reproduire. Nous donnerions même la description minutieuse de cette audience, telle que nous la trouvons dans le *Veneto cattolico* et l' *Unità cattolica*. Dix-sept députations, à la tête desquelles celle de l'Immaculée-Conception, qui avait imaginé le *Tribut d'adhésion et d'obéissance au Concile* des hommes voués à la culture des sciences, se rendront au Vatican le 5 janvier, en autant de voitures, pour présenter au Saint-Père les 17 volumes renfermant les noms de tous ceux qui, avec une sage humilité, ont signé ce tribut d'adhésion anticipée au concile selon la proposition de l'Académie. Les députations furent reçues dans la salle du trône, et, avant l'offrande des volumes, Mgr. Regnani lut une Adresse tout-à-fait digne des représentants de la science catholique venant faire acte de soumission au concile. Cette Adresse, l'espace nous manque pour la reproduire, mais nous ne pouvons passer sous silence la réponse du Saint-Père, où se manifeste aussi l'esprit de l'Adresse. Pie IX, après avoir écouté, immobile, ces paroles, leva les yeux au ciel comme inspiré, avec une expression ineffable : " Plut, au ciel, dit-il en substance, que les sentiments que vient de m'exprimer un groupe de personnes d'élite, se répandissent parmi tant de milliers d'hommes attachés à une science trompeuse qui ruine la société. Oui, le *rationalisme* et le *matérialisme* sont les deux chancres qui la dévorent. Combattez-les, mes chers enfants, de toutes vos forces, comme vous avez pris la résolution tout à l'heure par la bouche du président de l'Académie de l'Immaculée-Conception ; et pour combattre convenablement, je vous propose deux paroles de l'Esprit Saint qui vous serviront de règle et d'encouragement dans la lutte. Au rationalisme, qui méprise le don de la foi, j'opposerai ces mots inspirés : *captivantes intellectum vestrum in obsequium fidei* ; au matérialisme, qui ne reconnaît pas d'autres biens que ceux d'ici-bas, ces autres : *non habemus hic manentem*

civitatem sed futuram inquirimus. Soyez humbles, mes enfants ! L'orgueil est l'unique auteur de toute ce désordre ; les égarements du jour ne sont que des aberrations diverses de ce funeste *Non serviam.* Après avoir prononcé d'autres paroles affectueuses, le Saint-Père se leva et bénit l'assistance agenouillée. Puis, il se remit sur son trône et dit : " Me voici prêt à recevoir vos présents." Après le président, chacun offrit alors son volume et une bourse élégante renfermant l'or recueilli par le centre qui l'avait député, car d'autres villes ont accueilli avec empressement le tribut proposé par l'Académie romaine. Le Saint-Père adressa alors à chacun un mot bienveillant. L'offrande achevée, il descendit du trône, bénit tout le monde et mit fin à l'audience par ces mots : " Puisse votre exemple être suivi par beaucoup d'autres !" Ajoutons que les adhésions au *Tribut* se reçoivent encore pendant le concile ; nous recommandons de nouveau un acte aussi beau.

4. Elle est vraiment belle la pensée de mettre à la disposition du Saint-Père des ornements sacrés pour les évêques des missions. L'offrande vient de la Belgique, et notamment de l'*Association du Saint-Sacrement et de l'Œuvre des Eglises pauvres*, fondée en Belgique il y a plus de vingt ans, d'abord modeste, mais aujourd'hui répandue dans toutes les villes du royaume et dans beaucoup de villages. Ses membres se rassemblent tous les mois pour adorer le Saint-Sacrements et pour entendre une instruction, et se sont imposé une contribution qui produit maintenant 200,000 fr. par an et dont on se sert pour pourvoir d'ornement et vases sacrés les églises pauvres de la Belgique. Une foule de dames et de demoiselles de la noblesse ou de la bourgeoisie travaillent dans ce but de leurs propres mains. Et comme un grand nombre de personnes pieuses ont une prédilection spéciale pour les missions étrangères, l'Association affecte toujours un compartiment de ses expositions trimestrielles aux objets servant au culte dans la missions. A l'occasion du concile, plus de cent étuis renfermant chacun un trousseau complet ont été préparés. Il est à remarquer que, malgré la présence, dans quelques localités, de personnes religieuses, à la direction de l'œuvre, le mérite de toutes ces offrandes est dû à des laïques.

5. Mentionnons encore un autre don mémorable pour la simplicité et le dévouement de ses auteurs : celui des élèves du collège de Santa-Fé (Republique Argentine). Nous avons sous les yeux le programme d'une séance où ils ont chanté les *Gloires du Vatican*, et un album où chacun d'eux a mis son nom, le chiffre de ses communions, de ses rosaires et de ses offrandes en aide et en hommage au concile œcuménique : il y a 1497 communions, 4048 rosaires et 1650 fr.

Ne
ront
de ce
d'aut
effray
l'emp
effet,
tholique
un en
l'attach
aux s
payés
grâce
à quel
que ex
Or,
les ca
d'idées
le libé
rées p
eureir
cœurs
ne des
Dev
nes lan
lui con
nal ita
naux c

POLEMIQUE.

12 lamentations des catholiques-libéraux sur les Concile.

Nous éprouvons et nous croyons que d'autres aussi éprouveront une grande consolation, à voir l'Italie à peu près exempte de cette presse catholique-libérale, qui fait tant de bruit dans d'autres pays nous ne savons trop dans quel but, si c'est pour effrayer, pour conjurer ou pour entraver le concile, ou bien pour l'empêcher de produire son effet au sein du christianisme. En effet, dans toute la péninsule, les journaux sont ou nettement catholiques ou nettement libéraux : ou ils défendent, révérent avec un entier dévouement le concile avec le Pape à sa tête; ou ils l'attaquent et l'outragent avec la lâcheté et l'impiété naturelles aux scribes du libéralisme, monarchiques ou démocratiques, payés par le gouvernement ou par les coteries. On peut dire, grâce à Dieu, que le journalisme composé de ces deux éléments, à quelques doses que ce soit, n'existe pas en Italie. S'il y a quelque exception, elle est rare comme l'hirondelle en hiver.

Or, c'est là un motif de vraie consolation, car cela prouve que les catholiques italiens ne connaissent pas ce mélange hybride d'idées qui ne sont pas catholiques, parce qu'elles sont altérées par le libéralisme, et qui ne sont pas libérales parce qu'elles sont altérées par le catholicisme ; mélange dont l'unique résultat est d'obscurcir les intelligences en matière de religion et de détacher les cœurs de l'autorité de l'Eglise, qui se concentre dans la personne des successeurs de Pierre.

Devant écrire quelques lignes très-nettes au sujet de certaines lamentations du journalisme catholique libéral sur ce qui ne lui convient pas, au concile, nous sommes heureux qu'aucun journal italien ne nous fournisse de la matière, tandis que les journaux d'outre-monts nous en apportent en abondance.

Ces lamentations, publiées à la fin de janvier et au commencement de février par plusieurs journaux catholiques-libéraux de France, ont été réunies en quelques phrases par quelqu'un qui les déclarait vraies. Sans autre préambule, nous allons les pondérer avec cette liberté que des gens qui se glorifient d'être libéraux seraient moins fondés que personne à nous refuser.

I. Au concile on présente des *projets dressés d'avance*. Ces projets sont évidemment les *shemata* qui, par ordre du Saint-Père, sont distribués aux évêques et renferment les points doctrinaux et disciplinaires sur lesquels doivent se baser les décrets. Le concile n'est pas un parlement à la mode du jour, comme beaucoup de ses adversaires semblent se le figurer. Mais supposons qu'il soit un parlement : est-ce que, dans les parlements les plus libéraux du monde, on n'a pas coutume de faire *dresser d'avance* les projets de loi par des commissions désignée *ad hoc*. Y a-t-il un parlement où un membre ait carte blanche pour proposer à la discussion, avant qu'il ait été *dressé d'avance*, le premier projet de loi qui lui passe par la tête ? Nous ne trouvons rien à reprendre dans cette précaution. Il y aurait beaucoup à redire au contraire, si le concile s'était réuni au hasard, sans que le Pape, son supérieur naturel, eût fait apprêter les propositions à débattre pour en extraire les canons et les décrets.

Qu'est-ce qui offusque donc les catholiques-libéraux, dans cette manière de présenter les décrets ? Est-ce-ci, que les *shemata* sont présentés par ordre du Pape et non par l'*initiative*, comme on dit en langage parlementaire, des Pères ? Mais le Pape, qui connaît bien ses devoirs et ses droits, a déclaré dans la Constitution *Multiplices* concernant le concile que *ius et munus proponendi negotia quæ in sancta œcumenica Synodo tractari debebunt... non nisi ad Nos et ad hanc Apostolicam Sedem pertinent*. Si cette raison ne les satisfait pas comme libéraux, elle devrait les satisfaire comme catholiques : autrement, il leur faudra bien reconnaître d'après leur expérience personnelle qu'il y a une grande contradiction entre être catholique et être libéral.

Cependant, on n'a pas même refusé aux Pères l'*initiative* des propositions, car le Pape, après la phrase citée plus haut, dit :

non modo optamus sed etiam hortamur ut si qui inter Concilii Patres aliquid proponendum habuerint, quod ad publicam utilitatem conferre posse existiment, id libere exequi velint. Est-ce que la concession pouvait être plus généreuse ? Or, que les évêques en profitent et secondent le désir saintement libéral du Pape, c'est un fait notoire que les catholiques-libéraux n'ont pas besoin d'apprendre de nous, eux qui, depuis un mois, remplissent leurs journaux d'articles et de commentaires sans fin sur les *postulata* écrits et signés par les évêques.

Il leur déplait peut-être que ce privilège d'initiative soit donné non pas absolument, mais sous certaines conditions. En ce cas, il faut dire qu'ils ne sont guère raisonnables. Même les parlements les plus démocratiques, par amour de l'ordre, soumettent à une certaine discipline le droit d'initiative des députés. Combien n'est-ce pas plus nécessaire dans une assemblée d'évêques ! Est-ce que, par hasard, les catholiques-libéraux voudraient que la faculté de présenter des *postulata* s'étendit aussi à ceux qui *publicum rei christianae bonum* (non) *respiciunt*, ou qui (aliquid) *praeseferunt quod a constanti Ecclesiae sensu eiusque inviolabilibus traditionibus alienum sit*, contrairement aux conditions auxquelles sont soumis les *postulata* ? Nous sommes assez portés à le croire, surtout en considérant que les idées favorites du catholicisme libéral ne sont nullement conformes au sentiment de l'Eglise et à ses inviolables traditions, comme nous le signale l'Encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus* du 8 décembre 1864 : documents auxquels ont applaudi unanimement, à Rome, 500 évêques, en juillet 1867, et que les catholiques-libéraux ont toujours vus de mauvais œil ?

Enfin, quelle autre objection peuvent-ils avoir à formuler contre ces *projets dressés d'avance* ? Le peu de liberté laissé à la discussion ? Mais non ! D'abord le Pape a exigé que la discussion fût libre : *volumus et mandamus*, dit la constitution précitée, *ut schemata decretorum et canonum quae Nos nulla Nostra approbatione munita, integra integre Patrum cognitioni reservavimus iisdem ad examen et iudicium subiiciatur* ; ensuite, les catholiques-libéraux eux-mêmes sont les premiers à exalter dans leurs journaux l'extrême liberté qui est laissée aux évêques d'éplucher et de critiquer les *schemata* qui leur sont soumis dans les congrégations.

D'où nous concluerons que ou nous autres, pauvres catholiques non-libéraux, nous sommes privés d'intelligence, ou cette plainte au sujet des *projet dressés d'avance* est sans fondement.

II. Le concile a un *règlement imposé*. Qu'on excuse notre franchise : mais articuler un pareil grief est un trait d'insolence impardonnable chez des hommes qui se disent catholiques. Comment, vous osez vous plaindre du règlement donné par le Pape au concile, comme d'un règlement *imposé*, environ deux mois après le concile, au moins dans sa totalité morale, non seulement l'a religieusement accueilli, mais l'observe religieusement ! Vous êtes donc de meilleurs connaisseurs ou de plus zélés défenseurs des devoirs et des raisons du concile que le concile lui-même ? Vous ignorez donc que le Pontife est le chef suprême des conciles, non pas certes, comme un roi constitutionnel représentant l'autorité qui lui a été déléguée par le Pape, mais en sa qualité de Pasteur souverain sur les brebis et sur les agneaux de son bercail. Il ne suffit donc pas à votre catholicisme d'avoir lu dans la constitution *Multiplices*, qui édicte le règlement, ces paroles du Saint-Père : *memores hoc oecumenicum concilium a Nobis convocatum fuisse...idcirco Apostolica Nostra auctoritate ea quae sequuntur decernimus atque ab omnibus in hoc Vaticano Concilio servanda esse praecipimus* ? Habituez, comme vous l'êtes, par une nécessité du libéralisme que vous professez, à discuter les actes de toute sorte d'autorité, vous prétendez encore discuter cet acte du Pape ; et comme vous ne savez pas, comme catholiques, quels arguments produire contre lui, vous insinuez, comme libéraux, qu'il est abusif parce qu'il est *imposé*, c'est-à-dire promulgué hors des usages parlementaires.

Nous le répétons, c'est là une plainte découlant d'une insolence qui tend à blesser le Pape dans la plus délicate de ces prérogatives, mais excusable, peut-être, en ce sens que son auteur n'en a pas saisi la véritable portée. Nous nous écrierons donc tout naturellement : *Pater dimitte illis ; non enim sciunt quid dicunt* (Luc XXIII, 34), en nous adressant au Saint-Père.

III. Il y a dans le concile des commissions élues avant tout *débats*. Les catholiques-libéraux prétendent être maîtres-passés

en parlementarisme. Nous ne redisons pas qu'il y a d'énormes différences entre le concile et un parlement. Mais nous pouvons bien, sans les assimiler, demander s'il y a un parlement où l'élection des commissions qu'on forme pour les divers bureaux est le fruit d'un débat préalable. Les commissions, au contraire, préparent la matière des débats, et c'est pour cela que, d'ordinaire, on les nomme dans le calme et le silence. Pourquoi veut-on donc que le concile ait contrevenu à un usage aussi logique et universel jusque dans les assemblées parlementaires? Voilà une plainte qui nous semble par trop puérile.

IV. Les commissions en question ont été nommées *conformément à des listes officielles*. Ceci n'est pas une inexactitude, mais un mensonge que l'on veut faire accroire aux catholiques-libéraux parce qu'on les sait portés à tout admettre pourvu que ce soit au détriment de l'autorité. Disons donc qu'il est tout-à-fait faux que l'on ait communiqué des listes *officielles* pour l'élection des commissions. Ces listes ont été librement rédigées par les évêques après une entente à ce sujet et approuvées par eux au moyen d'un vote complètement libre. Les Pères du concile peuvent l'attester à quiconque en douterait. Que les catholiques-libéraux se persuadent bien que le Pape, qui a le droit d'influencer *officiellement* le concile, a horreur de recourir à certaines fictions constitutionnelles qui, bien que faisant la force du libéralisme contemporain, aviliraient pourtant la majesté d'un pouvoir qui s'affirme au monde, au nom du Fils de Dieu et exerce ses divines prérogatives par l'ordre de Celui qui est le Verbe éternel de vérité.

V. Les susdites listes ont été employées *par une majorité disciplinée, qui vote comme un seul homme*. Nous verrons plus loin la valeur historique et réelle de ce mot *majorité* appliqué dans le cas présent au concile. En attendant, notons que si les catholiques libéraux étaient simplement catholiques, ils devraient se réjouir de l'admirable union d'esprits et de cœurs qui régit dans le gros des Pères du concile, dans ce qu'ils se plaisent à appeler la *majorité*. Cette union en effet est un don céleste de Dieu et un produit de l'esprit qu'on ne trouve que dans la véritable Eglise du Christ. Cependant, cette majorité ne leur plaît pas, et de mê-

me qu'ils ont trouvé le moyen de reprocher au Saint-Père la règle *imposée* par lui au concile, en insinuant qu'elle était *abusive*. ils trouvent maintenant celui de reprocher aux Pères leur concorde en insinuant qu'elle est *disciplinée*, c'est à dire, au fond, plus artificielle que réelle, plus forcée que spontanée.

On voit par là se révéler de plus en plus la tactique du parti catholique-libéral, laquelle consiste à représenter aux fidèles le concile comme une assemblée subissant la violence morale d'une autorité impérieuse, et partant ne pouvant être libre de définir ou de ne pas définir les choses comme voudrait qu'elle le fût le catholicisme-libéral de nos jours. Voilà, pourquoi, après l'accusation, lancée contre le Chef du Concile, d'avoir *imposé* le règlement, vient celle contre la majorité qui *vote comme un seul homme*. C'est là une tactique digne de libéraux, mais on ne peut plus indigne de catholiques.

VI. *Dans les commissions. nulle place faite à la minorité.* Voilà une autre lubie ? Les catholiques-libéraux, qui auraient voulu qu'on nommât, contre toute loi même parlementaire, les commissions après les débats, auraient voulu aussi que la *majorité* professât des égards pour la minorité avant même que l'on sût si cette *minorité* existait au concile. Expliquons-nous. Dans les assemblées parlementaires, il y a deux façons de déterminer les majorités et les minorités. Le 1er moyen, *a posteriori*, s'applique lorsque, sur chaque question, les suffrages montrent qu'elle est l'opinion et quelle est la volonté du plus grand nombre et du moindre ; le 2e, *a priori*, lorsque les députés, avant l'élection ou après, se déclarent favorables ou opposés soit au ministère, soit à la forme de gouvernement qu'il représente.

Au concile, ce second mode de fixation de la minorité n'est pas même probable. Les irréconciliables, les Gambetta et les Rochefort ne se rencontrent pas dans une assemblée comme celle du Vatican. Une opposition systématique n'y serait pas seulement ridicule, mais absurde. On doit toujours supposer, jusqu'à preuve du contraire, ce mode de manifestation de la majorité, ou mieux de l'universalité, en tant que sa faveur se porte sur l'Eglise, sur le Pontife qui en est le Chef et en général sur la

vérité catholique. Le mode *a priori* écarté, il ne reste que l'autre, *a posteriori*, celui que fournissent les votes qui viennent après les discussions. Or, jusqu'ici, au concile on a discuté, et longuement, plusieurs propositions, mais on a pas encore voté. Comment donc pourrait-on discerner la majorité de la minorité ? Est-ce que les catholiques-libéraux ont un troisième moyen de la connaître et de la fixer ? Nous serions curieux d'être édifiés sur ce point. Mais s'ils ne l'ont pas et s'il n'existe pas, de quel droit osent-ils reprocher à une prétendue *majorité* du concile d'avoir exclu des commissions une prétendue *minorité*. Dans le cas même où quelques Pères auraient été exclus des commissions comme peu favorables à certaines opinions soutenues par le plus grand nombre. pourrait-on conclure de ce seul fait que les individus exclus forment une minorité véritable et constituée, comme cela arrive dans les Parlements ?

Nous ferons observer, en outre, que l'on aurait tort de prendre les prélats qui ont censuré les *schemata* pour des opposants systématiques formant par conséquent une *minorité* ; et ce, d'abord parce que ces *schemata* ne sont munis d'aucune approbation pontificale, et qu'on ne commet, dès lors, en les attaquant, pas plus d'opposition (même en parlant dans le sens parlementaire) qu'en les défendant ; ensuite, parce que le Souverain-Pontife veut et a ordonné (*volumus et mandamus*) que les évêques jugent avec une pleine liberté et discutent tous les points des susdits *schemata*, ce qui se fait en les soumettant à la censure la plus rigoureuse. A ce propos, au dire de journaux très-autorisés, un illustre évêque que les catholiques-libéraux exaltent comme un des chefs de la prétendue *minorité* a dit très-judicieusement : — Si le Pape nous avait appelés à Rome simplement pour signer ses définitions, mon devoir eût été d'obéir et de signer en silence : mais puisque nous avons été appelés pour examiner et juger, je crois faire acte de véritable obéissance au Pape en discutant et en jugeant les *schemata* qu'on nous a remis. — Nous avons voulu faire toutes ces observations pour montrer combien les catholiques-libéraux s'égarent dans ces fantastiques calculs sur la *majorité* et la *minorité* du concile dont ils ornent continuellement leurs journaux. Non-seule il n'est pas permis de supposer qu'il

y ait une minorité *a priori* ; non-seulement on ne peut pas la deviner d'après le chiffre plus ou moins grand des Pères qui censurent les *schemata* ; mais il est hors de doute qu'on ne pourra pas même en avoir une idée arrêtée d'après les suffrages qui se manifesteront au premier dépouillement des voix, car les résultats du vote se modifieront nécessairement selon la nature des questions sur lesquelles les Pères seront invités à émettre une opinion définitive. Et les catholiques-libéraux font très-mal leurs comptes s'ils se figurent qu'au moment de se prononcer *secundum episcopalem conscientiam et in Spiritu Sancto*, les pères se laisseront influencer par d'autres égards que ceux de la gloire de Dieu, du salut des âmes et du bien universel de l'Eglise.

Qu'on ne nous objecte pas des *postulata* publiés par les journaux et qui indiqueraient que cette minorité existe déjà, car ces *postulata*, s'ils sont authentiques, prouvent uniquement qu'un certain nombre de Pères croit inopportun que le concile s'occupe de tel point. Mais ils ne prouvent pas que ces mêmes Pères, si le point est traité, émettront un vote contraire à la vérité intrinsèque du point qui est tenu pour très-certain par l'Eglise Universelle. Ils prouvent bien moins encore qu'il y ait une opposition systématique.

D'où l'on voit la frivolité de la plainte que la majorité n'a pas accordé de place dans les commissions à une *minorité* dont l'existence n'est pas encore conciliairement démontrée.

VII. *En dehors d'elle, nulle autre délibération que celle des congrégations générales.* Voilà un texte bien ambigu. On ne sait pas si ce *en dehors d'elle* se rapporte à la majorité ou à la prétendue minorité. Mais le point capital de la réclamation, c'est qu'au concile du Vatican on ne délibère que dans les congrégations générales. Distinguons. Il est faux qu'on ne délibère pas dans les réunions privées, car les évêques ont pleine liberté de se réunir en particulier, où et quand il leur plaît de le faire, de traiter entre eux de ce que bon leur semble et de s'entendre à leur gré. Il est vrai qu'on ne délibère conciliairement que dans les congrégations générales, mais nous ne comprenons pas comment il pourrait en être autrement. Les Parlements eux-mêmes n'ont

pas d'autre façon de délibérer, à moins qu'on en excepte les délibérations de ce que l'on appelle les bureaux : mais alors nous dirons que le concile a aussi celles des commissions. Si nos lecteurs découvrent d'autres sens cachés dans la texture de cette plainte, nous les admirerons. Quant à nous, nous n'en découvrons pas.

VIII. *Dans ces congrégations, les questions sont portées toutes neuves et sans éclaircissements préalables devant 700 membres.* Ce n'est pas vrai. Les *schemata* sont toujours remis aux Pères, pour que chacun les étudie en particulier ou avec ses collègues et des théologiens, plusieurs jours avant l'ouverture de la discussion en congrégation générale. Donc on ne les apporte pas *tous neufs*. Les éclaircissements découlent avec une parfaite clarté des raisons pour et contre que les Pères allèguent en discutant conciliairement les *schemata*. Or, ces éclaircissements sont réputés suffisants par des gens qui ont bien autrement à cœur que les catholiques-libéraux que les pères soient bien informés. Nous ajouterons seulement que si l'on avait prescrit de tenir des réunions où des théologiens pontificaux ou bien des évêques députés *ad hoc* auraient fourni les *éclaircissements préalables*, les catholiques-libéraux s'en seraient certainement scandalisés comme d'un artifice tendant à préoccuper les esprits et à discipliner la liberté des Pères. N'avons-nous pas vu le Français s'emporter contre la congrégation de la Propagande et l'accuser d'influencer par des instructions secrètes les évêques missionnaires, simplement parce que beaucoup d'entre eux se réunissent de temps en temps dans les salles du palais où siège cette congrégation ? Quand on est entraîné par l'esprit de parti, on voit tout avec un œil partial.

IX. On n'entend que *péniblement* les discours que prononcent les Pères dans la salle conciliaire. C'est vrai, surtout quand l'orateur a peu de voix et quand celui qui écoute est un peu dur d'oreilles. Mais à qui la faute ? Une salle capable de contenir environ 800 personnes commodément assises doit nécessairement être si vaste qu'il devient difficile à un orateur n'ayant pas une robuste poitrine de se faire entendre de chacun. Des hommes versés dans l'architecture et dans l'acoustique ont étudié ce problème ardu ; le Saint-Père n'a rien épargné pour qu'il fût réso-

là : mais la conclusion a été qu'à moins de construire une salle exprès, on ne trouverait pas dans toute la ville de Rome un local plus approprié que celui-là. L'inconvénient est beaucoup moins grave que ne le prétendent les catholiques-libéraux, mais il existe. Il provient d'ailleurs plutôt du grand nombre des Pères que des conditions de la salle. Au reste, les catholiques-libéraux, en exaltant si fort l'effet des discours des évêques qui ont le triste honneur d'être applaudis par eux, reconnaissent par là même que les discours peuvent être entendus. Il faut donc croire qu'on entend aussi ceux des évêques qui ne jouissent pas de leurs bonnes grâces.

N'oublions pas de faire remarquer qu'après les dépenses que s'est imposées et les soins qu'a pris le Saint-Père, au vu et au su de tout le monde; pour atténuer les défauts de la salle, ces plaintes réitérées nous semblent peu cavalièrement libérales et moins encore charitablement catholiques.

X. *Point de procès-verbaux des séances.* Qu'en savez-vous ? Il est certain que les sténographes enregistrent tout ce qui se dit dans les congrégations, et que le secrétariat du concile relate tout ce qui est de sa compétence. Les discours des Pères sont transmis aux commissions. Ceux qui ont besoin de connaître par le menu toutes les observations faites sur les *shemata* peuvent les avoir et les ont. Ensuite, on résume les observations *schema* par *schema*. Que demandent donc de plus les catholiques-libéraux ? Qu'on les imprime et qu'on les livre à la publicité ? Mais les congrégations générales sont secrètes, et ceux qui y assistent doivent en conscience garder le secret sur tout ce qui s'y dit. Et-ce que les parlements, lorsqu'ils se constituent en assemblée secrète, en divulguent les actes ? A plus forte raison combien n'importe-t-il pas plus encore de ne pas jeter en pâture à la publicité populaire des matières aussi délicates que celles qui touchent à la foi et à la discipline, comme le font les catholiques-libéraux dans leurs journaux !

Elle est vraiment curieuse la sollicitude de ces bons laïques pour que les évêques, au concile, soient bien éclairés et puissent soumettre avec exactitude ce qu'ils pensent à l'examen réfléchi de leurs

collègues ! Qu'ils se tranquillisent : il y a des gens à qui incombe en conscience ce sonci. Si, en dépit de l'obligation du secret, les catholiques-libéraux se vantent d'en savoir et en racontent si long sur les *schmata* et les séances, que serait-ce si les discours des évêques et les procès-verbaux s'imprimaient ? Qu'ils sortent un peu, l'honneur intact, des étreintes de ce dilemme ; ou ces secrets sont faux, et en ce cas ils mentent dans leurs journaux, ou ils sont vrais et alors ils trempent dans la trahison des indiscrets.

XI. *Il est interdit, même aux membres du concile de rien imprimer ici pour le concile.* Quel mal y a-t-il à cela ? Est-il convenable que Rome devienne un champ de batailles théologiques se livrant par le moyen de la presse, aujourd'hui que le concile est ouvert et que tous les évêques peuvent librement manifester leurs opinions dans les congrégations. La dignité de l'assemblée n'en souffrirait-elle pas ? Si un Père veut publier quelque chose, n'a-t-il pas à sa disposition les imprimeries du monde entier hors de Rome ? Et s'il veut ensuite faire venir à Rome ce document ainsi imprimé au dehors, la poste n'est-elle pas là pour l'y apporter avec rapidité ? Ces catholiques-libéraux ont moins besoin que personne que nous leur apprenions cela, eux qui ont accablé et accablent encore les Pères du concile d'opuscules et de journaux imprimés en France et en Allemagne, et que les Pères reçoivent sans les avoir jamais demandés. Il est vrai que ce sont là des libéralités ruineuses et la plupart du temps inutiles : mais personne ne les interdit. Cette plainte aussi est donc plus futile que méchante.

XII. *Qui ne reconnaîtrait, à tous ces traits, une assemblée réunie non pour discuter mais pour approuver, et destinée à exalter le pouvoir qui la convoque au lieu de le tempérer ?* C'est la dernière des 12 lamentations, et la plus venimeuse : *in cauda venenum*. Le pouvoir qui a convoqué le concile, c'est-à-dire le pouvoir pontifical, devrait, au dire des catholiques-libéraux, se laisser tempérer par le concile, autrement se laisser diminuer. Au lieu de cela, il voit que le concile l'exaltera et qu'ainsi le Pape atteindra le but, qu'ont démasqué les plaignants, qu'il a eu en convoquant le concile, de faire approuver par lui tout ce qui lui plaît et de se faire exalter. Aussi comme la majorité se précipite

sur cette pente ! Avec quelle intolérance elle presse la déclaration de l'infailibilité papale ! Et dire que les catholiques-libéraux espéraient au contraire que le concile mettrait un terme à la centralisation dans l'Eglise ! Ces énormes impertinences et ces grossières erreurs donnent la mesure de l'esprit du catholicisme-libéral : tout commentaire à ce sujet est inutile.

Concluons. Plût au ciel que ce fussent là les seules et les plus graves plaintes de ces messieurs ! Il y en a d'autres et de pires dans leurs opuscules et leurs journaux. Il importe donc par dessus tout, aujourd'hui plus que jamais, de mettre en garde les fidèles contre ce que le Christ appelait *fermentum Phariseorum* (Luc, XII 1), bien que se propageant sous des apparences catholiques et salutaires. Nous sommes bien éloignés de vouloir traiter de Pharisiens tous les libéraux dont nous parlons. Il y a parmi eux un nombre notable d'hommes très-honnêtes, pieux et ayant des intentions pures. Mais qu'est-ce que cela fait, si le système qu'ils professent ainsi de bonne foi est, au fond, identique à celui de la franc-maçonnerie anti-chrétienne ? Bien qu'ils conservent plus de stabilité à leurs principes politico-religieux, leurs principes sont les mêmes que ceux de la franc-maçonnerie. Leur manière d'attaquer l'autorité partout où elle réside est diverse, mais de part et d'autre l'effet qui est de l'avilir, est le même. Leur façon de substituer la raison individuelle à la raison de Dieu n'est pas la même, mais les résultats pratiques sont les mêmes. Les uns et les autres tendent par des voies différentes à séparer l'Etat de l'Eglise, mais le but final de cette séparation leur est commun : la *sécularisation* de la société ou, en d'autres termes, l'apostasie des peuples du Dieu Rédempteur. Il veulent les prémisses logiques et n'en veulent pas toutes les conséquences : la franc-maçonnerie, au contraire, veut les unes et les autres.

Voilà pourquoi nous soutenons que le libéralisme-catholique est plus empreint qu'on ne pense du ferment pharisaïque de notre époque, qui est la maçonnerie. D'où il suit que les adhérents de ce système, malgré leurs bonnes intentions et leur bonne foi, sont des auxiliaires grandement utiles à la secte ennemie de Dieu et de son Christ sur la terre et dans le ciel ; des auxiliaires

d'autant plus utiles qu'il séduisent les simples et les jeunes gens par leurs vertus, par leur dévouement non sans sincérité à l'Eglise et au pouvoir temporel du Saint-Siège.

Il nous semble que nous venons, comme nous nous l'étions proposé, de parler clair. Nous n'ignorons pas que nous nous serons aliéné bien des gens, qui n'attendaient pas de nous une pareille clarté. Par le temps qui court, ceux qui veulent écrire pour la cause de Jésus-Christ, de son Eglise et de son Vicaire doivent porter gravés au fond du cœur ces mots de S. Paul *Si adhuc hominibus placerem Christi servem non essem* (Gal. 1, 10). L'impopularité s'attache inséparablement au drapeau que nous nous faisons un honneur de défendre : l'Homme-Dieu qui l'arbora le premier dans le monde devint si impopulaire qu'il fut crucifié dessus, mais cela n'a pas empêché son drapeau de conquérir la terre : loin de là, c'est à cause de cela qu'il l'a conquise. Or le drapeau de Jésus-Christ peut paraître vaincu quelquefois, mais il ne l'est jamais. On le disait abattu à Castel-Fidardo et il se releva glorieusement à Mentana. Voilà dix-neuf siècles que ses défaites apparentes alternent avec d'éclatants triomphes. Nous avons le ferme espoir que notre cher drapeau reverra bientôt, grâce au concile, un second et bien plus splendide Mentana, et que beaucoup de catholiques-libéraux, sinon tous, viendront avec nous le parer de lauriers.

1. Cong
de

V. ces n

1. Deux
Tra
Tag
Ran
l'Eg
cile

1. 1
Mémoi
concile
Lentne

Dog
l'école.
en artic

III.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales.— 2. La fête de la Purification.— 3. Consécration de deux évêques du rite chaldéen.— 4. Nécrologie.

V. ces nouvelles dans la *Correspondance*.

I.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Deux Mémoires de Von Liano.— 2. Instruction de Mgr D'Avanzo.— 3. Traductions de l'Instruction de Mgr Manning.— 4. Etudes du prêtre A. Taglioretti.— 5. Trois livres religieux-sociaux de l'abbé Martinet, du P. Ramière, du P. de Castellano.— 6. Deux livres anglais sur l'Unité de l'Eglise, de M. Lindsay et de M. Rhodes.— 7. Vers et proses pour le concile.

1. *Die kirche Gottes*, etc. (L'Eglise de Dieu et les évêques. Mémoire pour éclaircir la question vitale religieuse, eu égard au concile général, par Henri St. A. de Liano). Munich, 1869, Lentner, VI-86. in-8o.

Dogma und Schulmeinung, etc. (Le dogme et l'opinion de l'école. Mémoire concernant l'érection des opinions doctrinales en articles de foi.) id. 47 p. in-8°.

L'auteur de ces deux opuscules est un des porte-voix du parti-Janus, mais un porte voix si rauque et si faux, que le parti ferait mieux de ne pas s'en servir et de ménager les oreilles du pauvre public. Dans un style échevelé et barbare, sur un ton moitié larmoyant, moitié furieux, avec des invectives et des lamentations qui donnent dans le grotesque en visant au sublime, M. Liano défile quelques unes des grosses erreurs de Janus dans un lac de paroles inutiles et de sottises.

Voici une courte analyse de ses deux opuscules.

L'Eglise de Dieu est aujourd'hui plus que jamais dans le plus triste état; elle se trouve dans une période d'obscurcissement, la plus périlleuse, la plus embrouillée, la plus générale qu'elle ait jamais traversée depuis qu'elle combat ici-bas (1er opusc. p. 21.) Or, quelle est la cause de cette éclipse? C'est le *curialisme*, que certains appellent improprement ultramontanisme: c'est-à-dire cet *esprit de courtisannerie*, plein de mensonge et d'adulation, que S. Basile-le-Grand foudroya dès sa naissance, mais qui a pris depuis des proportions gigantesques, et est monté, surtout pendant ces vingt dernières années, au comble de la puissance. Il a pour siège et centre la *curie* romaine, la *cour* romaine, qui assiège constamment le Saint-Siège et exerce sur lui la plus déplorable influence (p. 22.) Mais, des maux sans nombre dont le *curialisme* est la source, deux, surtout, travaillent l'Eglise et menacent de la ruiner. Ce sont ces deux maux qui ont provoqué les deux opuscules où M. Liano avertit le monde et l'Eglise d'un si grand danger et de la nécessité d'y parer, si toutefois on est encore à temps. Le premier de ces maux est l'*hypermorphie de la primauté pontificale*, primauté qui tend à l'*unicat* (p. 38), c'est-à-dire à absorber, à dévorer l'épiscopat, en faisant du Pape un monarque absolu dont les évêques ne soient que les ministres et les délégués, et à qui ils prêtent en toute chose cette *obéissance à la jésuite* qu'on n'a jamais vue dans l'Eglise ancienne, mais dont l'épiscopat donne aujourd'hui, hélas le triste et scandaleux spectacle (p. 40-43.) Pour conjurer ce mal et prévenir le risque immense que nous courons de voir les évêques eux-mêmes, au concile, le rendre irrémédiable et perpétuel en définissant l'infaillibilité papale, l'excellent M. Liano

s'est empressé de lancer son 1er opuscule. Après avoir dévoilé les horribles plaies de l'Eglise et pleuré sur elles à chaudes larmes, avec des gémissements et des sanglots à fendre le cœur, notre homme se met à faire un long catéchisme aux évêques sur les fonctions et les devoirs qui leur sont imposés. Qu'ils se rappellent que le Christ leur a donné la plénitude de l'autorité spirituelle et du pouvoir ecclésiastique ; que, serrés autour du premier d'entre eux (le Pape) et avec la coopération de leurs frères les simples prêtres, ils doivent gouverner l'Eglise de Dieu *en esprit d'incessante consultation fraternelle* ; que c'est là, surtout, ce qu'ils sont appelés à faire dans le concile œcuménique ; mais qu'ils sachent bien qu'ils doivent, dans ce concile, 1° jouir d'une parfaite liberté d'action, sans subir la moindre coaction ; 2° remplir parfaitement tous les devoirs propres aux membres du concile. Il faut d'ailleurs que ce parfait accomplissement et cette parfaite liberté soient non-seulement réels, mais évidents, éclatants comme le soleil en plein midi. Autrement, le concile n'aurait plus l'assistance du Saint-Esprit, et tous ses décrets seraient frappés d'une invalidité et d'une nullité irrémédiables. Surtout qu'ils comprennent bien que leur principale obligation, leur principale mission est de juger en matière de foi, mais que le privilège de cette judicature est tellement propre à *l'ensemble de l'Eglise* et incommunicable, qu'un concile œcuménique, même le plus légitime, ne pourrait jamais transférer l'infaillibilité dogmatique au Chef ministériel de l'Eglise (le Pape) ou *déclarer que cette infaillibilité lui appartient* et lui a été garantie (p. 23-30.) Après avoir ainsi enseigné aux évêques du concile ce qu'ils ne peuvent pas faire, M. Liano leur présente une liste d'ordonnances et de réformes que l'on devrait, selon lui (p. 35-39), accomplir utilement, à titre de spécimen de tant et de si graves matières dont le concile pourrait s'occuper sans s'empêtrer dans des définitions dogmatiques non seulement inopportunes et inutiles, mais contraires à l'Evangile, comme serait celle de l'infaillibilité papale. Mais, conclut l'auteur, j'ai la douloureuse conviction que mes paroles ne seront pas écoutées, tant est triste, aujourd'hui, et désespérée la situation de l'Eglise, tant l'époque actuelle est défavorable (p. 30 et suiv.)

On retrouve la même extravagance d'idées, le même dans le 2e opusculé, où M. Liano se prend à combattre un autre mal très grave de l'Eglise, c'est-à-dire l'innovation introduite, dit-il, il y a quinze ans, qui consiste à élever à la dignité de dogmes de simples opinions d'école, à faire un article de foi de ce qui n'en avait jamais été un. La définition dogmatique de l'Immaculée-Conception par Pie IX en 1854 est le premier exemple de cet abus, et, dans le présent concile, une faction toute-puissante d'intrigants du *curialisme* veut qu'on aille plus loin encore, qu'on définisse en concile l'Infaillibilité du Pape, l'Assomption de la T. Ste Vierge, et peut-être aussi d'autres dogmes monstrueux dont l'Eglise n'a jamais entendu parler ou qu'on y tolérât à peine comme des opinions de quelques écoles. Voilà comment parle M. Liano qui, néanmoins, qui le croirait ? déclare dans sa préface être de toute son âme et dans toutes les fibres de son cœur un fils dévoué de la Sainte Eglise catholique (p. 6). Les inconsciences, les niaiseries, les erreurs et les faussetés dont fourmillent cet opusculé de 40 p. ferraient rire d'un rire inextinguible si les impiétés et les blasphèmes qui s'y mêlent, notamment contre le dogme si cher à toute l'Eglise de l'Immaculée Conception de Marie, ne provoquaient l'indignation et l'horreur. Une chose excuse l'auteur : c'est qu'il doit avoir le cerveau dérangé. Quiconque lira son écrit, où la bizarrerie de l'allure et la confusion des pensées contrastent si fort avec le ton grave et réglé que l'on trouve d'ordinaire dans les ouvrages allemands, demandera à Dieu, comme nous, pour ce pauvre Liano, *mentem sanam in corpore sano*.

2. *L'otto dicembre 1869, splendido trionfo della Chiesa cattolica in occasione del Concilio ecumenico*. Instruction pastorale de Mgr d'Avanzo. Naples, 1869. Typographie Marchese, 59. p. in-8.

Sur le point de se rendre au concile, l'évêque de Calvi et Teano, Mgr D'Avanzo, publia en manière d'instruction pastorale une courte et profonde dissertation théologique, dont ne seront pas surpris ceux qui ont lu les autres doctes pastorales du même prélat, toutes roulant sur les erreurs et les besoins de notre temps. L'idée principale de celle-ci est de montrer l'enseignement de Dieu dans l'Eglise. Le Verbe de Dieu, la vérité, voilà le Mat-

tre ! L'il
dire, les
à l'origi
ment per
miers par
patriarche
Sinaï et s
dans la p
gner en l
l'Eglise et
ère public
sacifique
ui qui fu
omicida
oire intel
clartés de
l'enseigne
pour corra
ger, puis l
es l'une a
est toujours
équent, co
ient toujo
és dans les
on ouvert
ruction.

3. *Traduzione dell'Infallibilità*
Ce petit
et si ache
ormer un
moment, l'
opportunit
omain, pu
s chap. I
Pontife Ro

Une ver
é, 218 p.

tre ! L'illustre prélat réunit dans un grand tableau, pour ainsi dire, les actes solennels de cet enseignement divin qui commence à l'origine du monde et continue jusqu'à sa fin. Le 1^{er} enseignement personnel extérieur du Verbe créateur fut donné à nos premiers parents innocents ; le 2^e, à nos parents tombés ; le 3^e, aux patriarches jusqu'à Moïse ; le 4^e, plus solennel, commence sur le Sinaï et s'achève principalement par le moyen des prophètes ; dans la plénitude des temps, le Verbe lui-même vient enseigner en personne ; devant retourner vers son père, il fonde l'Eglise et établit en elle un *magistère*, un *magistrat* et un *ministère* public et universel. Mais le règne de la vérité n'est point pacifique ici-bas ; il est combattu par le mensonge, enfant de celui qui fut menteur et homicide dès le principe, *pater mendacii*, *homicida ab initio*. C'est pourquoi dans le grand tableau de l'histoire intellectuelle du genre humain qu'a esquissé l'auteur, aux clartés de l'enseignement divin on voit s'opposer les ténèbres de l'enseignement de Satan. Les tentatives successives de Satan pour corrompre les intelligences par son enseignement mensonger, puis les cœurs, et étendre son règne sur la terre sont décrites l'une après l'autre : Mais la vérité est invincible. Le Verbe est toujours debout dans l'Eglise enseignante, qui est, par conséquent, *columna et firmamentum veritatis*. Le triomphe appartient toujours à l'Eglise. Les plus splendides, elle les a remportés dans les conciles. Il en sera ainsi dans le concile du Vatican ; son ouverture seule est déjà un triomphe : de là le titre de l'Instruction.

3. Traductions de l'Instruction de Mgr Manning sur le Concile et l'Infaillibilité du Pape. Naples, Manfredi.

Ce petit traité théologique de l'archevêque de Westminster est si achevé dans toutes ses parties, que chacune d'elles peut former un traité indépendant. C'est pourquoi, selon le besoin du moment, l'éditeur napolitain a publié d'abord le 2^e chap., *De l'opportunité de la définition dogmatique de l'Infaillibilité du Pontife Romain*, puis l'appendice *Sur l'ouvrage de Mgr Maret*, et ensuite les chap. III et IV, *La tradition de l'Eglise sur l'Infaillibilité du Pontife Romain*, et *Deux effets indubitables du Concile*.

Une version française, complète, a déjà paru à Paris chez Palmaré, 218 p. in-12.

4. *Che cosa è il giansenismo*, etc (Qu'est-ce que le jansénisme ou du jansénisme considéré dans ses rapports avec le gallicanisme et le protestantisme), par le prêtre A. Voglioretti, O. M. D. R. 2e éd. Milan, 1870, imprimerie de l'*Osservatore cattolico*. VII-336 p. in-16. 2 fr.

Dans son origine, le jansénisme est un système hérétique sur les doctrines de la grâce. Condamné par l'Eglise, il devient un système contre l'autorité de l'Eglise, enseignante et du Pape, en sorte qu'on peut dire avec de Maistre que les *cinq propositions sont la peccadille du jansénisme*. On voit par le titre que l'auteur considère le jansénisme sous ce dernier aspect. Son ouvrage se rattache de très près aux questions du jour ayant trait au concile et au Pape *quoad objectum, subjectum et modum infallibilitatis*. Ayant déjà fait un compte-rendu de cet ouvrage, il ne nous reste plus qu'à en recommander cette 1e édition; où l'on trouvera d'ailleurs des rectifications et des additions.

Nous souhaitons tout particulièrement que ce livre soit connu de certains Anglicans de la Haute Eglise, qui opposent au magistère vivant de l'Eglise catholique l'interprétation *privée* de la lettre morte d'anciens documents. Voici un passage de M. Taglioretti qui montre combien ce livre serait opportun pour eux : "Le *sens privé*, rebelle à l'Eglise, dans l'interprétation de l'Ecriture est l'erreur qui constitue l'essence du protestantisme. Le *sens privé*, rebelle à l'Eglise, dans l'interprétation des écrits, des paroles et de l'histoire de l'Eglise, est l'erreur qui constitue l'essence du jansénisme... Il y a donc deux éléments dans les égarements de cette secte : 1° le sens privé protestant ; 2° le sens privé employé de façon à ce qu'il couvre les irrévérences envers l'autorité *vivante* de l'Eglise sous l'apparence du respect pour quelque chose qui paraît être l'Eglise et sa voix." En effet, l'auteur, chap. 7, s'adresse spécialement aux puseïstes, en signalant cependant la différence qui les sépare des jansénistes modernes. Ceux-là ont fait un pas du protestantisme vers l'Eglise ; ceux-ci en font un de l'Eglise vers le protestantisme.

5. *Trois livres sur des matières religieuses et sociales*, par l'abbé Martinet, le P. Ramière, le P. de Castelplanio.

1. *La société devant le concile*, par l'abbé Martinet, auteur de la Solution des grands problèmes, etc. Paris, V. Palmé, 1869. 417 p. in-12.

L'auteur, déjà connu par des ouvrages très-remarquables, étudie à la lumière des vérités de la foi les principes essentiels de la science politique. Le but de son travail est de montrer que la politique qui s'inspire des principes du christianisme peut seule guider la société humaine vers la fin qui lui est propre, et par contre, que la politique qui méconnaît ces grands principes ou s'en sépare, doit nécessairement aboutir au socialisme, qui est la perversion de tout ordre. Il arrive à cette conséquence au moyen d'une analyse profonde des rapports nécessaires qui existent entre certaines vérités capitales qui nous sont connues non-seulement par la révélation, mais encore par la simple raison naturelle, et les éléments qui doivent servir de règle à une sage politique. D'où il conclut que, ou la politique prend pour règle ces vérités, dont l'Eglise est la gardienne et la dépositaire infail-
lible, et ne peut, par conséquent, se séparer de l'Eglise, ou qu'elle les rejette, et partant se sépare de l'Eglise et doit faillir à sa fin. La tenue du concile actuel est un moyen très efficace offert par la Providence pour rappeler sur le droit sentier la société dévoyée. Voilà l'idée fondamentale de l'ouvrage, mais nous ne saurions rendre compte si brièvement de la matière qui y est traitée, du développement de l'argumentation, des problèmes multiples qui y sont résolus. Le nom de l'auteur en dit assez.

2. *Les doctrines romaines sur le libéralisme envisagées dans leur rapport avec le dogme chrétien et avec les besoins des sociétés modernes*, par le P. H. Ramière, de la Cie. de Jésus. Paris, Lecoffre, XXVII-336 p. in-80.

De même que nous n'avons fait que signaler l'autre ouvrage du même auteur, *Les contradictions de Mgr. Maret*, nous ne pouvons que dire un mot de celui-ci, dont la pensée fondamentale est d'opposer au naturalisme libéral la grande idée surnaturelle de la souveraineté sociale de Jésus-Christ, comme moyen de vraie conciliation et comme unique solution du grand problème des sociétés modernes. Le Saint-Père a adressé à l'auteur le Bref

suiwant, qui nous dispense d'un plus long compte-rendu. (V. ce document dans la *Correspondance*.)

3. *Il Concilio ecumenico Vaticano ed i cattolici liberali*, par Fr. Ludovic de Castelpiano, Min. Obs. Turin, Imp. Marietti, 1870. 67 p. in-16.

M. Marietti a publié presque en même temps deux opuscules d'actualité religieuse, la version de celui du P. Knox, dont nous parlions dernièrement, et celui-ci. On ne verra nulle part la question du catholicisme-libéral si complètement et si bien traitée en aussi peu de pages. Nous y trouvons la doctrine du théologien, le raisonnement du philosophe, la grâce et l'élégance du littérateur, le zèle et la charité du religieux.

6. *Deux ouvrages anglais sur l'unité de l'Eglise.*

Ces deux ouvrages ont trait à la primauté et partant à l'unité visible de l'Eglise, question fondamentale à débattre contre un schisme quelconque, et notamment contre le schisme anglican. Les Anglicans de la Haute Eglise devraient les considérer comme écrits par eux. S'ils sont de bonne foi, qu'ils étudient et prient, et alors se dissipera leur opinion erronée que la Haute Eglise fait invisiblement partie de l'Eglise catholique, quoique séparée du Pape et de l'unité catholique visible.

1. *The evidence for the Papacy as derived from the holy Scriptures and from primitive antiquity.* par l'hon Colin Lindsay. Londres. Longmans. 339 p. in-8o.

En produisant les preuves ou témoignages de l'Ecriture et de l'antiquité chrétienne qui mettent la Papauté en évidence, l'auteur n'a pas la prétention d'écrire une œuvre originale. Il n'est original que dans la disposition de l'ouvrage. Au lieu d'écrire un traité et de faire de longs raisonnements ; il envisage la question à un point de vue strictement légal, pour la trancher après avoir produit les témoignages et les documents. Il donne avant tout, ceux de l'Ecriture et de l'antiquité, d'abord en faveur de la primauté de St. Pierre, puis en faveur de la primauté des Papes ses successeurs ; puis les témoignages qu'on a coutume de leur opposer. A côté de chaque texte, il met un commentaire,

et rien de plus : en sorte qu'on peut d'abord n'examiner que les pièces du procès, puis prendre connaissance de la décision légale. En vérité, l'auteur se montre plus original qu'il ne le pense. Son ouvrage, très approprié au tempérament anglais, comme celui de Sherlock sur les preuves légales de la Résurrection de J. C. d'après la procédure anglaise, est appelé, croyons-nous, à faire un grand bien.

2. *The visible unity of the Church maintained against opposite theories with an explanation of certain passages in ecclesiastical history erroneously appaeled to their support*, par M. J. Rhodes. Londres, Longmans. 2 vol. de 341 et 331 p. in-8o.

Le fond de cet ouvrage théologique, critique et historique est original. Suivant l'idée exprimée dans le titre, et d'ailleurs, très-versé en théologie, l'auteur met en relief la doctrine catholique sur l'unité visible de l'Eglise ; en bon controversiste, il la défend contre les théories schismatiques ; en homme qui connaît l'histoire ecclésiastique, il dissipe toutes les ombres sous lesquelles s'abritent les partisans de l'unité invisible pour défendre le schisme anglican, et jette une nouvelle lumière sur la question de S. Meletius et des dissentiments d'Antioche, et plus encore sur les relations des anciennes Eglises de la Grande-Bretagne avec Rome. Plein de charité envers les individus qui peuvent être de bonne foi dans le schisme, il maintient toujours ferme le principe que, de toutes les *Eglises chrétiennes* qui composent en ce moment, visiblement, le christianisme, une seule peut-être celle de Jésus-Christ, que cette Eglise est invisible, et qu'il est impossible que deux ou plusieurs Eglises, visiblement séparées, fussent cette Eglise unique hors de laquelle il n'y a pas de salut. C'est un ouvrage écrit avec lumière qui illumine les intelligences et une ardente charité dont nous espérons que la grâce divine se servira pour toucher les cœurs et conduire beaucoup d'hommes des illusions de l'unité invisible à l'unité visible de l'Eglise, de cette Eglise qui brille maintenant de tout son éclat au concile.

A

1. I

S

gra

I

l'év

Sol

S. 2

290

C

ten

de

prin

est

Do

lité

tiem

peu

aux

libé

La

bell

mon

2.

Gra

Par

II.

AUTRES RÉPONSES POUR LA DÉFENSE DE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE.

1. De Dom Guéranger.— 2. du même.— 3. de Mgr Dechamps.— 4. du P. Ramière.— 5. du même.— 6. de J. Chantrel.— 7. de A. de Margerie.— 8. du P. Weniges et de l'abbé Bélet.— 9. du même.— 10. de Mgr Nardi.— 11. de Dom Brigardi.— 12. du P. Reali.— 13. Trois opuscules latins pour les savants.— 14. Trois dialogues pour le peuple.

Selon notre usage, nous ne donnerons qu'un bulletin bibliographique.

1. *De la monarchie pontificale à propos du livre de Mgr. l'évêque de Sura, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes.*—In cathedra unitatis posuit Deus doctrinam veritatis. S. Aug. Ed. ad Donat.—Paris, V. Palmé. In-8e de pag. XI 290.

Ce docte volume se divise en deux parties. Dans la 1^e l'auteur expose en 9 chapitres neuf préjugés qui enlèvent au livre de Mgr. Maret l'autorité qu'il devrait avoir pour produire l'effet principal que s'est proposé l'auteur, c'est-à-dire d'empêcher, s'il est possible, la définition de l'infaillibilité du Pape. Dans la 2^e Dom Guéranger établit en 8 chapitres la thèse de la *définissabilité* de cette vérité catholique ; dans un dernier chapitre, il soutient l'*opportunité* de la définition. Ce dernier chapitre, que l'on peut aussi regarder comme un opuscule à part, est une réponse aux observations de Mgr. d'Orléans et une réfutation des idées libérâtres du fameux article du *Correspondant* (10 avril 1869). La presse catholique a applaudi ce livre et l'a jugé une des plus belles productions doctrinales et polémiques sur la constitution monarchique de l'Eglise.

2. *Défense de l'Eglise Romaine contre les accusations du R. P. Gratry, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes.* Paris, V. Palmé, In-8o de pag. 42.

C'est un premier article en réponse aux accusations du P. Gratry publié dans l'excellente *Revue du monde catholique*. Voici ce qu'en dit M. Louis Venillot dans l'*Univers* du 24 février :

“ La polémique de dom Guéranger réalise parfaitement, selon moi, la théorie de l'art, la force sans effort, Hercule ne doit pas suer. Il étouffe ses serpents, il assomme son lion, il couche par terre son homme, il vide ses étables, et n'a nul besoin de faire saillir ses muscles ni de reprendre haleine. Hercule n'est si fort que parce qu'il tient des dieux ; dom Guéranger n'est si habile que parce qu'il sait, et n'est si savant que parce qu'il est moine. C'est une grande chose qu'un moine, je dis un vrai moine, et bien embarrassante dans l'occasion pour un homme qui fait le savant. Le père Gratry vient d'en avoir des nouvelles. Le morceau que nous donne la *Revue du monde catholique*, sur Honorius, le Breviaire et les Fausses Décrétales, est un petit chef-d'œuvre.”

En voilà assez pour qu'on puisse juger aussi l'autre opuscule de Dom Guéranger intitulé *Les fausses décrétales* (130 p. in-8e).

3. *L'Infaillibilité et le Concile général*, neuvième édit. — *Lettre à Mgr Dupanloup*, — *Lettres au R. P. Gratry*, par Mgr Dechamps. Malines, H. Dessain.

La 9e édition du livre de Mgr de Malines contient trois additions : 1° Le Bref du Saint-Père à l'auteur ; 2° La lettre de l'archevêque sur l'opportunité de la définition ; 3° sa lettre à Mgr d'Orléans, qui a tant froissé le P. Gratry, car il intitule ses lettres scandaleuses : *Mgr l'Evêque d'Orléans et Mgr l'Archevêque de Malines*. En réponse à la première lettre du P. Gratry, Mgr de Malines a publié trois lettres. La 1e n'est qu'une introduction ou réfutation générale ; la 2e éclaircit toute la question d'Honorius ; la 3e résume tout ce que Dom Guéranger a dit au sujet de la légende d'Honorius dans le bréviaire. Outre la doctrine, la charité brille dans ces lettres ; on croit voir, en les lisant, le Bon Pasteur à la recherche d'une brebis égarée ; mais la charité ne l'empêche pas, elle lui suggère même les fortes paroles par lesquelles il met fin à sa 3e lettre.

4. *L'abbé Gratry et Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, par le P. H. Ramière de la Compagnie de Jésus.* Toulouse, A. Régnault. In-8o de pag. 132.

Il y a deux parties : dans la 1e, le P. Ramière réfute les *fausses accusations* de l'abbé Gratry contre Honorius et l'Eglise ; la 2e met en relief *quelques méprises* de Mgr d'Orléans, comme l'auteur, dans un autre ouvrage, a mis en relief les *contradictions* de Mgr Maret. Voici le bref que le Saint-Père a adressé à ce sujet au P. Ramière :

Dilecto Filio Henrico Ramière, Presbytero Societatis Iesu.

PIUS PP. IX,

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Novas animadversiones tuas in eorum scripta, qui catholicorum animos perturbare non desinunt, libenter excepiimus ; nec inopportunist certe praesentibus adiunctis censuimus supplementum illud hebdomadarium, quod de Concilii rebus adiciere coepisti periodicis commentariis tuis de Cultu Sacratissimi Cordis Iesu. Expediit enim ut qui facile sophismatis arte commoventur, originis eius malitia cognita, cautiorez fiant, et ab omni vento doctrinae se circumferri non patiantur. Hanc vero originem te nuper dilucide demonstrasse gaudemus per illum, quem oculis subieciisti, consensum errorum, utut discordium et invicem pugnantium ; siquidem omnes norunt in hoc unum omnes convenire errores, ut veritati adversentur, solumque cunctis esse concordiae illicem veritatis odium. Quae sane malignitas fontis, dum ostendit sensus, hodie demum audacter erumpentes, occasione nacta, ex ipsa profluere opinionum indole quas scriptores profitentur ; simul auctoritatem eorum subvertit reprobataque sententiam, et praeterea sponte fideles inclinât ad impensiozem observantiam et amorem erga hanc veritatis Cathedram, quam huiusmodi armis impeti vident, et cuius ductu structas fidei suae insidias tam facile se vitare posse comperiunt. Gratulamur itaque tibi, laboribusque tuis faustiozem semper et ampliozem ominamur exitum. Eius vero auspiciem et paternae benevolentiae Nostrae pignus Apostolicam Benedictionem tibi, familiae tuae, ceterisque pro quibus id postul. peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum die 9 martii 1870, Pontificatus
Nostri Anno XXIV.

PIVS PP. IX.

5. *La mission du Concile révélée par l'abbé Gratry.* Toulouse.
In-12e de pag. 24.

Autre opuscule du même auteur. C'est un article qui occupe tout le No 11 du *Bulletin du Concile* et dont une traduction italienne a été publiée à Naples. Mais ce qui est plus important, c'est que, dans le bref du Pape, il est fait allusion tout particulièrement à cet article, où l'auteur, à la lumière des lettres du P. Gratry, dévoile l'*anti-papisme* sous ses diverses formes, *rationnaliste, libéral et césarien*, et leur fusion dans un seul parti contre l'autorité et l'infaillibilité du Pontife ; où il en montre les antécédents et les conséquences, et dévoile à la fin le remède : ce en quoi consiste précisément la mission spéciale du Concile.

6. *Le Pape Honorius. Première lettre à M. l'abbé Gratry, par J. Chantrel, Paris, V. Palmé.* In-12° de pag. 112.

M. J. Chantrel qui, depuis l'année dernière, publie dans chaque livraison de la *Revue du Monde catholique* une *Chronique du Concile* aussi attrayante pour le fond que pour la forme, a su rendre populaire la défense théologique d'Honorius, au point qu'on croit voir mis en scène les témoignages pour et les témoignages contre et que, de leur conciliation, il ressort clairement qu'Honorius fut condamné pour n'avoir pas réprimé l'hérésie, et non pour l'avoir enseignée.

7. *Le Pape Honorius et le Bréviaire Romain. Lettre au R. P. Gratry, en réponse à sa lettre à Monseigneur Dechamps, par Amédée De Margerie, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Nancy.* Paris, Douniol. In-12o de pag. 66.

Les fausses décrétales, et les Pères de l'Eglise, Seconde lettre ; pag. 115.

Ces deux lettres de M. de Margerie, publiées dans le même format, dans le même caractère et dans le même style que celles du P. Gratry, en sont une antithèse continuelle, une réfutation

press
obtie
d'Ho
dence
cume
noriu
ons p
tions
passe
Pères
ne de
vrais
faillit
a pas
bilité
coup
ciles

8.
raison
giens,
gnie a
du Go
œuvre
1869.

L'i
et ve
ouvra
est la
augla
rendu
que l
de q
comm
déjà c
ger, q
pées
aux t

pressante et lumineuse. Dans la 1^e, à l'évidence apparente qu'on obtient sans peine en présentant un seul côté de la question d'Honorius, comme l'a fait le P. Gratry, l'auteur oppose l'évidence réelle qui ressort de l'examen et de la comparaison des documents, et par là il éclaircit le sens de la condamnation d'Honorius. Dans la 2^e, plus belle encore, après quelques observations pleines de bon sens sur les documents faux et sur les citations fausses ou inexactes de documents vrais, M. de Margerie passe à l'examen de ces faux documents des décrétales et des Pères que M. Gratry croit à tort être la base de la doctrine de l'infaillibilité et il prouve que, lors même qu'ils seraient vrais, il n'ajouteraient pas un atôme de force à la thèse de l'infaillibilité pontificale ; car, dans les documents apocryphes, il n'y a pas une ligne *ad rem*, une seule assertion favorable à l'infaillibilité pontificale, qui ne trouve son *équivalent* et parfois *beaucoup plus*, dans les documents authentiques des Papes, des Conciles et des Pères.

8. *Pie IX est-il infallible ? L'infaillibilité du Pape devant la raison et l'écriture, les Papes et les Conciles, les Pères et les théologiens, les rois et les empereurs, par le R. P. Weninger, de la Compagnie de Jésus, traduit sur l'édition allemande par l'abbé P. Bélet suivi du Gallicanisme réfuté par Bossuet à l'aide de textes puisés dans ses œuvres et mis en ordre par l'abbé P. Bélet. Besançon, J. Bonvalot 1869. In-8o de pag. 455.*

L'illustre abbé Bélet, déjà connu pour d'autres publications et versions de l'allemand, nous offre en un seul volume deux ouvrages dont le titre seul suffit pour exprimer l'idée. Le 1^{er} est la traduction de l'ouvrage du P. Weninger, déjà publié en anglais et en allemand, dont nous avons donné un bref compte-rendu à la fin de février 1869, c'est-à-dire presque un an avant que le P. Gratry, dans sa 2^e lettre, fit tant de tapage à propos de quelques fausses citations alléguées par le P. Weninger, comme si elles constituaient le nerf de l'ouvrage. Nous avions déjà conseillé nous-même de rectifier, en traduisant le P. Weninger, *quelques citations et autres inexactitudes* qui lui sont échappées parce qu'il n'a pu dérober assez de temps, pour son livre, aux travaux de son ministère apostolique. Or, si à cette version

de l'abbé Bélet, on ajoutait une feuille de *rectifications*, le P. Gratry n'aurait plus à se scandaliser.

Le 2e est un travail original d'environ cent pages, ajouté par l'abbé Bélet à la traduction en question et intitulé : *Le gallicanisme réfuté par Bossuet*. Ce n'est qu'un beau tissu de longs textes extraits des 22 volumes des œuvres de Bossuet et disposés en 13 chapitres, pour réfuter Bossuet parlant le langage du gallicanisme dans la *défense de la déclaration* par Bossuet tenant, partout ailleurs, le langage de la tradition catholique.

1. V
gung fi
paroles
citation

Tou
difs qu
mosphè
se nour
fait auj
eu égar
mages
et en a
rangée
lignes
à temp
pasteur
quand
plusieu
comme
qués, il
monde
pourrai
redouta
pour qu
Toutes
monde
les mal

III.

PAROLES CALMANTES.

1. Du Dr. Watzner.—2. d'un prêtre.

1. *Während des Vatikanischen Concil. Einige Worte zur Beruhigung für nervös Aufgeregte.* (Pendant le concile Vatican. Quelques paroles calmantes du Dr. Watzner pour ceux qui souffrent d'excitation nerveuse). Gr. Strehlitz, 1869. 27 p. in-8o.

Tout le monde sait qu'il y a une espèce de catholiques malades qui, à cause d'un vice interne de leur constitution, de l'atmosphère infectée où ils vivent ou des aliments malsains dont ils se nourrissent, sont très-sujets à cette fièvre du libéralisme qui fait aujourd'hui tant de ravages dans la chrétienté. Cette fièvre, eu égard aux étranges accidents qu'elle occasionne et aux dommages qu'elle cause surtout au cerveau, en troublant le jugement et en altérant l'imagination du malade, peut à bon droit être rangée parmi les fièvres *nerveuses* et même parmi les plus malignes et les plus difficiles à guérir, et si elle n'est pas combattue à temps, elle dégénère aisément en maladie mortelle. Le grand pasteur et médecin des âmes, à qui le Christ a dit : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos*, a déjà entrepris, il y a plusieurs années, la guérison de ce mal. Mais, pour mieux réussir, comme on a coutume de le faire dans les cas graves et compliqués, il a jugé opportun de convoquer de toutes les parties du monde un conseil des plus savants docteurs, avec l'aide de qui il pourrait, sinon extirper entièrement de la terre un mal aussi redoutable, au moins préparer des remèdes efficaces et infaillibles pour quiconque voudrait dorénavant s'en préserver ou en guérir. Toutes les âmes pieuses et sincèrement désireuses du salut du monde se sont infiniment réjouies de cette convocation. Mais les malades pour le bien de qui elle avait lieu et qui en avaient

le plus grand besoin, ceux-là même, selon l'habitude des gens nerveux, aussitôt qu'ils ont entendu parler de consultation et de nouveaux remèdes, ont éprouvé un redoublement de convulsions et de délires, comme s'ils ne craignaient rien tant que de devoir guérir. Et aujourd'hui encore, au moment où la grande assemblée réunie à Rome emploie dans leur intérêt et pour leur salut la quintessence de la sagesse et de la vertu catholiques, ils regardent Rome avec des yeux craintifs et soupçonneux, comme si, de cet oracle suprême, devaient sortir des paroles de mort et non de vie.

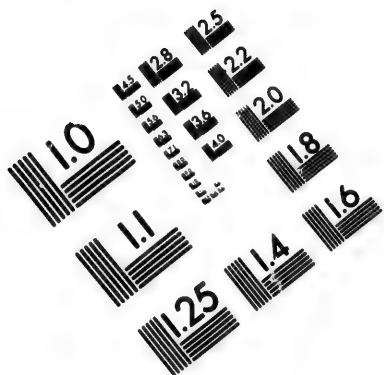
Or, voici une recette du Dr. Watzner pour les catholiques qui souffrent de cette fièvre ou excitation nerveuse. C'est un excellent calmant, qui a la vertu d'inspirer au malade une pleine confiance dans son médecin et de le disposer à recevoir de lui comme il convient les remèdes qui devront le guérir. Métaphore à part, l'excellent docteur combat et dissipe toutes ces fausses appréhensions, ces craintes, ces préjugés et ces calomnies dont le libéralisme s'efforce d'obstruer les intelligences des catholiques qui l'écoutent, afin de les éloigner du concile et même de les entraîner d'avance à une rébellion ouverte contre ses futurs décrets. M. Watzner allègue donc brièvement toutes les raisons humaines et divines qui doivent inspirer à un croyant sincère une confiance absolue dans les délibérations du concile et une soumission spontanée à ses lois. La qualité des personnages qui composent l'assemblée ; leur sagesse, leur vertu, leur habileté dans les affaires et leur connaissance des besoins de la société ; leur zèle sans passion, qui ne cherche que la pleine liberté de leurs jugements ; les longues études et les discussions dont les questions sont accompagnées ; le décorum et la majesté de tous les procédés conciliaires, vraiment dignes de législateurs du monde et qu'on ne saurait comparer à aucune autre assemblée ou parlement humain ; par dessus tout cela la promesse du Christ et l'assistance infaillible de l'Esprit-Saint : ce sont là des considérations qui, pour peu qu'il en soit pénétré, rendent impossible chez un catholique une ombre de défiance à l'endroit du concile ou une velléité de censure contre ses décisions. La défiance et la censure ne peuvent provenir, dit très-bien M. Watzner, que

d'une extrême ignorance ou d'un extrême orgueil chez un homme qui ne sait pas ce que c'est qu'un concile, ou bien, le sachant, se croit plus sage qu'une assemblée de sages qui est le *summun* de la sagesse humaine conduite par la sagesse divine.

Non content d'avoir calmé les nerfs de ses malades en parlant ainsi en général de la nature et du but du concile, notre docteur passe à diverses questions les plus importantes de celles que le concile traitera probablement selon lui et au sujet desquelles les libéraux éprouvent le plus d'agitation et d'inquiétude. A propos de chacune de ces questions, il expose la doctrine que professe l'Eglise et en montre toute la sagesse : par là, il dispose doucement l'esprit du lecteur à révéler et à accepter dès maintenant comme oracles les décrets et les définitions qu'il plaira au concile d'édicter. On pourra peut-être trouver peu mesurées certaines phrases de l'auteur : par exemple, p. 13, lorsqu'il parle des immunités ecclésiastiques ; peut-être, dans son zèle pour calmer les nerfs des catholiques-libéraux n'est-il pas assez gardé d'agacer ceux des catholiques-purs. Généralement, néanmoins, son discours est d'un esprit, d'une doctrine très-saine et peut-être lu avec profit par tout le monde, car il offre non-seulement une médecine salubre aux esprits atteints de la tocade libéralesque, mais encore une bonne nourriture aux intelligences saines.

2. *Das Vaticanische Concilium*. (Le Concile du Vatican. Un mot d'instruction et de paix par un prêtre du diocèse de Münster). Münster, 1870. 22 p. in-8o.

Le désir de chasser de l'esprit des catholiques les vaines ombres et les préoccupations sinistres que la presse irréligieuse ou libéralesque répand à dessein contre le Concile a inspiré au pieux auteur ces courtes et modestes pages. Elles renferment une instruction populaire où, à l'aide de raisons palpables, tirées du catéchisme et du bon sens, l'auteur réfute le faux et prouve le vrai sur toutes les questions qu'il importe le plus aux fidèles de connaître à propos du concile. Le 1er chapitre est consacré au but de cette assemblée ; le 2e aux *craintes* ; le 3e aux *espérances*.



28 25 22 20

01

Quant au 1er point, l'auteur développe habilement cette idée : le concile du Vatican est pour ainsi dire le complément de celui de Trente ; en ce sens que, de même que celui-ci a établi, contre le principe et les erreurs de la réforme, avec une clarté et une concision admirables, le principe et les dogmes de l'Eglise catholique, il est réservé à celui du Vatican de lutter contre les dernières conséquences et erreurs découlant de cette maudite réforme, et de guérir les plaies profondes qu'elle a faites au monde en viciant les éléments les plus vitaux : la famille, l'école, l'Etat, la société, l'art, la science, tout enfin. Ce sont là, précisément, les *espérances*, dont la riante perspective met fin à un discours. Mais auparavant, l'auteur a grand soin de chasser de l'esprit du lecteur les *craintes* contraires, en montrant combien est peu fondée et même absurde l'appréhension de certaines gens, que, du concile, puissent sortir des résolutions imprudentes, inopportunes, immodérées, soit dans le dogme, soit dans la discipline, comme si cette auguste assemblée d'évêques assistés par la lumière infallible du Saint-Esprit était un parlement d'hommes politiques ou un congrès de savants, sujets à toutes les erreurs humaines ; puis en parlant surtout de l'infaillibilité pontificale, qui est le thème le plus agité et le plus embrouillé par les ennemis du concile. Il éclaircit l'idée de l'infaillibilité, la dégage des fausses et odieuses apparences dont ces ennemis l'entourent ; mais, quant à la substance même de la question, non-seulement il garde une neutralité absolue, pour ne pas, dit-il, encourir le reproche d'être partisan de l'une ou de l'autre opinion ; mais encore il censure comme inconsidéré et pernicieux le procédé de ceux qui, sans avoir mission de le faire, se prononcent pour ou contre la définition, et il condamne également et les défenseurs de l'opinion et du désir communs à presque tout le monde catholique et les partisans de l'opinion contraire. Sur le seul point de cette impartialité et de cette censure, nous ne pouvons approuver l'auteur. Son opuscule, d'ailleurs, nous paraît mériter l'éloge et l'approbation dus à toute parole d'*instruction* et de *paix*.

IV.

Opuscules instructifs sur le Concile.

1. de l'abbé Jaugey.—2. du P. Rohner.—3. de G. Kniep.—4. d'un anonyme.—5. du chanoine Bolli.—6. du chanoine Bertoni.

Nous ajouterons aux livres et opuscules si nombreux sur le concile, que nous avons annoncés, les six suivants, et nous en avons encore bon nombre d'autres sur notre bureau.

1. *Le concile œcuménique. Petit traité théologique adressé aux gens du monde*, par l'abbé J. B. Jaugey, docteur en théologie, avec une introduction par M. H. de Riancey. Paris, V. Palmé, 1869. 283 p. in-8°.

Ce petit traité est conçu et conduit magistralement. Il y a dans le monde un nombre notable de personnes qui vivent dans l'oubli de la religion plutôt par négligence ou à cause d'un excès d'occupation que par suite de la corruption des faux principes. Le grand événement du concile Vatican est sur toutes les lèvres et dans tous les journaux. Ces personnes voudront le comprendre, en pénétrer l'importance, en juger les effets ; et en vérité si elles y parvenaient, ce ne serait pas sans un grand profit pour leur esprit. Mais comment faire si elles ne savent rien ou presque rien de ce qu'un concile a coutume d'opérer ? Il leur arriverait ce qui arrive d'ordinaire au vulgaire ignorant qui voit tout à coup apparaître un météore : il le regarde, l'admire et ne conserve de ce spectacle que le souvenir de la sensation qu'il a éprouvée. L'auteur s'est proposé d'instruire suffisamment par son livre, sur les choses de la foi, les personnes qu'il appelle les gens du monde, et de le faire avec brièveté et précision. Il y a réussi, selon nous, à merveille. En sorte que la personne du monde qui le lira avec attention pourra suivre le progrès du grand événement avec intelligence, profit et plaisir.

Tout l'ouvrage est divisé en dix chapitres. Du 1^e au 8^e, il est question des conciles, de la nature, des conditions, des membres, de l'objet, de l'autorité et des cérémonies. Dans le 9^e, on trouve un résumé de l'histoire des 18 conciles œcuméniques déjà tenus ; le 10^e est consacré au présent concile. A chaque chapitre se rattachent diverses questions de notre époque, qui y sont toutes discutées, éclaircies et résolues. La préface est de l'éminent H. de Riancey, qu'une mort prématurée vient de nous ravir ; de cet infatigable champion de la cause catholique et principal rédacteur de l'excellent journal *L'Union*. Cette préface est en quelque sorte un beau dessein de l'œuvre, qui donne envie de connaître l'original.

2. *Die Oecumenischen Concilien*, (Les Conciles œcuméniques exposés selon le droit ecclésiastique,) par le P. Rohner, bénédictin d'Einsiedlen. 22 p. in 8°.

Dans cet opuscule, le docte et zélé auteur a réimprimé pour le public des articles publiés en avril 1860 dans les *Blättern für Wissenschaft*, etc., très-bon journal suisse. C'est comme un petit traité sur les conciles à l'usage des laïques d'une culture moyenne, où, d'une manière simple mais lumineuse, sans forme scholastique ni polémique, sont exposées par ordre et expliquées conformément au droit canon et à la plus saine théologie toutes les notions et vérités les plus importantes sur la matière des conciles, leur nature et leurs classes, le droit de les convoquer et de les présider, les droits et qualités de leurs membres, l'ordre et le mode des propositions, des discussions et des décisions, sur les rapports du Pape et du concile et la question si agitée de savoir si le Pape est ou non supérieur au concile universel ; enfin sur l'infailibilité des conciles œcuméniques en matière de foi et de morale. L'auteur conclut en indiquant les grands biens que le monde entier doit attendre du présent concile, et notamment la Suisse, travaillée par les erreurs et les persécutions du moderne rationalisme, et il exhorte ses concitoyens catholiques à une prière fervente et unanime.

3. *Belehrungs*, etc. (Petit livre d'instruction et de prière pour le temps du Concile Universel, et utile encore à d'autres époques),

par G.
Hildes

4. C
truction
1869, G

Ce so
jugemen
brèves e
tammen
tance, le
peuvent
une série
Dieu sur
sur les c

5. Cat
chanoine
diocèses t

L'aut
suggestion
deux dio
l'avait d
césains et
tes classes
ne doit
Lenti : l
contredit
bliés sur

6. Il C
Monaldi.

C'est l
dialogue

par G. Kniep, curé de Ste Madeleine, à Hildesheim. 3e édition Hildesheim, 1869. Nolte et Schneider, 40 p. in-16.

4. *Conciliumsbüchlein*, etc. (Petit livre pour le concile ou instructions et prières à l'occasion du concile du Vatican). Breslau, 1869, Görlich et Coch. 24 p. in-16.

Ce sont deux opuscules pour le peuple, écrits avec beaucoup de jugement et d'onction. Chacun d'eux contient d'abord quelques brèves et substantielles paroles sur le concile en général, et notamment sur le concile du Vatican, son opportunité, son importance, les fruits à en attendre, le moyen par lequel tous les fidèles peuvent et doivent coopérer à la production de ces fruits ; enfin, une série de prières pour implorer d'abondantes bénédictions de Dieu sur le Concile, avec un appendice, à la fin, sur le jubilé et sur les conditions nécessaires pour gagner l'indulgence plénière.

5. *Catechismo popolare sopra il Concilio ecumenico*, par L. B. R. chanoine curé de la basilique cathédrale de Sutri, pour les diocèses unis de Nepi et Sutri. Rome, typ. Monaldi. 144 p. in-16.

L'auteur, chanoine Luigi Bolli, a composé ce catéchisme à la suggestion de l'évêque de Nepi et Sutri, pour le peuple de ces deux diocèses. L'auteur l'a dédié au zélé prélat, et celui-ci, qui l'avait déjà annoncé dans sa lettre pastorale, l'a offert à ses diocésains et très répandu, afin qu'il pût produire dans les différentes classes du peuple le fruit qu'on en attendait. Mais son utilité ne doit pas se restreindre aux deux diocèses que gouverne Mgr Lenti : l'opuscule a déjà pris une grande diffusion. C'est sans contredit un des meilleurs livres d'instruction qui aient été publiés sur la matière.

6. *Il Concilio ecumenico, dialogo del Canonico Bertoni*, Rome, typ. Monaldi. 26 f. in-16.

C'est la 2e édition, et nous ne tarderons pas à voir la 3e, du dialogue intitulé : *La signora Fanny e la povera Maria*.

1. Mandement

le.— 2.

gence co

séqueius

de Pade

tation d

ment du

pour int

des évêq

sailles, c

libelles

bilité de

Brieuc,

pellier.-

1. La

soutenus p

tinue à se

l'œuvre de

s'efforce d'

nements, e

aux Pères

et décider

elle soulèv

de façon à

d'avance d

publiés réc

journaux s

cette intent

que nous p

n'hésite m

contents de

quittant R

on discute

NOUVELLES DIVERSES.

1. Mandement de Mgr Pie, évêque de Poitiers, sur les menées contre le concile.— 2. Déclaration du Comité central des Associations catholiques de Mayence contre les intrusions dans le concile.— 3. Autres manifestations obsequieuses des catholiques allemands.— 4. Lettre de Mgr Martin, évêque de Paderborn, au sujet de l'agitation produite en Allemagne.— 5. Consultation de Döllinger, publiée par la *Gazette d'Augsbourg*, contre le Règlement du Concile.— Ordonnance de Mgr Senestrey, évêque de Ratisbonne, pour interdire à ses clercs l'école de Döllinger.— 7. Circulaires et lettres des évêques de Rodez, de Montauban, de Saint-Denis (Réunion), de Versailles, de Fréjus et Toulon et de Mgr Baillès, pour la condamnation des libelles du P. Gratry.— Adresses et vœux pour la définition de l'infaillibilité du Pape signés par les clergés d'Avignon, de Chambéry, de Saint-Brieuc, de Grenoble, de Saint-Claude, de Valence, de Béziers et de Montpellier.— Notre réponse à quelques fausses assertions.

1. La conjuration des gallicans-libéraux et des fébronien, soutenus par les politiquailleurs et les francs-maçons, continue à se dévoiler avec ses menées sectaires pour contrarier l'œuvre de Dieu dans le concile œcuménique. D'une main, elle s'efforce d'attirer l'intervention menaçante de quelques gouvernements, en les poussant à faire une violence morale au Pape et aux Pères réunis au Vatican, lesquels, dès lors, devraient traiter et décider tout simplement et ce qui plaît à la secte ; de l'autre, elle soulève les peuples, en répandant une foule d'écrits conçus de façon à attaquer les constitutions apostoliques et à dépouiller d'avance de toute autorité les décrets du concile. Les documents publiés récemment par le *Times* et reproduits par une foule de journaux sont là pour témoigner des tristes efforts faits dans cette intention. Il suffit de feuilleter les journaux de la secte que nous avons souvent mentionnés pour se convaincre qu'on n'hésite même pas à provoquer les évêques, que l'on suppose mécontents de la marche du concile, à violer leur serment en quittant Rome en masse (c'est le terme employé) dans le cas où l'on discuterait certaines matières.

Mgr Pie, évêque de Poitiers, a élevé la voix contre ces intrusions de laïques du monde et de clercs à demi-schismatiques, avec cette forte éloquence et cette sagesse évangélique dont ses écrits sont empreints. Le zélé prélat exhale dans son *Mandement du Carême* la douleur que lui causent les œuvres perverses de ces sectaires et rappelle à son troupeau ses devoirs envers le concile. Nous ne saurions nous empêcher d'analyser ce document et d'y puiser quelques courtes citations.

Après avoir parlé du devoir et du besoin qu'il éprouve de conforter ses fils chéris en Jésus-Christ afin qu'ils demeurent fermes dans la foi des doctrines qui leur ont été enseignées, il exprime le regret qu'il se soit trouvé, comme on le voit par les écrits qu'il répandent, des hommes capables de dire de pareilles perversités et qui cherchent à faire des disciples.

Encore que nous vous eussions souvent signalé les écarts de doctrine, les affaiblissements de vérité, les compromis dangereux et les mélanges adultères qui sont devenus trop familiers aux docteurs d'une certaine marque, rien ne nous autorisait à croire que le respect de l'Eglise, de sa constitution, de son gouvernement, de ses traditions, de son histoire, de sa prière authentique, enfin de ses enseignements et de ses points.

Leçon terrible, mais salubre, pour tous ceux qui, substituant leur esprit personnel et l'esprit de leur temps à l'esprit de l'Eglise, se font trop facilement leurs propres maîtres à eux-mêmes ! Les sages les avaient avertis ; mais la voix des sages est-elle écoutée par des hommes si sûrs de leur propre sagesse, et qui, devenus les oracles de ceux dont ils sont à la fois les disciples, n'ont plus seulement pour apologistes et pour flatteurs les chrétiens amoindris dont ils partagent et consacrent les fausses opinions, mais recueillent désormais l'éloge et le suffrage des plus ardents de leurs anciens adversaires ?

Certes, N. T. C. F., si l'on avait pu douter qu'il y eût urgence à convoquer l'Eglise à une assemblée œcuménique, l'utilité et la nécessité de ce Concile ne saurait plus être niée de personne. Que le mal qui se dévoile eût continué quelques années encore à se propager sans réclamation, et la société chrétienne eût été

infect
insens
l'art,
par le
dont
on am
pensée
la cur

Le
gner,
écoute
Puis
d'Ozas
témér
celait.

Ce n
qu'il a

Ce n
Vaine
quelqu
suite l
sans i
regimb
et redr
cheron
qui est
aura r
enfin,
Si l'arc
exciter

Que
qui exe
la crain
sion, et
leur co
l'arche

infectée d'un poison d'autant plus pernicieux qu'il se serait glissé insensiblement dans ses veines. Au jugement des hommes de l'art, l'énergie de certains traitements médicaux se dénote d'abord par le réveil et la recrudescence de toutes les affections morbides dont la guérison est entreprise. Ainsi en sera-t-il du Concile : en amenant l'éruption du mal au dehors, en mettant à nu les pensées occultes de bien des cœurs, il aura préparé et commencé la cure d'une foule d'infirmités morales et intellectuelles.

Le prélat montre ensuite l'énormité de ceux qui osent enseigner, conseiller, réfréner, maîtriser l'Eglise, qu'ils devraient écouter, respecter et obéir comme leur maîtresse et leur mère. Puis il rappelle et applique à ces meneurs sacrilèges le fait d'Ozas foudroyé par la colère divine pour avoir porté une main téméraire sur l'Arche du Testament sous prétexte qu'elle chancelait.

Ce n'est ni aux simples fidèles ni même aux simples lévites qu'il appartient de mettre la main à l'Arche du Seigneur.

Ce ministère est réservé aux princes de la tribu sacerdotale. Vainement vous paraît-il que ceux qui conduisent le char font quelques faux pas, quelques mouvements fâcheux, et que par suite l'Arche est inclinée et menace de tomber à terre. Soyez sans inquiétudes. Si quelques-uns des bœufs s'écartent et regimber, il y en a d'autres, et plus nombreux, pour raffermir et redresser la marche : tous les coursiers du char sacré ne broncheront pas à la fois. D'ailleurs, il y a un conducteur suprême, qui est assisté d'en haut : celui-là n'est point sujet à faillir : il aura raison de ces soubresauts et de ces écarts. Pour tout dire enfin, "l'esprit de vie est dans les roues," le char ne peut verser. Si l'Arche semble pencher, c'est pour éprouver votre foi, c'est pour exciter votre amour et votre prière.

Que tous ceux donc qui ont ici-bas l'influence du pouvoir ou qui exercent autour d'eux une prééminence quelconque, partagent la crainte salutaire dont le roi d'Israël fut pénétré à cette occasion, et que, tirant avec lui les mêmes conclusions, ils règlent leur conduite sur la sienne. Considérant qu'il était illicite que l'Arche de Dieu fût portée, sinon par ceux que le Seigneur avait

choisis pour toujours à cet effet, il assembla ceux des fils d'Aaron à qui cette fonction était dévolue, et il leur dit : " Vous qui êtes les princes des familles lévitiqnes, sanctifiez-vous et portez l'arche de Dieu au lieu qui lui a été préparé, de peur que, comme le Seigneur nous frappa une première fois parce que vous étiez absents, il nous arrive encore le même malheur si nous faisons quelque chose d'illieite." *Vos qui estis principes familiarum leviticarum, sanctificamini et offerte arcam Domini Dei Israel ad locum qui ei praeeparatus est ; ne ut a principio, quia non eratis praesentes, percussit nos Dominus, sic et nunc fiat, illicitum quid nobis agentibus.*

L'arche sainte N. T. C. F., n'était que la figure de l'Eglise. Dieu ne veut pas qu'elle soit conduite et portée par un bras humain. Il lui a plu d'user d'un exemple terrible et solennel pour enseigner aux hommes laïques et même aux prêtres du second ordre, car Ozas était issu de la tribu de Lévi, à quelles rigueurs ils s'exposent en usurpant, fût-ce par de bonnes intentions, un office qui ne leur appartient pas.

Non-seulement les princes et les gouvernements doivent craindre la colère de Dieu quand ils se mêlent d'entraver la liberté du concile, mais " ces hommes entreprenants et passionnés qui rêvent d'endoctriner l'Eglise, de la redresser, de se faire ses inspirateurs, ses conseillers, ses sauveurs ; gens qui veulent faire le mot à l'épiscopat, qui admonestent la papauté, qui adressent leurs objurgations à la majorité des pasteurs, et qui excitent les passions du dehors en vue de réagir sur le cénacle sacré où est assemblée l'Eglise entière unie à son chef. Témérité criminelle, audace sacrilège, qui ne restera pas impunie, mais qui ne peut-être qu'un malheur pour ceux qui s'en rendent coupables ou qui en sont les complices.

A la fin, Mgr. Pie dit en exhortant ses ouailles à la docilité et à l'obéissance."

Pour vous, N. T. C. F., qui êtes résolus à marcher toujours dans les voies qui vous ont été et qui vous seront tracées par l'Eglise, ne laissez point ébranler votre confiance ni troubler votre paix par les vaines paroles qui se disent à cette heure, par les difficultés nullement nouvelles, par les objections cent fois

résolue
tredite
sein de
L'Egli
toutes l
plus lib
qui aur
liberté
dans leu
particul

De te
tout jou
même :
avons é
cessifs d
bien plu

Nous
décrit le
se disant
le conco
parmi le

2. Gra
trouvent
ples. Mé
doctrines
on enten
tester cor

Nous
des catho
Düsseldo
ses propr
répéter ic
catholiqu
sions du
résolution
sur l'erre

résolues qu'une critique aussi vaine que superbe, également contredite par la raison et par l'histoire, dissémine déloyalement au sein de nos troupeaux en l'absence de leurs premiers pasteurs. L'Eglise est assemblée, et cela vous suffit. Elle est réunie dans toutes les conditions du Concile le plus vrai, le plus général, le plus libre, le plus éclairé. Ceux-là seuls pourraient le contester qui auraient été résolus d'avance à ne reconnaître ni lumière ni liberté au sein de l'Eglise, tant qu'elle ne se laissera pas absorber dans leur personnalité et dominer par leurs idées et leurs volontés particulières.

De tels espoirs seront toujours trompés. L'Eglise est libre de tout joug ; elle ne relève que de l'Esprit-Saint et que d'elle-même : *Visum est Spiritui Sancto et nobis*. Ce que nous vous avons écrit autrefois, N. T. C. F., à l'occasion des Conciles successifs de notre province, nous vous le répétons aujourd'hui avec bien plus de certitude et fondement.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'ici l'intrépide Mgr. Pia a décrit le perfide et violent procédé de certaines gens qui, tout en se disant catholiques, recueillent les applaudissements et acceptent le concours de ce qu'il y a de plus mauvais et de plus impie parmi les protestants et les incroyants.

2. Grâce à Dieu, les abjectes menées de cette secte perturbatrice trouvent un grand obstacle dans la foi et la conscience des peuples. Même en Allemagne, où l'exemple et le mauvais esprit des doctrines de Döllinger ont valu des prosélytes aux chefs de file, on entend des voix dignes d'âmes sincèrement chrétiennes protester contre de pareilles infamies.

Nous avons déjà reproduit la déclaration solennelle que l'élite des catholiques allemands, au nombre d'environ 2000, réunis à Düsseldorf du 6 au 9 septembre dernier, avait fait publier sur ses propres dispositions à l'endroit du concile. Il est bon d'en répéter ici un passage : " Demeurant ferme dans sa foi, le peuple catholique est convaincu que l'Esprit-Saint dirigera les discussions du concile en sorte que l'assemblée ne prenne pas d'autres résolutions que celles qui pourront assurer à la vérité la victoire sur l'erreur et reconduire les peuples à leur salut. Les catholiques

d'Allemagne attendent de leurs princes et gouvernements qu'ils s'abstiennent de tout procédé pouvant offenser la liberté de discussion ou de vote du concile”.

Or, il n'est que trop notoire que plusieurs gouvernements de ce pays ont fermé l'oreille aux vœux si légitimes de ces insignes représentants des catholiques allemands. Depuis quelque temps, les journaux ne parlent pour ainsi dire que des menées de certains sectaires laïques et même prêtres et des immixtions plus ou moins pressantes, plus ou moins menaçantes, au moyen desquelles certains individus essaient d'indiquer au concile et au Pape la voie qu'ils doivent suivre s'ils veulent éviter des résistances et des révoltes.

Les bons catholiques d'Allemagne se sont profondément émus de cet état de chose, et le comité central des associations susdites de Mayence a fait publier une nouvelle et énergique protestation contre ces immixtions sacrilèges :

“ L'assemblée générale des associations catholiques de l'Allemagne et de l'Autriche, réunie en septembre 1869 à Düsseldorf, a déclaré dans le § 11 de ses résolutions :

“ L'assemblée salue avec la plus grande vénération le Concile œcuménique, qui, sur l'appel de Pie IX, se réunira le 8 décembre 1869. Comme de tout temps, lorsque l'Eglise catholique se réunit en Concile, le peuple catholique met aussi aujourd'hui en cette auguste Assemblée une confiance parfaite ; gardant fermement sa foi, le peuple catholique est convaincu que le Saint-Esprit la dirigera, et que le Concile ne prendra d'autres résolutions que celles qui pourront assurer à la vérité la victoire sur l'erreur, et qui seront propices au salut des nations.

“ Les catholiques de l'Allemagne attendent de leurs princes et de leurs gouvernants qu'ils s'abstiendront de toute démarche qui pourrait porter atteinte à la liberté de la discussion et des résolutions du Concile.

“ Les principes affirmés dans cette résolution ont trouvé, l'automne dernier, une adhésion si générale et si complète dans toute l'Allemagne catholique, qu'on pouvait croire que le bon sens du peuple catholique avait ainsi condamné, dès le début, les agitations tentées de certain côté contre le Concile.

“ Toutefois, dans ces derniers temps, les manifestations injustifiables d'un certain nombre de savants allemands se sont alliées aux accusations calomnieuses des journaux anti-religieux pour provoquer contre le Concile une agitation qui fait honte au nom allemand.

“ En face de ces tendances; le comité des cercles catholiques du diocèse de Mayence croit nécessaire d'exprimer son indignation profonde à l'égard de la présomption avec laquelle plusieurs prêtres et laïques se mêlent aux discussions des Evêques réunis autour du Saint-Père.

“ Offenbach et Umstadt, le 4 mars 1870.

“ Prince de Isembourg-Birstein, *président*.

“ Baron Franz De Wambolt, *vice-président*.

“ Baron Frédéric De Oer, *secrétaire*. ”

Il est à remarquer qu'aucun des membres ou des corps des associations catholiques réunies à Düsseldorf au mois de septembre précédent n'opposa la moindre protestation à celle du Comité de Mayence.

3. Mais non seulement les bons catholiques allemands ont témoigné de leur dédain pour la secte fébronienne de leur pays par cet assentiment tacite : bon nombre d'entre eux ont tenu tête à cette secte. L'*Hausblätter* de Breslau a publié un très bel acte rempli de soumission au concile, signé par un grand nombre de personnages distingués; entre autres par le Dr Bittner et le prince de Hohenloehe-Waldembourg. Dans cet acte est exprimé l'espérance de voir la noblesse catholique de la Silésie et de l'Allemagne manifester les mêmes sentiments de déférence pour l'Eglise. A Münster, ont paru quatre écrits tendant à démontrer l'infaillibilité du Pape: le premier du Dr Bickell, le second du Dr Franz Friedof, tous deux professeurs de cette Université; le troisième, du Dr Stoeckl, qui jouit d'une grande réputation de philosophe; le quatrième, du Dr Hermann Rump, directeur du *Guide littéraire* de Münster, lequel est regardé comme une des meilleures revues bibliographiques et critiques d'Allemagne.

4. Pour faire ressortir les excellentes dispositions du bon peuple allemand et montrer ce qu'il ferait s'il n'était circonvenu

par certains faux docteurs, il suffit de dire que, tout récemment, Mgr Martin, évêque de Paderborn, a déposé aux pieds du Saint-Père, à titre d'offrande au Denier de S. Pierre, la somme de 20, 888 fr.. qui s'ajoutent aux 80,000 envoyés peu auparavant par les fidèles, disséminés sur un grand, mais très-pauvre territoire, au milieu des protestants, et qui ont cependant trouvé dans la vivacité de leur dévouement au Saint-Siège le mobile de ce témoignage de la foi dont ils sont animés malgré la rude lutte qu'ils soutiennent contre la propagande protestante.

Mgr. Martin, s'empresant de prémunir son troupeau contre les artifices incessants et déloyaux de la secte hostile au Saint-Siège, a adressé de Rome à son vicaire-général, le 26 février dernier, une magnifique lettre dont *l'Univers* du 12 mars a reproduit la plus grande partie. Dans cette lettre, le zélé et docte prélat réfute une à une les inventions calomnieuses de la coterie Döllinger, soit dans la doctrine, soit dans les faits concernant les prérogatives du Saint-Siège, la liberté et les droits du concile, et les dangers que l'on exagère à dessein pour rendre odieuses les définitions dogmatiques dont cette secte a tant horreur. La profession de foi la plus explicite et la plus solennelle dans la doctrine catholique de l'infaillibilité promise et conférée par Jésus-Christ à son vicaire ici-bas lorsqu'il enseigne et commande en matière de foi et de mœurs comme maître universel de l'Eglise ; les fondements inébranlables sur lesquels cette foi repose ; la concorde avec laquelle elle a été professée tout dernièrement encore par les conciles provinciaux d'Allemagne ; les biens qui en dérivent : tout cela est touché vigoureusement et très-bien mis en relief. Le prélat conclut en émettant le vœu émouvant de pouvoir, lui aussi, au sein du concile Vatican, apposer son sceau à cette vérité inébranlable et si importante pour le bien des âmes, lors même que cet acte devrait lui attirer de grandes tribulations et la haine et le mépris de tous les méchants.

5. Mais, d'un autre côté, la coterie fébronienne et gallicane met à exécution ses projets avec une audace toujours croissante et sans aucune retenue, en attaquant à découvert le Saint-Siège et en s'efforçant de préparer dès aujourd'hui le terrain aux sophismes par lesquels elle se propose de refuser créance non seule-

ment aux décisions, mais à l'œcuménicité du concile. A cet effet, elle met en œuvre les mensonges et les sophismes les plus effrontés. Un monument de fausse science et de falsification oriante de l'histoire est le récent écrit du fameux prévôt Döllinger, qu'il a publié dans les journaux allemands et qui a été reproduit par le *Moniteur universel* : ce journal, avec l'*Avenir catholique*, le *Français*, la *Gazette de France* et consorts, s'est chargé de divulguer en France tout ce qui s'élabore en haine du Saint-Siège ou pour jeter le discrédit sur le concile dans les officines de certains meneurs que l'on ne connaît que trop aujourd'hui. Il est juste de signaler la précaution qu'a prise cette fois le *Français* du 18 mars. Empruntant au *Moniteur* la consultation de Döllinger sur le nouveau règlement du concile, il met en garde ses lecteurs " contre l'esprit d'opposition qui l'a dictée " et il annonce qu'il publiera " des réflexions reçues par correspondance de Rome contre cette consultation. " Cela suffit à montrer combien doit être manifeste et coupables cet *esprit d'opposition* puisque ceux-là même qui se plaignent si âprement des additions faites à la constitution *Multiplices inter* le trouvent excessif. Il est vrai que cette modération du *Français*, n'étant pas naturelle, a duré à peine quarante-huit heures. En effet, dès le 20 mars, dans une correspondance de Rome, il parle de la consultation, en fait les plus grands éloges, déclare qu'elle a produit à Rome une " grande impression, " en approuve les pensées principales et les points de doctrine, et restreint ses modestes réserves à des choses de nulle importance : par exemple, il trouve inopportune et excessive l'insistance de Döllinger à désapprouver le secret des discussions conciliaires. Du reste, au dire du *Français* et de ses fournisseurs, les critiques faites par le *luminaire de la science allemande* (c'est ainsi qu'on appelle maintenant Döllinger) contre le règlement sont parfaitement du goût de la secte catholico-libérale et gallicane, qui en profite pour exagérer sa nouvelle théorie de l'*unanimité des voix* requise par elle pour qu'une définition soit valide. Döllinger développe cette théorie *in extenso* et ses partisans, à Rome et au dehors, s'ingénient à obtenir que le concile ne puisse procéder à aucune définition. Telle est la source du déluge de critiques et d'oppositions dont le règlement du concile est l'objet.

Le libelle de Döllinger a pour but évident de prouver que, grâce à un tel règlement, le concile ne peut pas être appelé libre, que la vérité ne peut pas y être examinée, que ses définitions ne peuvent pas avoir de fondement solide, et que le concile n'a pas les notes essentielles d'un concile œuménique. C'est fouler aux pieds sacrilègement l'autorité du Saint-Siège dans son droit de gouverner le concile, vilipender la dignité même du concile, lui refuser indirectement l'assistance de l'Esprit-Saint.

Remarquons ici que l'*Avenir catholique*, de Paris, développe les mêmes principes, mais insidieusement et avec une hypocrisie raffinée; qu'il s'en va cherchant dans le bric-à-brac allemand ce qui peut lui servir à raccommoder le vieux drapeau gallican, et que, précisément dans ce but, il procède avec prudence et réserve. Là où il n'ose pas risquer une affirmation catégorique il vous dégoise une enfilade de questions embrouillées qu'il dit avoir été laissées sans solution et ne pouvoir être résolues à cause du règlement. Et chaque fois qu'il ouvre la bouche, il gémit sur ce que les choses, au concile du Vatican, ne se passent pas tout à fait comme dans les anciens conciles, sur ce qu'on n'y agit pas absolument comme à Trente. Ces remarques, qu'il le veuille ou non, ont pour effet, sur le lecteur peu réfléchi, de fausser à ses yeux le vrai caractère du concile, de le transformer en une assemblée gouvernée selon le caprice du Pape et d'une coterie de courtisans où la liberté du vote des doctes et pieux Pères est changé en un véritable esclavage sous la férule de l'aveugle fanatisme d'une servile pluralité.

6. Au reste, c'est maintenant à découvert et avec l'outrecuidance d'un sectaire que Döllinger dirige ses attaques contre le Saint-Siège et le concile. Il est trop naturel qu'un évêque, se souvenant du devoir qui lui incombe de guider son propre clergé dans les pâturages de la saine doctrine, lui défende de recevoir celles d'un faux docteur de cette espèce. C'est pourquoi Mgr de Senestrey, évêque de Ratisbonne, s'est empressé d'adresser à son vicaire général l'ordre suivant, publié par l'*Univers* du 16 mars :

“ L'attitude arrogante et scandaleuse que le prévôt Döllinger, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Munich, a

prise vis-à-vis du Siège apostolique et des Evêques réunis à Rome, les doctrines erronées et très-pernicieuses qu'il a cru pouvoir publier dans ses derniers écrits, m'imposent le triste devoir d'interdire aux étudiants de théologie appartenant à mon diocèse, la fréquentation des cours du docteur Döllinger, ma conscience ne me permettant pas d'exposer leur foi à une influence si pernicieuse."

7. Bien qu'il soit toujours vrai et douloureux, ce terrible *Vae homini illi per quem scandalum venit* ; cependant, quand la perversité humaine résiste à la grâce, il faut louer et bénir la divine Providence qui, à son heure, permet que certains individus se manifestent tels qu'ils sont et perdent ainsi la faculté de poursuivre la tâche insidieuse où les pousse la nature coupable de leurs faux principes. Tout le monde comprend que le chanoine Döllinger ne peut plus, maintenant, ni séduire les imprudents ni faire des prosélytes parmi les personnes qui sont véritablement de bonne foi. De même, les bavardages académiques du P. Gratry ne peuvent plus nuire à qui que ce soit, à moins qu'il ne s'agisse d'une personne privée de bon sens, et déjà quelques uns de ses amis et admirateurs commencent à le tirer par le pan de sa soutane pour qu'il s'arrête, qu'il se calme et ne fasse pas le dernier saut dans le précipice où d'autres sont déjà tombés avant lui. Lui-même, d'après une déclaration qu'il a publiée dans les journaux, semble comprendre déjà qu'il est allé beaucoup plus loin qu'il ne le voulait d'abord. Que Dieu l'illumine à temps ! Et c'est certainement dans ce but, c'est-à-dire pour lui faire apercevoir l'abîme où il allait se casser le cou, que Dieu a voulu que le pieux et zélé évêque de Strasbourg lançât la condamnation canonique des libelles du P. Gratry que nous avons publiée. Plusieurs autres évêques y ont adhéré formellement ; mais nous ne pouvons, faute d'espace, que les nommer.

En voici la liste dans l'ordre de la publication de ces actes par les journaux *l'Univers* et le *Monde* de Paris : Une circulaire de Mgr l'évêque de Rodez, datée de Rome 24 février, qui montre d'abord combien est funeste le venin du *gallicanisme*, au moyen duquel, sous le nom de liberté, on avait organisé la servitude de

l'Eglise ; puis touche de main de maître la question de la déplorable influence de cette presse semi-catholique et semi-gallicane qui est propre au *libéralisme-catholique* ; ensuite décrit les degrés successifs qui ont conduit au fond du gouffre des hommes même considérables de cette école ; enfin traité *in extenso* du P. Gratry, et de son " bavardage de sectaire et de son ton de prédicant empruntés au protestantisme et au jansénisme ", en établissant quoi ce malheureux illusionné s'en prenait à l'Eglise même lorsque, dans le principe, il avait la prétention de ne vouloir tenir tête qu'à son Chef. Cette magnifique circulaire, rapportée dans l'*Univers* du 10 mars, promulgue et s'approprie le mandement et les condamnations de Mgr l'évêque de Strasbourg. Le même journal a publié, le 11, des lettres rédigées dans le même but par les évêques de Montauban, de Saint-Denis, et de Versailles, à Mgr de Strasbourg, et où ces prélats louent son zèle et adhèrent à sa sentence contre les écrits du P. Gratry. Mgr l'évêque de Fréjus et Toulon en a fait autant par une lettre adressée à son vicaire-général et publiée dans l'*Univers* du 15 mars, où il confirme toutes les qualifications infligées par Mgr de Strasbourg à ces tristes libelles. Le très pieux et docte Mgr Baillès, qui a occupé autrefois le siège de Luçon et maintenant édifie toute la ville de Rome par la sainteté de sa vie, a aussi écrit à Mgr de Strasbourg une lettre d'adhésion et d'applaudissement où il condamne pleinement le pauvre Gratry ; on peut lire cette lettre dans l'*Univers* du 18 mars.

8. D'un autre côté, comme pour réfuter les propos calomnieux ou au moins exagérés répandus sur le compte de certains Pères du concile, que les *gallicans-libéraux* exaltaient comme leurs champions, les clergés de divers diocèses de France signèrent et envoyèrent de très-chaleureuses Adresses d'adhésion à la doctrine de l'Infaillibilité du Souverain Pontife enseignant *ex cathedra*, où est exprimé le vœu que cette doctrine soit définie dogmatiquement par le concile. Ces clergés semblaient dire : Il n'est pas possible que nos évêques pensent autrement que nous puisque (et à ce propos l'*Univers* a enregistré beaucoup de documents) c'est d'eux-mêmes que nous avons appris ces doctrines qu'ils ont professées solennellement dans plusieurs actes pastoraux, notamment en 1862 et 1867.

Nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire ici ces Adresses, les unes envoyées aux évêques pour leur attester la pleine adhésion de leurs prêtres à la doctrine des prélats en faveur de cette définition, les autres au Saint-Siège ou au concile pour implorer précisément cette définition et professer la croyance à cette vérité catholique.

Telles sont : la fervente Adresse du clergé d'Avignon au Saint-Père, enregistrée dans l'*Univers* du 4 mars ; celles des clergés de Chambéry et de Saint-Brieuc, imprimées dans le même journal, 6 et 11 mars ; celles des clergés de Grenoble, de Saint-Claude, de Valence, de Béziers et de Montpellier, reproduites par l'*Univers* des 11, 12, 16 et 18 mars. D'où l'on peut dire que les cabales et les violences des *fébronien*s allemands et des *catholiques-libéraux* et *gallicans* aboutissent précisément à un résultat contraire à celui qu'attendaient leurs auteurs, c'est-à-dire à faire retentir encore plus haut ce vœu qui, modestement exprimé par la *Civiltà Cattolica*, a fourni à ces sectes le prétexte de monter à l'assaut auquel elles se préparaient depuis longtemps contre la doctrine catholique au sujet de la prérogative du Pape constituant le fondement de l'unité de l'Eglise.

9. A propos de l'accusation reproduite récemment encore contre la *Civiltà Cattolica*, nous ne ferons que répéter la respectueuse réponse que nous avons déjà donnée. Aux accusations répétées à satiété, dans le *Times*, que les Jésuites, et notamment la *Civiltà*, gouvernent le concile et le Vatican, nous ne pouvons répondre que par un sourire ou par une vieille citation de *Gazet* se moquant de ceux qui ne voient partout que les Jésuites :

*Pomum marito Iesuitis credulo
Parrexit Eva Iesuitis credula,
Cainus olim fratris in caput dedit
Mandibulam aselli. Iesuitae suaserant...
Si quid odiosi (seu bonum seu sit malum)
Alicubi factum est, Iesuitae fecerunt...
Id ab officina prodiit Iesuitica.*

Cette citation a été gracieusement recommandée à la sérieuse attention des correspondants romains du *Times* et consorts par le *Month* de mars dernier. Nous ne ferons pas d'autre réponse.

Un journal catholique de Münster, le *Litterarischer Handweiser*, No. 81, énumérant 7 partis dans la question de l'infaillibilité pontificale, dit : " les premiers tiennent la croyance à cette doctrine pour commandée et traitent d'hérétique l'opinion opposée, en désirent la définition dogmatique et y poussent avec un zèle de bonne foi par tous les moyens justes et par plusieurs mauvais ; c'est le parti de Rudis et de la *Civilté*." Nous défions l'auteur de ces lignes de citer un *seul* de nos articles taxant d'hérétique l'opinion contraire à l'infaillibilité pontificale et de prouver que nous avons employé dans ce but un *seul* des mauvais moyens dont il parle.

" Un
la *plura*
est celle

Cette
d'Allema
second n
nimité m
décret de
est-elle v
est bien

Autan
se fonde
infaillibl
a été cru
nombre
leurs dlo
alors ce
ont const
gardant
principe
catholiqu
sentemen
dans les
unanime
catholiqu

III.

POLEMIQUE.

De l'unanimité du concile dans les décrets dogmatiques.

“ Un décret dogmatique étant discuté en concile, est-ce que la *pluralité* de voix suffit pour le faire passer, ou l'*unanimité* est celle nécessaire ? ”

Cette question, soulevée dans quelques journaux de France, d'Allemagne et d'Italie, y a été résolue par l'affirmation du second membre, c'est-à-dire que la *presque* unanimité ou l'*unanimité morale* des suffrages conciliaires est nécessaire pour qu'un décret dogmatique soit regardé comme décidé. Cette solution est-elle vraie ou fausse en elle-même ? Nous répondons qu'elle est bien différente. Prouvons-le.

Autant que nous avons pu le comprendre, la solution proposée se fonde sur cinq arguments : 1° c'est une règle donnée comme infaillible par S. Vincent de Lérins “ que l'on doit croire ce qui a été cru partout, toujours et par tous. ” Supposer qu'un certain nombre d'évêques déclarent que telle vérité n'est pas crue dans leurs diocèses et que ces diocèses soient très-étendus : où serait alors ce *partout* et ce *par tous* ? 2° tous les conciles généraux ont *constamment* suivi la règle de l'unanimité morale, en le regardant comme une loi *inviolable*. 3° Pie IV en a fait un *principe de jurisprudence* au concile de Trente. 4° ces dogmes catholiques résultant, selon l'enseignement de Bellarmin, du consentement des Eglises, il s'ensuit que les définitions des dogmes dans les conciles doivent se faire par consentement moralement unanime des Pères, qui représentent les Eglises. 5° la doctrine catholique n'est-elle pas un dépôt commun à toutes les Eglises ?

Supposons qu'un certain nombre d'évêques s'oppose à la décision proposée : n'est-ce pas là un indice manifeste qu'il n'y a pas là la clarté voulue pour en faire un article de foi ? Donc, et la règle fondamentale à laquelle on doit s'en tenir dans les croyances catholiques, et l'usage consacré des conciles, et la raison théologique nous mènent droit à cette conclusion : l'unanimité morale des suffrages est nécessaire pour les définitions dogmatiques.

Ces braves journalistes ont oublié le plus fort argument qu'il y ait en faveur de leur solution. Qu'ils nous permettent de le leur suggérer. On le trouve au livre VII de la fameuse *Defensio declarationis Cleri-Gallicani*. C'est là que se trouve le texte de S. Vincent allégué ci-dessus ; la raison théologique tirée du dépôt de la doctrine confié à toutes les Eglises ; l'usage de l'unanimité exposé comme s'il avait été consacré par les conciles, et, dans l'Appendice, les paroles écrites par Pie IV, où l'on veut voir l'unanimité érigée en principe de jurisprudence conciliaire. Tout cet échafaudage d'arguments a été élevé pour la défense du IV^e article gallican : la sentence du Pape n'est irréformable que s'il s'y joint le consentement de l'Eglise, *nisi Ecclesie consensus accesserit*. A l'appui, viennent les sessions IV et V du concile de Constance, lesquelles, selon l'explication de Gerson, rendent le Pape sujet au concile *in fidei, schismatis et reformationis negotiis*, comme une autorité *faillible*, à une autorité *infaillible*. Le Pape déclaré faillible, en qui placera-t-on l'infaillibilité ? Ce ne sera pas dans chaque évêque pris à part, car personne n'a jamais rêvé cela. Ce ne sera pas dans la pluralité, car le Christ n'a fait aucune promesse qui nous le garantisse. Il n'y a plus qu'un expédient : la transporter dans le corps entier de l'épiscopat soit dispersé soit réuni en concile. Et voilà comment surgit d'elle-même la nécessité de l'unanimité morale de l'épiscopat dans les décrets dogmatiques, afin qu'il y ait en eux une garantie infaillible de vérité et une force qui oblige les intelligences à y croire. En sorte que la solution de la question proposée n'est pas autre chose qu'une solennelle demande de la consécration en concile du fameux article gallican fondé sur la faillibilité du Pontife. Citer l'autorité de la *Défense de la déclaration* eût porté préjudice à la cause. On a dissimulé, et pour que personne ne dé-

couvrit les ficelles, on a allégué comme défense de la solution l'autorité de Bellarmin, mais en l'écourtant un peu parce qu'elle était trop étendue pour le cas.

Tout le monde sait que les articles gallicans ont été réprouvés et déclarés nuls et non avenus par quatre papes, ont rencontré l'opposition de toutes les autres Eglises et ont été désavoués par leurs principaux auteurs. La solution proposée est donc déjà gravement viciée en principe. C'est une misère, passons dessus. Les journalistes théologiens lui ont donné pour base un principe général et ont cité à l'appui des autorités et des arguments. Montrons-en la faiblesse.

“ Dans l'Eglise catholique, nous devons tenir ce qui a été cru partout, toujours et par tous.” Personne, certes, ne le contestera. L'Eglise étant la colonne et le soutien de la vérité, il n'est pas possible qu'elle tombe universellement dans l'erreur. Mais le sens de ce canon est *positif* et non *exclusif* : le sens n'est pas que rien ne peut être de foi en dehors de ce qui est cru explicitement *semper, ubique et ab omnibus*. Puis, en cas de controverse, faudra-t-il, pour établir un décret dogmatique, le consentement de toutes les Eglises présentes dispersées ou réunies en concile ? L'auteur de la *Défense* croit que oui et tire carrément cette conclusion. Eh bien, il a tort. L'intention de S. Vincent a été de donner une règle sûre pour distinguer la saine doctrine des erreurs qui surgissent, et il l'a donnée en émettant cette maxime : Quelquedisputesur les croyances surgit-il dans l'Eglise ? Tenez-vous-enà ce qui a été cru ; *creditum est* partout, toujours et par tous, et vous serez sauvé. Donc cette règle, portant qu'en cas de controverse entre deux doctrines c'est l'antiquité qui doit décider, ne porte pas sur le temps *présent*, mais sur le *passé*. L'auteur de la *défense* et avec lui les journalistes modernes changent le temps *présent*, comme ils changent la règle *positive* en règle *exclusive* parce qu'ils argument mal d'après le principe de S. Vincent.

Détournons les regards de ces erreurs de logique : voici une autre tache, qui a tout l'air d'une fraude. S. Vincent ne laisse pas à l'arbitre d'autrui l'application de son principe, mais il la

règle selon les cas qui se présentent d'ordinaire. Si, dit-il, une faible faction de l'Eglise se lève, cherche querelle sur une croyance à tout le reste et fait naître un schisme, tenez-vous-en résolument aux croyances antiques. Et si on rencontre aussi dans l'antiquité des divergences sur ce point, recourez aux décrets des conciles. A défaut de ces décrets, recueillez et confrontez les opinions des maîtres anciens, approuvées, même de temps divers, et morts dans la communion de l'Eglise, et suivez les croyances sur lesquels ils s'accordent. En un mot, dit-il, nous nous servirons avec droiture de ce principe, *si sequamur universitatem, antiquitatem, consensionem*.

Partant le principe de S. Vincent est manifeste : ou il y a universalité de sentiments, et alors que l'on se tienne avec elle ; ou elle n'existe pas, et alors qu'on définisse avec l'aide de l'antiquité, soit par les décrets des conciles, soit par la sentence commune des Pères. A quoi aboutit, à la fin, l'application de cet *ubique*, de ce *semper* et de cet *ab omnibus* ? A l'affirmation du décret d'un concile et à l'opinion de Pères approuvés. Elle est donc fausse l'application que la croyance universelle de tous les temps, de tous les lieux et de tous les fidèles doit toujours concourir à une définition. Que font l'auteur de la *Défense* et les journalistes théologiens ? Ils s'arrêtent au point plus ordinaire de l'universalité, et faisant le cas où elle fait défaut, ils concluent à la nécessité générale du consentement ou de l'unanimité des suffrages de l'Eglise dispersée ou réunie en concile. Donc, la base de l'unanimité proclamée des suffrages dans les décrets dogmatiques se réduit à l'autorité d'un principe altéré dans son idée et fausse dans son application. La base du principe étant ainsi tombée, est-ce que la conséquence de l'unanimité pourra encore résister ? C'est impossible.

Il y a plus. Le principe de S. Vincent non-seulement n'est pas pour, mais milite très-fortement contre la solution des journalistes. Supposez la nécessité du consentement de l'Eglise : voici la conséquence qui en découle : les décisions d'un concile où la presque totalité de l'épiscopat n'est point réunie n'ont de valeur qu'après l'examen et le consentement de la partie demeurée absente. L'auteur de la *Défense* s'est senti entraîné à

cette conclusion et ne l'a pas évitée, s'efforçant au contraire de l'établir en donnant aux actes du XIVE concile de Tolède l'interprétation qui convenait le mieux à ses vues. Or, il a été cru " partout, toujours et par tous " que les définitions des conciles œcuméniques légitimement publiées ont toute la force requise pour obliger la chrétienté. Donc en s'en tenant au principe de S. Vincent, on voit qu'il est faux que le consentement unanime des Eglises soit nécessaire dans les décrets dogmatiques d'un concile.

Considérons maintenant en lui-même le principe de l'unanimité. Il suffit de l'examiner tant soit peu pour voir combien il est préjudiciable à la foi. Une des principales raisons pour lesquelles on a coutume de réunir les conciles généraux, c'est quelque grave dissentiment sur un ou plusieurs points de dogme qui s'est produit et répandu dans l'Eglise au grand détriment du dépôt sacré. Dans combien de circonstances, l'histoire en fait foi, n'a-t-on pas vu de pareilles dissensions éclater entre les évêques, ces évêques lutter les uns contre les autres et les passions dominer les esprits dans la lutte ! Les déchirements, les malheurs et les schismes de l'Eglise orientale sont là pour l'attester. Que, dans ces circonstances, un concile œcuménique se rassemble et que le principe de l'unanimité l'emporte : voilà l'épiscopat divisé. Laquelle des deux parties cédera ? Ni l'une ni l'autre. Evidemment, ce ne sera pas celle qui est du côté de la vérité. Ce ne sera pas non plus celle qui est du côté de l'erreur, car son intelligence est ou obscurcie par la passion ou emportée par la malice. Est-ce que les Ariens, au concile de Rimini et dans d'autres, est-ce que Dioscore et les siens, au 2e concile d'Ephèse, au lieu d'employer la violence et de détestables manœuvres pour attirer de leur côté la partie saine de l'épiscopat, n'auraient pas plutôt invoqué de plein droit le principe de l'unanimité ; n'auraient pas dit que, une partie considérable de l'épiscopat étant d'une opinion contraire, la croyance en question n'était pas claire et ne pouvait être imposée, comme un dogme. Et si l'on avait étendu ce droit à tous les maîtres et fauteurs des erreurs qui se sont produites dans l'Eglise, où serait à cette heure le dépôt sacré de la foi ? Il n'en resterait plus rien.

La conclusion saute aux yeux : le principe de l'unanimité des suffrages met la vérité à la discrétion de l'erreur et de la passion.

Supposons que tout l'épiscopat réuni en concile agisse avec le plus pur amour de la vérité. Que de questions ayant trait à une définition proposée ne se sont-elles pas présentées et ne peuvent-elles pas se présenter dans les conciles ou sur l'interprétation de l'Écriture, ou sur l'intelligence de la tradition ou sur les déductions et les applications de l'une et de l'autre ! Puis, n'y a-t-il pas toujours dans une noble et nombreuse assemblée des hommes qui, l'emportant par le talent et le savoir, savent revêtir l'erreur, même sans s'en apercevoir, à force d'arguments et d'érudition, de l'aspect de la vérité et entraîner ainsi les autres dans l'erreur ? Il est donc plus que probable que la divergence des opinions se produira dans ces circonstances. Recourra-t-on au témoignage des Eglises, si souvent obscur en lui-même ou rendu extrêmement douteux par un changement d'avis de la part de qui doit produire ce témoignage ! Quand on sait qu'un S. Cyprien est tombé dans l'erreur avec une grande partie de l'épiscopat africain, et ce, malgré son savoir et la meilleure volonté de suivre la voie de la vérité ; quand on sait que les Pères du concile de Rimini ont été entraînés à des résolutions contraires à la foi de Nicée par les propos de deux rusés Ariens, la division des avis est un fait qu'il faut prévoir. Dans ce cas, laquelle des deux parties devra céder ? Ni l'une ni l'autre, car toutes les deux sont également persuadées qu'elles tiennent pour la vérité, les promesses du Christ leur sont communes, l'autorité de chacune est égale. Alors la question demeurera sans solution. Et si le bien de l'Eglise demande une solution ? N'importe. Et si l'erreur menace ? N'importe. Le principe de l'unanimité est là, avec sa rigidité, qui empêche de résoudre la question, et voilà comment, grâce à lui, l'œuvre du concile peut devenir ou insuffisante ou même nuisible, nonobstant la droiture des Pères assemblés.

Vous parlez, nous dira-t-on, comme si les promesses du Christ n'existaient pas. Voyons les textes. L'auteur de la *Défense* a choisi les plus forts et les a réunis pour appuyer son "consentement de l'Eglise". Il y en a six ; les trois premiers empruntés

à S.
(Rom
attest
Apôt
ne pr
sième
force
Timo
verse
s'ensu
doubl
de l'a
cile.

L'a
plus
simpl
sens q
foi, de
faillir
partic
sa pro
à une
tion d
Dans
disper
Mais
traire
à dépl
si flor
foi po
ne peu
dans l
à moir
la dép
l'œuvr

Le
la bas
à don

à S. Paul, attestent la propagation de la foi *in universo mundo* (Rom. 1, 8 ; X, 18 ; Coloss. 1, 5, 6). Des trois autres, le premier attestent que Jésus-Christ restera perpétuellement avec les Apôtres (Math., XVIII, 20) ; le second, que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise (Math. XVI, 18) ; le troisième, que l'Eglise, prise universellement, est la colonne et la force de la vérité, et non telle ou telle Eglise en particulier (I. Timoth. III. 15). Donc, conclut-il, la foi étant une chose universelle et la promesse du Christ s'étendant à toute l'Eglise, il s'ensuit que le moyen de connaître la vérité catholique est double : c'est d'un côté par le consentement de l'Eglise dispersée, de l'autre par l'unanimité des suffrages de l'Eglise réunie en concile.

L'auteur de la *Défense* ne pouvait pas alléguer de sophisme plus misérable. Dès lors la réponse à son argument est bien simple : les textes allégués prouvent trop. En effet, selon le sens qu'ils doivent avoir dans son discours, ils prouvent que la foi, de même qu'elle a été prêchée *in universo mundo*, ne peut faillir sur quelque point de l'univers ; ils prouvent qu'aucune partie des pasteurs successeurs des Apôtres ne peut manquer par sa propre faute à l'inspiration du Christ ou ne peut errer, grâce à une infaillibilité inhérente ; ils prouvent, enfin, qu'aucune portion de l'Eglise ne peut être vaincue par les portes de l'enfer. Dans ces hypothèses, le consentement de l'Eglise Universelle dispersée ou réunie en concile serait la conséquence nécessaire. Mais l'histoire de l'Eglise ne nous démontre-t-elle pas le contraire ! Plût au ciel qu'il n'en fût pas ainsi ! On n'aurait pas à déplorer les schismes et les hérésies de tant d'Eglises, un jour si florissantes en Orient et en Occident. Donc l'accord dans la foi pouvant être rompu ou par malice, ou par malentendu, on ne peut pas regarder comme nécessaire l'unanimité des suffrages dans les choses dogmatiques, soit au concile, soit hors du concile, à moins que l'on ne veuille, par ce principe, mettre la vérité dans la dépendance de la passion et de l'erreur ou rendre insuffisante l'œuvre des conciles.

Le principe de l'unanimité des suffrages étant ainsi sapé par la base, établissons maintenant le vrai fondement de la solution à donner à cette question mal définie par les journalistes.

Le nœud de la difficulté consiste à faire cesser la dissidence sur quelque point dogmatique quand elle s'élève dans l'Eglise, au concile, ou hors du concile, de façon que le parti de la vérité reste vainqueur. A cet effet, il nous faut une autorité qui oblige les consciences et en même temps soit à l'abri de tout soupçon d'erreur. Avec ces deux qualités, cette autorité peut se présenter franchement aux deux partis qui se querellent en concile et leur dire : Plus de disputes : voilà la vérité. Celui qui y ajoute foi est de l'Eglise ; celui qui n'y ajoute pas foi est anathème. Etant admis le principe de cette autorité, le dépôt sacré restera toujours sauf, l'erreur ne pourra jamais le dissiper. Or, ce principe existe-t-il dans l'Eglise et où réside-t-il, s'il s'y trouve ? Il s'y trouve, grâce à Dieu, car le Christ a pourvu abondamment à son œuvre, qui est l'Eglise. Substituez au texte de S. Vincent de Lérins, mal à propos allégué par les journaux, un autre texte fameux, celui de S. Irénée, et vous le verrez sans peine. Après avoir dit que quiconque le veut peut discerner la vraie croyance de la fausse à la lumière de la tradition apostolique apportée en témoignage dans chaque Eglise par les évêques, qui proviennent par succession des apôtres, le saint ajoute :

Sed quoniam valde longum est in hoc tali volumine omnium Ecclesiarum enumerare successiones, maximæ et antiquissimæ, et omnibus cognitæ, a gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo Romæ fundatæ et constitutæ Ecclesiæ, eam quam habet ab Apostolis Traditionem et annuntiatam hominibus fidem, per successiones Episcoporum pervenientem usque ad nos iudicantes confundimus omnes eos qui quomodo vel per sibi placentia, vel vanam gloriam, per cæcitatem et malam sententiam, præter quam oportet colligunt. Ad hanc enim Ecclesiam propter potiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos, qui sunt undique fideles, in qua semper ab his, qui sunt undique conservata est ea quæ est ab Apostolis Traditio. Contra hæres., lib. III, c. 3. Edit. Migne.

Voilà où réside le principe d'autorité requis ci-dessus : il réside dans l'Eglise Romaine, il réside dans le pape. En effet, l'autorité placée par S. Irénée dans l'Eglise romaine 1° est une autorité qui oblige les consciences, car le devoir de tous les fidèles de se conformer à sa croyance découle précisément du droit de principat qu'elle a sur toutes les autres Eglises : ob potiorem

principalitatem ; 2° est une autorité à l'abri de tout soupçon d'erreur, selon le même saint parce que la succession de ses Chefs suffit à elle seule pour démontrer pleinement l'unité et l'intégrité de la foi venue des apôtres jusqu'à nous : parce que chez elle, tous ceux qui vivent dans sa communion conservent intacte la tradition apostolique ; enfin parce que sa croyance est un moyen décisif pour connaître la qualité d'une doctrine. Cette doctrine est-elle d'accord avec la romaine ? C'est la vérité. Est-elle en désaccord ? Elle est fausse. Et une si grande autorité n'est pas propre à l'Eglise Romaine en tant que corps moral mais comme le privilège de ses chefs successifs, c'est-à-dire des Papes ; car, dans l'opinion de S. Irénée, l'intégrité de la tradition apostolique ne provient pas du magistère du clergé et du peuple romain, mais de la succession de leurs pasteurs. C'est ainsi, et non autrement, que De Marca, Massuet, Quesnel et Saumaise ont interprété ce passage de S. Irénée.

Est-ce que l'Eglise a reconnu aux Pontifes autant d'autorité que leur en a accordé S. Irénée ? Sans aucun doute. Dès lors, à cause de cette autorité, toute l'Eglise a toujours regardé les Pontifes comme des juges suprêmes des controverses en matière de foi. C'est là ce qu'attestent les recours adressés au Saint-Siège de toutes les parties de la chrétienté, dès les temps les plus reculés, pour avoir la solution de doutes dogmatiques, comme le certifie S. Jérôme ; le renvoi à son tribunal suprême des synodes provinciaux pour qu'il tranchât les principales controverses surgies çà et là sur les points fondamentaux de la foi, ce qui arriva en Afrique, au temps des discordes occasionnées par les Donatistes et les Pélagiens ; l'opinion que la sentence pontificale était un coup mortel contre l'erreur, opinion professée par les peuples, les clergés et les synodes de l'Afrique et de l'Asie dans les dissensions causées par les monothélites ; enfin, le sentiment universellement répandu qu'une doctrine est catholique ou hérétique selon le jugement qu'ont porté sur elle les Pontifes. De là le principe professé par trois synodes africains dans une lettre commune au Pape Théodore : que le propre du Pape est de *tam mala damnanda quam probare laudanda*, et cet autre enfin formulé par S. Augustin (Serm. 131) sur la force des sentences du Pape : Les réponses de Rome sont venues, *causa finita est* ; et ailleurs : *tota dubitatio sublata* (Lib. 2 ad Bonif. c. 3).

Soit, dira quelqu'un, mais il s'agit présentement du concile et de ce qui s'y passe. L'auteur de la *Défense* nous tire à merveille d'embarras par ce principe très-vrai : *Concilium nihil aliud esse quam ipsa catholica Ecclesiae representatio, integris omnibus, quae cuique a Christo sunt dotibus, non profecto sublati, ne non representatio, sed extinctio ecclesiasticae unitatis esse videatur.* Or le Pape, hors du concile, selon S. Irénée et le sentiment de l'Eglise, a l'autorité d'obliger la conscience dans les choses de dogme, et ce, en sa qualité de juge suprême dans la controverse de la foi, qualité fondée sur le droit de la primauté. Donc, selon le principe qui nous est offert par l'auteur de la *Défense*, il doit la conserver encore, cette qualité, dans les controverses dogmatiques surgies au sein du concile. En conséquence le Pape a parfaitement le droit 1° de juger les questions sur lesquelles sont partagés les Pères du concile ; 2° de prononcer une sentence en faveur de la partie qu'il croit avoir raison ; 3° et ce, indépendamment de la majorité ou de la minorité de la partie contraire ; 4° tout le concile et, avec lui, tous les fidèles ont l'obligation d'adhérer à sa sentence, car il est nécessaire que la foi de tous les fidèles soit en harmonie avec celle du Pape.

Il est bon d'éclairer ce principe à la lumière de S. Thomas. De la nécessité, dit-il, que la foi de l'Eglise soit une, découle la nécessité d'un seul chef, qui a le droit ou l'autorité de résoudre définitivement les questions soulevées au sujet de la croyance. Supposez le concile partagé sur un point de foi. Il faut évidemment une autorité pour en ramener les parties à l'unité. Voilà donc la nécessité, pour le maintien de l'unité dans la foi, d'un Chef de l'Eglise ayant le droit de définir avec autorité la question, et de partis reconnaissant l'obligation de s'y soumettre.

Il y a plus. Il a été dit à Pierre par le Christ : *Confirma fratres tuos*, et non aux Pères du concile. On parvient à confirmer quelqu'un dans une opinion en agissant sur lui par voie de raisonnement ou d'autorité, en sorte que son intelligence n'hésite plus entre des opinions différentes. Le concile est partagé : A qui incombe la tâche de le raffermir ? Au Pape, sans aucun doute. Supposez, au contraire, que le Pape soit astreint à suivre, par exemple, la majorité : alors il ne serait plus le confirmateur, tel que le Christ l'a établi, mais le confirmé.

En outre, le Pape a la plénitude du pouvoir, et les évêques appelés *in partem sollicitudinis*, ont, selon S. Bernard, *singuli singulos greges ; Pontifici vero universi sunt crediti agni et oves quæ sunt matres populorum*. Est-ce que vous ne voyez pas que, de même que tous les troupeaux de l'Eglise sont nourris par le Pape de la doctrine catholique, les mères aussi sont gouvernées et nourries par lui ? Son droit souverain de pasteur à la même valeur à l'égard des uns et des autres. Donc ce sont les Pères du concile qui sont astreints à suivre la voix du Pontife et non le Pontife qui doit suivre celle de n'importe quelle partie des Pères.

En dernier lieu, supposons que le Pape lui-même soit astreint à se ranger à l'opinion la plus commune des Pères. Cela arriverait de deux façons : ou parce que le pouvoir de juger est supposé plus grand dans le concile que dans le Pape, ou au moins parce qu'il est égal chez l'un et l'autre. Quelle est la conséquence de cette supposition ? C'est facile à voir : l'anéantissement de la primauté pontificale. Un homme qui est le premier dans un rang quelconque cesse de l'être si on met à côté de lui quelqu'un qui lui soit supérieur ou simplement égal. Donc, que l'on ait en vue l'unité de la foi ou les privilèges propres du Siège Apostolique, la conclusion est la même : la sentence définitive du Pape doit prévaloir en cas de dissentiment.

Mais, demanderez-vous, quel est le parti qui l'emportera lorsque le dissentiment sera tel que la majorité se prononcera affirmativement sur une question dogmatique et une partie considérable des Pères, négativement ? La réponse est toute prête : la partie qui l'emportera est celle qui aura pour elle la décision finale du Pape.

Et ce n'est pas là une opinion nouvelle. Elle a été professée par Giacobazzi, Gravina, Barbosa, Sfrondrati. Cano conclut catégoriquement : *Summus Pontifex maioris partis sententiam non tenetur amplecti ; imo sive pauci sive plures ad errorem deflexerint, munus est Apostolici Antistitis ad veram eos fidem revocare, iuxta illud quod Petro dixit Christus : Ego rogavi pro te, ne deficiat fides tua et tu (non unum et item alterum, sed sive paucos, sive multos), confirma fratres tuos*. Bellarmin déclare : *Pontificem, ut Principem*.

Ecclesiæ summum, posse retractare illud iudicium (Concilii): et consequenter posse, non ut Præsidem, sed ut Principem summum, non seque maiorem partem. Benoit XIV fait observer: Ex eo porro quod Episcopi in Concilio generali sint veri Iudices, cave, ne inferas teneri Romanum Pontificem in ferenda sententia maiorem partem Iudicium sequi, eorundemque doctrinam approbare; etenim quamvis sint veri iudices, supremum tamen iudicium est a Christo Domino suo in terris Vicario commissum.

Si le Pape a le droit d'embrasser l'opinion qui lui paraît juste, la partie dissidente est certainement tenue de se conformer à cette opinion. Quiconque agirait autrement, conclut Bellarmin, serait *extra petram et centrum catholicæ unitatis, imo contrarius unitati fidei*. Tournely le confirme supposant le cas d'une division entre évêques en sorte que *plures soient ex una parte cum Pontifice romano, plures ex altera parte sine Pontifice*; il décide que *haud dubie ei parti adhærendum foret, quæ capiti coniuncta esset: ista enim pars melior et sanior censeri deberet, et Ecclesiam sufficienter referre*. Noël Alexandre est d'accord avec lui: car, supposant que le Pape envoie sa décision au Concile général, il écrit: *Si Episcoporum maior aut sanior pars illius definitionem ac sententiam, ut ore S. Petri prolata, receperit, nemini catholicæ sentienti debet esse dubium quin Romanus Pontifex in ea ferenda Fidei regulas secutus sit, cum errare non possit Ecclesia, quæ est columna et firmamentum veritatis. Sanior autem est, quæ Ecclesiæ Romanæ ceterarum Matri et Magistræ et summo Pontifici, christianorum omnium Patri et Doctori, Fidei depositum tuenti adhæret*. Les auteurs de tout rang, canonistes, théologiens, gallicans et non gallicans sont donc d'accord sur ce point, que le Pape a le droit de se prononcer en cas de dissentiment pour l'une ou l'autre des parties sans se préoccuper du nombre, et que le concile est tenu d'accepter sa décision.

Le fait confirme d'ailleurs la théorie. Presque tous les Pères réunis à Rimini en concile acceptèrent une formule de foi, Malgré cela, le Pape Damase l'annulla en écrivant aux évêques de l'Illyrie: *Neque præiudicium aliquod fieri potuit per numerum Arimini congregatum quando constat, neque Romanum Episcopom, cuius ante omnia decebat eos expectare decretum, neque Vincentium, qui tantis annis Episcopatum inviolabiliter custodivit, neque alios talibus præbuisse consensum*. Au 2e concile d'Ephèse, Dioscore obtint le suffrage commun pour la condamnation de S. Flavien; et néanmoins le Pontife S. Léon déclara nuls tous les actes. Au concile de

Chalcédoine, on arrêta et on signa certain canon ; et cependant le même Pape le supprima en disant : *Nulla sibi met de multiplicatione congregationis synodalia concilia blandiantur*. Tout l'univers catholique tint pour nul et supprimé ce que ces deux Papes avaient supprimé et annullé, et les dissidants se regardèrent comme obligés à se soumettre.

Soit : mais les conciles ont constamment observé comme règle inviolable le principe de l'unanimité. L'auteur de la *Défense* l'affirme et cherche à le prouver en parcourant les huit premiers conciles œcuméniques. Mais sans nous arrêter à le prendre en défaut chaque fois qu'il omet des passages de documents contraires à sa thèse et qu'il arrange ceux qu'il cite de façon à mettre en relief la nécessité de l'unanimité pour la valeur des décisions, nous dirons seulement ; qu'on lise la réfutation qu'Orsi en a faite, et l'on verra combien sont misérables les artifices de l'auteur. Quoi qu'il en soit, il nous suffit, pour notre thèse, de quelques exemples contraires à l'assertion qu'on nous oppose. Au concile de Nicée, outre la majorité, qui s'était déclarée en faveur de la définition antécédente du Pape, il y eut trois groupes de Pères plus ou moins contraires : et partant on procéda à la formule de la foi sans en tenir compte. Au 1er de Constantinople, 2e œcuménique, près d'un quart de l'assemblée composait la minorité, et on ne l'écouta pas. La même proportion on à peu près se présenta au 3e d'Ephèse, et on passa outre sans y prendre garde. Contre le 5e, des schismes se produisirent en Occident et des résistances en Afrique, mais tout fut inutile : la détermination du concile demeura inébranlable. La minorité frémissante des iconoclastes mit en œuvre les tumultes et les conciliabules contre le 7e concile, et eut pour réponse une condamnation comme hérétique. Parcourez tant que vous voudrez l'histoire des conciles. Vous trouverez toujours la minorité mise en demeure ou de céder en se rangeant à l'opinion du plus grand nombre ou d'affronter une condamnation. Elle l'a emporté quelque fois, il est vrai : mais c'était lorsque les Pontifes, la trouvant ou accablée à tort par le nombre ou pourvue de meilleures raisons, ont fait pencher le plateau de sa balance en y jetant le poids de leurs définitions.

On dit que Pie IV a érigé en principe juridique l'unanimité au concile de Trente. C'est faux. La règle ordinaire du droit est que la majorité l'emporte aussi dans les décisions de foi. Ainsi pensent Turrecremata, Giacobazzi, Barbosa et avec eux Bellarmin. Le Pape Pie IV y dérogea, mais sans l'abolir, dans un cas particulier, pour tirer le concile d'un nouvel embarras. On discutait cette question avec beaucoup de chaleur : si le Pape devait être appelé *Pontife de l'Eglise Universelle*. Les Pères italiens et espagnols disaient oui ; le cardinal de Lorraine et d'autres prélats français, non. Le Pape, contrarié de la longueur des débats, fit écrire par le cardinal Borromeo aux légats que "il aimerait que rien ne fût défini ni sur son pouvoir ni sur celui des évêques, et qu'on n'énît, là-dessus, que les définitions sur lesquelles les Pères seraient tous d'accord." Voilà tout. Au reste, les premières déterminations du concile de Trente sont la négation de la loi affirmée par nos adversaires. En effet la sanction de l'anathème apposé au décret sur l'Ecriture Sainte passa à une majorité de 20 voix contre 14, et la clause concernant la Conception de la Vierge Marie fut définie à la simple pluralité des suffrages. Ce fut la loi suivie plus tard, lorsqu'on ne pouvait pas avoir l'unanimité.

Concluons. L'unanimité morale des évêques est-elle nécessaire pour les définitions dogmatiques ? Non, parce que cette solution repose sur un principe faux, n'est pas confirmée par l'autorité, est préjudiciable à la foi. Quel est donc le parti qui l'emportera, au sein du concile, en cas de dissentiment sur un point dogmatique ? *Légalement*, ce sera toujours, dans la lutte, le parti de la majorité *définitivement*, celui auquel se ralliera la sentence finale du Pape ; et, généralement, ce sera la majorité, car la vérité a été et sera presque toujours de ce côté.

1. Monit

2. M

Conc

5. L

V. la

1. Consid

Köh

1. A

Considé

Brunn,

L'aut

disent l

putation

miner c

concile

encore l

térature

grande

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. *Monitum* pour les observations sur le *schema* de l'infaillibilité pontificale.—
2. *Monitum* pour les discussions sur le premier *schema* dogmatique.— 3. Congrégations générales.— 4. *Monitum* pour les cérémonies du carême.—
5. *Decretum* de la S. Congrégation des Rites.

V. la *Correspondance de Rome*.

I.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Polémique.

1. *Considérations* d'un catholique-libéral anonyme.— 2. *Considérations* du Dr Köhler, protestant.

1. *Am Vorabend des Concils*, etc. (A la veille du Concile. *Considérations* pour les catholiques* qui pensent). Münster, Brunn, 1869. 36. p. in-8o.

L'auteur anonyme de ces *Considérations* est un "savant (nous disent les éditeurs, dans la préface) qui jouit d'une excellente réputation dans le monde catholique." Il vient un peu tard illuminer de sa science les catholiques sur la grande question du concile ; mais, en tout cas, son écrit "comble une lacune (ce sont encore les éditeurs qui parlent) que l'on découvrait dans la littérature du concile, si riche qu'elle soit ; car joignant à une grande solidité et à une grande pénétration de logique une

clarté et une brièveté extrêmes, et employant des arguments accessibles à l'intelligence de tous, l'auteur met tout lecteur réfléchi à même de juger de la justesse des prémisses et des conclusions, et fournit au théologien, non moins qu'au laïque, un thème d'utiles méditations."

Et en effet, la méthode que suit l'auteur sort tout à fait du commun, et s'il est vrai que le manque de cette méthode fît un vide dans la littérature conciliaire, il l'a rempli tant bien que mal. Notre homme procède par apophthegmes avec une rigidité géométrique ; par sentences concises, nettes, détachées l'une de l'autre en autant de paragraphes numérotés, mais logiquement enchaînées comme les théorèmes et les lemmes d'un livre d'Euclide : en un mot, il nous a donné un squelette plutôt qu'un corps de discours ; il n'y a que des os et des nerfs et point de chair, à plus forte raison point de coloris ni d'ornement. Pour les lecteurs *pensants*, qui cherchent dans un livre la quintessence des pensées, il est hors de doute que cette méthode est très-commode ; et l'auteur outre l'avantage de la brièveté et de la clarté, a certainement visé à celui de donner à ses démonstrations une valeur presque mathématique et une force de conviction irrésistible. Mais par malheur, une méthode, même excellente, de raisonnement ne suffit pas à rendre bon un raisonnement : peu importe la forme quand la matière est rebelle. A quoi, par exemple, a servi à Spinoza le mécanisme géométrique de ses arguments pour démontrer la vérité du panthéisme ? Il suffit d'une raison donnée de travers, d'une définition sottise, d'une fausse supposition, d'une prémisses gratuite ou peu sûre, s'introduisant dans la trame de l'argumentation, pour renverser le plus vaste et plus bel échafaudage de syllogismes et enlever toute valeur aux conclusions.

Tel est précisément le malheur qu'a eu notre *savant*. Il a voulu revêtir des plus sévères formes de la dialectique les doctrines du libéralisme moderne. Mais mal lui en a pris, car ces doctrines s'accommodent mieux de la large allure moderne que de l'allure précise du moyen-âge. Quand elles sont dépourvues des ornements de la rhétorique, tout catholique réfléchi en saisit au premier coup-d'œil la fausseté et la vanité.

Citons quelques exemples.

Des 4 thèmes ou chapitres que comprend l'opuscule, les deux premiers, que l'on voit être le sujet principal, concernent l'*infaillibilité du Pape*. Dans le 1er, on demande : *Est-ce que le concile peut proclamer et proclamera en effet l'infaillibilité du Pape ?* Et l'auteur, après avoir débité une trentaine d'apophthegmes, répond dans le 31e : *Il est impossible, parce que ce serait absurde, d'admettre que le concile puisse déclarer le Pape infaillible*. Très-bien. Mais si le lecteur veut savoir pourquoi c'est absurde et remonte la série des 30 apophthegmes dont dépend le 31e, il trouvera bientôt que malgré leur gravité doctorale, ils chancellent très-fort et ont peine à se tenir debout. Le 25e, par exemple affirme ceci : *La doctrine que le magistère infaillible (de l'Eglise) repose aussi dans le Pape seul enseignant ex cathedra est une doctrine nouvelle*. Or, quel catholique un peu versé dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique ne s'écriera aussitôt que c'est un mensonge solennel ! Le 26e accorde bien, et presque en contradiction avec le précédent, que cette doctrine *n'est pas complètement nouvelle dans l'Eglise, que l'Eglise l'a tolérée (!) longtemps, et que le concile de Trente n'a pas jugé à propos de la définir* : mais c'est pour en tirer la très-extravagante conclusion qu'elle n'a rien de commun avec la foi et, partant, qu'elle ne pourra jamais être la matière d'une décision dogmatique. Le 24e assure qu'il est indubitable que *l'infaillibilité du Pape uni aux évêques est la seule, absolument la seule que l'Eglise ait jamais crue et enseignée*, ce qui revient à donner un démenti à toute la tradition ecclésiastique. De ces prémisses et d'autres, l'auteur a beau inférer des conséquences et des corollaires autant qu'il plaira ; trouvera-t-il des gens qui les admettront ; qui ne les lui nieront pas carrément ; qui ne renverseront pas avec elles tout l'édifice de ses syllogismes ?

Ainsi, il a beau dire que l'Eglise ne pourrait jamais, d'une opinion erronée, faire un dogme (No. 32). Qui supportera qu'il traite d'opinion erronée une opinion que de grands théologiens, tels que Suarez et Bellarmin, appellent *vérité certam de fide* ou *proximum fidei* ; que le consentement de presque tous les docteurs a toujours tenue pour très-certaine ; que toute la majorité im-

mense de l'épiscopat a toujours professée et professe encore aujourd'hui comme une vérité indubitable ? Et quand, pour réfuter la doctrine catholique " que le Pape est infaillible même sans les évêques, tandis que les évêques sans le Pape sont faillibles," il fait le raisonnement suivant : *Les évêques n'auraient donc aucune part dans le magistère infaillible de l'Eglise, car une chose ne fait partie d'un tout que si ce tout cesse d'être tout lorsqu'elle est écartée* (No. 45) ; quel est le catholique pensant qui ne s'apercevra pas du sophisme à l'instant même ? qui ne comprendra pas parfaitement que les évêques peuvent avoir une part véritable dans le magistère infaillible, mais à la condition d'être unis au Pape, comme les membres d'un corps vivant ont une vraie part dans la vie corporelle à la condition d'être unis à la tête ?

L'auteur continue avec le même procédé géométrique dans les trois autres chapitres. Le 2^e a pour titre : *Si le Pape était infaillible, qu'elle seraient les conséquences !* et raconte les abus et les désordres auxquels il faudrait s'attendre (en dépit de l'assistance divine) de la part des Papes infaillibles, abus et désordres dont le Syllabus de Pie IX est un exemple. Le 3^e, *l'Eglise et la Science*, proclame les droits de la science libre, qui, pour s'élever à une grande hauteur, a besoin d'être émancipée de toute tutelle et de tout frein théologique, de l'Index, du Pape et de l'Eglise. Le 4^e, enfin, *L'Eglise et L'Etat*, est une courte enfilade d'aphorismes libérâtres sur la liberté des cultes, les horreurs de la théocratie, etc. Il faudrait reproduire ces chapitres presque *in extenso* pour donner une idée des bizzarreries et des erreurs qu'ils renferment. Ce que nous avons dit du 1^{er} suffira à montrer le cas que l'on doit faire des autres.

Concluons plutôt que ces *Considérations* ne font pas concevoir une grande estime pour la science allemande transcendantele (*deutsche Wissenschaft*) de notre homme, qui se croit un épouvantail pour Rome. Son livre servira même fort peu aux yeux des catholiques pensants la cause dont il a entrepris la défense, et ce, précisément à cause de la méthode qu'il a adoptée ici. Il devrait comprendre que la méthode géométrique, très-bonne pour démontrer la vérité, est par contre très-mauvaise pour inculquer et défendre le mensonge, parce qu'elle en met trop à nu l'inanité en le dépouillant des pompes de la forme.

2. *Das Allgemeine, etc.* (Le concile œcuménique et le protestantisme. Considérations de K. Köhler, docteur et professeur de théologie, à l'occasion de l'écrit de Mgr de Mayence intitulé : Le Concile œcuménique et son importance à notre époque). Darmstadt, 1869. 84 p. in-8.

Cet excellent écrit de Mgr de Ketteler, dont nous avons rendu compte, a provoqué en Allemagne plus d'une réponse de la part des protestants, car il s'adressait à eux en grande partie, et, habitués qu'ils sont à faire le plus grand cas de toute parole du très docte prélat, il ne pouvaient pas ne pas éprouver une impression extraordinaire à la lecture de son récent traité sur une matière aussi sérieuse que le concile. Entre toutes ces réponses, celle du D. Köhler mérite une mention spéciale soit à cause de la gravité de l'écrit, soit à cause de l'attitude de l'auteur, plus tempérée et plus respectueuse que ne la gardent généralement les docteurs protestants dans leurs controverses avec les évêques catholiques. Il est vrai que M. Köhler n'a pas voulu écrire une réfutation de l'ouvrage de Mgr. Ketteler : il a voulu seulement, à l'occasion de cet écrit, faire quelques *Considérations* sur le concile œcuménique et le protestantisme. "Chacun sait, dit-il dans l'Introduction, quel vaillant et habile champion l'ultramontanisme a dans l'évêque de Mayence, et le concile du Vatican eût difficilement trouvé un homme plus habile et plus éloquent pour le présenter au public européen. Quant à moi, j'aurais volontiers entrepris l'attrayante tâche de combattre et de détruire les arguments à l'aide desquels il s'efforce de démontrer la nécessité et la réalité de ce magistère infailible que l'Eglise romaine-catholique se targue de posséder. Mais je dois, malgré moi m'en abstenir. Je veux seulement toucher aux passages de l'écrit de l'évêque qui ont un rapport immédiat avec mon sujet actuel" (page 4).

Après s'être restreint dans ces prudentes limites, M. Köhler, plutôt que de combattre le prélat sur les seuls points secondaires expose ses propres idées au sujet du présent concile et de la tâche si grave que ce concile impose nécessairement au protestantisme actuel.

“ Car, dit-il, bien que les protestants n'aient pas éprouvé, à l'annonce du concile, la même allégresse que les catholiques, nous ne pouvons nier qu'il a provoqué chez nous aussi une grande attente et une grande anxiété, et qu'il doit produire des conséquences d'une profondeur et d'une gravité universelles. Ceci posé, nous nous posons deux questions. Que devons-nous attendre du concile ? Que devons-nous faire en vue de la grande bataille à laquelle le concile nous provoque ? ” (p. 3 et 4).

M. Köhler répond à ces deux questions par les deux parties de son opuscule : I. Perspectives ; II. Problèmes.

Dans la première partie, parcourant, sur les traces de Mgr Ketteler, les principales questions qui occuperont probablement les délibérations du concile et les réformes qu'il se proposera d'introduire dans l'Eglise et dans le monde par ses décrets ; il en parle et le juge avec la fausseté d'idées et l'hostilité de sentiments que l'on doit attendre d'un fervent protestant comme lui, profondément imbu de l'esprit de Luther. Puis, s'arrêtant à embrasser d'un regard le résultat général qui découlera certainement de l'œuvre du concile et le nouvel aspect que, pour ainsi dire, prendra le monde chrétien, il profère une grande vérité et la développe éloquentement ; une vérité sur laquelle Mgr de Ketteler et tout catholique clairvoyant sont d'accord avec lui ; vérité qu'il n'est pas inutile de reproduire brièvement ci-après :

Le concile, dit-il, conséquent avec les principes du catholicisme, a pour dernière fin *l'Union de tous les hommes en Dieu et en Jésus*, selon la phrase de l'évêque de Mayence, c'est-à-dire l'assujettissement de tout le monde à l'Eglise romaine et au magistère infaillible d'un seul Pasteur suprême, le Pontife Romain. Par conséquent, tandis que, d'un côté, il cherchera à attirer à Rome tous les hommes bien disposés ou hésitants, de l'autre il déclarera une guerre plus mortelle que jamais aux hommes ennemis.

Dès lors, la division entre l'Eglise et le monde moderne se fera de plus en plus vaste et profonde, et le monde se divisera comme en deux grands camps qui se disputeront la souveraineté universelle. On les voit déjà, ces deux camps, rangés en bataille

l'un en face de l'autre: " d'un côté l'humanisme pur, le naturalisme pur, l'incrédulité, la révolution; de l'autre l'Eglise Romaine avec son commandement d'obéir à une autorité infaillible (p. 30) ". Même dans les pays catholiques, comme la France, l'Espagne, l'Italie, on ne voit plus, depuis longtemps, que deux drapeaux tout à fait opposés: " d'un côté l'incrédulité et l'irréligion, de l'autre le jésuitisme (p. 35) ". Et qu'on n'espère pas trouver entre ces extrêmes un moyen de conciliation ou d'accord. Les différentes tentatives qui ont été faites et que quelques uns font encore pour réconcilier l'Eglise avec le siècle, échoueront toutes. Le Pape lui-même a déclaré cette concession impossible: " le vénérable Pie IX, dans sa piété naïve, ne sait rien et ne veut rien savoir de ces artifices au moyen desquelles certaines gens cherchent, à force d'ergoter et de subtiliser, à rendre acceptables au monde mauvais les vérités surnaturelles de l'Eglise (p. 33) ". La voix des conciliateurs ne l'emportera pas au concile, tout porte à croire qu'il déclarera lui-même, en termes plus catégoriques, la guerre déjà déclarée au monde. Que feront alors les amis de la conciliation, les catholiques *non ultramontains*, les soi-disant *libéraux*? " La plupart se rendront aux décisions de Rome, peut-être à contre-cœur et de mauvaise grâce, mais se rendront. Les autres se sépareront complètement de Rome et aussitôt après du christianisme, et même de toute religion (p. 35) ". En somme, entre l'Eglise Romaine et le monde moderne il y a un abîme qui se fait de plus en plus profond et que le concile de 1869 aura le grand mérite d'avoir creusé encore ". (*Ibid.*)

Jusqu'ici, M. Köhler raisonne en fin connaisseur de l'état actuel des esprits, avec une grande vérité et un grand bon sens. Il croit que la pacification future du monde est réservée à son protestantisme, qu'en lui repose *toute l'espérance de l'avenir de l'humanité*, qu'il lui appartient de sauver l'humanité de la victoire de l'un des deux grands partis qui se la disputent actuellement. Car, dit-il, quelque soit le parti qui l'emporte, celui de l'irréligion ou celui du fanatisme catholique, la victoire serait également à déplorer. Ce serait en effet *la victoire de la barbarie*

sur ce vrai progrès religieux qui procède par les voies évangéliques tracées par le Christ, dont dépend la félicité du monde et dont le protestantisme seul a le secret (p. 36).

Et ici l'auteur, abordant la seconde des deux questions qu'il s'est posées en débutant (c'est-à-dire : Que doivent faire les protestants pour s'opposer aux tendances conquérantes du concile), rêve dans tout le reste de son livre une réforme de la vieille réforme de Luther, en d'autres termes cherche les moyens de rajeunir les esprits et les forces du protestantisme, et les changements qu'il devrait subir, selon les exigences des temps nouveaux, pour parvenir à s'assurer le domaine religieux du monde et accomplir ainsi la *haute mission* pour laquelle il est né, mission dont les trois siècles de vie qu'il compte n'ont été que la *préparation*, une sorte de jeunesse avant-coureur d'une virilité robuste et solide (p. 38). Le Dr Köhler a une foi aveugle et illimitée dans la vitalité et la fécondité inépuisable de l'idée protestante ; mais à l'aide même de ses paroles, il n'est pas difficile de démontrer combien peu sont fermes les fondements sur lesquels elle repose, combien illusoires sont les splendides espérances dont il se repaît.

Le protestantisme, dit-il, doit en premier lieu revenir aux deux grands principes qui lui ont donné l'être : " un fort sentiment personnel de liberté et un profond et vif besoin de religion. L'intime union et la compénétration de ces deux principes ont créé le protestantisme, et d'elles dépend tout son avenir (p. 39)". Nous ne nous arrêterons pas à prouver combien il est faux, historiquement, que le " besoin de religion " ait donné origine à la prétendue Réforme. Mais nous n'avons pas besoin d'en dire plus pour établir comme quoi la liberté prêchée par M. Köhler loin de faire cause commune avec la religion, en est plutôt l'ennemie morale ; loin de redonner de la vie et de la vigueur au protestantisme, ne ferait qu'accélérer le dernier terme de cette putréfaction qui le désagrége depuis longtemps. Il veut une liberté absolue en tout ce qui regarde la foi chrétienne, une liberté libre de toute autorité et n'ayant pas d'autre guide que la Bible abandonnée au sens privé de chacun. Il ne veut *aucun système dogmatique*, aucun symbole arrêté, aucun corps fixe de doctrine : il

vent qu'on laisse à chacun plein pouvoir de nier la Trinité, la divinité du Christ et tout autre article du symbole de Nicée, aussi bien que la transsubstantiation ou tout autre dogme du concile de Trente (p. 39). Mais il veut en même temps que l'on renouvelle de fond en comble et que l'on refasse aujourd'hui, par les moyens que donne la science moderne, *tout le système de la théologie protestante* (p. 40). Il est bien entendu que le système, refait aujourd'hui, serait encore à refaire demain ; qu'il faudrait le refaire cent fois, en vertu des droits de cette liberté de refaire de fond en comble ; que ce ne serait jamais un *système* ; qu'il n'induirait jamais à croire fermement quoi que ce soit ; qu'il ne pourrait jamais être la base sûre d'une religion déterminée, ni un lieu apte à réunir dans un seul et même corps de société religieuse, dans une église, nous ne dirons pas des millions ou des milliers de croyants, mais simplement deux croyants.

Ceci posé, comment notre Docteur ne voit-il pas qu'il détruit d'une main ce qu'il voudrait édifier de l'autre ? qu'il fonde sur le sable, et même sur les eaux perpétuellement mouvantes de l'opinion, cette masse gigantesque qui doit supporter *tout l'avenir de l'humanité* ? C'est en vain qu'il s'ingénie un peu plus loin (p. 41 et suiv.) à plaider la cause de la religiosité et à rallumer dans le cœur de ses protestants cette flamme de piété qui ou n'a jamais été vive, ou n'a jamais tiré son aliment que de la religion naturelle ou bien d'un reste latent de foi catholique ? Cette ligne qu'il prône par dessus tout et dont il se promet de si grands miracles, *de la liberté* entière et de *piété fervente* (p. 49) est une ligne impossible ; ses plus grands ennemis ne sont pas, comme il se l'imagine, d'un côté le catholicisme, esclave de l'autorité, et de l'autre l'irréligion, se livrant à toute sorte d'impiété et de scélératesse, mais les deux termes dont elle se compose, qui jurent l'un avec l'autre. Comment pourrait-il y avoir une piété sincère, s'il n'y a point de foi ferme ? La piété chrétienne, comme la solide morale, qui en est la compagne inséparable, ne découle pas d'un pur sentiment et d'un instinct aveugle ; il faut qu'elle ait pour source une connaissance certaine de Dieu et une foi inébranlable aux choses qu'il a révélées ; la soumission de l'intelligence par la voie de la foi est non seulement le premier

acte du culte, mais la base nécessaire de tous les autres actes du culte, que la volonté et l'amour doivent rendre à Dieu. Cette liberté donc, qui, dégagant l'intelligence de toute loi d'une foi stable, l'abandonne en proie à tout vent d'opinion et d'erreur, condamne en même temps la volonté à n'être plus que le jouet facile de toutes les passions et de tous les vices, et, au lieu de raviver, tend à éteindre en elle toute étincelle de religion. Cette liberté qu'invoque M. Köhler ne saurait logiquement conduire qu'au doute universel en matière de religion ; bien plus, à la négation, à l'anarchie, à la dissolution totale de tout système religieux : et l'histoire du protestantisme passé et présent en est la preuve bien claire. M. Köhler, prêchant à ses protestants, avec un zèle digne d'une meilleure cause, la nécessité de corriger les erreurs et les fautes où est tombée la Réforme dans les trois siècles derniers, déplore entre toutes ces erreurs la *désunion* (p. 54 et suiv.) et les discordes, et les querelles sans fin par lesquelles ses théologiens ont fait du protestantisme une tour de Babel ; d'un autre côté, il admire et envie la *majestueuse unité de l'Eglise Romaine* (p. 59). Mais comment ne s'aperçoit-il pas que cette désunion est un fruit nécessaire, une conséquence inévitable de cette absolue liberté qu'il proclame comme le principe vital du protestantisme ; que, d'ailleurs, la majestueuse unité de l'Eglise Romaine ne provient que de la soumission à une autorité infaillible qui réunit tous les catholiques dans la foi d'un seul et même symbole ?

Il déplore pareillement le manque, parmi les protestants, d'une organisation ecclésiastique (p. 59 et suiv.), organisation vigoureuse, autonome et non esclave de l'Etat, capable de diriger toutes les forces vers un but commun ; et alors il rêve et propose un projet d'union organique (p. 68) qui, réunissant toutes les sectes ou communions évangéliques, en forme un seul et grand corps, une véritable Eglise, capable de lutter contre l'Eglise catholique, de lui disputer la souveraineté future du monde chrétien, et d'accomplir en cela tous ces beaux projets d'éducation publique, d'organisation sociale et de réforme politiques qu'il bâtit l'un après l'autre (p. 72 et suiv.) Mais comment ne s'aperçoit-il pas que ce ne peut-être là qu'une utopie, une chi-

mère ? Cette unité organique, peut-on l'espérer là où il n'y a pas d'autre principe unificateur qu'une liberté anarchique de tout nier ? Où serait dans ce corps religieux le Chef, c'est-à-dire l'autorité, nécessaire en toute société, si tous les membres ont pour loi fondamentale l'indépendance de toute société ? Et quelle Eglise serait-ce que celle où les fidèles ne seraient pas unis dans la profession, je ne dis pas d'un même symbole de croyances, mais pas même d'un seul article ?

Il ne reste donc plus qu'à s'attendre à l'accomplissement de la prophétie de Mgr. Ketteler, rappelée par le D. Köhler lui-même (p. 17) : à savoir que le protestantisme, avant peu, se dissoudra dans la négation pure et dans l'abolition de toute vie religieuse ; que tout ce qu'il y a au monde d'acatholiques conservant encore au fond du cœur un vrai sentiment de religion accourra à Rome, et que les autres se jetteront à corps perdu dans les bras de l'incrédulité. M. Köhler lui-même, nous décrivant peu auparavant les deux grands camps qui divisent et diviseront toujours de plus en plus le monde chrétien, semble admettre que la prophétie ait déjà un commencement d'exécution : et le moyen imaginé par lui pour y couper court, la résurrection du cadavre du protestantisme en le rappelant à ses principes, ne peut, comme nous l'avons vu, aboutir à d'autre résultat qu'à celui de précipiter l'accomplissement de la prophétie en question.

Au reste, le ton de découragement qui perce ça et là, à la lecture des dernières pages de l'auteur montre bien qu'il a lui-même un secret et triste pressentiment de cet événement. Par un effort extrême de courage, il conclut, il est vrai, en mettant sa confiance dans la *puissances des idées*, auxquelles il a été réservé, de tout temps, de triompher de tous les obstacles (p. 82). Il aurait grandement raison s'il s'agissait d'idées fondées sur la vérité. La vérité seule est féconde en créations grandes et durables, et à elle seule est assuré le triomphe final, tandis que l'erreur ne peut enfanter que ruines et est condamnée elle-même à se détruire de ses propres mains. Or, l'idée protestante n'est qu'une gigantesque erreur et n'est féconde qu'en erreurs et en négations. Voilà pourquoi les plus grands docteurs du protestantisme chercheront en vain, avec M. Köhler, à le pré-

server de cette inévitable destruction à laquelle il a été condamné dès sa naissance et que nous voyons aujourd'hui presque consommée. Ils agiraient beaucoup plus sagement si, ouvrant les yeux aux splendeurs de l'idée catholique qui, de Rome et de son concile, brille maintenant sur le monde plus que jamais lumineuse et puissante, ils s'avouaient vaincus et venaient enfin se ranger, eux aussi, sous ce drapeau à l'ombre duquel seulement ils peuvent espérer le triomphe, si désiré par eux, de l'idée religieuse sur l'athéisme de ce siècle incroyant.

2. A

1. d

L

Don
avon
sur

M
rang
une
éerit
nous
sur
blié
un c

N
opus
Nou
non
rites
quel

1.
Vito
relig

S
nau
Pan
diso
tain

2. AUTRES REPONSES POUR LA DÉFENSE DE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE.

1. de l'abbé Vitozzi.—2. de l'abbé Gualco.—3. du chanoine de Giacomo.—4. d'un anonyme.—5. de Muzzarelli.—6. du D. Vaughan.—7. d'un prêtre.—8. de Mgr Buscarini.—9. de l'évêque d'Antinoë.—10. d'un théologien.

Les réponses triomphantes au P. Gratry par Mgr. Dechamps, Dom Guéranger, M. J. Chantrel, M. de Margerie, dont nous avons parlé, se succèdent sans interruption et battent l'adversaire sur tous les points.

Mgr Dechamps a déjà écrit une quatrième lettre. Dom Guéranger a publié dans la *Revue du Monde catholique* du 25 mars une seconde défense de l'Eglise Romaine, M. Chantrel en a écrit aussi une seconde sur les Décrétales (que, par distraction, nous avons citée comme de Dom Guéranger), et une troisième sur Paul IV et la tyrannie papale. Enfin M. de Margerie a publié une troisième lettre qui, selon l'*Univers* du 26 mars, porte un coup terrible à la moralité de la discussion du P. Gratry.

Nous n'en dirons pas d'avantage, devant annoncer d'autres opuscules d'autres auteurs dont nous n'avons pas encore parlé. Nous continuons à ne donner qu'un bulletin bibliographique et non une revue, ce qui nous empêche de mettre en relief les mérites des ouvrages dont nous parlons et d'y signaler çà et là quelques défauts.

1. *L'infallibilità pontificia e il secolo decimonono*, per Simone Vitozi, prete napolitano. *Articoli estratti dalla raccolta periodica religiosa*, La Scienza e la Fede. Napoli tip. Manfredi.

Si nous n'avions l'habitude de ne parler des articles des journaux que lorsqu'ils ont été publiés à part, nous aurions dès l'année dernière, annoncé ces six articles. Pour tout éloge disons qu'ils sont extraits de la *Scienza e la Fede*, revue napolitaine. Dans le 1er, l'auteur cherche si la doctrine de l'infail-

té pontificale est contenue dans le dépôt de la révélation ; dans le 2e, si la controvers de S. Cyprien lui est contraire ; dans le 3e, si la tradition de l'Eglise gallicane l'a toujours reconnue ; dans le 4e, si les décrets de la IVe et Ve session du concile de Constance peuvent créer des obstacles au concile du Vatican s'il veut ériger en dogme de foi l'infailibilité du Pontife Romain définissant *ex cathedra* ; dans le 5e, si la tradition de l'Eglise gallicane sur la doctrine qui enseigne l'infailibilité du Pape *ex cathedra*, doit être regardée comme interrompue par la déclaration de 1862 ; dans le 6e, si les libertés gallicanes peuvent empêcher le concile d'ériger en dogme de foi l'infailibilité du Pontife *ex cathedra*. L'auteur conclut par quelques mots sur le livre de Mgr Maret.

2. *L'infailibilità del Papa. Dissertazione per l'ab. Domenico Gualco.* Genova tip. della Gioventù, 1870. In-12o di pag. 250.

Sous ce titre de *Dissertation*, l'abbé Gualco a publié un traité théologique complet sur le Pape considéré comme sujet de l'infailibilité. Dans un petit volume de 250 p., un théologien plein de science et d'érudition, déjà connu par d'autres œuvres, a su renfermer tout ce qui peut se dire de plus fort pour la preuve et la défense de l'infailibilité pontificale.

3. *La infailibilità personale del romano Pontefice. Saggio esegetico-critico, polemico, per Federico De Giacomo, canonico della metropolitana di Chieti.* Napoli, tip. degli Accantonecelli 1870. In-16o di pag. 172 ; pr ; lire due.

Ce n'est pas un écrit populaire, mais philosophique. Si l'on veut voir exposée avec profondeur la primauté *doctrinale* du Pontife Romain, qu'on lise cet *Essai*, publié à l'occasion d'un opuscule anonyme qui avait paru à Florence sous ce titre : *Della pretesa infailibilità personale del pontefice Romano*, ou sous prétexte de rendre hommage à l'infailibilité des conciles, on nie celle du Pape. Dans les huit premiers chapitres, le docte auteur expose toute la théorie du magistère infailible, selon la divine organisation de l'Eglise. Dissipant toute ombre d'antagonisme entre l'infailibilité du Chef et celle du corps épiscopal, il établit que l'infailibilité est une, et seulement double dans son mode d'exercice ;

car, en vertu du droit divin, le Chef et les évêques et le Chef seul enseignent dans l'Eglise. Il met en pleine lumière sous tous les rapports de la spéculation et de l'histoire l'infailibilité personnelle du Chef de l'Eglise catholique, lequel, bien qu'il ne soit jamais seul et *sans évêques*, enseigne aussi seul et de sa propre autorité. Au chapitre X, il entame une polémique contre ceux qui soutiennent qu'il faut différer la définition dogmatique sous prétexte qu'elle n'est pas opportune, et il répond respectueusement aux *Observations* de Mgr d'Orléans. Enfin, il défend le titre d'infailibilité *personnelle* du Pape envisagé comme *personne publique*.

4. *De infallibilitatis R. Pontificis definitione Synopsis*. Augusta Taurinorum, G. Mariotti. In-16o di pag. 26.

Ce substantiel abrégé se divise en deux parties : la première *quoad huius definitionis veritatem*, la seconde *quoad eius opportunitatem*. L'auteur parle en très bons termes, quoique incidemment, de l'objet de l'infailibilité et des conditions d'une définition *ex cathedra*. L'infailibilité *personnelle* du Pape *seul* définissant de sa propre autorité, avant le consentement des évêques et indépendamment de ce consentement, bien que d'ailleurs ce même consentement ne doive jamais manquer, y est également formulée : *Cum portæ inferi prevalere nequeant neque adversus Ecclesiam, neque adversus petram supra quam exurgit Ecclesia, fieri nunquam poterit ut verbis Petri non uniatum episcoporum consensus : aliud tamen est quod hic consensus revera adsit, aliud est quod requiratur tanquam conditio, unde iudicium Petri confirmetur et robur accipiat*.

5. *Del primato e infallibilità del Papa*. Opuscolo estratto dal Buon uso della logica in materia di religione, del canonico Muzzarelli. Torino, tip. Marietti. In-16o di pag. 150.

Pour en donner une idée, reproduisons la petite préface de l'éditeur :

“ Parmi les précieux opuscules que le fameux Muzzarelli a recueillis sous le titre général de *Del buon uso della logica in materia di religione*, citons le 3e ; *Del Primato e dell'infailibilità del Papa*. Aujourd'hui, donc, qu'on déraisonne tant dans certains opuscules sur ce point fondamental, la réimpression d'un opuscule qui en traite si bien, arrive très à propos. En France on vient d'en publier une version qui a beaucoup de diffusion.

Pourquoi ne pas publier une réédition de l'original en Italie ? La voici, ô lecteur. Ce qu'il faut maintenant, c'est précisément un *bon usage de la loi logique* dans cette question. La logique est chose ancienne. Lisez et vous trouverez que cet opuscule, quoiqu'un peu vieux, répond à toutes les difficultés surannées qui ont été rajeunies dans certains opuscules récents ”.

6. *Infallibility. Letters to the Editor of the Weekley Register.* March. 1870.

La *Civiltà*, qui est souvent associée par les amis et les ennemis, dans leurs louanges et blâmes, au *Tablet*, aussi bien qu'à l'*Univers* et à l'*Unità Cattolica*, ne peut pas ne pas applaudir fraternellement aux lettres de l'excellent directeur du *Tablet*, le Dr Vaughan, en faveur de l'infailibilité pontificale. Ces lettres, nous voudrions les voir publier à part en opuscule. L'agitation actuelle une fois calmée, le bon sens anglais verra de quel côté est la raison, de quel côté est la passion.

7. *La definizione dogmatica sulla infallibilità pontificia. Lettera di un sacerdote.* Firenze, regia tipografia, 1870 In-8o di pag. 18.

Cette lettre, signée D. G. Fabri, est écrite, paraît-il, à une dame anglaise. On y trouve exposée, en paroles substantielles, la doctrine de l'infailibilité, et la nécessité non moins que l'opportunité de la définition. On aime à voir une pareille lettre imprimée à la typographie royale, où il y a un esprit si différent.

8. *Sull'infailibilità del Papa. Istruzione di Giuseppe Buscarini. Vicario generale capitolare della diocesi di Borgo san Donnino* Borgo S. Donnino, tip. Verderi. In-8o di pag. 48.

Mgr Buscarini foudroie les sectaires qui, comme il le dit, haïssant après Dieu le Pontife Romain et en lui, avant tout, son autorité suprême infailible, se sont emparés de deux négations proférées presque en même temps par deux voix autorisées du monde catholique contre la doctrine de l'infailibilité et contre l'opportunité de la définition. L'auteur montre la fausseté de ces deux négations en exposant les deux affirmations contraires avec sa robuste éloquence, qui consist plus encore dans les idées que dans les paroles.

9. *Pastoral dell'Exmo S Manning. Arcobispo de Westminster sobre la infalibilidad del Papa; traducida del ingles y aumentada con un prólogo y apendice por el Ilmo S. Obispo de Antinoe V. A. de Gibraltar.* Turin. Imprenta de P. Marietti 1870. In-8o di pag. XVII. 108.

L'auteur Mgr d'Antinoë, vicaire apostolique de Gibraltar, se regardant, dit-il, comme un anneau entre les Eglises d'Espagne et d'Angleterre à cause de la situation géographique et politique de son vicariat, a donné aux Espagnols la version de cet opuscule de Mgr Manning, en y ajoutant un prologue et un appendice. Dans le prologue, il déplore l'agitation qui s'est produite, surtout par suite de la lettre de Mgr Dupanloup, et fait de sages observations sur les appréhensions de certains gouvernements contre l'infailibilité; dans l'appendice, il ajoute d'autres témoignages de la tradition catholique et notamment des Eglise de France.

10. Nous finirons, cette fois, par annoncer purement et simplement un opuscule français plein d'actualité qui est très lu en ce moment et que l'on a traduit en italien aussitôt après son apparition : *Réflexions d'un théologien sur la réponse de Mgr l'Evêque d'Orléans à Mgr l'Archevêque de Malines.* Turin, P. Marietti. Paris, V. Palmé. In-8e di pag. 39.— *Riflessioni d'un teologo. Traduzione dal Francese.* Torino. Cav. Pietro di G. Marietti, tipografo Pontificio. 1870, In-8° di pag. 32.

1. C

1
dign
les
en c
le f
font
entr
pré
infa
spor
catl

N
lang
mer
à P
des
les

ENSEIGNEMENTS A L'ADRESSE DES CATHOLIQUES-LIBÉRAUX.

1. Criterium pour juger les doctrines et les faits des *gallicans* et *jébronien*s.— 2. Bref du Pape à Dom Guéranger au sujet de son ouvrage sur la *Monarchie Pontificale*.— 3. Brefs aux chanoines d'Avignon et à M. Maurice de Bonald.— 4. Lettre de Mgr Mercurelli au vicaire général de l'évêque de Nîmes, à la louange d'un opuscule publié par celui-ci sur une lettre de Mgr Dupanloup au clergé d'Orléans.— 5. Sentiments et déclarations d'un grand dignitaire de la franc-maçonnerie au sujet des services attendus par la secte des catholiques libéraux.— 6. Actes épiscopaux contre le P. Gratry.— 7. Déclaration de l'évêque de Namur sur l'infailibilité du Pape.— 8. Protestation de l'évêque de Bayonne contre une noavelle du *Français*.— 9. Adresses diverses du clergé en faveur de la définition de l'infailibilité.— 10. Récit du Dr Spee sur les anciennes doctrines de M. Döllinger dans la question de l'infailibilité.— 11. Note du *Giornale di Roma* sur les correspondances de certains journaux d'outre-monts.

1. Il se produit en ce moment, au vu et au su de tous un fait digne de la plus haute considération et qui devrait suffire, pour les hommes vraiment de bonne foi, à les détourner de soutenir en quelque façon que ce soit les *gallicans* et les *jébronien*s, comme le font les *catholiques-libéraux*. Ceux-ci, dans la guerre qu'ils font depuis tant de mois, et avec une insigne perfidie, soit pour entraver l'œuvre du concile œcuménique, soit pour anéantir les prérogatives du Saint-Siège sur lesquelles se fondent le magistère infailible et l'autorité même de l'Eglise, ont pour auxiliaires spontanés et généreux tous les ennemis déclarés de la religion catholique.

Nous feuilletons une foule de journaux écrits dans toutes les langues, et nous y trouvons des approbations, des applaudissements, des encouragements à persévérer dans leurs tristes menées à l'adresse des *gallicans* et de leur coterie, précisément de la part des journaux les plus dégoûtants pour leur immoralité cynique, les plus impies dans leur profession d'incroyance ou d'athéisme,

les plus licencieux dans la prédication de la révolution sociale et et du renversement de toute autorité qui n'émane pas de la secte. Nous voyons par des documents officiels et officieux que les *gallicans* et les *fébronien*s sont appuyés par les démarches, les déclarations et les menaces des gouvernements ou ouvertement hostiles au catholicisme et au Saint-Siège, ou notoirement dominés par la secte maçonnique. Nous voyons dans une foule d'écrits et de libelles de tout genre, embrassées, commentées, exaltées avec les plus grands éloges les doctrines des *gallicans* et des *fébronien*s par tous les publicistes incroyants et hétérodoxes et par les politiquaillieurs qui, proclamant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, s'efforcent de déchristianiser la société civile, de rendre la loi athée à tous égards, de reléguer au fond de la conscience individuelle, de par la raison et la liberté, la profession et la pratique de tout culte divin. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pour ce seul fait incontestable et évident, les hommes de bien ne sont-ils pas fondés à croire fermement que ceux qui recueillent tant de tribus d'admiration, et sont appuyés par de tels auxiliaires, au lieu de défendre, comme ils le disent, les prérogatives de l'Épiscopat et la saine doctrine catholique, favorisent en réalité, sans le vouloir peut-être, les intérêts de la franc-maçonnerie et du diable qui en est l'inspirateur et le fauteur ?

2. Nous voulons bien croire que, parmi les *catholiques-libéraux*, il y en a bon nombre qui soutiennent les gallicans de bonne foi ou par ignorance, plutôt qu'avec culpabilité. Mais s'ils sont vraiment catholiques, ils doivent écouter et seconder les avertissements que leur Père et Maître dans la foi leur adresse, et non se boucher les oreilles pour ne pas les entendre, et persévérer dans leurs menées sous prétexte que l'infaillibilité n'est pas encore définie comme article de foi, et partant qu'ils ne sont pas obligés en conscience de se soumettre à des prescriptions qui ne sont pas formulées *ex cathedra*, mais dans une forme moins solennelle.

Or, pour convaincre les *catholiques-libéraux* de bonne foi qu'en fréquentant cette triste compagnie, ils sont sortis de la droite voie, pour le cas où les considérations ci dessus ne les tou-

cheraient pas, nous leur ferons entendre la voix de celui que les anciens *gallicans-parlementaires* avouaient eux mêmes reconnaître pour le Pasteur universel de l'Eglise et le maître suprême non seulement des simples fidèles, mais même des évêques.

Le très docte et très pieux Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, avait publié, contre les doctrines de Mgr Maret son livre *De la monarchie pontificale à propos du livre de Mgr l'Evêque de Sura*. Nous en avons donné un compte rendu et des extraits. En ayant fait hommage au Saint-Père, dont le jugement est certes bien préférable, aux yeux de tout catholique sincère, à celui de la tourbe des scribes francs-maçons ou incroyants, il a reçu le Bref suivant de Sa Sainteté :

Dilecto filio Prospero Guéranger, e Congregatione Benedictina Galliarum, Abbati Solesmensi.

PIUS PP. IX.

“ Dilecte filii, salutem et apostolicam benedictionem. Dolendum profecto est, dilecte fili, nonnullos esse inter catholicos, qui, dum hoc nomine gloriantur, vitiatis penitus imbuti principiis, adeo prae fracte istis adhaerent, ut, non modo plane subii-cere nesciant intellectum adverso huius sanctae Sedis iudicio, communi etiam Episcoporum assensu et commendatione roborato, sed imo censentes, societatis humanae progressum et felicitatem illis omnino niti, Ecclesiam inclinare conentur ad sententiam suam, seque solum sapere arbitrati, reliquam omnem catholicorum familiam aliter sentientem *ultramontanae partis* nomine designare non erubescant.

“ Quam quidem insaniam eo compellunt, ut divinam ipsam Ecclesiae constitutionem refingere aggrediantur et exigere ad recentiores civilis regiminis modos ; quo supremi Rectoris et a Christo praepositi facilius deprimant auctoritatem, cuius praerogativas expavescent. Quamobrem perniciosas quasdam doctrinas saepius improbatas audacter in medium proferunt, uti indubias aut saltem plane liberas ; corradunt o veteribus earum propugnatoribus captiunculas historicas, mutila scriptorum testimonia, calumnias Romanis Pontificibus affictas, sophismata quaevis,

eaque omnia, sepositis omnino solidis argumentis quibus centies, explosa sunt, impentissimo regerunt; eo spectantes, ut animos commoveant, suaeque factionis homines et imperitorum vulgus adversus communem caeterorum sententiam incitent.

“ Quo sane incepto, praeter damnum inveciae perturbationis fidelium, detractarum ad trivium gravissimarum quaestionum, insipientiam audaciae parem deplorare cogimus. Nam, si firmiter cum caeteris catholicis tenerent oecumenicam synodum a Spiritu Sancto regi, soloque eius afflatu definire ac proponere quae credenda sunt, numquam in animum inducerent, vel ea definiri posse, uti de fide, quae revelata revera non sunt, aut obsint Ecclesiae, vel humanas artes impedimento esse posse Spiritus Sancti virtuti, quominus ea, quae revelata sunt et Ecclesiae utilia definiatur. Vetitum certe non ducerent, ea qua decet ratione, proponi Patribus difficultates, quas huic aut illi definitioni obstare arbitrantur, ut lucidior e disceptatione veritas emergeret; at uno huius acti studio, prorsus abstinere ab artibus quibus captari solent in comitiis populi suffragia, tranquillique et reverentes expectarent supernae illustrationis effectum.

“ Utilissimam igitur operam Ecclesiae te impendisse censuimus, qui praecipua ex eiusmodi scriptis refellenda suscepisti, eorumque simultatem, violentiam et artes, ea soliditate demonstrasti, eo nitore, ea sacrae archeologiae scientiaeque copia, ut plurima paucis complexus, praestigium omne sapientiae abiudicaveris iis, qui sententias involvebant sermonibus imperitis: restitutaque veritate fidei, iuris, et historiae, cultis indoctisque fidelibus consulueris. Pergratum itaque tibi ob oblatum volumen profitemur animum; exitumque faustum et amplissimum ominamur lucubrationi tuae. Eius vero auspiciem et praternae nostrae benevolentiae pignus apostolicam benedictionem tibi peramentem impertimus.”

“ Datum Romae apud S. Petrum, die 12 Martii 1870, Pontificatus Nostri Anno XXIV.

“ PIUS PP. IX. ”

La traduction de ce magnifique document a été publiée dans une foule de journaux de l'Europe presque tout entière, excepté dans ceux de la coterie *gallicane* et *fébronienne* qui s'est sentie frappée au cœur par un jugement aussi clair et aussi autorisé de ses procédés. Et en effet ce bref n'est pas tant un juste et ample éloge de la sagesse dont est inspiré l'œuvre du docte et zélé bénédictin qu'une condamnation explicite des faux principes et des mauvaises doctrines qui ont inspiré les attentats de cette coterie.

3. Entre autres abjects artifices que la secte *gallicane* et *fébronienne* a imaginés pour atteindre son but, d'empêcher la définition dogmatique de certaines vérités catholiques, deux surtout ont été imaginés par la presse : ils consistaient l'un à pousser des cris contre quiconque parlerait, même simplement en passant, de la convenance, des avantages et de la nécessité de ces définitions ; l'autre à provoquer par mille intrigues non seulement des manifestations contraires au sein des populations plus ou moins infectées du venin de l'hérésie, mais encore à pousser par des libelles, en Orient surtout, les peu clairvoyants au schisme, auquel ils savaient donner l'apparence d'une revendication de droits sacro-saints et d'une défense de la vérité. Et tout cela au nom de la paix et de la conciliation, sous le drapeau desquelles ils faisaient une guerre cruelle au Saint-Siège et au concile. Quant au premier de ces artifices, il suffit de rappeler quels cris forcenés ils ont poussés contre la *Civiltà* parce que, il y a deux ans, elle proposa modestement comme hommage à S. Pierre d'imiter ce que, pendant plusieurs siècles, on avait fait en l'honneur de la Vierge Mère de Dieu, c'est-à-dire de s'obliger par un vœu à défendre la doctrine catholique de l'infaillibilité du Pape enseignant *ex cathedra* comme maître universel et chef suprême de l'Eglise.

Ce qui, de notre part, nous en prenons Dieu à témoin, était un pur témoignage de dévouement sincère à S. Pierre et à l'autorité qui lui a été conférée par Jésus-Christ et qui a passé de lui dans ses successeur, est devenu, sous la plume des *gallicans* et des *fébronien*s, un excès d'audace inouïe, un attentat à la liberté du futur concile, un vil stratagème pour arracher aux fi-

dèles une espèce de déclaration devant faire violence plus tard aux évêques. Pourtant, notre pensée avait été clairement exprimée et nous ne propositions après tout que ce que des millions de fidèles, avec l'approbation des docteurs les plus insignes, avaient pratiqué pendant plusieurs siècles au sujet de la vérité de l'Immaculée-Conception avant sa définition dogmatique. Et se font-ils faute, nos adversaires, de remplir le monde de mauvais opuscules tendant à empêcher les Pères d'examiner, et de définir la vérité au sujet de la prérogative de non-erreur que l'universalité des fidèles reconnaissent dans le Pape? Ainsi, aux hommes dévoués, au Saint-Siège, le silence! A ses ennemis les plus déclarés, une liberté aveugle! Il est inutile de dire quelle était la fureur de ces conspirateurs à la vue des clergés et des peuples multipliant, sans prendre garde à eux, les manifestations de leur vœu ardent pour la définition dogmatique, en concile, de l'infailibilité du Pape.

Ici aussi, les *catholiques-libéraux* de bonne foi peuvent voir, de quel côté, en égard aux qualités morales des personnes et des faits, se trouvent l'honnêteté et la justice. S'ils ont tant soit peu de respect pour le jugement du Souverain-Pontife, ils avoueront qu'ils se prévalaient d'un droit sacro-saint ceux qui, par des pétitions de ce genre, hâtaient autant qu'il dépendait d'eux l'accomplissement d'un désir que les faits démontrent, sinon rigoureusement universel, au moins commun à la plupart des catholiques. Ce jugement se manifeste dans deux Brefs du Saint-Père que nous allons reproduire : l'un aux chanoines d'Avignon, l'autre à M. Maurice de Bonald, et où sont louées hautement les pétitions de ce genre, non seulement du clergé, mais encore des simples laïques :

Dilectis filiis Canonicis Metropolitani templi Avenoniensis.

PIUS PP. IX.

Dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem. Vestras obsequentissimas excepimus litteras, die 22 Februarii proxime elapsi datas, quae Nobis luculentum erga Nos et hanc sanctam Sedem venerationis et amoris testimonium praeberunt. Ex iis

enim intelleximus filialis animi vota, quae pro Nostra incolunitate, ac salutari oecumenici Concilii a Nobis indicti et iam inchoati exitu, ad elementissimum Deum effunditis; necnon agnovimus quantopere vobis cordi sit, ut irreformabile Romani Pontificis Beati Petri successoris iudicium in supremo magisterio obeundo, in eodem Concilio decernatur.

Gratissima Nobis extiterunt, dilecti filii, vestra officia atque eximii vestrorum animorum sensus, quos paterna caritate complectimur, ac libenter pietati vestrae debitas, in Domino, laudes elargimur. Dum autem non dubitamus, dilecti filii, eximia cordis vestri religione confisi, quin assidui ad omnipotentem Deum precibus, Nos et sanctum eiusdem Concilii opus hoc tempore adiuvere studeatis; ab ipso elementissimo Domino Nos vicissim enixe exposcimus, ut vos uberrimis divinae suae gratiae donis ad vestram et proximorum salutem cumulare velit omnique vera prosperitate letificet. Caelestium vero omnium numerum auspicem, et paternae Nostrae benevolentiae testem, Apostolicam Benedictionem vobis, dilecti filii, toto cordis affectu peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum die 9 martii 1870, Pontificatus Nostri Anno XXIV.

PIUS PP. IX.

Dilecte Filio Mauricio de Bonald, e decuria iudicum. Ruthenos.

PIUS PP. IX.

Dilecte filii, salutem et Apostolicam benedictionem. Filiali vere animo, veneratione et amore erga Nos et hanc Beati Petri Sedem dignae fuerunt litterae, quas die 20 Novembris anno proxime superiori a te datas, atque ab aliis dilectis filiis clericis, laicisque fidelibus subcriptas, nuper accepimus. Ex iis enim luculenter Nobis innotuit, quae sit eximia tua, et eorundem fidelium pietas, amor et observantia erga Nos et hanc catholicæ veritatis et unitatis Cathedram, in qua Christus Iesus inexpugnabile fundamentum constituit Ecclesiae suae: et quo catholicae mentis studio animati sitis, ut suprema eius magisterii auctoritas

et vis a divino sanctissimae religionis nostrae auctore eidem collata, solemnî ratione, hoc tempore ad medelam tot malorum quae humanam societatem perturbant, et ad salutem hominum, elucescat. Non potuerunt Nobis non gratissimi esse, dilecte filii, egregii huiusmodi tui et eorundem fidelium sensus, quos eximia tua et illorum religio, quae ubique in datis litteris spirat, et satis aperte docet, ex intimo profectos esse et effecit ut paterno eos libentique animo complectamur. Non itaque, dilecte filii, tuae atque illorum pietati summopere gratulamur, meritasque vobis laudes in Domino tribuimus, neque omittimus Divinam clementiam humiliter enixeque obsecrare, ut vobis semper in abundantia cœlestis suae gratiae propitia adsit, atque ita religionem vestram respiciat, ut salutares et uberes fructus divina benignitate in hac vita et in cœlis recipiatis. Omnium autem superiorum numerum auspicem, et paternae Nostrae benevolentiae testem Apostolicam benedictionem tibi, dilecte filii, et commemoratis fidelibus, qui una tecum datas ad Nos litteras subscripserunt, toto cordis affectu peramenter impertimus.

Datum Romae apud Sanctum Petrum, die 3 Ianuarii 1870, Pontificatus Nostri anno vigesimo quarto.

- PIUS PP. IX.

4. Pour mieux détromper, s'il est possible, les *catholiques-libéraux* qui sont dans l'illusion, il est bon d'alléguer ici une lettre écrite au nom du saint-Père au docte et zélé abbé de Cabières, vicaire-général de Mgr Plantier, évêque de Nîmes. Cet ecclésiastique, aussitôt après avoir lu attentivement les fameuses *Observations* adressés à son clergé par l'évêque d'Orléans, en date du 11 novembre 1869, comprit le puissant renfort que, très certainement contre l'intention de l'illustre prélat, les politiquailleurs, les franc-maçons et les incroyants de tout espèce cherchaient à en tirer pour combattre l'Eglise et plus encore le Saint-Siège. En conséquence, avec le respect dont on ne se départ jamais lors même que l'on se sent le droit et le devoir d'adresser des observations ou des censures à un évêque, il publia les réflexions que lui avait inspirées cette lettre de Mgr Dupanloup, et il le fit dans un opuscule de 67 p. intitulé : *Ré-*

flexions sur la lettre de Mgr l'Evêque d'Orléans ; Nîmes. 1869.

Nous n'avons fait qu'annoncer cet opusculé, à cause des égards que nous avons cru devoir observer et avons toujours observé envers Mgr Dupanloup, qui a rendu au Saint-Siège tant et de si grands services il y a quelques années. Mais le Saint-Père, ayant eu connaissance de cet écrit a jugé convenable de donner à l'auteur un témoignage explicite de sa satisfaction, et il le lui a envoyé par la lettre ci-après de Mgr Mercurelli, son secrétaire pour les lettres latines :

Perillustris et adm. Rde Dne Obsme

Animadversiones tuae in epistolam Illmi et Rmi Aurelianensis Episcopi ad Clerum acceptae plane fuerunt Sanctissimo Domino, Pio IX. Vidit enim in ipsis luculentum fidei tuae et obsequii erga Apostolicam sedem testimonium ; et nequivit non declarari urbana illa firmitate qua, dum communem constantemque gentis tuae in catholicorum sententiam per argumenta et auctoritatem propugnabas, adversarum simul perstringebas captionum inanitatem, istisque, non illi, tribuendam ostendebas incitatum animorum perturbationem, quam omnes dolemus. Lucubrationi itaque tuae ominatur, ut hanc compescere valeat et sedare ; divinique favoris auspiciam et paternae benevolentiae suae pignus Apostolicam tibi Benedictionem peramanter impertit. Ego vero mei muneris functione libentissime utor, ut peculiaris gratulationis meae et aestimationis officia tibi exhibeam, cui adprecior a Deo fausta omnia et salutaria. Tui, Perillustris et adm. Rvde Dne Obsme. Addictiss. obseq. famulus, Franciscus Mercurelli, SS. D. N. ab epistolis latinis.

5. La clameur que M. de Cabrières reproche à Mgr Dupanloup de provoquer d'un bout du monde à l'autre contre la possibilité de définir l'infaillibilité pontificale, ne se fait que trop entendre : elle ne part pas des catholiques purs mais des francs-maçons, faisant chorus avec les politiquaillers de la pire espèce, et pour montrer que nous n'exagérons pas en disant que les catholiques-libéraux se trouvent enveloppés, peut-être sans s'en apercevoir et sans le vouloir positivement, dans la conjuration, nous emprunterons au *Monde* du 18 mars dernier la confession

catégorique d'un des agents les plus actifs d'une d. plus fortes loges de la franc-maçonnerie. L'excellent journal de Paris la produisant sous les plus expresses réserves nous la donnons sans nous porter garants de son authenticité et de sa véracité et nous nous bornons à inviter nos lecteurs à la pondérer en la mettant en parallèle avec les faits :

“ On nous accuse, a dit ce membre des sociétés secrètes, on nous accuse de vouloir détruire le christianisme. Non, nous voulons le christianisme, mais le christianisme pur de tout mélange, le christianisme dans son essence, mais délivré de toutes ses formes, qui sont un joug imposé à des hommes libres par les prêtres pour dominer l'humanité, asservir les intelligences, tuer la science et enraye le progrès. Nous ne voulons pas de l'Eglise, et c'est pour-cela que nous ne voulons pas de la Papauté, qui est sa force.

“ Evidemment le but du Concile a été de fortifier le pouvoir spirituel et temporel du Pape, plus fort et plus puissant aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. Nous devons nous y opposer de toutes nos forces. Le plan avait été d'abord d'en empêcher la réunion, ce qui eût été facile. Mais bientôt nous nous sommes aperçus que, loin d'y gagner pour notre cause, nous l'aurions grandement compromise. En suscitant l'opposition des gouvernements, dont la coopération nous est assurée, nous eussions surexcité l'attachement des peuples pour le Pape et l'Eglise ; et pis que cela, une multitude de personnes qui n'appartiennent que nominalemeut au catholicisme, auraient crié à l'injustice, à l'intolérance, et se seraient faites ses défenseurs et ses partisans avoués.

“ Nous eussions surtout perdu l'appui précieux que nous trouvons depuis plusieurs années dans un parti puissant qui nous est comme un intermédiaire entre nous et l'Eglise, le parti catholique-libéral. C'est un parti que nous tenons à ménager et qui sert nos vues plus que ne le pensent les hommes plus ou moins éminents qui lui appartiennent en France, en Belgique, dans toute l'Allemagne, en Italie, et jusque dans Rome, autour du Pape même.

“Après de mûres délibérations, nous avons entièrement changé d’avis et de plan. Nous avons adopté l’inverse du premier. Au lieu de chercher à empêcher la réunion du Concile, nous l’avons voulue, au contraire. Ordre a été donné partout de la favoriser de toutes les manières possibles : gratuité des passages, facilités de toutes sortes, égards, prévenances, protection partout. Nous avons voulu le Concile plein et libre, afin qu’à la face du monde entier, qui a les yeux fixés sur lui, l’Eglise trouve, dans cette manifestation même de sa puissance, un écueil et que contre cet écueil, œuvre de ses mains, elle se brise. Si elle ne sombre pas maintenant, l’avenir est à elle pour longtemps encore ; mais elle sombrera.

“Le Pape ne voulait qu’un Concile de trois ou quatre mois au plus. La très grande majorité des Evêques n’a compté que sur ce laps de temps. Le trésor du Pape est épuisé, et il ne peut supporter longtemps l’énorme dépense que lui impose l’entretien de plus de 300 Evêques qui sont entièrement à sa charge. La moitié des autres au moins se verra dans la nécessité de partir pour ne plus revenir. Les trois mois sont passés, et rien encore n’a été fait. Le Pape sera donc forcé de proroger le Concile ; or, une prorogation est un avortement. Oui, le Concile avortera. La conséquence en sera un affaiblissement de la foi dans le monde entier et la déviation dans l’épiscopat. Cela fait, le prestige d’autorité qui environnait le Pape aura disparu pour faire place à l’indifférence des peuples. Ce sera l’amoidrissement et finalement la chute de l’Eglise.

“Tout cela est prévu parce que tout cela est préparé. Depuis longtemps, le courant des aspirations et des affections de l’immense majorité du clergé et des fidèles vers Rome appelait une exaltation plus grande que jamais de la puissance pontificale et une définition de son infaillibilité doctrinale.

“A ce courant, nous avons opposé un réveil du vieux gallicanisme, qui tient comme le milieu entre la foi et le rationalisme. Dès avant le Concile, nous y avons opposé des écrits traduits dans toutes les langues, et, à prix d’or, repandus avec profusion dans le monde entier, afin d’ébranler les Evêques, de jeter l’in-

certainitude dans le clergé secondaire et dans les masses, et finalement d'arriver à écarter des délibérations la question de l'infail libilité doctrinale.

“ Dans le Concile, nous avons les organes du parti catholique libéral, dont le mot d'ordre est de gagner du temps à force d'op position à toutes choses, et de lasser la patience de la majorité. Hors du Concile, nous avons des hommes éminents du même parti qui ne cesseront point leurs attaques dans le même but, ni de répandre à profusion des écrits qui, par le style entraînant et par la réputation des auteurs, troublent les consciences, modifient et changent l'opinion publique. L'or ne leur manque pas. Evidemment, notre action sur ces hommes n'est ni directe ni personnelle ; mais elle n'en est pas moins efficace pour cela.

“ Nous trouvons aussi de puissants auxiliaires dans les cabinets, qui agissent dans le même sens par des notes diplomatiques qui deviendront chaque jour plus pressantes ; et si cette pression des cabinets ne suffit pas, nous aurons, quand nous le voudrons et à heure dite, l'action toute-puissante des Chambres, d'une émeute ou d'une tentative de révolution. Je vous le répète, le Concile du Vatican avortera ; il sera l'écueil contre lequel nous forcerons l'Eglise à se briser ; et alors, l'avenir sera à nous.”

6. Ces imputations lancées contre les vénérables Pères du concile, que l'on présente comme les complices d'une faction hostile à l'Eglise, sont tout bonnement calomnieuses, et, on n'en saurait douter, Dieu déjouera les espérances scélérates de cette secte. Nous puisons cette confiance dans l'esprit de charité et d'union au Saint-Siège dont les Pères sont animés et dans leur admirable unanimité à réprouver et à condamner les fausses doctrines. Cette unanimité se manifeste clairement dans les actes épiscopaux qui se succèdent contre les libelles du P. Gratry, trompé par ses illusions.

Outre les actes dont nous avons déjà rendu compte, nous en avons d'autres sous les yeux, qui ont paru depuis le 20 mars dans le *Monde* et l'*Univers*. Nous ne pouvons, faute d'espace, que dire quelques mots de chacun des principaux. Ce sont des

déclarations de pleine adhésion à la sentence canonique que le zélé et docte évêque de Strasbourg a lancée, le premier, contre les malheureuses productions du P. Gratry.

L'*Univers* a publié, le 27 mars, le document ci-après : " Rome, 19 mars 1870. Nous patriarches et évêques du rite chaldéen, membres du saint concile Vatican, nous réprouvons la doctrine contenue dans deux libelles du prêtre Gratry qui ont été condamnés par Mgr l'évêque de Strasbourg, au jugement duquel nous déclarons adhérer et souscrire. (Signé ; par Mgr. Audou, patriarche des chaldéens, et par huit Pères du même rite). En outre, on peut voir dans l'*Univers* du 23 mars la version d'une très belle lettre latine de Mgr Abdyesus Khajatt, archevêque d'Amadie et vicaire général du patriarche de Babylone des Chaldéens : il y condamne en termes très-forts les erreurs, les fausses interprétations, les réticences, les mensonges, les outrages du P. Gratry contre l'Eglise Romaine, et il finit en émettant le vœu qu'on raffermisse plus que jamais les prérogatives du Siège Apostolique " qui sont les propriétés essentielles de la primauté, constituée sur la pierre immobile donnée par le Christ pour fondement à son Eglise."

On retrouve les mêmes sentiments dans une lettre à l'évêque de Strasbourg du patriarche de Jérusalem, qui tonne contre " les erreurs du P. Gratry... et les insinuations odieuses ou les calomnies que cet écrivain a osé lancer contre notre Mère et la sienne, l'Eglise Romaine " (*Univers* du 27 mars). L'archevêque de Toulouse a aussi publié dans le même but une lettre pastorale pleine d'un zèle ardent et de science, où il signale la mauvaise foi d'un auteur qui, avec une ignorance égale à son audace, a imputé au Saint-Siège et à l'Eglise Romaine le délit de *falsification* constante et préméditée. Ces calomnies, inspirées par l'esprit d'hérésie, sont aussi réfutées victorieusement dans les lettres de l'archevêque de Cambrai et de l'évêque de Belley (*Univers* du 22 mars). Le même journal a imprimé, le 23, d'autres lettres des évêques de Ratisbonne et de Diano.

7. La concorde dans la condamnation de l'erreur n'implique pas, par elle-même, la nécessité d'un vote unanime sur la néces-

site de procéder à une définition explicite et solennelle de la vérité attaquée. Il peut arriver, pour des raisons extrinsèques, que d'autres Pères croient devoir temporiser à ce sujet : de là des dissentiments que l'illustre et docte Mgr. Gravez, évêque de Namur, a touchés délicatement, mais en réfutant les fausses doctrines que l'on pourrait chercher à appuyer sur ces dissentiments. Dans son Mandement de Carême, dont l'*Univers* du 21 publie un beau passage, le prélat montre que la doctrine de l'infaillibilité du Pape est ancienne comme l'Eglise, et que, au contraire, la Déclaration de 1682 a été une nouveauté scandaleuse. Après avoir rappelé l'opposition faite à la définition de l'infaillibilité par un prélat français "qui restera toujours célèbre par ses talents et par les services rendus à l'Eglise," Mgr. Gravez ajoute :

" Si cette déclaration a survécu à cette rétractation (la rétractation de presque tous les Evêques qui l'avaient signée), c'est parce qu'elle était devenue dans les mains de la cour de France, puis dans celles des parlementaires et des jansénistes, une arme politique pour asservir l'Eglise et s'en faire un instrument." Le clergé français l'a enfin compris, et à cette heure l'infaillibilité pontificale ne trouve nulle part ailleurs de plus ardents, de plus habiles défenseurs.

" Cependant quelques voix discordantes se sont récemment fait entendre. Il a paru en Allemagne et en France des écrits qui avaient pour objet d'attaquer cette vérité. En présence de ces attaques, des hommes éminents ont pensé qu'une doctrine aussi importante devait être soustraite à la controverse, et qu'il appartiendrait au Concile du Vatican de la définir comme dogme de foi. Cette éventualité a inspiré des craintes à d'illustres Prélats ; et l'un d'eux, à jamais célèbre par ses talents et les services qu'il a rendus à l'Eglise, a fait connaître ses sentiments à cet égard dans un écrit qui a eu un immense retentissement.

" Nous ne pouvons pas préjuger ce que fera à cet égard le Concile du Vatican ; mais nous ne partageons nullement les appréhensions de l'éminent Prélat. Nous sommes convaincu, sans

qu'il s
reconn
nuisib
révéler
mais p
entend
faillibi
l'Eglis
et se m
somme
dans le
à la vé
notre s
siècles,
sement
et de l
motif l

" Au
tous no
séparer
pontific

" Ma
cile, no
Le Pon
l'Eglise
chargé
foi. T
ne sero
cueillir
sans qu
tacite, d

Il est
humain
et les co
moment
festent

qu'il soit besoin d'aucune preuve, que la définition d'une vérité reconnue pour être contenue dans la parole de Dieu ne peut être nuisible aux âmes. Certes, s'il a plu au divin Sauveur de la révéler, ce n'est pas pour qu'elle soit tenue sous le boisseau, mais pour qu'elle soit manifestée, selon ces paroles : *Ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits.* Nous regardons l'infaillibilité pontificale comme un bienfait inestimable accordé à l'Eglise, comme le moyen principal à l'aide duquel se conserve et se manifeste son unité, qui fait sa splendeur et sa gloire. Nous sommes persuadé qu'au milieu de la confusion d'idées qui règne dans le monde, de l'incertitude où sont tant d'esprits par rapport à la vérité, nous sommes persuadé, dis-je, qu'en leur montrant notre sainte Eglise maintenant son unité parfaite dans tous les siècles, et en même temps douée d'une prérogative merveilleusement appropriée pour la rendre indéfectible, loin de les éloigner et de les détourner d'y entrer, on leur fournit au contraire le motif le plus puissant pour les y déterminer.

“ Aussi, loin de redouter cette définition, nous l'appelons de tous nos vœux, et nous espérons que le Concile du Vatican ne se séparera pas avant d'avoir ajouté ce nouveau joyau à la tiare pontificale.

“ Mais quoi qu'il arrive, et quelle que soit la décision du Concile, notre croyance et la vôtre à cette vérité n'en sera pas ébranlée. Le Pontife suprême sera toujours à nos yeux le fondement de l'Eglise, le Pasteur des évêques aussi bien que des fidèles chargé par le Sauveur lui-même de confirmer ses frères dans la foi. Tous les évêques, soit réunis, soit dispersés, et les fidèles, ne seront pas moins tenus de se soumettre à ses jugements, d'accueillir ses décisions comme émanant de Jésus-Christ lui-même, sans qu'il faille auparavant attendre le consentement, exprès ou tacite, de la sainte Eglise.”

Il est vrai que, pendant cette période du concile où l'œuvre humaine de l'étude et de la discussion prépare les intelligences et les cœurs à celle de l'Esprit Saint, qui assiste l'assemblée au moment décisif, il peut arriver que des dissentiments se manifestent. Cela a fourni aux *gallicans* et aux *fébronians* l'occasion

de scandaliser les faibles par leurs récits mensongers ou exagérés des discordes intestines du concile sur la doctrine catholique de l'infailibilité pontificale. Le *Français*, porte voix d'une école semi-gallicane et semi-catholique, a accredité ces impostures en copiant dans la *Gazette d'Augsbourg* des listes d'evêques composant les deux partis contraires de l'assemblée. Naturellement, qu'il le voulût ou non, il s'est fait le propagateur de plusieurs faussetés. Une d'elles, entre autres, atteignait l'évêque de Mende, qui s'est empressé d'y répondre par un démenti formulé dans une lettre de son Vicaire-Général à l'*Univers* du 21 mars, et dont voici le passage le plus important :

“ Le *Français* du 6 mars a publié, d'après la *Gazette d'Augsbourg*, une classification de l'épiscopat français, qu'il a plu au journal allemand de diviser en trois groupes différents. Je viens, de la part de Mgr. l'Evêque de Mende, protester contre l'insertion de son nom dans le groupé qu'on appelle *libéral*, en un sens et avec une intention qui n'échappent à personne.”

Sa Grandeur regretterait vivement qu'on se méprit sur ses véritables sentiments.

Dans sa pensée, la vraie doctrine de l'Eglise, notre mère, est celle qui enseigne que son auguste Chef est infailible dans ses décisions doctrinales, en ce qui concerne la foi et les mœurs, et Elle croit aussi que le moment est venu de proclamer bien haut cette vérité, en face d'un siècle et d'un monde que l'erreur cherche à envahir de toutes parts.

Veuillez bien, Monsieur le Directeur, prêter à cette rectification la publicité de votre journal, et croire aux sentiments respectueux de votre très-humble serviteur.

Non content de cela, l'évêque de Mende, par une lettre publiée de l'*Univers* du 25 mars, nomma chanoine honoraire de sa cathédrale l'infatigable et pieux curé de Bleyard, précisément pour le récompenser de sa protestation contre les opuscules du P. Gratry “ qui offensent profondément le sentiment catholique en étalant, contre l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, des doctrines

que la Sainte-Eglise notre mère a toujours, en quelques sorte, réfutées comme par instinct."

8. Le *Français* a éprouvé bientôt un autre échec à propos de sa division des évêques en trois groupes : les *libéraux*, les *ultramontains* et le *tiers-parti*. L'évêque de Bayonne lui a fait adresser de Rome, 17 mars, par son secrétaire, une lettre que nous empruntons à l'*Univers* du 23 :

" Dans les rangs de ceux qui vous appelez *libéraux*, vous avez inscrit des évêques qui ont été aussi surpris qu'indignés d'y voir leurs noms, entre autres Mgr. l'évêque de Bayonne. Il me charge de vous dire que l'on a trop méconnu ses sentiments. Rien, dans son passé ni dans son présent, n'autorise à le placer dans les rangs des *libéraux*, supposé qu'il y ait une faction de ce nom dans l'épiscopat. Et afin qu'on sache bien dans quelle catégorie il veut être placé, il déclare qu'en fait de dévouement au Saint-Siège il ne le cède à personne et qu'il a signé de tout cœur le *postulatum* qui insiste sur la définition de l'infailibilité du Pape. Cette définition est devenue *absolument nécessaire* dans les circonstances actuelles, à cause, surtout, de l'agitation qui s'est produite et des nuages dont on a cherché à envelopper cette *vérité capitale*, si formellement exprimée dans les saints Evangiles et consacrée par la pratique constante de l'Eglise."

Qu'auront dit, en lisant ces lignes, ceux qui proclamaient si hardiment l'*inopportunité* de la définition ? Il est probable qu'à cette heure ils seront revenus de leurs illusions. Est-ce que le vœu formulé par une centaine de Pères en faveur de l'ajournement de la définition devait l'emporter sur les instances des 600 qui la demandaient ? Mais, le concile ayant tranché la question d'opportunité en insérant dans le *schema de Ecclesia* un chapitre qui concerne l'infailibilité pontificale, les *gallicans* et les *fébronniens*, adandonnant leur premier système d'opposition, en ont adopté un autre. Ils ont inventé, eux qui ont tant horreur des nouveaux dogmes, une *vérité* de droit et de fait, qui n'a de fondement ni dans le fait ni dans le droit. Ils ont inventé une espèce de *dogme* à leur service : savoir qu'aucune définition dogmatique ne peut être proferée par le concile autrement que par l'unanimité morale des Pères.

Nous avons parlé de cette prétention aussi fausse qu'exagérée dans la précédente livraison, et l'auteur de l'opuscule : *Réflexions d'un théologien sur la réponse de Mgr. Dupanloup à Mgr. Déchamps* en parle aussi très judicieusement. Ce théologien défie qui que ce soit de lui prouver cette thèse de l'*unanimité*, soit au moyen de l'Ecriture, qui n'en dit mot, soit par quelque décision pontificale ou conciliaire antécédente, soit par l'autorité des anciens théologiens ou canonistes, soit par l'histoire des conciles. On peut alléguer à l'appui de la thèse contraire même le gallican Natalis Alexander, qui enseigne qu'une décision conciliaire peut émaner du Pape uni à la minorité ; même Mgr. Maret, qui "prétend que la majorité des évêques peut imposer sa volonté au Pape et à la minorité et, au besoin, déposer le Pape s'il refuse obstinément son adhésion," ce qui revient à dire : si Mgr. Maret, qui est si attaché aux principes gallicans, n'exige pas l'*unanimité*, mais reconnaît la *pluralité* comme ayant assez de poids, comment exiger l'*unanimité* pour un acte conciliaire quelconque ?

Au reste, que les gallicans fébronien ne se désolent pas trop ! En temps utile, sous la direction du Saint-Esprit, on aura, nous n'en doutons pas, comme on l'a jusqu'ici, l'*unanimité* morale qu'il désirent, c'est-à-dire un tel excès de votes des Pères unis au Pape que les autres seront heureux de s'y soumettre de cœur. Le fantôme de l'*inopportunité* a été dissipé par le grand nombre des manifestations du clergé et du peuple et par le vœu de plus de 600 évêques demandant précisément comme nécessaire ce que d'autres craignaient et conseillaient d'écarter comme inopportun. Le même esprit qui a inspiré et inspire encore ces manifestations chassera les nuages que l'on voudrait amonceler contre la doctrine catholique au moyen de cette théorie de l'*unanimité*.

Nous avons sous les yeux un grand nombre d'Adresses de ce genre, toutes en termes très-chauds, la plupart venant de France, 800 prêtres, dans le seul diocèse de Saint-Brieuc, demandant la définition. L'*Univers* (20-31 mars) en a publié de très-touchantes, où l'on implore cette définition, ou bien où l'on adhère à la condamnation du P. Gratry : elles viennent des clergés de Strasbourg, de Saint-Dié, de Valence, de Grenoble, de Reims, d'Aulun. Ceux qui réclament si généreusement les prérogatives

du Saint-Siège, n'auront jamais, quoi, qu'il arrive, à rougir d'eux-mêmes, car ils pourront toujours, la tête haute, se vanter d'avoir simplement demandé qu'on définit ce que les opposants eux-mêmes regardent comme la doctrine catholique. Si donc il arrivait pour cette question ce qui est arrivé à Trente pour d'autres, c'est-à-dire, qu'on en ajournât la définition, une cause aussi sainte n'y perdrait rien et ses défenseurs n'en éprouveraient aucune honte. Si au contraire la définition était prononcée, quelle douleur, quel remords ne ressentiraient pas certains opposants, même s'ils sont de bonne foi, coupables d'avoir préparé avec tant d'artifices et de menées scandaleuses des pierres d'achoppement à la foi des faibles, et fourni des armes aux ennemis perfides de la vérité !

Mais parmi les opposants, il en est plusieurs, en faveur de qui la charité ne peut plus invoquer l'excuse de la bonne foi, tant est manifeste en eux l'esprit de parti et d'hérésie qui les anime, au point qu'ils n'ont même pas honte de se montrer en pleine contradiction avec eux-mêmes. Tel est le cas de M. Döllinger. Qu'on lise la lettre suivante du chanoine Dr. Spec au *Journal de Mayence*, en date du 21. mars dernier :

“ Un soir de l'année 1843, un très-aimable professeur de droit avait invité à prendre le thé plusieurs membres du cercle, alors si brillant, de la haute école de Munich, entre autre le D. Döllinger. En ma qualité d'étranger, j'étais invité aussi. La conversation porta sur l'infaillibilité du Pape. Plusieurs personnes en ayant parlé dans des sens divers, Döllinger prit la parole et dit avec ce ton incisif qui lui est particulier : “ Messieurs, l'infaillibilité du Pape n'est certes pas un dogme défini par l'Eglise, mais quiconque voudrait soutenir le contraire se trouverait en contradiction avec la conscience de toute l'Eglise du temps présent et du temps passé.

“ Cette sentence de l'illustre professeur d'histoire ecclésiastique, que je trouve confirmée dans ses leçons et ses écrits, a toujours été pour moi un phare lumineux dans mes études postérieures.

“ Il semble pourtant que cette lumière a disparu de l'horizon pour celui-là même qui me l'avait signalée le premier. Aujourd-

d'hui, en sa qualité de Nestor de la science théologique Allemande, il veut en savoir plus long que l'immense majorité des maîtres et pasteurs de l'Eglise institués par l'Esprit-Saint, et non seulement il va contre le *postulatum* de 62 évêques, dont les contradicteurs ne veulent même pas professer la doctrine contraire ; mais il proteste d'avance contre la décision pressentie du concile œcuménique et en appelle dans un journal anti-catholique du magistère de l'Eglise à l'Eglise universelle."

Si les catholiques-libéraux de bonne foi veulent peser l'autorité des jugements formulés dans les documents que nous venons de rapporter, et tenir compte de la conduite que les ennemis jurés de Dieu et de la Sainte Eglise observent dans les circonstances actuelles, ils en auront assez pour demeurer convaincus que leur strict devoir est de rompre avec la coterie où les *gallicans* de la pire espèce et les *fébronien*s les plus incorrigibles les ont entraînés.

11. Au moment d'envoyer cet article à l'imprimerie, le *Giornale di Roma* du 7 avril nous arrive très à propos avec une note officielle sur certaines correspondances concernant le concile publiées dans des journaux d'outre-monts (par rapport à Rome). Quiconque est au courant de la guerre scélérate que ces deux sectes conjurées font depuis près d'un an au Saint-Siège à propos du concile, avec l'aide de quelques catholiques-libéraux, en sait assez pour comprendre toute la portée des paroles du journal officiel romain (V. l'article dans la *Correspondance*.)

III.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales.—2. Rome édifiée par les évêques.—3. Lettres pastorales.—4. Triduo à S. Joseph.—5. Future session.—6. Fonctions de la semaine Sainte et de Pâques.

1. (V. la *Correspondance*.)

Les Pères ont parlé en plus grand nombre et plus brièvement que dans les premières congrégations : dans leurs discours et dans leurs votes on voit se manifester de plus en plus sensible l'œuvre du Saint-Esprit. Les journaux qui *non percipiunt quæ sunt spiritus Dei* scandalisent les faibles pour un incident et ne veulent pas voir le spectacle d'édification que donne en ce moment au monde entier l'épiscopat catholique en rendant plus que jamais visible la sainteté, l'unité, l'apostolicité et la catholicité de l'Eglise.

2. Mais, à Rome surtout, la vue des évêques catholiques est une école quotidienne d'édification pour les Romains et les étrangers accourus ici de toutes les parties du monde, et, pendant le carême surtout, ils ont plus que jamais contribué à l'édification des fidèles. Les cérémonies des stations dans les églises titulaires des cardinaux ont été rehaussées, cette fois, par la présence des Eminentissimes titulaires ; on voyait un grand nombre d'évêques aux églises avec le peuple, qu'ils instruisaient sans y penser par leur exemple. En outre, durant le carême, bon nombre d'évêques ont fait entendre leur voix dans des sermons, dans des exercices spirituels, dans des catéchismes au peuple, selon la coutume de Rome, depuis le dimanche *Lætare* jusqu'au dimanche de la Passion.

3. Nous ne disons rien de tant de belles lettres que des évêques ont écrites de Rome à leurs diocèses à l'occasion du

carême. L'année dernière, sous le titre d'*Actes épiscopaux*, nous avons donné un résumé de nombreuses pastorales relatives au concile. Cette année, l'abondance de ces documents ne nous permet pas d'en faire une revue spéciale. Seulement, nous en avons mentionné quelques uns à l'occasion de certaines nouvelles, et nous aurons occasion de parler de quelques autres. Mais si nous pouvions les recueillir et en donner de longs extraits, on verrait comment, de Rome, comme d'un centre de lumière et de chaleur, la foi du monde chrétien est éclairée et sa piété rallumée.

4. Le concile a ravivé aussi la dévotion à S. Joseph considéré comme patron de l'Eglise. Nous parlerons une autre fois des pétitions venues d'Angleterre, de France, d'Italie et d'autres contrées, où l'on demande que le saint patriarche soit solennellement déclaré par le concile patron de l'Eglise et gardien du corps mystique de Jésus-Christ, comme il le fut jadis du Verbe incarné lui-même. Mais pour le moment nous ne parlerons que du triduo solennel célébré à Rome en préparation à la fête du Patronage de S. Joseph. Pour en comprendre l'esprit, il suffira de rapporter ce passage de l'*Invito sagro* qui y avait trait, de S. Em. le cardinal-vicaire (V. la *Correspondance*).

5. Les fidèles, dans l'impatience de leur piété, se promettaient une session du concile pour le jour de la fête de S. Joseph, puis pour la fête de l'Annonciation, puis pour le commencement de la Semaine Sainte. Aujourd'hui, ils se la promettent pour après Pâques. Il n'y a dans ce délai rien qui doive les affliger : loin de là. Puisque, dans tant de congrégations, on parle et on discute sur une même question, ceux qui disaient que le concile n'a pas de liberté de discussion, qu'il n'a que la liberté de dire *Amen*, resteront bouche close. Les Allemands, voyant que des évêques d'un dévouement notoire au Saint-Siège présentent des amendements, ne peuvent plus l'attribuer à l'égoïsme de l'opposition comme auparavant : ils accusent le concile de n'avoir encore rien fait après avoir tant parlé. A cette accusation, un évêque a noblement répondu en ces termes : Soit. Les Apôtres aussi *illa nocte nihil preceperunt*. Mais bientôt il se fera jour

et, *mane facto*, le Maître se montrera ressuscité et nous dira où nous devons jeter nos filets. Après Pâques, vous verrez !

6. En attendant, on a distribué aux Pères l'avis pour les cérémonies papales de la Semaine Sainte et des trois fêtes de Pâques. Il est facile de se figurer combien seront belles ces cérémonies, cette année, à S. Pierre !

1. Tr
e
c

1.
pel'p
grap

Ce
conn
nous
natur
une h
les ac
semb

Qu
fonds
renon
parce
quest
esprit
L'ouv
et che
gance
laque
sont r

La
tion,
vérité
plus
œcum
plus

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Travaux historiques sur les conciles : du professeur Ceccucci ;—2. du chev. de Montrond ;—3. de M. G. Schenz ;—4. de M. Baguenault de Puchesse ;—5. de M. A. Barchet.

1. *I concilii ecumenici dai primi tempi della chiesa fino a Pio IX*, pel professore Egisto Ceccucci, scrittore Vaticano. Venise, typographie Emiliana, 1869 XII-400 p. in-8o.

Cet écrivain, que d'autres travaux remarquables ont déjà fait connaître en Italie, s'est proposé deux buts dans l'ouvrage que nous annonçons : 1. donner une idée exacte et complète de la nature et de l'autorité des conciles œcuméniques ; 2. en faire une histoire qui, sans excéder les bornes d'un abrégé, en exposât les actes avec une ampleur suffisante. Ces deux buts, il nous semble qu'il les a parfaitement atteints.

Quant au 1er, nous avions, il est vrai, beaucoup et de profonds traités sur la matière. Mais les plus complets et les plus renommés ne sont pas accessibles à tous, et ce, non-seulement parce qu'ils sont généralement écrits en latin, mais parce que les questions et la manière de les résoudre ne conviennent qu'aux esprits suffisamment familiers avec les sciences ecclésiastiques. L'ouvrage de M. Ceccucci, outre l'avantage d'être écrit en italien et chose très rare dans les écrits de ce genre, avec pureté et élégance, mérite une recommandation spéciale pour l'aisance avec laquelle, sans préjudice de la solidité, les plus délicates questions sont résolues.

La 2e, qui est la partie historique, n'est pas une sèche narration, mais une narration destinée à confirmer par les faits la vérité des doctrines. Aussi l'auteur s'étend-il judicieusement plus que sur le reste sur les actes des huit premiers conciles œcuméniques : ces conciles, étant plus éloignés de nous et partant plus facile à obscurcir par des sophismes, avaient plus besoin

d'être éclaircis. Et il le fait sans rien dissimuler de ce qu'exige un compte-rendu complet des événements, mais en même temps en présentant sous leur véritable aspect les faits ambigus, soit à l'aide des documents les plus authentiques dont il se sert toujours pour corroborer son récit, soit à l'aide des données de la critique la plus exacte quand il s'agit de fixer leur juste valeur. En cela il a visé surtout au point capital de la matière, c'est-à-dire à mettre en relief à tous égards l'autorité suprême du Pontife Romain, en sorte que le fruit principal de son excellent ouvrage se trouve être la destruction des erreurs qui cherchent à se faire place dans l'Eglise comme des opinions libres et innocentes.

Nous ajouterons, comme preuve extrinsèque de son mérite, que l'ouvrage de M. Ceccucci est destiné à faire partie, traduit en français, de l'œuvre monumentale de M. Frond sur le *Concile du Vatican*, que nous avons annoncée.

2. *Les Conciles œcuméniques*, tableau historique par M. de Montrond, chevalier de l'ordre de S. Grégoire-le-Grand. Paris, libraire de J. Lefort, rue des Saints-Pères, 30, 1869. XXIV-303 p. in-16.

Ce précieux opuscule n'est pas l'histoire des conciles œcuméniques, impossible à renfermer dans des bornes aussi étroites. Mais comme l'indique le titre, c'est un recueil de tableaux historiques représentant quelques aspects de ces saintes assemblées. Nous en recommandons la lecture, et parce que l'auteur a été heureux dans le choix des sujets, et parce qu'on voit éclater dans toute son œuvre un sentiment sincèrement catholique et surtout un profond respect pour les Pontifes Romains et pour les prérogatives de leur autorité suprême et de leur magistère infaillible.

3. *Historische-exegetische*, etc. (Dissertation historico-exégétique sur le 1er concile universel de Jérusalem, avec un examen succinct de la critique moderne des adversaires appartenant à l'Ecole de Tübingue, par Guillaume Schenz). Ouvrage couronné. Ratisbonne, Pustet. VII, 236 p. in-8.

A l'approche d'un nouveau concile, il était naturel que beaucoup de gens s'appliquassent, comme c'est arrivé, à illustrer

l'histoire et la nature des conciles passés, en général, et il devait aussi s'en trouver pour étudier particulièrement le 1er concile apostolique de Jérusalem, qui a été le prototype de tous les conciles postérieurs. Aussi, la faculté de théologie de l'université Ludovico-Maximilienne, en Bavière, a-t-elle été très-heureusement inspirée en proposant, pour le concours scholastique de 1867-68, un travail sur le *Synode apostolique* : c'était un sujet d'autant plus opportun que, peu auparavant, les théologiens protestants de Tübingue, ayant fait de très-profondes recherches sur la littérature chrétienne des deux premiers siècles, à la lumière d'une critique de leur crû, avaient trouvé que ce synode est un mythe : trouvaille qui a fait et fait encore grand bruit dans toutes les écoles critiques de l'Allemagne protestante.

La *Dissertation* de M. Schenz a été couronnée par la faculté. L'auteur y traite toutes les parties de son sujet avec une ampleur d'érudition et une solidité de jugement bien supérieures à ce qu'on attendait d'un jeune étudiant en théologie. Tout ce qui a trait à l'histoire ou à l'exégèse du concile apostolique, les controverses auxquelles il a donné lieu, ses préliminaires, le temps, le lieu, les personnages qui y ont pris part à des titres divers, les actes, les procédés et les discussions, le décret qui le termine et les conséquences de ce décret, non seulement dans l'Eglise d'alors, mais encore dans les siècles postérieurs, tout cela est minutieusement exposé, discuté et commenté. Nous nous bornons, faute d'espace, à louer l'esprit parfaitement catholique dans lequel le jeune théologien réfute les diverses erreurs des protestants qui ont abusé du 1er concile pour fausser l'idée de la constitution hiérarchique de l'Eglise, et fait ressortir les prérogatives souveraines de la primauté exercées par S. Pierre dans ce synode comme les ont exercées ses successeurs dans les synodes postérieurs.

A la *Dissertation*, qui forme le 1er livre et la partie principale de l'écrit (p. 1-180), M. Schenz, sous le titre de 2e livre ou appendice (p. 181-232), ajoute l'examen et la réfutation des extravagances critiques des modernes docteurs de Tübingue. Le chef de l'école, Bauer, et ses principaux adeptes, Schwegler, Zeller et Hilgenfeld, sont cités l'un après l'autre à la barre de

notre étudiant, qui vous arrange le mieux du monde ces quatre pédants. Il leur fait toucher du doigt la parfaite harmonie et l'unité de doctrine qui, non seulement d'après la confrontation des écrits apostoliques, mais d'après l'examen de toute la littérature chrétienne des deux premiers siècles de l'Eglise, ont toujours brillé dans le collège apostolique tout entier : il détruit le fondement capital de leur système insensé, c'est-à-dire l'antagonisme qu'ils ont imaginé entre la doctrine de S. Paul et celle de S. Pierre, et en même temps il répand une plus grande lumière sur l'histoire intime de l'Eglise des premiers temps.

4. *Histoire du concile de Trente*, par M. Baguenault de Puchesse. Paris, Victor Palmé, 1870. IV-328 p. in-8.

Il n'y a qu'un jeune homme qui, dans la ferveur de ses projets puisse croire qu'il est facile d'écrire une histoire du Concile de Trente après celle que nous a laissée le célèbre cardinal Pallavicino : c'est en se mettant à l'œuvre que l'on s'aperçoit de la difficulté de l'entreprise. Mais tous n'ont pas le temps de lire et il n'est pas donné à tous de comprendre les doctes pages de cet historien incomparable ; aussi louons-nous grandement ceux qui, dans un petit volume, se bornent à résumer les origines, les procédés et les effets de ce vénérable concile, surtout si leur récit tend au but pratique d'exciter chez les fidèles le respect envers le concile actuel et de les disposer à en accepter avec docilité les définitions infaillibles.

Nous ne regardons pas comme telle, c'est-à-dire comme louable à tous les points de vue, l'histoire ci-dessus annoncée.

Après une courte préface, l'auteur parle en deux chapitres de la situation de la société religieuse au XVI^e siècle et des démarches faites pour l'ouverture du concile. Puis, en treize chapitres, il raconte succinctement, mais avec clarté, les principales vicissitudes de cette sainte assemblée, il énumère les canons dogmatiques et les décrets disciplinaires les plus utiles à connaître qu'elle a promulgués pour le maintien de la foi et le réforme des mœurs. Enfin, il parle de la confirmation solennelle de tous les actes du concile par le Pontife Pie IV.

En France, on a refusé longtemps de recevoir les lois disciplinaires du concile de Trente, jusqu'à ce qu'en 1615 l'assemblée générale du clergé de cette nation, composée de 3 cardinaux, de 7 archevêques, de 45 évêques, sans parler d'un grand nombre de membres du clergé inférieur, passa courageusement par dessus toutes les oppositions et les lenteurs du gouvernement civil, en émettant une protestation solennelle, revêtue des signatures de tous les membres, par laquelle ils se déclaraient astreints en conscience à les faire recevoir dans les prochains conciles provinciaux et synodes diocésains. Le chapitre 16e traite de ces oppositions et de la louable attitude du clergé français.

Le chapitre 17 est intitulé *Caractère du Concile de Trente*. L'auteur y répond aux diverses objections faites contre ce même concile soit par les hérétiques avoués, soit par ceux qui cachent leur hérésie sous l'apparence du catholicisme. Cependant, dans certaines de ses réponses, M. de Puchesse nous semble trop accorder à ses adversaires, et ce, parfois au détriment des vérités tant historiques que théologiques. Ainsi, à l'objection que le concile de Trente a mis la main sur les droits des princes séculiers, sur l'indépendance des États et sur les libertés de l'Eglise gallicane, il donne entre autres réponses satisfaisantes celle-ci qu'à cette époque-là on ne savait pas aussi bien distinguer les droits que de nos jours; et dès lors, attendu que le monde était alors très embrouillé, nous ne devons nous étonner que d'une chose, à savoir que la confusion n'ait pas été plus grande à Trente et que les Pères n'aient pas passé plus souvent d'un domaine dans l'autre.

Le dernier chapitre roule sur les fruits du Concile de Trente, par exemple l'institution des séminaires, le catéchisme, la Bible, le bréviaire, la réforme de la discipline ecclésiastique et la digue opposée au protestantisme.

Nous avons fait nos réserves en louant cet ouvrage parce que, en outre, l'auteur paraît professer les opinions que les catholiques-libéraux soutiennent aujourd'hui avec tant de fracas. Par exemple, il croit que ce que le concile Vatican a de mieux à faire c'est de ne rien définir au sujet de l'infaillibilité du Pontife

Romain (p. 305); il exagère le respect que les Pères de Trente ont professé pour la minorité en décidant les questions, lors même qu'elle n'avait pas une importance numérique digne de de considération (p. 304); enfin, dans plus d'un passage de son histoire, il nous paraît regarder les conciles généraux comme plus nécessaires qu'ils ne le sont en réalité, et cela le conduit à affirmer que, après le concile Vatican, il faudra perpétuer l'enseignement de la doctrine *de concile en concile* par une série de de conciles périodiques, parce que le monde chrétien y puise et y renouvelle sa vie (p. 321). Voilà la teinte de libéralisme et de gallicanisme qui obscurcit tout ce qu'il y a de beau dans les pages de cet abrégé.

Nous voudrions aussi que l'auteur n'eût pas cherché à nous peindre *ce type curieux de l'esprit français qui reste profondément catholique sans abdiquer ses prétentions et ses défiances* (p. 289). Voilà vraiment un curieux type. Nous sommes d'avis, nous, que les catholiques sincères de France ne se dépouillent jamais de cette générosité d'âme qu'ils tiennent généralement de la nature, et nous voyons que, avec l'aide de la grâce, ils s'en servent pour repousser loin d'eux et combattre partout où ils les trouvent les prétentions téméraires et les ignobles défiances, surtout lorsqu'elles atteignent le Chef suprême de l'Eglise catholique et la sainteté de la haute juridiction que Dieu a conférée à son gouvernement. Grâce à Dieu, nous avons sous les yeux de nombreux et beaux exemples de cette sincérité et de cette générosité de foi dans les catholiques français, même simples laïques. En outre, être tenace dans ses prétentions et ses défiances à l'endroit des augustes successeurs de Pierre n'est nulle part le type d'un profond catholique, mais plutôt celui d'un profond catholique-libéral et gallican.

5. *Journal du Concile de Trente rédigé par un secrétaire vénitien présent aux sessions de 1562 à 1563, et publié par Armand Baschet.* Paris 1870. 275 p. in-8.

Antoine Millédonne, secrétaire vénitien, fut envoyé par la république de Venise au concile de Trente en qualité de secrétaire des deux ambassadeurs que la république y entretenait à l'ex-

empe des autres puissances catholiques. Il y séjourna du 25 avril 1562 à la fin de décembre 1563, témoin de tout ce qui s'y passait, et rédigea ensuite un journal très intéressant en y mêlant des nouvelles historiques contemporaines. Plusieurs bibliothèques en ont des copies, mais on ne l'avait pas encore édité ; M. Baschet vient de nous en donner la seconde partie, c'est-à-dire la seule qui ait quelque utilité, car la première n'est qu'un résumé de l'histoire des conciles précédents. Au reste, cette partie que publie M. Baschet n'apprend rien de nouveau et n'offre d'intérêt qu'aux chercheurs de menus détails. Et encore ces détails n'ont-ils pas grande importance après les diverses histoires ecclésiastiques que nous possédons sur ce grand concile, notamment celle du Cardinal Pallavicino. Cependant, on ne lira pas sans intérêt la préface érudite de l'éditeur, surtout dans les passages où il se montre très bien informé de l'état et du contenu actuel des archives de Venise relativement à l'histoire du Concile de Trente. Comme il le fait remarquer, ces archives ne renferment, sur le fait, le mouvement et le caractère de ce concile, ni dépêches, ni relations vraiment spéciales et formant un corps homogène de documents. Cela doit être surtout attribué aux incendies qui ont dévasté à plusieurs reprises cette précieuse collection de documents historiques.

L.
le gr
jouir
cas e
gran
pour
tout
que
pub
lion
pres
série

L.
à an
" Bo
Dr.
imp
tion
qui
oppo
dant

L.
ce d
pers
cette
denn

M.
Stan

II.

LETTRES DU DR. NEWMAN.

La *Westminster Gazette* (16 avril) a eu bien raison de dire que le grand nom du Dr. Newman et la grande réputation dont il jouit à bon droit sont pour lui, parfois, un malheur, car on fait cas d'une parole de lui qui, dans la bouche d'un homme moins grand, passerait inaperçue. Il est certain que c'est un malheur pour lui qu'on ait tant pris garde à quelques mots écrits par lui, tout à fait confidentiellement, à son évêque. A cause du respect que nous professons pour lui et de celui qu'on doit à une lettre publiée seulement par suite d'un abus de confiance, nous voulions nous taire. Mais comment nous taire, aujourd'hui que la presse en fait tant de bruit ? Nous donnerons donc par ordre la série des documents, avec de simples réflexions.

Le *Standard*, feuille protestante de Londres, a été le premier à annoncer cette nouvelle dans une de ses correspondances : "Beaucoup de personnes aimeront à savoir, dit-il, que écrivant au Dr. Ullathorne, son évêque, actuellement à Rome, le Dr. Newman imprime aux promoteurs de l'infaillibilité papale le sceau d'une fiction insolente et agressive, prie Dieu d'éloigner de l'Eglise le danger qui la menace, et affirme la conviction que si Dieu ne juge pas opportun d'agir ainsi, c'est signe qu'il aime mieux différer pendant des siècles le triomphe final de l'Eglise."

Le *Weekly Register* s'est empressé d'opposer à cette nouvelle ce démenti catégorique : " Nous sommes autorisés par un ami personnel du Dr. Newman à donner le démenti le plus absolu à cette nouvelle publiée de propos délibéré et qui n'a aucun fondement."

Mais le Dr. s'était déjà empressé lui-même d'adresser au *Standard* une lettre renfermant un démenti, moins catégorique

il est vrai : “ Je sens le devoir, disait-il après quelques phrases de compliment, de démentir ce que vous m’avez attribué hier, à savoir... Que je déplore profondément la politique, l’esprit et les mesures de certaines personnes, laïques et ecclésiastiques, qui poussent à la définition de cette opinion théologique, je n’ai ni l’intention, ni l’envie de le nier. Au contraire. Mais d’un autre côté j’ai toujours cru et crois encore fermement qu’un pouvoir plus grand que celui de n’importe quel homme ou parti gouvernera souverainement les délibérations du concile dans la détermination de la vérité catholique et apostolique, et que tout ce que les Pères proclameront d’une seule voix sera la parole de Dieu.”

Peu après parut dans le *Standard* une autre lettre du Dr. “ En réponse à la lettre de votre correspondant, disait-il, je me crois obligé de déclarer que c’est lui qui a raison, et non pas moi, au sujet de l’emploi, dans ma lettre, des mots *faction insolente et agressive*. Je lui fais mes excuses de lui avoir donné un démenti. En lisant la nouvelle du *Standard* j’ai consulté le brouillon de ma lettre à Mgr. Ullathorne ; mais, soit parce que ce brouillon est mal écrit et raturé, soit que je fusse sous l’impression de l’idée arrêtée que je n’avais pas écrit ces mots, je ne les ai pas aperçus. Un ami m’ayant écrit de Londres, ce matin, qu’ils y sont dans les copies qui circulent de ma lettre, j’ai consulté de nouveau le brouillon et les y ai trouvés. Mgr. Ullathorne m’écrivit que ce n’est pas lui qui a divulgué ma lettre. J’ajouterai seulement que, lorsque j’ai parlé d’une faction, je n’avais pas en vue le grand nombre d’évêques que l’on dit favorables à la définition de l’infaillibilité, ni un ordre ecclésiastique ou une société étrangère au concile. Quant aux Jésuites, j’ai à cœur de déclarer nettement que je les ai toujours séparés, comme corps, du mouvement que je déplore tant. Ce que j’ai entendu par faction se voit d’après l’ensemble de mes paroles : c’est une réunion de personnes appartenant aux divers grades et conditions de l’Eglise.”

Nous aurions aimé à voir le Dr. Newman, non content de cette explication, retirer ces mots et s’en excuser en disant qu’ils lui avaient échappé dans sa lettre toute confidentielle. En effet,

le *Tablet*, qui avait dit *a priori*, le 19 mars, qu'il n'était pas possible qu'un pareil homme eût employé de pareilles expressions en parlant des promoteurs de l'infaillibilité, ajoutait, le 2 avril, lorsque le Dr. les eut avoués : " quant à ces mots adressés confidentiellement à son évêque par le Dr. Newman et publiés sans son autorisation, nous ne savons à qui ils s'appliquent... Cependant, nous aimons à croire que des expressions que leur auteur avait tellement oubliées, quand elles ont été livrées à la publicité, qu'il a eu pouvoir les démentir, n'ont pas été employées délibérément. On n'oublie pas si facilement ce que l'on a dit non pas seulement de bouche, mais de cœur. Personne, ajouterons-nous, n'est plus persuadé que nous que, dans tout ce qu'il dit ou écrit, le Dr. n'a en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes."

A vrai dire, on ne comprend pas trop clairement, encore, ce qu'il faut entendre par la faction insolente et agressive, quelle est la politique, quel est l'esprit, quelles sont les mesures que le Dr. Newman déplore profondément. Il est évident qu'il n'a jamais entendu parler de la majorité des Pères ni de leur pétition ; il ne saurait, non plus, faire allusion aux pétitions des laïques, louées par les évêques et le Pape, comme le fait remarquer justement le *Vatican* dans un article intitulé *La faction et le Pape* (2 avril). Quant aux Jésuites, comme corps, il est clair qu'ils ne sont ni le tout ni une partie de la faction insolente et agressive, bien que tous, comme corps, soient pour la définition. On a déjà appris par les journaux que le P. général des Jésuites et les sept vicaires apostoliques qui appartiennent à la compagnie n'ont pas été des derniers à signer la pétition au Concile. Et si le corps des Jésuites n'a pas fait davantage, n'a pas présenté une pétition spéciale comme, au dire des journaux, l'ont fait certaines universités et certains ordres religieux, ce n'est pas qu'ils soient moins ardents ; c'est plutôt parce que leurs sentiments sont déjà trop connus, au point que la compagnie est traitée de faction non pas par le Dr. Newman, mais par d'autres.

Mais si ce que le Dr. n'a pas voulu dire est manifeste, ce qu'il a voulu dire ne l'est pas. " Nous supposons, disait le *Tablet* du 10 mars, que les paroles de blâme du Dr. se rapportent à cer-

taines mesures, et peut-être, eu égard à ces personnes et à ces mesures, ses paroles peuvent être parfaitement justes, car il est possible de défendre même la plus sainte des causes d'une façon plus digne de blâme que d'éloge." Cependant, dans ce cas-là, n'y a-t-il pas, dans le parti opposé à la définition à déplorer quelque chose de plus dans la politique, dans l'esprit et dans les mesures ? Pourquoi ne déplorer l'égarement que chez certains partisans du Pape peut-être trop fervents ? Et pourquoi ces pauvres gens, s'il y en a, devraient-ils être traités de faction insolente et agressive ? Tout au plus pourrait-on comparer, comme nous l'avons lu quelque part, certains ultramontains à ces individus bouillants qui, pris d'enthousiasme sur le passage d'une musique militaire, la suivent en marquant le pas, mais quelque peu en désordre. A la vérité, le concile est comme une armée de Dieu, *tamquam acies ordinata*, bien qu'autour de lui se produisent quelques mouvements peu réglés. Et de même qu'on aurait tort de comparer une définition conciliaire à une charge de cavalerie passant sur les corps des évêques de l'opposition, on n'est pas fondé, non plus à comparer, à une faction les fervents catholiques qui pousseraient à la définition, même avec quelque intempérance de zèle. On pourra donc expliquer, et excuser les paroles du Dr. Newman, mais on ne saurait les louer comme bien réfléchies et il faut les déplorer.

Jusqu'ici, on discourait des paroles du Dr. sans avoir le contexte de sa lettre.

Enfin le *Standard* a eu la permission de publier tout le passage de cette lettre qui est relatif au concile, et, loin d'y trouver une explication, nous y trouvons un nouveau sujet de blâme. Le Dr. Newman, s'intéressant à beaucoup d'hommes qui se sentent inquiets en tournant leurs regards vers Rome, s'exprime ainsi ; " Rome devrait être un nom capable de soulager le cœur en tout temps, et le propre d'un concile, c'est, à la menace de quelque grave hérésie ou d'un autre mal, d'inspirer de l'espoir et de la confiance dans les fidèles. Nous avons maintenant réunie à Rome, la plus grande assemblée d'évêques qu'il y ait jamais eu. Et pourtant, par l'organe des journaux dévoués à Rome et à son parti (tels que la *Civiltà*, l'*Armonia*, l'*Univers* et le *Tablet*), elle

ne nous inspire guère que de la crainte et du découragement (*fear and dismay*). Au moment où tout le monde est tranquille, où personne n'a de doute ou au moins croit pratiquement, pour ne pas dire doctrinalement, que le Saint-Père est infaillible, voici tout à coup le tonnerre qui gronde dans un ciel serein, et on nous dit de nous préparer à quelque chose, sans que nous sachions quoi, pour prouver notre foi, nous ne savons comment. Il ne s'agit pas d'écarter un danger imminent, mais de créer une grande difficulté. Est-ce là l'œuvre propre à un concile œcuménique ? Quant à moi personnellement, et Dieu veuille qu'il en soit ainsi, je ne m'attends à aucune difficulté. Mais je ne puis pas ne pas souffrir avec beaucoup d'autres qui souffrent, et je regarde avec anxiété la perspective d'avoir à défendre des décisions qui pourront ne pas répugner à mon esprit, mais qui pourront être très difficiles à soutenir logiquement en présence de faits historiques. Qu'avons-nous fait pour être traités comme jamais les fidèles ne l'ont été ? Quand une définition *De fide* a-t-elle été un luxe de dévotion et non une dure et pénible nécessité ? Pourquoi sera-t-il permis à une faction insolente et agressive " d'affliger le cœur des justes que le Seigneur n'a pas faits pour souffrir ? " Pourquoi ne nous laisse-t-on pas en paix, nous qui avons cherché la paix et n'avons jamais pensé à mal ? Je vous assure, Mylord, qu'il y a des âmes sincères poussées d'un côté et de l'autre et ne sachant où se fixer ; un jour elles prennent la résolution " d'envoyer promener toute la théologie comme un vilain imbroglio " et de se mettre à croire même que le Pape est impeccable ; un autre jour, elles sont tentées de " croire tout ce qui est dit de pire dans le *Janus* ; " d'autres doutent " de la capacité des évêques réunis de toutes les parties du monde prur apprécier ce qui convient à la société européenne, " puis s'emportent contre le Saint-Siège parce qu'il écoute " l'adulation d'une coterie de Jésuites, de Rédemptoristes et de convertis ". Ce que Murphy nous verse sur le dos d'un côté, M. Veuillot nous le verse indirectement de l'autre. Puis le tort que cela cause à tant d'Anglicans ritualistes, etc., qui, au moins leurs chefs, ne deviendront jamais catholiques, mais qui, pourtant, répandent dans divers partis religieux de l'Angleterre (bien au delà de leur sphère d'action) comme un levain de principes et de sentiments qui tendent

à les faire absorber finalement par l'Eglise catholique. Constantement préoccupé par ces pensées, je m'en vais me demandant si je dois faire connaître au public ces sentiments. Mais tout ce que je fais, c'est de prier les anciens docteurs de l'Eglise, dont l'intercession déciderait la chose (Augustin, Ambroise et Jérôme, Athanase, Chrysostôme et Basile) d'éloigner la grande calamité. Si la volonté de Dieu est que l'infailibilité du Pape soit définie, c'est signe qu'il veut éloigner *tempore et momento* de ce triomphe qu'il a promis à son royaume, et je sens que mon devoir alors, est de courber la tête devant sa providence adorable et insondable. Vous ne m'avez pas parlé de cet argument, Mylord, mais je présume que vous me permettrez de vous manifester des sentiments que je garde, pour la plupart, au fond du cœur."

Nous regrettons profondément qu'une pareille lettre, qui nous a l'air d'une confession ou d'un compte-rendu de conscience fait par un si grand homme à son supérieur ait été copiée par quelqu'un, grâce à un grave abus de confiance, et que, ensuite, la permission de la publier ait été donnée. Nous ne reconnaissons pas dans cette lettre le Dr. Newman : il nous semble lire une tentation de certains bons Anglais, à laquelle peut être sujet même un grand et saint homme, et qu'il peut, bien plus, prendre pour une chose très-raisonnable et non pour une tentation. Mais puisqu'il l'épanche dans le cœur de son évêque, puisqu'il prie et est soumis à la volonté de Dieu, il n'est pas nécessaire que nous le traitions en pères spirituels. En conséquence, nous ne parlons ni au Dr. Newman, mais seulement de la tentation qui, comme il nous l'apprend, s'est déjà emparée de bon nombre d'âmes très-sincères. C'est cette vilaine tentation que les Anglais appellent *low spirits*, abaissement d'esprit ; notre esprit est comme la mer, qui a son flux et son reflux, sa haute et sa basse marée. Un autre grand oratorien, le P. Faber, a écrit des choses admirables sur cette tentation. S. Philippe de Neri, avec son esprit toujours jovial, qui renvoyait le sourire sur les lèvres et plus encore dans le cœur des gens qui étaient venus le trouver pour déplorer une foule de choses, nous paraît avoir été un ange spécialement efficace contre ces tentations, pour réconforter et relever les esprits

abattu
cette m
lent P
discou
sont é
plairai
chasser
mais d

Bon
sont in
conceile
regarde
noir. C
l'Univ
le mal
naire.
mis à u
la défin
châtine
devraie
fléau, s
est-ce
seuleme
et non-
de dévo
le P. Fa
gens, ils
comme
il pourr
lippe, le
liques, r

(1) No
sens et de
discours,
fête de S
craintes n
au sujet d

abattus. Il paraît que les Anglais sont beaucoup plus sujets à cette maladie que nous autres italiens ; c'est pourquoi un excellent Père spirituel, le P. Gallwey, a publié, l'an dernier, cinq discours très-propres à rassurer les timides et les désolés : ils sont écrits avec beaucoup d'esprit et de bonne humeur et nous plairaient grandement, à nous Italiens, qui avons coutume de chasser ces tentations en nous moquant, non pas des *personnes*, mais de la tentation (1).

Bon nombre de catholiques anglais sincères, nous assure le Dr., sont inquiets en regardant Rome. Rome (et ici il a raison) et le concile devraient consoler tous les cœurs. Mais quand on les regarde à un moment de la tentation susdite, on les voit tout en noir. On dirait que ces bons anglais lisent la *Civiltà*, l'*Armonia*, l'*Univers*, le *Tablet*, à travers des lunettes foncées. Evidemment, le mal est dans leurs yeux. Le péril n'est pas réel, mais imaginaire. Ils tremblent, sans savoir de quoi ; ils doivent être soumis à une grande épreuve, sans savoir comment. Ils regardent la définition d'une vérité comme un fléau de Dieu et un grand châtiment non mérité. Lors même que ce serait un fléau, ils devraient au moins se souvenir que le gallicanisme l'a attiré, ce fléau, sinon maintenant, au moins par le passé. Et d'ailleurs est-ce un fléau que la définition d'une vérité ? Ne voyez pas seulement le côté noir des choses. Ce peut être une grande grâce et non-seulement un luxe de dévotion ; au reste, fût-ce un luxe de dévotion pour l'Eglise et pour le Pape, ce serait encore, selon le P. Faber, le plus grand bien pour l'Angleterre. Mais, pauvres gens, ils craignent les difficultés historiques. Or, quand un homme comme le Dr. ne les craint pas pour lui-même, rassurez-vous ; il pourra les résoudre pour d'autres aussi. Au temps de S. Philippe, les difficultés historiques effrayaient beaucoup les catholiques, à cause des Centuriateurs : le saint ranima tout le monde

(1) Nous venons de lire un nouveau discours du P. Gallwey, plein de bon sens et de bonne humeur, sur les craintes paniques à propos du concile. Ce discours, intitulé *St Joseph and the Vatican Council*, a été prononcé le jour de la fête de S. Joseph ; l'orateur a tiré de l'exemple du S. Patriarche dans ses craintes mystérieuses d'utiles enseignements sur les divers craintes et soupçons au sujet de la définition de l'Infaillibilité.

en exhortant le grand Baronius à entreprendre la haute mission de les résoudre. Courage, donc ; ne vous mettez en colère ni contre les trop dévots, ni contre la faction insolente et agressive, ni contre les partisans de Rome, ni contre la coterie de Jésuites, de Rédemptoristes et de convertis. Au fond, ce sont de bonnes gens. Ce n'est certes pas la faction qui fait ou gouverne le concile ! Qu'y a-t-il à craindre ? Le Dr. l'a dit bien fort : le concile est gouverné par un pouvoir plus grand que n'importe quel homme ou parti. Ne voyez vous pas que la tentation vous fait perdre jusqu'au bon sens anglais ? Et où est le bon sens, dans ces fluctuations outrées que le Dr. raconte de quelques uns d'entre vous, tentés de se jeter presque dans les extrêmes ? Il a raison de s'affliger, d'être inquiet sur votre compte. Si vous courez ainsi aux extrêmes, si vous ne savez où poser les pieds, la définition, pour vous est non-seulement opportune, mais une dure et pénible nécessité, fût-elle une calamité. Mais pourquoi vous mettez-vous en tête qu'elle est une calamité, un fléau, un châtiement ? Pourquoi la définition de la vérité devrait-elle éloigner le triomphe du royaume de Jésus-Christ, qui est le royaume de la vérité ? Puis, pourquoi la définition d'une vérité devrait-elle être pour les pauvres anglicans, ritualistes, etc., comme une gelée pour les fleurs ? Ne comprenez-vous pas que c'est la tentation qui vous fait voir tout en noir ? Opposez raisons à raisons, autorités à autorités, et vous verrez que la définition n'est pas la grande calamité que vous redoutez. S'il vous semble que nous voyons trop en clair, nous vous dirons, nous, que vous voyez certainement trop en sombre : nous pouvons être un peu trop ardents, *in high spirits*, mais vous êtes certainement dans la tentation de *low spirits*. Dans cet état, vous faites bien de prier et de vous résigner : nous prions et nous nous résignons de bon cœur nous aussi. Mais nous éprouvons de la compassion en vous entendant prier d'un ton lamentable : *Libera nos Domine ne forte moriamur*, et en vous voyant ne vous résigner que comme on se résigne à la permission d'un mal ou d'une grande calamité. Que le Seigneur puisse permettre que le concile ne fasse pas tout le bien qu'il pourrait faire et ne seconde pas un saint luxe de dévotion, c'est possible ; nous l'avons dit plus d'une fois. Mais que le Seigneur puisse permettre que le concile, nous ne disons

pas enseigner une erreur, mais commettre positivement une grande faute contre la prudence chrétienne en émettant une définition vraiment importune ou encore en ne définissant pas quand l'utilité touche à la stricte nécessité, voilà ce que nous ne pouvons craindre, ni vous ni nous. Si donc les saints docteurs que vous invoquez ne décident pas la controverse à votre façon, ce n'est pas qu'ils ne veulent pas ou ne puissent pas intervenir, comme le suppose la protestante *Pall Mall Gazette*, mais c'est qu'il sont d'abord avec S. Pierre et avec la pétition de la majorité, qui les invoque comme vous, ainsi que tous les Saints, dans les litanies. Priez tant que vous voudrez ; ils écouteront vos prières. Mais vous savez que les saints, quelquefois, modifient nos demandes quand elles ne sont pas présentables, comme un maître, dit un écrivain ascétique, corrige une lettre de ses élèves. Il pourrait donc bien se faire que là où vous dites *Libera nos Domine*, il missent *Te rogamus audi nos*, prenant plus garde au sentiment de votre cœur qu'au son de vos paroles. Nous prions aussi et toute l'Eglise prie depuis plus d'un an, de toutes les façons, pour que le Seigneur parle. Voudriez-vous donc maintenant que nous fissions des processions de pénitence *in cinere et cilicio* pour éloigner le fléau d'une définition de la vérité ? Et si cette vérité est définie, lorsque les Pères chanteront le *Te Deum*, quelqu'un d'entre vous voudra-t-il entonner le *Miserere* ? Non, vous acclamerez vous aussi la définition, et dans votre foi non-seulement vous courberez la tête et ferez un acte de soumission, mais vous chanterez un cantique. Oni, ce sera un cantique, un luxe si vous voulez, une hymne de dévotion et de foi, et le Dr. Newman, comme on l'a dit de Mgr. Dupanloup, non-seulement sera résigné, mais deviendra un champion de l'infailibilité définie. Alors nous dirons ensemble *Amen, Alleluia* ; alors *exultabunt ossa humiliata*, et vous prêcherez la vérité, et *impii ad Te convertentur*. Si vous ne pouvez pas, dès à présent, dire *Alleluia*, au moins prenez courage, tournez un regard serein vers Rome, chassez vos peurs et vos abattements. Si vous ne pouvez pas être gais dès maintenant, comme tant d'autres de vos frères, chassez au moins cette vilaine et mélancolique tentation. Nous vous le répétons, si elle n'ébranle pas votre foi, elle vous fait du moins perdre de temps à autre un peu de la logique et du bon sens anglais. C'est si clair

que les journaux protestants eux-mêmes, parmi tant d'erreurs qu'ils ont dites en commentant cette lettre, rassurent cependant les catholiques sincères avec beaucoup de bon sens. Et en cela ils vous traitent en bons Pères spirituels, quoique de mauvaise grâce et sans onction et avec un amer sarcasme plutôt qu'avec une douce ironie. Mais enfin, un diable en chasse un autre, comme dit le proverbe, et un article protestant peut quelquefois servir à chasser une tentation.

La *Pall Mall Gazette* du 8 avril disait : " La lettre du Dr. Newman présente un intérêt tout particulier, car elle met en relief la condition extrêmement douloureuse des catholiques-libéraux. Quand l'un d'eux parle d'une faction insolente qui menace de remplir d'amertume le cœur des justes, nous serions tentés de croire que le danger pressenti est la promulgation d'une opinion fausse. En effet, il semble que les écrivains de l'école de Janus soient de cet avis, mais quant au Dr. Newman, pourquoi devrait-il être inquiet ? Si le Pape est infaillible, un concile infaillible ne le déclarera pas infaillible. Mais d'un autre côté, si le Pape est infaillible, pourquoi le Dr. a-t-il tant à cœur que cette vérité reste cachée ? Il est difficile de parler de cela avec le respect voulu, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il a presque l'air de craindre que la faction insolente et agressive n'induisse le Tout-Puissant à une révélation prématurée et indiscreète de la vérité. Pourquoi ne pas supposer que, si la révélation se fait, ce sera précisément parce que le temps était venu de la faire... Si, dit-il, la volonté de Dieu est que l'infailibilité du Pape soit définie, c'est signe qu'il veut retarder *tempora et momenta* du triomphe qu'il destinait à son royaume. Comment le Dr. sait-il tout cela ? Si la doctrine de Dieu est vraie, si la volonté de Dieu est qu'elle sera reçue plus facilement que le Dr. ne le suppose ? " L'auteur de l'article conclut en ces termes : " Celui qui dit : cette vérité est éternelle et je veux la proclamer aussi haut que possible, à une supériorité morale sur celui qui ajoute : la chose est très-vraisemblable, et même si certaines personnes la définissent elle sera vraie, mais pourtant je crois qu'il eût mieux valu se taire."

Le *Manchester Examiner and Times*, du 9 avril, dans un mauvais article protestant, après avoir commenté à sa façon la

lettre du Dr. Newman, ajoute : “ Nous pouvons éprouver la plus sincère sympathie pour ce très-instruit et saint homme sans être aveugles jusqu’au point de ne pas avoir l’inconséquence de son raisonnement et l’absurdité de sa position. Il admet que les catholiques, pratiquement, pour ne pas dire doctrinalement, tiennent le Saint-Père pour infaillible. Mais si l’infaillibilité est déjà admise comme un fait, ce doit-être, certes, une chose très-naturelle et inoffensive que d’ériger ce fait en dogme en le formulant et en le définissant. Le point capital est de savoir si la doctrine est fausse ou vraie. Si elle est fausse, un concile infaillible ne déclarera certes jamais vraie ; si elle est vraie, il vaut mieux la proclamer plus tôt que plus tard. La divergence entre le Dr. et la faction semble consister simplement en ceci : tous deux tiennent le Pape pour infaillible ; mais il ne veut pas dire ouvertement ce qu’il croit, tandis que les autres brûlent de le déclarer explicitement ; il aimerait mieux garder cette doctrine pour lui comme un luxe de dévotion et les autres voudraient la publier du haut des toits. Nous n’avons pas besoin de dire de quel côté il y a plus de logique, de loyauté et de courage. Elle regarde la doctrine de l’infaillibilité comme vraie, mais comme inopportune, et l’insolente faction proteste avec enthousiasme qu’il n’y a pas de vérités inopportunes, qu’aussitôt qu’on voit clairement la vérité, il faut la proclamer, la défendre et la suivre. Sur ce point, nous avons être d’accord avec la faction insolente.”

Il nous arrive en ce moment un article du *Tablet* (16 avril) qui assure que l’opinion publique, en Angleterre, a été unanime à déclarer, dans une foule d’organes protestants, à l’occasion de cette lettre, que, étant admises les prémisses catholiques, la logique et le bon sens réclament la définition de l’infaillibilité papale. Et il cite le *Times*, la *Saturday Review*, le *Telegraphe*, le *Daily News*, le *Spectator*, la *Pall Mall Gazette*, le *Standard*, le *Manchester examiner* et l’*Echo*. “ Ainsi, ajoute le *Tablet*, nous avons le sens commun même de la protestante Angleterre et le *communis sensus fidelium* en faveur de la définition ; et si les protestants et les incrédules reconnaissent de la logique et du bon sens dans cette définition, nous n’avons pas lieu de craindre

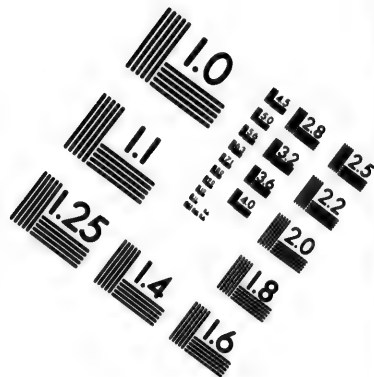
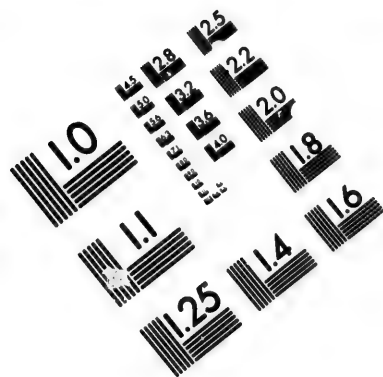
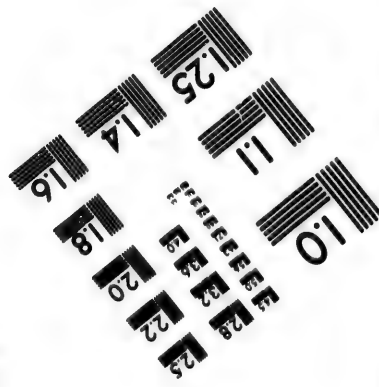
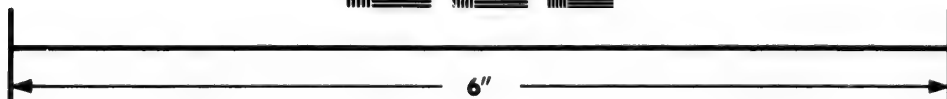
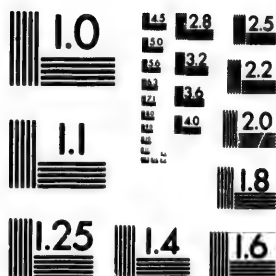


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
32 22
20

10

qu'elle les empêche d'entrer dans l'Eglise catholique." Par conséquent, la malencontreuse publication de cette lettre, loin d'occasioner du dommage, a été avantageuse à la cause de la définition. Une personne hostile à la définition, croyant par là faire tort à cette cause, comme dit le *Tablet*, et non une personne hostile au Dr. Newman et voulant porter atteinte à sa réputation de catholique, comme le suppose le *Weekly Register*, a divulgué la nouvelle de cette lettre, mais la Providence semble s'être servie de ce document, comme de tant d'autres du même genre, pour mettre en relief la sagesse de la définition. Au suffrage catholique, nous pouvons maintenant ajouter celui de la protestante Angleterre. La presse protestante ne croit ni au concile ni au Pape, mais, étant admises les prémisses catholiques, elle reconnaît la logique et le bon sens de la définition.

Il est vrai que la presse protestante a beaucoup divagué lorsque, à l'occasion de cette lettre, elle a voulu déduire, des dissensions des catholiques quant à la définition ou à la doctrine de l'infaillibilité pontificale, qu'il n'y a qu'une unité apparente dans l'Eglise catholique. Si notre article n'était pas déjà si long, nous voudrions résumer la réponse triomphale que le Dr. Newman a faite à cette difficulté dans ses magnifiques discours sur les difficultés des Anglicans. Le 10^e a précisément pour but de montrer que ces dissensions ne sont pas un argument contre l'unité de l'Eglise ; que sa force unificatrice se manifeste même précisément en ceci, que, tandis que, hors de l'Eglise, il n'y a qu'une entente mutuelle pour tolérer toute dissension, dans l'Eglise catholique il y a un principe vivant d'autorité surnaturelle pour terminer les dissensions qui ne naissent que trop naturellement, et une force puissante tendant à expulser toute erreur du corps des fidèles. Mais nous n'avons pas le temps d'entrer dans ces détails. Il nous suffit de dire que l'unité de l'Eglise se fera de plus en plus manifeste lorsque, l'humeur gallicane qui s'était portée à la surface du corps ayant été expulsée, et toute dispute étant terminée, tous accueilleront la définition *comme une parole de Dieu*, selon l'expression du Dr. Newman lui-même. Le *Manchester Examiner* pèche donc contre la logique lorsqu'il présente la lettre du Dr. comme une révélation de la division intestinale de l'Eglise sous les apparences d'une unité mensongère.

Quelques journaux protestants se sont montrés non moins illogiques lorsque, comme un *Sheffield Daily Telegraph*, ils ont conclu, de la lettre que son auteur n'était pas fermement catholique. Cette injuste accusation nous a affligés encore plus que la lettre ; mais, ce qui nous console, c'est qu'elle a provoqué une nouvelle protestation dans les termes que le Dr. employait autrefois à propos d'une colonnie semblable. " Si cette profession de foi, dit encore le *Tablet*, était nécessaire pour imposer silence aux fausses interprétations des protestants, certainement elle ne l'était pas pour raffermir les catholiques dans leur conviction au sujet de la foi ardente et de l'inflexible orthodoxie du Dr. Newman." Et nous sommes heureux de clore cet article par ces belles paroles du grand oratorien : je n'ai pas eu un seul moment de défiance à son égard. Je crois et j'ai toujours cru que le Souverain-Pontife est le centre de l'unité et le Vicaire du Christ, et j'ai toujours eu et ai encore une foi inaltérable dans son symbole, trouvé une satisfaction extrême dans son culte, dans sa discipline et dans son enseignement, éprouvé un fervent désir et un espoir contre tout espoir de voir participer à ma félicité tant de chers amis que j'ai laissés dans le protestantisme."

1. C

1. (

2. V

C
suffi
sit,
Con
nica

In
quæ
quæ
ut ne
et p
fueri
fragi

An
Litte
num.
præsc
plicit
modo

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales des 12 et 19 avril.— 2. *Monitum* pour la 3e session tenue le dimanche 24 avril.
1. (V. la *Correspondance de Rome*, dans les Extraits du journal officiel; la *Civiltà* reproduit presque textuellement les comptes-rendus de ce journal).
2. Voici le texte du *Monitum* distribué aux Pères avant la session publique (3e du Concile) du 24 avril dernier.

MONITUM.

Cum post diutinos gravesque labores, quibus Deus benedixit, sufficiens materia pro celebranda publica Sessione in promptu sit, SS. Dominus Noster statuit, ut III Sessio SS. œcumenici Concilii Vaticani habeatur proxima Dominica, quæ est Dominica in Albis, dies 24ea currentis Aprilis.

In hac Sessione suffragia Patrum de Constitutione dogmatica, quæ inscribitur : *De Fide Catholica*, exquirentur eadem forma, quæ nuper in Congregatione generali adhibita est, ita scilicet ut nomina singulorum Concilii Patrum iuxta ordinem dignitatis et promotionis alta voce recitentur, iique, quorum nomina fuerint recitata, statim surgant, et alta ac intelligibili voce suffragium edant respondendo *Placet*, vel : *Non placet*.

Animadvertendum quippe est, quod in publica Sessione iuxta Litteras Apostolicas : *Multiplies inter* dd. 27 Novembris 1869 num. VIII, quo modus procedendi in Sessionibus publicis præscribitur, non liceat aliter suffragium dare, nisi pure et simpliciter per verba : *Placet*, aut : *Non placet*, excluso alio quovis modo.

Dies autem proximæ Congregationis generalis post Sessionem publicam habendæ significabitur Patribus per Monitum typis impressum una cum argumento, quod in ea tractandum erit.

E Secretaria Concilii Vaticani, d. 18 Aprilis 1870.

Iosephus *Episcopus S. Hippolyti, Secretar.*

3. (*La Civiltà* publie ici le compte-rendu de la session que le *Giornale di Roma* a donné en italien et que la *Correspondance* a reproduit en français dans son numéro immédiatement postérieur au 24 avril. Nos lecteurs ont déjà trouvé dans nos colonnes le texte latin et notre traduction de la constitution dogmatique *Dei Filius* promulguée par le Saint-Père dans cette même session du 24 avril).

DOCUMENT DIPLOMATIQUE.

Dépêche de S. Em. le cardinal Antonelli à S. Exc. le nonce du Saint-Siège près S. M. l'empereur Napoléon III. (1).

Nous avons exposé, avec les termes mêmes du *Livre Jaune* communiqué aux Chambres françaises, la politique que le gouvernement impérial s'était proposé de suivre et qu'il avait amplement expliquée dans ses dépêches à son ambassadeur relativement au concile. Cette politique se résumait dans ces points principaux.

1° Ne pas intervenir au concile par l'envoi d'une ambassade extraordinaire accréditée auprès de cette vénérable assemblée.

2° Se servir de l'ambassadeur ordinaire pour faire connaître au Saint-Siège, s'il le faut, les impressions du cabinet des Tuileries sur les discussions et les résolutions préparées par le concile.

A peine nommé ministre des affaires étrangères, M. le comte Daru s'empessa de renouveler ces mêmes déclarations dans une dépêche signée de lui. A propos d'une interpellation lancée par M. Rouland, il formula ces déclarations au Sénat avec beaucoup de justice et de modération, ce dont nous l'avons loué. Mais bientôt l'analyse d'une lettre confidentielle du comte Daru au comte Werner de Mérode, en date du 14 février, divulguée par un journal d'Angers, l'*Union de l'Ouest*, émut grandement le public en lui faisant supposer que le ministre avait changé

(1) *La Civiltà* publie ce texte en italien ; nous nous servons de la traduction de l'*Univers*, que nous avons corrigée en la confrontant avec l'italien, et qui est probablement celle du *Bien public*.

d'avis. L'agitation augmenta encore lorsque des fragments de deux autres lettres confidentielles du même ministre, en date du 18 janvier et 5 février, furent communiqués au *Times* par l'indiscrétion calculée de quelqu'un qui avait intérêt à le faire. Ces trois lettres confidentielles ont été publiées par tous les journaux, bons et mauvais.

Pendant qu'on discutait sur l'authenticité, l'importance et le but de ces documents, le *Français*, la *Gazette de France*, et d'autres feuilles parisiennes alors considérées comme des organes officiels du cabinet de M. Daru, annoncèrent et analysèrent une dépêche qu'ils disaient avoir été expédiée par le ministre à l'ambassadeur de France à Rome dans le but ;

1° de demander l'intervention d'un ambassadeur français au concile ;

2° de présenter de fortes réclamations contre le *schema de Ecclesia* publié par la *Gazette d'Augsbourg*.

Le *Mémorial diplomatique* en parlait comme d'une chose déjà faite. De là une vive polémique, dans les journaux de Paris surtout, les uns, comme les *Débats*, censurant à plusieurs reprises, du ton le plus acerbe, la nouvelle direction donnée par M. Daru à la politique impériale en ce qui concerne le concile.

Le fait de la dépêche était vrai. Le Saint-Siège pesa ce document avec sa sagesse habituelle et y répondit comme il convenait par une dépêche que le *Bien public*, de Gand, a publiée en français le 4 mai, et dont le texte, qu'on lira ci-après, suffit pour donner au lecteur une idée de la dépêche de M. Daru :

A Monseigneur Chigi, nonce Apostolique à Paris.

Rome, 19 mars.

M. le marquis de Banneville, ambassadeur de Sa Majesté, m'a donné lecture, ces jours derniers, d'une dépêche en date du 20 février, qui lui a été adressée par M. le comte Daru, ministre des affaires étrangères, au sujet du Concile. Dans cette communication dont M. l'ambassadeur a bien voulu me laisser copie,

l'honorable ministre, rappelant la résolution du gouvernement français de ne point prendre part aux délibérations du Concile général et d'en garantir la pleine et absolue liberté, déclare que la vénérable assemblée s'occuperait exclusivement des intérêts sacrés de la foi et s'abstiendrait de toucher des questions de l'ordre purement politique. Mais la *Gazette d'Augsbourg* ayant livré à la publicité les canons relatifs au projet de constitution sur l'Eglise et sur le Pontife romain, et ayant fait voir qu'il s'agit de décider si le pouvoir de l'Eglise et de son Chef s'étend à tout l'ensemble des droits politiques, le gouvernement, toujours fermement décidé à laisser, même sur ce point, une entière liberté aux délibérations de l'auguste assemblée, se propose d'exercer le droit qui lui compète en vertu du concordat et de faire connaître au Concile son opinion sur des questions d'une telle nature. Passant ensuite à l'examen des canons prémentionnés, la dépêche en résume la substance dans les deux propositions suivantes : 1° L'Infaillibilité de l'Eglise s'étend non-seulement au dépôt de la foi, mais à tout ce qui est nécessaire pour conserver ce dépôt ; 2° L'Eglise est une société divine, parfaite ; son pouvoir s'exerce tout à la fois au for intérieur et au for extérieur ; il est absolu dans l'ordre législatif, judiciaire et coercitif, et il doit s'exercer avec une pleine liberté, une entière indépendance de toute autorité civile.

De ces deux propositions on déduit, en guise de corollaires, que l'Infaillibilité de l'Eglise s'étend à tout ce qui est réputé nécessaire à la défense de la vérité révélée. Ainsi tombent dans ce domaine les faits soit historiques, soit philosophiques, soit scientifiques, étrangers à la révélation ; delà dérive encore la subordination à la suprême autorité de l'Eglise, des principes constitutifs de la société civile, des droits et des devoirs des gouvernements, des droits et des devoirs politiques, soit électoraux, soit municipaux des citoyens ; de tout ce qui a trait à l'ordre judiciaire et législatif aussi bien dans ses rapports avec les personnes que dans ses rapports aux choses ; des règles de l'administration publique, de celles qui déterminent les droits et les devoirs des corporations, en un mot de tous les droits de l'Etat, y compris les droits de conquête, de paix et de guerre. M. le

ministre fait ensuite ressortir la profonde impression que le simple énoncé de cette doctrine doit produire dans le monde entier. Il se demande en même temps comment il serait possible que les Evêques consentissent à abdiquer leur autorité épiscopale et à la concentrer entre les mains d'un seul, et comment l'on pourrait s'imaginer que les Princes voulussent courber leur souveraineté sous la suprématie de la Cour de Rome ? En concluant de cet exposé que le Concile discute des intérêts politiques et non des intérêts religieux, M. le comte Daru demande que les gouvernements soient entendus, ou tout au moins admis à rendre témoignage du caractère, des dispositions, de l'esprit des peuples qu'ils représentent. La France notamment, à raison de la protection toute spéciale dont elle couvre, depuis vingt ans, l'Etat pontifical, a des devoirs particuliers à remplir : il doit donc être permis au gouvernement de cette nation d'exercer son droit de recevoir communication des projets qui touchent à la politique et de solliciter le temps nécessaire pour adresser ses observations au Concile avant que celui-ci adopte quelque résolution. — Tel est le sens de la dépêche qui m'a été communiquée par M. le marquis de Banneville. J'ai jugé opportun d'en informer Votre Seigneurie illustrissime et révérendissime, ayant aussi le dessein de lui soumettre quelques brèves considérations que je juge nécessaires pour mieux éclairer les points touchés par M. le ministre et pour répondre aux déductions qu'il tire des propositions soumises aux délibérations du Concile.

Et tout d'abord, je ne puis me dispenser de témoigner à V. S. Illme et Révme la satisfaction avec laquelle le Saint-Père a accueilli la déclaration faite au début de la dépêche de M. le comte Daru, et renouvelée plus loin, au sujet de la ferme résolution du gouvernement français de respecter et de vouloir, dans tous les cas, respecter la pleine liberté du Concile, aussi bien dans la discussion des constitutions dont on s'occupe que pour celles qui pourraient être ultérieurement soumises aux délibérations de la vénérable assemblée. Une telle déclaration fait le plus grand honneur au gouvernement d'une nation catholique, et le Saint-Siège la considère comme la conséquence naturelle de cette protection

dont la France le couvre depuis plus de vingt ans. Cette protection a provoqué plus d'une fois les démonstrations publiques de la gratitude du Souverain Pontife, qui, dans tous les temps, et particulièrement dans les conjonctures actuelles, ne saurait faire moins que d'en reconnaître et d'en apprécier toute l'importance.

Mais j'aborde de plus près l'objet de la dépêche de M. le comte Daru. Je dois le déclarer avec franchise : il ne m'est point donné de comprendre comment les déclarations contenues dans le projet de constitution sur l'Eglise et les canons qui s'y rapportent, — publiés par la *Gazette d'Augsbourg*, grâce à la violation du secret pontifical, — ont pu produire sur le cabinet français une impression assez profonde pour le porter à changer la ligne de conduite qu'il s'était si opportunément tracée au sujet des débats du Concile du Vatican. Les thèses qui sont traitées dans ce projet de Constitution et dans les canons qu'y apportent les délibérations de l'épiscopat, — ne renferment que l'exposition des maximes et des principes fondamentaux de l'Eglise. Ces principes ont été rappelés maintes et maintes fois dans les précédents Conciles généraux ; ils ont été enseignés et développés dans plusieurs Constitutions pontificales publiées dans tous les Etats catholiques, et tout particulièrement dans les célèbres Bulles dogmatiques *Unigenitus* et *Auctorem fidei* où la même doctrine est confirmée et sanctionnée de toute manière. Ces principes enfin ont toujours constitué la base de l'enseignement catholique, à toutes les époques de l'Eglise et dans toutes les écoles catholiques ; ils ont pour défenseurs une innombrable armée d'écrivains ecclésiastiques dont les œuvres servent de texte dans les collèges publics, même gouvernementaux, et cela sans contradiction aucune de la part de l'autorité civile, plus d'une fois même avec son approbation et ses encouragements.

Il me serait encore beaucoup moins possible de tomber d'accord sur la portée attribuée par M. le ministre aux doctrines des canons prémentionnés et sur l'extension qu'il lui donne. Ces canons n'attribuent ni à l'Eglise, ni au Pontife romain le pouvoir direct et absolu sur tout l'ensemble des droits politiques dont il est question dans la dépêche. De même la subordination du

pouvoir civil au pouvoir religieux ne doit point s'entendre dans le sens de cet exposé, mais elle se rapporte à un ordre de choses bien différent.

Et en effet, l'Eglise n'a jamais entendu et n'entend point exercer un pouvoir direct et absolu sur les droits politiques de l'Etat. Elle a reçu de Dieu la sublime mission de conduire les hommes, soit individuellement, soit réunis en société, à une fin surnaturelle; elle a donc par là même le pouvoir et le devoir de juger de la moralité et la justice de tous les actes, soit intérieurs, soit extérieurs, dans leur rapport avec les lois naturelles et divines. Or, comme toute action, qu'elle soit ordonnée par un pouvoir suprême, ou qu'elle émane de la liberté de l'individu, ne peut être exempte de ce caractère de moralité et de justice; ainsi advient-il que le jugement de l'Eglise, bien qu'il porte directement sur la moralité des actes, s'étende indirectement sur toutes les choses auxquelles cette moralité vient se joindre. Mais ce n'est pas là s'immiscer directement dans les affaires politiques qui, d'après l'ordre établi de Dieu et d'après l'enseignement de l'Eglise elle-même, sont du ressort du pouvoir temporel, sans dépendance aucune d'une autre autorité. La subordination du pouvoir civil au pouvoir religieux est dans le sens de la prééminence du sacerdoce sur l'empire (1), en égard à la supériorité de la fin de l'un comparée à celle de l'autre. Ainsi l'autorité de l'empire dépend de celle du sacerdoce comme les choses humaines dépendent des choses divines, les choses temporelles des choses spirituelles. Si la félicité temporelle, qui est la fin de la puissance civile, est subordonnée à la béatitude éternelle, qui est la fin spirituelle du sacerdoce, il s'ensuit que pour atteindre le but en vue duquel Dieu les a établis, l'un de ces pouvoirs est subordonné à l'autre comme le sont les fins qu'ils poursuivent.

Il résulte de ces principes que si l'infailibilité de l'Eglise embrasse — mais non pas dans le sens indiqué par la dépêche française — tout ce qui est nécessaire à la conservation de l'intégrité de la foi, nul préjudice n'en dérive ni pour la science, ni pour

(1) Empire, *Impero*, doit s'entendre ici dans le sens général de pouvoir, gouvernement, autorité civile.

l'histoire, ni pour la politique. La prérogative de l'infaillibilité n'est pas un fait inconnu dans le monde catholique ; le suprême Magistère de l'Eglise a dicté de tout temps des règles de foi sans que l'ordre intérieur des Etats en ait été atteint et sans que les princes aient eu à s'alarmer. Ceux-ci même, appréciant avec sagesse l'influence de ces règles au point de vue de bon ordre de la société civile, se firent souvent eux-mêmes les vengeurs et les défenseurs des doctrines définies et en procurèrent, grâce au concours de la puissance royale, la pleine et respectueuse observance.

Ne suit-il pas encore de là que si l'Eglise a été instituée par son divin fondateur comme une vraie et parfaite société, distincte et indépendante du pouvoir civil, investie d'une pleine et triple autorité législative, judiciaire et coercitive, il n'en dérive aucune confusion dans la marche de la société humaine et dans l'exercice des droits des deux pouvoirs ? La compétence de l'un et de l'autre sont clairement distinctes et déterminées par la fin respective qu'ils poursuivent. En vertu de son autorité, l'Eglise ne s'ingère point d'une manière directe et absolue dans les principes constitutifs des gouvernements, dans les formes des régimes civils, dans les droits politiques des citoyens, dans leurs devoirs à l'égard de l'Etat et dans les autres matières indiquées dans la note de M. le ministre. Mais nulle société ne peut subsister sans un principe suprême, régulateur de la moralité de ses actes et de ses lois. Telle est la sublime mission que Dieu a confiée à l'Eglise, en vue de la félicité des peuples et sans que l'accomplissement de ce ministère entrave la libre et prompt action des gouvernements. L'Eglise en effet en leur inculquant ce principe de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu et à César ce qui appartient à César, impose en même temps à ses fils l'obligation d'obéir en conscience à l'autorité des princes. Mais ceux-ci doivent bien aussi reconnaître que s'il s'édicte quelque part des lois opposées aux principes de l'éternelle justice, obéir, ce ne serait plus rendre à César ce qui appartient à César, mais dérober à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai maintenant à dire un mot de l'impression profonde qui, d'après les prévisions de M. le ministre, se produirait dans le

monde entier, au simple énoncé des principes développés dans le projet de Constitution, objet de sa dépêche. En vérité, il n'est pas aisé de se persuader que les doctrines contenues dans ce projet et entendues dans le sens qui vient d'être indiqué, puissent engendrer l'impression profonde dont parle M. le ministre. Il faudrait ou bien qu'on en méconnaisse complètement l'esprit ou la portée, ou bien qu'on entende parler de ceux qui, professant des principes différents des doctrines de l'Eglise catholique, ne peuvent certainement pas approuver que ces principes soient de nouveau inculqués et sanctionnés. Je dis de nouveau, car, je l'ai déjà remarqué, les doctrines contenues dans le susdit document, loin d'être neuves et inouïes, ne sont, dans leur ensemble que la reproduction de l'enseignement catholique professé de tout temps et dans toute l'Eglise, comme l'attestent solennellement tous les pasteurs de la catholicité appelés par le Chef suprême de la hiérarchie à rendre authentiquement témoignage, au sein du Concile, de la foi et des traditions de l'Eglise universelle. Il faut espérer au contraire que la doctrine catholique, recevant une nouvelle et solennelle confirmation des Pères du Concile Vatican, sera accueillie par le peuple fidèle comme l'arc-en-ciel de la paix et l'aurore d'un meilleur avenir. Le seul but de la confirmation de ces doctrines est, en effet, de rappeler à la société moderne les principes de la justice et de l'honnêteté et de rendre ainsi au monde cette paix et cette prospérité que seule peut répandre la parfaite observation de la loi divine. Telle est la ferme espérance de tous les gens de bien qui ont salué avec joie l'annonce du Concile ; telle est la conviction des Pères de l'Eglise, accourus avec allégresse à la voix du suprême Pasteur ; telle est la prière que le Vicaire de Jésus-Christ adresse continuellement à Dieu, au milieu des peines et des difficultés de son Pontificat.

On ne comprend pas du reste pourquoi les Evêques auraient à renoncer à leur autorité épiscopale à la suite de la définition de l'infaillibilité pontificale. Non-seulement cette prérogative est aussi ancienne que l'Eglise elle-même, mais elle a toujours été exercée en fait dans l'Eglise romaine, sans que l'autorité et les droits conférés par Dieu aux Pasteurs de l'Eglise en aient reçu la moindre altération. Sa définition ne saurait donc mo-

difier les rapports des Evêques avec leur Chef. Les droits des uns et les prérogatives de l'autre sont bien définis dans la divine constitution de l'Eglise. La confirmation du Magistère et de la suprême autorité du Pontife romain, loin de porter préjudice aux droits des Evêques, deviendra un nouvel appui de leur Magistère et de leur autorité, puisque les membres acquièrent d'autant plus de force et de vigueur que la tête leur en communie davantage.

Par un motif analogue, l'autorité des Evêques, raffermie par la confirmation solennelle de l'infailibilité pontificale—celle des princes, et en particulier des princes catholiques, ne le sera pas moins. La prospérité de l'Eglise et la tranquillité de l'Etat dépendent de l'étroite et intime union des deux pouvoirs suprêmes. Qui ne voit dès lors que l'autorité de princes, non-seulement ne souffrira aucune atteinte de la suprématie du Pontife, qu'elle y trouvera au contraire un plus ferme appui ? Quelle obéissance, quel respect, quelle protection les fils de l'Eglise ne doivent-ils pas à l'autorité établie de Dieu pour diriger les princes et les peuples à la fin suprême du salut éternel ! Ces monarques ne peuvent méconnaître que la puissance royale leur a aussi été donnée par la défense et le patronage de la société chrétienne. Mais précisément parce que le principe d'autorité aura été raffermi dans l'Eglise et dans son chef, une force et une impulsion nouvelle seront communiquées à la puissance souveraine qui a la même origine divine et de communs intérêts. Ainsi, si la perversité des temps a séparé les deux pouvoirs et les a placés l'un et l'autre dans une position difficile et pénible au grand préjudice de la société humaine, des rapports plus étroits viendront les unir tous deux d'un lien indissoluble, pour la défense des grands intérêts religieux et sociaux, et la voie sera frayée vers un plus joyeux et plus prospère avenir.

Des considérations qui précèdent, il découle enfin que le Concile n'est pas appelé à discuter des intérêts politiques, comme semblait l'indiquer la dépêche de M. le comte Daru. Le gouvernement français ne saurait donc trouver de raison suffisante pour dévier de la ligne de conduite qu'il s'était tracée à l'égard

du Concile et il ne voudra pas insister sur la demande de communication des décrets qui doivent être soumis à l'examen et à la discussion de la vénérable assemblée des Evêques. A ce sujet je dois remarquer que le droit revendiqué par M. le ministre dans sa proposition et qu'il base sur le concordat en vigueur entre le Saint-Siège et la France, n'aurait, à mon avis, aucunement s'appuyer sur cet acte. Nulle mention de ce point particulier n'est faite dans les articles de cette convention. D'autre part, les rapports de l'Eglise et de l'Etat sur des objets de compétence mixte ayant été réglés par ce pacte, les décisions que le Concile du Vatican viendrait à prendre en semblable matière n'altéreraient point les stipulations spéciales conclues par le Saint-Siège, tant avec la France qu'avec d'autres gouvernements, toutes les fois que ceux-ci, de leur côté, ne mettent point d'obstacle à l'entière observation des choses convenues. Je saisisrai aussi cette occasion d'ajouter que si le Saint-Siège n'a pas jugé opportun d'inviter les princes catholiques au Concile, comme cela s'est fait autrefois, chacun comprendra qu'il faut principalement l'attribuer aux circonstances des temps qui ont changé. Elles sont venues altérer l'état des relations entre l'Eglise et les gouvernements civils et rendre plus difficile leur mutuelle entente pour le règlement des affaires religieuses.

J'aime néanmoins à l'espérer : le gouvernement de S. M. l'Empereur, pleinement satisfait des explications que j'ai données au nom du Saint-Siège, sur les divers points de la dépêche de M. le comte Daru, et reconnaissant en même temps les difficultés dans lesquelles pourrait se trouver le Saint-Père, n'insistera pas d'avantage sur sa demande de communication préalable des projets de Constitution soumis à l'examen des Pères du Concile. Ne faut-il pas éviter des projets de nature à entraver la libre action de cette vénérable réunion ? D'autre part, l'Eglise, demeurant dans les limites qui lui sont assignées, par son divin Fondateur, aucune préoccupation ne doit rester au gouvernement de Sa Majesté touchant l'issue des délibérations de l'assemblée épiscopale. Enfin le gouvernement français donnera ainsi un nouveau témoignage des dispositions bienveillantes qu'il a manifestées en faveur de la liberté des délibérations conciliaires et

de la confiance qu'il déclare avoir dans la sagesse et dans la prévoyance du siège apostolique.

V. S. Illme et Rme voudra bien donner lecture de la présente dépêche à M. le comte Daru, lui en laisser copie et agréer, etc.

Signé : J. CARD. ANTONELLI.

II.

POLEMIQUE.

L'unanimité dans les conciles œcuméniques mal défendue par un anonyme.

Tout le monde sait qu'une mauvaise cause soutenue par un mauvais défenseur est une cause perdue ; c'est ainsi qu'un anonyme, en voulant la défendre, vient de porter préjudice à la cause de l'unanimité dans les conciles œcuméniques (*De l'unanimité dans les C. œc.* Paris, Dentu, 1870. 72 p. in-16). Il avait surtout pour but de réfuter un article que nous avons publié le 2 avril : *De l'unanimité dans les décrets dogmatiques du concile.* Il n'a su que déchiqueter une partie de nos arguments, sauter par dessus les autres à pieds joints et arranger le reste à sa façon. Au reste, en spéculant sur la bonne foi des gens qui n'ont pas lu notre article, il ne se trompait pas. Voilà le *Français* (28 avril) qui annonce la brochure en gros caractères dans sa quatrième page et qui l'appelle "une réfutation *très-nette, très-claire, très-ferme et qui paraît décisive* des doctrines soutenues sur ce point par la *Civiltà* et par l'*Univers*." Nous allons révéler au *Français*, pour son bien, les procédés de l'anonyme.

Si nous ne connaissons pas le nom de l'auteur, nous ne savons que trop à quel parti cet homme appartient. Il appartient à celui "où l'on se borne à exposer *simplement et franchement* sa pensée, et ce, avec une *sagesse* conforme à la gravité des circonstances," et non à celui dont les membres, "emportés par un zèle où, sauf l'effusion du sang, tout rappelle la violence du catholique du XVI^e siècle écrasant le huguenot, prétendent dicter aux Pères du concile une sorte de mandat impératif." Quant à la controverse dont il s'occupe, les premiers à l'allumer n'ont pas été les siens, gens *sages* comme le requiert la gravité des circonstances, mais les exaltés qui, "persuadés que leurs idées ne ren-

contreraient, au sein de l'épiscopat, que des oppositions pour ainsi dire isolées, n'avaient pas même songé, jusqu'à la veille du concile, à rompre ouvertement avec toutes les traditions de l'Eglise," et qui, voyant devant eux une minorité formidable, et comprenant le danger que courraient leurs doctrines, lancèrent la thèse de la simple majorité et discréditèrent par leur polémique passionnée les décrets, qu'on ne connaissait pas encore, du concile. On sait si ce discrédit a été l'œuvre des *sages* et des *exaltés* : une note récente du *Giornale di Roma* a éclairci ce point. Quant à la question de la majorité, n'a-t-elle pas été soulevée par Mgr. Maret le premier ? N'est-ce pas son livre qui a exalté la majorité au point de lui donner le droit de dépouiller le Pape de sa tiare s'il ne se pliait pas à ses décisions ? N'est-ce pas lorsque les hommes de la *sagesse* ont prévu d'après les lettres pastorales d'un grand nombre d'évêques distingués et par d'autres écrits lumineux que la majorité ne serait pas pour eux sur la question de l'infaillibilité, qu'ils se sont mis à la rabaisser aux dépens de la minorité ?

Voyons si l'anonyme est aussi *loyal* qu'il le prétend.

Après avoir établi que le principe de l'unanimité est en substance le dernier des quatre articles gallicans remis à neuf, nous l'avons étudié, dans notre article du 2 avril, d'abord au point de vue de la base sur laquelle il repose, puis en lui-même. Quant à la base, voici ce que disent nos adversaires et l'anonyme : " Il est de règle, et c'est S. Vincent de Lérins qui l'a prescrite, que, dans l'Eglise, on doit admettre seulement *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est* ; donc l'unanimité morale est nécessaire, etc."

Nous avons répondu : Nous accordons à cette règle une valeur positive, c'est-à-dire que toute doctrine tenue pour catholique partout, toujours et par tous doit être admise comme telle, mais non une valeur exclusive, à savoir qu'une doctrine doit n'être pas tenue pour catholique seulement parce qu'elle n'est pas et n'a pas été crue telle partout, toujours et par tous. Et les preuves, les voici : 1° S. Vincent a voulu, en fixant cette règle, suggérer un moyen infaillible de discerner la vraie doctrine de la fausse, comme il ressort de son introduction (*Commonit.* 1, § 2) ; donc

ce n'est pas le cas d'appliquer l'interprétation exclusive ; 2° l'auteur lui-même nous explique sa règle en disant que, dans le cas d'un conflit d'opinions nous devons nous attacher à celle qui a pour elle ou le décret d'un concile ou l'autorité de maîtres anciens, approuvés et morts dans la communion de l'Eglise (Ibid. § 3) : donc il n'est pas nécessaire de prouver *l'ubique et ab omnibus* ; 3° S. Vincent allègue pour exemples que l'union des autres Eglises l'emporta dans la querelle donatiste, et dans la querelle des ariens, l'antiquité ; que l'antiquité fut aussi invoquée victorieusement par S. Etienne contre les synodes des Eglises africaines, par Sixte II dans la cause du Nestorianisme, par S. Célestin 1er dans les querelles dogmatiques qui s'étaient élevées sur plusieurs points de la Gaule. Et pour vaincre, ajoute-t-il, il n'est pas nécessaire de prouver que la doctrine en litige a été professée dans tous les temps, dans tous les lieux et par toutes les Eglises prises ensemble. Il suffit que l'on cite la définition d'un concile général ou, à défaut, *corum dumtaxat patrum sententie conferende sunt qui in fide et communione catholica sancte, sapienter, constanter viventes, docentes et permanentes, vel mori in Christo fideliter, vel occidi pro Christo feliciter meruerunt. Quibus tamen hac lege credendum est ut quidquid vel omnes vel PLURES uno eodem sensu... firmaverint id pro indubitato, certo ratoque habeatur.* Voilà pourquoi, au concile d'Ephèse, la sentence a été rendue par le témoignage de 12 Pères seuls (Ibid. § 4, 6, 27, 28, *Common. II*, §. 30, 32). Donc la règle de S. Vincent ne saurait avoir un sens *exclusif*. Partant, on n'est pas fondé à conclure que l'unanimité actuelle est nécessaire pour définir une doctrine catholique, attendu que, en cas de conflit, on doit d'après la règle, remonter aux conciles ou au témoignage de la tradition.

L'anonyme se tire comme il peut des étirements de notre argument : d'abord il l'obscurcit en lui enlevant ce qui en fait la clarté, puis il feint de n'y voir que de pauvres distinctions scholastiques inventées à plaisir (1). Il y a un argument sur lequel

(1) Laissons-la jouer, dit-il, avec la phrase du moine de Lérins et faire à son gré des distinctions scholastiques entre le positif et l'exclusif, entre le temps passé et le temps présent. p. 11,

il glisse sans mot dire : ceux qui soutiennent le principe de l'unanimité ou du consentement des Eglises enseignent conformément à leur théorie que les décisions dogmatiques d'un concile n'ont de valeur qu'après l'examen et le consentement de la partie restée absente. Mais il a été cru partout, toujours et par tous que les définitions des conciles œcuméniques publiées légitimement ont *ipso facto* la force nécessaire pour obliger la chrétienté. Donc le principe de l'unanimité n'est pas contenu, mais détruit par cette même règle qu'on invoque en sa faveur.

Il faut voir notre anonyme dénaturer nos arguments pour avoir une idée de sa mauvaise foi. La *Civiltà*, écrit-il, n'hésite pas à dire : " il suffit d'examiner de près le principe de l'unanimité pour se convaincre qu'il porte atteinte à la foi et met la vérité à la discrétion de l'erreur et de la passion." Partant de ce point, elle déclare que " elle établit le vrai fondement de la solution à donner à la question mal définie par les journaux." Puis, mettant de côté l'unanimité des suffrages, elle se transporte sur le terrain de l'infaillibilité personnelle et séparée du Pape. " Qu'avons-nous besoin, dit-elle en substance, de tant de discours ? N'avons-nous pas une autorité qui oblige la conscience et qui ne peut-être soupçonnée d'erreur ? C'est l'Eglise Romaine, c'est le Pape. Le Souverain Pontife possède cette autorité infaillible en tous les temps, la conserve au sein du concile et a le droit : 1° de juger les questions sur lesquelles les jugements des Pères sont partagés au concile ; 2° de prononcer une sentence en faveur de la partie qu'il croit être du côté de la vérité ; 3° et ce, indépendamment de la majorité ou de la partie contraire ; 4° tout le concile et avec lui tous les fidèles sont tenus d'adhérer à sa sentence, car il est nécessaire que la foi de toutes les Eglises et de tous les fidèles soit d'accord avec celle du Pape... Vous demandez, dit plus bas la *Civiltà*, quel est le parti qui doit l'emporter lorsque la majorité du concile se prononce pour sur une question dogmatique et une partie considérable des Pères contre : c'est le parti qui aura pour lui la décision finale du Pape.

Après cette tirade, le brave homme arrive à la conséquence qu'il avait en vue en groupant les passages que nous avons cités,

c'est que, en invoquant l'infaillibilité pontificale, nous avons tout bonnement tranché la question par la question, c'est-à-dire commis une erreur de logique impardonnable sur les bancs du Collège Romain (p. 17). C'est un trait de la déloyauté la plus grossière. La *Civiltà*, en effet, non-seulement *n'a pas hésité à dire* : il suffit, etc., mais encore elle n'a pas hésité à le prouver l'histoire à la main. Cette démonstration, notre homme l'escamote ainsi que les arguments qui suivent et y substitue trois points. Il ajoute que la *Civiltà va établir* le vrai fondement de la solution et que, *cela dit*, abandonnant la pluralité des suffrages elle se transporte tout à coup à l'infaillibilité personnelle et séparée du Pape : mais il ment dans ce *cela dit*, parce que la *Civiltà* non-seulement l'a dit, mais prouvé ; il ment dans ce *se transporte tout à coup* parce que la *Civiltà* fait abstraction de la question d'infaillibilité. Il affirme qu'il reproduit *en substance* ce que dit la *Civiltà* ; nouveau mensonge. Voici, vraiment *en substance*, ce qu'a dit la *Civiltà*.

Après avoir démontré que le principe de l'unanimité ne peut pas être basé sur la règle de S. Vincent et que, s'il était appliqué en tant que principe, il pourrait porter atteinte à la foi ou au moins rendre insuffisante l'œuvre du concile, elle conclut que, pour prévenir un si grand inconvénient, il ne faut que recourir à une autorité obligeant en conscience par ses décisions et à l'abri de tout soupçon d'erreur. Après s'être demandé si cette autorité se trouvait dans l'Eglise, elle a répondu oui : S. Irénée l'a prouvée chez les Papes qui se sont succédé sur le Siège Apostolique comme provenant de leur primauté et la pratique constante de l'Eglise la reconnaît chez eux. La *Civiltà* produit à l'appui de l'exercice de cette autorité dans les conciles quatre autres arguments tirés de l'autorité de S. Thomas, de S. Bernard, du texte *confirma fratres tuos* et de la propriété intrinsèque de la primauté, puis elle conclut : donc, dans le cas d'un conflit entre les Pères du concile, c'est le parti qui aura pour lui la décision finale du Pontife qui l'emportera. Le fait se réduit à ce simple syllogisme : l'avis de la partie qui a avec elle l'autorité obligeant l'autre partie en conscience doit l'emporter au concile ; or l'avis de la partie ayant pour elle la décision du Pontife

a cette autorité, comme il ressort du témoignage de S. Irénée, de la pratique de l'Eglise et de quatre arguments théologiques ; donc c'est l'avis de cette partie, majorité et minorité, qui doit l'emporter. Ce syllogisme est-il clair ? Cette conclusion est-elle juste ? Où est l'erreur ? Ce n'est point, assurément, dans la logique que l'on emploie sur les bancs du Collège Romain, mais dans la déloyauté à laquelle recourt l'anonyme.

Il y a plus. La conclusion logique de ce syllogisme a été renforcée encore par la *Civiltà* sur l'autorité de quatre canonistes, Giacobazzi, Gravina, Barbosa et Benoit XIV, de six théologiens, Cano, Bellarmin, Sfondrati, Pierre Ballerini, Tournely et Noël Alexandre, et de deux grands Papes : S. Damase et S. Léon. Notre anonyme ne souffle pas mot. Le seul fait de les citer eût mis en relief la nullité de sa thèse. En sorte que, ne pouvant répondre aux 11 des 12 pages de notre article qui renferment la réfutation du principe de l'unanimité et les preuves de l'autorité pontificale pour décider définitivement les questions conciliaires, il a pris le coupable parti de dénaturer, de taire ou de massacrer nos arguments. Ainsi agissent d'ordinaire les plumes vendues ; pourvu qu'elles palpent leurs traitements, elles font fi de l'honnêteté. La plume de l'anonyme serait-elle une de celles-là ?

A la dernière page, il entreprend de réfuter. A la fin de cette page, nous avons dit et il cite fidèlement que *la règle ordinaire du droit est que la majorité l'emporte même dans les décisions de foi* ; que telle est l'avis de Turrecremata, de Giacobazzi, etc. C'est le point capital de l'attaque. Giacobazzi a pensé cela ? Allons donc ! On trouve au contraire, dit l'anonyme, qu'il a été d'un avis directement opposé. Et là-dessus, il nous donne ses preuves, au nombre de quatre : “ 1. Giacobazzi se demande si le Pape doit suivre le sentiment de la pluralité. Sur ce point il répond : *s'il ne s'agit point de la foi* ou d'une question *contre le Pape*, la partie vers laquelle incline le Souverain-Pontife est celle qui doit l'emporter. 2° Le même théologien se tient si bien en garde contre les abus possibles de l'autorité pontificale, que supposant le cas où le Pape nommerait *frauduleusement* des évêques titulaires afin de déplacer la majorité, il ne craint pas de dire que le concile peut exclure de son sein tous ces évêques : *isti tales episcopi po-*

terunt per concilium excludi. 3. Ce n'est pas tout. Giacobazzi affirme encore que s'il s'agissait de matières *très-ardues*, les deux tiers des voix ne suffiraient pas, et que, pour empêcher l'universalité de faire un acte, la contradiction de la minorité est plus que suffisante. 4. Dans le cas où le Pape prendrait un parti propre, de sa nature, à troubler l'état de l'Eglise Universelle et où le concile s'opposerait à lui afin d'empêcher un aussi grand mal, il faudrait se mettre plutôt du côté du concile que de celui du Pape (1).”

Ainsi s'exprime notre anonyme. Mais comme nous avons affaire à un homme d'une déloyauté notoire, tenons-nous sur nos gardes.

Le 1er de ses arguments renferme une falsification frauduleuse dans la proposition du cas. Et pour le prouver, citons Giacobazzi, “ Si les voix étaient partagées en deux camps, la chose dont il s'agit *étant douteuse pour l'un et pour l'autre* et le Pape étant du côté de la *minorité*, celle-ci devrait-elle l'emporter à cause de l'autorité du Pontife ? ” Il répond : “ Je crois que quand la question n'est pas de foi ou ne porte pas contre le Pape c'est la partie vers laquelle il incline qui doit l'emporter (2) ”. Il suffit de comparer ce texte fidèle et celui que donne l'anonyme pour convaincre au premier coup-d'œil que notre homme 1. a faussé le sujet en changeant la minorité en majorité ; 2. a supprimé entièrement la condition *si la chose dont il s'agit était douteuse pour l'un et l'autre camp*, circonstance qui limite essentiellement le cas proposé. L'avantage qu'il a trouvé à fausser le sujet, à changer la *minorité* en *majorité* et à limiter le cas, c'est de prouver clair comme deux et deux font quatre que, d'après Giacobazzi, toutes les fois que les suffrages du concile sont partagés sur une matière de foi, aucune

(1) Pag. 18-20

(2) *Sed si non essent divisa, nisi in duas partes, et res esset secundum utramque partem dubia, et Papa esset cum minori parte, utrum deberet praevalere pars minor propter auctoritatem Papae ? ... In hoc existimo, si non ageretur de causa fidei, neque de causa contra Papam quod illa pars praevaleret, in quam Papa inclinaret. Lib. IV, art. 3, n. 60.*

des deux parties, lors même qu'elle aurait l'autorité du Pape pour elle, ne doit l'emporter. D'où il suit que la *Civiltà* aurait cité à tort Giacobazzi en faveur du principe que, généralement parlant, la majorité doit l'emporter même dans les décisions de foi, et que la définition de l'infailibilité pontificale est impossible puisqu'il y a en effet, sur ce point, division des suffrages. Ne trouvez-vous pas que l'anonyme excelle à accommoder les textes d'autrui pour les besoins de sa cause ?

Seulement, il n'a pas pris garde qu'ayant aussi entre les mains les œuvres de Giacobazzi, nous pouvions facilement découvrir sa mauvaise foi et son mensonge. Giacobazzi nous donne justement la solution générale des cas où *la chose est douteuse pour l'une et l'autre partie*, et cette solution, la voici : "Quand, dit-il, la question controversée n'est pas claire et évidente, en sorte que, des raisons probables étant alléguées pour et contre, l'opinion contraire n'est pas manifestement démontrée par la raison, par l'autorité de la Sainte Ecriture et par l'avis des Pères, alors on se tient à bon droit du côté de la majorité, laquelle, ainsi que je l'ai déjà dit, est présumée plus judicieuse." La *Civiltà* n'a-t-elle pas affirmé précisément que la règle ordinaire du droit est que la majorité l'emporte même dans les décisions de foi ? Est-ce que Giacobazzi ne dit pas la même chose ? Donc l'anonyme non-seulement fausse le texte, mais encore ment effrontément lorsqu'il assure que Giacobazzi soutient *directement* le contraire. Falsification et mensonge... voilà les moyens qu'emploie ce défenseur de l'unanimité.

Le 2e argument n'ayant aucun rapport avec la question de l'unanimité, passons outre.

Le 3e la touche de près. Figurez-vous que, d'après l'anonyme, Giacobazzi assure que "s'il s'agit de matières *très-ardues*, les deux tiers des voix ne suffisent pas pour donner la victoire," et afin d'empêcher l'universalité de faire un acte, la contradiction de la minorité suffit amplement (2)." Que voulez-vous de plus

(2) *Ubi autem materia super qua est controversia, non esset clara et evidens, ut oppositum per rationem, et auctoritatem sacrae Scripturae et sanctorum Patrum definitionem manifeste ostendatur falsum, sed habet probabilem rationem ad utramque partem, tunc regulariter statuitur maiori parti, quae in dubio praesumitur sanior, ut dictum est. Ibid, n. 57.*

clair contre la thèse de la *Civiltà*, de plus clair contre la définition de l'infailibilité ? Ce serait vrai si les deux citations n'étaient pas deux traits de la plus rare mauvaise foi. En ce qui concerne la première assertion elle est de Giacobazzi, mais cet auteur dit que *deux parties présentes*, dans une assemblée, ne suffisent pas pour décider une question de très grave importance au détriment de *l'autre partie absente*. " Il y a des limites à la règle : *quod factum a maiori parte teneat*. Et cela arrive *quando agitur de negotiis multum arduis, quia non sufficerent duæ partes presentes in præiudicium alterius partis absentis* (1)." Donc en dehors de ce cas, la règle indiquée par la *Civiltà*, qu'ordinai-
rement le parti de la majorité l'emporte, demeure dans toute sa force, car le cas allégué est une exception. Donc l'anonyme attribue à Giacobazzi avec une mauvaise foi manifeste la thèse générale que les deux tiers des voix ne suffisent pas dans une grave question, au lieu que cet auteur le limite au cas où la délibération se ferait au préjudice d'une partie absente. La seconde assertion ne vaut pas mieux. Elle est du Compostellan et l'anonyme l'attribue à Giacobazzi ; de plus il en retranche une partie substantielle. Ce juriste, en effet, n'affirme pas que la minorité suffit pour empêcher l'universalité de faire un acte, mais seulement dans le cas où *la minorité, ne fut-ce qu'un seul individu, assigne un motif plus raisonnable*, attendu qu'il serait trop étrange que tout en voyant de quel côté est la raison évidente de la vérité, on dût se tenir avec la multitude parce qu'elle affirme le contraire (2).

Dans le 4e argument, nous trouvons la même habileté à donner à entendre ce qui n'est pas en réalité. Giacobazzi a écrit que, si le Pape en arrivait à faire des choses pouvant jeter le trouble dans l'Eglise universelle et si le concile s'y opposait, il faudrait se mettre du côté du concile. C'est vrai, mais dans quels cas ?

(1) *De Concilio*, lib. VI, art. 3, n. 40.

(2) *Qui finaliter dicit, quod si agitur non de gerendo acti, sed de impediendo, ne actus fiat per universalitatem, tunc quantum ad impediendum sufficit contradictio minoris partis, immo unius solius magis rationabilem causam assignantis, quam assignet maior pars, etc.*

Dans le cas de décrets ou de mesures évidemment coupables ou funestes à l'Eglise. Giacobazzi les énumère : par exemple un décret déposant tous les évêques de l'Eglise, un ordre contraire au droit divin ou au droit naturel, l'ordre de faire une chose entachée de péché, etc. . . . Ainsi, il ne s'agit pas de chose que l'on croit perturbatrice par conjecture de la prudence, mais d'une chose de nature à produire la perturbation de toute l'harmonie générale de l'Eglise ou de l'ordre moral établi par le créateur. Cela ne vous paraît-il pas complètement différent ? Est-ce que vous ne croyez pas que la définition de l'infaillibilité pontificale dont certaines gens parlent comme d'une cause de maux et de troubles inouis dans le monde n'entre nullement dans la pensée de Giacobazzi ? Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la conclusion dont l'anonyme affuble les quatre arguments susdits. " Il faut bien le dire, s'écrie-t-il, la *Civiltà* a mal choisi ses théologiens, puisqu'elle est si bien disposée à fournir des armes à ses adversaires (1)." Que dirons-nous, nous, d'un écrivain qui ment et trompe sciemment et qui met le sceau à ce trait de bassesse par un sarcasme tout aussi menteur ? Une seule chose, c'est qu'il doit être consommé dans le métier. N'aurait-il pas, par hasard, caché son nom simplement pour ne pas discréditer sa brochure ?

La *Civiltà* ayant cité Giacobazzi à l'appui de la règle ordinaire que dans les décisions conciliaires, quelles qu'elles soient, la majorité l'emporte, a indiqué le passage que l'anonyme n'avait pas voulu voir. Voici ce passage, textuellement : *Utterius quaero si est contrarietas inter diversa Concilia, vel Patres in Concilio existentes sunt discordes inter se, cui parti sit adhaerendum. Et videtur quod standum erit maiori parti, quia existentes in Concilio sunt ibi ut universitas, ideo praevalet quod fit a maiori parte..* Lorsque, entre les Pères rassemblés, il y a dissentiment sur une question, il faut se mettre du côté de la majorité, c'est la majorité qui l'emporte. Ce langage est-il clair ? Donc, il est hors de doute que, de par l'avis formel de Giacobazzi, la règle ordinaire est que la majorité l'emporte.

(1) Continuation de l'Appelant.

L'anonyme cite trois auteurs modernes pour donner quelque relief à sa thèse. D'abord Döllinger : dans tous les temps on a jugé nécessaire, dans l'Eglise, de renoncer à la définition d'un dogme chaque fois qu'un nombre considérable d'évêques s'y opposait. La vérité catholique d'une doctrine doit être évidente et indubitable ; elle ne l'est plus dès que le témoignage même d'une faible minorité, prouve qu'une partie de l'Eglise ne l'accepte pas, ne la reconnaît pas (p. 2). L'anonyme ne sait donc pas qu'au siècle dernier une autorité plus forte que celle de Döllinger s'est mise à soutenir cette thèse ? C'est nous qui allons lui apporter ce nouveau renfort. " En matière de foi, écrit l'auteur en question, surtout lorsqu'il s'agit de définir des choses qui n'ont pas encore été éclaircies et qui sont contestées entre les orthodoxes, l'Eglise ne se contente pas de la pluralité des suffrages, mais elle veut l'unanimité morale ou une quasi-unanimité ". Et cet auteur emploie 80 pages à prouver sa thèse. Ses arguments se réduisent à deux dont le principal est " la pratique des conciles généraux, où les décisions de foi ont toujours été rendues à la presque unanimité des suffrages : quand on ne l'avait pas, on suspendait la décision, bien que la pluralité des évêques fût d'un même sentiment ". Le même auteur condamne quiconque explique autrement la célèbre règle de S. Vincent et produit, outre celui des conciles orientaux, l'exemple du concile de Trente, tout comme Döllinger. Et savez-vous quel est cet auteur qui traite et soutient avec tant de chaleur la thèse de l'unanimité morale ? Si vous voulez le savoir, c'est le janséniste Tamburini (1), qui a été si facilement réfuté par de célèbres auteurs ses contemporains (2). Döllinger a cru opportun de mettre en honneur dans son pays la défroque du jansénisme italien ; l'anonyme l'emprunte à Döllinger pour la prôner en France. Voilà la belle origine de l'unanimité morale : c'est une découverte du jansénisme contre la Bulle *Unigenitus* !

(1) Continuation de l'Appelant.

(2) V. Bolgeni, Réponse à cette demande ; *Qu'est-ce qu'un appelant ?* Maccarata, 1787, pp. 43 et suiv. Marchetti, *L'autorità suprema*, etc. Rome, 1789, p. 108.

L'anonyme, ne pouvant avoir pour lui le droit, qui est tout en faveur de la majorité, s'attache avidement au fait. "*La vérité, érit-il, en cette matière est qu'il y a une règle positive établie par les faits.* Et qui oserait, à l'exception des courtisans du pouvoir absolu de l'Eglise, soutenir que la pratique constante de tous les conciles généraux n'a aucune valeur? (p. 20)." Ainsi, monsieur l'anonyme, vous vous en tenez tout simplement au fait des seuls prélats présents au concile, et, d'après leur chiffre, vous faites le compte de la majorité et de la minorité. Eh bien, vous tombez dans une contradiction manifeste. Vous avez établi pour le fondement de l'unanimité la règle de S. Vincent; *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est.* De quel droit la restreignez-vous aux seuls Pères présents au concile? Comment pourrez-vous vérifier dans leurs témoignages cet *ubique*, ce *semper*, cet *ab omnibus* lorsqu'on sait que, dans la plupart des conciles, il n'y avait que la minorité de l'épiscopat? Il n'y a pas de milieu : ou la règle de S. Vincent demeure inébranlable dans votre sens, et alors vous devez abandonner la base de vos calculs établie sur le nombre des Pères présents au concile; ou vous maintenez cette base et alors vous devez rejeter la règle de S. Vincent.

L'auteur de la *Défense de la déclaration du clergé gallican* n'a pas agi de la sorte. Après avoir établi la nécessité du consentement des Eglises voulu par la *Déclaration*, il accepte cette conséquence logique que l'on doit par conséquent tenir compte aussi bien des évêques absents que des présents. Est-ce que la *Civiltà*, ayant fait ses comptes sur ce fondement logique, ne pouvait pas affirmer directement qu'au concile de Nicée on ne prit pas garde aux minorités considérables des divers noyaux ariens, soit des 17 que renfermait le concile, soit de ceux du dehors, comme il a ressorti de la terrible opposition des nombreux conciliabules qui se tinrent peu après le concile de Nicée? Et, toujours en raisonnant sur ce même fondement, la *Civiltà* n'était-elle pas en droit d'alléguer pour exemple les résistances et les schismes contre le Ve concile et les fureurs de la minorité des iconoclastes contre le VII^e? L'anonyme dans sa bonne foi oubliant le fondement logique que nous avons établi et qu'a déjà ac-

cepté l'auteur de la *Défense*, a écrit en gros caractères : *Erreurs de la Civiltà*.

Malgré cela, nous voulons être polis. Mettant de côté la règle de S. Vincent, il fait ses comptes sur le nombre des prélats présents aux conciles. Soit. Mais il se trompe s'il croit par là prouver sa thèse de l'unanimité, comme une règle observée dans tous les conciles. Le 2e œcuménique lui donne un démenti : 36 Pères y firent de l'opposition à 145. " La *Civiltà* oublie l'histoire, ajoute l'anonyme : ces 36 évêques abandonnèrent le concile *volontairement et avant le vote*." C'est vrai. Mais pourquoi cela ? N'était-ce pas parce qu'ils voyaient leur opposition négligée, parce qu'ils comprenaient que leur minorité considérable serait défaite ? Croyez-vous qu'ils auraient quitté le concile s'ils avaient espéré provoquer au moins l'ajournement de l'avis contraire en faisant valoir l'importance de leur nombre. Il faudrait être par trop simple pour admettre cela. Est-ce donc la *Civiltà* qui oublie l'histoire ou l'anonyme qui, avec l'histoire, oublie le bon sens ? Le concile d'Ephèse lui donne un autre démenti. Des 210 Pères réunis dans la première session, 11, entre autres Nestorius, firent de l'opposition et on n'en tint pas compte. Arrivé à Ephèse après la première session, Jean, évêque d'Antioche, ayant eu connaissance de la sentence prononcée, protesta contre elle, comme illégale, à la tête de 42 autres évêques et condamna Cyrille d'Alexandrie pour hérésie arienne à cause de ses anathèmes. Voilà donc 43 Pères contre 199. Ces 43 ne voulurent pas se joindre au concile, réplique ici l'anonyme, ils perdirent leur droit. Soit. Mais pourquoi refusèrent-ils de s'unir aux Pères, de faire valoir leurs propres raisons et surtout celle de l'importance de leur minorité ? Le motif saute aux yeux : ils comprenaient qu'on ne tiendrait compte ni de leurs réclamations ni de leurs raisons. Voilà pourquoi ils s'arrêtèrent à des partis coupables, en les colorant de leur mieux. Lisez les documents : il vous en feront foi. (Mansi, vol. IV, col. 1259 et suiv. *Acta conciliabuli*, etc.) Vous avez donc là deux conciles œcuméniques, le 2e et le 3e, contre la règle de l'unanimité. De quel côté est l'erreur ? Du côté de la *Civiltà* qui nie qu'on ait observé la règle de l'unanimité dans tous les conciles ou du côté de l'anonyme qui soutient qu'on l'a observée ? Le lecteur en jugera.

L'anonyme fait grand bruit de ce qui s'est passé au concile de Trente. Il allègue et les lettres de l'archevêque de Zara et plusieurs passages de la " grande histoire de Pallavicini, composée par ordre du Pape et sur des documents fournis par Alexandre VII " : parfaitement. Mais c'est précisément cette histoire si justement vantée par lui qui achève de le convaincre de mauvaise foi. Citons un seul chapitre invoqué par l'anonyme en sa faveur : nous y trouverons, outre la preuve de ses mensonges, un document péremptoire sur la règle générale suivie par le concile dans ses décisions.

Notre anonyme a donc écrit : " En 1562, la question tant débattue sur la résidence ayant été reproduite, la majorité, formée des trois quarts des voix, demanda la définition de la résidence comme de droit divin ; l'autre quart, n'approuvant pas cette solution, l'assemblée s'en abstint par égard pour la minorité." Prenons maintenant en main l'histoire de Pallavicini. Dans le livre XVI, chapitre 14, cité par l'anonyme, se trouve enregistré le compte de voix pour l'un et l'autre sentiment, compte pris dans la note distincte pour chaque vote, dressée par le secrétaire du Concile, note qui est ainsi terminée par son rédacteur :

" Tous ces votes furent en entier lus par moi, secrétaire, à haute voix, et approuvés de chacun. Or, en voici le total : Pour le sentiment affirmatif, soixante six ; pour le sentiment négatif soit simplement, soit avec quelque explication, soit avec renvoi à Notre-Très Saint-Père, soixante onze. Parmi ces votes n'est pas compris celui de l'illustrissime cardinal Madrucci, ni celui des évêques de Lerida et de Budoa, ni celui des Abbés ; mais celui de Lérida voulut ensuite que son vote fût rangé parmi ceux du sentiment affirmatif ; et par là le nombre de ceux-ci fut porté à soixante-sept." Où sont maintenant les trois quarts de voix d'un côté et le quart de l'autre ? Où est l'abstention de l'assemblée par égard pour la minorité ? Mais ce qui rend plus étranges encore les assertions de l'anonyme, c'est qu'un peu avant la citation susdite se trouve énoncée en termes précis la règle suivie par le Concile dans les divergences de sentiments. Elle est énon-

cée d
vote
" "
rer d
pas p
décla
forme
Seign
parol
pas q
quenc
on po
quer c
a touj
Le p
de rép
chose

Con
ramass
trimen
regard
d'autr
se sou

cée dans les termes suivants, par lesquels les Légats mirent au vote la question de la résidence :

“ Attendu que beaucoup de Pères ont dit que l'on doit déclarer que la résidence est de droit divin ; que d'autres n'en ont pas parlé ; que d'autres ont estimé qu'il ne fallait pas faire cette déclaration, si l'on veut que les Pères qui seront choisis pour former les décrets puissent les former avec plus de sûreté. Vos Seigneuries n'auront qu'à dire, avec la plus grande brièveté, la parole : *Placet*, ou *non Placet* selon qu'elles veulent ou ne veulent pas que l'on déclare la résidence de droit divin. Et, en conséquence, d'après le plus grand nombre des votes et des sentences, on pourra rédiger les décrets ainsi qu'il a été d'usage de pratiquer dans ce saint Concile (N. 19).” Telle est donc la règle qui a toujours été suivie dans les décisions du Concile de Trente. Le plus grand nombre des votes. Le texte allégué n'admet pas de réplique. Donc, quelque fait contraire ne saurait être autre chose qu'une exception.”

Concluons en deux mots ; le livre de l'anonyme n'est qu'un ramassis de falsifications, de mensonges et de tromperies au détriment d'un article de la *Civiltà* et de la vérité. Partant, il faut regarder la cause de l'unanimité comme perdue si elle n'a pas d'autres avocats, puisqu'elle recourt à de pareils arguments pour se soutenir.

III.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Un viel opuscule d'un schismatique grec.

NATHANIEL CUCA, toû Athenaïon, etc. (Opuscule de Nathaniel Cucca, d'Athènes, sur la primauté du Pape, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, par les soins d'Andronicus K. Démétracopoulos, archimandrite). Leipzig, Giesecke et Devrient, 1869. XV-35 p. in-8.

Nathaniel Cucca, moine grec, naquit à Athènes dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Après avoir fait ses premiers études dans son pays, il vint en Italie et étudia à Padoue, dont la célèbre université était alors très fréquentée par la jeunesse grecque, la Grèce, par suite de l'esclavage où la réduisaient les Turcs, n'ayant pas d'écoles supérieures. De Padoue, son cours scientifique achevé, il passa à Venise, où il fut ordonné prêtre par Gabriele Severo, métropolitain de Philadelphie, exerça le ministère de la prédication auprès d'une communauté d'environ 4000 grecs orthodoxes qu'il y avait alors dans cette ville et celui de maître dans leur école publique en l'an 1617. Il se fit beaucoup aimer non seulement du susdit métropolitain, chez qui il habitait, mais encore de l'évêque de Cythère, Massimo Margunio, qui, dans le 8^e de ses hymnes anacréontiques (*Maximi Margunio, Episcopi Cytherensis, Hymni Anacreontici*. Augustæ, 1601), adressé précisément à Cucca, alors diacre, parle de lui avec éloge et affection et le presse de tenir sa promesse de venir vivre avec lui et lui permettre "de boire à longs traits aux sources de sa langue de miel et de son aimable conversation." Cucca quitta enfin Venise et se retira à Corfou, dans le faubourg de Potamos peu éloigné de la ville. On ne sait pas autre chose de lui, sinon qu'il y mourut.

Cuca laissa pour tout produit de sa *langue de miel* un court opuscule qui est demeuré enseveli dans les archives pendant plus de deux siècles et y reposerait encore si sa bonne étoile ne l'avait fait tomber entre les mains du révérend archimandrite Andronicus, auteur d'une *Histoire du schisme de l'Eglise Latine de la Grecque orthodoxe*, imprimée à Leipzig, en 1867, en langue grecque, et docte fouilleur de bibliothèques. Entre autres manuscrits de la riche bibliothèque de Leyde, notre révérend trouva, au N. 76, un petit traité en grec vulgaire ou autrement dit moderne, écrit, y est-il dit, p. 28, l'an du Christ 1611 par Christodule, fils de Demetrius Mechel, et intitulé : *Egcheiridion didaskalou tinos eri tôn prôteiôn toâ Papa*. Un autre copie, qu'Andronicus tient d'on ne sait qui, porte au lieu de *didaskalou tinos* le nom de l'auteur, tel que nous l'avons reproduit au commencement de cet article. L'heureux inventeur de cet opuscule le crut fait pour les besoins de notre époque. Il le publia aussitôt en le faisant précéder d'un Prologos de son crû en grec ancien, où, après avoir donné sur le manuscrit et sur l'auteur les courtes nouvelles que l'on a lues plus haut, il explique les motifs de cette édition. "Nathaniel, dit-il tout d'abord, a composé ce livre, tout rempli de fortes raisons, en style simple, afin que tout le monde, même les plus simples, le comprissent, et c'est dans ce but qu'on le publie aujourd'hui". L'occasion, pour Andronicus, est l'invitation adressée par le Pape aux évêques grecs schismatiques à se rendre à Rome pour le concile. Les injures qu'il adresse en style d'énergumène au Pape, à l'Eglise Romaine, à la ville de Rome, au clergé catholique, aux jésuites, dépassent toutes les bornes non seulement de la justice et de la mansuétude chrétiennes, mais encore de la décence et de la convenance littéraire, si bien que nous croirions offenser nos lecteurs en en reproduisant un seul passage même à titre d'échantillon.

D'après cet exorde furibond, tout le monde peut se figurer quel doit être l'esprit, quel doit être le zèle de notre archimandrite. C'est à croire que, sous sa tunique de moine, il porte un cœur de garibaldien. La haine du Pape et la crainte que l'Encyclique du 8 septembre 1858 ne fasse des conversions parmi les Grecs ont inspiré à Démétracopoulos la pensée de leur lancer à

travers les jambes son Cuca réssuscité, absolument comme, à Berlin, les éditeurs de la *Bibliothèque historico-politique* de Heimann viennent de rendre à la lumière, après trois siècles, le fameux Dialogue d'Ulric de Hutten intitulé *Vadicus* ou la *Triade romaine*, qu'on a traduit en allemand moderne et armé d'un prologue aussi mauvais que le livre et qu'on a lancé à travers les populations germaniques pour y faire renaître contre Rome et la Papauté les antiques fureurs de la Réforme dont Ulric a été un des premiers et des plus féroces propagateurs. Cette passion antipapale qui atteint souvent chez les schismatiques plus encore que chez les hérétiques les proportions d'une manie a tout dénaturé aux yeux de Démétracopoulos. Dans la lettre du Pape aux évêques schismatiques d'Orient, lettre si pleine d'affection et de charité, ou le Saint-Père évite si délicatement toute parole capable de leur causer la plus légère offense, cet écrivain ne voit qu'un ordre despotique, à la turque, un acte d'insolence et d'orgueil intolérable. Il ose attribuer au Pape les ruines causées en Italie par la révolution et il plaisante grossièrement sur la spoliation même, dont il a été victime de sa part. Au milieu de cette spoliation même, dont il attend dans un avenir peu éloigné la chute du trône papal, il ne voit pas la grandeur surhumaine de la Papauté, il n'a pas d'yeux pour admirer ce qu'aujourd'hui tout le monde admire, ce dont les ennemis eux-mêmes se sentent stupéfaits, c'est-à-dire le sublime spectacle d'un Pontife qui, le front sercin et les pieds sur un écueil battu par la tempête, appelle et réunit tranquillement autour de lui l'épiscopat catholique pour donner de nouvelles lois et intimer de nouveaux oracles à la chrétienté tout entière, suspendue à ses lèvres, et qui, *du haut de son trône vermoulu*, exerce avec une majesté incomparable l'acte de la plus haute puissance qui ait jamais été accordée à un homme ici-bas.

La suite du Prologue est à l'avenant. A l'exemple rappelé par Pie IX dans son Encyclique des évêques grecs se rendant à l'invitation de Grégoire X et d'Eugène IV et assistant aux conciles de Lyon et de Florence pour y traiter de l'union, l'auteur oppose le fait si déplorable de ces mêmes grecs déchirant comme une toile d'araignée, à peine de retour en Orient, l'acte de cette

union éphémère, condamnant les deux conciles où ils avaient juré l'union et rendant plus profonde que jamais leur scission de Rome. Pour fortifier ses *orthodoxes* dans le schisme, il rapporte en entier le décret (1), inédit jusqu'ici, du synode tenu à Constantinople en 1484, décréta revêtu des signatures du patriarche de Constantinople Siméon, des lieutenants, des patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche et de quinze autres métropolitains. Dans l'erreur de la procession de l'Esprit Saint du Père *seul*, on condamne et on rejette le concile de Florence comme *invalide, nul, hérétique, créateur de dogmes absurdes et contraires aux précédents conciles œcuméniques*, et ce, non seulement quant à la procession de l'Esprit-Saint, mais *pour tout ce qui a été établi à Florence et que contredit le décret rédigé dans cette ville*. Or, ajoute Démétracopoulos, tel a été le concile de Florence, tel sera le concile du Vatican de Pie IX : aussi l'Eglise grecque a-t-elle bien fait de refuser avec dignité l'invitation papale par l'organe du patriarche Grégoire de Constantinople.

Certes, si les grecs d'aujourd'hui ont l'intention de rompre de nouveau, tout de suite après le concile l'union qu'ils y auraient signée avec les Latins, il vaut mieux qu'ils ne viennent pas au concile : ils s'épargneront par là le reproche de légèreté ou de perfidie et épargneront à l'Eglise Universelle une nouvelle et grande douleur. Mais il n'y aura donc plus aucun moyen de mettre fin au schisme ? La division que tout le monde déplore sera donc éternelle ? Si nos frères d'Orient refusent dès le début toute invitation à la concorde, s'ils refusent non seulement d'entamer des discussions amicales pouvant éclairer et dissiper les causes des anciens dissentiments, mais même d'entrer en négociations, quel espoir de réconciliation y aura-t-il jamais ? Et si l'esprit de l'Eglise du Christ est un esprit d'amour et de concorde, où est-il, cet esprit ? chez les obstinés qui ferment l'oreille à toute proposition d'union ou chez ceux qui, tendant la main les premiers, invitent du ton le plus affectueux à la réconciliation ? Les pauvres *orthodoxes* ne voient-ils pas que, par ces refus, ils

(1) L'auteur dit qu'il l'emprunte à un codex man, de la Bibliothèque du Synode, de Moscou.

mani
Eglis
mont
à une

Dé
flexion
-incèr
tres et
Athan
prien,
dogme
nous a
le Chr
strophe
donner
parlait
des Pè
période
la célèb
ibi Eec
les cond
tous les
Pape, s
à Démé
des An
lorsque

Mais
mandri
principe
" Les l
prince
égal au
seur de
Chef de
cherche
plus gra
admis d

manifestent de plus en plus que leur Eglise n'est pas la vraie Eglise du Christ? qu'ils font à leur cause un tort énorme en montrant que, sentant sa propre faiblesse, elle craint de s'exposer à une loyale discussion?

Démétracopoulos n'a pas l'air embarrassé de ces graves réflexions. Il conclut sur le ton de l'ironie: " Si le Pape veut sincèrement l'union des Eglises, qu'il vienne à l'Eglise des Apôtres et des sept synodes œcuméniques; qu'il vienne à l'Eglise des Athanase, des Basile, des Grégoire, des Chrysostôme, des Cyprien, des Ambroise et des autres saints Pères; qu'il accepte les dogmes que l'Eglise catholique professait avant le schisme et nous aurons ainsi une seule Eglise orthodoxe sous un seul chef, le Christ. " Dans la bouche de notre archimandrite, cette apostrophe au Pape n'est qu'une tirade de rhétorique destinée à donner à son Prologue une brillante péroraison. Mais s'il parlait en homme sensé, s'il connaissait un peu mieux la doctrine des Pères qu'il invoque, il devrait s'apercevoir que, dans cette période, il a écrit sa propre condamnation. Il suffit de rappeler la célèbre maxime d'un de ces Pères, S. Ambroise: *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*, et de réfléchir qu'elle est de tous les Pères et de tous les conciles. En conséquence l'Eglise des Ambroise, l'Eglise de tous les Pères et de tous les conciles est là seulement où est le Pape, successeur de Pierre. Comment donc, vous, ô Grecs, vous ô Démétracopoulos, pouvez-vous vous flatter d'être dans l'Eglise des Ambroise, et des Athanase, des Apôtres et des conciles, lorsque vous n'êtes pas dans celle du Pape?

Mais du Prologue passons au livre. Laissons de côté l'archimandrite et parlons un peu de Cuca. Voici comment, dès le principe, il expose nettement toute la trame de son Enchiridion: " Les Romains, dit-il au début, font le Pape chef de l'Eglise, prince et seigneur de tous les autres évêques avec un pouvoir égal au pouvoir divin, simplement parce qu'ils le croient successeur de Pierre, qui, selon eux, fut le Vicaire du Christ et le Chef des Apôtres et de toute l'Eglise. A ce propos, il faut chercher cinq choses: 1°. Si, parmi les Apôtres, il y en a eu un plus grand et d'autres plus petits, Pierre ou tout autres; 2°. Etant admis qu'il y en a eu un plus grand, qui était celui-là, Pierre,

ou Jacques ou Jean, ou un autre ; 3°. Etant donné que c'était Pierre à qui il a transmis sa succession, à l'évêque de Rome, à celui d'Alexandrie, où il consacra l'évangéliste Marc, à celui d'Antioche, où il installa Evode ; 4°. Si la primauté, *protokathedria*, qu'eut l'évêque de Rome, il l'a eue en tant que successeur de Pierre ; 5°. Si le Pape a jamais reçu le pouvoir d'ordonner des évêques hors de son éparchie (le patriarcat d'Occident) ou de juger ou de faire des lois hors du Synode, ”

Cuca répond à ces cinq questions dans autant de chapitres qui composent son traité. Nos lecteurs se figureront sans peine quelle peut être cette réponse. Toute sa doctrine, et c'est encore la doctrine usuelle aujourd'hui, chez les Grecs schismatiques, se réduit à ceci : “ 1. Les Apôtres étaient tous égaux car il n'avaient pas d'autre Chef que le Christ ; donc Pierre n'avait pas de primauté sur eux, n'avait sur l'Eglise universelle d'autre pouvoir que celui qu'avait chacun des Apôtres, pouvoir qui expira avec eux, car ils ne transmirent leur pouvoir universel à aucun des évêques ordonnés par eux ou par leur succédant, mais seulement un pouvoir spécial sur les Eglises auxquelles ils les avaient préposés ; 2. S'il avait dû exister une primauté parmi les Apôtres, il faudrait l'attribuer à Jean, le bien-aimé du Christ, ou à Jacques le premier évêque de Jérusalem, où le Christ prêcha et mourut et fonda l'Eglise, plutôt qu'à Pierre puis à l'évêque de Rome, parce que Pierre a été martyrisé à Rome ; 3. Pierre n'a été évêque d'aucun siège spécial, mais, comme chacun des Apôtres, il a eu pour siège le monde entier. Donc aucun évêque particulier, pas plus celui de Rome que celui d'Antioche, d'Alexandrie ou de tout autre siège érigé par Pierre, ne peut se dire son successeur, et quand il transmet à Clément le gouvernement des Romains, il le fit successeur de son pouvoir épiscopal à Rome et non dans le monde entier ; 4. l'évêque de Rome fut donc dans le principe égal à tous les autres évêques. Il n'obtint la *protokathedria* qu'au temps de Constantin le Grand, et il l'obtint non comme successeur de Pierre, mais en l'honneur de la ville reine où il siégeait. En effet, Constantin ayant rendu la paix à l'Eglise et réuni le synode, celui-ci, pour honorer la capitale de l'empire, décréta que l'évêque de Rome, avec le nom nouveau de Pape,

aurait un pouvoir sur tous les évêques d'Occident ; peu après, il éleva au même honneur Constantinople, nouveau siège de l'empire ; Antioche, où naquit le nom chrétien ; Alexandrie, siège de Marc et capitale de l'Egypte ; Jérusalem, où s'étaient accomplis les grands mystères de la rédemption, et il attribua à ces quatre sièges, avec le titre patriarcal, la juridiction sur toutes les Eglises de leur éparchies respectives. Le synode créa donc cinq patriarchats, Rome, Constantinople, Antioche, Alexandrie, Jérusalem ; cinq ni plus ni moins, parce que les sens du corps humain sont au nombre de cinq et que l'Eglise est le corps dont le Christ est la tête, et de même qu'aucun des cinq sens ne commande à l'autre mais que chacun d'eux est *autonomous* et dépend seulement de l'âme, ces cinq patriarches sont égaux et indépendants l'un de l'autre, soumis au Christ seul, Chef de l'Eglise, et au synode œcuménique où est toujours le Christ ; 5. Dès lors, il est clair que le Pape, pas plus qu'un autre patriarche, ne peut pas exercer de pouvoir hors de sa propre éparchie ou patriarchat, ne peut pas dogmatiser ni faire des lois ou canons hors du synode œcuménique dans lequel seul réside la souveraineté visible de l'Eglise Universelle. ”

Ce système, qui convertit l'Eglise de monarchie, telle que le Christ l'a établie, en une aristocratie oligarchique datant de Constantin, repose tout entier comme on le voit, sur l'égalité absolue des Apôtres dont il a été question plus haut. Et en effet, notre Cuca consacre tous ses efforts et la moitié de son livre à établir ce point capital ; quant aux quatre autres, il les bâcle en peu de mots comme des corollaires en découlant plus ou moins naturellement.

Or, bien que l'éditeur moderne qui a exhumé Cuca du tombeau nous assure que son livre est bourré de solides arguments, en réalité, on éprouve de la pitié en voyant les pauvres sophismes sur lesquels Cuca base sa thèse fondamentale. Après avoir allégué, comme invincibles, les objections vulgaires que les étudiants en théologie apprennent à résoudre dans le traité *De Romano Pontifice*, il accumule dans plusieurs pages (p. 9-14) et commente tous les textes évangéliques qui parlent du pouvoir et

de la mission donnée par le Christ à tous les apôtres en commun : mais il ne s'aperçoit pas, le brave homme, que c'est peine perdue parce qu'aucun romain pour défendre la primauté de Pierre, n'a jamais contesté le pouvoir des autres apôtres ; il ne voit pas que, après tous ses textes où est compris Pierre en même temps que les autres apôtres, il y en a d'autres qui ne concernent que Pierre, où le Christ lui donne des prérogatives spéciales, par exemple, le *Tu es Petrus et super hanc Petram edificabo Ecclesiam meam*, et le *Tibi dabo claves regni celorum*, et le *Pasce oves meas*, *Pasce oves meas*, et le *Confirma fratres tuos*, d'où l'on déduit triomphalement la primauté que les Romains attribuent à Pierre. Il est vrai que Cuca ne dissimule pas complètement la force des paroles dites à Pierre seul, mais il emploie toute sa subtilité pour l'é luder. Ainsi, voici l'explication curieuse qu'il donne du *Pasce oves meas* : “ Dis-moi, ô Romain, ce que tu crois le plus grand, ou le *Pasce oves meas*, qui a été dit à S. Pierre, ou l'*Euntes in mundum universum praeedicare Evangelium omni creature* qui a été dit à tous les apôtres en commun ? Certes, tu ne nieras pas que prêcher l'Evangile à toute créature ne soit plus grand. Car, paître les brebis est dit métaphoriquement et ne concerne que l'espèce humaine, tandis que prêcher à toutes les créatures embrasse les hommes et les anges, le ciel et la terre, en un mot l'univers entier. Pierre n'a donc eu que les brebis ; les Apôtres ont eu toute la création, ce qui veut dire aussi les anges, soit tout l'univers. Au reste le mot *brebis* ne s'applique qu'aux Juifs seuls, comme l'atteste le Christ lorsqu'il dit : *Non sum missus nisi ad oves quae perierunt domus Israel* (Matt. XV, 24). Donc en disant à Pierre *Pasce oves meas*, il lui a dit de paître les seuls Hébreux. Et en effet, cherchez l'épître de S. Paul aux Galates et vous trouverez que Pierre a eu pour mission de prêcher l'Evangile aux Hébreux et Paul aux Gentils (Galat. II, 7, 8). Donc à Pierre a été confiée la tâche de paître seulement les Hébreux, aux autres Apôtres celle de paître toute la création, les Hébreux et les autres nations (p. 10) ”. C'est ainsi que le subtil Cuca interprète ce célèbre texte.

Or si le Romain à qui il s'adresse voulait lui répondre point par point, et mettre en relief toutes les extravagances, pour ne pas dire les folies exégétiques dont fourmille ce court morceau,

il aurait trop beau jeu entre mains contre son adversaire, et surtout cette nouvelle mission donnée aux Apôtres de prêcher l'évangile aux anges, au ciel, etc., pourrait lui fournir une ample moisson de plaisants commentaires. Nous ne ferons, nous, qu'une observation, et, répondant à l'auteur en employant son style familier, nous lui dirons : — Ne vois-tu pas, cher Cuca, qu'avec qu'avec cette interprétation tu prouves trop et par conséquent tu ne prouves rien ? Ne vois-tu pas que, de cette façon, non-seulement tu détruis la primauté de Pierre, mais même cette égalité absolue de tous les apôtres que tu prêches à tout bout de champ et qui est la base de tout ton discours ? Ici tu me fais Pierre non seulement égal, mais inférieur aux autres apôtres, car tu lui donne à paître seulement les brebis, tandis que tu leur donnes à eux toute la création ; et de plus, par brebis, tu entends d'abord tous les hommes, puis les Hébreux seulement. Mais pourquoi entends-tu les Hébreux seulement puisque tu dis (pag. 21) que Pierre, à l'égal de tout autre apôtre, a eu pour siège le monde entier, olon ton kosmon ? Tu ne comprends donc pas, Cuca, l'injure que tu fais par là à la parole du Christ ? Par ce *Pasce oves meas* le Christ a voulu évidemment récompenser la réponse affirmative trois fois faite par Pierre à cette question *Diligis me plus his*. Or, le Christ aurait singulièrement récompensé Pierre de l'aimer plus que les autres apôtres, *plus his* : en restreignant chez lui les pouvoirs universels et illimités qu'il avait donnés à tous les apôtres par ces mots *prædicate evangelium omni creaturae* ; en limitant chez lui aux hommes seuls, et même aux Juifs seuls cette mission qui, comme tu dis, s'étendait chez les autres jusqu'aux anges et comprenait certainement tous les hommes. Et de quel interprète, mon petit Cuca, as-tu appris cette nouvelle façon de prendre les paroles du Christ au rebours ? Dans quel Père grec ou latin as-tu lu cette explication du *Pasce oves meas* ? Pour peu que tu veuilles les interroger tu les entendras te répondre en chœur que ces paroles renferment un très haut privilège donné à Pierre seul, le pouvoir de paître, c'est-à-dire de gouverner, aux lieu et place du Christ, non seulement les simples fidèles, qui sont ses agneaux, mais encore les brebis leurs mères, qui sont les prêtres et les évêques ; pouvoir suprême, universel, per-

pétuel et partant qui doit se transmettre chez les successeurs de Pierre jusqu'à la fin des siècles. Pouvais-tu ignorer que c'est là l'explication commune des Pères de l'Eglise? Et, le sachant, comment as-tu osé, bon Cuca, la dissimuler et le mettre à enseigner à tes Grecs une exégèse aussi curieuse? Comment as-tu espéré persuader au monde chrétien que Pierre n'a pas eu la primauté, en lui niant même l'apostolat, que personne n'a jamais pu contester en lui? —

Les *vigoureux arguments* que l'archimandrite éditeur nous promettait de son Cuca sont tous de cette trempe, et encore le passage que nous avons cité est-il un des plus ingénieux et des plus curieux de tout l'Enchiridion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en parcourant cet opuscule, tiré aujourd'hui des bibliothèques comme un rare spécimen de science théologique, et en voyant la trame mesquine de fausseté palpable dont il se compose d'un bout à l'autre, les paralogismes grossiers, les interprétations bizarres, les sottes déclamations dont il est émaillé, on est étonné que de pareils galimatias puissent acquérir du crédit auprès des Grecs, qui sont pourtant, même aujourd'hui, un des peuples qui ont l'esprit le plus éveillé. Mais l'étonnement cesse et se change en **profonde douleur** lorsqu'on considère qu'un schisme obstiné de près de huit siècles, en détachant l'infortunée Grèce du centre unique, où resplendit dans son entier et dans tout son éclat le soleil de la foi et de la science chrétiennes, a dû produire un grand obscurcissement dans l'intelligence des Grecs et presque frapper de cécité cette nation si noble qui a fourni à l'Eglise, dans les premiers siècles, tant et de si brillants flambeaux. Ah! plaise à Dieu de faire bientôt reparaître sur ces contrées désolées le soleil de la véritable orthodoxie catholique, qui leur rendra **une vie nouvelle et glorieuse!**

II.

OPUSCULES POUR LA DÉFENSE DE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE.

1. de L. Gauthier. — 2. de l'abbé Grandelaude. — 3. de Mgr Pinto. — 4. du chanoine Martelli. — 5. du P. Matignon. — 6. de Mgr Zinelli. — 7. de Mgr Ghilardi. — 8. du chanoine Eula. — 9. du professeur Pennacchi.

1. *L'infaillibilité devant la raison, la foi et l'histoire* par Léon Gautier. Paris, Palmé, 1870. In-12 di pag. 108.

Ce bel opuscule peut être regardé comme un manuel pour les hommes d'une culture ordinaire. " Ces quelques pages, dit modestement l'auteur, sont destinées à vulgariser des travaux plus profonds. Elles m'ont été inspirées par la lecture du beau livre de Guéranger, *La Monarchia Pontificale*, où j'ai puisé une partie des textes historiques. Mon seul but a été d'écrire un *Traité élémentaire* sur la grande question qui divise actuellement les catholiques, et mon plus vif désir est de coopérer à réunir en un et même sentiment les sentiments des cœurs et les voix de tous les fidèles sur l'autorité doctrinale du Souverain Pontife ".

2. *Catéchisme sur l'infaillibilité pontificale*, par M. l'abbé Grandelaude, docteur en théologie et en droit canon, professeur de théologie et d'Écriture sainte. Paris, P. Lethielleux, 1870. In-16° di pag. VI-75.

L'auteur ne s'en est pas tenu à la forme dialoguée dans la rédaction de cet excellent catéchisme sur l'infaillibilité du Pontife Romain ; il a préféré un exposé fait tout d'une haleine. Il a recueilli en divers chapitres tout ce qu'il est nécessaire et utile de savoir sur ce sujet pour neutraliser l'effet des opuscules que répandent ceux qui semblent n'avoir d'autre but que celui d'obscurecir la vérité catholique et de causer un grave scandale aux faibles. Voici les titres des chapitres : 1. La droite voie du salut au milieu des controverses théologiques. 2. Qu'entend-on

par infailibilité personnelle? 3. Pierre constitué fondement inébranlable de l'Eglise. 4. Pierre revêtu de l'autorité infail-
lible de lier et de délier. 5. Pierre chargé de conduire toute
l'Eglise dans les sentiers du salut. 6. Pierre chargé de la con-
firmation de tous les chrétiens dans la foi. 7. Toute la tradition
confesse l'infailibilité personnelle du Pontife Romain. 8. L'in-
faiillibilité pontificale exigée par la nature même de la suprématie
et de l'Eglise. 9. Les objections. 10. La définition de l'in-
faiillibilité est utile et opportune. Chacun de ces chapitres se re-
commande par la droiture des pensées, la clarté et la facilité du
style.

3. *Recordações historicas au verdades sabidas, por Joachim Pinto de Campos, prelado domestico de S. S., deputado da noção brasileira etc.* Turin, Estanparia du cav. Petro Marietti, 1870. In-16° di pag. 43.

On trouvera exposées ici en quelques pages, avec beaucoup de
force, les principales preuves, tirées de l'Ecriture, de la théologie
et de l'histoire, de l'infaiillibilité personnelle des Pontifes
Romains. L'auteur répond en même temps aux sophismes des
gallicans et des catholiques libéraux, lesquels, tout en protestant
qu'ils n'attaquent que l'opportunité de la définition de l'infaiilli-
bilité pontificale, attaquent en réalité l'infaiillibilité elle-même, au
grand scandale du commun des fidèles.

4. *Sulla infallibilità del Papa, Lettero ad un Amico del cano-
nico Pasquale Martelli.* Firenze, tip. Cerviniana, 1870. In-4°
di pag. 16.

Une croyance intime à l'infaiillibilité personnelle du Pontife
Romain perce pour ainsi dire dans chaque mot de cette lettre,
avec un profond respect pour la personne de celui qui a été re-
vêtu par le Christ de cette prérogative pour le bien commun de
l'Eglise, une forte conviction de la valeur et de l'efficacité des
preuves de tout genre par lesquelles on démontre cette infaiilli-
bilité, et enfin une persuasion fortement établie qu'il est opportun
de définir comme dogme la doctrine catholique de l'infaiillibilité.
L'auteur expose ces divers sentiments avec une telle vivacité.

une telle clarté, que l'ami à qui il adresse sa lettre ne peut pas ne pas se ranger à son avis et souhaiter comme lui la définition si désirée.

5. *La question de l'infailibilité papale aux cinq premiers siècles de l'Eglise, à propos des lettres du P. Gratry, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus.* Paris, Palmé, 1870. In-16° di pag. 72.

Une des plus grosses bourdes du P. Gratry dans ses lettres est celle-ci que "la doctrine catholique de l'infailibilité du Pontife Romain n'a en sa faveur aucune autorité grecque ou latine dans les cinq ou six premiers siècles de l'Eglise et aucune autorité grecque dans n'importe quel temps". Le P. Matignon établit la sottise et la fausseté de cette assertion. Il nous prouve que, dans les monuments de la tradition catholique, à commencer par les premiers siècles, on rencontre expressément l'affirmation de ces trois lois : 1° Nécessité d'être d'accord, dans les questions de foi, avec tout ce qu'enseigne solennellement le successeur de Pierre ; 2° Droit reconnu dans le Pontife Romain de dire le dernier mot, de prononcer la parole décisive dans les controverses qui s'élèvent sur les matières de la croyance ; 3° Impossibilité que l'Eglise Romaine cherche à faire prévaloir une doctrine hérétique et impose aux autres Eglises autre chose que la vérité. L'opuscule est écrit avec doctrine, érudition, force de dialectique. Le P. Gratry est renversé en même temps que la primauté doctrinale de la Chaire de Pierre est solidement établie. Voilà ce que s'était proposé l'auteur, ou plutôt c'est dans ces limites qu'il a voulu circonscrire son travail, ne croyant pas nécessaire de s'étendre d'avantage à réfuter les sophismes et les subtilités dont les gallicans se servent pour obscurcir ou plutôt pour nier la véritable idée de l'infailibilité personnelle des successeurs de Pierre.

6. *Intorno all'infailibilità del romano Pontefice.* Avviso dell' Illmo e Rmo Mgr Federico Maria Nob. Zinelli, Vescovo di Treviso, diretto ad alcuni signari che vorrebbero illuminare la mente dei Vescovi, all'occasione della terza lettera di Gratry. (Estrattodall'Osservatore cattolico di Milano n°. 71.) Treviso, typ. Priuli, In-8° gr. di pag. 12.

Cet avis charitablement adressé aux personnages qui voudraient éclairer les évêques et les détourner de la grande bévée qu'il commettraient en définissant l'infaillibilité leur paraîtra quelque peu aigre. Mgr Zinelli déclare à ces personnages que si l'infaillibilité est une aussi grosse bévée qu'ils le prétendent, le concile du Vatican doit parler et condamner les infaillibilistes ; autrement, il tomberait précisément dans le péché d'Honorius en fomentant, ne fût-ce que par le silence, une erreur aussi commune que l'est aujourd'hui l'infaillibilité pontificale. Puis il aborde sérieusement les bévées du P. Gratry au sujet de la doctrine de S. Thomas sur le pouvoir du Pape et des évêques, et enfin cette dernière bévée que le vœu de la majorité ne suffit pas, qu'il faut l'unanimité pour une définition.

7. *Vantaggi religiosi e sociali della dommatica definizione dell'infallibilità pontificia ; ossia i timore della definizione rivolti in liete speranze per la religione e la società dalla ragione teologica, storica e filosofica ; opuscolo di Monsignor Ghilardi de' Predicatori, Vescovo di Mondovì. Torino, cav. Pietro di G. Marietti, 1870. In-16° di pag. 84.*

Le pieux et savant Mgr Ghilardi n'a pas négligé de faire entendre sa voix zélée et toujours agréable pour démontrer, comme le dit le titre, que les craintes de quelques uns à propos de la définition de l'infaillibilité pontificale doivent plutôt se changer en joyeuses espérances de biens religieux et sociaux. Ces craintes sont, dit-il, que, dans le dépôt de la foi, on ne puisse trouver la vérité de l'infaillibilité assez claire pour qu'elle puisse être érigée en dogme catholique ; que la définition ne soit pas opportune par le triste temps qui court ; qu'elle puisse être un obstacle à la conversion des infidèles et au retour des hétérodoxes dans le sein de l'Eglise ; qu'elle diminue l'autorité des évêques, rende moins fructueux leur ministère pastoral et détruise entre eux cette harmonie qui donne tant de consolation et d'édification aux peuples ; quelle indispose les souverains et les rende plus hostiles à l'Eglise ; qu'elle produise des doutes dans la question de savoir quand le Pape parle *ex cathedra* ; qu'elle diminue le respect à la parole du Pontife ne parlant pas *ex cathedra* ; en somme qu'elle cause plus de mal que de bien dans l'Eglise et dans la société.

Et non seulement l'opuscule dissipe ces craintes en les convertissant en joyeuses espérances de bienfaits religieux et sociaux considérables ; mais, comme il ressort des paroles que nous avons citées, il traite aussi la question en elle-même, résout clairement et savamment les objections théologiques et historiques soulevées contre cette vérité catholique.

8. *Casus de Romani Pontificis infallibilitate*. Montereali, apud Ioseph Bianco 1870. in-16° piece. di pag. 34.

Le théologien chanoine Eula, directeur des conférences théologiques dans le diocèse de Mondovi, déjà connu de nos lecteurs pour d'autres petits volumes de Cas de Théologie que nous avons loués dans une autre circonstance, a publié récemment, en opuscule, le cas sur l'infaillibilité du Pape qui avait été résolu dans une de ces conférences. Les difficultés, résolues avec érudition, clarté et pureté de doctrine, sont les principales que l'on fasse contre cette vérité catholique et l'opportunité de sa définition.

9. *De Honorii I Romani Pontificis causa in Concilio VI. Dissertatio* Joseph Pennacchi, in romano studiorum Universitate Historiæ Ecclesiasticæ Professoris Substituti. Ad Patres Concilii Vaticani. Romæ. 1870. typis Iosephi Gentili. Un volume in-8o di pag. 288.

Cette apologie d'Honorius est une des plus complètes et des plus vigoureuses que l'on ait publiées jusqu'ici. L'auteur tient compte avec soin de tous les documents historiques concernant la cause de ce Pape ; non seulement il raisonne avec une logique très serrée sur les points les plus démonstratifs, qu'il sait découvrir avec une grande perspicacité dans les documents eux-mêmes, mais encore il procède, dans toute sa démonstration, avec une clarté et une lucidité peu communes. Et on lui trouve ces qualités aussi bien quand il défend Honorius que lorsqu'il réfute les difficultés contraires, ce qu'il fait plus particulièrement à la fin, en répondant à un opuscule latin accusant Honorius, que Mgr de Hefele, évêque de Rottenbourg, a fait publier à Naples chez les Frères De Angelis. L'espace nous manque pour exposer une à une les parties de l'ouvrage du professeur romain. Il y a deux chapitres, cependant, qui nous paraissent mériter

une considération spéciale : ce sont les plus essentiels de toute la controverse. Le 1er est celui où est démontrée l'orthodoxie des lettres d'Honorius ; les arguments allégués à l'appui ne sont certainement pas nouveaux, mais l'usage que sait en faire l'auteur est nouveau. Le 2e est celui qui a trait à la condamnation lancée contre Honorius par le VIe concile. Comme on le fait généralement aujourd'hui, il procède ainsi : étant admis que les PP. du VIe concile ont condamné Honorius comme hérétique formel (ce qu'il accorde, en quoi nous ne sommes pas complètement de son avis), il ajoute que leur sentence fut modifiée par S. Léon II dans l'acte de confirmation du concile, où il condamne Honorius seulement pour la négligence coupable qu'il a apportée à ne pas résister à l'erreur. Dans cette discussion, il envisage subtilement tous les côtés de la question, soit de la part du Concile, soit de la part du Saint-Siège ; enfin, dans une note très bien raisonnée, qu'on trouve à la fin du livre, sont exposées les raisons les plus probables pour lesquelles le Pape S. Léon a prononcé contre un de ses prédécesseurs une sentence qui, bien que tempérée de cette façon, ne saurait ne pas paraître extrêmement rigoureuse.

Quelques légères observations que nous soumettrons à l'illustre auteur ne diminueront en rien le mérite d'un ouvrage de cette valeur.

Il établit par de solides arguments que la lettre de Sergius à Honorius est manifestement infectée de fond en comble de monothélisme. Aujourd'hui que nous savons par d'autres documents que Sergius était à cette époque un monothélite fieffé, les expressions dont il se sert se révèlent à nous avec le sens hérétique qu'il a vraiment voulu leur donner. Mais il n'était pas de même lorsque Sergius avait la réputation non seulement d'orthodoxe, mais même de pieux évêque : alors, la présomption était toute en faveur de sa bonne foi, et il ne manquait pas de graves arguments dans la lettre en question pour croire qu'il professait le dogme catholique et pour interpréter bénévolement les quelques expressions mal-sonnantes qui s'y trouvaient. D'autant plus qu'on n'avait pas encore reconnu, dans le public, comme spécifiques de l'hérésie, certaines formules employées par lui et qui furent plus tard jugées telles. Or, il nous semble qu'il eût fallu

mettre sous un jour un peu plus clair ce point de vue de la lettre de Sergius, afin qu'on ne crût pas Honorius, ou presque de connivence avec l'erreur, ou du moins assez maladroit pour ne pas savoir discerner une doctrine manifestement coupable. Au contraire, après avoir fait cette remarque, on comprend très bien pourquoi Honorius ne conçut aucun soupçon à l'endroit de Sergius et ne chercha qu'à rectifier certains chapitres de son exposition qui lui semblaient ou peu exacts ou équivoques.

De même, d'après les paroles de l'auteur, on pourrait croire que Sergius ne s'engage pas formellement à faire cesser l'usage de la formule *une opération* de la part des dissidents, mais plutôt que l'interdiction de la formule *une ou deux opérations* n'avait en vue, à ses yeux, que les catholiques. Que Sergius fût résolu *in petto* à manquer à sa parole, on peut en être certain, mais il n'est pas moins certain que la promesse avait été faite dans des termes non équivoques. *Ad Sanctissimum Alexandriae Patriarcham scripsimus* (disait-il), *ut postquam unitatem cum his qui pridem separabantur, Deo auxiliante, composuit de cetero nullum permetteret unam aut duas proferre operationes in Christo Deo nostro.* L'interdiction est formulée par ces mots généraux *nullum permetteret* ; elle s'étend donc explicitement, non-seulement aux catholiques mais aussi aux dissidents. La conclusion est la même pour la chose prohibée : car, si l'interdiction du mot *deux* ne pouvait concerner que les catholiques, celle du mot *un* ne pouvait concerner que les dissidents. C'est ainsi en effet qu'Honorius l'entendait, et il n'avait aucune raison de supposer autre chose ; il ne louta et n'accepta ce tempérament que parce qu'il était proposé comme loi générale.

En outre, parmi les nombreux et très concluants arguments sur lesquels l'auteur se fonde pour prouver que l'*unam voluntatem* affirmée par Honorius ne doit s'entendre qu'en égard à la volonté humaine du Christ il y en a un que nous ne pouvons pas accepter. Le voici : “ *Si verba illa : Pater si vis, etc. ; et : Non quod ego volo etc., fuissent (in sententia Honorii) divinae voluntatis, (Honorius) Christum negasset omniscium, cum omniscius certe non sit ille qui nescit an possibilis sit subtractio passionis ali-*

cujus " (p. 137.) Mais pour que cet argument eût une valeur probante, il faudrait supposer que le Christ, en tant qu'homme, n'avait pas la science de toutes les choses, et notamment de la passion, ce qui, l'auteurne l'ignore pas, serait une grave erreur.

Enfin, il soutient qu'Adrien n'a pu, que par une erreur de fait, affirmer que le VI^e concile jugea Honorius en tant que l'autorité du Pontife Romain avait déjà précédé l'assemblée dans ce jugement, et que la cause de cette erreur fut que l'on trouve dans la lettre synodale de ces Pères à S. Agathon qu'ils ont condamné tous ceux qu'il avait condamnés, entre autres Honorius. De quelque façon que l'on veuille expliquer cette affirmation des Pères, il est indubitable aux yeux de tous les historiens, comme l'auteur le fait remarquer lui-même, qu'elle est sans fondement. Non-seulement S. Agathon ne condamna pas Honorius, mais écrivant précisément à ce même concile, il le loue d'avoir exhorté les patriarches de Constantinople à se désister de l'erreur, au moins en se taisant. Or, il nous paraît tout à fait improbable qu'Adrien II, à une époque où l'on avait non-seulement les documents que nous possédons, mais d'autres encore qui se sont égarés, ignorât une circonstance aussi notable de cet événement qui, pour avoir été extraordinaire et même unique dans l'histoire des Pontifes, n'a pu être oublié aussi facilement dans leur ville même.

Mais la question se résout assez naturellement si nous supposons, ce que nous avons pu à peine indiquer dans notre article (1), que S. Agathon ne mourut pas, comme on le croit généralement, en janvier 682, mais en janvier 681, lorsque le concile était à peine commencé, et que S. Léon II fut élu peu après lui. Nous apporterons deux preuves qui nous semblent tout à fait démonstratives. La première est la lettre de Constantin Pogonète au Pape S. Léon II, en date du 13 décembre 681. Donc, à cette époque, S. Agathon était mort, et comme on sait qu'il mourut le 10 janvier, il faut que sa mort ait eu lieu le 10 janvier 681. La seconde est une lettre de S. Léon II aux évêques d'Espagne,

(1) Un article de fond sur Honorius, que renferme cette même livraison (Note de la *Corr.*)

où il l
même
effet, c
on voi
chevée
faut r
Ceci p
formé
ment d
pour l
dont n
damna
que no

La
lettre s
dressée
bien q
681, il
nelle c
concile
pas rec
périale
concile
ils lui
une q
seule d
aussi l
sation
noriu
condat
Agath

où il leur fait savoir qu'il a nommé trois archevêques légats à ce même VI^e concile qui, on le sait, finit le 16 septembre 681. En effet, dans les trois dernières sessions (et surtout dans la dernière) on voit apparaître en qualité de légats, outre les anciens, les archevêques de Thessalonique, de Corinthe et de Crète. Donc il faut reporter la mort de S. Agathon au mois de janvier 681. Ceci posé, il est facile de comprendre que le nouveau Pontife, informé à temps par les légats de ce jugement formulé si brusquement contre Honorius, crut bon de ne pas s'y opposer, et ce, pour les mêmes raisons qui, comme l'auteur le dit dans la note dont nous avons parlé, l'induisirent plus tard à confirmer la condamnation de son prédécesseur, bien que modifiée dans la forme que nous disions tout à l'heure.

La plus grave difficulté contre cette hypothèse se tire de la lettre synodale qui, après la conclusion du concile, ne fut pas adressée à S. Léon, mais à S. Agathon. Mais remarquons que bien que S. Léon ait été élu en janvier ou peu après de l'année 681, il n'eut l'approbation impériale et ne prit possession solennelle de son pontificat que longtemps après la célébration du concile. Les Pères, donc, tous sujets de l'empereur, ne voulurent pas reconnaître S. Léon II pour Pape avant la confirmation impériale. Et alors, comme si S. Agathon, qui avait intimé le concile et lui avait tracé la règle de la foi, eût été encore vivant, ils lui adressèrent l'épître synodale, sachant bien que c'était là une question de forme et non de fond. Cette supposition, la seule qui cadre parfaitement avec l'histoire et la chronologie, a aussi l'avantage de purger les Pères du VI^e concile de l'accusation de fausseté pour avoir affirmé qu'ils condamnèrent Honorius déjà condamné par Agathon. Agathon ne l'aurait pas condamné, mais bien celui à qui était adressée la lettre écrite par Agathon.

1.

o
d
n
le
C

p
le
o
d
le
ra
à
le
p
“
v
p
je
a

tr
o
s
p

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales sur le *schema de parvo Catechismo*.— 2. Proposition et étude du *schema de Romano Pontifice*.— 3. Documents.

1. Dans le cours des deux semaines qui ont suivi la 3e session, on a tenu trois congrégations générales sur le *schema* disciplinaire *de parvo catechismo* proposé de nouveau à la discussion après les modifications y introduites à la suite des observations faites par les Pères. (V. le compte-rendu de ces 3 congrégations dans la *Correspondance*).

Et cependant le *schema* en question n'est pas encore expédié pour cela, car il reste à examiner les observations proposées par les Pères qui ont voté par *placet juxta modum*. Ces observations ou conditions ajoutées aux votes ont été recueillies par les Pères de la commission disciplinaire, imprimées et distribuées à tous les Pères, et une congrégation aura lieu le 13 mai où, après le rapport et le jugement de la commission, les Pères en viendront à la conclusion finale. Nous pouvons répéter ici ce qu'a déjà dit le *Vatican* (30 avr.), à propos de l'examen des modifications répétées dans les *placet juxta modum* concernant la 1e constitution : " La liberté du concile, que quelques journaux affectent de révoquer en doute, est en réalité si illimitée que l'on peut proposer plusieurs fois les mêmes amendements malgré une immense majorité. Y a-t-il un parlement au monde où l'on peut en dire autant ? "

2. Ainsi la seconde discussion *de parvo catechismo* a occupé trois autres semaines. Il est vrai qu'en même temps les Pères ont pu étudier chez eux avec leurs théologiens l'autre *schema* sur la primauté de l'infaillibilité du Pape. Les observations pour et contre que les Pères ont faites par écrit, recueillies et impri-

mées avec la relation des Pères de la commission sont une abondante matière de profondes études, et la seule vue de ces volumes distribués aux Pères suffirait pour convaincre les incrédules de la liberté dont jouit le concile pour l'exposition des opinions et de la maturité qui préside à la discussion de chacune. Le 13, après avoir mené à bonne fin la discussion du *parvo catechismo*, on commencera celle de la partie de la Constitution *De Ecclesia* qui regarde le Pontife Romain et ses prérogatives. Cette partie a déjà été proposée sous forme de constitution à part, comme une 1^e constitution *De Ecclesia* grâce aux instances répétées d'un très grand nombre de Pères. Ce mouvement épiscopal, comme l'a dit très bien le *Mnth* (mai, p. 619), ne peut procéder que de cet Esprit qui guide l'Eglise : il part du cœur même de l'Eglise catholique et nous rappelle ce mot des Croisades : " Dieu le veut " !

3. Pour faire connaître ce mouvement épiscopal, il nous suffira de publier ces trois documents ; dans le 1^{er}, les évêques demandent en très grand nombre la définition de l'infaillibilité ; dans le 2^e, ils insistent pour que l'on traite cette question avant toute autre ; dans le 3^e, ils remercient le Saint-Père d'avoir fait droit à leur demande :

I

Sacro Concilio Oecumenico Vaticano.

A sacra Oecumenica Synodo Vaticana infrascripti Patres humillime instanterque flagitant, ut apertis omnemque dubitandi locum excludentibus verbis sancire velit supremam, ideoque ab errore immunem esse Romani Pontificis auctoritatem quum in rebus fidei et morum ea statuit ac precipit, quæ ab omnibus Christifidelibus credenda et tenenda, quæque rejicienda et damnanda sint.

2.

Beatissime Pater,

Quum vehementiori in dies studio propagentur scripta, quibus Catholica traditio impetitur, Concilii dignitas labefactatur, fide-

lum mentes turbantur, ipsorum Episcoporum divisiones augentur, pax denique et unitas Ecclesiae gravius leduntur; quum aliunde instet tempus, quo necessarium forsitan erit, Concilii adunationes suspendere, ne proinde periculum immineat, ne insoluta remaneat quaestio quae animos agitat.

Ne diutius animae Christianorum omni vento doctrinae circumferri sinantur, ne hereticorum et incredulorum improperiis Concilium Oecumenicum et Ecclesia exponentur, ne irremediabile fiat malum, quod iam nimium ingravescere patet;

Infrascripti Patres Vestram Sanctitatem humillime et instantissime obsecrant, Pater, ut pro munere quod Ipsi a Christo Domino commissum est, oves et agnos pascendi, et pro officio quod Ipsi injunctum est, suos Fratres confirmandi, solum efficax remedium tantis malis adhibere dignetur, iubendo scilicet ut schema de infallibilitate Summi Pontificis sine ulla mora Concilii deliberationibus proponatur.

3.

Beatissime Pater,

Quanta fuit vis doloris, quo affecti ad Tuam Sanctitatem supplices accedere nuper coacti sumus, tanto nunc gaudio impellimur ad gratias Ipsi humillime agendas. Nuper scilicet, violenter instar turbinis opinionum venti mentes agitabant; Sanctae Sedis infallibilitas in signum contradictionis posita erat; et ita haec ejus prerogativa a plurimis oppugnabatur, ut eorum argumentis ipse Petri et successorum ejus primatus, petra nimirum Ecclesiae fundamentalis, impeteretur.

Inter haec Ecclesiae hostes exultabant; debiles in fide, scriptorum sive arte, sive auctoritate commoti, dubii haerebant; pii vero fideles omnes haud levi sollicitudine et moerore premebantur.

Malo demum nimis, cheu! ingravescenti efficax remedium attulisti, Beatissime Pater, dum decretum illud Concilio proponi permisisti, quo sola tanta procella sedari potest. Hac enim sola propositione moesti eriguntur animi, impugnatorum Sanctae Sedis audacia frangitur, et concordiae tam desideratae spes certa

oboritur. Hoc igitur Tuum verbum, Beatissime Pater, id in procellosa hac nostra aetate efficiet, quod olim in mari factum est, quando navis, dormiente Christo, tempestate quassabatur; Ipso vero surgente et ventis imperante. magna tranquillitas facta est.

Id ut quam citissime experiamur, Tua Sanctitas precibus coram Eo, ejus Vicarius es, fuis impetrabit; nos vero cum Tuis nostras preces jungemus, ut, quorum communis est causa, communis sit laetitia, et ut, Tuis praerogativis in tuto positis, nostram quoque in populos auctoritatem confirmatam esse gaudeamus.

Romae, in festo S. Petri Martyris, 1870.

1.

Con
très u
ologie

De
opuse
grand
graves
et de
ne fer
qu'on

La
peuple

“ V
bourg
serrer
Croix
divise
mi de
hiérai
d'amb
Hont
pas de
hiérai
encor
parmi

I.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. *Un opuscule d'un protestant de la Souabe.*

Concil und Jesuitismus, etc. (Concile et Jésuitisme ; questions très urgentes pour la direction du peuple allemand, par un théologien de la Souabe). Stuttgart, 1870 XII-164 p. in 8.

Deux sentiments diamétralement opposés percent dans cet opuscule : une grande crainte et une grande assurance : une grande crainte que le concile ne produise dans le monde de très graves changements au détriment du protestantisme, de la liberté et de la civilisation moderne ; une assurance impertubable qu'il ne fera rien, ne pourra rien faire et passera comme un météore, qu'on trouve d'abord effrayant, puis, au fond, inoffensif.

La préface du théologien débute par un cri d'alarme à tout le peuple allemand :

“ Voici se lever, dit-il, le jour d'une autre Confession d'Augsbourg, un autre jour de bataille décisive, où nous devons nous serrer tous comme un seul peuple de frères sous le drapeau de la Croix, mettre de côté tous les petits dissentiments qui nous divisent, nous unir comme un seul homme contre le grand ennemi du christianisme évangélique, c'est-à-dire la Papauté et sa hiérarchie, qui, aujourd'hui, avec de nouvelles forces et plein d'ambitieuses espérances, nous provoque à une bataille rangée. Honte à ces protestants tièdes et chancelants, qui ne rougissent pas de caresser l'antique Eglise, qui envient à Rome sa splendide hiérarchie, son fort gouvernement, ses rites pompeux ! Mais encore honte et malédictions à ces insensés, à ces négligents qui, parmi nous évangéliques, dorment tranquillement et conseillent

la paix là où la paix n'est pas possible, méprisant comme de stériles et ridicules efforts d'une puissance décrépite et presque morte les attentats actuels du Pape et de son concile ! O aveuglement funeste ! O indifférence et sécurité folles ! Le Pape a juré haine mortelle à toutes les libertés modernes, a jété le gant à la société actuelle ; à toutes ses conquêtes théoriques et pratiques, et se sert aujourd'hui de toutes ses forces, qui ne sont que trop puissantes, pour les combattre. Si jamais, donc, nous avons eu besoin, nous, protestants de cœur ou même simplement de nom, de nous secouer, de prendre une résolution, d'agir, de combattre vigoureusement, c'est maintenant. Aux armes, tous aux armes ! Cette plume devient entre mes mains une épée, grâce au grand amour que je porte à notre chère Eglise évangélique, à notre chère patrie allemande ; elle devient une épée parce que le concile s'apprête à faire la guerre à la foi évangélique, au progrès de l'humanité, à la consolidation de la nationalité (p. III, VI) ”.

Tout le monde peut voir percer dans cet exorde belliqueux et de feu une peur immense du concile, comme si, du concile, le monde protestant devait attendre sa ruine. Mais, quelques pages plus loin, cette peur se dissipe comme par enchantement pour faire place à une assurance et à une arrogance étonnantes :

“ Ce synode romain, reprend le théologien de Souabe, qui ne mérite pas le nom de concile œcuménique, ce synode papistique, composé en grande partie d'évêques serviles, convoqué pour proclamer l'infailibilité du Pape, c'est-à-dire sa divinité, et pour établir dans le monde entier, au moyen du Syllabus, un régime à la jésuite ; ce synode, que sera-t-il à la fin, que fera-t-il, que pourra-t-il faire ? Peu ou rien de bien. Dans l'Eglise Romaine-Catholique, il n'opérera à en juger d'après les apparences aucune réforme importante ; il confirmera les vieux abus et en fera naître de nouveaux. Le monde chrétien restera comme auparavant divisé en catholiques et en acatholiques sans aucun détriment pour les seconds. *Les protestants surtout n'ont rien à craindre du concile.* Ceux qui ont à craindre sont plutôt les catholiques sincères ; en effet, ils ont à redouter du concile la prépondérance du parti jésuitique et l'absolutisme de la curie ro-

maine. Les catholiques cultivés et libéraux, à cause des dogmes qui doivent être proclamés, se sépareront de plus en plus de leur Eglise et plusieurs l'abandonneront. Ainsi, le concile, loin de guérir les antiques scissions des Orientaux et des protestants en produira de nouvelles dans le sein du catholicisme. Pour la même raison, il rendra de plus en plus hostiles à l'Eglise les Etats, les gouvernements, tout le monde civil moderne, qui ne pourra jamais s'accommoder du *Syllabus*, de l'infaillibilité, du régime jésuitique et des antiquailles du moyen-âge. En somme, le concile ne fera de mal qu'à lui-même et à Rome. Rome prépare un grand *coup d'Etat ecclésiastique*, une *satyre colossale* un *gigantesque scandale*. Mais qu'elle prenne garde, elle prépare par là-même à la papauté une *crise* épouvantable : le concile attirera à la papauté une tempête dont elle ne pourra se remettre (p. 3, 7)".

Ainsi parle l'auteur dans le 1er chapitre, intitulé, *Haute attente du concile et sa véritable importance*. Voilà comment il rassure d'une façon tout à fait inattendue ses lecteurs, qu'il venait d'effrayer si terriblement. Dans les cinq chapitres suivants, il est également partagé entre la crainte et la confiance ; il parle par le menu de tout ce qui concerne le concile, en homme très-bien informé, surtout de la *Convocation du Concile*, où il y a une longue critique de la *Bulle Aeterni Patris*, de l'*Invitation aux Eglises schismatiques d'Orient* ; de l'*Avertissement aux protestants et autres catholiques de revenir à l'Eglise Romaine* ; des *Questions proposées au concile* ; de la *Position des catholiques éclairés (libéraux) et des gouvernements vis-à-vis du concile* ; enfin (dans un Appendice) il y a un curieux portrait du Pape régnant considéré sous le triple aspect d'*homme*, de *roi* et de *pape*. Presque à chaque page on voit la lutte des deux passions dont l'écrivain est possédé : dès lors, il n'est pas étonnant que sa plume ait une allure aussi incertaine, incohérente et essoufflée, et qu'elle ait parfois l'air d'être tenue par la main d'un homme ivre ou d'un forcené.

Entre autres symptômes d'épouvante, il faut signaler en premier lieu la peinture étrange qu'il fait, dans tout son livre des Jésuites. Pour lui, *concile* et *jésuitisme* sont presque synonymes :

le titre même qu'il a pris l'indique. Le concile a été et est entièrement l'œuvre des Jésuites ; ce sont eux qui l'ont imaginé, qui l'ont fait convoquer, qui le gouvernent, qui l'inspirent, qui en recueilleront tous les fruits et tout le triomphe, en imposant par ce moyen au monde catholique leurs doctrines favorites et leur régime tyrannique (V. p. 3, 29, 143, 147, 150, etc). Les Jésuites sont la bête noire de notre auteur, et le tableau épouvantable qu'il fait de leur puissance, de leurs artifices et de l'influence magique et maléfique qu'ils ont en tout, est quelque chose de ridicule, d'insensé. Cette terrible *garde noire* du Pape, laquelle commande à l'immense phalange du clergé catholique, il en a fait le dénombrement homme par homme, et il vous sait dire que, du général jusqu'au dernier fantassin, elle renferme 8,584 h. (et en effet tel était leur effectif au commencement de 1868), tous merveilleusement disciplinés et capables de n'importe quel exploit. Le *despotisme jésuitique*, la *tyrannie de la faction jésuitique qui domine à Rome*, les *tendances et les influences jésuitiques la politique ultramontano-jésuitique* et autres monstres de cette espèce sont évoqués à chaque instant par l'auteur, dans la fougue de son imagination (p. V. 29, 140, etc) pour l'épouvante de l'Allemagne. Enfin, son effroi atteint un tel paroxysme, qu'il ne voit pas d'autre parti à prendre que celui de bannir les Jésuites du monde entier. Après avoir crié contre la Prusse parce qu'elle a donné asile à ces *porte-drapeau de l'intolérance et du fanatisme*, à cette *peste qui empoisonne tous les pays où elle se répand*, il l'exhorte à les chasser pour toujours de son territoire, en lui proposant l'exemple récent de l'Italie et de l'Espagne, et en poussant même la précaution jusqu'à lui signaler les moyens les plus prompts de le faire (p. 154).

Les bruyantes invectives et les protestations furibondes de notre homme contre le concile et le Pape sont aussi un signe de peur, plus encore que d'autre chose. Qu'on lise la longue déclaration qu'il fait en son nom et au nom des protestants ses pareils (p. 84-90) en réponse à l'encyclique de Pie IX du 13 septembre 1868, et que l'on voie si la rage de l'hérésie pouvait employer un langage plus vénimeux. Après avoir appelé l'encyclique, qu'il avoue néanmoins être écrite dans les termes les plus doux et les

plus
infin
trop
Lut
et de
à l'in
tisme
à cra
rait-
des c

A
prote
des fi
desqu
lire c
suiv.
l'attit
mode
dèmes
et de
pagné
reproc
les ye
impui
ments
leur in
préven
et à pr
larmes
notam
Hohen
indolen
regard
sans s'
Rome
panique
eulanti

plus courtois, un monument d'*arrogance enouie et d'aveuglement infini*, il lui lance une bordée d'injures accompagnée d'une apostrophe au Pape tellement grossière, bilieuse et violente que dix Luther en rougiraient. Mais à quoi bon ce débordement d'insultes et de cris pour dire que ni lui ni les autres ne veulent se rendre à l'invitation de Pie IX, se faire catholiques ? Si le protestantisme, comme l'assurait tout à l'heure notre auteur, n'avait rien à craindre et ne craignait rien du concile, à quel propos pousserait-il contre le concile, par la bouche du théologien de Souabe, des cris si aigus et si furibonds ?

Au reste, si l'on veut avoir une idée de la fièvre que cause au protestantisme la grande assemblée des évêques catholiques, et des frissons qu'éprouvent ses plus zélés ministres, au nombre desquels figure certainement le théologien de Souabe, on n'a qu'à lire ce qu'il écrit à la fin du Ve et au VIe chapitre (p. 136 et suiv.) ; on n'a qu'à voir sous quelles vives couleurs il représente l'attitude menaçante et provocatrice de Rome contre le siècle moderne et contre les libertés qu'il a conquises, et la puissance démesurée que le *colosse romain* par le moyen de sa hiérarchie et de sa très-forte organisation peut déployer dans cette campagne ; on n'a qu'à prendre garde à la sévérité avec laquelle il reproche leur légèreté aux protestants qui ne veulent pas ouvrir les yeux au péril et rient du concile comme d'un effort vain et impuissant, à la vivacité avec laquelle il exagère aux gouvernements les dangers dont les décrets du concile les menacent et il leur inculque la *nécessité* de promptes et efficaces mesures pour prévenir ces dangers ; au zèle qu'il emploie à discuter lui-même et à proposer les moyens les plus appropriés à cette fin ; aux larmes qu'il verse sur l'insuccès des premières tentatives et notamment sur le grand *fiasco* de la célèbre note de M. de Hohenlohe ; aux cris auxquels il recourt pour secouer dans leur indolence la France, l'Autriche, l'Italie, tous les potentats, qui regardent tranquillement le concile sans chercher à le bâillonner, sans s'apercevoir de la *conjuración* gigantesque qui s'ourdît à Rome en ce moment *contre la législation moderne de l'Etat* ; à la panique enfin qui lui inspire ce cri d'alarme de la Rome antique *valeant consules ne quid detrimenti respublici capiat* et le pousse

à se recommander à la Prusse, à implorer d'elle protection pour le protestantisme, pour l'Allemagne, pour l'Europe pour le monde moderne tout entier contre le concile (p. 144-155).

Néanmoins, à travers ses accès de peur, notre théologien éprouve de temps à autre des accès de confiance qui lui rendent la vie, qui le remplissent d'assurance et de morgue. Alors on ne le reconnaît plus, tant il a changé de ton et de forme, tout à coup il a passé de l'abattement de l'effroi à l'exaltation de l'audace. Par exemple, la réponse des schismatiques orientaux à l'Encyclique de Pie IX et le triste refus par lequel ils ont répondu à sa *très amoureuse invitation* (c'est ainsi qu'il parle, p. 38) et ont trompé ses paternelles espérances, comble de joie notre bon protestant et lui rend ses sens. Il raconte par le menu et décrit avec une indicible complaisance toute l'histoire de ce refus ; il se complait à exposer les raisons pour lesquelles le schisme ne veut pas et ne voudra jamais (il l'espère du moins) se réconcilier avec Rome, et il triomphe de pouvoir conclure que toutes les tentatives du Pape et du concile pour l'union n'aboutiront qu'à une défaite, à un échec (p. 34-50.) La joie que lui cause la réponse des protestants à l'Encyclique de Pie IX les exhortant à revenir, à l'occasion du concile, à leur antique Mère, l'Eglise Romaine, est plus bruyante encore. Ici, se sentant chez lui, il s'étend, se donne libre carrière, remplit jusqu'à trente pages (p. 53-84) des *protestations énergiques* en réponse à l'Encyclique de la part des journaux, des assemblées, des consistoires, des ministres et écrivains de l'Eglise Evangélique en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France. De l'unanimité et de l'énergie de ces protestations, il déduit en premier lieu la merveilleuse *unité d'esprit* (p. 82) qui règne dans toutes les Eglises évangéliques, et, ces Eglises, il les réunit non point par le lien extérieur et matériel d'une seule foi et d'un seul culte, dont l'Eglise catholique a la sottise de se targuer, mais par le lien *plus sublime et spirituel* d'une même haine et d'une même aversion contre Rome ; en second lieu, il en déduit la consolante assurance que ni le Pape ni le concile n'aboutiront à quoi que ce soit de sérieux en ce qui concerne la conversion des protestants, lesquels continueront à protester aussi bien et mieux que jamais.

Mais, la plus grande consolation de notre théologien ne lui vient pas des protestans ni de leurs frères les schismatiques, mais bien, qui le croirait, des catholiques : de cette fleur de catholiques, entendons-nous bien, les plus éclairés, qui ont le bon sens et le courage de résister au torrent commun de l'ultramontanisme jésuitique ; qui déplorent le Syllabus et la guerre aveugle que Rome fait à la liberté et aux exigences du siècle moderne ; de ces catholiques aux hautes et généreuses pensées qui savent vivre en bons termes avec les évangeliques et reconnaissent en eux une parité de droits parce qu'ils font aussi partie de la grande famille du Christ ; de ces catholiques en un mot qui se font gloire de porter le nom de *catholiques-libéraux*. Notre homme a pour eux un amour et une tendresse incroyables. Il les salue dès les premières pages comme de puissants auxiliaires dans la guerre du protestantisme contre la *papauté moderne* (p. V) ; dans tout le cours de son livre, il n'en parle jamais sans faire les plus grands éloges de leurs personnes et de leurs doctrines. Il expose *in extenso* le programme des réformes que les catholiques libéraux voudraient obtenir du concile afin de moderniser l'Eglise ; il ne se lasse pas d'en louer la merveilleuse sagesse, et il ne peut pas s'empêcher, à cette occasion, de donner une *cordiale poignée de main à ces nobles hommes d'élite qui ont le courage de s'opposer résolument au courant dominant* (p. 93). Passant ensuite en revue les forces massées pour faire de l'opposition au concile il énumère en premier lieu les capitaines et les champions les plus célèbres de la phalange catholique libérale, en mettant à leur tête, — *obstupescite cæli !* — Garibaldi et Ricciardi (p. 139) ; derrière eux, Janus, le P. Hyacinthe (p. 94, 108) et d'autres du même genre ; il y a là certains illustres laïques et prélats qui rougiront de se voir et que nous voyons avec douleur ainsi accouplés. Enfin, bien qu'il ne se berce pas du fol espoir que l'opposition catholique-libérale, au concile, l'emportera sur le jésuitisme : cependant, de cette opposition, il tire la consolante espérance que le concile n'aboutira à rien, ou à peu près, de solide, que son œuvre sera même plutôt pernicieuse parce qu'elle provoquera parmi les catholiques de nouveaux schismes et de nouvelles apostasies (p. 143).

C'est en passant ainsi de la crainte à l'assurance, du découragement à la consolation, que l'auteur atteint le terme de son volume. Quelle est sa conclusion finale?...il serait difficile de le dire. Les derniers mots qu'il adresse à ses lecteurs sont bien, comme le prescrit l'art oratoire, des paroles d'encouragement et de triomphe, car il y prophétise que les *monstruosités* du concile produiront une réaction gigantesque au détriment et peut-être à la perte totale de l'Eglise Romaine (p. 155). Mais l'impression que garde le lecteur après avoir fermé le livre ne peut être qu'une impression d'effroi. L'effroi, en effet, domine chez l'auteur et déborde sous sa plume malgré les efforts qu'il fait pour le comprimer, bien qu'il se batte les flancs pour se donner du cœur et qu'il élève la voix pour faire parade de courage. Cet effroi, chez un homme de la trempe du théologien de Souabe, n'est qu'un involontaire hommage rendu au concile ; un aveu tacite de la puissance surhumaine qu'il a et aura dans le monde ; un témoignage d'autant plus éloquent qu'il est moins spontané, que le protestantisme de notre époque, s'agitant dans les convulsions de l'agonie, rend à la vitalité divine de l'Eglise catholique.

A ce point de vue, les catholiques doivent savoir gré à notre auteur du livre qu'il a écrit et de la fureur dont il s'est inspiré en l'écrivant. Mais, ce n'est pas là le seul titre qu'il ait à leur reconnaissance. Au milieu des innombrables erreurs qu'il débite à chaque pas et auxquelles on devait s'attendre de la part d'un protestant comme lui, en pareille matière, on trouve de précieuses vérités qui, sur ses lèvres, acquièrent un prix tout particulier et l'on peut rappeler avec fruit à bon nombre de catholiques. Nous ne parlerons que d'une seule, concernant l'infaillibilité du Pape.

Tout le monde sait qu'un des principaux épouvantails dressés par quelques illustres catholiques contre l'opportunité de la définition était celui-ci, qu'elle éloignerait de plus en plus de Rome les protestants et élèverait entre Rome et eux une insurmontable barrière. Or, voici ce que pense à ce sujet notre théologien de Souabe, qui est bien le protestant le plus tenace et le plus ardent qu'il y ait aujourd'hui sous la calotte du ciel. Sans doute, il nie toute espèce d'infaillibilité non seulement au Pape, mais à toute

L'Eglise : il ne reconnaît d'autre maître et juge infaillible que la Bible interprétée par chaque fidèle à sa façon. Mais en même temps il avoue que, pour un catholique, croire le Pape infaillible est la conséquence nécessaire de ses principes religieux : *Quiconque, dit-il, admet l'institution divine de la primauté de Pierre et de ses successeurs, finit par se sentir poussé plus avant, comme les Jésuites, par une certaine nécessité intime, de l'infaillibilité de l'Eglise à l'infaillibilité personnelle du Pape : c'est une conclusion logique de prémisses fausses* (p. 120). Développant ce thème dans les pages suivantes, il établit comme quoi, ces deux prémisses admises, de l'infaillibilité de l'Eglise et de la primauté du Pape, prémisses qu'il appelle fausses, mais que tout bon catholique, ajoute-t-il, doit tenir pour dogmes fondamentaux et qui ont constamment été tenues pour tels dans l'Eglise Romaine, il est naturel, très-raisonnable, nécessaire de reconnaître le Pape infaillible ; comme quoi l'infaillibilité de l'Eglise, pour pouvoir être traduite en acte, a besoin d'un *organe* déterminé, permanent, qui puisse en tout temps trancher par une sentence irreformable les doutes et les controverses de la foi ; comme quoi cet *organe* ne peut être que Celui qui a été institué par Dieu primat, dans l'Eglise, qui est le représentant de son unité, qui exerce dans l'Eglise le pouvoir suprême et universel ; comme quoi, dès lors, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il s'agisse aujourd'hui de proclamer l'infaillibilité papale, mais que l'on doit s'attendre d'un moment à l'autre à cette proclamation, *conséquence inévitable* de l'infaillibilité de l'Eglise ; comme quoi il est, à ce qu'il paraît, réservé au présent concile de tirer cette *dernière conclusion*, et aucun catholique ne saurait y trouver à redire ; comme quoi, dès lors, ils trouvent dans une position *très difficile* les catholiques-libéraux qui, d'un côté, admettent l'institution divine de la papauté et l'infaillibilité de l'Eglise, mais de l'autre, combattent l'infaillibilité du Pape ; comme quoi, enfin, ils ne peuvent sortir d'embarras que par un *outrageux aut-aut*, c'est-à-dire ou en niant carrément l'infaillibilité de l'Eglise et en se déclarant protestants, ou en acceptant résolument l'infaillibilité du Pape et en se montrant catholiques conséquents (p. 120-126).

Tels sont les sages jugements que le simple bon sens et un examen désintéressé de la question ont suggérés à notre protes-

tant théologien. Maintenant que ces zélés catholiques dont nous parlions tout à l'heure voient si vraiment l'infaillibilité papale est pour les protestants cette montagne infranchissable, ce terrible empêchement à la conversion que l'on se figure. Tout protestant qui veut se faire catholique doit en premier lieu accepter par nécessité l'infaillibilité de l'Eglise et la primauté du Pape ; mais, de ces deux prémisses, de l'aveu des protestants eux-mêmes, découle forcément l'infaillibilité du Pape ; donc l'infaillibilité du Pape ne saurait être par elle-même un obstacle à la conversion d'un protestant. Cette vérité, d'autres l'ont déjà mise en relief en s'appuyant sur des raisons et des témoignages d'un grand poids qui émanent d'évêques et de missionnaires très au courant du monde protestant : mais nous sommes heureux de la voir confirmée par l'autorité, très-probante en ce cas, de notre théologien de Souabe. En prenant congé de lui, nous aimons à pouvoir tempérer par quelques mots d'éloge le grand mal que nous avons dû dire non pas de lui, mais de son livre, et lui montrer par le fait que les Jésuites de Rome ne sont pas, après tout, des bêtes aussi noires qu'il les voit à travers les brouillards de son pays.

OPUSCULES POUR LA DÉFENSE DE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE.

1. De Mgr Cardoni.— 2. d'un anonyme.— 3. de O. A. Spitzen.— 4. du P. Cozza — 5. d'un théologien.— 6. de Mgr Freppel.

1. *Elucubratio de dogmatica Summi Pontificis infallibilitate*, par R. D. D. Josephum Cardoni, archiepiscopum Edessenum. Romae, typis *Civilitatis catholicae* 174 p. In-8°.

Dans notre revue habituelle ou plutôt dans les courtes notices bibliographiques que nous publions sur les écrits en faveur de l'infaillibilité pontificale, nous donnons le premier rang à cet docte traité qui, outre son mérite intrinsèque, a aussi le mérite extrinsèque d'avoir pour auteur Mgr Cardoni. La définissabilité de l'infaillibilité pontificale est établie par l'auteur avec une telle évidence qu'il a raison de dire que peu de dogmes de foi peuvent se démontrer à l'aide de témoignages plus abondants et plus lumineux (p. 44), et fournir des signes et des preuves plus clairs de leur origine révélée (p. 170). Bien que le but de ce traité soit d'exposer directement la vérité de la doctrine, plutôt que de réfuter les écrits opposés, cependant, dans le chapitre second, l'auteur résout pleinement les principales difficultés tirées de l'histoire ecclésiastique contre la vérité si triomphalement démontrée dans le premier. Ces deux longs chapitres, divisés en plusieurs articles, forment le fond de l'ouvrage. Le troisième chapitre roule sur les conditions requises de la part de l'objet et de la part de l'acte pour que la définition puisse se dire *ex cathedra* et par conséquent infaillible. Quant à l'objet, le docte auteur n'entre pas dans la question de savoir jusqu'où s'étend l'infaillibilité pontificale ; il se contente de dire que *Summus Pontifex in iis omnibus infallibilis est dicendus quae ad infallibile Ecclesiae iudicium pertinent* (p. 148). Et en vérité cela suffit

pour la question présente, qui a trait au *sujet* de l'infailibilité. Quand on aura prouvé que non seulement l'Eglise enseignant avec le pape, mais encore le Pape enseignant de sa propre autorité, est le sujet de l'infailibilité en ce qui concerne son objet primaire, qui sont les dogmes de foi, il est clair qu'il faudra en dire autant de l'objet secondaire, qui sont toutes les choses ayant trait à la foi, car l'infailibilité est la même soit dans le Pontife Romain considéré comme chef de l'Eglise, soit dans toute l'Eglise enseignante : par conséquent, les questions de détail sur l'ampleur et l'extension de cet objet trouvent place où il s'agit généralement de l'infailibilité promise à l'Eglise. Les difficultés que l'on peut faire sur l'objet sont les mêmes quant au Pape et quant à l'Eglise : dès lors dans la controverse spéciale de l'infailibilité du Pape, il n'y a pas lieu d'accumuler les difficultés communes à l'infailibilité soit du Pape soit de l'Eglise. Aussi voyons-nous que, presque toujours, les controversistes contre le gallicanisme se sont restreints à défendre l'infailibilité pontificale dans les dogmes de foi, non pas qu'ils voulussent la restreindre par là aux seuls dogmes, mais parce qu'ils voulaient écarter des questions qui, alors, n'étaient pas nécessaires. Et ainsi procède Mgr Cardoni, bien que, de temps en temps, il fasse allusion au principe général que l'infailibilité du Pape, comme celle de l'Eglise, s'étend plus loin, et bien qu'il défende le pape Vigile de tout reproche d'erreur non seulement en matière de dogme de foi, mais en matière de *fait dogmatique* (p. 109). Nous avons fait remarquer dans notre première livraison d'avril (p. 85) que certains controversistes, disputant sur le sujet de l'infailibilité, ne parlaient qu'incidemment, et parfois peu exactement de l'objet, avec d'excessives restrictions ou concessions polémiques, bien qu'ailleurs ils développent plus explicitement leur pensée. D'après cela et selon l'esprit de l'auteur, la thèse de l'infailibilité du Pape dans les dogmes de foi doit s'entendre dans le sens *positif* et non dans le sens *exclusif*, et cette restriction, *tunc solum*, que l'on trouve (p. 149.) dans une proposition complexe, doit se rapporter seulement à la première partie, c'est-à-dire à l'exclusion de la violence dans l'acte (*tunc solum quando nulla vi ac metu cogente*, etc.) et non à toute la proposition pour limiter aussi l'objet, car il faut que la proposition s'accorde avec ce qui est dit dans la

page p
prima
done
thedu
de la p
battere
en trois
faillibi
soient
mois t
la trad
qu'on
les Pap
giens a
toutes
fait tou
car la
ne défi
très co
le prés
indiqu
époque
pourvu
renforc
contre
la 2e,
tion de
mentie
afin de
Postque
tiam s
conclut
appare
libilis
diver

2. 1
Etatén
In 8. c

page précédente (148) de l'ampleur de l'objet de l'infailibilité et primaire et secondaire soit du Pape, soit de l'Eglise. Ayant donc effleuré les conditions requises pour une définition *ex cathedra* de la part de l'objet, il dit quelques mots de celles requises de la part de l'acte, et ici encore il prend plutôt à tâche de combattre celles qui sont induement exigées, et à cet effet il établit en trois paragraphes distincts que l'on ne peut exiger pour l'infailibilité des décrets pontificaux *in rebus fidei et morum* ni qu'ils soient faits en concile œcuménique, ni qu'ils soient acceptés au moins tacitement par l'Eglise, ni qu'on prouve leur conformité à la tradition de l'Eglise Romaine et des autres Eglises ; bien plus ; qu'on ne peut pas même exiger, pour la validité de l'acte, que les Papes consultent des évêques, des cardinaux ou des théologiens avant la définition, encore qu'ils soient tenus d'employer toutes les ressources de la prudence humaine, qu'ils les aient de fait toujours employées et soient disposés à les employer toujours car la promesse de l'assistance divine nous garantit que le Pape ne définira jamais rien sans examen préalable. Enfin, dans un très court chapitre, il expose l'opportunité de la définition dans le présent concile : même dans ces quelques pages nous trouvons indiquées deux raisons qui ont du nouveau : la 1^{ère}, que, à une époque où les gouvernements accordent la liberté de la presse pourvu qu'on ne porte pas atteinte au pouvoir, il convient de renforcer l'autorité des jugements pontificaux sur les erreurs contre la religion, erreurs dont cette liberté favorise la diffusion ; la 2^e, que les évêques eux-mêmes réunis à Rome pour la définition de l'Immaculée Conception demandèrent qu'on ne fit pas mention dans la Bulle du consentement des évêques, précisément afin de mettre en relief par là l'infailible autorité du Pontife : *Postquam Episcopi ex cunctis orbis catholici partibus collati sententiam suam in Bulla dogmatica redigenda protulerunt, omnes uno ore conclamarunt nullum in ea Bulla de Episcoporum consensu indicium apparere debere, sed Petrum per Pium loqui : atque ita sola infallibilis Summi Pontificis auctoritate decretum illud firmandum esse dixerunt* (pag. 171).

2. *Animadversiones in quatuor contra Romanæ Pontificis infallibilitatem editos libellos.* Neapoli, typis V. Manfredi MDCCCLXX. In 8, di pag. 114.

De même que le livre de Mgr Cardoni a pour but spécial de prouver l'Infaillibilité pontificale comme vérité révélée, le but de celui que nous annonçons est tout à fait polémique et de résoudre par de nouvelles réponses les difficultés proposées dans ces quatre opuscules récents :

1. *Observationes quaedam de infallibilitatis Ecclesiae subiecto*. 2. *De Summi Pontificis infallibilitate personali*. 3. *Causa Honorii Papae: scripsit Carolus Iosephus de Hefele Episcopus Rottenburgensis*. 4. (*Ad instar manuscripti impressum*). *Quaestio*.

De ce dernier, qui est imprimé, mais n'a pas été publié, nous n'avons point parlé ; aux trois premiers, nous avons consacré trois articles distincts dans les deux livraisons de mai. L'auteur des *Animadversiones* les combat aujourd'hui tous les quatre. Il attaque le premier, chapitre par chapitre, et, de temps en temps, il se tourne à droite et à gauche pour répondre aux objections des autres, qui sont en quelque sorte les auxiliaires du premier. La polémique est serrée et expéditive, sans artifice d'éloquence, sans compliment, mais une grande loyauté et une grande courtoisie y président, en sorte que si les auteurs des susdits opuscules voient leurs armes brisées entre leur mains ils ne peuvent se plaindre que de n'avoir pas de bonnes raisons, et s'ils voient souvent leurs armes retournées contre eux-mêmes, ils ne peuvent s'en prendre qu'à la logique. A en juger d'après le style, il nous semble que les quatre opuscules et les *Animadversiones* ont pour auteurs des allemands. Nous nous étendrions trop si nous voulions donner même simplement une liste des matières de ces *Animadversiones*, tant elles sont nombreuses et variées. Qu'il nous suffise de dire qu'il n'y a pas de difficulté tant soit peu apparente formulée dans les quatre opuscules qui ne soit résolue ici et parfois retournés avec talent et avec art contre les opposants.

3. *De Ontwikkeling der Kerkleer en's Pausen Onfeilbaarheid door O. A. Spitzen, Pastoor te Zwolle*. (Le développement de la doctrine de l'Eglise et l'infaillibilité du Pape, par O. Spitzen, curé de Zwoolle) Amsterdam, Kalverstraat, in 8. di pag. 97.

Ce docte opuscule en hollandais, du rév. curé Spitzen, ancien professeur au grand séminaire de Harlem, a été écrit en réponse

à la lettre
sujet ci-
réponses
néral.
thèses e
lide doc
comme
dans le
changen
les paro
Souvera
que, dan
loppeme
de la do
à trois d
dogmes
philosop
l'intellig
jamais d
en venir
la doctri
une de
déjà si
pas être
constatu
demmer
profusio
pratique
âges, no
plus en
provienn
d'esprit
tant un
l'évêqu
en relie
opportu

4. *D*
gica E
S. Bas

à la lettre de Mgr. l'évêque d'Orléans. Cependant, il traite le sujet ci-dessus avec une doctrine telle que, même après tant de réponses faites à cette lettre, il ne perd rien de son intérêt général. L'auteur l'a partagé en chapitre qui sont autant de thèses et qu'il prouve avec une érudition abondante et une solide doctrine. Dans le 1er, il démontre que l'Eglise peut définir comme dogmes les vérités qui se développent de plus en plus dans le dépôt de la foi. Etablissant une distinction entre le changement et le développement de la doctrine, il prouve, avec les paroles des Saints Pères, des plus graves théologiens et du Souverain Pontife lui-même dans la bulle dogmatique *Ineffabilis*, que, dans l'Eglise, sans qu'il y ait changement, il y a un développement et un progrès dans l'intelligence et dans l'exposition de la doctrine révélée. Il réduit philosophiquement ce progrès à trois opérations de l'intelligence qu'il appelle définitions des dogmes à l'appui de sa théorie, il prouve au moyen d'arguments philosophiques et théologiques que l'Eglise, en progressant dans l'intelligence et dans l'exposition des vérités révélées, ne peut jamais en altérer le sens naturel et original, et enfin qu'elle peut en venir à la définition solennelle. A un certain point de vue, la doctrine de l'infaillibilité du Pape se présente à nous comme une de ces vérités, bien qu'à un autre point de vue elle se trouve déjà si clairement exprimée dans la tradition qu'elle ne semble pas être un développement et un progrès, mais plutôt une simple constatation et une affirmation plus solennelle d'une vérité évidemment révélée. Dans le 2e chapitre, l'auteur déclare avec une profusion d'arguments 1. que l'Eglise a de tout temps reconnu pratiquement l'infaillibilité du Pape ; 2. que, dans le cours des âges, nous la voyons reconnue et affirmée avec une clarté de plus en plus grande ; 3. que les doutes élevés par les catholiques proviennent ou d'une fausse conception, ou d'inconséquence d'esprit, ou de faiblesse d'esprit ou de cœur. Dans le 3e, refusant une à une toutes les raisons alléguées si éloquemment par l'évêque d'Orléans contre l'opportunité de la définition, il met en relief les principaux motifs qui la font désirer comme très opportune par l'immense majorité des vrais catholiques.

4. *De Romani Pontificis auctoritate doctrinali. testimonia liturgica Ecclesiae Graecae*, a Josepho Cozza Luzzi. Monacho Ord. S. Basilii M.

De Romanæ Pontificis auctoritate disciplinari, testimoniis Ecclesiæ Græcæ comprobata, Disquisitio Josephi Cozza-Luzzi, Monachi Ord. S. Basilii M. Romæ, typis S. Congr. de Propaganda Fide, Soc. eq. Petro Marietti administro, 1870. In 16, di pag. 18 e di pag. 66.

L'illustre basilien P. Joseph Cozza-Luzzi a publié il y a quelques mois un précieux opuscule sur l'autorité *doctrinale* du Pape, en citant à l'appui les témoignages liturgiques de l'Eglise grecque. Nous en avons parlé dans notre première livraison de février. Il publie maintenant le second des deux opuscules ci-dessus, sur l'autorité *disciplinaire* du Pape ; de même que, dans le 1er, il nous a montré l'autorité doctrinale des successeurs de Pierre proclamée et célébrée dans la liturgie grecque comme parfaite dans son genre et partant comme exempte de toute erreur, dans le 2e il prouve que leur autorité disciplinaire est reconnue par les Docteurs de l'Eglise Grecque comme suprême dans son ordre, c'est-à-dire universelle sur toute l'Eglise et indépendante de toute autorité sur la terre. Cet excellent travail est divisé en trois parties. Dans la 1e, l'auteur allègue les textes de l'Ecriture Sainte au moyen desquels on établit que le Christ a conféré à Pierre, prince des Apôtres, la pleine et suprême juridiction sur toutes les Eglises, en faisant voir que ces textes sont interprétés dans le même sens par les Pères et les docteurs grecs. Dans la 2e, il s'applique à démontrer que la puissance de Pierre sur tous les évêques et sur toutes les Eglises a commencé dès le principe et continuera toujours dans ses successeurs, et ce non par droit ou coutume ecclésiastique, mais par institution divine. Pour confirmer cette vérité, il se sert ici, sans faire de distinction, des autorités et des documents des Pères latins et grecs. Dans la 3e, il recueille dans le même but les nombreux témoignages que fournit la seule Eglise grecque. Il cite les passages les plus célèbres des Pères qui ont illustré ces Eglises, depuis le 1er jusqu'au IXe siècles ; s'il ne va pas plus loin, c'est pour ne pas s'étendre démesurément et parce que ce fut à cette époque que s'introduisit le désordre dans les choses sacrées par la faute de Photius. Il confirme admirablement sa thèse à l'aide de quelques passages des patriarches antiques de

Cons
qué
empl
moins
la su
ils l'e
leur d
croya
dém
des a
lesqu
après
supr
du d
dissip
la vé
bilité

5
libili
In. 8

L
méri
élog
form
main
sonn
certa
ni le
sera
laïq
doit
sont
rant

6.
bonn
prof
Imp

Constantinople, entre autres de Photius lui-même, qui ont attaqué l'Eglise Romaine. Comme il l'établit, ces personnages ont employé plus d'une fois le même langage que les Pères grecs non moins célèbres par leur doctrine que par leur sainteté, et confessé la suprême autorité disciplinaire des Pontifes Romains, et cela ils l'ont fait parce qu'ils voulaient par là atteindre les fins de leur ambition ou parce qu'il leur semblait nuisible d'attaquer la croyance commune. Dans la dernière partie, il met le sceau à sa démonstration par l'argument indéclinable du fait, car il parle des autorités, des mémoires et des documents de toute sorte par lesquels l'Eglise grecque atteste que les Pontifes Romains, dès après S. Pierre, ont toujours exercé par des actes très certains la suprême autorité disciplinaire sur toute l'Eglise. Cet opuscule du docteur basilien et le précédent suffiraient à eux seuls pour dissiper les nuages que d'autres opuscules condensent autour de la vérité de la primauté de juridiction des Papes et de l'infaillibilité de leur magistère.

5. *Paris ou les Pères du Vatican. Lettres romaines sur l'infaillibilité, par le théologien d'un évêque au Concile.* Paris, Périsset 1870. In. 8. gr. di pag. 106.

L'auteur de ces lettres, adressées surtout aux jeunes gens, a mérité de Mgr. Manning, archevêque de Westminster, le bel éloge qu'il rapporte sur le frontispice d'avoir su revêtir d'une forme simple et populaire les grandes questions qui s'agitent maintenant dans la chrétienté et d'avoir en même temps assaisonné d'aimables plaisanteries les vérités qu'il expose. Il est certain que ni la sûreté de la doctrine, ni la lucidité d'exposition ni le brio et l'amenité du style ne manquent à ces 9 lettres, qu'il serait utile de traduire en italien et de répandre chez nous. Les laïques qui ont de bons sentiments y apprendraient comment on doit répondre aux sophismes que le vulgaire ignorant et présomptueux répète sans les entendre contre la vérité de l'*inerrantia* pontificale.

6. *Saint Irénée et la primauté du Pape, Leçon faite à la Sorbonne, actuelle par M. l'Abbé Freppel, doyen de Sainte Geneviève, professeur à la Sorbonne, actuellement Evêque d'Angers.* Rome, Imprimerie de la *Civiltà Cattolica*, 1870. In 8. di pag. 28.

On a été bien inspiré en imprimant à part cette belle leçon sur S. Irénée détachée du tome IV des leçons de M. l'abbé Freppel. Il faut la lire pour être convaincu que, de tous ceux qui ont commenté le fameux texte de S. Irénée sur la nécessité de se tenir avec Rome *propter potiore principalitatem*, personne plus que M. Freppel n'a su le mettre mieux en relief et en déduire la primauté et l'infailibilité des Pontifes Romains. Au lieu d'en donner un extrait, nous rapporterons les quelques mots par lesquels l'illustre prélat, dans sa première lettre pastorale, a rendu un nouvel hommage à l'infailibilité et aux prérogatives du Pontife Romain : *Docteur infailible, il courbe les intelligences sous le joug de la vérité ; législateur universelle, il impose aux volontés le frein de la discipline ; juge suprême, il jette à travers nos disputes et nos contradictions les arrêts irréfornables d'un tribunal sans appel.*

De
propo
Angel

Vo
ont ét
est en
la doc
Pape
Pontif
lemen
Pape
défini
l'Egli
Pape
choses
suprém
vidu c
fédéral
mine a

Et c
livre.
gatives
ce qui
chaque
Fausti
extensi

(1) p

(2) p

III.

UN OPUSCULE CONTRE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE.

De Pontificia infallibilitate, qualis in Concilio Vaticano definienda proponitur, Dissertatio theologica. Neapoli, typis fratrum De Angelis 1870. In 8. di pag. 42.

Voilà sans contredit le plus triste des libelles anonymes qui ont été distribués à Rome, et nous ne craignons pas de dire qu'il est empreint de sentiments qui ne sont rien moins que ceux de la doctrine catholique. Par exemple, il nie que l'autorité du Pape soit suprême dans l'Eglise : *Primali potestas Romani Pontificis non nisi abusive suprema dicitur* (1). Par là, non seulement il attaque le Ve concile de Latran, qui établit que le Pape a autorité sur tous les conciles, et celui de Florence, qui définit que le Pape a le plein pouvoir de régir et de gouverner l'Eglise Universelle ; mais il en arriverait aussi à nier que le Pape est le Chef de l'Eglise et le Vicaire du Christ : toutes choses qui ne peuvent être vraies si l'autorité du Pape n'est pas suprême. De plus, il loue et approuve la proposition d'un individu qui affirme que le gouvernement de l'Eglise peut se dire fédérale : *Si liceat gubernium ecclesiasticum aliquo speciali nomine designare posset pro systemate foederato haberi* (2).

Et en effet, telle est l'idée que l'on retire de la lecture de ce livre. L'auteur enfin exprime le vœu que l'on étende les prérogatives des évêques en sorte que, retenant l'union avec Rome en ce qui a trait à la foi et aux points principaux de la discipline, chaque Eglise nationale pourvoie à elle-même pour tout le reste : *Faustiora sperare licet, si nedom iura episcopalia minuerentur, ea extensionem quam in antiqua Ecclesia habebant recuperarent ; et*

(1) p. 18.

(2) p. 20.

manente vinculo cum unitatis catholice centro, Romana nempe Sede quoad fidem et generaliora disciplinae capita, permitteretur Ecclesiis nationalibus providere sibi, pro rerum locorumque adiunctis (1).

Quant à l'infaillibilité pontificale, il l'attaque avec acharnement, en altérant le sens naturel des textes de l'Écriture et en faussant la tradition ecclésiastique. Contre elle il emploie surtout cet argument pour lequel les Gallicans, nous ne savons pourquoi, ont tant de prédilection de nos jours : à savoir que les Papes se sont arrogé le droit de déposer les rois et ont essayé même d'ériger en article de foi leur suprématie universelle, comme il ressort de la Bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII : *Ipsi Romani Pontifices eam, quam sibi arrogabant potestatem, divinae ordinationi acceptam non modo retulerunt, sed eam sententiam in Fidei articulum erigere, quantum in iis erat, tentarunt Bonifacius VIII in Bulla Unam Sanctam post allatum praeclarum duorum gladiatorum exemplum, ita declaravit : Porro subesse romano Pontifici omnem humanam creaturam declaramus, dicimus, definimus et pronuntiamus omnino esse de necessitate salutis* (2) Laissons de côté l'insolence du langage qu'il emploie contre la plus haute dignité du monde, à laquelle tout catholique, quelque soit son rang, doit un profond respect. Il ne s'aperçoit pas, ce grand écrivain, que si ces arguments prouvaient contre l'infaillibilité du Pape, ils prouveraient aussi contre celles des conciles. Et en effet, pour ne citer que deux exemples, le concile général de Lyon fut le premier à condamner et à déposer l'empereur Frédéric II ; la bulle *Unam sanctam* fut confirmé par le Ve concile de Latran, sous Léon X. Il est bon de rapporter les paroles précises dont se servit ce pape pour renouveler et confirmer la bulle avec l'adhésion du concile : *Cum de necessitate salutis existat, omnes Christi fideles romano Pontifici subesse, prout divinae Scripturae et SS. Patrum testimonio edocemur, ac Constitutione fel. mem. Bonifacii Papae VIII, similiter praedecessoris nostri, quae incipit Unam Sanctam, declaratur ; pro eorumdem animarum salute, ac romani Pontificis et huius Sanctae Sedis suprema auctoritate* (3). *et Ecclesiae sponsae suae unitate et po-*

(1) p. 41.

(2) p. 26.

(3) Que l'anonyme remarque que l'autorité du Pontife Romain est appelée ici *suprema*, et ce, *sacro approbante concilio*

testate, C
innovamu
ment d'un
mation de
deux glai
est très c
corde aux
mais au
assistance
gnages de
poni debe
duorum in
minus ex
runt : — V
prorsus se
tentiam q
nime infie
nihil in c
dictamine
in Concili
rum Patri
ritus San
plus bas
dicunt, ha
clesia Sp
ploret, tu
adiurante
eam tut
necessitas
Sancti di
des décre

Cepen
les reput
selon, lui
consenter
les novat

(1) Corp

(2) p. 3

(3) p. 3

testate, Constitutionem ipsam, sacro praesenti Concilio approbante, innovamus et approbamus(1). Voilà donc l'autorité non seulement d'un autre pape, mais d'un concile œcuménique en confirmation de la bulle *Unam Sanctam*, sans en exclure l'exemple des deux glaives, sottement tournée en ridicule par l'anonyme. Il est très capable de dire que le concile aussi a erré, car il n'accorde aux conciles qu'une assistance nominale de l'Esprit-Saint, mais au fond il fait dépendre leurs décisions non pas de cette assistance, mais d'un examen plus ou moins attentif des témoignages des anciens Pères. Voici ses propres paroles : *Vix supponi debet Christum Concilia generalia respexisse, cum se in medio duorum in suo nomine congregandorum affuturum promiserit ; multo minus ex eo quod apostoli Spiritus Sancti donis cumulati scripserint : — Visum est Spiritui Sancto et nobis, — eadem verba in eodem prorsus sensu ab eorum Successoribus iure posse adhiberi. Assistentiam quidem Spiritus Sancti in Conciliis generalibus praebere minime inficior, sed rix ferenda est ista loquendi ratio, qua videretur nihil in Conciliorum decretis contineri, nisi quae Spiritus Sancti dictamine scripta fuerint ; cum ex eorum actis satis liqueat fidem in Conciliis in tuto positam esse, collatione testimoniorum antiquorum Patrum potius quam auctoritate quam ipsis competere, ex Spiritus Sancti assistentia derivatam, Concilia credidissent* (2) Et plus bas *Cum igitur Concilia se congregata esse in Spiritu Sancto dicunt, haec loquendi ratio aliud non probat quam, quod cum Ecclesia Spiritus Divini influxum, quo nunquam caret, semper imploret, tunc praecipue invocanda sit Divina Eius assistentia, qua adiuvante veritatem ab erroribus discernere meliusque aptissima ad eam tutandam adhibere possit ; quin tamen ulla fidelibus necessitas imponatur Conciliorum decreta tamquam totidem Spiritus Sancti dictamina accipiendi* (3). Voilà aussi annullée l'autorité des décrets des conciles.

Cependant, notre anonyme exalte l'importance de conciles et les répute l'unique moyen de trancher les questions de foi ; car, selon lui, le Pape, par lui seul, ne peut pas les définir et le consentement de l'Eglise dispersée est si difficile à constater que les novateurs pourraient toujours le nier : *Novatoribus semper*

(1) *Corpus Iuris canonici*, t. 2. *Decret.* 1. III, tit. VII. *De Conciliis*,

(2) p. 31.

(3) p. 33.

licebit eum denegare et aut Episcoporum incuriae aut metui, ne Pontificis decretis reniti viderentur, tribuere (1). Mais il prétend que, pour donner de la valeur aux décrets de ces conciles, il faut l'unanimité morale des suffrages et que les évêques d'une nation ne doivent pas être supérieurs en nombre à ceux d'autres nations. Il se livre ensuite à un curieux calcul au moyen duquel il convertit en italiens, au moins *aestimative*, tous les cardinaux, tous les évêques *in partibus* qui ont des charges à Rome, tous les vicaires apostoliques, tous les abbés et généraux des ordres religieux, et il en conclut que les Italiens et les réputés tels sont au nombre de 471 *accedere dicuntur, qui omnes, re bene perspecta, pro Italis, haberi debent* (2). D'où il conclut que si le décret de l'infaillibilité pontificale provoquait le dissentiment d'un grand nombre d'évêques d'autres nations, on ne pourrait par le regarder comme ayant de l'autorité, malgré la confirmation pontificale, qui n'a pas d'autre valeur que d'attester, si rien ne s'y oppose, que les choses ont procédé régulièrement au concile (3). Voilà une opinion vraiment horrible et que les gallicans les plus avancés n'ont jamais osé soutenir.

Un libelle de ce genre n'a pas besoin d'être réfuté. Il suffit, pour qu'il le soit, d'en exposer les doctrines.

[1] p. 34.

[2] p. 35.

[3] *In his rerum adinvenietis, decretum de Pontificia infallibilitate, modo feratur repugnantibus magno numero aliorum nationum Episcopis, non poterit haberi pro testimonio universalis Ecclesiae, fidem quam a maioribus acceperat tradentis; quavis ei etiam accesserit Pontificia confirmatio, quae rerum naturam non mutat, sed ni aliud obestet, solemniter testatur omnia in Concilio rite facta fuisse*

1. de l'abbé
anonym
d'un ar
10, da

1. *La*
tinet, *Ve*
moria del
Piacador

Le cho
bonne per
cellent ou
compte.

2. *H C*
moderna.
Tommaso
raccolta p
pag. 18.

L'illust
les maux
que la cré
indique co
guérir. C
de vérités
chose dan

3. *L'E*
Christoph

IV.

Opuscles religieux-sociaux.

1. de l'abbé Martinet.— 2. de Mgr Salzano — 3. de l'abbé Christophe.— 4. d'un anonyme.— 5. d'un autre anonyme.— 6. du chanoine Degiovanni.— 7. d'un anonyme.— 8. de l'avocat Grassi.— 9. du baron D'Ondes-Reggio.— 10. du chanoine Labis.

1. *La società al sospetto del Concilio: opera dall' ab. Martinet, Versione de canonico P. F. Lobetti, dedicata alla memoria del benemerito tipografo Pietro Ficcadori.* Parma, tipogr. Ficcadori 1870. In 16. di pag. XXIV-320.

Le chanoine Lobetti et l'imprimerie Ficcadori ont eu une bonne pensée en faisant et en éditant cette traduction de l'excellent ouvrage de l'abbé Martinet, dont nous avons rendu compte.

2. *Il Concilio ecumenico, unico rimedio ai mali della società moderna. Discorso recitato all' Arcadia in Roma da Mons. Fr. Tommaso Michele Salzano, Vescovo di Tanes.* Napoli, dalla raccolta periodica religiosa *La scienza e la fede*, 1870. In 8. di pag. 18.

L'illustre évêque de Tanes, après avoir décrit en substance les maux qui affligent la société moderne, maux provenant de ce que la créature veut vivre totalement affranchie de son créateur, indique comment le concile offrira à la société le remède pour en guérir. Ce remède consiste dans la mise en relief de cette somme de vérités théoriques et pratiques qui a la vertu de remettre toute chose dans l'ordre établi par Dieu.

3. *L'Eglise catholique et la société moderne par M. l'Abbé Christophe, chanoine de la primatiale de Lyon.* Lyon, P. N.

Le but de ce travail est d'exposer l'état des questions qui s'agitent en ce moment, surtout à l'occasion du concile, entre l'Eglise et l'Etat, par suite de la nouvelle organisation civile des peuples sous le régime des constitutions modernes. Le dualisme résultant de la prétendue séparation de l'Eglise et de l'Etat, du citoyen et du chrétien, est en vérité la plaie qui, grâce aux principes de 1789, désole les nations catholiques. La première conséquence, dit l'auteur, est l'opinion que l'Eglise n'est nullement nécessaire à la société, et que celle-ci peut tout faire à merveille sans elle, c'est-à-dire en se passant de la religion. La seconde conséquence est l'opposition entre l'esprit et le désaccord entre les principes des deux sociétés. La troisième est l'hostilité de la société civile contre l'Eglise. Nous voilà déjà, poursuit l'auteur, à cette dernière conséquence. Le but de ce travail est donc de montrer l'injustice des accusations portées contre la société et contre l'Eglise ; puis de prouver que si, aujourd'hui, il y a un mur de séparation entre l'Eglise et la société moderne, ce n'est pas l'Eglise qui a élevé ce mur ; enfin de faire voir qu'une conciliation est impossible à moins que la société ne retourne aux principes de la bonne foi, du respect et de l'équité. Cet ouvrage peut être regardé comme la continuation d'un autre excellent travail du même auteur, *Le concile œcuménique et la situation actuelle*, que nous avons déjà loué.

4. *I Girondini della Chiesa*. Bologna, tip. Felsinea. In 16. di pag. 62.

C'est un ingénieux parallèle contre les Girondins du siècle dernier, qui préparèrent la terrible révolution française, dont ils furent plus tard les victimes, et ces semi-catholiques, semi-rationalistes et semi-maçons qui se remuent maintenant, à l'occasion du concile, pour que l'Eglise accepte aussi les nouveaux principes et se prépare aussi un 1789. Cet opuscule, écrit par une très pure plume italienne, a été goûté non seulement en Italie mais encore en France.

5. *La moderna incredulità al cospetto del Concilio generale vaticano*. Roma, coi tipi della *Civiltà Cattolica* 1870. In 16. di pag. 22.

L'
de m
cision
forme
mont
avant
juster

6.
ecume
tolico.
Bolog

Cet
dans
ne ve
protes
des lo
de cha

7.
Frères

La
matér
L'aut
libre
l'exan
bon et

8. /
Giov
dell'I

On
dèles
peuver
le sur

9. D
Tornat
di alen
Firenz

L'auteur, cherchant où va le siècle actuel en fait de religion, de morale et de politique, examine brièvement, mais avec précision tout le système de la moderne incrédulité dans ses diverses formes de rationalisme *positiviste, matérialiste et naturaliste*, et montre comment le concile doit l'écraser. L'opuscule a paru avant la publication de la Constitution conciliaire *de fide*, qui a justement renversé de fond en comble ce système satanique.

6. *Risposta ad un libero pensatore in occasione del Concilio ecumenico, per il canonico Rinaldo Deggiovanni, missionario apostolico, priore dell' Archiospedale della Consolazione in Roma.* Bologna, tip. pont. Mareggiani 1869. In 16. di pag. 62.

Cet opuscule redresse une à une toutes les idées fausses émises dans une lettre par un pauvre comte devenu libre-penseur, qui ne veut plus de la foi pour l'individu et pour la société et qui proteste contre le concile parce qu'il doit dieter des doctrines et des lois au genre humain. La réponse est pleine de science et de charité chrétienne.

7. *L'avenir social devant le Concile.* Avignon, Aubanel Frères, 1870. In 8. di pag. 37.

La pensée développée dans cet opuscule a trait aux secours matériels dont a besoin le Saint-Siège dépourvu par la révolution. L'auteur développe un plan d'*Association chrétienne, auxiliaire, libre pour le Denier de S. Pierre*. Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner, mais il est certain qu'il a été inspiré par un esprit bon et religieux.

8. *Il Concilio vaticano et il laicato cattolico. Lettera dell' avv. Giovanni Grassi al Barone Nicola Taccone Gallucci.* Modena tip. dell'Immacolata, 1870. In 8. picc. di pag. 21.

On trouve indiqués les divers devoirs que les bons et zélés fidèles ont à remplir envers le concile et la façon dont les laïques peuvent exercer utilement un apostolat pratique pour restaurer le surnaturel dans la société civile.

9. *Discorso del barone d'Ondes Reggio sul Concilio Vaticano, Tornata della Camera dei deputati 28 Marzo 1870. Coll'aggiunta di alcune riflessioni sull'azione incivilitrice del Concilio ecumenico.* Firenze, tip. eredi Cotta, 1870. In 8. picc. di pag. 27.

Nous sommes heureux d'annoncer cette belle et éloquente profession de foi catholique faite par l'illustre baron au parlement de Florence pour la défense du concile Vatican. C'est la seule consolation que l'Eglise ait reçue d'un membre du gouvernement d'Italie depuis l'ouverture du concile. Les présidents des nombreux cercles de la *Société de la jeunesse catholique italienne* se sont réunis pour adresser à l'illustre député catholique une lettre de félicitations bien méritées.

10. *Le libéralisme, la Franc-maçonnerie et l'Eglise catholique* par le chanoine Labis, professeur de théologie. Deuxième édition. Bruxelles, V. Devaux. 1870. In 8. di pag. 363.

Nous mettons fin à ces comptes-rendus en annonçant simplement, pour le moment, cette œuvre insigne qui mériterait un long article. Bien qu'elle n'ait pas été écrite directement en vue du concile, l'occasion du concile lui communique un intérêt plus vif et spécial. Le titre même montre l'ampleur du sujet. Dans la 1^e partie, il est question du libéralisme et de la franc-maçonnerie, et on met en lumière la subordination du premier à la seconde, dont on révèle la constitution, la doctrine, le but, les moyens et les conséquences sociales et politiques ; après quoi on montre la sagesse divine de l'Eglise et l'aveuglement de certains gouvernements en égard au libéralisme maçonnique. Dans la 2^e, il est question de l'Eglise, de son origine et constitution divine, de ses rapports avec l'Etat, de ses pouvoirs et droits divins et consacrés par le droit public des nations civiles et par les principes constitutionnels, et enfin des devoirs des catholiques, des individus et des Etats envers elle, surtout dans la lutte sociale et constitutionnelle de notre époque. La lumière de la doctrine s'unit ici à l'ardeur de la charité, et la vérité des principes théoriques à l'utilité des applications pratiques. L'ouvrage n'a pas besoin de nos éloges : il porte en tête les lettres d'approbations des évêques de Liège, de Namur et de Tournay et un bref du Pape. Enfin, chose qui en fait aussi l'éloge, la 1^e édition a été vite épuisée. Nous faisons des vœux pour que la 2^e se répande encore plus abondamment non seulement en Belgique et en France, mais encore en Italie.

II.

INVITO SAGRO

De S. Em. le Cardinal-vicaire pour la neuvaine et l'octave de la Pentecôte.

Constantin, par la miséricorde divine évêque de Porto et Sainte-Rufine, etc., etc.

La plus grande puissance morale de l'humanité est renforcée dans la prière *nilhil potentius homine orante* ! (Chrys. sup. Math. 18.) Dieu est plus généreux de ses grâces, quand les hommes mettent plus d'empressement à reconnaître qu'il est le dispensateur de toute lumière, de tout don, de tout bien. Par la prière nous pouvons, en quelque sorte, disposer non seulement de nous, mais encore de la destinée des peuples, des nations et du monde : *precibus nostris*, a osé dire S. Augustin, *obedit Deus* ! (De Mirabo S. Ser. 1. II)

Ce n'est pas autrement que, dès le principe, l'Eglise a reçu le Paraclet régénérateur de l'univers. Il était promis ; il était déjà prêt à descendre ; mais il ne serait pas venu si la prière ne l'eût sollicité. Avant tout l'Eglise a dû se recueillir en prière dans le Cénacle : prières fortunées relevées par la présence, par les exemples, par la vertu de la *Mère Bienheureuse de Jésus-Christ* ! Là même, la prière a donc accompagné les premiers actes, les premières sollicitudes de Pierre et de l'Apostolat : aussi, est-elle devenue le premier devoir de l'Eglise naissante, et a-t-elle précédé l'accomplissement des prophéties, la prédication de l'Evangile, la confusion du Judaïsme, la conversion des Gentils, l'action et les prodiges de l'Esprit-Saint.

C'est aujourd'hui vous, ô Romains, et avec vous tous ceux qui dans ces murs, se rassemblent dans un même esprit de foi et de piété, qui êtes invités (aux jours fixés-ici) à imiter avec zèle les Apôtres et les Disciples qui ont persévéré dans la prière, avec la Vierge Marie, depuis l'Ascension du Rédempteur jusqu'au jour glorieux de la Pentecôte.

Le Père de tous les fidèles, le Vicaire de Jésus-Christ exhorte à des prières générales sa chère ville de Rome, centre de la foi Evangélique, actuellement le siège du Concile œcuménique, ce lieu que la puissance de l'Enfer ne peut contempler sans frémir et qui soutient les espérances et les désirs des justes.

Les saintes réunions de l'Episcopat ont toujours été accompagnées de prières publiques et d'autres œuvres d'humilité chrétienne ; depuis près d'un an, au sujet du Synode général, le Souverain Pontife a concédé un Jubilé universel, dont la durée est fixée à celle du Synode même. A cette fin, dans les offices de chaque jour on invoque le Paraclet et l'intercession des Saints. D'autres pratiques ont été ordonnées à l'époque de l'inauguration de la vénérable assemblée. Mais, pendant la suite de ses travaux, cette assemblée doit être soutenue par des prières plus humbles et plus ardentes de toute la chrétienté, et principalement de Rome, qui donne aux peuples l'exemple de toutes les œuvres pieuses et qui, la première, doit avoir à cœur le grand acte du Vatican. Pour une si grande entreprise, et pour lui obtenir les secours qui peuvent et qui doivent la rendre féconde, aucune supplication ne peut-être superflue : de cette sorte, plus se prolongera cette lutte de l'Eglise contre le monde, plus la victoire sera grande, et plus, comme dit S. Grégoire le Grand, la palme triomphale sera méritée : *labor protrahitur pugnae, ut crescat corona victoriae !* (S. Greg. Mer. XXVI. 15).

Ainsi Sa Sainteté veut et ordonne que nous promulguions en son nom les dispositions suivantes afin qu'on implore avec une ardeur toujours plus grande les illuminations de l'Esprit Saint pour le Concile actuel, et les miséricordes célestes pour le monde.

1° Du jour de l'Ascension à celui de la Pentecôte, aux Bénédictions données avec le T-S. Sacrement, dans toutes les églises, on chantera un *Veni Creator Spiritus* avant le *Tantum ergo*.

2° De la Pentecôte au dimanche de la Trinité, le S.-Sacrement sera, tous les jours, exposé à l'adoration des fidèles, de quatre heures du soir jusqu'à l'*Ave Maria*, dans une des basiliques ou églises indiquées. On terminera l'office avec les Litanies des Saints et les oraisons qui se récitent tous les dimanches pendant le Concile, le *Veni Creator Spiritus*, le *Tantum ergo* et la bénédiction solennelle.

3° Pendant l'octave de l'exposition du T.-S. Sacrement, les Corporations des Cleres séculiers, ainsi que toutes les pieuses Institutions et Confréries de la ville sont invitées à le visiter processionnellement ; celles qui sont indiquées ci-après doivent sortir au jour fixé.

Sa Sainteté, pour exciter les fidèles à s'unir plus ardemment à ces prières générales, accorde l'Indulgence partielle de sept ans pour chaque fois, à quiconque prendra part aux Processions, et l'Indulgence plénière à ceux qui, confessés et communies, visiteront pendant quatre jours le Saint Sacrement.

Les personnes vivant en communauté doivent pour gagner ces indulgences, visiter le SS. Sacrement dans leur église ou chapelle, en récitant les prières ci-dessus indiquées et en observant les œuvres que leur enjoindront leurs propres confesseurs.

Vous imiterez ainsi, ô Romains, dans ces mémorables jours qui précèdent et suivent la Pentecôte, vous imiterez les premières prières de l'Eglise unie à Marie dans le Cénacle de l'attente. Si vous priez avec pureté, avec confiance, avec un concours exemplaire, avec une entière ferveur, vous verrez, et les nations verront, la puissance merveilleuse de l'Esprit Saint. Alors arrivera et sonnera l'heure fortunée pour notre siècle ! Cet Esprit de sagesse et d'intelligence, de bon conseil et de force, de science et de crainte de Dieu, de piété et de toute grâce, envahira et remplira de toutes parts l'enceinte sacrée où siègent, présidés par le Successeur de Pierre, et protégés par la Mère de Dieu, les Maîtres de son Peuple ; et la voix de la vérité, la proclamation de la Loi d'amour sortira et pénétrera du seuil du Vatican dans le cœur de la société ; comme en ce jour où, grâce aux prières continu-

elles des premiers fidèles, ce même Esprit-Saint a rayonné du Cénacle de Jérusalem aux confins du monde, pour en changer le misérable aspect et devenir l'instrument d'une création nouvelle.

Donné en Notre résidence le 19 Mai 1870.

C. Epis. Portuen. et S. Rufinae Card. PATRIZI S. R.
C. Praef.

Placido. Can. Petacci Segretario.

Voici la liste des jours et des églises où aura lieu d'adoration :

Dimanche 5 juin. S. JEAN DE LATRAN. Archiconfréries de Ste Marie du Rosaire, de S. Clément — de Ste Marie du Carmel, des Tre Cannelle — de Ste Marie de la Neige, du Colysée — du S. Nom de Marie, du Forum de Trajan — de S. Joseph des Charpentiers, de la prison Marmertine — de la B. Rita da Cascia, de l'Araceli.

Lundi 6 juin. S. PIERRE DU VATICAN. Archiconfréries du T-S. Sacrement, de S. Spirito in Sassia — du T-S. Sacrement, de S. Jacques Scossacavalli — du T-S. Sacrement sous le vocable de la Clémence, de Ste Marie in Trastevere — du T-S. Sacrement, de S. Michel du Borgo — de Ste Anne des Palefreniers — de C. Gilles, du Borgo.

Mardi 7 juin. STE MARIE MAJEURE. Archiconfréries de Jésus, Marie et Joseph, de S. Nicolas in Arcione — de Ste Marie des Douleurs, aux Monti — de Ste Marie de Lorette des Fornari, à la Colonne Trajane — des SS. Anges Gardiens — de S. Jean Baptiste des néophytes, aux Monti — de S. François de Paule, à la Suburra.

Mercredi 8 juin. S. CHARLES AU CORSO. Archiconfréries du T-S. Sacrement, près de S. Andrea delle Fratte — du T-S. Sacrement et de Ste Marie des Douleurs, de S. Thomas in Parione — du S. Crucifix, de S. Bonaventure des Lucquois — de Ste Marie in Via, de la place Poli — de la Piété de la nation florentine, de la rue del Consolato — de S. Antoine de Padoue, de Ginnasi.

Jeudi 9 juin. S. ANDREA DELLA VALLE. Archiconfréries du S. Cœur de Jésus, de SS. Vincent et Anastase alla Regota — de Ste Lucie, du Gonfalone — de S. Julien, des missions urbaines — des SS. Faustin et Giovite des Bressan, à via Giulia — de Ste Catherine de Sienne, à via Giulia — de S. Eloi, des Fornari.

Vendredi 10 juin. EGLISE DU JESUS. Archiconfréries du T-S. Sacrement, de la via Belsiana — du T-S. Sacrement de Ste Marie in Cosmedin — du T-S. Sacrement, de S. Nicolas in Arciene — du S. Sacrement et de S. André, de Ste Cécile — du T-S. Crucifix des Agonisants, de S. Nicolas des Prefetti des SS. Barthélémy et Alexandre, des Bergamasques.

Samedi 11 juin. STE MARIE IN VALLICELLA. Archiconfréries du T-S. Sacrement, de Ste Marie ad Martyres — du T-S. Sacrement, de S. Marcello — du T-S. Sacrement et des cinq Plaies de N. S. J. C. — de Jésus Nazaréen, de Ste Hélène des Cesarini — du Divin Amour, de S. André della Valle — des SS. Ambroise et Charles, des Milanais.

Dimanche 12 juin. STE MARIE AD MARTYRES. Archiconfréries de la Ste Trinité, des pèlerins — du S. Cœur de Jésus de S. Théodore — de la Nativité de Jésus et des Agonisants — de Ste Marie, de l'Oratoire et de la mort — des Stigmates de S. François — de S. Roch, de Ripetta.

1. C

tel
Se
68

du
e i
a
bie
Be
tra
fix
cè
Pi

III.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales.— 2. Nécrologie.— 3. Départs d'évêques.— 4. Nouvelle liste officielle des Pères du Concile.

(Voir le *Giornale di Roma* et la *Correspondance de Rome*).

I.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Opuscule du P. Ludovic de Castelplanio.— 2. du P. Knox.

1. *De controversia infallibilitatis* per Fr. Ludovicum a Castelplanio, ex Ordine Minorum Observantia Episcopi Terracinae, Setia et Priverni theologi. Neapoli ex typ. Accattoncelli, 1870. 68 p. in-8.

En annonçant dans le volume précédent un autre opuscule du P. Ludovic de Castelplanio, *Il Concilio ecumenico vaticano e i cattolici liberali*, nous avons dit en termes simples et sincères : " Nous ne connaissons pas d'autre livre qui ait dit tant et aussi bien en aussi peu de pages au sujet du libéralisme catholique." Beaucoup de lecteurs en diront autant, maintenant, du *De controversia*, surtout à cause de l'ordre des idées que suit l'auteur en fixant l'état de la question sur le sujet de l'infaillibilité : il procède *a notioribus ad minus nota*. Les principes dogmatiques de l'infaillibilité de l'Eglise, dit-il, sont le point de départ de la

voie qui aboutit à la définition de la controverse de l'infaillibilité personnelle du Pontife Romain. Le dogme de l'infaillibilité de l'Eglise enseignante, c'est-à-dire du Chef et du corps des pasteurs, est comme la clef du sanctuaire du Pontife. Voilà pourquoi il commence par établir ces principes dogmatiques.

C'est un dogme de foi qu'il y a dans l'Eglise un pouvoir plein, universel, infaillible. L'infaillibilité du magistère est une propriété active de l'Eglise, laquelle constituée maîtresse par Jésus-Christ avec la même mission et autorité que lui, enseigne avec son magistère actif infailliblement ; et de cette infaillibilité *active* procède l'infaillibilité *passive* qui convient à tout fidèle fermement attaché à l'Eglise. De là la distinction entre l'Eglise *enseignante* et l'Eglise *enseignée*. Quant aux parties ou éléments de cette infaillibilité active, bien qu'elle soit en elle-même une prérogative très-simple et indivisible consistant essentiellement dans le droit divin du magistère, elle contient pourtant comme éléments intégraux le témoignage de la vérité et le jugement pour trancher les controverses et condamner les erreurs. Aussi a-t-on coutume d'appeler l'Eglise *testis, judex et magistra*.

Ici l'auteur distingue l'infaillibilité de l'impeccabilité ; l'assistance de l'Esprit Saint de l'inspiration ; il assigne la cause *efficiente* de l'infaillibilité, qui n'est autre que l'assistance promise du Saint Esprit, Esprit de vérité ; la cause finale *prochaine* et *immédiate*, qui est la connaissance de la vérité pour obtenir le salut éternel, et dès lors la cause finale *dernière*, qui est la gloire de Dieu et de son Christ. Il définit en outre selon la volonté du même Christ la matière ou *objet* de l'infaillibilité. Arrivant spécialement au *sujet*, sans parler encore de l'infaillibilité personnelle, il déclare que le sujet collectif de l'infaillibilité n'est autre que l'Eglise enseignante, c'est-à-dire le Pontife Romain et avec lui les évêques soit dispersés sur leurs sièges soit réunis en concile. Les docteurs sont nombreux, mais le sujet de l'infaillible magistère est un et indivisible : l'infaillibilité ne dépend pas du nombre de docteurs et des suffrages, mais bien de l'assistance de l'Esprit Saint, en sorte qu'elle reste toujours la même soit que l'on augmente soit que l'on diminue le nombre des évêques :

ce se
nom
Saint
selon
évêq
stiqu
sujet
une i
indiv
unim

On
tiven
tête,
avan
conce
que,
plus
nom
l'assis
Ainsi
où il
avec
uni a
guide
du P
que l
seign
seul

La
failli
de P
en d
l'inf
qu'on
d'un
sujet
de d

ce serait même une hérésie, dit-il, que de faire dépendre du nombre cette infailibilité, qui dépend de l'assistance de l'Esprit Saint. Le sujet donc de l'infailibilité est l'Eglise enseignante, selon la divine constitution hiérarchique, qui se compose des évêques et du Souverain Pontife formant ensemble un corps mystique dont le Pontife romain est le chef indivisible. Voilà le sujet moralement un et indivisible auquel convient l'infailibilité une indivisible, laquelle néanmoins convient inséparablement et indivisiblement au Chef et au corps des Pasteurs *per modum unius*.

Or, de même que le propre des membres est de concourir activement à former le corps qui tire sa désignation d'abord de la tête, les évêques participent activement à l'infailibilité, mais avant eux le Pontife Romain, sans lequel on ne peut pas plus concevoir le corps des pasteurs que l'infailibilité. En sorte que, étant donné le cas de la séparation d'évêques, même les plus nombreux, du Pape, l'infailibilité resterait au plus petit nombre avec le Chef, et non au plus grand sans le Chef, car l'assistance de l'Esprit Saint est promise au corps uni au Chef. Ainsi, l'auteur tranche facilement cette controverse : Dans le cas où il y aurait dissentiment de voix au concile, doit-on se tenir avec le plus grand nombre sans le Pape ou avec le plus petit uni au Pape ? Et, récapitulant les principes dogmatiques qui guident dans la solution de la question proposée de l'infailibilité du Pape, il conclut cette première partie de son travail en disant que le sujet de l'infailibilité, en tant que qualité de l'Eglise enseignante, est le Pontife et les évêques formant avec lui un seul corps moral.

La voie ainsi ouverte et aplanie, il passe à la question de l'infailibilité personnelle du Pape et se met à prouver que le chef de l'Eglise, comme tel, est aussi personnellement infailible ou en d'autres termes le sujet de l'infailibilité, sans qu'on double l'infailibilité, sans qu'on en dépouille les évêques, sans même qu'on double, à proprement parler, le sujet ; car il ne s'agit pas d'un sujet nouveau, mais seulement d'une *modalité* du même sujet, comme les évêques unis au Chef participent à l'infailibilité de deux façons, dispersés sur leurs sièges ou réunis en concile.

Cependant, pour bien éclaircir la question, l'auteur fixe certains points concernant le *sujet* de l'Infaillibilité d'abord quant aux évêques, puis quant au Souverain Pontife. Les évêques n'ne concourent pas activement à l'Infaillible magistère comme membres *séparés* de la tête. 2° Ils y concourent comme membres *unis* à la tête mais pourtant distincts entre eux et distincts du chef. Tous les évêques, bien qu'unis au chef, enseignent et définissent singulièrement en vertu d'un droit divin. De même tous et chacun, avec union morale et avec distinction personnelle, concourent activement au magistère infaillible, bien que le jugement des évêques ne soit irréfornable qu'après celui du Pape. 3° Encore que des évêques puissent se séparer du Pape, car l'Infaillibilité n'est pas le propre des évêques, c'est-à-dire le corps épiscopal, ne peuvent se séparer du chef, attendu que l'Infaillibilité vient de l'assistance divine, promise au corps des pasteurs, qui se compose du chef et des membres, soit du Pontife Romain et des évêques. Donc la question de la possibilité d'une séparation totale, si on peut la concevoir *in abstracto*, est absurde *in concreto*.

Tout ceci admis sur l'Infaillibilité de l'Eglise enseignante, les doutes concernant le sujet de l'Infaillibilité en égard au Pontife Romain se résolvent facilement. De d'abord on voit que la question de l'Infaillibilité personnelle *n'est pas* posée. 1° On ne recherche pas si le Pontife concourt non seulement activement, mais encore *principalement*, au magistère infaillible, ce qui est très clair, précisément parce qu'il est le Chef. 2° On ne recherche pas non plus si ce concourt à l'Infaillibilité doit être attribué au Pape, en tant que chef, uni il est vrai au corps des pasteurs, mais personnellement distinct, la *distinction* entre le chef et les membres dans l'unité du corps moral étant très claire. 3° On ne recherche pas d'avantage si la *séparation* du chef de tous les membres du corps épiscopal est possible, l'absurdité d'une pareille séparation *in concreto* étant parfaitement claire, à cause des promesses divines. Le pontife Romain restera toujours uni aux évêques (plus ou moins, peu importe, car le corps de l'Eglise enseignante ne dépend pas du nombre, mais du chef et des membres); et de même qu'il n'y a pas de corps sans tête

il ne saurait y avoir de tête sans corps. Donc les défenseurs de l'infailibilité *personnelle* du Pape ne supposent pas une séparation du Pape de l'Eglise, comme les gallicans supposent une séparation de l'Eglise du Pape même *in concreto* lorsqu'ils conçoivent une Eglise enseignante sans le Pape et même contraire et supérieure à lui. Ceux qui défendent l'infailibilité *personnelle* du Pape ne parlent pas du Pape *séparé* et moins encore du Pape *hostile* aux évêques, mais seulement du Pape comme chef *distinct* des membres, et qui, se fondant sur l'Ecriture et sur la tradition, définit *in rebus fidei et morum*, par un jugement personnel, en qualité de Chef et de Docteur de l'Eglise universelle, sans le consentement préalable ou le jugement concomitant des évêques, de telle sorte que ses décrets dogmatiques soient complètement irréformables par cela seul qu'ils émanent du Chef suprême et Docteur Universel de l'Eglise catholique. La question ainsi posée, il ne faut pas l'enchevêtrer d'autres questions abstraites et étrangères, de celles de savoir si le régime de l'Eglise est absolument monarchique ou tempéré ; si le Siège doit être distingué du Siégeant, etc. Quelle que soit la solution de ces questions, il s'agit de savoir si le divin Rédempteur a donné personnellement au maître universel, qui est sans contredit le Pape, la prérogative de l'infailibilité, comme il l'a donné à l'Eglise. Et puisque la cause efficiente de l'infailibilité est l'assistance de l'Esprit Saint, qui est dans l'Eglise et lui enseigne éternellement toute vérité, il faut définir si cette assistance promise au magistère de l'Eglise, c'est-à-dire au chef et au corps des pasteurs, a été promise *personnellement* au Vicaire de Jésus-Christ non pas en tant que personne privée, mais en tant que chef de l'Eglise, ce qui fait qu'elle est toujours la même que celle de l'Eglise. *Huc igitur controversia dogmatica de infallibilitate personali Pontificis tandem reducit ut definiatur : nunc extet promissio assistentie Spiritus Sancti personaliter Petro facta et in Petro ejus successoribus Romanis Pontificibus ad arcendos errores ut pontificali magisterio catholica Ecclesia res fidei et morum infallibiliter doceretur* (p. 32). Or, cette promesse personnelle est clairement contenue dans les témoignages de l'Evangile et des Pères. De là la solution de la question formulée en ces termes par l'illustre auteur : La cause efficiente de l'infailibilité *in rebus fidei et*

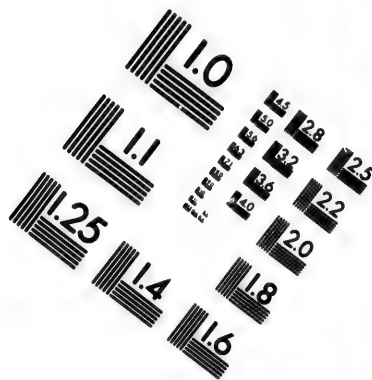
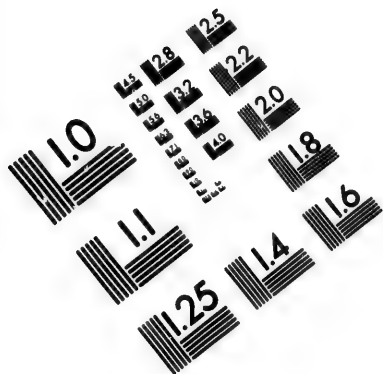
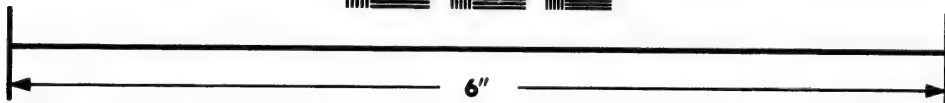
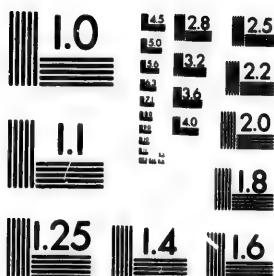


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
22
20

01

morum est l'assistance de l'Esprit Saint. Mais cette assistance, selon les Ecritures et la tradition des Pères, est promise à Pierre et aux apôtres *per modum unius* ; donc l'infaillibilité *in rebus fidei et morum* existe dans Pierre et *per modum unius* quand il est uni aux apôtres et personnellement. Ce que l'on dit de Pierre doit se dire du Pontife Romain tant collective, avec les évêques *per modum unius*, que personnelle. Dans l'Ecriture Sainte et dans la tradition, on trouve révélé ce double mode ou cette double modalité (*duplex modalitas*) de l'assistance du Saint Esprit ; la première concerne Pierre et ses successeurs personnellement, l'autre la succession apostolique ou le corps épiscopal *per modum unius*. *Modalitas duplex cernitur in una infallibilitatis dote ; quia duplex modalitas in una assistentia Spiritus Sancti reperitur : modalitas personalis pro Petro et modalitas collectiva pro Petro et apostolis* (p. 43),

C'est ici, précisément, que se signale cet écrit du P. Ludovic de Castelplanio ; en mettant en relief cette double modalité *personnelle et collective* de l'infaillibilité par l'assistance du Saint Esprit et en éclairant l'infaillibilité *personnelle* controversée du Chef de l'Eglise à la lumière des doctrines non controversées de l'infaillibilité collective de l'Eglise enseignante. De même que celle-ci se prouve avec évidence par les paroles que le Christ a dites aux apôtres, celle-là se prouve par les paroles qu'il a adressées personnellement à Pierre dans le fameux texte de S. Mathieu, de S. Luc et de S. Jean. Il fait ressortir tout particulièrement, que, comme les paroles évangéliques, de l'aveu de tous, prouvent la plénitude de la puissance *in regendo* conférée personnellement à Pierre, ainsi elles prouvent essentiellement et inséparablement cette même plénitude *in docendo* ; en sorte que la primauté personnelle et l'infaillibilité personnelle vont nécessairement ensemble, car la primauté personnelle du Pontife Romain comprend en quelque sorte deux parties, *regimen et magisterium*, et il est également Chef dans le gouvernement et dans l'enseignement. A lui, dès lors, est promise personnellement l'assistance de l'Esprit Saint ; par lui elle est promise collectivement à l'Eglise enseignante : *cuncta personaliter procedunt a Patre in Christum, personaliter a Christo in Petrum, personaliter a Petro in Ecclesiam*

(p. 39). Cela, il le répète avec plus de force encore, p. 52, en montrant que, bien que l'Infaillibilité dans l'Eglise enseignante soit *prior et notior quoad nos*, dans l'ordre de la connaissance, néanmoins, dans l'ordre objectif et réel, l'Infaillibilité doit se concevoir tout d'abord dans le Pape.

En conséquence, l'orsqu'on met en regard ces deux *modalités* personnelle et collective, de l'Infaillibilité par l'assistance de l'Esprit Saint, l'Infaillibilité du Pontife ne se tire pas du consentement tacite ou exprimé, préalable ou ultérieur, de l'épiscopat. C'est plutôt le Pape qui communique l'irrémédiable au jugement des évêques que *vice versa* : la raison est que l'effluve de l'Infaillibilité ne s'élève pas de bas en haut mais descend plutôt de haut en bas. Et bien que le Saint Esprit assiste aussi les évêques (non seulement dans ce qu'ils croient mais aussi dans ce qu'ils enseignent), le signe certain que les évêques sont avec l'Esprit Saint, c'est le Pontife. Quand les évêques sont divisés sur une question dogmatique, le Pontife tranche personnellement la question et définit par une sentence irrémédiable *in quam parte veritas sit* (p. 52).

Après avoir démontré cette double modalité de l'Infaillibilité et de l'assistance de l'Esprit Saint, le célèbre auteur traite brièvement de la *définissabilité* dogmatique de l'Infaillibilité personnelle du Pape. Ici aussi, pour résoudre toutes les questions sur l'Infaillibilité personnelle du Pape, il a recours aux lumières non controversées de l'Infaillibilité de l'Eglise, en répétant que, ici aussi, *clavis quae aperit sanctuarium Pontificis est infallibilitas Ecclesiae docentis* (pag. 56).

Le docte franciscain cite plusieurs beaux textes de S. Bonaventure et nous donne un petit spécimen de toute l'école franciscaine en faveur de l'Infaillibilité pontificale. Enfin, il conclut par d'obséquieuses paroles à l'adresse de l'évêque de Terracine et du général des Mineurs, à la suggestion de qui il a écrit ce traité.

2. *When does the Church speak infallibly? Or the nature and scope of the Church's teaching office* (Du magistère infaillible de l'Eglise), opuscule de Thomas-François Knox, de l'Oratoire, traduit de l'anglais. Turin, P. Marietti. 1870. 97 p. in-16.

Nous annonçons avec un grand plaisir la 2e édition anglaise, augmentée et améliorée, de ce petit livre d'or du P. Knox et nous aimerions à pouvoir annoncer bientôt la 2e édition italienne, une fois épuisée la 1ère, dont nous avons fait l'éloge. Comme nous l'avons dit, bien que l'opuscule embrasse toutes les questions concernant l'infailibilité il traite plus spécialement la question de l'*objet*, qui est évidemment le même pour le Pape et pour l'Eglise enseignante.

Après avoir établi le *sujet* de l'infailible magistère, l'auteur met en évidence que l'*objet* de l'infailibilité de l'Eglise ne peut se connaître authentiquement que par l'Eglise elle-même, c'est-à-dire par le *sujet* de l'infailibilité. De même que l'Eglise, une fois sa divine mission appuyée sur les motifs de croyance, propose pratiquement à croire comme révélée, entre autres prérogatives, son infailibilité, il est de sa compétence d'enseigner l'*objet*, les limites, l'extension de cette infailibilité, en d'autres termes jusqu'où s'étend l'assistance promise de l'Esprit de vérité, d'autant plus que cela aussi doit être renfermé dans le dépôt de la révélation qui lui a été confié.

Voilà précisément en quoi consiste le mérite spécial de cette petite étude du P. Knox. Il s'agit de savoir quand et comment et à quelles conditions l'Eglise enseigne infailiblement. Pour cela, l'auteur consulte la pratique de l'Eglise et, de ce magistère vivant bien plus que des opinions diverses des théologiens, il déduit ses réponses aux questions ayant trait à l'*objet* de l'infailibilité.

Quelle est, se demande-t-il, la matière, quelle est précisément l'extension de l'infailibilité de l'Eglise dans l'enseignement ? Pour donner une réponse précise, il est nécessaire de consulter l'Eglise, qui, ambassadrice de Dieu, connaît seule l'extension de son pouvoir. Quand on a admis ses lettres de créance, quand on a reconnu l'Eglise comme un envoyé de Dieu, la raison exige que l'on croie à sa parole lorsqu'elle nous indique l'*objet* et le but de sa mission. Ce que, en qualité de maîtresse, elle déclare être compris dans la sphère de son infailibilité, y est certainement compris. Donc, quand on a prouvé que l'Eglise affirme son infailibilité sur quelque point, on a prouvé quelle

est cer
son po
et vig
par dé
claré
les des
montr
compl
à en in
Puis
généra
somma
Christ
ce que
mandé
salut é
pour a
l'Eglis
dicton
ce qu'e
que no
Et ce
la mor
ment
explic
culativ
vérités
l'interp
l'infail
laient
remen
très va
bien p
le dog
amen d
(p. 32
Ici
pitre

est certainement infaillible sur ce point. L'Eglise ne tire pas son pouvoir d'un document écrit ; elle est née institution vivante et vigoureuse. Dès lors, elle n'a pas eu besoin de commencer par définir avec soin l'extension de son autorité, mais elle a déclaré la puissance qu'elle possédait *en l'exerçant*. Ainsi, selon les desseins de la Providence, le cours des événements a servi à montrer avec une précision de plus en plus grande l'extension complète de l'autorité infaillible de l'Eglise comme maîtresse, et à en indiquer la sphère avec une plus grande exactitude.

Puis, selon le sens pratique de l'Eglise, il indique d'une façon générale l'objet de l'infailibilité, compris dans cette formule sommaire *in rebus fidei et morum*. D'après les paroles mêmes du Christ aux Apôtres, toutes les vérités (Joan. XVI, 13) ; tout ce que je vous ai dit (id. XIV, 26) ; tout ce que je vous ai commandé (Matth. XXVIII, 18) ; c'est-à-dire toute l'économie du salut éternel, tout ce que les hommes doivent croire et pratiquer pour arriver à la bienheureuse éternité tombe sous l'autorité de l'Eglise enseignante et partant sous son infailibilité. De là, le dicton si commun que l'Eglise enseignante est infaillible en tout ce qu'elle enseigne *in rebus fidei et morum*, car la foi a trait à ce que nous devons croire et la morale à ce que nous devons opérer. Et ce dicton est vrai si l'on ajoute que, par objet de la foi et de la morale, on n'entend pas seulement les vérités révélées directement par le Rédempteur aux Apôtres d'une façon implicite ou explicite, mais en outre toutes les autres branches de vérité spéculative ou pratique s'enchevêtrant en quelque manière avec les vérités révélées. Mais il deviendrait faux et dangereux si on l'interprétait en ce sens que les mots *foi et morale* restreignent l'infailibilité de l'Eglise aux seules vérités révélées, comme voulaient le faire les Jansénistes (p. 30). Dès lors on voit clairement que le champ de l'enseignement infaillible de l'Eglise est très vaste et comprend une foule de matières, attendu qu'il y a bien peu de branches du vrai qui n'aient pas quelque lien avec le dogme révélé. Cela devient encore plus palpable après l'examen détaillé des matières du ressort de l'enseignement de l'Eglise (p. 32).

Ici l'auteur examine (p. 33-56) tout particulièrement, chapitre par chapitre, la matière de l'enseignement infaillible de

l'Eglise, en considérant surtout le fait et la pratique de l'Eglise et en maintenant le principe que si l'Eglise s'attribue l'infailibilité dans l'objet du magistère elle ne l'usurpe pas, mais la possède. L'objet primaire et immédiat de l'infailibilité est certainement la vérité révélée, mais l'Eglise peut porter un jugement infailible sur d'autres vérités formant un objet secondaire et médiat qui a des rapports avec l'objet primaire. L'auteur classe en ces termes les vérités du domaine de l'infailibilité: 1. vérités contenues explicitement ou implicitement dans la révélation; 2. principes généraux de moralité même simplement naturelle; 3. faits dogmatiques et moraux comme le sens d'un livre concernant la foi, la canonisation des saints, les constitutions sur la discipline ecclésiastique et le culte universel, l'approbation des ordres religieux, la condamnation de certaines sociétés, l'approbation ou la condamnation de certains systèmes d'éducation, etc.; 4. vérités et principes de saine politique; 5. conclusions théologiques; 6. conclusions philosophiques et de sciences naturelles dans leurs relations avec le dogme ou la morale. Après cette énumération, l'auteur résume sa pensée en ces termes généraux: la matière de l'enseignement infailible de l'Eglise est premièrement toute vérité révélée contenue dans le dépôt de la foi explicitement; secondement et d'une manière indirecte toutes les vérités naturelles, soit de fait, soit spéculatives, ayant avec la vérité révélée des rapports tels que l'erreur dans ces vérités tende à corrompre la pureté de la foi dans l'esprit des chrétiens et à mettre en péril leur salut éternel (p. 56). Dans tout cet examen détaillé de l'objet de l'infailibilité, l'auteur raisonne théologiquement, mais surtout a en vue le fait et la pratique de l'Eglise, qu'il a toujours devant lui comme une maîtresse, non comme une abstraction incertaine, mais comme une personne vivante.

En traitant des divers points, il signale les relations plus ou moins évidentes que beaucoup de parties de l'enseignement de l'Eglise ont avec le dépôt de la foi sur lequel est fondé le droit de l'Eglise de nous en instruire infailiblement, et surtout il fait remarquer que le dépôt de la foi est toujours la règle que l'Eglise suit pour juger de la vérité ou de la fausseté de doctrines non révélées, soit philosophiques, soit politiques, qu'elle ne con-

sidère
les jug
compl
elle co
elle.

Un
regard
fausses
et en é
touche
Ainsi
peut, a
ment c
renfer
le cour
(p. 52)

Not
la natu
suit l'E
ne peu
princip
l'uniqu
eune d
en tem
lées, e'
condan
déclara
réprou
lique.
verses
sentenc

Il es
l'honor
d'hérés
répons
L'Egl

sidère cependant que sous l'aspect dogmatique et moral. Pour les juger, dit-il, elle ne commence pas par refaire le travail accompli par les philosophes pour découvrir où est l'erreur, mais elle compare ces résultats avec la vérité révélée et les juge d'après elle.

Un homme qui a le coup-d'œil juste, rectifie en un instant, en regardant la forme et la position des objets, les conclusions fausses auxquelles est arrivé lentement un aveugle en touchant et en écoutant : celui qui voit n'a pas besoin de recourir au toucher et à l'ouïe : il lui suffit du sens qui manque à l'aveugle. Ainsi l'Eglise, qui a les yeux ouverts à la lumière de la foi, peut, avec l'aide de cette lumière supérieure, déclarer infailliblement ce qu'un système philosophique, une proposition, un livre, renferment de vicieux, et elle a souvent exercé cette faculté, dans le cours des âges, selon que le requérait le besoin de ses enfants (p. 52).

Notre auteur inculque de nouveau ce principe en parlant de la nature des condamnations doctrinales. La règle, dit-il, que suit l'Eglise pour comparer et condamner les doctrines erronées, ne peut être que le dépôt de la foi, qui comprend même les principes de la loi et des mœurs. Le dépôt de la foi est en effet l'unique règle des jugements de l'Eglise ; elle ne considère aucune doctrine comme sujette à sa propre juridiction si ce n'est en temps que cette doctrine a des rapports avec les vérités révélées, c'est-à-dire peut se mesurer avec elles. C'est pourquoi les condamnations doctrinales de l'Eglise équivalent à des sentences déclarant formellement comme quoi telle ou telle proposition réprouvée s'écarte d'une manière ou de l'autre de la foi catholique. Les divers degrés de cet écart sont indiqués par les diverses censures théologiques : on appelle *censure théologique* la sentence indiquant l'écart (p. 71-72).

Il est à propos, ici, de rechercher si l'objet de l'infailibilité en prononçant de telles censures doit se restreindre à la censure d'hérésie ou s'étendre aux censures moindres. L'auteur tire sa réponse du principe même du magistère pratique de l'Eglise. L'Eglise enseignante a toujours affirmé qu'elle peut non seulement

déclarer infailliblement que telle doctrine déterminée est en opposition avec le dépôt de la révélation, mais qu'elle peut définir, s'il lui plaît, le degré précis et la qualité de cette opposition. En d'autres termes, elle s'attribue le pouvoir d'assigner à toute proposition condamnée la censure qu'elle mérite. Mais la manière dont elle a exercé cette faculté, est diverse selon les temps (p. 73).

Les mêmes arguments, continue l'auteur, qui nous convainquent de l'obligation de tenir pour directement opposé à la foi ce que l'Eglise déclare tel, nous montrent aussi que nous devons nous soumettre de la même façon à son jugement, lorsqu'elle déclare qu'une doctrine, qui ne s'écarte qu'indirectement de la foi, mérite une censure moindre que celle d'hérésie. Pour distinguer entre un cas et l'autre, il faudrait nier à l'Eglise enseignante, au sujet des déviations moins importantes, l'infailibilité qu'on lui concède au sujet des déviations plus funeste. L'Eglise elle-même repousse pratiquement cette distinction, en exigeant de nous, sous peine de péché, la soumission dans l'un et l'autre cas. Et comme elle a le droit d'exiger ce qu'elle exige, de ce qu'elle fait on conclut qu'elle ne peut errer, pas même dans les condamnations mineures (78-79).

C'est aussi en vertu du même principe de la pratique diverse de l'Eglise que l'on ne peut restreindre l'objet de l'infailibilité à certaines formalités ou conditions, par exemple d'anathème, que certains théologiens voudraient imposer pour les définitions soit du Pontife, soit de l'Eglise enseignante. La forme des définitions et les formalités qui les accompagnent, sont des circonstances purement accidentelles, qui peuvent admettre des modifications notables. Ce qui rend infaillibles ces oracles, la note de leur infailibilité, c'est l'intention manifestée par le Pontife d'instruire par ce moyen toute la société des fidèles par l'autorité qui lui appartient, à lui leur pasteur institué par Dieu (p. 65).

Il dépend pareillement de l'Eglise d'imposer une obligation aux fidèles : ce sera parfois une simple obligation disciplinaire de garder le silence, sans qu'elle définisse la question. Mais si l'Eglise ou le Pape émet une sentence doctrinale définitive, un silence obsequieux ou un assentiment, comme on dit provisoire, ne suffit

plus
rieu
chos
d'ob
part
posé
révé

C
giste
solid
faill
gnan
tress
pouv
exon
term
qu'e
man
est l

La
non
parv
seign
à des
term
à-din
y rel
certa
des l
ditio
ques
magi
prati
de so
mora
l'obj

plus : sous peine de faute grave, on est tenu à l'assentiment intérieur, qui sera un assentiment de *foi* divine immédiatement, si la chose est proposée à la croyance comme révélée, et un assentiment *d'obéissance, d'intelligence* au divin magistère de l'Eglise et partant de foi divine seulement médiatement, si la chose est proposée à la croyance comme vraie à cause de sa corrélation avec la révélation, dont l'Eglise est la gardienne infailible.

C'est ainsi que, au moyen de ce principe fondamental du magistère pratique de l'Eglise, le P. Knox résout avec autant de solidité que de simplicité, toutes les questions sur l'*objet* de l'infailibilité et les obligations des fidèles en égard à l'Eglise enseignante. Ce n'est pas nous qui avons choisi l'Eglise pour maîtresse et lui avons conféré l'autorité pour enseigner. Nous ne pouvons donc lui fixer des limites selon notre caprice, ni nous exonérer de l'obligation d'obéir : Jésus-Christ n'a pas mis de terme à l'obéissance due à l'Eglise : notre devoir est de faire ce qu'elle nous commande de faire, de croire ce qu'elle nous commande de croire, sans demander le pourquoi. La voix de l'Eglise est la voix de Dieu (p. 75).

Le P. Knox a voulu exposer d'une façon simple, positive et non polémique, toute la doctrine sur l'infailibilité, et il y est parvenu à merveille. Il s'est attaché aux actes de l'Eglise enseignante et du Pape jusqu'à nos jours plus qu'à des raisonnements, à des controverses et à des opinions de théologiens : en d'autres termes, il a recueilli ce que l'Eglise enseignante et le Pape, c'est-à-dire le *sujet* de l'infailibilité, enseigne sur l'*objet* et les questions y relatives. Parlant, il ne s'est pas renfermé, comme font parfois certains théologiens, surtout quand la polémique l'exige, dans des bornes étroites et arbitraires, tantôt limitant l'objet, les conditions ou les obligations de l'infailibilité, tantôt laissant les questions indécises. Mais il a exposé toute la vérité selon le magistère pratique de l'Eglise. Il prouve enfin l'importance pratique qu'il y a à tenir toute la doctrine de l'Eglise au sujet de son infailible magistère, et à quel dommage intellectuel et moral on s'exposerait en restreignant l'autorité de l'Eglise dans l'objet de l'infailibilité aux choses strictement de foi, et en re-

gardant la philosophie, la politique, l'éducation comme choses tout à fait profane, complètement étrangères au magistère infail-
liblé de l'Eglise. A la vérité, la question de l'ampleur de l'objet de
l'infailibilité est, à certains égards, d'une plus grande importance
vitale. Aussi le P. Knox s'étend-il plus sur l'objet primaire et
surtout secondaire de l'infailibilité que sur le sujet, c'est-à-dire
l'épiscopat et le Pape ; bien que dans cette seconde édition le
point de l'infailibilité pontificale soit traité de nouveau avec
plus d'ampleur, comme l'exigeaient les circonstances présentes.
Mais nous reparlerons de cela, si on publie une version italienne.
En attendant, nous nous sommes déjà trop étendus sur l'objet,
tantôt en résumant, tantôt en citant la première version, parce
que nous ne savions comment mieux exposer les doctrines de
l'auteur.

1.
pont

2,
de off
depen
a R.

3.
tate
nem r

Co
distr
Disq
circa
finitie
instr
de l'i
comp
sous
cause
nonce

Le
deux
Dieu
vote
de jug

Du suffrage des évêques dans la question de l'infaillibilité pontificale.

Trois opuscules en réponse à un cas morale.

1. *Episcoporum conscientia in tuto posita quoad gravissimam de pontificae infallibilitate definitionis quaestionem.*

2. *Responsio ad opusculum quoddam, cui titulus Disquisito moralis de officio Episcoporum in emittendis suffragiis circa personalis et in dependentis infallibilitatis Romani Pontificis definitionem, concinnata a R. P. Fr. Maria Ambrosio Potton, Sac. Ord. Praed.*

3. *Ius et officium Episcoporum in ferendo suffragio pro infallibilitate Romani Pontificis contra nuperas cavillationes, per disquisitionem moralem assertum et vindicatum a P. Antonio Balierini S. I.*

Ces jours-ci, un anonyme a publié et une main inconnue a distribué à tous les Pères du concile un opuscule intitulé : *Disquisitio moralis de officio Episcoporum in emittendis suffragiis circa personalis et independentis infallibilitatis Romani Pontificis definitionem*. L'auteur, sous le masque de la piété, se met à instruire les évêques, à leur conseiller de ne pas voter en faveur de l'infaillibilité du Pontife Romain sans avoir d'abord tenue compte de certaines conditions exagérées qu'il leur impose, et ce, sous peine d'un quadruple péché mortel très-grave. Voilà la cause et la matière des trois opuscules que nous venons d'annoncer.

Le 1er se contente de réfuter indirectement, en proposant deux modes d'élection, d'après lequel les évêques peuvent, selon Dieu et en pleine sûreté de conscience, délibérer pour donner leur vote en matière si importante. L'opuscule est écrit avec beaucoup de jugement et d'onction.

Le 2e attaque le libelle plus directement. D'abord, on y signale la façon équivoque dont l'auteur anonyme pose la question, et on cherche à la redresser en la présentant sous son vrai point de vue. Puis, on y démontre l'arrogance vraiment ridicule de l'anonyme, lorsqu'il s'érige en maître des évêques en des choses qui intéressent de si près l'office et le pouvoir qu'ils ont reçus de Dieu. Enfin, on y établit la fausseté et l'absurdité des exagérations contenues dans le raisonnement de l'auteur : elles sont semblables en tout à celles dont se servaient les jansénistes pour détourner les fidèles de la réception de l'eucharistie sous prétexte de respect pour un aussi grand sacrement. Après quoi, on y montre comment un évêque peut sagement et en sûreté de conscience former son vote, quand même, par suite de son grand âge, de son manque de forces ou de la multiplicité de ses occupations, il n'aurait pas eu la commodité de juger la question d'après les preuves intrinsèques, ou bien, par suite des préjugés de son éducation ou d'un mauvais enseignement reçu, il ne saurait pas découvrir la vérité. Cet opuscule est plein de bon sens et de saine doctrine et écrit avec beaucoup de grâce.

Le 3e est beaucoup plus volumineux. Il a l'air d'un petit traité complet de théologie morale sur la matière. L'auteur y suit pas à pas l'anonyme gallican, en examinant attentivement chacune de ses propositions, et en tirant des conclusions tout à fait contraires. Outre la partie polémique, nous trouvons encore ici la doctrinale, qui démontre positivement la vérité du dogme et explique amplement les origines de l'erreur contraire. Merci à l'anonyme qui a donné occasion à ces trois réponses si précieuses à des titres divers.

LES FEBRONIENS ET LES GALLICANS ET LE CONCILE.

1. Origine, artifices et effets de l'agitation des Fébronien et Gallicans contre la définition de l'infaillibilité du Pape.— 2. Deux lettres fameuses d'un gallican.— 3. Dialectique des adversaires des prérogatives pontificales.— 4. Lettre de l'Archevêque de Cambrai contre les détracteurs du concile.

1. Nous déclarons hautement et sans le moindre scrupule de manquer, par là, à la charité chrétienne, que nous ne nous sentons aucune disposition bienveillante à l'endroit de la secte des fébronien, de cette secte qui, par ses doctrines et ses procédés, se montre aujourd'hui plus que jamais le rejeton direct du protestantisme, avec lequel elle a de commun l'orgueil, l'esprit d'indépendance vis-à-vis du pouvoir spirituel et de servilité vis-à-vis du pouvoir laïque, l'obstination et la haine profonde contre l'autorité et les prérogatives du Siège Apostolique et du Pape. Nous avouons avec la même sincérité, que, depuis quelque temps surtout, nous sommes fortement tentés de donner raison à Fénelon et d'approuver les sentiments dont il était saisi lorsqu'il écrivait son *Traité sur l'autorité pontificale*. *Je redoute plus pour l'Eglise les Gallicans que les sectes hérétiques* (1).

Aussi ne sommes-nous ni surpris ni indignés de la guerre qu'il nous font avec leurs opuscules et leurs calomnies : loin de là nous nous faisons un honneur de participer ainsi aux effets de leur acharnement contre l'Eglise Romaine. L'expérience ne nous a que trop démontré que les fatieux de cette espèce se convertissent et se rendent difficilement. Il ne reste qu'à les combattre. C'est ce que nous n'oublierons pas de faire de la meilleure manière que nous pourrons, en esprit de charité pour les personnes, mais sans condescendance pour leurs faux principes.

(1) Ces mots sont cités très à propos dans une chaleureuse Adresse du clergé de Chabeuil au Pape (Valence) V. *l'Univers* du 31 mars 1870.

Il est vrai que l'alliance très naturelle et déjà ancienne de ces deux sectes a occasionné et occasionne encore une grave perturbation dans l'Eglise. Mais nous sommes persuadés que l'heure n'est pas éloignée où les catholiques purs pourront chanter l'hymne de louanges et de remerciements à Dieu pour avoir obtenu *salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos*. C'est déjà un insigne avantage que ces conjurés se soient montrés ouvertement tels qu'ils sont, grâce à la perfidie des artifices qu'ils emploient pour atténuer, et même pour réduire à néant ces prérogatives de Pierre sur lesquelles le Christ a fondé lui-même l'unité de son Eglise, pour changer et calquer sur le modèle des faux principes politiques modernes la divine constitution de l'Eglise. Par là ils font une guerre ouverte au Saint-Esprit et ils s'attirent sans aucune doute une pleine et décisive défaite.

Elle prépare donc cette guerre de grands triomphes pour l'Eglise. On sait que ces triomphes doivent toujours être précédés de grandes batailles. A ce propos on a écrit avec beaucoup de bon sens, de Rome, à *l'Unità cattolica* du 29 mai, une lettre qui met en lumière la qualité des assauts et l'importance des effets. Voici le passage le plus saillant de cette lettre :

“ Le mouvement général des fidèles vers Dieu par la prière est si visible et il est si évidemment l'effet du Saint-Esprit, que les plus incroyants s'en convainquent. Or, nous avons là un gage sûr de victoire. Le point capital, l'objectif, disent les militaires, de la guerre est en ce moment le dogme de l'infailibilité pontificale. Tous les efforts de l'enfer sont consacrés ou à en faire suspendre la définition ou à la faire manquer. Les deux armes employées à Rome sont les sophismes et les épouvantails. Les sophismes, répétés sous toutes les formes, arrivent dans des écrits anonymes pleins de venins, d'erreurs et de solies, qu'apporte la poste ou une main mystérieuse aux évêques. Les épouvantails sont répandus de vive voix ou par lettre.

“ Désormais, les sophismes n'ont plus de succès : car, grâce à Dieu, chaque jour paraissent des réfutations des erreurs contenues dans ces opuscules, et ces réfutations, les évêques en reçoivent beaucoup. Je crois même que les auteurs des opuscules schis-

mat
tom
les e

“

anne
atio
d'an
agit
soit

“

n'a
mag
cont

perfi
class
appu

par
vrai
dèles

leme
à la

croys
sème
tème

les c

mag
failli

fauss
série

firme

(1)

de l'2

“ I

ceptio
qui o
reçu
cond

matiques doivent être à bout de forces et sentir la plume leur tomber des mains. C'est pour cela qu'aux sophismes succèdent les épouvantails.

“ Ces épouvantails consistent en un tableau de maux qu'on annonce comme prochains si la définition a lieu : schismes, spoliations de l'Eglise, persécutions, pertes de diocèses entiers et d'âmes innombrables, etc ; et à ce propos on allègue la grande agitation qui règne dans le monde, de crainte que le dogme ne soit défini.

“ C'est habile, on ne peut le nier, mais croyez bien que cela n'a pas grande influence sur les Pères. Les nouvelles de l'Allemagne et de la France, les deux pays que l'on dit être les plus contraires à la définition, assurent que l'agitation y est toute superficielle et apperante. En Allemagne, elle règne dans une classe de docteurs orgueilleux et gonflés d'une vaine science, appuyés par un certain nombre de personnes influentes, égarées par leurs sophismes ou par les tristes exemples de ceux qui devraient leur en donner de bons. Dans le peuple et parmi les fidèles, y compris la partie la plus respectable du clergé, non seulement il n'y a pas d'agitation contraire, mais on est très favorable à la définition parce qu'il s'agit d'un dogme auquel l'univers des croyants a une foi pleine et entière, bien que non formulé expressément. Le journalisme, en Allemagne, qui est presque complètement entre les mains des juifs et des protestants fait chorus avec les docteurs et les illusionnés, parce que, d'ailleurs, la secte maçonnique a donné le mot d'ordre de combattre à outrance l'infailibilité. Voilà en quoi consiste cette agitation éphémère, fausse et indigne d'être prise en considération par des hommes sérieux. Ce véritable état des choses, en Allemagne, est confirmé par les récits ou les lettres des personnes sans passion (1).

(1) Pendant qu'on imprime cet article, nous recevons une correspondance de l'Allemagne Rhénane où nous puisons ce passage.

“ Ici, presque tous, laïques et ecclésiastiques, notamment les curés, à l'exception, peut-être, d'un très petit nombre, croient très opportune, par le temps qui court, la définition de l'infailibilité pontificale. Ce nouveau dogme sera reçu avec une allégresse extrême comme *très* ancien. Quand Grégoire XVI condamna les erreurs d'Hermès, la chose fut aussitôt considérée comme jugée

Voyez un peu si les Pères du Concile peuvent s'en laisser effrayer.

“ Quant à la France, l'agitation contraire y est beaucoup moindre, attendu que le clergé, dans sa masse, est favorable, comme le prouvent les milliers d'adresses que les districts ecclésiastiques, les chapitres et les diocèses envoient au Pape et que vous pouvez lire dans l'*Univers* ”.

Cependant, après ce que nous avons déjà exposé dans les livraisons précédentes au sujet de l'origine et du but de cette conjuration contre le Saint-Siège, il n'est pas inutile que nous alléguions ici de nouveaux arguments pour éclairer mieux encore la vérité de ce qu'affirmait l'auteur de cette lettre, à savoir “ que la guerre présente contre l'Esprit-Saint n'est que mensonge dans la fin et dans les moyens ; dans la *fin* parce que, en empêchant la définition, on voudrait déraciner l'autorité magistrale du *Chef* de l'Eglise et ouvrir toutes les portes à l'erreur dans le sein du catholicisme, à l'erreur fruit de la liberté de penser dans les choses de la foi et de la morale ; dans les *moyens* parce qu'on met en avant de continuel sophismes et de continuelles faussetés ”.

Mais cette audace même à abuser du mensonge et des subterfuges contre la vérité a rendu à celle-ci un service insigne en faisant que ce qui avait pu d'abord, avec quelque raison plausible, être rejeté par beaucoup de personnes comme inopportun devint inévitable et nécessaire, c'est-à-dire la définition de la vérité sous une forme explicite, solennelle et dogmatique. La *Westminster Gazette* du 21 mai 1870 a publié dans ce sens un grave article sur l'infailibilité du Pape et l'Allemagne catholique, dont nous croyons opportun de citer le passage ci-après :

“ L'archevêque de Cologne qui, comme la plupart des évêques

par les évêques, les prêtres et les laïques, et personne ne songe à attendre l'adhésion des évêques. Le même fait se produisit quand Pie IX prohiba les doctrines de Gunther et de Frohschammer. Dans les pays baignés par le Rhin supérieur, aucun prêtre n'a signé l'adresse à Döllinger et, plus bas, elle n'a été signée que par très peu de laïques et d'ecclésiastiques, qui s'en repentent maintenant. L'immense majorité du peuple se plaint de l'opposition que l'on fait à la définition en son nom, comme si ses sentiments favorables n'étaient pas clairement manifestés.”

et des premiers théologiens d'Allemagne, combattait l'opportunité de la définition de l'infaillibilité du Pape, a déclaré récemment à son clergé que les procédés des adversaires de l'infaillibilité pontificale tendaient directement à rendre cette définition non seulement opportune, mais nécessaire. La vérité de son opinion se vérifie de jour en jour. L'infaillibilité du Pape ne peut plus demeurer indécise, si l'Allemagne catholique doit sortir saine et sauve du danger, imminent dont elle est menacée. Le principe d'autorité est attaqué avec tant de violence et d'opiniâtreté qu'il y a lieu de craindre que ceux qui poussent à cette rébellion spirituelle ne vacillent dans la foi... La façon dont on combat le caractère du Siège pontifical est si éhontée et si inconvenante, que l'unité catholique elle-même en est compromise. A ceux qui se voient exposés à un danger pareil, il paraît absolument nécessaire que l'Eglise, en ce moment réunie en concile, mette un terme à la controverse actuelle. Depuis que la question a été soulevée et soulevée d'une manière aussi déplorable, comme en Allemagne, il n'y a plus de milieu. Une décision définitive est nécessaire, quelle que puisse être la gravité des conséquences immédiates..."

Après avoir montré comment des personnes et des journaux d'un excellent esprit pouvaient avoir raison d'abord d'être contraires à l'opportunité de la définition, la feuille anglaise montre comment ils peuvent maintenant avoir des raisons de la croire non seulement opportune, mais nécessaire :

"Ceux qui ne se font pas d'illusions et n'aiment pas à en entretenir chez les autres, se sont aperçus depuis longtemps de la diffusion de cet esprit de révolte dans l'Allemagne catholique ; que, dans certaines écoles de théologie, on exposait et l'on défendait des tendances d'un caractère semi-rationaliste ; que certaines opinions, fondées avec une excessive présomption sur les résultats ou les prétendus résultats de la science, étaient encouragées au détriment du principe de l'obéissance absolue qu'on doit aux décisions théologiques de l'Eglise. De cette façon, une opposition toujours croissante, plus ou moins tenace, tantôt ouverte, tantôt cachée, s'est fortifiée, dans beaucoup d'esprits, contre la suprême autorité de l'Eglise. On en est venu ainsi à

provoquer un conflit entre ce qu'on appelle la science et la théologie, et, avec un profond artifice, à propager certain esprit de défiance à l'endroit du divin magistère de l'Eglise. Les semences de l'hermésianisme n'ont jamais été entièrement extirpées. Le guntherianisme, bien que formellement condamné, n'en a pas moins laissé derrière lui son influence pestilentielle sur la terre d'Allemagne catholique. La prépondérance des grands théologiens et des écoles catholiques de renom qui avaient, il y a trente ans, leur quartier-général à Munich, a baissé et a perdu une bonne partie du terrain qu'elle occupait autrefois. Une nouvelle école a surgi, animé d'un autre esprit et ayant en vue des fins bien diverses. La discussion du principe d'autorité provoquée par la proposition de la définition de l'infailibilité du Pape a précipité la crise et a mis le mal en pleine lumière. Il est trop tard pour se mettre à discuter la question de savoir s'il a été plus sage ou moins sage de précipiter les événements d'une façon aussi soudaine et aussi brusque. Ceux qui, par devoir, en conséquence de la responsabilité inhérente à leur position ou par suite de leur connaissance toute particulière de l'état actuel des choses, craignant de réveiller un conflit dont ils ne pouvaient prévoir l'issue, maintenant que le péril s'est déjà présenté, que le conflit est engagé et menace d'entraîner les plus graves conséquences, peuvent très bien se sentir poussés à solliciter, comme une chose de nécessité absolue, la décision formelle, définitive et infailible de la controverse pendante. Laisser indécise, en ce moment, la question de l'infailibilité du Pape, ce serait abandonner les esprits à des doutes pénibles, après les avoir troublés en les y suscitant, et ce à une époque où le doute et le scepticisme se disputent la possession du monde entier. Dans un état de choses, comme celui qui prédomine actuellement en Allemagne, en présence d'aussi redoutables attaques contre le Saint-Siège et la foi catholique, attaques partant de ceux qui paraissent nier complètement dans la pratique l'autorité infailible de l'Eglise, il semble qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre pour les catholiques, que de protester avec l'archevêque de Cologne que la définition de l'infailibilité du Pape en ce qui concerne les catholiques d'Allemagne, devient de jour en jour plus nécessaire."

2. A quelques égards et avec les restrictions voulues, ce que

la West
nicieuse
secte fé
gallican
individ
vieieux
la néces
s'est dro
exerçan
versel d
le préte
traiteme

Les g
de façon
sammen
mière no
l'infailli
térêts, il
leur dét
allemand
obtenu
mais cet
qu'on a
queurs,
professio
la Sainte
pas honn
angment
à se mon

Or, ce
lettres fa
bruit et

Le Jo
céder de
un même
tères br
que nous
fois, ce r

la *Westminster Gazette* dit de l'Allemagne et des influences pernicieuses qu'y exerce de coupables doctrines et la diffusion de la secte *fébronienne* peut s'appliquer à la France et aux effets de ce *gallicanisme* qui s'y répandait, protégé avec amour par quelques individus, mais désastreux pour un grand nombre. Ce principe vicieux perce maintenant à la surface et y jette son âcreté : de là la nécessité d'une cure énergique et profonde. La question qui s'est dressé tout à coup de l'infailibilité du Souverain Pontife exerçant *ex cathedra* sa prérogative de maître suprême et universel de l'Eglise en matière de foi ou de mœurs, a été l'occasion, le prétexte ou la cause efficace, nous ne savons lequel, de ce traitement.

Les gallicans procédaient *in vestimentis ovium* et s'arrangeaient de façon à n'être pas dérangés dans leur tâche, renforcés puissamment par le concours des catholiques-libéraux. A la première nouvelle que le concile traiterait peut-être la question de l'infailibilité du Pape, si contraire à leurs théories et à leurs intérêts, ils pressentirent instinctivement que la chose tournerait à leur détriment et ils firent cause commune avec les fébronien allemands pour pouvoir tenir tête au péril commun. Ils ont obtenu l'effet qu'ils voulaient de soulever une grande agitation, mais cette agitation, poussée à l'excès, a abouti à leur honte parce qu'on a vu se ranger de leur côté les francs-maçons, les politiciens, les incroyants, les gens sans morale, les libellistes de profession, en un mot tous les ennemis déclarés de Dieu et de la Sainte Eglise. A la vérité, cette tourbe d'auxiliaires ne fait pas honneur à la cause des gallicans, mais il semble qu'elle a augmenté leur audace, car depuis lors il n'ont plus hésité à se montrer pour ce qu'ils sont.

Or, ce que sont certains gallicans, on va en juger d'après deux lettres fameuses dont la coterie hostile au Saint-Siège a fait grand bruit et dont nous croyons devoir parler ici avec quelques détails.

Le *Journal des Débats* reproduit la première, en la faisant précéder de ces mots : " Parmi les documents qui resteront comme un mémorial du concile du dix-neuvième siècle, tracé en caractères brûlants, pour ne pas dire sanglants, il faudra placer la lettre que nous allons reproduire, la lettre d'un évêque français. Cette fois, ce n'est pas à la presse catholique que nous devons cette in-

discrétion, c'est à la presse étrangère. Le *Times*, qui avait déjà mis au jour les fragments des lettres de M. Daru, publie aujourd'hui cette lettre écrite de Rome par un évêque à un prêtre de son Diocèse. ”

Avant tout, nous protestons que nous regardons cette lettre comme inspirée par le plus pur esprit gallican, mais que nous ne croyons nullement qu'elle ait été écrite par un évêque. Nous avons, pour le digne épiscopat français une telle estime que dans le cas même où l'un de ses membres se déclarerait publiquement auteur de ce libelle diffamatoire contre le concile, nous aurions encore de la peine à nous résigner à croire la chose possible. ”

Ceci posé, voici comment commence cette lettre, écrite en faveur de la faction gallicane : “ Je n'ai point parlé une seule fois, je ne parlerai pas d'avantage dans la suite. Je n'aime ni les gens qui posent, ni les choses complètement inutiles. *J'agis* depuis quatre mois, et je crois avoir rendu quelques services par ce moyen qui, en dépit de toutes les entraves, nous a donné trois représentations, une commission internationale, des commissions de nations et 137 signatures qui succomberont avec honneur et horions, si l'on continue à nous traiter aussi mal.

“ Je crois inutiles tous efforts pour résister à l'aveuglement de l'orgueil moyen âge, toutes Notes diplomatiques, toutes menaces qui ne sauraient aboutir, et dont je déplorerais le premier l'exécution, si elle était possible. Le remède n'est pas là ; on se jouera de tout, et on ira triomphalement aux abîmes.

“ Quand on a affaire à des gens qui ne craignent qu'une chose, il faut se servir de cette chose, c'est-à-dire de l'opinion publique.

“ Il faut par ce moyen établir ce qui est vrai—point d'autorité parce que point de liberté. Le défaut de liberté, gros comme des montagnes, crève les yeux ; il repose sur des faits notoires, appréciables pour tous, et sa contestation publique est la seule planche de salut dans la tourmente inouïe que subit l'Eglise.

“ A notre arrivée, tout était fait sans nous. Toutes les mailles du réseau étaient serrées, et les jésuites qui ont monté le traquenard ne doutaient pas un instant que nous y serions pris.

Ils vou
laire de
bâtir le

“ No
dire de
plus be
XVI a
teurs o
avons t
suffisan
besoin,

Est-
qui pa
glemen
figurer
Mais,
vre mi
par la
mano
eux-m
l'univ
un seu
somm
done
nous
même
pour
évêqu
devan
Cabri
aux
main
la G
ni au
pelle
En
amou

Ils voulaient nous faire poser par enchantement la pierre angulaire de leur fronton, et se seraient chargés ensuite, sans nous, de bâtir le portail de leur édifice en un clin d'œil.

“ Nous avons donc trouvé un règlement tout fait,— c'est-à-dire des menottes. Pour faire droit à nos plaintes, on a serré de plus belle, et nous jouissons de l'ancien brodequin que Louis XVI a supprimé. Pour être vrai, il faut dire que les tourmenteurs ont fait la chose avec toute la grâce imaginable. Nous avons trouvé une majorité toute faite, très compacte, plus que suffisante en nombre, parfaitement disciplinée, et qui a reçu, au besoin, instructions, injonctions, menaces, prison, argent. ”

Est-il besoin de relever l'esprit dont doit être animé un homme qui parle en ces termes des constitutions apostoliques sur le règlement du concile, et de la pluralité des Pères ? Chacun peut se figurer en quels termes il parle de la liberté des discussions. Mais, pour pouvoir porter plus haut ses coups, il dit : “ La pauvre minorité est en butte aux injures, aux calomnies, et traquée par la *Civiltà*, par l'*Univers*, le *Monde*, l'*Union*, l'*Osservatore Romano* et la *Correspondance de Rome*. ” Les autres se défendent eux-mêmes. Quant à nous, nous défions tous les gallicans de l'univers de trouver dans toutes nos livraisons une seule phrase, un seul mot peu respectueux pour la minorité, dont nous nous sommes au contraire imposé la loi de ne jamais parler. C'est donc une calomnie belle et bonne qu'on nous lance là. Mais nous sommes en bonne compagnie, car le gallican n'épargne pas même le Pape : “ Le chef se sert de sa haute et divine autorité pour blâmer devant les prêtres qui lui sont présentés *leurs évêques mineurs*. Il fait l'éloge funèbre de M. de Montalembert devant 400 personnes ; il écrit à Dom Guérnager, à l'abbé de Cabrières de Nîmes, qui s'est dressé devant l'évêque d'Orléans, aux diocèses dont les prêtres font des Adresses pour forcer la main à *leurs mandataires* ; et il fait tout cela en termes tels que la *Gazette du Midi* et *tutti quanti* déclare qu'il n'est plus permis ni aux évêques ni à personne de soutenir le contraire ; et on appelle cela de la liberté ! ”

En voilà assez. Si, d'un côté, on se sent blessé dans son amour filial pour le Pape en lisant de pareilles insolences, on

aime, d'un autre côté, à les faire connaître afin de bien montrer de quelle nature est le respect que certains gallicans purs portent au Pape et au concile.

Quelques jours après, le 11, le même journal publiait une autre lettre, en la disant " écrite par un des plus insignes membres du clergé français. " A plusieurs points de vue cette seconde lettre est pire que la première. Après y avoir lancé une abominable calomnie contre le Pape et contre la pluralité du concile, on y entasse des faussetés de droit et de fait, avec une rare impudence, pour conclure que nous n'avons sous les yeux qu'un *ludibrium* (au lieu d'un *concilium*) *Vaticanum* : " Votre judicieuse dissertation est pleine de sens et de la meilleure critique ; mais c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui ! On veut se tromper et tromper, le reste importe peu. Ce qui importe le plus, ce qui nous sauvera, je l'espère, mieux que toutes discussions avec des gens de mauvaise foi ou de parti pris, c'est d'établir des bases incontestables et de faire que la saine opinion publique soutienne les vrais intérêts de l'Eglise... Donc il est évident qu'il n'y a pas de liberté suffisante. — La conclusion ultérieure est qu'il n'y a pas d'*œcuménicité nette et plausible*. Et ceci n'infirme à rien les vrais principes : l'Eglise est et reste infaillible dans les conciles généraux ; seulement il faut que les conciles présentent tous les caractères d'*œcuménicité* : convocation légitime, liberté pleine pour les jugements, confirmation par le Pape. Si une seule de ces conditions manque, tout peut être révoqué en doute. On a eu le brigandage d'Ephèse, ce qui n'a pas empêché d'avoir eu ensuite un vrai concile de ce nom. On pourrait avoir le *ludibrium Vaticanum* ; ce qui n'empêcherait pas de tout réparer dans de nouvelles et sérieuses assises...

" Vous pourrez répandre ces réflexions, je crois que le grand remède aujourd'hui nous doit venir du dehors..."

Non, nous le répétons, il n'est pas possible qu'un évêque ait écrit de pareilles infamies. La *Correspondance générale de Paris*, copiée ensuite par plusieurs journaux de départements, a affirmé que ces lettres avaient été réellement écrites par un évêque et l'a indiqué par ses prénoms, nom et diocèse. L'*Univers* a aussitôt re-

levé les
provoqu
atteint
par la C
dans l'U

3. Au
pour le
désinvol
des sens
arrangea
lume res
de leurs
peu ils f
peine p
apercevo
quelques
solus aff

Est-il
déclarent
en concil
confident
projets a
cile. / E
de certai
licans et
Daru pu
de la cot
octobre
menaces,
le régim
constitut
catholiqu
prérogat
comme f

Est-il
de leur

levé les affirmations des *Débats* et de la *Correspondance* pour provoquer des éclaircissements et faire cesser le scandale. Il a atteint ce but en grande partie du moins car l'évêque dénoncé par la *Correspondance* a écrit au *Français* une lettre reproduite dans l'*Univers* du 1er juin.

3. Autant les gallicans et les fébronien ont peu de respect pour le Pape et la pluralité du concile, autant ils brillent par la désinvolture avec laquelle ils savent inventer ou appliquer dans des sens opposés les principes de droit et juger les faits en les arrangeant à leur façon. Nous aurions de quoi composer un volume respectable si nous voulions extraire de leurs journaux et de leurs correspondances les documents qui prouvent combien peu ils font de cas de la logique et de la vérité. Mais ce serait peine perdue : il suffit de lire sans opinion préconçue pour s'en apercevoir sur le champ. Nous nous contenterons de signaler quelques points capitaux, en forme de questions, qu'ils ont résolus affirmativement et négativement.

Est-il convenable que les hommes d'Etat et les journalistes déclarent publiquement ce qu'ils pensent des questions à traiter en concile ? *Oui*, certes, si les notes diplomatiques, les lettres confidentielles et les articles des journaux doivent contrecarrer les projets attribués au Pape et à la pluralité des membres du concile. En font foi (pour ne pas parler de certaines dépêches et de certains actes diplomatiques provoqués et exaltés par les *gallicans* et les *fébronien*s), certaines lettres confidentielles de M. Daru publiées par le *Times* et une kyrielle d'articles de journaux de la coterie qui se sont arrogé, comme le *Correspondant* du 10 octobre 1869, la mission de donner des conseils, de formuler des menaces, d'indiquer des réformes indispensables à accomplir dans le régime de l'Eglise ou des changements à introduire dans sa constitution intime. *Non*, s'il s'agit de défendre les doctrines catholiques reçues universellement jusqu'ici et de revendiquer les prérogatives du Pape et la suprématie de l'Eglise Romaine, comme font l'*Univers*, le *Monde* et d'autres feuilles.

Est-il tolérable que les simples fidèles expriment les sentiments de leur foi par voie d'adresses, de vœux, de prières, d'offrandes ?

Oui, si cela peut être utile à l'opposition. Alors on appelle, on endoctrine, on fait voyager jusqu'à des femmes prétentieuses, en leur confiant la tâche d'écrire, de parler, de distribuer des libelles anonymes et de les commenter dans le sens des fameuses Adresses de Bonn et de Coblenz. Non, si ces simples fidèles envoient à l'*Univers*, avec l'expression de leur foi dans l'infaillibilité du Pape enseignant *ex cathedra* leurs offrandes pour le concile. Les listes qui se publient alors sont qualifiées de *litanies d'injures*, comme si tout ce qui contribue à la splendeur des prérogatives du Pape était, pour les gallicans, une injure.

Quelle valeur a le vœu ou la sentence d'un docteur, d'un théologien, d'un saint? Une valeur irréfragable qui suffit pour imposer silence à tout le concile si on peut torturer ce texte de façon à le faire paraître contraire à l'infaillibilité du Pape. Aucune valeur s'il lui est évidemment favorable.

Par exemple, une ou deux éditions manifestement fautives font dire à S. Antonin de Florence que le Pape est infaillible *utens concilio*. On n'en cherche pas plus long, on en a assez. Le texte est là. S. Antonin l'a dit dit et doit l'avoir dit dans un sens exclusif: donc le Pape n'est infaillible que lorsqu'il a pour lui le consentement exprès du concile ou des évêques dispersés. Inutile de leur répondre que S. Antonin a écrit *utens concilio*, que c'est le seul texte authentique, et que, d'ailleurs, eût-il écrit *concilio*, le sens ne serait pas encore exclusif. N'importe: ils trouvent leur compte à maintenir *concilium*, à en tirer la conséquence susdite, et ils vont de l'avant. Mais on allègue avec ce même S. Antonin, S. Thomas d'Arquin, S. François de Sales, S. Alphonse de Liguori et toute une liste de saints et docteurs qui proclament avec une parfaite clarté l'infaillibilité du Pape... Les gallicans répondent aussitôt que ces auteurs n'étaient point infaillibles, qu'ils se sont trompés ou qu'ils n'ont pas pu entendre l'infaillibilité de cette façon, et ils font de S. Thomas un bon homme qui en avale de toutes les couleurs et accepte de bonne foi les plus grossières faussetés en s'en tenant à des décrétables apocryphes.

Les évêques, au concile, doivent-ils être considérés aussi comme les représentants de fidèles de leurs diocèses et comme les témoins

de la croyance qui y est en vigueur ? *Oui*, quand les fidèles de ces diocèses, et surtout le clergé, ou se taisent ou sont réputés contraires à l'infaillibilité du Pape. *Non*, quand les clergés et les peuples se déclarent inébranlables dans la croyance à l'infaillibilité. Dans ce dernier cas, les évêques seuls ont le droit d'attester la vérité contenue dans le dépôt sacré de la révélation et de la tradition ; le bas clergé et le peuple ne peuvent rien attester ; ils ne peuvent qu'apprendre de leurs évêques, croire et et obéir.

L'importance du vote d'un évêque doit-elle se tirer seulement de son caractère sacré, qui le fait juge en matière de foi, ou aussi du nombre de ses diocésains et de leur degré de culture civile et matérielle ? *Distinguo*, répond le gallican. Donnez-moi un évêque professant mes doctrines, et je vous dis que son vote, même dans le cas où il s'agirait d'un évêque *in partibus* n'ayant jamais eu et ne devant jamais avoir un seul chrétien à gouverner, a la même valeur que celui d'un prélat ayant deux millions d'ouailles. Mais il s'agit d'un évêque *ultramontain*, *italien*, de petits diocèses où l'on croit à l'infaillibilité du Pape hautement professé par l'évêque, oh ! alors il faut faire entrer en ligne de compte le petit nombre de diocésains, leur peu de culture, leur ignorance, et le vote de cet évêque n'a et ne saurait avoir l'autorité morale qu'a celui de l'évêque gallican d'un grand diocèse très civilisé. C'est donc une indignité, s'écrient les gallicans, que de mettre sur la même ligne que certains évêques de grandes villes très cultivées d'Europe les *vicaires apostoliques*, évêques d'Eglises *naissantes*, des évêques en train de dégrossir les sauvages de l'Australie, les néophytes de l'Inde, de la Chine, du Japon et du Tonkin !

Quelle est l'importance d'une déclaration, d'une approbation, ou d'une désapprobation du Pape en ce qui concerne les doctrines ? Elle est suprême ou nulle, selon qu'elle peut donner du poids à une personne bien vue du parti gallican ou à quelque *ultramontain*. Voilà pourquoi, jadis, on a porté jusqu'aux nues comme exprimant un jugement irréfragable, certain Bref contenant des éloges à l'adresse d'un personnage très favorable aux principes modernes ; les partisans de ce personnage, dans

L'ivresse de leur satisfaction, oublièrent de reproduire le Bref en entier : ils ne publièrent que la partie qui contenait l'éloge, en supprimant certaine phrase où il y avait une recommandation ressemblant très-fort à un blâme. Peu s'en fallait, même qu'ils ne regardassent ce Bref comme équivalent à une patente d'infailibilité décernée à ce personnage. Mais supposons que le Saint-Père, dans d'autres Brefs publiés textuellement, fasse les plus grands éloges de *l'Univers*, du *Monde*, de *l'Unità cattolica*, de *Civiltà cattolica* et d'autres journaux dévoués au Saint-Siège, ou bien de D. Guéranger, de M. Veuillot et d'autres personnages qui ne sont rien moins que gallicans : oh ! alors les Brefs ne sont plus que des lettres d'un secrétaire privé du Pape, et n'ont aucune autorité. Cette théorie nous est exposée *in extenso* par un gallican dans le *Français* du 23 avril, où il y a une longue lettre de Rome tendant à prouver qu'on ne doit à ces brefs qu'un certain respect, et qu'il se trompent du tout au tout ceux qui donnent à ces actes une autorité qui ne leur appartient pas. (1).

La *Gazette de France*, du 13 mai est allée un peu plus loin et, à propos d'un bref du Saint-Père à trois prêtres du diocèse d'Orléans qui se sont prononcés pour l'infailibilité pontificale, elle n'a pas craint de déclarer, que ces actes qui, selon le *Français*, n'ont aucune autorité, "se multiplient depuis quelque temps déjà un peu plus, peut-être, que ne le comporte le sévère respect dû à la liberté des évêques siégeant au concile." Si les Brefs du Pape sont, au dire de ces gallicans, des atteintes à la liberté des évêques, quel nom faudra-t-il donner au fameux *manifeste* du 19 octobre, du *Correspondant*, et aux correspondances quotidiennes de Rome à la *Gazette de France*, du *Français* et des autres porte-voix de la coterie ?

Mais du moins, est-ce qu'on discute, est-ce qu'on parle librement, au concile ? Ici encore il faut distinguer. S'il s'agit d'exalter comme des Chrysostômes et des Bernards quelques évêques

(1) *Les journalistes de l'Univers et du Monde ne cessent d'attribuer à ces communications un caractère d'autorité qui leur manque absolument. Le Français*, 13 avril 1870, pag. 2, col. 3.

que les fébronien et les gallicans supposent être de leur parti, oh ! alors la discussion est entièrement libre ; on ne peut pas parler autrement, à moins que le panégyrique qui se fait de ces personnages vantés pour l'élévation de leurs pensées, pour la vigueur de leur éloquence, pour le courage apostolique dont ont dit qu'ils ont donné des preuves incomparables n'ait aucun sens. Mais s'il y a intérêt à amoindrir d'avance l'autorité des délibérations du concile, alors on prétend que la discussion est illusoire, que toute liberté est entravée, que l'on entend pas même les gens qui parlent, grâce au défaut d'acoustique de la salle. La salle permet ou ne permet pas d'entendre, selon que l'orateur est ou non favorable à ces Messieurs.

Les définitions du concile requièrent-elles l'unanimité morale des voix ou de la pluralité suffit-elle ? Ici encore l'opinion du parti change avec son intérêt. Avant l'ouverture du concile, la pluralité suffisait. Elle suffisait si bien qu'on publiait des livres exprès pour démontrer que, si le Pape refusait d'admettre les définitions émanant de la pluralité des Pères, cette pluralité pourrait l'y contraindre et même le déposer du siège apostolique en cas de résistance obstinée. Voyant ensuite que la pluralité des Pères tenait ferme pour les prérogatives du Pape dans les questions qui heurtent le plus les gallicans, on fit valoir le respect dû aux *minorités considérables* : dès lors, la pluralité, ne pouvant plus rien décider sans le bon plaisir de la minorité, celle-ci, en réalité, devait l'emporter sur celle-là. Puis, comme ce respect ne paraissait pas devoir être suffisant pour rendre impossible une définition redoutée, on inventa la théorie de l'*unanimité morale* des suffrages indispensable pour la validité des définitions en matière de foi. Si l'immense pluralité du concile ne s'en tenait pas à cette théorie, les gallicans ne manqueraient pas d'un autre argument. Le voici, dans cette phrase de la 2^e lettre publiée par les *Débats* :

“ La majorité n'est pas libre ; car elle se produit par un appoint considérable de prélats qui ne sauraient être témoins de la foi d'Eglises naissantes ou mourantes. Or, cet appoint, qui se compose du chiffre énorme de tous les vicaires apostoliques, du chiffre relativement trop fort des évêques italiens et des

Etats pontificaux, cet appoint n'est pas libre. C'est une armée toute faite, toute acquise, endoctrinée, enrégimentée, disciplinée, que l'on menace, si elle bronche, de la famine ou de la *disponibilité*, et l'on a été jusqu'à donner de l'argent pour ramener quelques transfuges. Donc il est évident qu'il n'y a pas de liberté suffisante."

4. Les subterfuges des fébronien et des gallicans ont fourni au docte et zélé archevêque de Cambrai la matière d'une magnifique lettre au clergé de son diocèse, imprimée dans l'*Univers* du 30 et dans le *Monde* du 31 mai. Autant le fond de cette lettre est admirable de profondeur et de sagesse, autant la forme l'est de précision, de clarté, de vigueur, toujours avec cette charité évangélique qui flagelle l'erreur sans frapper les personnes. L'archevêque réfute victorieusement une à une toutes les objections de quelque valeur contre les procédés du concile, sur la difficulté de la discussion par suite des défauts d'acoustique de la salle, sur l'insuffisance des délibérations, sur les prétendues supercheries de la majorité au détriment de la minorité des opposants, sur l'incompétence des évêques dans les questions politiques et sociales, sur les périls et les dommages à redouter, sur la nécessité de l'unanimité des voix, etc. Fasse le ciel que cette lettre mette quelque peu de frein à l'audace du parti qui l'a rendu nécessaire !

NOUVELLES DIVERSES.

1. Lettre de Mgr Bonjean sur les dispositions des néophytes, des payens et des protestants dans les missions au sujet de l'infailibilité du Pape.—2. Adhésion de 42 vicaires apostoliques à cette lettre.—3. Déclaration d'évêques orientaux.—4. Nouvelles adhésions d'évêques à la condamnation prononcée contre le P. Gratry. 4e brochure de cet homme de lettre; réponse de D. Guéranger.—5. Adresses de divers clergés au Pape.—6. Brefs de Sa Sainteté à Mgr Gualco, à des prêtres de Montpellier, de Grenoble, d'Orléans, au supérieur général des Lazaristes à Paris, à M. Louis Veuillot.

1. Entre autres épouvantails dressés par les adversaires de la doctrine de l'infailibilité du Pape enseignant *ex cathedra* il y avait le danger de fermer, par cette définition, les portes de l'Eglise à plusieurs millions de païens disposés à y entrer, de néophytes qui sont sur le seuil, des protestants qui restent dehors de bonne foi. Et comme c'est surtout parmi les païens, les néophytes et les protestants que les vicaires apostoliques ont leurs missions, on mit tout en œuvre pour démontrer que ces prélats, quoique revêtus du caractère épiscopal, ne sont pas des juges aussi compétents que les autres en matière de foi, attendu qu'ils ne peuvent attester les traditions de la foi dans les diocèses *naissants* ou *mourants*. Cela revient à dire qu'ils ne peuvent pas ouvrir la bouche, et que les évêques des diocèses civilisés, selon les idées du progrès moderne, ont seuls le droit de se prononcer en matière de foi.

Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Ceylan, a pu connaître en 23 ans d'apostolat les dispositions des 180 millions de païens, de néophytes et de protestants qui peuplent l'Inde Anglaise. Il ne s'est pas préoccupé de réfuter la susdite théorie sur l'incompétence des vicaires apostoliques, mais seulement de dissiper les

vaines appréhensions répandues pour attaquer l'opportunité de la définition. Dans une lettre que l'*Univers* a publiée le 22 mars, il a démontré que rien ne contribuait plus que cette définition à relever l'idée que se font les païens et les néophytes de la sainteté et de la vérité du catholicisme, parce que le sentiment du respect dû à l'autorité est très en vigueur dans ces pays ; plus l'autorité y est présentée comme exempte d'erreur, mieux elle y est acceptée. Quant aux protestants, Mgr Bonjean dit que ou ils sont de bonne foi et alors ils se sentiront poussés à embrasser l'ancre inébranlable de la vérité, ou ils sont incroyants, matérialistes, indifférents, et ils se sentiront confirmés dans leurs erreurs, en ne voyant nulle part un phare certain de vérité, universellement reçu comme tel par les catholiques.

2. 42 archevêques et évêques qui, avec le titre de vicaires apostoliques et au prix de leurs sueurs et de leurs sangs, travaillent à la diffusion de la foi, se sont empressés d'adhérer à cette belle lettre par une déclaration insérée dans l'*Univers* du 5 avril.

3. Les gallicans ont voulu appliquer aussi la théorie dédaigneuse de l'incompétence des vicaires-apostoliques aux évêques d'Orient, comme s'ils gouvernaient des Eglises mourantes. Voir les correspondances romaines du *Français*. Les évêques en question ont charitablement pardonné cette grossière injure, mais ils ont revendiqué, eux aussi, l'honneur d'attester la foi universelle à l'infaillibilité du Souverain Pontife. Ils l'ont fait dans une magnifique lettre adressée à Mgr l'évêque de Strasbourg, où ils professent très-explicitement la doctrine catholique sur ce point et affirment l'opportunité de la définir pour raffermir les orientaux catholiques et pour convertir les schismatiques. Ce document est signé par 10 archevêques et évêques de divers rites et a paru dans l'*Univers* du 7 avril. Le 16 du même mois, ce journal a enregistré une profession de foi analogue de l'évêque grec de Zénos et Mycon et de celui de Syra.

4. A l'occasion des tristes brochures de M. Gratry, ont protesté de leur foi absolue à l'infaillibilité du Pape les évêques de Potenza et de Paterborn, qui appellent *détestables* les opinions de l'écrivain (*Univers* du 6 avril) et ceux de Langres, d'Urgel,

de Cues
ler et
bre de
Gratry
tons de
gallican
italiens

Que
avril) s
vicaires
sentime
bilité d
est très

Au l
présenc
ties qu
où il n
et de r
les ign
l'*Univ*
Dom C

5. A
au gall
bles q
dunce
vent d
feuille
nous
proven
diocès
du Pa
les év
sés à l
Ceci e
deux
Adres
a exp

de Cuenca, de Wurtzbourg, d'Eichstadt (*Univers* du 17 avril, du 1er et du 9 mai). Des évêques du royaume de Naples, au nombre de 42, ont qualifié aussi de détestables les principes de M. Gratry, dans une lettre (*Univers* du 25 avril) que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, mais qui explique pourquoi le gallican des *Débats* se plaint du trop grand nombre des évêques italiens.

Quelques jours auparavant, une belle Adresse (*Univers* du 10 avril) signée de Mgr Khajatt, archevêque chaldéen d'Amadie et vicaire général de son patriarche, avait exprimé à Sa Sainteté les sentiments les plus sincères non seulement de la foi en l'infaillibilité doctrinale du Pape, mais de la conviction que la définition est très-opportune.

Au lieu de rentrer en lui même ou au moins de se taire en présence de tant de témoignages, le P. Gratry, poussé par d'autres qui lui fournissent le thème de ses écrits, en a lancé un 4e où il ne craint pas de faire l'apologie de ces *détestables* principes et de revenir sur les plus grosses erreurs avec une hardiesse que les ignorants prennent pour de la science de bon aloi. Voir dans l'*Univers* du 3 Juin la réfutation calme et incisive qu'en a faite Dom Guéranger.

5. Aux condamnations que les sentences des évêques infligent au gallicanisme, il faut ajouter les Adresses désormais innombrables qu'envoient les clergés, surtout de France. La *Correspondance de Rome* du 21 mai a publié une liste de ceux qui se trouvent dans l'*Univers* du 1er avril au 15 mai. Et depuis lors la feuille parisienne en a reproduit d'autres presque chaque jour. Il nous faudrait trop d'espace pour en mentionner seulement la provenance. Remarquons seulement que dans beaucoup de diocèses *tout* le clergé a signé ces Adresses de foi à l'infaillibilité du Pape, et qu'entre tous ces diocèses se sont signalés ceux dont les évêques, d'après les listes du *Français*, passaient pour opposés à la définition de la doctrine catholique de l'infaillibilité. Ceci explique l'irritation profonde qu'éprouve le gallican des deux lettres aux *Débats* en présence de la publication de ces Adresses dans les journaux catholiques et de la satisfaction qu'en a exprimée le Saint-Père.

6. Il serait vraiment étrange de prétendre que le Pape doit se montrer indifférent aux manifestations de foi dans les vérités catholiques dont il est le dépositaire, le gardien et le maître. Il est plus qu'impertinent le reproche que lui font les gallicans d'avoir encouragé le clergé à s'écarter de la ligne de conduite suivie par ses évêques et à prévenir leur jugement. Ainsi, il serait permis d'attaquer l'autorité suprême et le magistère infail-
libile du Vicaire de Jésus-Christ, et pendant ce temps-là on pourrait intimer aux simples prêtres de se taire et d'attendre des coryphées d'une école à peine tolérée les réponses comme d'un oracle déjà défini infailible. Est-ce que les gallicans, par hasard, croient que leurs doctrines sont de nature à rendre les prêtres plus respectueux envers leurs évêques et les simples fidèles plus respectueux envers les prêtres ? Au contraire ; bien des gens pourraient leur répondre : puisque vous me dites que le Pape même peut se tromper quand il parle seul en matière de foi et de mœurs, à plus forte raison puis-je croire et dire que vous vous trompez, vous évêques, et vous, prêtres, à qui Jésus-Christ n'a pas dit : *Et tu confirma fratres tuos.*

Donc la foi inébranlable des peuples à l'autorité infailible du Pape contribuera à raffermir l'autorité des évêques et des prêtres. Sa mission de confirmer ses frères, le Pape l'exerce quand il envoie, même à de simples particuliers, des Brefs qui les encouragent ou à défendre les bonnes doctrines ou à veiller au maintien de la sainteté des mœurs chrétiennes. Nous reproduirons plusieurs de ces Brefs pour la consolation des gens de bien.

Voici celui qu'a reçu Mgr Gualeo, prévôt de la collégiale de Notre-Dame des Vignes, à Gênes, en réponse à l'envoi au Pape d'une docte dissertation composée par lui pour la défense de l'infail-
libilité (*Univers* du 9 mai).

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem.

Tuae erga Nos, et hanc apostolicam Sedem pietatis, et devotionis testimonium Nobis exhibuerunt tuae litteras die 18 huius mensis ad Nos datae, ac illis adiecta lucubratio italico idiomate

conser
ut irr
causi
consta
Nobis
dram
pimus
nempo
tem il
pugna
votis,
pende
sempe
omni
mune
aposto
peram
Dat
Ponti

Le
du di
Adres
Dile
clesiae
Pessul

Gau
sancta
hanc d
timo c
cundis
hortan
compa
cundu

conscripta, typisque genuensibus edita, qua illud tibi proposuisti, ut irreformabile apostolicae Sedis iudicium in fidei, morumque causis definiendis, propugnares, et quae contrarem opponuntur constanter refelleres. Hoc tuae luculationis munus a te Nobis oblatum, quod filialis erga Nos, et hanc Petri Cathedram observantiae tuae pignus esse cupis, libenter grateque accepimus, ac tuum zelum meritis laudibus commendamus, quo nempe adductus, in id operam conferendam putasti, ut firmitatem illius Petrae filiali studio defenderes, in qua Christus inexpugnabile posuit Ecclesiae suae fundamentum. Tuis autem votis, quae pro Nobis ad Deum effundis, dilecte fili, debitam rependentes vicem, divinam Eius maiestatem adprecamur, ut tibi semper in abundantia caelestis suae gratiae propitia adsit, teque omni vera prosperitate laetificet; omnium demum divinorum munerum auspicem et paternae Nostrae benevolentiae testem, apostolicam benedictionem tibi, dilecte fili, toto cordis affectu peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum, die 28 Martii anno 1870.
Pontificatus Nostri anno vicesimo quarto.

PIUS PP. IX.

Le suivant (*Univers* du 15 avril) a été adressé à des prêtres du diocèse de Montpellier qui avaient envoyé une chaude Adresse en faveur de la définition de l'infailibilité :

Dilectis filiis Can. Pomarede aliisque Canonicis cathedralis Ecclesiae, nec non L. Barne aliisque piis Presbyteris Diocesis Montis Pessulani.

PIUS PP. IP.

Dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem.

Gaudemus, dilecti filii, vos non piissime affectos esse erga sanctam hanc Sedem divinasque eius praerogativas, sed etiam hanc devotionem ea libertate ac firmitate profiteri, quae ex intimo cordis sensu officia erga nos vestra procedere testentur. Lucundissimo propterea et pergrato ea excipimus animo; vosque hortamur, ut quo maiore contentione egregiam istam animi comparisonem, certoquin fidelibus communem, a zelo non secundum scienciam coerceri et repugnari conspiciatis, eo constan-

tius mente repetatis, Petri fidem illam esse petram, supra quam Dominus aedificavit Ecclesiam suam. Copiosa vobis adpreca-
mur gratiae coelestis auxilia ; earumque auspicem et paternae
nostrae benevolentiae pignus apostolicam Benedictionem vobis
peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum, die 23 Martii 1870. Pon-
tificatus Nostri anno XXIV.

PIUS PP. IX.

Trois courageux curés du diocèse d'Orléans ayant, eux aussi,
méprisé de vaines appréhensions et déclare leurs sentiments de
très ferme adhésion à la doctrine de l'infaillibilité du Pape, ont
reçu le suivant (*Univers* du 12 mai) :

*Dilectis filiis A. Hulot, St. Maître et Mathieu, parochis in dio-
cesesi Aurelianensi.*

PIUS PP. IX.

Dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem.

In vestris observantissimis litteris ad Nos die 9 huius mensis,
libenti animo agnovimus fidem, pietatem ac devotionem qua
erga nos et hanc apostolicam cathedram, omnium Ecclesiarum
matrem et magistram, vos esse animatos, profitemini. Vechement
gavisi sumus hisce vestris sensibus, catholicae Ecclesiae
filiis omnino dignis, quos ex intimo corde profectos esse non du-
bitamus ; et quo magis fidelium interest hoc tempore, ut supre-
mae veritatis Cathedrae quam coniunctissime adhaereant, eo
magis laetamur vos animo comparatos esse, qui Nobis spem
certam affert vos etiam non segnes futuros, ut salutare eius-
modi sensus in aliorum quoque animis tueri et promovere conten-
datis. Ne omittatis autem fervidis precibus summum misericor-
diarum Patrem obsecrare, ut, tam necessario tempore, adsit Nobis
adsit Ecclesiae suae, ac propitias tribuat ut fidelium corda, omni
perturbatione remota, in omni semper iustitia, veritate et charitate
consentiant. Dum autem a divina clementia humiliter exposci-
mus, ut super vos bonitatis suae divitias dignanter effundat, coe-
lestium munerum auspicem et paternae Nostrae erga vos bene-

volentiae testem apostolicam benedictionem vobis, filii delecti, et fidelibus quorum pro vestro ministerio curam geritis, toto cordis affectu peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum, die 23 Aprilis 1870, anno vicesimo quarto Nostri Pontificatus.

PIUS PP. IX.

Voici celui qui a été adressé au rév. P. Etienne, supérieur général des Lazaristes, en réponse à l'Adresse où il avait attesté en son nom et au nom de toute sa congrégation, sa foi à l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ (*Univers* du 13 mai) :

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem.

Eo nitidius veritatis confessio splendescere consuevit, quo latius invaluit contrarius error, et quo potentiores in eam concitavit adversarios. Quocirca dum cavillationes alias excogitatae adversus divinas huius apostolicae Sedis praerogativas excitantur rursus, noraque refictae forma propagantur in vulgus ad animos ab eius observantia avertendos; aperta devotionis tuae, tuaeque Congregationis isti Petri Cathedrae professio, illudque obsequium, quo familiam tuam, a suis exordiis ad haec tempora, iudicio eiusdem ac placitis ultro dimisseque adhaesisse gloriaris, sicuti peculiari quadam luce refulgent, sic nobis multo iucundiora contingunt, et acceptiora. Quamquam enim dubitare nequiremus, quin Filii sanctissimi Parentis Romanisque Pontificibus addictissimi, Christi Vicarium eadem ac ipse veneratione prosequerentur, et eadem indignatione reiicerent opinionem quamlibet auctoritati eius infensam; hisce tamen in adiunctis aperta istaec propriae fidei significatio mirifice nobis exornare visa est antiquam constantemque animi comparisonem. Itaque libenter, gratoque animo ipsam exceperimus, eaque delectatum omnino esse censemus sanctissimum Institutorem vestrum, qui nequivit in hac tessera non agnoscere filios suos, iisque propterea, et eorum ope omnia caelestis gratiae munera non precari. Nos certe haec tibi, dilecte fili, totique Congregationi tuae omimamur copiosissima, eorumque auspiciem, et paternae benevolentiae pignus vobis omnibus apostolicam benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romae, apud S. Petrum, die 7 Aprilis anno 1870.
Pontificatus Nostri anno vicesimo quarto.

PIUS PP. IX.

Enfin, nous sommes heureux de rapporter le Bref du Saint-Père à M. Louis Veillot qui en sa qualité de plus intrépide d'entre tous les champions laïques de l'Eglise catholique et du Saint-Siège, est en butte aux attaques les plus violentes de la faction gallicane. Par la souscription organisée dans l'*Univers*, il avait recueilli 229,000 fr. pour subvenir au frais du concile. Le 8 mai il en a déposé aux pieds du Pape 100,000, avec une Adresse, que voici :

Très Saint Père,

Prosterné à vos pieds, j'apporte une nouvelle offrande fournie par la souscription ouverte dans les bureaux de l'*Univers* afin de vous aider à subvenir aux frais du Concile.

Cette souscription, qui continue, est alimentée par l'obole du pauvre, surtout par l'obole du prêtre, plus pauvre en France que les plus pauvres, mais plus généreux que les plus opulents. Ces oboles sont des actes de foi et d'amour envers le Vicaire de Jésus-Christ.

Elles confessent votre mission d'autorité et de salut : Elles remercient notre Sauveur qui a donné Pierre au monde, et qui, en nos jours inquiets, vous a mis sur ce trône de lumière et de justice pour abattre, pour confirmer et pour édifier, de telle sorte que, par ce magistère infaillible, nos esprits reçoivent la certitude et nos âmes la paix.

Pour les souscripteurs, pour mes collaborateurs de l'*Univers* et pour moi leur heureux intermédiaire, j'implore humblement la bénédiction apostolique.

Louis Veillot.

Rome, 8 Mai.

Notre Saint-Père a daigné répondre à cette Adresse par le Bref suivant :

Dilecto filio Aloisio Veuillot

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, salutem et Apostolicam benedictionem.

Significationes illas devotionis et amoris quas proprio, et sociorum tuorum nomine a te factas excepimus dum: amplam a fidelibus commissam ephemeridi tuae stipem nobis offerebas, acceptissimas quidem habuimus; nec parum ipso munere delectati sumus, sive uti pignore filialis pietatis plurimorum, sive etiam uti fructu certaminis a te jamdiu pro religione et hac sancta Sede suscepti. Splendidius tamen istud et nobilius fieri nobis est visum, cum didicimus, a pohello praesertim et ab inope Galliarum clero haec Nobis collata fuisse subsidia, siquidem eo plures in hoc opus convenisse oportet, quo tenuiores esse debuerunt singulorum symbolae; unde patet, antiquam fidei simplicitatem vigere in plerisque, et ejusmodi esse Clerum, qui arctae animorum cum ista veritatis cathedra conjunctioni confirmandae promovendaeque naviter adlaboret. Quare vix quidquam suavius contingere Nobis potest per haec tempora, qui moerentes conspiciamus quantum gliscentes passim errores animabus periculum conflent, et quo nisu Ecclesiae et sanctae hujus Sedis osores filios Nostros a Nobis divellere consentur.

Quamobrem gratulamur tibi sociisque tuis ob faustum laborum vestrorum exitum, gratulamur illis, qui eos in propriae pietatis confirmationem convertunt; gratulamur Clero, qui eorum vestroque proposito adstipulatur exemplo zeloque suo; et omnibus mercedem religione sua et caritate dignam adprecamur. Divini vero favoris auspicem paternaeque nostrae benevolentiae pignus tibi, dilecte fili, sociis familiaeque tuae ac cacteris, quos commendavimus benedictionem apostolicam peramanter imperimus.

Datum Romae apud S. Petrum, die 19 maii anno 1870.
Pontificatus Nostri Anno XXIV.

PIUS PP. IX.

1. Co
S

1.

3.

lieu
aux
nous
les p
de la
déjà
basil
l'abs
sur
cour
Pier
l'entr
On e
Veni
chant
Sacre
remp
chant
mot c
sinon
conta
de jo
s'entr
l'Esp
ficale

4.

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales.— 2. Chapelles papales.— 3. Prières publiques à S. Pierre pour le concile.— 4. Nécrologie.

1. et 3. V. la *Correspondance de Rome*.

3. Un autre spectacle sublime dans sa pieuse simplicité a eu lieu le 6 juin, lundi de la Pentecôte, à S. Pierre. Ce jour-là, aux termes de l'*Invito sacro* de S. E. le cardinal vicaire que nous avons publié, devaient se faire dans la basilique Vaticane les prières publiques pour le concile, ordonnées pendant la semaine de la Pentecôte. On peut dire que Rome entière était à S. Pierre : déjà plusieurs confréries et communautés étaient entrées dans la basilique ; déjà les Pères du Concile s'étaient placés dans l'abside de la basilique, tournés vers le Saint-Sacrement exposé sur l'autel de la confession, lorsque Pie IX, accompagné de sa cour et suivi du Sacré-Collège, est descendu du Vatican à S. Pierre en suivant processionnellement l'escalier royal. Reçu à l'entrée par le chapitre, Sa Sainteté s'est dirigée vers la confession. On chantait les Litanies des Saints et le peuple y répondait. Le *Veni Creator* ayant été entonné, il en a alterné les versets avec les chœurs pontificaux. Au moment de la bénédiction du Saint-Sacrement, il s'est fait un silence si profond que la basilique, remplie, paraissait vide. Devant cette prière si éloquente du chant et cette autre plus éloquente du silence, on songeait à ce mot de S. Augustin : Quelles prières exaucerez vous, Seigneur, sinon celles-ci ! L'émotion religieuse était générale, et nous avons constaté qu'en sortant de S. Pierre, le peuple éprouvait un sens de joie et de consolation. Nous entendions plusieurs personnes s'entretenir avec une vive confiance de l'effusion de la grâce de l'Esprit-Saint par la définition si désirée de l'infailibilité pontificale : *Loquebantur magnalia Dei*.

4. V. la *Correspondance*,

1. de 2
1.
iurisd
phana
D. N
Fide,
Lae
tion
vif i
témoi
veur
Ponti
sique
Le de
d'un
serva
dre e
supr
l'ense
l'Egl
Orie
l'inf
prim
docu
méri
docu

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. *Travaux d'érudit sur l'Infaillibilité pontificale.*

1. de Mgr Azarian.— 2. du R. P. Bianchi.— 3. du P. Fidèle de Fanna.— 4. de Mgr Sonestrey et de Mgr Freppel.

1. *Ecclesiae Armenae Traditio de Romani Pontificis Primatu iurisdictionis et inerrabili magisterio, per presbyterum Armenum Stephanum Azarian.* Alumnus Ven. Coll. Urb. de Prop. Fide et SS. D. N. honor. cubicularium. Romae, typ. S. Congr. de Prop. de Fide, MDCCCLXX. In-8 gr. pag. 175.

La situation générale de l'Eglise dans l'attente de la définition et la situation de l'Eglise Arménienne donnent un très vif intérêt à ce précieux ouvrage de Mgr Azarian. Comme témoignage de la tradition de l'Eglise Arménienne en faveur de la primauté de juridiction et d'infaillibilité des Pontifes Romains, ce livre prend place parmi les livres classiques du même genre dans les bibliothèques ecclésiastiques. Le docte auteur a su condenser dans un petit volume la matière d'un gros volume, tant il use sobrement des documents, des observations et des notices historiques. Il commence par restreindre en quelques pages la tradition de l'Eglise Orientale sur la suprême autorité du Pontife Romain dans le gouvernement et l'enseignement. Venant ensuite à parler de la tradition de l'Eglise Arménienne, qui forme une partie si noble de l'Eglise Orientale, il prouve jusqu'à l'évidence que, chez les Arméniens l'infaillibilité est considérée comme une partie essentielle de la primauté. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les magnifiques documents allégués par Mgr Azarian de la foi de l'Eglise Arménienne à la primauté juridictionnelle et doctrinale du Pape, documents tirés, 1. de ses livres liturgiques; 2. du nomen-

canon, qui est comme le code du droit ecclésiastique arménien ; 3. de ses conciles pléniers (1) et partiels ; 4. de ses Pères et écrivains et même de quelques auteurs schismatiques ; 5. des lettres de ses évêques et patriarches et d'autres sources. Bon nombre de ces documents extraits des archives du Vatican et de la Propagande et d'autres, ou de livres très-rares, sont inédits. Mais les plus grand mérite de l'ouvrage n'est pas dans le recueil, il est dans l'ordre des matières, dans la force du raisonnement, qui nous présentent la tradition de l'Eglise Arménienne depuis le premiers siècles jusqu'à nos jours comme une voix toujours vive et parlante en faveur de la vérité catholique. Le doute sur l'infailibilité de la primauté doctrinale est une chose nouvelle pour les Arméniens, qui les scandalise comme si la primauté elle-même était révoquée en doute. Il n'est donc pas étonnant que, pour mettre fin à ce scandale, l'épiscopat arménien réuni à Rome ait demandé, dès le mois de janvier dernier, la prompte définition de cette doctrine. Nous allons clore notre compte-rendu par le document en question, qui résume la tradition de la très-noble Eglise Arménienne :

“ Etiam si in Ecclesia nostra Armena numquam dubitatum fuit de irreformabilitate iudiciorum, quæ a Romano Pontifice uti supremo Ecclesiae catholicae Magistro et Doctore pronunciantur in materia fidei et morum, utpote plurima Patrum nostrorum vetusta testimonia, atque Ecclesiae nostrae historica documenta luculenter ostendunt, quodque sacri et orthodoxi eiusdem Ecclesiae Antistites hucusque docuerunt ; cum tamen audierimus quosdam hanc ipsam infailibilitatem in dubium revocare : non timentes gravia damna, quæ ex hac nova doctrina possent oriri universae Ecclesiae, praesertim vero Orientalibus, quoniam

(1) Nous ferons remarquer ici, avec l'auteur (p. 54), que dans la version arménienne du décret d'union faite et lue au concile de Florenc, la fameuse clause *quemadmodum etiam* équivalait à *prout in ipsis etiam gestis oecumenicorum conciliorum*, soit : comme cela est enseigné jusque dans les actes des conciles. Ce qui revient à dire que les droits du Pontife Romain exposé dans cette formule ne sont pas nouveaux, mais sont exprimés même dans des actes anciens. D'où il suit, le sens de ces mots n'est pas de restreindre, mais de confirmer l'autorité pontificale.

nunquam dubitatum fuit quin *irreformabilitas praedicta supremo Romani Pontificis primatui arctissime et inseparabiliter cohaereat* ; necessarium existimamus ut eadem ab oecumenico Concilio *definitive* declaretur, idcirco petimus ut de eiusmodi re in eodem Concilio *quam primum* agatur.

Romae, in aedibus Piatti, Montis Ianiculi, die 11 Ianuarii 1870." (pag. 159).

Après cela on comprendra facilement la raison avec laquelle l'auteur a conclu l'avant-propos de son livre par ces mots :

" Spero etiam hunc quaecumque meum laborem, documentorum quae profero auctoritate urgenti, haud inutilem futurum iis qui putant timendum esse Orientalibus, quae catholicis, quae schismaticis, si Romani Pontificis primatus et praerogativae maiori semper in luce collocentur." (pag. VIII).

2. *De Constitutione monarchica Ecclesiae et de infallibilitate Romani Pontificis juxta D. Thomam Aquinatem, eiusque scholam in Ord. Praedicatorum, per Fr. Raymundum Bianchi Procuratorem generalem eiusdem Ordinis et Professorem S. Theologiae in Romana studiorum Universitate.* Romae, typis Salvucci 1870. in-8 de pag 174.

Le principe que l'homme sait tirer le mal du bien et que Dieu, au contraire, sait tirer le bien même du mal, reçoit une merveilleuse démonstration de la question présente de l'infaillibilité. Le désir de la définition, manifesté d'abord par une dévotion particulière à S. Pierre et à ses successeurs, a fait surgir une opposition aussi violente qu'inattendue, qui, dans les desseins de la divine Providence, a servi les intérêts de la vérité ; en sorte que la définition implorée d'abord comme une grâce, par dévotion, semble être devenue une nécessité, précisément à cause de la violence de l'opposition. Voilà comment Dieu sait tirer le bien du mal ! De même, sans la violence de l'opposition, nous n'aurions pas eu tant d'Adresses, tant d'opuscules et de livres pour la définition.

Voici un nouveau livre, celui du P. Bianchi.

Qui eût jamais songé à écrire sur la doctrine du Docteur Angélique et sur son école en faveur de l'infaillibilité si la

Gazette d'Augsbourg, c'est-à-dire Janus, puis le P. Gratry, et enfin d'autres perroquets n'avaient répété que S. Thomas a cru à l'infaillibilité induit en erreur par certains textes apocryphes et que son école y a cru induite en erreur par lui. Or, le but direct du P. Bianchi est précisément de réfuter cette erreur. Il établit donc qu'indépendamment des prétendus textes apocryphes, S. Thomas et toute son école ont fondé la doctrine de l'infaillibilité pontificale sur de clairs témoignages de l'Evangile, sur des preuves indubitables de la tradition et sur des raisons théologiques inébranlables.

Mais, outre cet avantage polémique, le livre a un mérite doctrinal positif. Ce n'est pas seulement un enchaînement de témoignages ; c'est plutôt un traité théologique sur la constitution monarchique de l'Eglise et sur l'infaillibilité du Pontife Romain, traité composé harmonieusement des témoignages de S. Thomas et des plus insignes théologiens de son école, qui resplendent autour de lui comme les planètes et les petits astres autour du soleil (1). Nous avons déjà une notice du P. Reali sur la doctrine des Thomistes à l'endroit de l'infaillibilité, comme nous avons les travaux du P. Ludovic de Castelpiano et de Dom Vaccari sur la doctrine de l'école franciscaine et de l'école bénédictine. Voici que le P. Bianchi nous fait entendre l'harmonieux concert des voix de l'école thomiste et produit les textes de ses plus remarquables docteurs, avec abondance, mais en même temps avec discernement et sobriété, et l'ensemble de ces textes forme un corps complet de doctrine, surtout en ce qui regarde le sujet de l'infaillibilité et son objet *primaire*. Quelques points méritent une mention spéciale : par exemple les raisons théologiques de l'infaillibilité proposées par Cano et Gravina (p. 10) ; les thèses sur la monarchie dans l'Eglise et sur les fameux textes

(1) Voici l'index des auteurs qui sont plus ou moins cités dans le cours du livre : S. Antoninus, B. Albertus M., De Arajo : Eannes, Billuart, Bzovius : Caietanus, Caleca, Cerboni, Chalbet, Cofettan, Contenson : Dominicus de S. Thoma, Durandus : Ferre, de Fiume ; Gotti, Gonzalez, Gotti, Gravina : Ioannes de Neopoli, Ioannes a S. Thoma : Labat : Marchesi, Melchior Canus, Ioannes de Montenegro : Nicolai, Nugno Cabazudo : Orsi : Paludanus, Prietas : Reali, Reginaldus, Rocaberti : Salzano, Saronaro'a, Serry, Soto Dominicus, Soto (de) Petrus : Turceremata : Victoria.

de S. Mathieu, de S. Luc et de S. Jean, si bien formulés par P. Cerboni (p. 13, 78, 93, 100) qui, bien qu'il restreigne trop dans certain passage (p. 23) l'objet et les conditions de l'infailibilité, formule parfaitement d'autres thèses sur les diligences humaines requises pour une définition (p. 158); enfin l'appendice emprunté au P. Gravina sur la convenance d'une définition dogmatique dans certaines circonstances malgré l'apparence de graves difficultés (p. 161-67), appendice si beau et si opportun que nous voudrions le voir imprimé à part.

Notons aussi que le P. Bianchi réfute brièvement, mais complètement, dans le cours de son livre, un opuscule qui vient de paraître à Naples sous ce titre : *L'infailibilità del Papa secondo S. Tommaso d'Aquino, per V. P.*, où l'on prétend que S. Thomas n'admet pas l'infailibilité personnelle chez le Pape, mais une infailibilité simplement collective, avec les évêques ou réunis ou dispersés. Le P. Bianchi défend en outre quelques Dominicains qu'on cherche à présenter comme favorables à l'opinion gallicane : S. Antonin, que l'on a essayé récemment de transformer en précurseur et en colonne du gallicanisme ; Sylvestre Prieri, que Noël Alexandre (qui ne représente certes pas sur ce point l'école Thomiste) dit favorable au gallicanisme ; Turrecremata, Sete et Contenson.

Mais, pour mettre en relief le mérite de ce travail, un plus long compte-rendu est inutile. Nous n'avons qu'à reproduire le Bref que le Saint-Père a bien voulu adresser à l'auteur ; on y trouve en même temps l'idée et l'éloge de l'œuvre et de la doctrine de S. Thomas et de son école.

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Perlibenter equidem, dilecte Fili, compressam videramus ab altero e tui Ordinis Alumnis audaciam ephemeridis, quae vulgaverat, neminem, ante clarissimum Ecclesiae lumen Thomam Aquinatem, apud vos asseruisse nescium erroris romanum Pontificem *ex cathedra* docentem ; ipsum vero id tradidisse spuris fretum Graecorum testimoniis, totamque postea eius scholam, pecundum more, Magistri vestigia secutam, eandem propugnasse

nutantem sententiam et fundamento carentem. Libentius tamen vedemus, te e rei cortice ad ipsam medullam progressum ex eodem Angelico Doctore inique discipulorum eius serie deprompsisse argumenta spectantia constitutionis Ecclesiae indolem romanique Pontificis praerogativas, illaque scite studioseque conquisita ea disposuisse et ordinasse industria, quae in hoc themate absolutum veluti doctrinae corpus et adeo compactum oculis subiiciat ut dum quae vir sanctissimus docuit clarius et fusius explicata cernuntur a discipulorum commentariis, novum vicissim robur istis additum conspiciatur a tanti praeceptoris auctoritate. Quam sane eo maioris facimus, quod eximia et angelica sanctissimi huius viri doctrina ab ipso Christo Domino commendata feratur; et facta testantur, Ecclesiam in Oecumenicis Conciliis post illius obitum habitis tantum detulisse scriptis eiusdem, ut sententiis inde ductis et saepe etiam verbis usa fuerit, sive ad elucidanda Catholica dogmata, si ad erumpentes errores conterendos. Non uno autem nomine collectionem istam tuam opportunam utilemque censemus. Praeter quam enim quod omnes subjectae materiae partes attingat ac illustret, et quotquot in ea difficultates excitantur diremptas exhibeat, ita ut, lucubratione perlecta, liceat animadvertere cum Ecclesiaste, *nilhil sub sole novum, nec valet quisquam dicere: ecce hoc recens est: jam enim praecessit in saeculis, quae fuerunt ante nos*: expers praeterea sit omnis suspicionis commotae mentis et abreptae a quaestionis aestu, cum tota ferme constet ex scriptorum sententiis, qui iamdiu ex humanis rebus excesserunt. Gratulamur itaque tibi, quod ad tuendam vetustatem, soliditatem et constantiam doctrinae angelici Magistri tui eiusque scholam immanem hunc laborem susceperis; siquidem dum te propositum tuum assecutum esse videmus, non parum lucis ab operum lucis ab opere huiusmodi conferendum esse arbitramur ad discutendas obiectionum nebulas mentibus offusas.

Hunc ideo tibi faustum ominamur exitum; et grato excipientes animo volumen oblatum, divini favoris auspicem et paternae Nostrae benevolentiae pignus Apostolicam benedictionem tibi totique Praedicatorum Ordini peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum, die 9 Iunii 1870. Pontificatus Nostri vigesimo quarto.

PIUS PP. IX.

Dilecto filio Raymundo Bianchi Procuratori generali Ordinis Praedicatorum.

3. *Seraphici Doctoris Divi Bonaventurae doctrina de Romani Pontificis primatu et infallibilitate a P. Fideli a Fanna. Lect. theol. ref. prov. Venet. collecta et adnotata. Taurini apud P. Marietti MDCCCLXX. In-8 de p. 45.*

Nous devons encore à la polémique actuelle cette chaîne d'or de textes du Père de l'Ecole Séraphique, S. Bonaventure, si bien choisis et commentés par le P. Fidèle de Fanna. Il recueille les sentences du Saint, concernant non seulement l'infaillibilité, mais encore la primauté : d'abord, parce que l'idée *adéquante* que le saint docteur donne de la primauté fait resplendir davantage l'idée de l'infaillibilité, qui dérive de la primauté, est contenue en elle et n'en était pas habituellement séparée au moyen-âge, car on considérait la primauté du gouvernement et de magistère comme renfermées dans la formule *plenitudo potestatis* ; ensuite parce que, dans la polémique actuelle, non seulement on attaque l'infaillibilité, mais quelques uns ne voudraient même pas cette plénitude de pouvoir *ordinaire immédiate et absolue* sur toutes les Eglises que le saint docteur reconnaît si ouvertement dans la primauté de juridiction et en même temps de magistère du Pontife Romain et du Siège Apostolique. C'est pourquoi le docte disciple de S. Bonaventure divise son travail en trois sections, recueille et ordonne les textes de façon à commenter dans la 1^e plus particulièrement la primauté, dans la 2^e l'infaillibilité, dans la 3^e la primauté et l'infaillibilité réunies. Il établit que le saint docteur, quoi qu'il en soit de quelque décrétale apocryphe citée par lui, fonde ses sentences sur les divines Ecritures et sur les raisons théologiques les plus inébranlables.

Nous ferons deux remarques ayant trait tout particulièrement aux questions les plus vives du temps présent. La 1^e concerne la question de l'*objet* de l'infaillibilité. Le saint ne se restreint pas au seul *objet primaire*, qui sont les *dogmes de foi*, comme on lui fait dire dans un texte que l'on a supposé de bonne foi être de S. Bonaventure et qui est au contraire du B. Pierre Trigosio : *Papa non potest errare suppositis duobus : primum quod determinet quatenus Papa ; alterum, ut intendat facere dogma de fide ; le*

docteur séraphique parle même plus d'une fois directement de l'infaillibilité du Pontife Romain, ou ce qui est pour lui la même chose, du Saint-Siège, la condamnation par Alexandre IV du fameux livre de Guillaume du Saint-Amour, toutes choses que le saint comprend expressément dans la formule générale de l'infaillibilité *in fide et moribus*. Et dans son *Apologia pauperum*, taxant de rébellion contre la foi ceux qui s'opposaient aux susdites définitions pontificales, il ajoute que, *tempore veritatis et gratiae revelatae, quando Christi Vicario plenitudo potestatis collata esse dignoscitur, mahum esse constat nullatenus tolerandum in fide vel moribus eius definitioni dogmatizare contrarium, approbando quod ipse destruit, defensando quod damnat* (pag. 24.) Puis pour défendre la vérité contre les agresseurs de la mendicité volontaire approuvée par les Papes, il recourt avec une éloquence pleine de foi et d'amour à la Sainte Eglise Romaine qu'il appelle *Matrem reginam atque magistram ad defendendam, et docendam tam morum quam fidei veritatem*. *Exurge igitur sancta Mater et iudica causam tuam; quia si pauper hic ordo minorum recte profitetur veritatem Evangelii, tuum est: si a veritate in professione a te sancita deviat, tuum est: ac per hoc si professioni huiusmodi sanctae error impingitur, tu quae illam sanxisti errasse assereris, et quae Magistra veritatis hactenus extitisti, nunc de approbatione erroris argueris, et a quibusdam modernis praesumptoribus, velut iuris divini et humani nescia derideris* (pag. 25).

L'autre remarque très-importante, eu égard aux controverses présentes, que le saint ignore complètement la théorie de l'unanimité des suffrages pour les définitions dogmatiques. Il reconnaît au contraire la plénitude du pouvoir et l'infaillibilité du Pape quand il s'agit de couper court aux discordes. D'après la théorie moderne de l'unanimité morale, en cas de dissentiment entre les évêques, le Pape (qu'on nous pardonne cette comparaison, que nous avons entendu faire par un très-haut personnage) serait semblable au fameux âne de Buridan, il devrait toujours se tenir immobile, ne pouvant s'approcher ni de la majorité ni de la minorité, mais devant attendre patiemment que les antagonistes se mettent d'accord, au moins avec une unanimité morale. Quel beau juge des controverses ! Mais le saint ne l'entend pas ainsi : *Petro Dominus dedit super alios Apostolos ordinariam po-*

testat
fratre
reste
si uni
neret
posset
quia i
termin

4.
infalli
— Rev
Episco

De
ultima
Frepp
So di

Que
de l'in
on a cl
le prot
Allem
ment p
bourg,
logne.
faculté
sujet d
magne
tantism
nunqu

Qu'
Franc
dernie
faillib
digale
Senon
il ajou

testatem dicens (Luc 22.) Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. In huius rei figuram dicitur in Lib. Sap 18. quod in ceste poderis, quam habebat Aaron, totus erat orbis terrarum. Quod si unus non esset qui in omnes exercere posset iurisdictionem, ubi maneret status Ecclesiae? Si partibus discordantibus non esset qui posset mittere manus in ambabus, synagoga felicior quam Ecclesia, quia illa habebat unum Summum Pontificem, qui omnes discordias terminare (pag. 30.)

4. *Beati Alberti Magni Ecclesiarumque Germaniae doctrina de infallibili Romani Pontificis magisterio testimoniis aliquot illustrata. —Reverendissimis Concilii Vaticani Patribus ad manus.—Ignatius Episcopus Ratisbonen. Neapoli. typ. V. Manfredi. In-8 de pag. 14.*

De primatu Romani Pontificis eiusque infallibili magisterio iuxta ultima Galliarum Concilia provincialia, scripsit Carolus Emilius Freppel, Episcopus Andegavensis. Taurini, apud P. Marietti. In-8o di pag. 47.

Quelques personnes ont voulu révoquer en doute la profession de l'infailibilité du Pape par le B. Albert-le-Grand, et surtout on a cherché à faire accroire que dans ces derniers siècles, depuis le protestantisme, cette doctrine n'avait plus été en vigueur en Allemagne. L'illustre évêque Ratisbonne répond triomphalement par les témoignages du B. Albert et des synodes d'Augsbourg, de Trèves, de Constance, de Vienne, de Prague et de Cologne. Quant à Cologne, il cite en outre le témoignage de la faculté de théologie en 1715 et celui de l'archevêque en 1719 au sujet de la définition ne sera pas une chose nouvelle pour l'Allemagne catholique, où s'est conservée même au milieu du protestantisme l'antique doctrine *a qua etiam Ratisbonensem Sedem nunquam recessisse compertum est.*

Qu'on lise l'opuscule de Mgr. Freppel et l'on verra si la France est réellement gallicane. L'illustre prélat allègue les derniers conciles provinciaux qui ont soutenu la doctrine de l'infailibilité pontificale, *Suessionense, Remense, Avenionense, Burdigalense, Albiense, Tolosanum, Claromontense, Lugdunense, Senonense, Aquense, Rhedonense, Auscitatum et Parisiense*; et il ajoute à la plupart des textes de courts avertissements em-

preints de la force et de la clarté qui lui sont propres. Citons ce bel éloge de l'Eglise de France par Grégoire IX, par lequel Mg. Freppel met fin à son opuscule : *in fervore fidei ac devotione erga apostolicam Sedem non sequitur alias, sed antecedit.*

Ré

l. de
C

1.

Malin
divers
1870.

De

ponti
éloqu
sée à
meuse
avons
porta
raison
deux
compt
que n

On

déplai
79 pa
même
Sa le
gnifiq
la déf
nité c
Dom
l'évêq

2. 1

Réponses aux lettres de Mgr. Dupanloup.

1. de Mgr Dechamps.—2. du chan. Sauvé.—3. du P Ramière.—4. du bar. Carbonnelli.—5. du prévôt Messina.—6. de Mgr Nardi.

1. *Deuxième réponse de Monseigneur Dechamps, Archevêque de Malines, à Monseigneur Dupanloup, Evêque d'Orléans, suivie de divers documents relatifs à l'infaillibilité.* Malines, H. Dessain, 1870. Paris, V. Palmé. In-8o de pag. 124.

De tant d'écrits provoqués par définition de l'infaillibilité pontificale, aucun peut-être n'a fait autant de bruit que les deux éloquentes lettres de l'évêque d'Orléans, la 1^e, si fameuse, adressée à son clergé en date du 11 novembre 1869, la 2^e, moins fameuse, adressée à Mgr. Dechamps le 1^{er} mars 1870. Nous avons consacré de longs articles à des opuscules moins importants de Döllinger, de Gratry et d'autres, mais certaines raisons spéciales nous ont empêchés de parler directement de ces deux lettres. Nous nous sommes même bornés à faire un bref compte-rendu de tant d'écrits publiés à leur occasion. C'est ce que nous allons faire encore.

On sait déjà l'érudition et la science que Mgr. Dechamps déploie dans cette lettre. A la suite de la lettre, qui embrasse 79 pages, on trouve un appendice renfermant : La lettre du même prélat à un magistrat sur l'opportunité de la définition ; Sa 1^{re} réponse à Mgr. Dupanloup ; L'Adresse du Recteur Magnifique et de la faculté de Théologie de Louvain en faveur de la définition ; Une lettre de S. Vincent de Paul sur l'opportunité de la condamnation du Jansénisme ; Le bref du Pape à Dom Guéranger ; La lettre de l'archevêque de Baltimore à l'évêque d'Orléans.

2. *Réflexions sur la réponse de Monseigneur l'Evêque d'Orléans à*

Monseigneur l'Archevêque de Malines, par M. le chanoine Henri Sauvé, Théologien Pontifical. Deuxième édition, revue, corrigée, et augmentée. Laval. M. Beauchêne, 1870. In-16 de pag. 59.

Nous voyons avec plaisir l'apparition de cette seconde édition d'un opuscule que nous avons déjà annoncé et qui a été un des premiers, sinon le premier, à annoncer la fameuse liste de théologiens gallicans communiquée à l'évêque d'Orléans par un théologien et la théorie plus fameuse encore de l'unanimité morale. Les deux éditions italiennes ont été vite épuisées et cette édition française a été rendue nécessaire par le grand nombre des nouvelles demandes.

3. *Le Programme du Concile tracé par Mgr. l'Evêque d'Orléans, par le P. H. Ramière, de la Compagnie de Jésus. Paris. Enault et Mas, rue Cassette, 23-1870. In-8e de pag. 108.*

L'illustre P. Ramière si habile à retourner contre ses adversaires les propres armes, a tiré des lettres du P. Gratry *La mission du concile*, qui est précisément de combattre les différentes formes de l'antipapisme *rationaliste, libéral et césarien*. De la lettre de Mgr Dupanloup à Mgr Dechamps, il tire maintenant *Le programme du concile* et fait dériver non seulement l'opportunité, mais encore la nécessité de la définition du *plan* même que l'illustre auteur de cette lettre y trace au concile. Pour prouver cette nécessité, le P. Ramière fait un exposé clair et fidèle de l'état présent du monde, comme divisé en deux grandes parties qui s'excluent, le *christianisme* et l'*antichristianisme*, au milieu desquels s'est constitué ce qu'il appelle l'*antipapisme* dans le sein même de l'Eglise : c'est à cette dernière partie que se rattachent les nouveaux *sébronien*s et leurs alliés les catholiques-libéraux. Cette faction professe obéissance à l'Eglise, mais en même temps elle veut sa part des deux qualités caractéristiques de l'antichristianisme moderne qui sont la liberté de la pensée et la liberté de l'action. Il est clair que ces gens là doivent fortement contre-carrer la définition de l'infailibilité pontificale parce qu'elle tranche par la racine ces deux doctrines qui leur sont si chères, mais qui sont si pernicieuses pour la foi catholique. Par conséquent, rien n'est plus utile, plus nécessaire même pour les intérêts de l'Eglise et le salut des âmes que la

proclamation d'un dogme qui rendrait impossible ou au moins très-difficile le prolongement de l'illusion. Telle est l'idée fondamentale de ce bel opuscule.

4. *L'inopportunité de la Question d'opportunité. Lettre à Monseigneur l'Evêque d'Orléans par le Baron de Letino Carbonelli.* In-8o de pag. 72.

C'est une réponse à la lettre que Mgr. Dupanloup avait adressée à Mgr. Dechamps pour soutenir ses anciens arguments contre l'*opportunité* de la définition dogmatique de l'infaillibilité pontificale que l'archevêque de Malines avait réfutés. D'abord, le baron fait clairement ressortir l'*inopportunité* de la polémique présente, et montre que les oppositions des *inopportunistes* ont transformé l'*opportunité* de la définition en une vraie *nécessité*. Après quoi il examine avec le plus grand soin les arguments du prélat et y répond avec tant de lucidité d'exposition, tant d'exactitude de doctrine, tant de bon sens et de logique, qu'on est vraiment heureux de trouver toutes ces qualités chez un laïque traitant un sujet aussi éminemment théologique.

5. *L'infallibilità pontificia e la lettera di Monsig. Felice Dupanloup Vescovo d'Orléans, sulla inopportunita d'una dommatica definizione. Esame critico del Prevosto curato della Cattedrale di Noto, Niccolo Messina, Vicario Capitolare.* Palermo, tipogr. di C. Tamburello, 1870. In-8o di pag. 160.

Cette réfutation est écrite avec un calme et une courtoisie qui semblent parfois poussées trop loin, mais qui, en définitive, grâce à la vigueur de l'argumentation, n'en font que mieux ressortir la vérité. L'ouvrage se divise en deux points répondant aux deux côtés de la question soulevée par l'illustre évêque d'Orléans dans sa lettre à son clergé : d'abord, M. Messina examine si la définition dogmatique de l'infaillibilité est *opportune* ; puis il passe à la doctrine de l'infaillibilité en elle-même. Dans la 1^e partie, il résout les difficultés qui lui ont été faites, les retourne contre son adversaire, puise des arguments à d'autres sources encore et prouve jusqu'à l'évidence que la définition est non seulement *opportune*, mais même *nécessaire* à certains égards. Dans la 2^e, ayant dissipé tous les doutes et toutes les équivoques tirés de l'histoire ou des raisons théologiques, il conclut que cette

doctrine a toutes les qualités requises et même plus qu'il n'en faut pour pouvoir être définie.

Dans les observations préliminaires, qui ont pour objet de déterminer l'état de la question, on pourrait croire que l'auteur ne considère l'objet de l'infailibilité pontificale que dans les actes où l'on propose à la croyance une vérité, comme dogme de foi, ou bien où l'on condamne une erreur, comme hérésie formelle. Mais, qu'il n'entend pas cette doctrine dans un sens *exclusif*, on s'en convainc en le voyant adopter la formule de S. Alphonse, formule très-générale et que voici : *Cum Papa loquitur tanquam Doctor universalis definiens ex cathedra, nempe ex potestate suprema tradita Petro docendi Ecclesiam, tunc dicimus Ipsum in controversiis fidei et morum decernentis omnino infallibilem esse* (Th. m. I. 1, tract. II, de leg.—Diss. de Infall.) De même, dans d'autres passages, il a l'air d'accorder que la doctrine de l'infailibilité est une doctrine *libre* dans l'Eglise, en sorte qu'on pourrait la nier non seulement sans tomber dans l'hérésie formelle, ce que tout le monde reconnaît, mais encore sans commettre aucune faute et sans s'exposer à aucune note théologique, comme le prétendent les gallicans. Mais il nous semble que, cette concession, il la fait que pour se placer au point de vue de ses adversaires. Car, en ce qui le concerne, il affirme à plusieurs reprises que cette doctrine est clairement révélée dans l'Ecriture, enseignée et professée par toute la tradition ; par conséquent que c'est une vérité de *foi divine* à laquelle il ne manque, pour devenir de *foi divine catholique*, que la proclamation formelle de l'Eglise.

G. *Observations sur les lettres de Mgr. l'Evêque d'Orléans, par Mgr. Nardi, Auditeur de Rote.* Paris. V. Palmé 1870. In-12e de pag. 66.

Après les deux éditions italiennes de cet opuscule, en voici une française, faite à Rome, sous les yeux et la direction de l'auteur, par un ecclésiastique français. Nous pouvons donc croire qu'elle a la perfection de l'original au point de vue de la force du style et de la vivacité des pensées.

Nous aurions encore à annoncer un grand nombre d'autres opuscules sur l'infailibilité ou relatifs au concile, mais les auteurs nous excuseront : nous ne pouvons nous acquitter que peu à peu de cette tâche. Pour le moment, nous devons rendre compte de deux opuscules sur l'unanimité morale, qui est la *question du jour*.

De l'unanimité morale.

Opuscules : 1. de Mgr Zinelli.— 2. du P. Steccanella.

1. *Della unanimità dei suffragi nei decreti dogmatici dei Concilii ecumenici per Monsig. Federico Maria Zinelli, Vescovo di Treviso. Torino, cav. P. Marietti, 1870. In-6o di pag 76. De l'Unanimité morale nécessaire dans les Conciles pour les définitions dogmatiques. Mémoire présenté aux Pères du Concile du Vatican.*

Il y a des gens qui prennent la peine, ce qui n'est pas peu de chose, de composer et de faire imprimer des opuscules et de les envoyer *gratis* aux Pères du concile dans le but de guérir leurs intelligences des préjugés des écoles qu'ils ont fréquentées. Mais, ayant conscience de la mauvaise action qu'il commettent, ayant honte d'eux-mêmes, ils n'osent pas signer ces opuscules. Mgr. Zinelli réfute une des ces productions anonymes intitulée : *De l'Unanimité morale nécessaire dans les conciles pour les définitions dogmatiques : mémoire présenté aux Pères du Vatican.* L'auteur voudrait faire accroire aux évêques que, si la minorité est contraire à la définition de l'infaillibilité pontificale, on ne pourra passer outre, attendu que l'histoire, l'autorité des hommes les plus compétents et la raison théologique s'y opposent. L'illustre évêque procède avec la clarté et la logique qui le distinguent. Après une petite leçon à l'adresse des anonymes, sur l'inutilité de la peine qu'ils se donnent, il résume en points fondamentaux les arguments de l'opuscule. A moins d'un statut particulier, dit-il, la majorité est suffisante pour les délibérations d'une assemblée quelconque : et il allègue à l'appui de graves autorités théologiques, et la pratique des conciles de Trente et Constance (§ 1). Voilà qui anéantit les faits historiques produits par l'anonyme. Ces faits, par eux-mêmes, ne prouvent qu'une chose, c'est qu'il y a deux voies pour arriver au terme de la définition : l'unanimité et la majorité. L'anonyme prétend, mais ne le prouve pas, que l'on s'est toujours prononcé dans les conciles par l'unanimité. Et en effet il a contre lui le concile de

Sardique, complément de celui de Nicée, celui d'Ephèse et tous les autres où il y a eu des dissidents ; fait admis par Tourneley et par Bossuet lui-même (§ II). L'anonyme distingue dans les décisions de foi les vérités dogmatiques toujours crues telles, des vérités dogmatiques crues seulement implicitement : Mgr. Zinelli montre le peu de fondement de cette distinction (§ III). L'anonyme produit des autorités anciennes, modernes, récentes : son adversaire en explique quelques unes et montre dans les autres la mauvaise foi de celui qui les a mises en avant (§ IV). Il finit par une verte semonce à ce téméraire qui s'arroge la mission de donner des leçons aux évêques.

2. *Adversus novam doctrinam de necessitate consensus Episcoporum unanimis theologica disquisitio* P. Valentini Steccanella S. I. Romae, typis Civilitatis catholicae In-8e de pag. 66.

Notre article sur l'*Unanimité des conciles dans les décrets dogmatiques* a été si bien accueilli que beaucoup d'évêques en ont demandé une version latine. Au lieu d'une simple version, l'auteur a développé l'article dans les proportions d'un opuscule divisé en deux parties.

Dans la 1^e, le P. Steccanella réfute la nouvelle doctrine qui veut que, dans les décisions dogmatiques formulées en concile, en prenne pour règle l'unanimité morale des suffrages. Dans la 2^e, il expose la vraie doctrine. Le tout embrasse huit chapitres : 1. arguments allégués en faveur de la nouvelle doctrine et triste origine de cette doctrine ; 2. son fondement ; 3. ce qu'elle est en elle-même : elle repose sur la contradiction et la fausseté et offre les plus graves dangers pour la foi ; il faut donc la rejeter complètement ; 4. la tradition à la main, on prouve que le Pape a le droit suprême de se prononcer sur les controverses dogmatiques qui naissent dans les conciles ; 5. il n'est pas obligé de suivre telle opinion plutôt que telle autre lorsqu'il se prononce, et, d'un autre côté, tous sont obligés de suivre la sienne quand il définit ; 6. c'est la majorité qui fait loi dans les conciles, en règle générale ; 7. les souteneurs de la nouvelle doctrine de l'unanimité se sont servi de l'arme indigne de la falsification et de la mutilation des textes qu'ils citent ; 8. preuves tirées de l'histoire des conciles à l'appui de la doctrine que soutient l'opuscule.

1. Une ca
— 2.
ration
Muni
de l'é
voix
seille
en fav
eures
— 9.
dans

1. Il
fausses m
nies ; on
voici une
par les L
tirer con
le *Frang*
Rome du
verneme
d'avoir i
façon l'a

La ve
schisme
même re
les jour
Bourée,
détaillées
au sujet
article d

II.

NOUVELLES DIVERSES.

1. Une calomnie du *Français* contre la *Civiltà*; menaces contre le Saint-Siège.
- 2. Imputations injurieuses contre un illustre prélat français.— 3. Déclarations de l'évêque de Mayence en faveur de l'infaillibilité du Pape.— 4. Munificence et piété filiale des gallicans envers le Saint-Père.— 5. Lettre de l'évêque d'Angoulême contre un opusculé gallican sur l'unanimité des voix pour les définitions dogmatiques.— 6. Adresses de Nice et de Marseille au Saint-Père.— 7. Oblations du clergé de Naples et ses déclarations en faveur de l'infaillibilité.— 8. Calomnies répandues contre le collège des curés de Rome; leur Adresse au Saint Père; démenti donné à la *Nazione*.
- 9. Réception faite aux évêques de Strasbourg et de Montauban de retour dans leurs diocèses.

1. Il nous paraît inutile de citer beaucoup d'exemples de fausses nouvelles, d'interprétations sinistres, et de pures calomnies; on en trouve dans tous les journaux de la secte. Ainsi voici une calomnie. Il s'agissait de nous faire prendre en grippe par les Français et surtout par le gouvernement impérial et d'attirer contre nous quelque intervention qui nous fit taire. Vite le *Français* (1er juin) nous accuse, dans une correspondance de Rome du 25 mai, d'avoir cherché à faire retomber sur le gouvernement français la responsabilité du schisme des Arméniens, d'avoir insinué que notre ambassadeur s'était fait en quelque façon l'agent de la Russie.

La vérité est que nous n'avons jamais écrit un mot sur le schisme des Arméniens de Constantinople, que nous n'avons pas même reproduit une ligne des nouvelles données à ce sujet par les journaux, que nous n'avons jamais nommé ni indiqué M. Bourée, que nous ne nous sommes pas servis des correspondances détaillées que nous avons reçues directement de Constantinople au sujet de ce schisme. Nous avons simplement reproduit un article du *Giornale di Roma* du 10 mai sur l'affaire des Armé-

niens de Rome, en le faisant précéder de quelques mots où nous le disions consacré " à des événements certainement graves et déplorables, mais perfidement exagérés et falsifiés par les ennemis du Saint-Siège."

Les journaux du parti antifaillibiliste mettent depuis quelque temps une étrange insistance à menacer Rome de se voir abandonnée à ses propres forces contre les attaques de la révolution.

Dans son numéro du 1er juin, le *Français* publiait une correspondance de Rome où on disait :

" Un des évêques qui s'étaient rendus en France vient de revenir ici. A son passage à Paris, il a eu une entrevue avec M. E. Olivier. D'après la conversation qu'il a eue, le ministre serait disposé à laisser au Saint-Siège et au Concile toute sa liberté d'action, mais aussi il serait résolu à retirer, dans un avenir prochain, au gouvernement pontifical, son " appui matériel. " M. le garde des sceaux aurait ajouté, il est vrai, que " l'appui moral " de la France continuerait à être assuré au Pape. On a été ici assez ému de ces dispositions de M. Emile Olivier."

Et le *Français* ajoutait :

" En ce qui touche les dispositions du gouvernement français à l'égard de Rome, nos informations particulières sont absolument conformes à celles que notre correspondant nous adresse."

N'était-ce pas comme s'il avait dit : Vous voulez définir l'infailibilité du Pape malgré les gallicans ; la France vous en punira en retirant ses troupes, au risque de tout ce qui pourra s'ensuivre.

Ce thème une fois donné, le chœur des journaux de la secte se mit à le reproduire sur tous les tons. On alla jusqu'à publier l'analyse d'une dépêche supposée de M. Olivier, où on lui faisait dire que, pour la dernière fois, il avertissait le Saint-Siège de prendre garde à ce qu'il faisait, et que si Rome ne se désistait pas de ses prétentions contraires au droit public de la France, c'est-à-dire des gallicans, la France se laverait les mains de la

question
dément
définitio
à aband
et à ne
la Fran
pour lui
13 juin

" On
" vier, q
" la div
" eroit n
" pas à l
" prépar

N'était
la révolu
ainsi que

" La
bliée par
du 7 juin
eane. F
" en che
" il est c
" résolu
" trice :
" clarati
" faillibi
" viguer
" l'Etat
" troupe
" ration
" choses
" clergé

2. La
par les f
mirent à

question romaine et rappellerait ses troupes. Cette dépêche fut démentie, mais on n'en continua pas moins à annoncer que la définition de l'infaillibilité obligerait le gouvernement impérial à abandonner la défense efficace et armée du territoire pontifical et à ne lui laisser que son appui moral. La *Gazette de France*, la *France* et le *Français* faisaient tour à tour cette ritournelle ; pour lui donner plus de force, le *Français*, dans son numéro du 13 juin disait à la fin de sa correspondance de Rome :

“ On se fait ici des illusions à l'endroit de M. Emile Ollivier, qui a cependant laissé entendre à l'évêque de Bayeux que la division d'occupation serait rappelée après la définition. On croit malgré tout à M. Emile Ollivier, tandis qu'on ne croyait pas à M. Darné, qui voulait montrer au Concile le piège que prépare la révolution.”

N'était-ce pas dire clairement : Vous serez laissé à la merci de la révolution, si vous définissez l'infaillibilité du Pape ? C'est ainsi que les gallicans respectent la liberté du Pape et du concile.

“ La dépêche menaçante attribuée à M. Olivier avait été publiée par la *Gazette d'Augsbourg* et reproduite par le *Français* du 7 juin, ainsi que par les autres journaux de la coalition gallicane. Elle contenait ce qui suit : “ La France a fait son devoir en cherchant à détourner le Saint-Siège de la voie funeste où il est entré. Elle n'y est pas parvenue. Le Saint-Siège paraît résolu à se suicider. La France se contente du rôle de spectatrice : mais sa position sera nécessairement changée par la déclaration de guerre de la cour de Rome. Le jour où l'infaillibilité sera promulguée, le concordat cessera d'être en vigueur, et les rapports actuellement existants entre l'Eglise et l'Etat seront détruits. L'Etat se séparera de l'Eglise et les troupes françaises partiront du territoire pontifical. La séparation de l'Eglise et de l'Etat signifie en France, entre autres choses, l'abolition du budget de cultes, et le soin d'entretenir le clergé laissé à la charge des fidèles.”

2. La *Patrie* déclara de pure invention cette dépêche fabriquée par les fébronien allemands. Alors les journaux gallicans se mirent à commenter certaines paroles données, en dépit du secret

conciliaire, comme prononcées par un illustre prélat français à la fin de son discours au Concile. Sans aucun respect pour le caractère sacré de ce prélat, au témoignage de tous si peu prodigue de paroles, si réservé, si prudent, on osa affirmer comme une chose certaine qu'il avait "déclaré très rondement que la proclamation du dogme de l'infaillibilité signifiait à son sens la chute "inévitabile et infaillible du pouvoir temporel de la papauté (1)."

Il ne nous appartient pas de prendre la défense de ce vénérable prélat ; mais qui ne voit qu'on lui faisait une sanglante injure ? Que peut-on dire de plus outrageant contre un archevêque, que de le présenter comme cherchant à enchaîner la liberté du Concile par des menaces de cette nature ? Quelle plus vile perfidie que de le montrer se décidant pour ou contre la proclamation de la vérité catholique par des considérations de ce genre, comme si la vérité pouvait être achetée ou vendue au prix d'intérêts temporels. Et cela en plein Concile, quand il s'agit uniquement de questions de dogme et nullement d'affaires politiques ; et quand sa position ferait supposer que s'il tient un tel langage, ce pas de lui-même mais par ordre.

Nous protestons hautement que nous ne voulons ajouter aucune foi aux bruits qui ont courus à ce sujet, bien que certains correspondants, même parmi ceux qui sont animés de bonnes intentions, comme celui de la *Gazette du Midi*, aient cru pouvoir les faire connaître à divers journaux de France. On ne nous fera jamais croire que, sous prétexte de conseiller la prudence, un personnage investi d'une haute dignité et de charges de cour très délicates ait pu se faire au Concile l'écho des menaces que la *Gazette d'Augsbourg* imputait si calomnieusement à M. Ollivier, et qui, dans sa bouche, auraient eu une toute autre importance que sous la plume d'un journaliste. Nous mettons donc ce récit au rang des fables, mais nous sommes parfaitement en droit de faire remarquer avec quel soin les journaux gallicans l'ont exploité.

3. On ne peut, sans faire au Concile une grave injure, le supposer capable de se laisser dominer par la crainte des malheurs

(1) *Univers* du 4 juin

dont o
le silen
proclan
ils s'ex
C'est ce
trop vi
de May
faveur
versaire
commu
de May

" La
nom sa
dans sa
sume co
muniqu
dit telle

" 1.
lemagne
donné li
nié ma p
faitemen
asion :
versaire
mon dév
mentis.
dation p
sont opé
songes.

" 2, I
ces deux
de foi et
Sainte et
à une dé

" 2. S
tion d'un

dont on le menace au point de trahir la vérité en l'étouffant dans le silence, lorsque tout le monde voit qu'il est nécessaire de la proclamer. Mais en revenant trop souvent sur de telles injures, ils s'exposent à obtenir l'effet contraire à celui qu'ils cherchent. C'est ce qui est arrivé aux Fébronien allemands. Pour avoir trop violemment et trop souvent attaqué Mgr Ketteler, évêque de Mayence, ils lui ont fait écrire une solennelle déclaration en faveur de l'infailibilité, dont ils le représentaient comme "un adversaire résolu." Voici les principaux passages de cette lettre, communiquée au *Monde* du 16 juin par les rédacteurs du *Katholik*, de Mayence :

"La *Gazette d'Augsbourg* n'a presque jamais prononcé mon nom sans y ajouter un mensonge. Cela lui est encore arrivé dans sa 50^e lettre romaine publiée le 4 juin. (Ici le prélat résume cette lettre). Je ne peux pas, sans violer le secret, communiquer ce que j'ai dit, mais je puis bien affirmer que je n'ai pas dit telle chose. En conséquence, je déclare ce qui suit :

"1. Je n'ai jamais douté de l'infailibilité du Pape. En Allemagne, à Rome, j'ai professé cette doctrine. Je n'ai jamais donné lieu de douter de mon opinion ; je n'ai donc certes pas renié ma persuasion dans mon dernier discours. Mais il est parfaitement faux qu'un changement se soit produit dans ma persuasion : Il est faux que, d'*inopportuniste*, je sois devenu un *adversaire déclaré* du dogme même. Mon ardent enthousiasme et mon dévouement prononcé pour le Pape ne se sont jamais démentis. Le correspondant n'a donc pas pu indiquer avec la gradation par laquelle ce désenchantement et cette conversion se sont opérés en moi. Toutes ces assertions sont de purs mensonges.

"2. Depuis que la question a été soulevée, je n'ai éprouvé que ces deux doutes : 1. La doctrine que je tiens pour la plus digne de foi et que j'ai proposée à mon diocèse ressort-elle de l'Écriture Sainte et de la tradition avec ce degré de clarté qui est nécessaire à une définition dogmatique ?

"2. Si cette nécessité qui est toujours requise pour la définition d'un dogme existe réellement ?

“ Sur ce dernier point, sur la question de l'opportunité, s'il y a eu un changement en moi, c'est que les violentes attaques dirigées dans ces derniers temps contre la primauté, entre autres dans les lettres romaines de l'*Allgemeine Zeitung*, ont ébranlé ma conviction d'autrefois qu'on pouvait se passer d'une définition de l'Eglise sur cette question.

“ 3. Bien que je regarde la de l'infaillibilité pontificale comme fortement établie sur la Sainte Ecriture et sur la tradition, au point que non seulement je l'ai prise pour le guide de ma vie, mais encore que la nier serait à mes yeux, sinon une défection, au moins une faute extrêmement grave, et que je répondrais dans ce sens à tout fils fidèle de l'Eglise qui me demanderait conseil ; cependant, il peut y avoir diverses opinions sur l'objet de l'infaillibilité, sur son ampleur, sur les conditions et les présuppositions auxquelles les sentences du Pape relatives à la révélation surnaturelle (et il ne peut s'agir ici que de celles-là) sont infaillibles, grâce à une assistance divine.”

A la fin de sa lettre, Mgr de Ketteler dit à propos de l'*Allgemeine Zeitung*, qui s'est fait le porte-voix de la secte fébronienne :

“ Il me serait facile de prouver que chaque lettre de ce journal sur le concile renferme des mensonges et des altérations de la vérité. Quiconque, à Rome, est au courant des choses et lit ces lettres, ne peut pas ne pas être convaincu que ce ne sont point là des erreurs involontaires, mais qu'il existe tout un système de manœuvres pour induire le public en erreur.”

4. Depuis que la secte franc-maçonne a eu la faculté d'attaquer à main armée la souveraineté temporelle du Pape et que la fébronienne a repris la guerre contre sa souveraineté spirituelle, nous sommes frappés d'un spectacle très instructif et qui devrait, même sans qu'il y ait besoin d'autres arguments, désillusionner certains prédicateurs de conciliation entre l'Eglise et ces champions et directeurs de la société moderne.

Les quatre cinquièmes de ses Etats ont été volés au Saint-Siège on sait par qui et par quels moyens, et ce n'est que grâce à un concours spécial de la Providence divine que la Pape est

est encore en possession d'un arpent de terre d'où il peut librement gouverner l'Eglise et exercer son ministère suprême avec l'indépendance qui lui est indispensable. Mais les conditions faites au Saint-Siège par les spoliations sacrilèges de 1859 et de 1860, aggravées encore par les invasions de 1867, sont telles que la sollicitude, l'appui et les offrandes spontanées de tous ceux qui se glorifient d'être vrais catholiques suffiraient à peine à faire cesser ce je ne sais quoi de précaire que tous déplorent, qui tient tout le monde dans l'anxiété, qui empêche de grands biens et fait craindre de grands maux.

Laissant de côté les fébronien, qui sont à peine catholiques de nom, nous voyons que ce titre de catholiques est revendiqué, non moins par les gallicans que par les bons et purs fidèles de toute nation, à qui les premiers appliquent le surnom d'*ultramontains* qui, dans leur argot, sert à désigner les défenseurs indiscrets, fanatiques et dangereux du Saint-Siège et de ses prérogatives. Les uns et les autres se vantent d'éprouver une vive affection pour le Saint-Siège et le Pape, mais ils diffèrent beaucoup dans la façon de la témoigner. Nous qui avons l'habitude de peser les paroles et les écrits, surtout d'après les faits qui y répondent, nous nous en tenons à cet adage antique de S. Grégoire : *probatio amoris exhibitio est operis.. Amor ubi est magna operatur, et ubi operari renuit amor non est.*

Etablissons une rapide comparaison entre les actes des catholiques purs et ceux des gallicans, pour nous édifier sur le caractère, la sincérité et l'efficacité de l'amour des uns et des autres.

D'un côté, nous voyons les *gallicans*, aux applaudissements des protestants, des voltairiens, des francs-maçons et autres sectaires de toute sorte, s'évertuer de toutes leurs forces à atténuer, à réduire à néant, s'il était possible, les prérogatives du Saint-Siège apostolique et du Pape, dont ils voudraient faire une espèce de *roi qui règne dans l'Eglise mais ne gouverne pas*, car s'ils lui laissent la primauté d'honneur, ils lui enlèvent sa suprême autorité de juridiction et ne lui font plus que la grâce de le considérer comme un porte-voix par lequel doit passer la voix de l'Eglise, c'est-à-dire de l'épiscopat. Pour obtenir ce but, où se ré-

vèlent admirablement l'amour et le dévouement des gallicans, ils ont dépensé et dépensent encore des sommes considérables à payer des journalistes et des brochuriers de toute espèce, à divulger *gratis* aux quatre coins du monde et à des milliers d'exemplaires des opuscules de sophismes, de faussetés historiques de raisonnements où la mauvaise foi le dispute à une profonde ignorance, mais qui, grâce à un vernis littéraire élatant, peuvent éblouir les masses inexpérimentées.

Non contents de cela, ils voyagent et font voyager, tiennent des réunions, répandent de vive voix et par écrit des menaces de schisme, s'efforcent de clore la bouche à quiconque veut parler et écrire pour la défense des prérogatives du Pape, s'abaissant jusqu'à employer à cet effet le mensonge et la calomnie, épient, puis publient jusque dans des journaux protestants, comme la *Gazette d'Augsbourg*, ce qui devrait être enseveli dans le mystère du secret pontifical, présentent les défenseurs du Saint-Siège sous l'aspect de sectaires qui compromettent l'unité de l'Eglise et l'autorité même du Pape dans leur intérêt. On a des preuves manifestes de tout cela dans l'amas d'articles qu'insèrent la *Gazette de France*, l'*Avenir catholique*, la *France*, le *Français*, les *Débats* et dans les correspondances de journaux allemands et italiens hostiles au Pape et au Saint-Siège.

Nous avons cherché, mais en vain, à constater que ces gens si dévoués à l'Eglise et au Pape avaient envoyé au Saint-Père un sou ou un soldat. Nous les voyons au contraire se vanter d'avoir déchaîné contre le Saint-Siège les influences et même les menaces de certaines puissances, dont ils se sont faits les hérauts d'armes, et publier à son de trompe le contenu de certaines dépêches diplomatiques que la prudence et la politesse faisaient une loi de ne pas laisser sortir des chancelleries.

Voilà, au fond, en quoi consiste la munificence et la piété filiale des gallicans envers le Pape : dépenser pour lui faire la guerre l'argent qu'ils pourraient lui offrir comme un juste tribut de dévouement et d'amour ; ne reculer devant aucun artifice pour le priver de ses défenseurs ou les contraindre à rendre les armes et à se taire ; provoquer contre lui les trames des cabinets et les me-

naces plus ou moins ouvertes de l'abandonner à la merci de la révolution ; déclarer que la définition de l'infailibilité du Pape serait le signal de la destruction complète de sa souveraineté temporelle ; évoquer aux portes de Rome le fantôme sanglant de la garibaldaille y entrant et y commandant à sa guise dans le cas où la pluralité des Pères, obéissant à l'inspiration de sa conscience, promulguerait avec autorité cette vraie doctrine catholique qu'ils combattent : voilà les témoignages de piété filiale de ces messieurs.

Nous voyons d'un autre côté les *ultramontains*, c'est-à-dire l'immense majorité des catholiques de France, de Belgique, d'Italie, d'Espagne et d'autres pays se déclarer hautement pour le Pape et le Saint-Siège dans des Adresses qui respirent la plus chaleureuse affection, un dévouement illimité et une foi entière à l'infailibilité pontificale, et mieux encore par des offrandes généreuses en argent, en objets de prix, en armes, et même par l'offre de leurs personnes pour la défense de Rome et du Pape. Les gallicans flétrissent comme fanatiques, comme plus dangereux que l'ennemi le plus déclaré, les écrivains de l'*Univers*, du *Monde*, du *Bien public* de Gand, de l'*Unità cattolica* de Turin, de l'*Osservatore cattolico* de Milan, du *Veneto cattolico* de Venise et d'autres journaux. En attendant, ces écrivains, fortifiés par l'approbation et la bénédiction du Pape et par les applaudissements de la plupart des évêques, jouissent de la confiance d'une foule innombrable de catholiques qui leur envoient les offrandes destinées au Pape. Le seul *Univers* a déjà recueilli bien plus d'un million : presque un million, en peu de temps, pour l'équipement de l'armée pontificale après Mentana, et aujourd'hui, pour subvenir aux frais du concile, il a publié en 166 très longues listes qui équivalent à une solennelle profession de foi à l'infailibilité du Pape des offrandes de plusieurs milliers de fidèles se montant à 234,410 fr. Mais nous n'avons jamais trouvé dans la *France*, dans la *Gazette de France*, dans le *Français*, un sou pour le Pape !

Conclusion : Les gallicans envoient à Rome des conseils altiers, des programmes de réforme de la constitution de l'Eglise, des menaces d'abandonner Rome aux fureurs de la révolution si

l'on ne réduit pas à de purs fantômes les prérogatives du Pape : c'est à cela qu'ils consacrent leur argent, leur talent et leurs menées. Les ultramontains envoient à Rome des témoignages très humbles et fervents de leur obéissance et de leur foi ; ils envoient le fruits de leurs sueurs et de leurs épargnes, ils envoient leurs propres enfants porter les armes et donner leur sang pour la défense du Pape.

La conclusion est claire et décisive pour quiconque a un peu de bon sens.

5. Mgr de Ketteler avait dénoncé les fébronieniens comme mentant et calomniant de propos délibéré pour tromper les simples. Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, a dit leur fait aux gallicans dans une lettre que la *Semaine Religieuse* de son diocèse a publiée et que l'*Univers* du 14 juin a reproduite. Le prélat signale à son clergé et à son peuple la belle lettre de Mgr l'archevêque de Cambrai à ses diocésains sur les calomnies répandues contre les procédés du concile ; " c'est, dit-il, la meilleure réponse que l'on pût faire à cette multitude de libelles de tout genre dont Rome et la France sont plus que jamais inondés. " Passant ensuite aux " insinuations perfides et aux faux raisonnements de ces sectaires," il ajoute :

" Leur audace, dont il s'étonne et s'afflige en même temps, s'est encore signalée, depuis la date de sa lettre, par un nouvel excès.

" Nous venons de recevoir ici, et vous recevrez sûrement bientôt en France un prétendu *Mémoire présenté aux Pères du concile du Vatican sur l'unanimité morale nécessaire dans les conciles pour les définitions dogmatiques*.

" Cette mauvaise dissertation, déjà connue et réfutée, où des vérités incontestables et incontestées sont défigurées de manière à se transformer en erreurs fondamentales, est terminée, dans cette nouvelle édition de Naples, par une conclusion de quatre pages, qui dépasse en audace et en témérité tout ce qu'on avait osé écrire jusqu'ici contre le concile et contre son autorité. Le malheureux, quel qu'il soit, qui les a écrites, s'il n'est pas déjà tombé dans l'hérésie, en prend tout droit le chemin et semble vouloir entraîner ses lecteurs jusqu'au fond de cet abîme.

“ A ces clameurs furieuses, aux mensonges des novellistes impies, aux faux raisonnements et aux fausses éloquences des sophistes, rien de mieux à opposer que le simple témoignage, la parole grave et pieuse du vénérable archevêque de Cambrai. Son autorité, si grande dans toute la France, l'est surtout dans le diocèse d'Angoulême, qui ne perdra jamais son souvenir. On y a toujours aimé sa parole droite et ferme. Pour moi, je m'honore de l'avoir eu pour prédécesseur et pour consécuteur, je suis trop heureux de faire entendre sa parole à mon clergé et à mes diocésains dans les graves dangers que nous suscitent en ce moment les ennemis de la foi.”

6. Mais, grâce à Dieu, avec toutes leurs violences, les galliens n'ont abouti qu'à rendre plus fervents les vœux et plus irrésistible le mouvement des fidèles, du clergé et du peuple, surtout en France, en faveur de la définition de l'infaillibilité du Pape. Et la preuve, ce sont les Adresses dans ce sens qui se multiplient. Il y a plus. De ces diocèses où pour des raisons que nous n'avons pas besoin d'alléguer, on semblait ne devoir s'attendre qu'à un respectueux silence, sont arrivées à Rome des adresses couvertes de nombreuses signatures et empreintes de la foi la plus inébranlable en cette prérogative conférée par le Christ à Pierre et à ses successeurs. Nous nous contenterons d'indiquer celle des prêtres de Nice (*Univers* 6-7 et 8 juin.)

7. A Naples, le clergé ne s'est pas contenté d'exprimer ses vœux ; il a voulu y ajouter une offrande, relativement considérable, avec les noms de plus de 1500 prêtres qui y sont contribué. Voici une lettre que l'*Unità cattolica* a publiée à ce propos, le 11 juin :

“ Monsieur le Directeur,

“ Le chapitre métropolitain, la curie archiépiscopale, les curés, le clergé et le séminaire de l'archidiocèse de Naples ne veulent pas rester en arrière lorsqu'il s'agit d'attester au Pontife de l'Immaculée-Conception leur foi et leur amour et de subvenir aux grands besoins qu'éprouve en ce moment le Chef et le Pasteur suprême de l'Eglise. En conséquence, ils s'empressent de répondre à l'invitation que . . . S. a formulée dans son excel-

lent journal, en offrant selon leurs moyens actuels, mais de grand cœur, 4193 fr. 42 cent.

“ A cette occasion, ils renouvellent en faveur de la définition dogmatique de l’infaillibilité du Pape, successeur de Pierre, le vœu qu’ils ont déjà émis collectivement et que leur bien-aimé archevêque, le cardinal Riario, a déjà présenté au Saint-Père. La doctrine de l’infaillibilité a toujours été une vérité catholique pour le clergé et pour les fidèles de Naples, et elle a été soutenue et enseignée par l’illustre et saint Alphonse de Liguori, leur concitoyen.

“ Philippe chanoine Chilberti, pro-vicaire-général.

“ Naples, le 31 mai 1870. ”

8. Les gallicans sentent le poids de ces déclarations, et comme il leur est impossible d’y opposer quoi que ce soit d’analogue ou d’équivalent, ils se sont offorcés d’exploiter le silence digne, gardé jusqu’alors par le clergé romain, d’en faire une opposition tacite mais expressive. Des correspondances rédigées dans ce sens ont été adressées à la *Perseveranza* de Milan, à la *Nazione* de Florence, et au *Français* de Paris, en somme à la plupart des feuilles hostiles au Saint-Siège. La correspondance du *Français* (14 juin) raconte que 46 curés de Rome, sur 54, rejetèrent le projet d’Adresse en faveur de l’infaillibilité rédigé par un d’entre eux, le promoteur de la chose. Le correspondant en conclut qu’on peut bien, sans être gallican et sans manquer d’attachement au Saint-Siège, s’opposer à des *excitations de parti*. Les renseignements donnés par la *Nazione* étaient encore plus faux ; voici la lettre qu’un des curés calomniés a adressée à ce sujet à l’*Osservatore romano* du 13 juin :

“ Monsieur le Directeur,

“ La *Nazione* du 8 juin dit que, le 2, les curés de Rome, se trouvant réunis chez celui de Ste. Marie-du-Peuple, ont été pressés par des ordres supérieurs de rédiger une Adresse à Sa Sainteté sur l’infaillibilité ; qu’à cette nouvelle inattendue ils ont été stupéfaits de la violence faite à leurs consciences ; que plusieurs voulaient protester ; que beaucoup d’autres ont allégué

de fortes et sages raisons, entre autres M. Cipolla, curé de S. Thomas *in Parione* : mais que tout a été inutile...

“ Or, dans l'intérêt de la vérité et de son honneur, le susdit curé se sent obligé de protester contre cette calomnie. En effet, les curés de Rome ayant su que la *Nazione* avait dit des faussetés dans un article précédent, au sujet de leur adhésion à la doctrine de l'infaillibilité du Pontife Romain, ont proclamé spontanément et tous ensemble la nécessité de l'Adresse en question, et le soussigné a été un des premiers. On lui a même fait l'honneur de le choisir, avec d'autres, pour rédiger l'Adresse et la présenter au Pape, signée par tous les curés. Il est par conséquent très faux que quelques uns des curés et notamment M. Cipolla aient fait la moindre objection. Tous au contraire ont été unanimes. Et d'ailleurs tout le monde connaît la doctrine que le susdit curé professe et explique dans son enseignement public et privé : c'est précisément la doctrine que le Pontife Romain est infaillible lorsqu'il décide *ex cathedra* en matière de foi et de mœurs, doctrine éminemment romaine. Maintenant il prie V. S. d'avoir la bonté d'insérer dans son excellent journal cette consciencieuse déclaration afin qu'elle ait la publicité opportune.

“ En même temps, le soussigné se dit, etc.

“ G. Cipolla, curé de S. Thomas *in Parione*, professeur de théologie morale au Séminaire Romain.

“ Rome, le 12 juin 1870.”

L'Adresse des curés de Rome au Pape est une des plus belles et des plus ferventes que nous ayons lues ; on y réfute les calomnies des impies et on y professe les plus tendres sentiments de dévouement au Pape et la foi la plus inébranlable à son infaillibilité. Nous regrettons de ne pas pouvoir la publier en entier : d'un autre côté, en n'en donnant qu'un passage, nous en amoindrissions l'idée générale.

Bref, voilà ce qu'ont gagné les Gallicans à vouloir exploiter dans l'intérêt de leur cause le silence d'autrui.

9. Le vénérable Mgr Raess, évêque de Strasbourg, après avoir par sa sentence canonique contre les opuscules du P. Gratry, pris l'initiative de la série de condamnations dont ce littérateur, instrument des gallicans, a été accablé, a dû rentrer dans son diocèse pour des raisons de santé. Mgr Donney, évêque de Montauban, s'est trouvé dans la nécessité d'en faire autant. Tous deux avaient hautement proclamé à Rome, leur foi en l'infailibilité du Souverain Pontife parlant *ex cathedra* et soutenu la convenance et la nécessité de la définir dogmatiquement. On a pu voir, l'orsqu'ils sont arrivés dans leurs diocèses, combien ils étaient vraiment, en cela, les interprètes des sentiments et de la foi de leurs clergés et de leurs peuples. Ils ont été accueillis par des flots de fidèles, des cavalcades d'honneur, des processions du clergé dans des rues ornées comme pour une fête, des applaudissements et des cris de *Vive le Pape infallible*, douce récompense des fatigues que s'étaient imposées ces deux illustres champions de la vérité dans leur lutte contre les fébronien et les gallicans. Voir la description de leur rentrée dans l'*Univers* du 5 et du 8 juin.

III.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales.— 2. Chapelles papales.— 3. Félicitations au Saint Père.— 4. Prières publiques.

1. Dans la dernière congrégation tenue avant la Pentecôte, avons nous dit dans la dernière livraison, on a mis fin à la discussion *générale* de la Constitution dogmatique sur le chef de l'Eglise, qui avait duré 14 congrégations et provoqué 55 discours. Voici en quels termes était conçue la demande de clôture :

Eminentissimis ac Reverendissimis Cardinalibus Praesidibus Concilii Patres infrascripti. Persuasum habentes, discussionem super schemate Constitutionis de Primatu R. Pontificis generatim spectato, de quo Rmi Patres ex omnibus regionibus iam locuti sunt, esse ex omni parte exhaustam, ac protrahi iam non posse, quin inutilibus aequae ac fastidiosis repetitionibus tempus teratur, ab Emis et Illmis Praesidibus humiliter et enixe postulante, iuxta decreti 20 februarii tenorem, ut de fine praefatae discussioni imponenda Congregationem generalem quamprimum consu-
lere dignentur.

La pétition était revêtue non seulement de 10, mais de 150 signatures. Elle a été accueillie par l'immense majorité des Pères. En voilà assez en réponse à ce qu'ont dit les journaux hostiles.

La discussion spéciale, par chapitre, a commencé le lundi après la Pentecôte (V. le détail des congrégations dans la *Correspondance*). Il n'est certes pas hors de propos que les Pères du Concile mettent en relief les prérogatives de la primauté de S. Pierre pendant la neuvaine de l'octave de la fête du Prince des Apôtres et près de son tombeau.

2. Les Pères du concile ont assisté aussi aux chapelles papales du 12 juin, fête de la Trinité, et des 17 et 21, anniversaires de l'exaltation et du couronnement du Saint-Père.

3. A cette occasion, une députation composée du plus ancien Père de chaque ordre de l'assemblée, du secrétaire et du sous-secrétaire, a été reçue par le Saint-Père et a exprimé à Sa Sainteté les vœux et les compliments de tous les Pères à l'occasion de son entrée dans la 25^e année de son pontificat.

4. Nous ne dirons rien de la splendeur extraordinaire de la procession solennelle du *Corpus Domini*, rehaussée par la présence de l'épiscopat catholique. Si auguste et si émouvante qu'ait été cette cérémonie, nous dirons plutôt que beaucoup d'évêques ont déclaré que les simples processions de dévotion faites dans Rome pendant toute l'octave de la Pentecôte les ont émus encore plus profondément. Nous avons entendu dire à beaucoup de personnes que c'était vraiment une *semaine sainte* et que Rome se montrait digne de son titre de *ville sainte*. Et aujourd'hui que les évêques ont une nouvelle occasion de voir la foi et la piété romaines dans la neuvaine et l'octave des Princes des Apôtres nous entendons déjà répéter presque proverbialement :

*O ROMA FELIX, quae duorum Principum
Es consecrata glorioso sanguine !*

On
titre p
ralis e
indep
conna
anony

A
prie d

L'a
ajoute
ponitu
dicare
ut def
absolu

Es
des n
timor

La
contr
l'ano
Sacha
à les
tout
mettr
ensui
naiss

I.

Un doute moral.

Sur le *placet* et le *non placet* ayant trait à l'infaillibilité pontificale.

On connaît l'opuscule qu'un anonyme a osé publier sous ce titre pour dirriger les consciences des évêques. *Disquisitio moralis de officio Episcoporum in emittendis suffragiis circa personalis et independentis infallibilitatis Romani Pontificis definitionem*, et on connaît aussi les trois savants opuscules publiés pour réfuter cet anonyme.

A ce propos, un de nos amis nous soumet un doute qu'il nous prie de résoudre.

L'auteur de l'opuscule, après s'être prononcé pour le *non placet*, ajoute : *Hoc autem non placet in conciliis ubi condenda definitio proponitur nequaquam per se significat eum qui sic respondet omnino indicare rem veram non esse, sed tantum eam non sibi indicari ita certam ut definiiri posse videatur cum definitiones fidei non proferantur nisi de absolute certis.*

Est-ce que, nous demande notre ami, telle est bien la valeur des *non placet* dans les conciles ? Un évêque d'une conscience timorée pourrait-il penser ainsi *tuta conscientia* ?

La *Disquisitio* a manifestement pour but de ramasser des votes contre la définition de l'infaillibilité pontificale. En conséquence, l'anonyme cherche surtout à jeter le trouble dans la définition. Sachant combien leur conscience est délicate, il a cherché d'abord à les soumettre aux angoisses du doute en les effrayant avant tout par la perspective de quatre fautes très graves qu'ils commettraient s'ils votaient pour sans bien connaître la matière, et ensuite en mettant en avant comme nécessaires pour cette connaissance des conditions telles qu'elle paraisse impossible ou

au moins très difficile à acquérir. Une fois les évêques réduits à cette cruelle situation, en bon Père spirituel il leur donne un conseil pour en sortir sans commettre de faute. Ce moyen consiste à voter *non placet*. Par là ils ne commettront pas les quatre fautes susdites et ne nieront pas, d'ailleurs, la certitude de la doctrine de l'infaillibilité, voilée par quelque doute, car, dans les conciles, le *non placet* ne veut pas dire que la chose n'est pas vraie, mais seulement qu'on ne croit pas qu'elle ait la certitude absolue, nécessaire pour une définition. Voilà comment s'y prend notre maître spirituel pour attirer les évêques au *non placet* sous prétexte de dissiper leurs doutes, Il croyait donc avoir affaire à des gens novices dans la science sacrée et non plus à des prélats vénérables qui ont vieilli dans cette étude ? L'aveuglement de son orgueil ne lui aura pas permis de voir la fatuité de son piège.

Répondons maintenant à notre ami. Que signifie par lui-même le *non placet* ? Simplement la réprobation du décret soumis au suffrage. Mais rien n'indique, dans le *non placet*, que celui qui le prononce nie résolument la doctrine contenue dans le décret, la tienne pour probable ou même pour certaine, mais non au point voulu pour une définition de foi. Sous ce rapport, c'est une expression indéterminée qui se prête à toutes les nuances de la pensée de l'évêque qui vote, depuis celle que la chose votée est *proxima fidei* jusqu'à celle qu'il y est contraire. Donc il est faux comme le prétend l'anonyme pour pousser au *non placet*, que ce vote ne signifie pas par lui-même que la chose est fausse, mais simplement qu'elle n'est pas d'une certitude absolue telle qu'on la requiert pour une définition dogmatique.

Ici se présente cette question : supposons qu'un évêque regarde comme certaine la doctrine de l'infaillibilité, peut-il, pour se soustraire aux angoisses d'un doute, répondre *non placet* avec une conscience sûre, comme l'anonyme l'y engage ? La réponse est prête : il ne le peut pas, attendu que, dans le cas de l'infaillibilité, le sens du *non placet* a déjà été fixé par les adversaires au très grand détriment de la vérité. La lutte engagé sur ce point se réduit à ceci : tandis qu'un parti soutient la doctrine de l'infaillibilité

libilité
c'est u
défend
confir
able au
plus tr

Qui
le cons
sûreté

Eh
évêque
pas vo
que fer
mentai
dépoui
fondir
valeur,
comme
tuel de
a deux
avec p
des rai
le temp
le cas p
péditif
car le p
les pro
que tou
définir
douteu
peut-ê

" L
sable "

Voi
l'autor

libilité comme dogmatiquement définissable, l'autre répond que c'est une opinion libre de gens exagérés et adulateurs, exaltée et défendue par l'esprit d'école. Le *non placet* donc implique la confirmation de cette opinion fautive en elle-même, si préjudiciable aux divins privilèges du pontificat et pouvant produire les plus tristes conséquences pour l'unité de la foi dans la pratique.

Qui ne voit, dès lors, combien est opposé à la droite conscience le conseil de répondre *non placet*, que donne l'anonyme en toute sûreté à l'évêque qui doute !

Eh bien, reprend ici notre ami, quel parti prendra donc cet évêque ? Il ne peut pas voter *placet*, puisqu'il doute ; il ne peut pas voter *non placet*, pour les raisons que nous venons de dire ; que fera-t-il ? Nous répondons au nom de la morale la plus élémentaire : qu'il se dépouille de son doute. Mais comment s'en dépouillera-t-il, s'il n'a ni le temps ni la commodité d'approfondir la question, d'étudier le pour et le contre, d'en peser la valeur, et de se prononcer après avoir fait tout cela par lui-même, comme l'exige l'anonyme ? C'est vrai, le nouveau Père spirituel des évêques y met toutes ces conditions, mais à tort. Il y a deux voies pour arriver à une ferme conviction et opérer ainsi avec prudence en morale : celle des raisons intrinsèques et celle des raisons extrinsèques ou de l'autorité. Que celui qui n'a pas le temps de rechercher les premières s'attache aux secondes. Dans le cas proposé de l'infailibilité pontificale, il est facile et très expéditif d'arriver à une ferme conviction par la voie de l'autorité, car le poids des autorités en faveur de cette doctrine est tel qu'elles prouvent que non seulement elle est définissable, mais encore que tous les évêques, dans les circonstances actuelles, doivent la définir. Tant il est vrai qu'il n'est pas permis de la tenir pour douteuse ou pour opinion exaltée. Notre bon ami s'en étonne peut-être : nous allons le lui prouver par un exemple.

“ L'infailibilité du Pontife romain est une doctrine définissable ”.

Voici la preuve bien claire de cette proposition sur l'appui de l'autorité.

Une doctrine est définissable quand on peut prouver qu'elle est contenue certainement dans le dépôt sacré de la révélation.

Or, on peut établir avec certitude par le témoignage des plus grands théologiens que la doctrine de l'infaillibilité du Pontife Romain est contenue dans ce dépôt sacré.

Donc elle est définissable.

En effet, S. Thomas, Cano, Bellarmin, Suarez, S. Alphonse de Liguori nous affirment, preuves en main, qu'elle est contenue dans le dépôt sacré : les uns la disent *proxima fidei*, les autres *fide catholica*, tous attribuent au Pape le plein droit de définir par des sentences irréformables les matières de foi et de morale.

Il y a plus : on sait que, dans les temps antérieurs au concile de Constance quiconque la niait était tenu pour hérétique, et que, dans les temps postérieurs, c'était une doctrine très commune chez les théologiens scolastiques, comme l'atteste Suarez. Or, il est érigé en règle par Cano (1) que *concordem omnium theologorum scholae de fide aut moribus sententiam contradicere, si haeresis non est at haeresi proximum est*. Voilà la hauteur où est placée la doctrine de l'infaillibilité, dans l'idée de l'école théologique. Si donc ces assertions des plus grands théologiens sur cette doctrine, si les qualifications qui lui ont été données, si la note d'infamie infligée à la contraire prouvent que cette doctrine est contenue dans le dépôt sacré, qui pourrait avoir des doutes sur sa définissabilité ?

Mais, direz-vous, il y a aussi des mattres en théologie qui l'ont contestée. Nous ne le nierons pas. Mais qu'elle est la valeur de leur autorité ? Nulle, et parce que le fondement de leur opinion est infecté d'erreurs condamnées comme l'a très bien prouvé, récemment, le P. Ballerini pour Gerson, Almain et les autres premiers adversaires, et parce que les auteurs de la *Déclaration du clergé gallican*, de 1682, furent poussés par la pression du pouvoir civil et par leur courtisannerie envers lui à remettre en honneur la doctrine de Gerson et de ses compagnons, et parce

(1) De Locis theol. lib. VIII, c. IV.

que la réprobation universelle de l'Eglise se souleva contre cet attentat, et parce que, enfin, le nombre des adversaires de la doctrine est bien peu considérable comparé à celui de ses partisans.

Ce premier point de notre assertion établi, passons à un autre.

“ Tous les évêques sont tenus, dans les circonstances présentes, de définir l'infaillibilité pontificale ”.

Deux syllogismes très simples, fondés sur l'autorité et découlant d'un de l'autre, nous donnent la preuve de cette obligation. Voici le 1er : Les fidèles sont obligés de suivre la croyance professée par l'Eglise Romaine dans son Chef. Mais l'Eglise Romaine a toujours professé la croyance à l'infaillibilité pontificale. Donc les fidèles doivent suivre cette croyance. Cette obligation universelle une fois établie, en voici une autre particulière, dans le 2e syllogisme : Les évêques sont obligés, en vertu de leur ministère, d'attester solennellement une croyance quelconque et de la consacrer par la définition, quand ils sont légitimement convoqués à cet effet. Mais ils le sont en ce moment pour attester la croyance à l'infaillibilité et la consacrer par une définition solennelle ; donc ils doivent le faire.

Reprenons les propositions de ces deux syllogismes. Est-il vrai que les fidèles soient obligés de se conformer aux croyances de l'Eglise Romaine ? Qui pourrait en douter ? La question est résolue par S. Irénée, qui tient cela pour nécessaire à toutes les Eglises et à tous les fidèles ; par S. Jérôme dans sa lettre à S. Damase ; par S. Augustin au nom de l'Eglise d'Afrique dans son épître synodale à S. Innocent 1er ; par S. Ambroise dans son mot célèbre : *Ubi Petrus ibi Ecclesiae*. Autant il est nécessaire, selon les Pères susdits, de suivre la doctrine de l'Eglise Romaine ou du Pape, autant il l'est de persévérer dans la vraie foi, de ne pas s'en écarter et de s'assurer le salut éternel. C'est, par exemple, ce qu'a attesté l'assemblée de 85 évêques de l'Eglise Gallicane dans ses deux lettres à Innocent X, en 1653 ; dans la 1e, ils demandent la condamnation déterminée des cinq propositions de Jansénius ; dans la 2e, ils répètent les protestations des Pères de l'antiquité et acceptent cette condamnation avec des remerciements

et une entière soumission aux jugements du Pape comme à des jugements infaillibles. Vous voyez combien a tort l'anonyme de dire que, dans la question présente, on ne doit pas tenir compte de la doctrine enseignée par le Pape.

La profession de l'infailibilité pontificale ne nous est pas attestée avec moins de clarté dans l'Eglise Romaine. Nous la trouvons affirmée entre autres papes par S. Léon dans plusieurs sermons, par S. Gelase 1er, par S. Agathon 1er, par Nicolas 1er, par Innocent III, et en dernier lieu par Pie IX. Chacun de ces papes nous l'affirme avec une qualité spéciale. L'un nous dit que les jugements pontificaux sont la forme de ceux de toute l'Eglise, l'autre nous montre la sûreté de ces jugements, la perpétuité de leur intégrité, leur fermeté. Il y a plus : tout individu qui y fait opposition est aussitôt foudroyé : Pierre d'Ormas par Sixte IV, Luther par Léon X, Quesnel par Alexandre VIII, la *Déclaration du clergé gallican* par Innocent XI, Alexandre VIII et plus explicitement par Pie VI, qui, à la fin de la bulle *Auctorum fidei*, réprouva et condamna comme scandaleuse, téméraire et extrêmement offensante pour le Saint-Siège l'adoption de cette doctrine par le Synode de Pistoie. Que voulez-vous de plus explicite que ces témoignages et ces condamnations ? Est-ce que la croyance à l'infailibilité, dans l'Eglise Romaine, peut-être exprimée plus fortement et professée plus solennellement ? Donc, en vertu de l'obligation universelle de suivre la croyance de l'Eglise Romaine, tous les fidèles et toutes les Eglises sont obligés de se régler sur elle en ce qui concerne la croyance à l'infailibilité pontificale.

Ceci posé, les évêques ne sont-ils pas, en vertu de leur ministère apostolique, les témoins et les juges de la vérité catholique ? N'ont-ils pas le devoir, dans leur rang de pasteurs, de dissiper les doutes, s'il y a collision des opinions des fidèles, en guidant ceux-ci dans la droite voie de la vérité ? Or, appelés en ce moment légitimement à attester la doctrine de l'infailibilité, à en imposer la croyance par un décret solennel et à indiquer par là l'avis que doivent suivre les fidèles dans la lutte présente, pourraient-ils s'y refuser sans manquer à la grave obligation de leur charge ? Evidemment non. Donc ils sont tous tenus de définir la doctrine.

C'est
pourrait
proposé
tenue.
ainsi qu
contraire
devoir, in
compte à

Conclu
l'incertitu
tement n
à l'aide
pas, à l'a
ment con
lement d
les évêqu

Voilà
notre rép

C'est en vain qu'on objecterait les mille maux exagérés que pourrait provoquer cette définition. Le décret dogmatique est proposé en concile afin que l'on juge de la doctrine qui y est contenue. Le jugement doit donc porter sur cette doctrine : c'est ainsi que l'entend toute l'Eglise. Le prélat qui discuterait au contraire les avantages et les inconvénients, manquerait à son devoir, induirait les fidèles en erreur et devrait ensuite rendre compte à Dieu de cet étrange procédé.

Concluons. Le prélat qui se sentirait en proie au doute ou à l'incertitude sur la doctrine de l'infaillibilité, ne peut pas licitement répondre *non placet*. Il doit se débarrasser de son doute à l'aide de raisons extrinsèques ou de l'autorité, s'il ne le peut pas, à l'aide de raisons intrinsèques. Il se sentira ensuite aisément convaincu que la doctrine de l'infaillibilité est non seulement définissable, mais de telle nature qu'elle implique, pour les évêques, l'obligation de la définir solennellement.

Voilà ce que nous avons répondu à notre ami qui, satisfait de notre réponse, nous a priés de la publier.

1. De
P
M

1.
que
senu
de p

C
par
sion
His
et R
colle
rem
supr
erit

La
élog
mêm
cerna
texte
possi
la 2e
loqui
unita
quid
eos, q
Eccle
on n
objet

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Ecrits en faveur de l'infaillibilité pontificale.

1. De Mgr Cardoni.—2. du P. Bottalla.—3. du P. Jésuald de Bront.—4. de Dom Guéranger.—5. de l'abbé Uccelli.—6. du P. Schneeman.—7. de Mgr Freppel.—8. Autres opuscules.

1. *Elucubratio de dogmatica Romani Pontificis infallibilitate eiusque definibilitate per R. P. D. Ios, Cardoni Archiepiscopum Edessenum.* Editio altera. Romae, typ. S. C. de prop. Fide. In 8o de pag. 220.

Cette 2e édition porte en tête une Adresse au Saint Père signée par onze théologiens, collègues de Mgr Cardoni dans la commission dogmatique. Ils y demandent la définition, puis ils ajoutent : *His porro sensibus praediti, operi nostris his votis adiuncto, ab Illmo et Rmo Domino Edesseno Archiepiscopo, cuius, uti Pontificii theologi, collegas esse laetamur, super ad eum finem conscripto universi adhaeremus : quo quidem in opere apprime demonstrat inerrandi privilegium supremo et visibili Ecclesiae Capiti in doctrinae negotio attributum veritatem esse divinitus revelatam.*

Les revues catholiques ont déjà parlé avec les plus grands éloges de ce travail théologique, ce que nous avons fait nous-mêmes. L'explication que nous avons donnée d'un passage concernant l'objet de l'infaillibilité était en tout conforme au contexte et à l'esprit de l'auteur. Cependant, pour enlever toute possibilité d'équivoque, il a voulu s'exprimer plus clairement dans la 2e édition en disant : *Tunc solum dicimus Pontificem ex Cathedra loqui, quando nulla vi ac metu cogente, libere ad tuendam Ecclesiae unitatem et ad dissensiones in rebus fidei ac morum compassendas aliquid circa fidem et mores definit vel damnat ; potissimum vero, quando eos, qui aliter ac ipse docet, sentiant, uti haereticos et a communione Ecclesiae separatos anathemate punit* (p. 190). De cette façon on ne peut plus lui reprocher de restreindre l'infaillibilité à son objet primaire, c'est-à-dire aux dogmes de foi.

Afin de dissiper aussi tous les malentendus sur un autre point, nous recommandons de lire toute entière la doctrine de l'auteur, chap. III, art. IV. Il y enseigne en trois thèses distinctes : 1° que, en soi-même, pour la validité de l'acte, il n'est pas même nécessaire que les Pontifes Romains recueillent avant la définition le vote *consultatif* soit des évêques, soit des cardinaux, soit des théologiens ; 2° qu'ils doivent néanmoins employer les précautions humaines, entre autres, prendre conseil, leurs études particulières ne suffisant généralement pas ; 3° que en fait, ils ont toujours suivi d'une façon ou de l'autre cette ligne prudente. Mais il n'appartient pas aux fidèles d'examiner si le Pape a pris les précautions requises, car la promesse de Dieu nous garantit qu'il ne définira jamais quoi que ce soit sans examen préalable.

2. *The Pope and the Church considered in their mutual relations, by the Rev. Paul Bottalla S. J. professor of theology in St. Beuno's College, N. Wales. Part II. The infallibility of the Pope.* (Le Pape et l'Eglise. Partie II. L'infaillibilité du Pape.) London, Burns, MDCCCLXX. In-8 de pag. 394.

Cet ouvrage est certainement un des plus considérables que l'on ait écrits récemment sur l'infaillibilité du Pape. Nous en avons déjà annoncé la 1^e partie, sur la suprême autorité du Pape ; voici maintenant la 2^e, sur son infaillibilité. C'est un ouvrage dogmatico-polémique, où l'on discute à fond la doctrine catholique à la lumière de l'Ecriture et des Pères. L'auteur prend surtout à tâche de réfuter Mgr. Maret ; mais il ne perd pas de vue son premier adversaire, le Dr. Pusey, ni MM. Le Page Renouf, Döllinger, Janus, etc. Dans les 1^{es} sections du livre, il montre le lien logique et historique de l'infaillibilité papale avec l'unité de l'Eglise, avec la primauté, avec la nécessité de la communion avec Rome, il fait voir que les textes célèbres de la Ste. Ecriture prouvent en même temps et la primauté de l'infaillibilité, ou en d'autres termes, la suprême autorité de gouvernement et en même temps de magistère ; que tel a été l'idée des anciens Pères ; tel l'antique usage de l'Eglise ; tel l'enseignement des anciens Pontifes : en un mot que tout nous est confirmé par le droit et par le fait ancien, qui nous représentent toujours le Siège Apostolique comme un tribunal et le Pontife Romain comme le juge suprême dans les causes de foi.

Dans les sections suivantes, l'auteur met encore mieux en relief l'infailibilité, en la plaçant en regard des conciles, en l'étudiant dans les actes de tous les conciles œcuméniques. D'abord, il montre en général comme quoi l'infailibilité des conciles et celle du Pape sont d'accord, comme quoi celle-ci n'infirme pas l'autorité des évêques en tant que juges de la foi ; puis il parle séparément des conciles d'Orient et fait ressortir l'autorité suprême du magistère reconnue dans les Pontifes Romains ; il ne se laisse pas arrêter par les fameuses objections au sujet des actes de Libère, de Vigile et d'Honorius. Il parle ensuite plus brièvement de l'infailibilité papale reconnue dans les conciles œcuméniques d'Occident et du développement scholastique de cette doctrine. Enfin, il écrit l'histoire de l'erreur contraire, et il termine en indiquant le caractère dogmatique de la doctrine de l'infailibilité papale même avant sa définition, son objet multiple et ses conditions.

En terminant, le P. Bottalla dit que la doctrine de l'infailibilité papale est en même temps une doctrine logique et historique. Nous pouvons en dire autant de son livre : il est aussi recommandable au point de vue de la science d'une saine théologie qu'au point de vue de la connaissance de l'histoire ecclésiastique. L'auteur ajoute que cette doctrine elle-même, comme tous les grands dogmes de l'Eglise, peut soulever des difficultés nécessitant des explications, mais que ces difficultés s'évanouissent en présence de la masse énorme des traditions ecclésiastiques et de l'histoire. Nous en pouvons dire autant de la valeur polémique de son livre : les objections n'y sont pas dissimulées ; le traité n'est pas seulement dogmatique, il est encore polémique ; mais les objections sont comme écrasées sous le poids et la force des preuves de la vérité.

3. *De regno Dei divinaque summi Pontificis potestate in hebraea et christiana gente. Conquisitio historica et dogmatica* R. P. Iesualdi de Luca a Bronte Ordinis Capuccinorum, Illmi et Rmi Dni Episc. Murani Theologiae Iurisque Consultoris in Concilio Vaticano Romae, ex typ. Salviuccis 1870. In 8o. de pag. 481.

Pro opportunitate œcumenicae declarationis de pontificia magisteriali infallibilitate theologica disquisitio, Auctore R. P. Iesualdo de Luca a Bronte. Neapoli, ex typ. Piscopo 1870. In 8o. de pag 300.

La fécondité du P. Jésnald de Bronte nous a donné presque en même temps, comme deux jumeaux, ces deux livres.

L'idée du 1er est suffisamment indiquée par le titre. Il se divise en deux parties, chacune se subdivisant en une dissertation *historique* et une dissertation *dogmatique*. Dans la 1e, est mise en avant l'idée historique du royaume de Dieu chez les Juifs et spécialement du Pontife ; puis on explique dogmatiquement comme quoi ce royaume était théocratique, comme quoi, dans certaines limites, le Pontife avait l'autorité d'un magistère infaillible, et comme quoi tout cela était une image et une préparation de l'Eglise catholique. Dans la 2e, beaucoup plus étendue, on trouve d'abord une dissertation historique sur le royaume de Dieu et de Jésus-Christ dans son Eglise ; la part des évêques et du Pape y est expliquée ; vient ensuite une dissertation dogmatique où l'on explique que l'Eglise catholique est le royaume monarchique visible de Dieu et de Jésus-Christ sur la terre, que le Pontife romain, vicaire de Jésus-Christ, est le monarque visible dans l'Eglise, qu'il a la prérogative d'un infaillible magistère. L'auteur établit un parallèle perpétuel entre la figure et la chose figurée, et, l'avantage du royaume de Dieu dans l'Eglise sur celui qui est esquissé dans la synagogue. Il conclut par ces mots de S. Bonaventure : *Si tempore sacerdotii figurativi, Pontificis sententiae adversari malum erat, mortisque poena mulctandum ; multo fortius tempore veritatis et gratiae revalatae, quando Christi Vicario plenitudo potestatis collata esse dignoscitur, malum esse constat nullatenus tolerandum, in fide vel moribuseius definitioni dogmatizare contrarium, approbando quod ipse reprobabat. reaedificando quod ipse destruit, defensando quod damnat.*

Sans entrer dans les détails sur le royaume de Dieu dans la synagogue et dans l'Eglise, nous nous contentons d'avoir résumé avec éloges l'idée générale de l'ouvrage. Et au lieu de louer personnellement l'auteur, nous rapporterons l'attestation des réviseurs sur la doctrine principale du livre tout entier. Elle fait le plus grand honneur à l'ordre des Capucins ; l'un d'eux dit : *Relate ad punctum doctrinae in ipso p. tractatum, fateor conforme esse doctrinae semper in Ordine nostro post Seraphicum Doctorem D. Bonaventuram admissae et propugnatae* ; l'autre dit avoir trou-

omnia conformia spiritui S. P. Francisci, cui in animo semper fuit, ut fratres sui arctissimam obedientiam et reverentiam continuo praestarent summo Pontifici et Sanctae Sedi ; aussi le Rme P. Général approuve-t-il l'impression du livre cum in eo doctrina contineatur ab Ordine nostro constantè propugnata.

L'idée générale de l'autre ouvrage, sur l'opportunité de la définition ne pourrait être mieux exposée que par les paroles mêmes de l'auteur dans l'introduction :

“ Il faut maintenant traiter de l'opportunité, bien plus, de la nécessité de la définition synodale. Et puisque quelques uns des adversaires ont cherché à ébranler les arguments en faveur de l'infaillibilité pontificale, nous devons en montrer la solidité inébranlable. Il sera donc utile de traiter les questions de savoir : 1° si l'opposition tire quelque poids du nombre et de la dignité des opposants ; 2° si elle en tire de la force de leurs raisons ; 3° si la doctrine de l'infaillibilité pontificale est fondée sur les témoignages divins ; 4° si la profession de cette vérité est nouvelle et non antique, universelle et constante ; 5° si la définition est utile à l'Eglise ; 6° si elle est nécessaire.”

Les deux premiers et les deux derniers points sont traités avec brièveté ; les deux du milieu avec beaucoup de développement et d'érudition ecclésiastique.

Ici encore, nous ne pouvons pas entrer dans les détails. Nous louons en général et surtout la vaste érudition de l'auteur, mais nous ne pouvons nous étendre sur les passages les plus beaux et les plus savants, par exemple celui où il réunit en diverses propositions la foi de l'Eglise sur l'infaillibilité pontificale et où il représente le concile de Jérusalem comme le modèle, pour ainsi dire, d'une définition *ex cathedra* dans une congrégation papale ; celui où il montre que le consentement des évêques n'est pas la condition, mais l'effet d'une définition pontificale. Bien moins encore pouvons-nous nous arrêter à relever çà et là quelque défaut, notamment dans le passage où l'auteur représente le conseil des cardinaux comme un signe nécessaire pour savoir si une définition pontificale a été prononcée *ex cathedra*. Dans son en-

semble, le livre peut être appelé une démonstration dogmatico-polémique complète de la vérité de la doctrine contre le gallicanisme à propos de la définition.

Nous avons néanmoins à cœur de remarquer une chose : c'est que, bien que l'auteur parle sévèrement de la *dissension* et même de la *sédition* soulevées hors du concile (p. 291), il ne lui échappe, en ce qui concerne l'opposition faite consciencieusement par certains évêques, pas une parole qui ne soit parfaitement respectueuse (p. V et 296). Grâce à Dieu, nous pouvons nous attribuer aussi ce mérite.

4. *De la définition de l'infaillibilité papale à propos de la lettre de Mgr d'Orléans à Mgr de Malines, par le R. P. Dom. Prosper Guéranger, abbé de Solesmes.* Paris, Victor Palmé, 1870. In 8° de pag 40.

Réponse aux dernières objections contre la définition de l'infaillibilité du Pontife Romain, par le R. P. Dom. Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. Paris, Victor Palmé, 1870. In 8° de pag 40.

Parmi les nombreux écrivains qui ont entrepris de défendre la doctrine catholique de l'infaillibilité pontificale, que beaucoup de gens aussi ont attaquée et la convenance ou la nécessité de la définir dogmatiquement, plus attaquée encore, un des plus infatigable et des plus courageux est sans doute l'illustre abbé de Solesmes, D. Prosper Guéranger. Le parti opposé n'a publié aucun ouvrage qui ait fait quelque bruit par l'artifice de ses sophismes ou par le renom de son auteur, que le docte bénédictin n'ait pris la plume contre lui. Les deux opuscules que nous annonçons là sont les derniers qui nous soient parvenus en opuscules détachés. Le sujet du premier est assez clairement indiqué par le titre. Le second renferme les réponses à plusieurs difficultés accumulées dans des écrits distribués aux Pères, à Rome même, pour les détourner de la définition. L'auteur répond à toutes en réfutant l'opuscule imprimé à Naples sous ce titre : *Observationes quaedam de infallibilitatis Ecclesiae subiecto*. Nous résumerons toute notre opinion en ces quelques mots : Dom Guéranger déploie tant de lumière et tant de doctrine qu'il n'est pas possible de le lire avec attention sans voir la vérité dans toute sa splendeur.

5. *De testis examinatis da S. Tommaso d'Aquino nell'opuscolo contro gli errori de' Greci, relativamente all'infallibilità pontificia; Memoria del Dr. Pietro Antonio Uccelli. Napoli co'tipi di Vincenzo Monfredi, 1870. In 8° di pag. 44.*

On sait au moyen de quel misérable artifice les adversaires de la doctrine catholique de l'infailibilité pontificale ont cherché à lui enlever la puissante autorité de S. Thomas et à réduire à néant, par là, le consentement de toutes les écoles sur cette question. Ils prétendent que le Docteur Angélique fut induit en erreur par un livre qu'Urbain IV lui avait donné à examiner et qui était rempli de textes apocryphes des Pères grecs en faveur de l'infailibilité pontificale ; que c'est sur un fondement aussi chancelant qu'il a établi son opinion, laquelle s'est répandue peu à peu dans toutes les écoles. Il a été répondu triomphalement à cela que lors même que quelques uns des textes que le saint a tirés de ce livre seraient faux, il n'en serait pas moins vrai qu'il a soutenu la doctrine de l'infailibilité par les témoignages manifestes des Ecritures et par toute la tradition des Pères. Cependant le savant abbé Uccelli, qui passe sa vie à approfondir les œuvres du Docteur Angélique, se contente d'accepter la question telle qu'elle est posée par les adversaires. Mais il prouve que les textes prétendus apocryphes ne le sont pas. Il a eu en effet la bonne fortune de trouver le livre en question à la bibliothèque Vaticane. Il copie en entier dans ce manuscrit d'Urbain IV tous les passages que S. Thomas a cités en abrégé ; puis, les comparant aux textes des Pères auxquels ils se rapportent, il fait ressortir avec évidence de ce rapprochement l'identité des pensées, qui sont quelquefois formulées dans les mêmes termes, d'autres fois présentées sous forme de sentences. Quant à quelques citations dont on ne trouve pas le texte correspondant, il prouve à l'aide d'arguments sans réplique que les unes sont empruntées à des canons du concile de Chalcédoine que nous avons perdus, les autres à des ouvrages des Pères que nous n'avons plus. Toute la démonstration de l'auteur est d'une évidence manifeste.

6. *Sancti Irenaei de Ecclesiae Romanae principatu testimonium commentatum et defensum a Gerardo Schneemann, Societatis Iesu presbytero. Friburgi Brisgoviae, Herder MDCCCLX. In-4° gr. de p. XXXIV.*

Cette docte dissertation est du célèbre P. Schneemann, si connu en Allemagne pour sa défense du *Syllabus*, pour d'autres articles dans les *Voix de Marie Laach* et surtout pour sa collaboration à l'insigne recueil intitulé *Collectio Lacensis* que nous avons loué ailleurs. Cette dissertation est extraite du tome IV de cette collection, où elle figure comme appendice aux conciles de France. Après avoir prouvé par le contexte la force de ce célèbre témoignage : *ad hanc enim Ecclesiam propter potiozem principatitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam*, l'auteur démontre en 3 chapitres la force de ces trois mots : 1° *convenire* ; 2° *principalitas* ; 3° *necesse est*. Il réfute une à une les fausses interprétations et part de là pour mettre en relief la primauté et l'infaillibilité du Saint-Siège ou, en d'autres termes, du Pontife Romain. A ce propos, nous aimons à constater que le P. Schneemann cite avec un grand éloge la leçon de Mgr Freppel sur S. Irénée, dont nous avons nous-mêmes parlé si élogieusement.

7. *Véritable état de la question agitée entre le Pape S. Etienne et S. Cyprien, touchant le baptême des hérétiques. Leçons faites à la Sorbonne en 1863 par M. l'abbé Freppel doyen de Ste. Geneviève, professeur à la Sorbonne, actuellement évêque d'Angers.* Torino, Marietti. In-8° picc. di pag. 63.

Cette leçon sur S. Irénée a fait désirer à beaucoup de personnes que Mgr Freppel tirât aussi de la collection de ses œuvres ses trois leçons sur la controverse de S. Cyprien. Ces leçons, se disait-on, outre l'avantage *dogmatique* et polémique qu'elles auraient contre ceux qui ne cessent d'alléguer la controverse de S. Cyprien comme une preuve que, de son temps on ne croyait pas à l'infaillibilité ni même à la primauté du Pape, auraient en outre un avantage *moral*, celui de montrer jusqu'où peut conduire des intelligences d'ailleurs élevées le parti pris de soutenir une opinion. Et en effet on ne saurait lire ces claires et éloquents leçons sans en retirer ce double avantage.

8. *Autres opuscules de divers auteurs.* Faute d'espace, mais ne voulant pas d'ailleurs omettre d'annoncer le plus possible de tant d'ouvrages dignes de louanges, nous nous contentons de simples indications.

Annouçons d'abord deux autres catéchismes : *Catéchisme de l'Infaillibilité du Pape par le R. P. H. Montroulier, S. J.* (Arras, V. Rousseau. In-12° de pag. 130), et un autre numéro du Catéchisme de controverse du P. de Boylesve, jésuite, intitulé : *Le Pape et les gallicans d'autrefois* (Paris Dillet, 81 p. in-8°). Le 1er concerne directement l'Infaillibilité du Pape et se divise en deux parties : 1° preuves et explications ; 2° objections et réponses. Le 2e, les articles de la déclaration de 1862 ; on peut le regarder comme le supplément à un autre numéro du même catéchisme, intitulé *L'Infaillibilité*. Nous annonçons en outre qu'une traduction française du *Dialogo tra un cattolico laico e un teologo romano*, déjà recommandé, a paru sous ce titre : *L'Infaillibilité pontificale, Dialogue, etc.* (Paris, L. Clère, in-16° de pan. 47), sans parler d'une portugaise et de deux rééditions de l'original publiées à Bologne et à Modène. Nous pouvons y ajouter une *Disputa fra due artieri modenesi intorno all'Infaillibilità del Romano Pontefice* ; (Tip. dell'Immacolata Concezione. In 32 di pag. 60).

Aux personnes plus instruites nous recommanderons deux conférences. La 1e est du P. Félix, *L'Infaillibilité pontificale. Conférence à Notre-Dame de Paris par le R. P. Félix S. J. Le dimanche des Rameaux*, 10 avril 1870 (Paris, E. de Soye. In-8e di pag. 43), L'œuvre de S. Michel pour la propagation des bons livres en a envoyé une copie à tous les Pères du concile, et la Bibliothèque de S. François de Sales pour la diffusion gratuite des bons livres en a publié une version italienne : *L'Infaillibilità papale, Conferenza del P. Felix, tradotta ed annotata per R. De Martinis P. d. C. d. M.* (Napoli, in 32 di pag. 68). L'autre conférence est du chanoine Alimonda : *L'Infaillibilità del Papa. Conferenza recitata nella Metropolitana di Genova dal can. prev. Gaetano Alimonda, il 19 Giugno 1870* (Genova, tip. della Gioventù. In-8 di pag. 51). Elle a été écoutée comme l'autre avec un vif intérêt et on en a demandé l'impression. L'auteur met fin à sa préface par ces mots : " Le prédicateur et l'auditoire de la métropolitaine de Gènes adressent au concile du Vatican un vœu respectueux en faveur de la déclaration dogmatique de l'Infaillibilité du Saint-Siège".

Nous annonçons ensemble trois opuscules d'un caractère à la

fois religieux et social. Le 1er est du P. Alphonse Capececiaturo, de l'Oratoire de Naples et intitulé : *Il concilio Vaicano* (Napoli, tip. degli Accantonecelli. In-12 di pag. 46) ; il renferme deux articles publiés d'abord dans la revue *La Carità* et intitulées : *Idio con noi vel Concilio Vaticano, et la polemica intorno all' infallibilità papale*, qui peuvent faire suite à l'autre livre du même auteur *Perché il Concilio ?* dont nous avons fait les plus grands éloges. Le 2e, du prince Henri de Valori, a pour titre *Infallibilità du Pape. Rome, le Christ et le Concile* (Paris, Palmé. 69. in-12). Nous avons sous les yeux la 6e édition, dédiée à Mme Stone. Le 3e est intitulé : *Del Sillabo e della infallibilità, Pensieri d'un Laico cattolico* (Lucca, tip. Landi, in-8 di p. 54). Les noms du prince de Valori et du P. Capececiaturo sont très connus parmi les publicistes ; on peut leur associer celui de l'anonyme laïque pour la noblesse du style et des pensées et pour l'élévation de la politique chrétienne.

Il nous reste encore à annoncer, car nous ne nous souvenons pas de l'avoir déjà fait, la 3e lettre de M. de Margerye au P. Gratry, qui ne le cède en rien aux deux premières : *L'infallibilité. Troisième lettre au R. P. Gratry par Amédée de Margerye, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Nancy* (Paris, Donniol ; in-12 de pag. 103) et la 4e des fameuses lettres de Mgr Dechamps au même P. Gratry, *Lettres au R. P. Gratry par Mgr Dechamps. Quatrième lettre* (Malines, H. Dessain. In-8. picc. di pag. 26). Nous avons déjà parlé des deux premières et des trois premières de M. de Margerye et de Mgr Dechamps. Ajoutons une autre lettre d'un caractère spéculatif et non polémique du P. Fr. Victor de S. G. B., carme déchaussé, *Sopra l'autorità suprema del romano Pontefice, Lettera ad un amico* (Piacenza, tip. Bertola. In-8. di pag. 15).

Nous terminerons par quatre opuscules de quatre illustres évêques. Mgr Salzano, évêque de Thames, a publié : *Brevi riflessioni sul modo di risolvere e sull' opportunità di definire l'infallibilità del Pontefice sommo* (Napoli, tip. de Lella. In-8. di pag. 14). Ces réflexions sont aussi sages que courtes. Mgr Cesia, évêque de Patti, nous a donné sous forme de lettre pastorale à son clergé un excellent petit opuscule latin : *De infallibilitate romani Pon-*

tifeis (Augustae Taurinorum, typis Speirani. In-8 di pag. 17). Mgr Régnier archevêque de Cambrai, a fait imprimer une courte réfutation théologique du gallicanisme : *Lettre de Mgr l'archevêque de Cambrai au Clergé de son diocèse sur le Gallicanisme théologique* (Paris, V. Palmé. In-12 di pag. 33). Cette lettre ne le cède en rien à l'autre si célèbre, du même auteur, que nous avons déjà louée comme elle le mérite. Enfin Mgr Ghilardi, évêque de Mondovi, outre ses divers opuscules, vient de livrer à la publicité un précieux petit traité de Turrecremata : *De plenitudine potestatis romani Pontificis in Ecclesia Dei, opusculum ex operibus Io. De Turremata, Ord. Praedicatorum S. R. E. C. a Fr. Joanne Thoma Ghilardi eiusdem Ordinis, Episcopo Montis Regalis depromptum* (Taurini. ap. P. Marietti. In-8 di pag. 100).

1. de
L
n

1.
Grati
culté

Ce
l'autre
la née
tions
trava
confes
contro
prélat
Pape.

2. L
della C
8. de

Le
la que
surtou
pour l
plaisir
tance c
répond
l'histoi
les con

II.

I. AUTRES ECRITS POUR LA DÉFENSE DU PAPE HONORIUS.

1. de A. de Margerye.—2. du P. Colombier.—3. d'un prêtre romain.—4. du P. Schneemann.—5. du Dr Fabi.—6. de Mgr Ghiladi.—7. d'un anonyme.

1. *Réponse à Mgr Héfélé pour faire suite aux lettres au R. P. Gratry, par Amédée de Margerie, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Nancy.* Paris, Douniol, 1870. In 16 de pag. 64.

Cet opuscule est un retour sur la question d'Honorius que l'auteur a si bien traitée en répondant au P. Gratry. Il est dans la nécessité de revenir sur ce sujet pour résoudre certaines objections que lui a faites Mgr Héfélé, précisément à l'occasion de son travail. Sauf quelques légères erreurs historiques que l'auteur confesse ingénument, mais qui sont tout à fait étrangères à la controverse, il répond triomphalement à toutes les objections du prélat et en tire de grands avantages pour la justification de ce Pape.

2. *Le Pape Honorius et Mgr Héfélé* (Lettera del P. Colombier della Comp. di Gesù a Mgr Héfélé). Paris E. de Soye, 1870. In 8. de pag. 17.

Le rév. P. Colombier avait longuement traité dans les *Etudes* la question d'Honorius, et son travail nous avait beaucoup plu, surtout à cause de certaines données historiques que l'on y trouve pour la première fois, solidement établies. Nous voyons avec plaisir que l'auteur a condensé en quelques pages toute la substance de ses études, qu'il en fait une nouvelle application pour répondre aux arguments que le prélat a cru pouvoir tirer de l'histoire contre l'infaillibilité des Papes et leur supériorité sur les conciles.

La lettre est écrite avec tous les égards dûs à la dignité de l'adversaire, mais en même temps avec tant de lucidité, d'ordre et de logique, qu'il nous semble que la question ne peut plus soulever de doute aujourd'hui.

3. *Papa Onorio ed il Concilio VI, per un Sacerdote romano.* Roma, coi tipi del Salviucci, 1870. In-8. di pag. 62.

L'auteur s'est borné à considérer la question d'Honorius au seul point de vue de la condamnation qu'a prononcée à ce sujet le VI^e concile. Et à la vérité, après tant et de si victorieuses apologies de la doctrine de ce Pape, c'était le seul point qui méritât d'être traité avec un peu plus de détails, afin que les moins versés dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique fussent suffisamment édifiés. Le résultat de sa discussion peut se formuler en ces termes de la conclusion : " Le VI^e concile n'a pas prétendu et ne pouvait prétendre juger une solennelle décision pontificale, mais seulement un acte privé d'Honorius. En outre, dans cette hypothèse même, la sentence du VI^e concile n'a jamais pu établir la preuve d'une faute dans Honorius, exclue par le jugement rendu précédemment par les Papes et par toutes les Eglises d'Occident.... Il ressort des témoignages les plus graves et les plus positifs que la condamnation d'Honorius prononcée le VI^e concile ne doit pas être considérée comme l'acte d'un concile œcuménique en cela. La sentence conciliaire postérieure n'a pas obtenu non plus par la sanction du S. Siège soit expresse soit au moins tacite la force dont elle était complètement privée car ni l'approbation donnée au concile par Léon II ne s'étend au jugement émis sur Honorius, ni le témoignage du livre diurne des RR. Pères ou la légende inscrite dans les anciens bréviaires à la fête de S. Léon II peut être considérée comme une sanction tacite du Siège Apostolique en égard à la sentence du VI^e concile contre Honorius. "

4. *Etude sur la question d'Honorius par le P. Schneemann de la Compagnie de Jésus : traduit de l'allemand.* Paris, E. de Soye. In 12. de p. 150.

C'est un des premiers opuscules qui aient été publiés à l'occasion de la recrudescence actuelle, si l'on peut ainsi parler, de la

ques
quel
où il
des a
renfe
ce I
fait l
denc
press
argu
noris
verso
d'au
de S

5.
sephu
Flor

Ve
aux
d'Ho
Nous
des p
et no

6.
litati
annis
lensia
pag.

Le
tion,
avec
nemo
gnag
toute
le V
dama

questson d'Honorius. Il n'est donc pas surprenant que, sur quelques points qui n'étaient pas suffisamment éclaircis à l'époque où il écrivait, ses réponses paraissent moins précises que celles des auteurs postérieurs. Mais à part ce léger défaut, l'opuscule renferme une des plus belles et des plus vigoureuses apologies de ce Pontife. Nous signalerons particulièrement l'examen que fait l'auteur des lettres d'Honorius : il est présenté avec une évidence et une solidité telles que l'on ne peut rien trouver de plus pressant. Nous avons beaucoup goûté, surtout, la magnifique argumentation sur la question de l'*unique volonté* dont parle Honorius, et le docte parallèle entre sa sentence : *Non sunt haec diversae voluntatis sed dispensationis humanitatis assumptae* et d'autres expressions très semblables des SS. Pères et notamment de S. Augustin.

5. *Pro Honorio et Sede Apostolica contra R. P. D. Carolum Iosephum de Hefelé Episcopum Rottenburgensem* (Joseph Fabi S. T. D.) Florentiae, tip. regia, 1870. In-8. de pag. 64.

Voilà encore une excellente réponse, écrite en bon latin, aux nombreuses difficultés tirées par Mgr Hefelé des lettres d'Honorius et la sentence lancée contre lui par le VI^e concile. Nous avons entendu un théologien distingué la louer comme une des plus limpides et des plus complètes apologies de ce pontife, et nous souscrivons de grand cœur à cette opinion.

6. *Honorius Papa ab accusationibus veterum et novorum Infallibilitatis summi Pontificis adversariorum vindicatus, opusculum* Fr. Joannis Thomae Ghilardi *Ordinis Praedicatorum, Episcopi Monregalensis*. Taurini, apud Petrum H. F. Marietti 1870. In-8. de pag. 108.

Le savant auteur, mettant d'abord en relief l'état de la question, tel qu'il ressort de la comparaison des lettres d'Honorius avec celle de Sergius, et la teneur des premières, démontre pleinement l'orthodoxie de leur auteur, et la confirme par les témoignages des monuments contemporains. Puis il examine sous toutes ses faces la condamnation prononcée contre Honorius par le VI^e concile et les preuves alléguées pour établir qu'il fut condamné pour hérésie. Sa conclusion est qu'Honorius ne fut

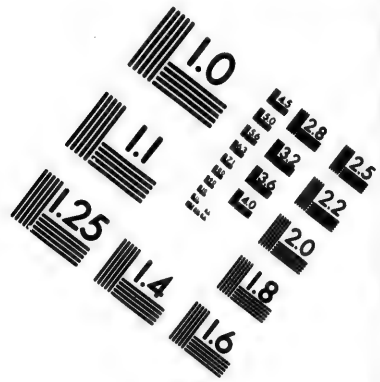
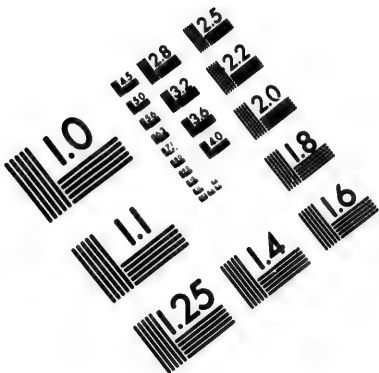
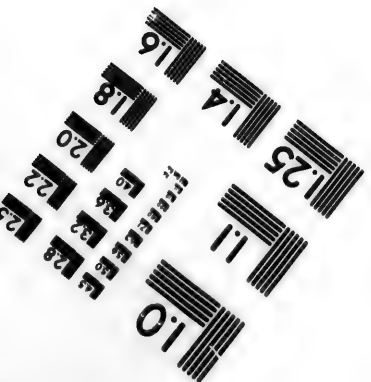
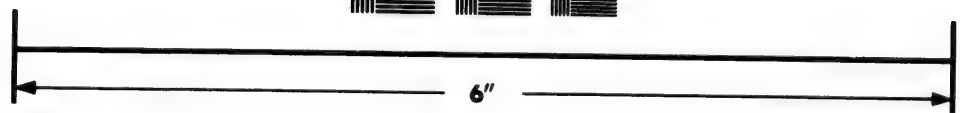
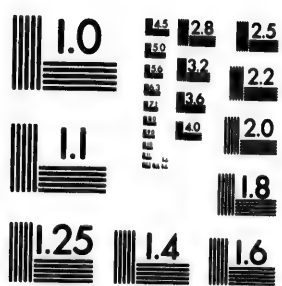


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
12 32 22
10 20 8

10

condamné que pour avoir gardé un silence nuisible à la cause catholique et favorable à l'hérésie. On trouve à la fin les principaux documents.

7. *In Epistolas Honorii Papae ad Sergium commentatio*. Romae typis fratrum Pallotta MDCCCLXX. In-12. de pag. 70.

L'exégèse de ce modeste anonyme sur les lettres d'Honorius révèle un esprit doué d'une grande pénétration, d'une logique vigoureuse et d'une habilité peu commune dans les sciences sacrées. La 1^e question surtout, qui est le pivot de toute la controverse, celle de savoir si Honorius a enseigné qu'il n'y a qu'une volonté dans le Christ, la volonté divine, est résolue en faveur du Pontife avec une abondance d'arguments et une évidence telles, que cela seul suffirait pour donner la victoire à notre auteur. L'opuscule renferme un court appendice sur le sens que peut avoir et la valeur que mérite la sentence du VI^e concile contre Honorius.

Ces écrits ont plus ou moins de mérite, sans doute ; mais ils attestent tous l'orthodoxie du pape en question. Nous mettrons fin à notre compte-rendu par cette phrase de la Lettre pastorale de Mgr Celesia, évêque de Patti, à son clergé : *Sinamus igitur, dit-il, animam Honorii in pace requiescere. Immo naturalis simul et christianae iustitiae pretium sit iudicare, ut sicut ipse, utpote optimus Pontifex ac veneratione dignus vixerat, et non solum in sanctae Matris Ecclesiae communione mortuus, verum etiam cum honoribus supremo Ecclesiae capiti debit in Vaticana Basilica prope cineres Principis Apostolorum sepultus ; ita bonae suae famae confirmationem ex infallibilitatis Rom. Pontificis definitione exposcere, et merito expectare videatur.*

III.

Un paquet de mauvais opuscules.

1. Italiens. 2. Français.

1. Le concile œcuménique n'a pas exercé la plume des bons catholiques seuls, mais encore et plus encore peut-être des incrédules, des protestants et des mauvais catholiques dont bon nombre ont saisi cette occasion solennelle pour blasphémer ouvertement contre ce qu'ils ignorent, pour exposer avec plus ou moins d'ignorance ce qu'ils croient peut-être la vérité, ou, cas très fréquent, pour tirer parti de l'intérêt que tout le monde porte au concile afin de piquer la curiosité publique d'une façon ou de l'autre et de gagner de l'argent. Un mot de plusieurs opuscules de ce genre qui nous sont parvenus.

Parmi ceux de l'Italie, le *Dal concilio a Dio* de Mazzini occupe le premier rang. Il y a 37 ans, lorsque personne ne songeait au concile, il publia un *Dal Papu al concilio*. A quoi lui sert d'en appeler à Dieu, à cet homme qui croit en une série indéfinie de réincarnations de l'âme, de vie en vie, de monde en monde, dont chacune représente un progrès sur la précédente ; qui n'admet pas la perte irrévocable ; qui croit que nous pouvons recommencer la carrière lorsque nous n'avons pas su mériter de la franchir, etc.

Petrucelli dell Gattina, auteur bien connu de mauvais romans, a voulu, lui aussi, nous donner son opinion sur le concile dans un petit livre intitulé *Il concilio*, daté de Paris, août 1869, et imprimé à Milan, où il décide que le concile sera le *Solferino du pouvoir spirituel*. C'est un roman de cent petites pages sur

les anciens conciles et sur presque toute l'histoire ecclésiastique. L'éditeur n'a pas dû y gagner, car il nous l'a adressé pour que nous le fassions mettre à l'Index.

Voici un opuscule pire encore que celui-là : *I preti al concilio di Roma e la confessione di Vittorio Emanuele*. Ce n'est bon qu'à jeter au feu, absolument comme ces autres opuscules : *Al concilio Romano, petizione dei cristiani* ; *La basilica Vaticana e il concilio ecumenico, riflessioni storico-critiche di Luigi Delâtre*, toutes choses oubliées aussitôt que publiées et qui n'ont jamais fait de mal qu'aux lecteurs dont l'intelligence n'est pas saine.

Citons aussi *La donna e la scienza*, de M. Morelli, député italien ; l'auteur a cru assurer plus de débit à son livre impie, qui n'a rien de commun avec le concile œcuménique, en l'affublant de ce sous-titre : *Réponse logique au concile œcuménique*.

L'auteur de la *Petizione ai Pakri del concilio per la soppressione dell'Osservatorio romano*, partant de la fausse hypothèse que l'Eglise est ennemie des sciences naturelles, conseille aux Pères du concile, avec une ironie de très mauvais goût, de supprimer l'Observatoire de Rome. Les Pères y ont déjà répondu en assistant, deux soirs de suite, pendant plusieurs heures et par centaines aux doctes dissertations sur les taches du soleil, lues par le P. Secchi au Collège Romain.

L'opuscule *Del futuro concilio ecumenico e del concilio di Basilea* (Florence librairie Rosmini), sort évidemment d'une typographie protestante qui, par un artifice contre lequel nous mettons nos lecteurs en garde, a pris l'enseigne de Rosmini au lieu de celle de Luther et de Calvin, qu'elle eût dû prendre. Nous n'avons pas besoin de dire que la trivialité et l'insolence ne le cèdent qu'à l'ignorance et à la mauvaise foi dans le petit livre *Concilia ecumenici, di Alessandro Grvazzi, ministro evangelico, come introduzione a un corso di trattati sul Credo di Pio IX*.

L'opuscule de Romolo Federici intitulé *Roma e il cattolicesimo* a été écrit sous l'impression de la crainte que " de même que la réunion épiscopale convoquée à Rome en 1862 s'est convertie en assemblée politique et a émis un vœu formel en faveur du pouvoir temporel," le concile ne finisse par là ; chose très possible, ajoute-t-il, car les intérêts, et les influences qui ont provoqué

cette démonstration existent encore, les projets sont les mêmes ; les mêmes conséquences peuvent donc encore se produire en 1870. M. Federici redoute une nouvelle déclaration et prévoit qu'elle rendra plus difficile l'absorption par l'Italie de ce qui reste de pouvoir temporel au Saint-Siège. Pour conjurer ce danger, il faut, selon lui, que, de toute part surgisse une énergique protestation au nom du droit historique, de l'équité et de l'intérêt même du progrès universel, jusqu'à ce que les Romains croient arrivées l'heure de répondre à de pareilles déclarations en reprenant en fait leur souveraineté. Vieilleries que nous et d'autres avons déjà traitées au long. Du reste, l'auteur fait preuve de sa perspicacité en prévoyant que du concile sortira nécessairement la consolidation du pouvoir temporel et en ne mettant plus son espoir dans le jugement des Romains.

Cet opuscule traite avec une certaine sobriété et dignité de langage propre aux personnes bien élevées, la vulgaire erreur de la conciliation de Rome avec le libéralisme. Celui-ci, *Per il XX^e concilio ecumenico, appello ai pacrochi, cononici, professori e moderatori dei seminari e sacerdoti italiani*, traite avec l'hypocrisie accoutumée le thème des prêtres libéraux, chapelain du libéralisme laïque, qui veulent venir à Rome sans casser les vitres. Voilà encore une vieille rengaine en faveur de laquelle il n'y a plus rien à dire. L'auteur, vers la fin est tourmenté par un doute. Il demande aux prêtres italiens si leur programme est conforme au sien, Non, lui répondent-ils en masse. Et pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à lire nos Adresses au Pape et au concile.

Le but de l'opuscule de M. C. Giani, *Il concilio in relazione colla scienza e col diritto*, est de prouver que l'Eglise est toute gâtée et que le concile va lancer l'anathème contre la physique, la cosmologie, l'astronomie, la morale, la logique, la jurisprudence et l'histoire. M. Giani craint surtout pour l'Italie moderne, qu'il trouve à bon droit très faible en comparaison de la *théocratie* c'est-à-dire de l'Eglise. Et comme il désespère des Italiens d'un âge mûr, dont, dit-il, nous avons eu beaucoup de belles paroles (*il parle des libéraux*) mais peu de faits, il se recommande

aux plus jeunes. Or nous espérons bien que ceux-ci entendront le concile d'une autre façon que M. Giani.

2. Parmi les mauvaises brochures françaises sur le concile, signalons *Le concile*, par *Peruccelli della Gattina*, traduction de l'opuscule que nous avons annoncé plus haut.

L'ultramontanisme battu en brèche, son recours au futur concile, par Boismare, qui se dit *catholique de l'ancienne école*, mais n'est en réalité ni *catholique* ni d'une école quelconque, car il se montre tantôt incrédule, tantôt gallican, tantôt catholique-libéral, mais toujours léger et ignorant ; *Les curés mariés par le concile*, ignoble production de M. Cayla, que personne, pour peu qu'il soit bien élevé et honnête, fût-il même incrédule, ne saurait lire sans dégoût ; *L'Adresse au futur concile par des catholiques matérialistes qui croient au symbole des Apôtres mais ne vont ni à messe ni à confesse*, dont l'auteur a eu le bon esprit de ne pas se nommer ; *La réforme de l'Eglise*, par l'abbé Charles Mikoszewski, discours prononcé par cet ecclésiastique à Lausanne, au Congrès de la Ligne de la Paix (ce brave abbé fut membre du gouvernement occulte polonais en 1865) et où il déclare que, au concile, tout, de puis le Pape jusqu'aux évêques, sera illégitime et antisocial ; *Le clergé de France, révélations, le Pape, le pouvoir temporel, le concile* sont un seul opuscule auquel on a donné tous ces titres parce que, en le lisant, personne n'est capable de diviner de quoi il parle en réalité ; *Au concile, de 1869, rapide examen du dogme chrétien*, examen un peu trop rapide par M. Guérin, de Vitry, incrédule déclaré, qui doute même de la vie future et de l'existence de Dieu ; *Le concile*, satire par M. E. Darcey, où la niaiserie le dispute à l'impiété ; *Les gaités romaines*, d'un auteur que nous nous attendions à trouver au moins spirituel, M. Alphonse Karr, mais qui n'a su que se rendre ridicule en prétendant condenser en quelque pages l'histoire des conciles.

Il y a du moins quelque lueur de raison dans les *Incompatibilités ou simples observations au clergé catholique à l'occasion du concile œcuménique*, par le professeur *E. Robert*, publiées à Milan, où il paraît que ce professeur enseigne quelque chose. Dans l'étroitesse du cercle de ses idées et de son érudition, il voit qu'il n'y

a plu
finie
ence
que l
serrés
prépa
de là
Pape,
mais a
de la
appar
merie
lois)?
Madd
doit d
La sy
cité, l
le mo
réhabi
rajeun
bien ;
qu'il r
du ma

Un
violen
l'appa
pusen
ponda
naître
sance
cathol
je l'éti
les plu
en cu
Etude
expos
an à c

a plus de catholicisme au monde, que l'orthodoxie catholique est finie et disparaît lentement, comme une vieillerie, de la conscience universelle. Un peu plus loin, sans s'en apercevoir, il avoue que le catholicisme est encore bien vigoureux, que ses rangs sont serrés, qu'il marche en bon ordre, nombreux, discipliné, bien préparé. Du reste M. Robert ne combat pas la religion ; loin de là : seulement il en veut une à sa façon. D'abord, plus de Pape, plus d'évêques, plus d'unité hiérarchique ; c'était bon jadis mais aujourd'hui que l'imprimerie a rendu communs les textes de la morale et du dogme, une pareille organisation ne doit plus appartenir qu'au gouvernement civil (mais est-ce que l'imprimerie n'a pas aussi rendu communs les textes des codes et des lois) ? Le prêtre doit prendre pour mère de ses enfants quelque Madelaine pénitente : protestant et catholique tout à la fois, il doit devenir d'abord national, puis humanitaire et universel... La synthèse religieuse s'approche : la presse, la vapeur, l'électricité, l'instinct commercial, les sympathies des peuples ont envahi le monde... Evidemment l'humanité vogue vers le port de sa réhabilitation, etc. Si le concile s'occupe de transformer et de rajeunir le sacerdoce d'après ce plan, il fera quelque chose de bien ; sinon, tout est perdu. Et M. Robert affirme de nouveau qu'il ne combat pas la religion, qu'il ne veut qu'extirper la racine du mal.

Un ministre protestant, de ces genevois remplis d'une haine violente contre le catholicisme, haine qui perce malgré eux sous l'apparente culture de la forme, M. Bournier est l'auteur de l'opuscule *Rome, la France et le concile* (3e livraison de la *Correspondance de théologie évangélique*). M. Bournier, voulant connaître à fond le catholicisme pour pouvoir en parler en connaissance de cause, a raisonné à tort ou à raison comme il suit : " Le catholicisme est en vigueur en France plus que partout ailleurs je l'étudierai donc en France. Parmi les docteurs catholiques, les plus influents sont les Jésuites : j'étudierai donc le catholicisme en eux. Les Jésuites publient en France une revue intitulée *Etudes religieuses, historiques et littéraires* où, certainement, ils exposent au grand jour leurs idées ; je m'abonnerai donc pour un an à cette revue. De cette façon je connaîtrai bien le catholi-

cisme jésuitique. Puis en achetant et en lisant les livres loués et recommandés par cette revue, je compléterai mon instruction " Ainsi a fait le bon M. Bournier. Cela l'a conduit à cette conclusion, où l'eût conduit le catéchisme tout seul, à savoir que le catholicisme est toujours le même et que les vrais catholiques n'ont tous qu'un langage en matière de foi et d'esprit catholique. On ne sait si l'on doit rire ou pleurer à la lecture des exclamations de stupeur et de pitié que notre homme laisse échapper en découvrant, par exemple, que les catholiques ont de la dévotion à S. Joseph. Plus loin il déploie beaucoup d'érudition pour prouver que les superstitions du culte romain ne sont pas le propre exclusif du vulgaire ignorant. Puis il gémit de ce que beaucoup de protestants commencent à pencher vers le culte catholique ; à ce propos il cite M. Guizot et certain philosophe protestant qui parle de Rome sinon avec tendresse au moins avec sympathie. Il n'approuve pas non plus que certains catholiques rougissent presque de leur symbole et donnent des interprétations en contradiction avec le vrai sens des actes les plus solennels du Pape. A propos de certains opuscules célèbres des catholiques-libéraux, il dit qu'on ne pourrait pas être plus respectueux pour la personne du Pape et moins respectueux pour sa pensée évidente (il fait allusion à quelques fameuses interprétations du *Syllabus* et de l'Encyclique). Enfin, après avoir fait beaucoup de découvertes, dit beaucoup de vérités, et reconnu que l'unité est complète au sein du catholicisme, il se console à la pensée que cette unité est un mal et que la force du protestantisme est précisément dans l'extrême diversité de ses Eglises.

Un mot encore, sur l'*Aristocratie romaine et le Concile*, L'auteur pose en principe que l'ère des aristocraties étant close et celle des démocraties ouverte, la primauté de Rome et du Pape doit finir aussi. Le concile sera proclamé supérieur au Pape ; le clergé inférieur sera comme la Chambre basse du concile. Il élira les évêques. Le Pape sera élu par le concile. Chaque Eglise sera maîtresse chez elle, etc. On voit si le concile du Vatican tend à approuver ces belles réformes !

Une autre fois, nous ouvrirons un paquet de mauvais opuscules allemands et anglais.

1. Bref
lié
aux
con
uni
che

1. (du 25
lica).

Le I
timents
vante,

Dilec

Volu
ant ; eu
evident
lumnian
fides ac
vi, nulli
que com
dies ab
ut absol
non pat
sidio, et
egestate
gamin

III.

NOUVELLES DIVERSES.

1. Bref du S. Père au clergé italien.— 2. Autres démonstrations du clergé italien.— 3. Bref pontifical aux habitants de Naples.— 4. Lettres du Pape aux démonstrations des fidèles.— 5. Audience donnée aux sténographes du concile.— 6. Protestation de S. Em. le cardinal Guidi.— 7. *La Rivista universale*, et le clergé génois.— 8. Adresse du clergé de Prague à son archevêque.— Secours des évêques aux catholiques de Péra.

1. (V. dans la *Correspondance* l'article du *Giornale di Roma* du 25 juin sur l'envoi de 80,785 fr. à Rome par l'*Unità Cattolica*).

Le Pape ne s'est pas contenté d'exprimer de vive voix ces sentiments : il a voulu en perpétuer l'expression dans la lettre suivante, au clergé italien :

PIUS PP. IX.

Dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem.

Volumina litterarum vestrarum, dilecti filii, Nos mirifice recreant ; cum nihil, quod maxime desideremus, in iis non conspiciamus evidenter demonstratum. Solida enim inde emicat refutatio calumniarum, obsequio studioque erga Nos vestro afflictarum ; elucet fides ac religio nullo commota discrimine, nullis fracta minis aut vi, nullis aerumnis infirmata ; splendet unitas mentium affectumque compactissima ; erumpit amor tenacior factus ac ferventior in dies ab aquis contradictionis. Isque adeo succensum se praebet, ut absolutissimae devotionis vestrae testimonia ad Nos pervenire non patiatur, nisi faustissimis exornata votis, aucta precum subsidio, et cumulata quoque muneribus ultro expressis ad ipsa egestate vestra, quae cecutientibus etiam ostendant quanta tangamini rerum Nostrarum sollicitudine, et quo nisu suffragari

contendatis œcumenici Concilii a nobis coacti provectui. Gaudio autem ab hisce parto non mediocre quoque incrementum accedit e latente in officiis vestris pii populi sensu ; siquidem fieri nequit, ut in tanta Cleri totius italici concordia, populus illi obsequens et ab eo institutus aliter afficiatur, aliterque sentiat. Crebra certe communis huius animorum comparationis ac diserta testimonia habuimus et habemus ; verum tacitam earum confirmationem in sensibus vestris delitescentem non minus luculentam merito fortasse arbitramur. Dum igitur maximas Deo gratias agimus, quod ita consoletur Nos in omni tribulatione Nostra, vobis omnibus pergratos testamur animi Nostri sensus, eique nominatim, qui primus de hoc solatio Nobis comparando cogitavit, et illi qui propositum istud Ephemeride sua vulgavit, nec non ei qui litteris vestris eloquenter et scite latina, vernaculaque lingua præfari voluit, et illis qui religiosissimo coepto vestro opera sua sunt adstipulati ; universisque a Deo copiosam caritatis suæ mercedem, et secunda omnia ac felicia adprecamur. Superni vero favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiae testem, omnibus et singulis Benedictionem apostolicam peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum, die 27 Iunii anno 1870. Pontificatus Nostri anno vigesimoquinto.

PIUS PP. IX.

2. Outre cette démonstration faite par voie de souscription dans les colonnes de l'*Unità*, le clergé italien en a fait d'autres encore à Rome même ou de loin. On peut dire de lui avec vérité qu'il est unanime dans son opinion sur les divines prérogatives des successeurs de S. Pierre. Signalons deux de ces démonstrations : l'une, faite à Rome par les prêtres italiens qui s'y trouvaient, provenant de divers diocèses ; l'autre, du diocèse de Pistoie, qui a voulu protester avec éclat contre le titre que lui donne, pour le louer, Gabriel Rossetti, de *fauteur du Synode de Ricci*.

Le 30 juin, fête de S. Paul, environ 200 prêtres eurent l'honneur d'être reçus par le Saint-Père. A leur tête était le pieux et modeste prêtre Antoine Garbagni, de Fusignano, près Lugo, qui lut une Adresse ainsi conçue :

“ De la plus infime des localités de vos Etats, Très-Saint-Père, s'est élevée la voix de plus humble des prêtres (la sienne) invitant les prêtres ses frères à une nouvelle et solennelle manifestation de foi, d'attachement et de respect envers vous au moment où les successeurs des Apôtres réunis en concile œcuménique forment une couronne autour de vous. L'idée de cette manifestation a été recommandée par les rédacteurs d'un zélé journal, accueillie partout avec le plus vif enthousiasme, et elle s'accomplit en ce moment avec un unanime et indicible transport. En ce jour consacré au Docteur des Gentils et quand les fidèles, les regards fixés sur Rome, en attendant une grande définition, nous, interprètes des vœux de nos frères, nous sommes heureux de confesser notre foi. D'un seul cœur et d'une seule voix, nous vous acclamons légitime successeur du Bienheureux Pierre, vicaire de J. C., organe vivant de l'Esprit-Saint, docteur infaillible et pasteur suprême du troupeau mystique, en répétant avec le saint de Clairvaux : *Nec modo ovium sed et Pastorum tu unus omnium Pastor.* Et nous confessons aussi que Jésus, toujours très prévoyant, vous a placé en ces temps de ténèbres comme un candélabre étincelant sur la montagne sacrée de Dieu afin que, par vos vertus, vous éclairiez les intelligences dans la voie de la vérité et embrasiez les cœurs dans les sentiments de la charité. Oui, ô Saint-Père, par l'exemple que vous donnez à tous, vous dites à chacun : *Inspice et fac secundum exemplar quod monstravit tibi Dominus in monte.* Par l'éclat de votre foi vous maintenez ferme notre croyance ; par la fermeté de votre espérance, vous affermissez notre confiance dans le Dieu Très Bon et Très Grand ; par l'ardeur de votre charité immense, vous nous animez à faire le sacrifice de nos biens et même de notre vie pour le triomphe de l'Eglise et dans l'intérêt de nos frères.

“ Daignez donc, ô grand. Pontife et Roi bien-aimé, agréer le vif sentiment et la sincère expression de notre dévouement. Et comme preuve que vous l'agréiez, bénissez nous, nous et nos familles ; bénissez tout particulièrement la jeunesse de nos villes et villages, afin que des générations plus vertueuses et d'un grand cœur consolent bientôt l'Eglise.

“ Prosternés à vos pieds sacrés, nous nous écriions, dans notre reconnaissance : Vivez, ô Saint-Père, vivez pour l'amour, la vénération et la gloire de Rome et du monde.”

Voici comment un des prêtres présents, M. Amadei, rend compte de la réponse du Saint-Père :

“ Sa Sainteté a exprimé la satisfaction que lui causaient les sentiments et les offrandes du clergé italien. Elle a ajouté avec son onction habituelle des paroles d'exhortation et d'encouragement à imiter les vertus principales de trois saints dont les fêtes se célèbrent à quelques jours d'intervalle : la foi de S. Pierre, le zèle de S. Paul et le détachement du monde de S. Jean-Baptiste. Puis, profondément émue, elle a donné à tous la bénédiction apostolique. Pour la recevoir, tous, pénétrés de vénération pour l'autorité suprême du Pontife, se sont prosternés en versant des larmes de consolation et de joie. A peine le Saint-Père eut-il quitté la salle, que tous, sur un signe de moi, se sont présentés pour signer l'adresse. Non contents de cela, ils voulurent y ajouter une offrande en argent. Un prêtre, qui, par modestie, ne s'est pas nommé a donné sa montre ; le curé de Bruzzerchi, diocèse de Tortone, a offert en son nom et au nom de sa paroisse 100 fr. ”

L'Unità cattolica nous raconte en outre en ces termes un acte d'hommage du clergé de Pistoie aux Pontifes Romains :

“ L'histoire contemporaine dit que ce clergé ne l'a cédé à aucun autre en empressement à manifester par des faits et des paroles son immense attachement au Pape. Ce n'est pas la première fois qu'il envoie collectivement son obole ; il l'a envoyé en 1867 avec une Adresse affectueuse au Saint-Père pour le remercier de lui avoir donné pour évêque le docte et zélé Mgr Bindi ; il l'a envoyé de nouveau lorsque Mgr s'est rendu aux fêtes du Centenaire de S. Pierre ; puis, son offrande considérable et une Adresse de complète adhésion à toutes les décisions du concile avec un vœu en faveur de la définition de l'infailibilité lorsque Mgr est parti pour le concile : enfin une dernière protestation, celle qui vient d'être publiée. Nous savons que tout cela a valu à Mgr Bindi de vives félicitations.

“ Pleins de respect, de vénération pour ces prêtres, nous applaudissons à leur conduite, nous les présentons comme des modèles de fermeté dans la résistance aux périls qui les entourent, d'attachement au Saint-Siège et au Pontife Romain, d'union à leur pasteur à qui, lors de sa spoliation, ils ont offert tout ce qu'ils possédaient. Et nous voudrions que les clergés des divers diocèses italiens rivalisassent de zèle pour la foi, de culture des sciences et des lettres, d'amour pour le Vicaire de Jésus-Christ.”

3. Ce noble exemple donné par le clergé italien fut suivi comme il y avait lieu de s'y attendre, par la population laïque. Les offrandes présentées au Pape à titre d'hommage au concile du Vatican par des personnes de tout rang sont très nombreuses et lui sont parvenues par les voies les plus diverses. Nous ne citerons qu'un cas entre tant d'autres, celui de la présentation à Sa Sainteté, le 24 mai, d'une somme d'argent et d'un album par une députation d'habitants de Naples, venue exprès à Rome.

“ L'Album, dit *l'Unità cattolica*, est l'œuvre d'un artiste renommé de Naples, M. Tagliaferri. Il est relié en velours bleu et en écaille. Le dos est en velours avec cette inscription en lettres lapidaires : *Napoli 1869*. Les couvertures sont formées de deux magnifiques planches d'écaille encadrées de velours. D'un côté, on voit en relief l'écusson pontifical, copié sur un magnifique dessin de Michel-Ange au Capitole et admirablement sculpté en écaille. Le fermoir, également en écaille, est imité de certains vieux manuscrits napolitains. A l'intérieur, on lit l'inscription ci-après en caractères dorés sur fond de soie blanche (couleurs papales) :

“ Alla Santità—Di N. S. Pio Papa IX—I Napoletani—Da Pietro rigenerati alla Chiesa di Gesu Cristo— Ed eruditi all' amore della Romana Sede—Maestra infallibile della verità—Tra le ire e le lotté dello errore—A testimonianza di fede cattolica—In omaggio del Concilio Vaticano—Offrono devotissimi —Lire 27,271—VIII Dicembre MDCCCLXIX (1).”

(1) A la Sainteté de N. S. le Pape Pie IX, les Napolitains régénérés par S. Pierre à l'Eglise de Jésus-Christ et formés à l'amour du Siège romain, maître infallible de vérité, au milieu des colères et des luttes de l'erreur, en témoignage de leur foi catholique, comme hommage au concile du Vatican, offrent avec le plus grand dévouement 27,271 fr., le 8 Décembre 1869.

Le 24 mai donc, MM. le prince Pignatelli-Monteroduni, le marquis del Pezzo de Simone, François de Rogati, Charles Greco-Gozzolino, Ludovic Ricciardi, Gaétan Ferri-Pegnalver et Joseph Carignani, députés, eurent l'honneur d'être présentés au Saint-Père par le cardinal-archevêque de Naples. L. Em. lut l'Adresse ci-après :

“ Très-Saint-Père. Au milieu de tant de marques d'obéissance et d'affection que Votre Sainteté reçoit de toutes les villes nous sommes bien heureux de pouvoir déposer à vos pieds l'Album de la toujours catholique Naples. Mais notre cœur sera au comble de la joie si nous rentrons dans nos familles avec la bénédiction de Votre Sainteté. De cette noble ville de Rome, de cette chaire infailible de vérité, de ce grand phare qui se dresse majestueusement sur l'abîme de tant d'erreurs que Votre Sainteté daigne tourner ses regards vers Naples, en bénir tous les habitants, mais surtout ceux qui ont voulu que leurs noms et leurs offrandes fussent déposés par nous aux pieds de Votre Sainteté comme un témoignage de foi catholique et un hommage au concile du Vatican.”

Après avoir examiné l'Album, Sa Sainteté a répondu à peu près en ces termes :

“ Oui, c'est vrai, Naples a toujours donné des preuves d'attachement au Saint-Siège et au Vicaire de Jésus-Christ et je n'ai certes pas oublié l'accueil que j'y ai trouvé lorsque je m'y suis réfugié. Dès ce moment j'ai prié chaque jour pour elle. Je reçois continuellement de pareils dons de toutes les parties du monde ; les voilà sur ces tables (on était dans la petite bibliothèque). ”

Le Pape a ajouté :

“ Que Dieu vous bénisse tous, vos familles, vos œuvres et tous les oblateurs. ”

Ces sentiments et cette bénédiction, elle a bien voulu ensuite les confirmer dans la lettre suivante, qui a mis le comble à la consolation de tous ceux qui avaient pris part à cet acte de piété filiale :

C
inser
culer
cilia
taeq
quot
ob l
sient
obser
enun
filial
cupin
lorun
refer
osten
in ter
fidei
auspi
et vo

Da
Ponti

4.
voyée
leur f
journ
nous
en ren
ne po
quelq
dress
ques
quer

PIUS PAPA IX.

Dilecti filii, Salutem et apostolicam Benedictionem.

Crebra, quae Nobis exhibuistis, Neapolitanorum nomina Albo inscripta, et munus ex communi collatione ei additum, cum luculentam praeferrent significationem antiquae fidei, qua per difficultia haec tempora viget apud vos et constantis obsequii absoluteque devotionis erga hanc Petri Sedem, animum Nostrum, quotidie contristatum a pertinaci impietatis ausu, sensus hosce ob literare nitentis, non medioeriter recrearunt. Quamobrem sicuti vobis, qui ad Nos accessistis oblaturi monumentum istud observantiae charitatisque communis, gratum animum Nostrum enuntiavimus; sic omnibus, qui, dato nomine, collataque stipe, filialem pietatem suam Nobis testatam fecerunt, exploratum esse cupimus, quam accepta Nobis sint huiusmodi officia quae populorum obsequium et studium in communem fidelium parentem referentia, catholicae unitatis amplitudinem et vigorem mirifice ostendunt. Universis itaque qui in Nobis ei, cuius vices gerimus in terris, honorum et obsequium deferre voluerunt, copiosam fidei caritatisque suae mercedem adprecamur; et divini favoris auspicem paternaeque nostrae benevolentiae pignus singulis, sicut et vobis, apostolicam Benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romae, apud Sanctum Petrum, die 9 Junii, anno 1870, Pontificatus Nostri anno vigesimo quinto.

PIUS PP. IX.

4. Nous ne pouvons pas reproduire toutes les Adresses envoyées au Saint-Père des diverses parties du monde pour attester leur ferme croyance à l'Infaillibilité de la Chaire de Pierre. Les journaux quotidiens qui ont l'habitude de les insérer et auxquels nous renvoyons le lecteur, comme l'*Univers* et l'*Unità cattolica*; en remplissent depuis quelque temps des colonnes entières. Nous ne pouvons, cependant nous dispenser de rapporter au moins quelques unes des réponses que le Pape a daigné faire à ces Adresses, réponses qui rendent témoignage à la vérité dont quelques mauvais journaux cherchent depuis quelque temps à offusquer l'éclat par leurs sophismes.

Une de ces réponses, bien qu'elle soit la plus récente, mérite d'être citée en première ligne. C'est le bref que le Pape a adressé au clergé et au peuple de Marseille. Tout le monde sait les difficultés d'une nature très délicate qui empêchaient cette population de faire une manifestation splendide de sa croyance à l'infaillibilité des Papes enseignant *ex cathedra* la vérité catholique à l'Eglise Universelle. Les démarches de M. le baron de Roux ont aplani ces difficultés, et une chaude et très précise profession de foi a été signée par 3 des 4 vicaires généraux, par le chapitre tout entier, par les curés et le clergé de la ville, par des milliers de fidèles appartenant à toutes les classes, surtout à la plus élevée. L'Adresse a été apportée à Rome et présentée à Sa Sainteté par M. de Roux, chargé de cette honorable mission par le clergé et le peuple. Sa Sainteté l'a accueilli avec les marques de la satisfaction la plus paternelle et l'a chargé de faire part de son approbation à toutes les personnes qui avaient signé l'adresse. En même temps, elle lui a remis le bref suivant en réponse aux Marseillais (V. dans la *Correspondance* le texte latin et français de ce bref.)

Le diocèse de Saint-Brieuc avait déjà fait une démonstration semblable, qui lui avait valu le bref ci-après de Sa Sainteté :

PIUS PP. IX.

Dilecti filii, Salutem et apostolicam Benedictionem.

Consensu vestro in retinenda antiqua Galliarum fide, quoad divinas Petri eiusque successorum praerogativas, votoque communi lucidioris et firmioris earundem declarationis ita delectati sumus, ut facere nequeamus quin commendemus religionem vestram, eamque prudentiam vere christianam, qua illustrati in firmitate fundamenti soliditatem agnoscitis aedificii, et in virtute ac decore capitis robur et honorem corporis. Paterno itaque affectu excepinus officia vestra, quae praestantiora quoque facta esse censuimus a temporum adiunctis; vicemque relaturi filiali caritati vestrae copiosa gratiae coelestis auxilia et omnia fausta vobis adprecati sumus. Auspicem vero divini favoris, paternaeque Nostrae benevolentiae et grati animi pignus apostolicam Benedictionem vobis peramanter impertimus.

Datum Romae apud sanctum Petrum, die 2 Iunii anno 1870.
Pontificatus Nostri anno vicesimo quarto.

PIUS PP. IX.

Rien n'est plus propre à faire ressortir l'abondance de ces adhésions des fidèles à la doctrine de l'infaillibilité que la lettre suivante écrite au nom de Sa Sainteté au nonce de Paris par Mgr Mercurelli, secrétaire des brefs aux princes, et dont le *Monde* a publié la version française le 20 juin (V. dans la *Correspondance* du 25).

5. Le 1er juillet, dans la soirée, le Saint-Père a bien voulu récompenser avec autant de bonté que de magnificence les travaux intelligents et continuels des sténographes du concile (V. la *Correspondance* du 9 juillet).

6. On a répandu force calomnies, fausses interprétations et conjectures sur un discours prononcé par S. Em. le cardinal Guidi dans une des réunions ordinaires du concile. Pour y mettre fin, il suffira, croyons-nous, de reproduire ce passage de l'*Ancora*, journal de Bologne, 6 juillet, extrait d'une lettre écrite en date du 1er par le susdit cardinal à une personne très digne de foi : " Non seulement je peux, mais je dois vous donner l'assurance que, dans mon discours, j'ai éclairci, soutenu et défendu l'infaillibilité du Souverain Pontife parlant *ex cathedra*, comme je l'ai toujours professée et défendue, comme je la professerai et la défendrai avec l'aide de Dieu jusqu'à mon dernier soupir. Le respect dû à la loi du secret conciliaire m'empêche d'en dire d'avantage. Il viendra un temps où je pourrai manifester la vérité telle qu'elle est ". Après une profession de foi aussi claire, les journaux révolutionnaires cesseront forcément de prodiguer à l'éminent cardinal leurs louanges indécentes et de tirer d'un fait faux de fausses déductions.

7. Nous avons dû plus d'une fois mettre en garde les Italiens au sujet de l'esprit de la *Rivista universale*, qui se publie à Gênes et qui peut se vanter d'avoir, par son catholicisme-libéral, semé les premiers germes de la discorde dans la bonne presse italienne. Les écrivains de cette revue se sont sentis piqués au vif et, selon

la coutume des gens de leur parti, ils ont repoussé nos observations en s'écriant que nous étions des hommes excessifs, des hommes de parti, sans prudence, sans charité, et ils ont poursuivi leur chemin. Il est arrivé qu'il se sont attiré le blâme de presque tout le clergé génois, leur supérieur ecclésiastique en tête. Cela suffit pour qu'on puisse se former un jugement sur le compte de cette revue, et nous espérons que cela suffira pour induire les rédacteurs à réformer leurs idées et leurs principes, et à donner une allure nettement catholique à leurs travaux. Tant qu'ils ne nous auront pas écoutés, nous dirons aux Italiens bien pensant : Prenez garde à cette revue qui vous sert avec un peu de saine nonrriture une dose considérable de poison.

Voici la lettre de Mgr Magnasco, vicaire capitulaire de Gênes, au directeur du *Standardo cattolico*, de la même ville :

“ J'ai trouvé dans votre N^o 144 un article intitulé : “ Un article de la *Rivista universale* ”, dont vous parlez, ainsi que d'une souscription proposée par quelques membres du clergé contre l'article de la *Rivista*, en désapprouvant l'une et l'autre choses. J'avais déjà regu de la ville plusieurs réclamations à propos de l'article de la *Rivista*. Je me suis donc fait un devoir de la lire, et, à vrai dire, j'ai éprouvé une vive douleur en y trouvant de nombreuses appréciations fausses et calomnieuses sur ce qui se passe au concile et des irrévérences envers l'autorité suprême de l'Eglise. Comme il s'agit d'un journal qui se dit catholique et attaché aux intérêts religieux, les fidèles pourraient éprouver des doutes et leur croyance pourrait être ébranlée. J'ajouterai qu'à cause de la qualité du journal on serait porté à croire qu'il y a des ecclésiastiques et des laïques génois qui penchent vers des opinions dont nos ancêtres n'ont jamais été imbus ; car, jouissant de la liberté et de l'indépendance politique la plus entière, ils ont constamment montré un inviolable attachement à l'autorité de l'Eglise et du Saint-Siège. Mais je ne puis pas, non plus, approuver la souscription supposée (dont je n'ai d'ailleurs aucune nouvelle) : il suffit, pour écarter tout soupçon de nos prêtres, de cette Adresse au Pape qu'ils ont signée au mois de décembre dernier et que j'ai eu le bonheur de porter moi-même à Rome et de déposer entre les mains de Sa Sainteté. Dans une Adresse,

ils déclarent que, de même qu'en 1854 ils attendaient avec le plus vif désir de l'oracle infaillible de Sa Sainteté, la définition d'un auguste privilège de la Mère de Dieu, ils professent maintenant d'avancer une prompte et entière soumission aux définitions et décrets du concile du Vatican.

“ Je vous serais reconnaissant, M. le Directeur, d'insérer la présente, etc.

“ Rome, le 27 juin 1870.

“ Salvatore, évêque de Bolina. ”

8. Des journaux ont publié une Adresse des prêtres de Prague à S. Em. le cardinal Schwartzemberg et l'ont, naturellement, commentée chacun à sa façon. Le *Frischveran*, de Prague disait le 30 juin qu'il ne fallait pas regarder cette Adresse comme un acte de tout le corps sacerdotal ou des curés de la ville, car les uns avaient catégoriquement refusé de signer, d'autres semblaient ne l'avoir fait que par déférence pour Son Eminence, et d'autres enfin, quoique pleins de respect pour leur premier pasteur, avaient trouvé hors de propos de formuler au moment où l'Eglise va prendre une décision. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Adresse n'est pas à comparer à celle que quelques professeurs de ce même clergé ont envoyée à M. Dollinger. En effet les signataires remercient S. Em. d'avoir soutenu l'inopportunité de la déclaration de l'infailibilité pontificale à cause de certains dangers qu'ils croient y découvrir ; mais en même temps ils affirment qu'ils croient fermement aux prérogatives du Pape en tant que Chef suprême de l'Eglise et ils protestent qu'ils ne veulent pas se séparer du corps de l'Eglise. On voit que, quelle que soit en ce moment leur opposition, ils sont prêts à se soumettre à tout décret dogmatique du concile. *

9. L'incendie terrible qui a détruit environ 5000 maisons de Pera, jeté près de 20,000 personnes sur le pavé et causé la mort d'un millier d'autres, a fait beaucoup de mal aux catholiques, notamment aux Arméniens. Quelques uns des évêques réunis à

Rome en concile ont eu la pieuse pensée de faire appel à la charité des catholiques d'Occident. Ils se sont constitués en comité et ont adressé à leurs collègues la circulaire suivante, qui témoigne de la sollicitude du Saint-Père et de l'épiscopat latin pour les intérêts des Eglises d'Orient : (V. cette circulaire dans la *Correspondance* du 25 juin).

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales.— 2. Chiffre total des Pères qui ont écrit ou parlé sur l'infaillibilité.— 3. Chapelles papales.— 4. Départs d'évêques et leur dévouement au Saint-Siège.

1. (V. la *Correspondance* aux Extraits du Journal Officiel).

Le 2 juillet, les Pères ont voté le préambule et les deux premiers chapitres. Le 4, ils ont achevé la discussion du 4^e chapitre, qui avait absorbé onze congrégations générales et donné lieu à plus de 50 discours. Cette discussion a pu être menée à bonne fin avant le temps prévu, plus de 50 autres Pères qui s'étaient inscrits pour parler ayant spontanément renoncé à leur droit. Le 5, on a voté le 3^e chapitre. Les amendements proposés dans la discussion du 4^e ont déjà été imprimés et distribués aux Pères, et le vote sur chacun d'eux, après l'avis de la commission *de fide*, aura lieu le 11. Enfin, on pourra voter alors l'ensemble du *schema*.

2. Voici, d'après les journaux, le tableau des Pères qui ont eu la parole et de ceux qui y ont renoncé dans la discussion du 4^e chapitre :

15 juin	1 rapporteur et 2 orateurs.
18	3 or.
20	1 rap. et 4 or.
22	7 or.
23	5 or.
25	6 or. et 2 renonçant.
28	6 or.
30	6 or. et 2 ren.
1 ^{er} juillet	6 or.
2	9 or. et 14 ren.
4	2 or. et 42 ren.

Ainsi, 56 Pères ont parlé, sans compter les 2 rapporteurs parlant au nom de la commission, et 62 ont renoncé à la parole. Ajoutons qu'au dire des journaux, dans la discussion générale du *schema*, qui a absorbé 14 congrégations et provoqué les discours de 65 Pères, la plupart des orateurs ont parlé, au moins en général, du 4e chapitre ; d'où il suit que plus de 100 Pères ont parlé sur la définition de l'infaillibilité. D'après les journaux encore, avant la discussion, plus de 100 Pères avaient déjà donné par écrit leurs observations sur ce chapitre, observations qui ont été distribuées aux Pères imprimées en un gros volume. Voilà donc plus de cent voix et de cent plumes qui se sont occupées de cette matière. Et on dira que la discussion a manqué de maturité et de liberté !

3. (V. la *Correspondance*, id.)

4. La chaleur ou des affaires urgentes ont contraint beaucoup de Pères à partir de Rome avec le déplaisir de ne pouvoir être présents à la définition de l'infaillibilité pontificale. D'autres ont retardé leur départ pour avoir la consolation de rendre cet hommage à S. Pierre et à ses successeurs. Comme nous l'avons dit autrefois, le mouvement catholique en faveur de cette définition est avant tout un mouvement *épiscopal*. Il y a des gens qui ont dit que les évêques, en votant pour l'infaillibilité, sembleraient voter pour leur abdication. S'il en était ainsi, on n'aurait jamais vu une abdication aussi spontanée, aussi joyeusement accomplie. Mais la vérité est que, en reconnaissant les droits et les privilèges du Chef, le corps épiscopal ne perd rien, mais acquiert au contraire un nouvel éclat.

Vive S. Pierre ! Vive Pie IX !

Vive l'épiscopat catholique ! Vive le concile !

L'

C
18
com
nég
Pap
la p
qu'
par
liai
bilit
plac

D
Or,
l'un
cess
les a
nini
dog
cano
cont
opus
cette

L
réell
elles

I.

L'unanimité morale des Pères dans la IVe session du Concile.

On sait que, sur 535 Pères présents à cette session, tenue le 18 juillet, 2 seuls on dit *non placet* et tous les autres *placet*, comme si la Providence avait fait en sorte, en permettant 2 votes négatifs, qu'on ne pût pas dire plus tard qu'en votant devant le Pape, les évêques n'avaient pas pu voter selon leur conscience. Et la preuve, nous racontait une personne très digne de foi, c'est qu'un étranger, correspondant d'un journal protestant, qui était parvenu à s'introduire dans une des tribunes de la salle conciliaire et qui a constamment, cela va de soi, combattu l'infaillibilité du Pape, dit à un des es amis, en entendant le premier *non placet* : *Voilà un vote négatif qui gâte tout pour nous !*

De nombreux votes négatifs eussent exclu l'unanimité morale. Or, la Providence a voulu au contraire que la définition se fit à l'unanimité ; non pas que cette pleine et entière concorde fût nécessaire pour une décision quelconque du concile, mais pour que les adversaires de l'infaillibilité, ceux qui ont soutenu que l'*unanimité morale* est nécessaire au moins pour la définition des décrets dogmatiques, théorie dont nous avons, avec les théologiens et les canonistes, largement démontré la fausseté, mais que l'on n'en continuait pas moins à exposer dans les journaux et dans les opuscules, pour que ceux-là, disons-nous, n'eussent pas même cette échappatoire à leur disposition.

Les votes donnés dans les congrégations conciliaires ne sont réellement pas définitifs. Ces votes, comme les congrégations elles-mêmes, sont préparatoires. Les congrégations, en effet,

servent à discuter la substance et la formule des décrets, qui sont soumis à un nouveau vote chaque fois qu'ils subissent une nouvelle modification. Dans ces congrégations, le vote, affirmatif ou négatif, n'est pas le dernier mot des Pères. Il peut être retracté ou modifié par eux dans la session, ce qui s'est vu dans plusieurs conciles et notamment dans celui-ci. Le dernier mot des évêques, leur vote définitif et vraiment irrévocable, parce qu'alors il est un acte ou une sentence de juges, est celui qu'ils prononcent dans la session, en présence et sous la présidence du Souverain-Pontife. Là, les évêques émettent des votes qui, approuvés par le Pape, ont aussitôt force de chose jugée. Les Pères présents seuls peuvent voter. On a même, au concile du Vatican, renchéri encore sur la sévérité de la loi de la présence, car aucun évêque absent, quelque fût le motif de son absence, n'a été autorisé à voter par procureur. Tel est le droit général pour tous les conciles et particulier pour celui du Vatican. On voit que, conformément à ce droit, l'unanimité morale a été réellement obtenue. Nos adversaires eux-mêmes en conviennent clairement. Voulant établir que toutes les définitions dogmatiques des conciles ont été émises avec leur prétendue unanimité morale, ils font deux distinctions. Ils distinguent d'abord les congrégations préparatoires de la session publique et définitive ; puis les évêques réunis en concile, en deux partis : ceux qui ont donné leur acquiescement au dogme, et ceux qui pour ne pas le donner, sont sortis du concile et ont refusé de signer. Pourquoi ne tiennent-ils aucun compte de ces congrégations préparatoires et de ces refus ? Simplement parce que les opposants, dès lors qu'ils se sont absentés exprès du vote, ne font plus partie du concile.

Il nous suffira de deux citations pour prouver que telle est bien leur manière de voir.

On lit, p. 35., dans l'opuscule intitulé : *L'unanimité dans les conciles œcuméniques* (Paris, Dentu) : " Le concile de Constantinople, célébré en 381, se prononça à l'unanimité des 150 évêques présents, *fide consensu communi stabilita*, disent les actes. 36 évêques macédoniens, qui s'étaient volontairement retirés avant le

vote, ne réussirent pas à infirmer plus tard les décisions de cette assemblée, et leurs voix discordantes se perdirent sans écho dans l'adhésion de l'Eglise universelle ”.

Voilà donc, sur 186 évêques réunis, une minorité de 36 d'entre eux qui s'absente volontairement pour ne pas voter contre une majorité de 150, et qu'on ne considère nullement comme une minorité parce que, quoique présente à la discussion, elle ne s'est pas trouvée présente au vote.

L'auteur est encore plus explicite dans la période suivante. Pour répondre à la *Civiltà cattolica* et à l'*Univers*, qui avaient dit qu'il y avait eu, au concile de Constantinople, une minorité d'environ un tiers opposée à la définition conciliaire, l'auteur recourt à cette particularité de l'absence : “ Il n'y a pas eu, dit-il, minorité en 381, mais bien unanimité. Les 36 évêques macédoniens n'étaient pas une minorité dont on ne prit nul souci, puisqu'ils avaient *quitté le concile volontairement et avant le vote* ”. Trois lignes plus loin, il dit encore : “ Les opposants ne se rencontrent pas au concile, mais en dehors du concile : là est la différence ”. Que l'on applique cette théorie à la définition dogmatique de l'infaillibilité pontificale, et les gens de l'école de cet écrivain devront bien convenir aussi que cette définition a eu l'unanimité si désirée par eux, qu'elle mérite leur respect à l'égal de celles du concile de Constantinople et de tous les autres

Nous empruntons la seconde citation à l'opuscule publié chez De Angelis, à Naples, sous ce titre : *De l'unanimité morale nécessaire dans les conciles pour les définitions dogmatiques*. A propos du fameux décret du concile de Trente sur le canon des Livres Saints et voulant répondre à la *Civiltà cattolica*, qui avait rappelé que la sanction de l'anathème lancée par le concile avait eu 14 voix contraires et 20 favorables, l'auteur dit : “ Elle (la *Civiltà*) a confondu les divergences qui se sont produites pendant les discussions préparatoires avec l'incontestable unanimité obtenue par le décret *dans le vote définitif en session publique le 8 avril 1546*. Or toute la question est là ”. Soit. Donc il faut qu'il nous accorde que le *vote définitif* donné dans la *session publique* a été, ici encore, pleinement unanime, plus que moralement unanime.

La Providence a voulu qu'il en fût ainsi pour que tout nuage se dissipât devant les yeux des dissidents, et qu'ils fussent amenés par leurs exigences mêmes, quoique erronées et exorbitantes, à se soumettre docilement à la définition qu'ils avaient tant combattue. Est-ce que le doigt de Dieu n'est pas là ?

II.

NOUVELLES DIVERSES.

L'infaillibilité pontificale et la Hongrie.— 2. Une Adresse du clergé de Gènes et la *Rivista universale*.— 3. Autres Adresses, surtout du clergé d'Angleterre et d'Ecosse.— 4. Adresse du collège théologique d'Insbruck.— Offrandes et applaudissements dans l'*Univers* après la définition ; protestation et soumission du *Français* ; fête de tous les catholiques.

1. Bien que la définition du dogme ait enlevé tout intérêt à un grand nombre de nouvelles antérieures, nous ne pouvons nous dispenser de rapporter les plus saillantes, à titre de documents.

Le *Giornale di Roma* du 7 juillet a répondu en ces termes à un article du *Lloyd*, de Pesth, reproduit par l'*Osservatore Triestino* (V. le numéro suivant de la *Correspondance*).

Ajoutons que la définition du dogme a mis fin aux bruits répandus sur l'opposition de l'épiscopat hongrois. Mais on n'oubliera pas certaine correspondance publiée par le *Vatican*, dès le 28 mai : elle renferme de précieux documents sur quatre conciles provinciaux de Hongrie qui enseignèrent l'infaillibilité pontificale et proscrivirent la doctrine contraire. Nous nous contenterons de citer quelques phrases des deux derniers conciles.

En 1858, au concile de Strigonie tenu par Mgr Scitowski, il y avait quatre Pères du concile actuel, Mgr Ranolder, Mgr Simor, Mgr Kovacs et Mgr Zalka. Les actes contiennent entre autres ceci : *Romana Ecclesia quae semper immaculata mansit, et Domino providente et B. Petro Ap. opem ferente in futuro manebit sine ulla haereticorum insultatione firma et immobilis omni tempore persistet* ; *Ecclesia romana est omnium Ecclesiarum mater et magistra, catholicae veritatis et unitatis centrum, in qua est integra et vera christianae religionis soliditas, et ex qua tradi-*

tionem fidei omnes reliquae Ecclesiae mutuentur oportet. Unde Petro in rebus fidei et morum per os Pontificis loquenti omnes per orbem fideles et pastores citra omne dubium assensum semper praebuerunt. Hanc erga cathedram Petri obedientiam, reverentiam et inconcussam adhaesionem, sicut fideles ita et pastores Ecclesiae et provinciae huius eo libentius profiteamur, et inviolabiter nos servaturos spondemus, quo magis beatæ memoriæ prædecessorum nostrum exemplo ad id provocamur. Grata est memoria Georgii Szelepesény, strigoniensis Archiepiscopi, qui quatuor propositiones cleri gallicani anno 1862 editas, una cum ceteris Hungariæ præsulibus eodem adhuc anno ceu auribus christianis absurdas et plane detestabiles proscripsit, ac universis istius regni Christi fidelibus interdixit ne eas legere, vel tenere, multo minus docere auderent. (Roskovany, Rom. Pont. t. 4. p. 387-390.)

Dans les actes du concile de Colocza, en 1863, tenu par Mgr Knusst, et où se trouvaient deux Pères du concile actuel, Mgr Haynald et Mgr Bonnaz, on lit à la suite d'un très beau passage de S. Léon sur la primauté de Pierre. Quemadmodum ergo Petrus est petra seu fundamentum Ecclesiae, doctrinae fidei magister irrefragabilis, pro quo Dominus oravit ut non deficeret fides eius ; pari modo legitimi eius in Cathedrae Romanae culmine successores, in quibus semper vivit et loquitur et praesidet, nihilo sunt ipso inferiores, sed pari potestatis plenitudine et omnium Ecclesiarum sollicitudine caeterorum Apostolorum in episcopatu successoribus praevalent, *depositum fidei summo et irrefragabili oraculo custodiunt.* Unde propositiones Cleri gallicani anno 1862 editas quas iam pia memoriae Georgius Szelepesény, Archiepiscopus Strigoniensis, una cum caeteris Hungariæ Praesulibus, eodem adhuc anno publice proscripsit, itidem reiicimus, ne eas legere vel tenere, multo minus docere audeant " (Roskovany, t. 4, p. 482).

Avec de pareils documents sous les yeux, le correspondant du Vatican avait bien raison de ne pas croire à l'opposition des évêques hongrois, opposition dont on faisait tant de bruit : " Croyez, vous possible, disait-il, que ces mêmes évêques qui, il y a 7 ou 10 ans, rejetant de toutes leurs forces la doctrine galli-

cane, firent une loi disciplinaire contre quiconque d'entre leurs sujets oserait l'enseigner, soient devenus gallicans comme par enchantement et aient pu enseigner à la face de l'univers ce qu'ils devraient réprouver si on l'enseignait dans leurs séminaires ? Croyez ce qu'il vous plaira : mais moi, qui gémissais sur ces malheureuses louanges qu'on décerne à leur opposition, je ne puis en comprendre la raison théologique ". Quoi qu'il en soit, le correspondant en question a dit à bon droit que ce magnifique document de la tradition de l'Eglise hongroise prouve jusqu'à l'évidence que les évêques opposés à la définition auraient répudié les définitions conciliaires solennelles de leurs propres Eglises et auraient enseigné à leurs troupeaux non pas que le Pape est faillible, mais que quelques évêques peuvent se mettre en contradiction ouverte avec ce qu'ils ont eux-mêmes jadis enseigné solennellement et ce qu'ils enseignent encore dans leurs séminaires et dans leurs paroisses. Grâce à Dieu, après la définition, une pareille incohérence n'est plus possible.

2. Un autre document très digne d'être conservé est l'Adresse suivante d'une partie considérable du clergé de Gênes :

Beatissime Pater,

Ad Sanctitatis Tuae pedes provoluti, Beatissime Pater, subscripti sacerdotes vota sua promunt, ut ab oecumenico Vaticano Concilio pontificia definiatur infallibilitas. Romanum si quidem Pontificem ex cathedra definientem in rebus fidei, et morum infallibilem esse, eiusque dogmatica decreto, etiam antequam Ecclesiae consensus accedat, esse prorsus irreformabilia ex sacris litteris colligitur, et ex perpetua Ecclesiae traditione luculentissime evincitur. Eiusmodi autem definitio, quam omnes boni ardent exoptant non modo opportuna, sed in praesentibus rerum circumstantiis necessaria quoque videtur. Sine igitur, Beatissime Pater, ut tot sacerdotum Galliae, Germaniae, Italiae, etc., votis iungantur et nostra, ut huius dogmatis definitione vehementer universa laetetur Ecclesia.

Quidquid oecumenica Vaticana Synodus statuerit, nos humiliter suscipimus ; quidquid Romanus Pontifex approbaverit, approbamus ; quidquid damnaverit, damnamus.

Dum hos sensus humiliter Sanctitati Tuae pandimus, silentio praeterire non possumus dolorem, quo afficimur, ob quasdam ephemerides, quae hic et alibi vulgantur, quaeque, licet erga Ecclesiam et hanc Sanctam Sedem obsequentissimas se esse profiteantur, nimium tamen novitatibus adhaerentes, in novas item abeunt sententias ad minus periculi plenas. Deflemus potissimum quae ab ephemeride, cui titulus *Rivista universale*, evulgatae sunt opiniones, quas nuperrime mense Maio huius anni, pag. 540 et sequent., in lucem edere non dubitavit. Ad tuum autem oportet referri apostolatam, Beatissime Pater, pericula quaeque, et scandala emergentia in regno Dei; tu enim es Petri Successor et Christi Vicarius, cuius sana doctrina constat iudicio veritatis, et fuleitur munimine auctoritatis. “Mos iste semper in Ecclesia vigit, aiebat Vincentius Lirinensis, ut *quo quisque foret religiosior, eo propitius novellis adinventionibus contraireret.*” Timemus ne connivere sit, hoc tacere. In huiusmodi siquidem causi non caret suspicione taciturnitas; quia occurreret veritas si falsitas displiceret. Speciosum quidem est nomen pacis; ast mundi sectatores pacem voce clamare consueverunt, et opere destruere. Nos autem pacem veram, pacem Christi volumus; fugienda profecto sunt partium studia, et verum non vicendi, sed inveniendi gratia quaerendum. Vera Ecclesiae catholicae tessera est: charitas erga errantes; bellum adversus errorem. “Miserari licet, scribebat S. Hilarius Pictaviensis, et praesentium temporum stultas opiniones ingemiscere, quibus patrocinari Deo humana creduntur, et ad tuendam Christi Ecclesiam ambitione saeculari laboratur.”

Non semper Romano Pontifici Successori Beati Petri Principis Apostolorum, et vero Christi Vicario, totiusque Ecclesiae Capiti, et omnium christianorum Patri et Doctore, usque ad extremum vitae spiritum firmiter adhaere gloriabimur.

Sanctitatis Tuae,

Genuae, die 29 Iunii 1870.

Humillimi et obedientissimi

Famuli et Filii.

(*Suivent les signatures.*)

Nous dirons deux mots de l'article de la *Rivista Universale* qui a provoqué cette Adresse afin que nos lecteurs sachent bien de qu'il s'agit. Cet article a paru dans la livraison de mai. Il est intitulé : *La Costituzione dogmatica del 14 aprile 1870*, et il est signé par deux laïques, rédacteurs ordinaires. Il ne renferme rien d'original ; ce n'est qu'un pot-pourri d'articles et de correspondances de journaux français, l'écho fidèle et la répétition de certaines brochures françaises ; car il n'est que trop vrai que ces catholiques-libéraux qui se disent si italiens et qui nous donnent à chaque instant des leçons d'amour de la patrie ne font que copier les Français et louer les Français. Encore s'ils prenaient pour maîtres les vrais et bons Français ! Mais non : ils vont choisir les galiciens, qui sont des pseudo-français. Au reste, selon nous, la cause des erreurs dont fourmille ce pot-pourri est beaucoup moins dans les mauvaises intentions de ces messieurs (qui sont si prompts à en prêter aux autres) que dans leur ignorance, très excusable chez des laïques. Mais ces laïques devraient s'abstenir, nous ne disons pas de parler, mais au moins de traiter *ex professo* de matières dont ils ne savent même pas les premiers éléments. Si, au lieu de prêcher la modestie aux autres, ils avaient eu celle de ne pas se prononcer sur des journaux exclusivement théologiques, ils auraient évité de faire de pompeux éloges et de recommander *chaudement et avec une vive sympathie* un obscur journal de Turin et un autre de Paris qui sont précisément les plus mauvais et sans contredit les plus perfides et les plus propres à tromper la bonne foi des simples laïques. Par l'éloge qu'en a fait la *Rivista*, certainement sans comprendre tout leur venin ; et par le caractère du plagiat dont il porte l'empreinte, on comprend la convenance et la légitimité de la protestation dirigée contre cet article. Tout en remerciant très cordialement les personnes qui ont pris notre défense, nous croyons inutile de protester contre cette sottise, qui est plus encore qu'une calomnie, que la *Civiltà* "est désavouée par le général de la Compagnie." Ce qui est hors de tout doute, c'est que la *Rivista* est désavouée par le clergé de sa ville. Quant au "vœu formel de professer la doctrine de l'infaillibilité," que nous avons proposé et que la *Rivista* condamne, mais qui a été approuvé à

Rome et par une foule de personnes dans le monde entier, il faut maintenant que les rédacteurs de la revue l'approuvent, ce nous semble, sinon *usque ad consummationem sanguinis*, au moins *usque ad effusionem*, comme nous disions. Avant de finir, nous nous permettrons de donner de nouveau à la *Rivista* le conseil de ne pas se servir exclusivement, pour montrer son propre italianisme, d'idées, de maîtres, de journaux et de pères spirituels gallicans. Qu'elle soit italienne de fait et non en paroles : alors elle sera moins libérale et moins gallicane. Mais elle sera plus italienne, plus romaine et plus catholique et ne sera plus *désavouée* par le clergé de son pays.

3. Mentionnons entre autres Adresses celle du clergé du diocèse de Spalatro, celles qu'a publiées l'*Echo de Roma* de Lisbonne, celle du diocèse de Limerick, la première en date de l'Irlande, et celle-ci toute récente, du clergé d'Angleterre et d'Ecosse :

" Nos infrascripti, Angliae et Scotiae utriusque Cleri Sacerdotes, sensus nostros quoad doctrinam de qua definienda in sacro Concilio Oecumenico nunc agitur manifestare cupientes, et nulla meliori verborum forma id fieri posse consentes quam illa quae a conatibus nostris almae Urbis Parochis nuper est adhibita, ad pedes Beatitudinis Tuae humilime provoluti declaramus : "*nihil esse nobis antiquius, nihil sanctius, nigratius, nihil optabilius, quam ut per Vaticanum Concilium decretum (si tamen ita Spiritui Sancto ac Patribus in eodem Spiritu congregatis, quod summopere confidimus, visum fuerit) infallibile Sanctae Sedis, hoc est Romani Pontificis, in docendo magisterium tandem aliquando expresse stabiliatur, atque in universo qua late patet orbe catholica fide omnibus credendum edicatur.*"

" Quam quidem declarationem ad Beatitudinis Tuae pedes humiliter deponentes, super nos et super omnes Christi fideles in hoc Regno benedictionem apostolicam peramanter et enixe precamur.

" Datum die 11 Iulii 1870."

(*Subscripserunt Sacerdotes 839.*)"

bel
de
mo
déli
ce p
enc
n'av
de c
de j
Sain
lui
jout
tout
proc
et d
mier
évén

5.
pan
titut
avec
text
qui
on y
plus
tions
de la
grap
sonne
dovic
la be

Va
solenn
cision

Nous aimerions à publier, si elle était aussi courte qu'elle est belle, l'Adresse au Saint-Père des jeunes étudiants en théologie de la florissante Université d'Innsbrück, qui ont trouvé le moyen d'être, autant que faire se pouvait, les premiers à fêter la définition. " Par égard, pour les circonstances, dit une lettre de ce pays, nous n'avons pas envoyé d'Adresses tant qu'on disputait encore. Mais aussitôt que le dogme a été proclamé, ces égards n'avaient plus de raison d'être. C'est pourquoi, nous nous hâtons de donner, de la lointaine et froide Allemagne, le premier signal de joie et de félicitation au Saint-Père, et nous espérons que Sa Sainteté en ressentira quelque consolation après les chagrins que lui ont causé les écrits de certains Allemands. Nous avons ajouté à l'Adresse 300 fr. en or pour le Denier de S. Pierre. Le tout sera remis au nonce apostolique le jour où l'Infaillibilité sera proclamée. L'Adresse porte la signature de clercs de 29 diocèses et de réguliers de 13 monastères, et sera nous l'espérons, le premier acte de félicitation provoqué en Allemagne par ce grand événement. "

5. La nouvelle de la définition, portée par le télégraphe, répandit bientôt la joie dans les pays les plus lointains, de la constitution. L'*Univers* a trouvé le moyen de faire paraître à Paris, avec les dernières modifications, transmises par le télégraphe, le texte de la constitution dogmatique dans son N° du 20 juillet, qui était entouré d'arabesques et ne parlait que de la définition ; on y remarquait une 179° liste de souscriptions pour le concile, plus riche encore que les précédentes en offrandes et en acclamations au Pape infaillible. A la suite des offrandes des rédacteurs de la feuille, s'en trouve une de 20,000 francs, avec cette épigraphe : *Actions de grâces pour la définition de l'Infaillibilité personnelle des Pontifes Romains. Offrande recueillie par le R. P. Ludovic, capucin.* Mais ce qui nous fait plus plaisir encore, c'est la belle protestation du *Français* du 21 juillet :

Voilà donc terminé, après des travaux longs et approfondis, un débat solennel dont la place sera grande dans l'histoire de l'Eglise. La décision rendue clôt toute controverse : la liberté des opinions perd ce qui

appartient désormais pour tout catholique au domaine de la foi. Puissent tous les esprits accueillir la décision de l'Eglise avec une soumission aussi complète, aussi sincère, et aussi filiale que la nôtre !

François Beslay.

Oh oui, une soumission complète, sincère et filiale de tous ceux qui d'abord étaient contraires au dogme est le plus beau triomphe que nous puissions souhaiter. Il ne s'agit pas ici de vainqueurs et de vaincus, mais de frères s'unissant pour le triomphe de la vérité de la foi. Un sentiment de délicatesse envers ceux qui avaient été contraires, plus encore que les circonstances politiques, a suggéré de renoncer aux démonstrations d'allégresse que l'on avait projetées à Rome et ailleurs. Au lieu de cela, la fête la plus digne devant Dieu, les anges et les hommes est la soumission filiale de tous à l'Eglise et la charité fraternelle de tous dans la foi. Et maintenant qu'il n'y a plus ni gallicans ni ultramontains, que la paix succède à la guerre !

III.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. *Un très mauvais opuscule anonyme.*

La dernière heure du Concile. Paris, Dentu, 1870, 16 p. in-8°, avec l'épigraphe : *Non moriar sed vivam.*

Selon nous, le titre qui convenait le mieux à cet opuscule, c'était *La première heure d'un condamné*, parce que, d'après un vieux proverbe, on accorde 24 h. aux condamnés pour maudire leurs juges, ou mieux encore : *La première brochure de Satan tombé.* Et en effet, abstraction faite du style et de la poésie, on croirait relire les paroles que les poètes prêtent à Lucifer haranguant dans l'enfer son armé défaite. L'épigraphe elle-même nous semble satanique : c'est un texte d'I-aïe présenté dans cette circonstance comme une imitation de *Nequaquam moriemini*. Et en effet, l'opuscule a pour but de ranimer les rebelles contre le concile, de leur prouver que le gallicanisme, bien que condamné à mort, ne mourra pas. Ce qu'il y a de plus satanique c'est l'orgueil qui perce à chaque ligne de l'opuscule. " Dès maintenant, s'écrie ce gallican dans la rage de sa défaite, nous pouvons dire à qui restera la gloire. Oui, nous savons qui a lutté pour le droit et la liberté. Que notre cri d'admiration venge au moins la défaite des vaincus." Ainsi parle Lucifer dans le Tasse :

Fummo io nol nego in quel conflitto vinti,

Pur non manco virtude al grand pensiero :

Diede checché si fosse a Lui vittoria,

Rimase a noi d'invitto ardir la gloria.

Et l'auteur de l'opuscule continue, avec une orgueil vraiment diabolique, à affirmer que la science, la liberté, l'indépendance, toutes les vertus en un mot, ont été opprimées et vaincues par la seule force brutale du nombre. " Nous verrons, dit-il, si la masse aura le courage d'écraser l'intelligence, la liberté et la valeur ". C'est ainsi que Lucifer attribue sa défaite à la masse des anges fidèles ; il ne s'en prend pas seulement aux anges mais surtout à Dieu, contre qui il nourrit une haine formelle. De même, notre auteur, après avoir parlé de la majorité sur le ton du mépris que l'orgueil seul est capable de suggérer à un esprit plein de lui et de ses mérites, ose s'adresser directement au Pape ; au Pape seul il attribue la défaite. C'est très vrai, mais dans un sens bien différent. En effet le Pape a été, cette foi comme toujours, le boulevard de la foi, le maître indéfectible de la vérité, le soutien indomptable du bon droit, le docteur infaillible de l'Eglise. Mais cela ne veut pas dire qu'il ait rien enlevé à une honnête liberté de discussion et de vote : il a voulu, au contraire, que cette liberté fût portée jusqu'à ses dernières limites, pour ainsi dire.

De ce Pape, pourtant, il a osé faire un portrait tel qu'on pourrait le faire d'un tyran. " Tandis que toutes les puissances temporelles, dit-il, ont cette fois scrupuleusement respecté la liberté du concile, un seul pouvoir l'a entravé de toutes les façons, l'a craint, l'a anéanti. Il n'est pas nécessaire de le nommer. " Mais il l'a nommé clairement tout à l'heure : c'est le Pape et son gouvernement. Et ailleurs : " On n'avait jamais vu d'aussi près, dit-il, le despotisme " ; il parle de Pie IX ! Mais tel a toujours été le système des hérétiques : ne louer qu'eux, ne trouver le bien qu'en eux ; chez les autres et surtout dans l'autorité qui juge et condamne, ne voir qu'ignorance et abus de force. Sur ce point, les hérétiques se montrent bien les dignes imitateurs de Luther.

On comprend qu'il nous importe peu qu'un homme qui traite les évêques de petites gens et le Pape de tyran nous juge le plus mal qu'il peut. Nous regrettons seulement de n'avoir pas assez mérité l'honneur de ses insultes, qui sont des éloges ; aussi regardons-nous comme insultés tous ceux qu'il loue.

Concluons par ce tercet bien connu de Dante, ch. 7 de l'*Inferno* :

Poi si rivolve a quell'enfiata labbia,

E disse: taci maledetto lupo ;

Consuma dentro te con la tua rabbia (1)

II. Fleurs poétiques.

1. *Il Concilio Vateanio, Cantica del P. Luigi Marii d. C. d. G.* Napoli, tipografia degli Accattoncelli, 1870. In-8° di pag. 36.

Deux idées dominent dans ce cantique du célèbre P. Marii : la première, c'est la déplorable condition religieuse et morale de la société actuelle, en proie à des erreurs de tout genre ; la seconde, c'est le suprême remède offert à cette société par Dieu dans le concile œcuménique. Ces deux idées sont développées avec simplicité et naturel, et en même temps avec une poésie pleine de coloris. Le style est proportionné au sujet et au mètre, c'est-à-dire noble, vigoureux et élégant, comme dans tout ce que nous connaissons de l'auteur.

2. *La France à Rome. Album de la Poésie catholique à l'occasion du Concile œcuménique de 1869 ; Recueil offert du Souverain Pontife avec de nombreuses adhésions épiscopales sous la direction d'Adrien Peladan.* Lyon, Bureaux de la Semaine religieuse. 1870. XLIV-588 p. in 8°.

Nombreux sont les auteurs des pièces renfermées dans cet album. Elles n'ont certes pas toute le même mérite ; mais, dans toutes, les idées sont empreintes de noblesse et de piété, et l'expression poétique en est remarquable.

3. *Carmina Vaticano Concilio persoluta a Rhetoricae cultoribus Seminarii spoletini.* Spoliti, ex Umbriae typographia. 1870. In 8°. 32 p.

C'est un témoignage manifeste, non seulement de la piété de l'établissement, mais encore de la bonne culture dont les lettres latines y sont l'objet.

(1) Puis il se retourna vers ces lèvres enflammées et dit : tais-toi, loup maudit, et consume-toi intérieurement avec ta rage.

4. Auteurs divers.

Citons d'abord le *Carmen latinum Henrico. Bindio, Episcopo Pistoriensium et Pratensium, politioribus litteris excoltissimò... dicatum*, de l'abbé Bacci, professeur de rhétorique au Séminaire de Prato ; on y trouve élégamment versifiées les coupables doctrines du siècle présent que le concile, confirmé par l'autorité de Celui à qui a été promise l'assistance divine, devra foudroyer pour le salut du troupeau chrétien. M. l'abbé Targioni, un des élèves du clergé de Ste Félicité à Florence, applaudit aussi, dans un beau chant, aux triomphes que le concile prépare à l'Eglise. La même idée est développée dans un sonnet remarquable qu'a composé un officier en retraite, M. Vaccarezza, inspiré par ce grand sujet à l'âge de près de 90 ans. Un autre sonnet, sur la coïncidence du concile et de l'exposition romaine, est le fruit de la verve de M. de Chiara, qui en a publié aussi une version latine. Un autre encore, de M. l'abbé Cartasegna, où le Saint-Esprit est conjuré en vers pleins de sentiment de répandre largement ses dons sur les Pères du concile, d'exalter le successeur de Pierre en le faisant proclamer infaillible dans le magistère de la foi. Trois poésies italiennes sur Pie IX et Marie Immaculée à l'occasion du concile, portant la signature V. A., professeur de théologie au grand séminaire de Cascazone et réunies dans un petit opuscule imprimé à Carcassonne même, sont pleines de simplicité, de naturel et de piété. Lorsque l'évêque d'Ales, en Sardaigne, partit pour le concile, les élèves de son séminaire le prièrent de vouloir bien se faire l'interprète de leur foi auprès de la sainte assemblée, et de leur dévouement à la Chaire de Pierre et à sa personne auprès du Pape en lui offrant leur obole, tous sentiments exprimés dans *indirizzo* en vers décasyllabiques. Un chanoine de Luçon, M. Desvaux du Montiers, nous a donné une ode française intitulée : *Aspirations sur le Concile œcuménique du Vatican* où il passe en revue les événements glorieux du Pontificat de Pie IX et lui souhaite les plus éclatants triomphes par l'œuvre du concile qu'il a convoqué et qu'il dirige. Mettons fin à cette liste en annonçant, bien qu'un peu tard, un bel hymne populaire, avec accompagnement de piano, de M. l'abbé Cagliero ; cet hymne au Pape Pie IX et aux Pères du concile a été édité par la *Musica sacra*, de Turin.

Nou
plus n
de la c
mano
du pro
Nous
que l'A
tellana
le card
Pontifi
Voici
Pio V
umani
quello
la vitt
i primi
rarchia
Pio IX

Nous nous attendons maintenant à de nouvelles fleurs poétiques, plus nombreuses encore, en l'honneur de Pie IX, du concile et de la définition. Un bel hymne militaire, *L'infallibilità del romano Pontefice confermata del dal Concilio Vaticano*; paroles du professeur Toti, musique du maestro Rolland, a déjà paru. Nous recevons le programme d'une séance de déclamation poétique que l'Académie des *Fiorenti*, établie au séminaire de Civita Castellana, dirigé par les Jésuites, a donnée en présence de S. Em. le cardinal La Valletta, le 20 juillet, sous ce titre : *Fasti c'el Pontificato di Pio IX comparati con quelli d'illustri Pontefici*. Voici les sujets les plus saillants : *Ritorno glorioso in Roma di Pio VIIe di ternità* ; *Pio IX l'immacolata Concezione*.—*Contro gli umani disegni raccoglie Paolo III il Concilio di Trento* ; *Pio IX quello del Vaticano*.—*S. Pio Ve la vittoria di Lepanto* ; *Pio IXe la vittoria di Mentana*,—*Zelo della fede in S. Gregorio M. che invia i primi apostoli in Inghilterra* ; *in Pio IX che vi restituisce la gerarchia ecclesiastica*.—*Eroica fortezza cristiana di S. Gregorio di Pio IX*.

1. Co
I
N

De
arche
la dis

Da
de Ro
pour
matiq
entier
placet
du 18
ont ve
liste e
modun
Pères
la défi
de not
Pères

Le
nelli,
votes
amend

Le
pour d
suivan

IV.

CHRONIQUE DU CONCILE.

1. Congrégations générales. — 2. Protestations des cardinaux présidents. — 3. IVe session. — 4. La majorité et la minorité. — 5. Départs d'évêques. — 6. Nécrologie.

Dans la congrégation du 11, après la messe par Mgr Melano, archevêque de Nicomède, tous les amendements proposés dans la discussion du IVe chapitre du *schema* ont été votés.

Dans celle du 13, après la messe par Mgr Cilento, archevêque de Rossano, on a achevé les votes et on fait l'appel nominal pour recueillir les voix sur le texte entier de la constitution dogmatique. Le télégraphe a annoncé sur le champ au monde entier le résultat. Sur 601 Pères présents, 451 *placet*, 88 *non placet*, 62 *placet iuxta modum*. La *Nazione* du 17, l'*Opinione* du 18 et d'autres feuilles ont donné les noms des 88 Pères qui ont voté *non placet*. Mais il y a de graves erreurs dans cette liste et c'est bien à tort qu'ils ont rangé les 62 *placet iuxta modum* dans l'opposition ; car la plupart avaient été émis par des Pères de la majorité qui auraient voulu quelque chose de plus dans la définition solennelle. Tous ces votes conditionnels proposant de nouveaux amendements ont été imprimés et distribués aux Pères pour en arriver à la dernière décision.

Le 16, fête de N. D. du Carmel, après la messe par Mgr Giannelli, archevêque de Sardes, la congrégation a approuvé par son votes les conclusion du rapport de la commission *de fide* sur les amendements proposés dans les *placet iuxta modum*.

Le *Giornale di Roma* a parlé de ce vote le 26 et le 27 juillet, pour donner un éclatant démenti à l'Italie (V. la *Correspondance* suivante).

Il ne restait plus qu'à tenir la session publique qui, ne pouvant pas avoir lieu le lendemain, dimanche, 17 juillet, parce qu'on n'aurait pas eu le temps de faire imprimer le texte de la constitution avec les derniers amendements et de disposer la salle conciliaire pour la cérémonie, fut fixée par Sa Sainteté au lundi suivant.

2. Voir aux extraits du *Giornale di Roma* dans la *Correspondance* du 23 juillet.

3, Voir, etc (idem).

4. Le même *Giornale di Roma*, le 18, disait :

“ Nous croyons opportun de faire remarquer que les évêques partis du concile pour différentes raisons reconnues légitimes (ils sont au nombre d'environ 200) tenaient pour certaine, dans leur grande majorité, la doctrine qui v'ent d'être définie solennellement, et que plusieurs autres évêques, empêchés par des causes également légitimes de se rendre au concile ont fait parvenir d'avance leur adhésion écrite à la définition ”.

On voit par là combien eût été plus considérable le chiffre des 533 *placet* si le concile avait été plus nombreux. Il est vrai que l'autorité du décret conciliaire n'émane que des 535 pères présents, dont deux seuls ont dit *non placet* (1).

Quant aux Pères de la minorité, quelques uns se rallièrent à la majorité et votèrent *placet* dans la session publique. La plupart s'abstinrent de paraître à la session et partant ne prononcèrent aucun jugement définitif (2). Nous savons que plusieurs

(1) Mgr Riccio, évêque de Cajazzo (Deux Siciles) et Mgr Fitz-Gerald, évêque de Little Rock (Etats-Unis). Tous deux se sont soumis immédiatement.

(2) Plusieurs journaux ont déjà dressé le tableau des votes des évêques des diverses nations en congrégation et en session. La *Monde* (25 juillet) donne les noms des évêques français qui ont voté *placet* à la IV^e session, qui se sont abstenus d'y paraître ou qui avaient déjà quitté Rome. Dans une de ses excellentes lettres romaines, l'*Osservatore Cattolico* du 21 juillet a fait le dénombrement des votes par nations. “ Aucun dit-il, des espagnols d'Espagne ou d'Amérique, des Portugais, des Belges, des Hollandais n'a manqué ni n'a voté contre ”.

ont déjà émis entre les mains du Saint-Père une pleine adhésion à la définition du concile, et nous ne doutons pas que les autres en fassent tous autant sous une forme ou sous une autre. Le zèle dont ils sont animés pour la foi et le respect qu'ils professent pour les décisions de l'Eglise nous en donnent l'assurance.

5. Le concile n'a eu ni suspension ni prorogation. Il a été simplement déclaré à la congrégation du 16 juillet que les évêques rappelés dans leurs diocèses par de graves raisons ou ayant besoin de quitter Rome pour motifs de santé pourraient s'absenter du concile jusqu'au 11 novembre, fête de S. Martin. Aussi, après la session a-t-on vu partir bon nombre d'entre eux, et il en part d'autres tous les jours. Bon nombre n'avaient tant attendu que pour avoir la consolation de voter en faveur de l'infaillibilité.

6. Cette consolation a été refusée à deux Pères qui l'avaient pourtant souhaitée ardemment ; l'évêque de Würzburg, Mgr de Stah', mort dans la matinée du 13 juillet, pendant le vote en congrégation, et le P. Dominique de S. Joseph, préposé général des Carmes Déchaussés, mort la nuit précédente. Dans cette même congrégation, le cardinal plus anciens des présidents a annoncé leur mort, a rappelé leurs vertus et a recommandé leurs âmes aux prières de l'assemblée. La sainteté peu ordinaire de leur vie nous fait espérer qu'ils ont assisté du haut du ciel à la IV^e session. Un autre très pieux prélat, l'évêque de Barcelonne, Mgr Monserrat y Navarro, qui avait cependant eu la consolation de donner son *placet* en session, est mort trois jours après cette cérémonie, à Frascati, chez les Pères des Ecoles Pies. Ces trois Pères ont fait volontiers le sacrifice de leur vie en esprit de dévouement à la Chaire de Pierre. L'assiduité du P. Dominique de S. Joseph aux réunions conciliaires malgré de graves infirmités, hâta sa mort, dit la *Correspondance de Rome* du 16 juillet en faisant l'éloge de ce saint homme. L'évêque de Würzburg, recevant du médecin, quelque jours auparavant, le conseil de quitter Rome, répondit : *Non dût-il m'en coûter la vie !* Depuis plusieurs jours, il se sentait si épuisé qu'il disait à son neveu que, chaque soir en se mettant au lit il se préparait à la mort. L'évêque de Barcelonne après avoir émis son *placet* le 13, en con-

grégation générale, se rendit au conseil que lui donnait le médecin d'aller à Frascati. Le matin de la session, se sentant mieux, il partit pour Rome et assista à la cérémonie. Lors de l'appel nominal comme il n'était pas à sa place, on répondit *abest*. Mais élevant la voix du lieu où il était assis, il fit entendre son *placet* à ses collègues, qui ne s'attendaient pas à le voir. De retour à Frascati, sa fièvre devint pernicieuse et il mourut muni de tous les secours de notre sainte religion, *in osculo Domini*.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Du Dr Kergenröthrr.—2. du Dr Scheeben.—3. du Dr Roth.—4. de M. J. Zahn.—5. du Dr Friedhoff.—6. du Dr Stöckl.

La lutte au sujet de l'infaillibilité pontificale a provoqué en Allemagne, dans la presse, une forte polémique religieuse. Nous avons déjà annoncé une foule de livres pour et contre. Il y en a d'autres dont nous parlerons aussi, bien que la grande question soit définie, afin que nos lecteurs aient sous les yeux l'histoire complète des débats.

Nous donnerons la première place à six réfutations de Döllinger. Dieu veuille que ce Döllinger ne soit déjà plus celui d'autrefois !

Lorsqu'il eût jeté le masque sous lequel il s'était caché dans le *Janus* et qu'il se fut mis ouvertement à la tête du parti libéral anticatholique, la polémique en Allemagne, sur les questions du concile, prit une allure plus franche et plus résolue. Les libéraux, il est vrai, se sentirent plus audacieux et plus arrogants, en voyant qu'ils avaient pour chef patent un homme qui, depuis nombre d'années, jouissait chez eux de la réputation d'un oracle et d'un maître des maîtres en théologie. Mais d'un autre côté, les catholiques, désormais dégagés de tout lien d'amitié et de toute obligation d'égards pour leur ancien chef et compagnon d'armes passé si honteusement dans le camp ennemi, purent parler plus clair et plus haut et non seulement rendre vains les pièges où quantité de personnes tombaient attirées par le nom et l'autorité de Döllinger, mais encore se servir de cette même autorité comme d'une arme puissante en faveur de leur propre cause.

C'est ce qui ressort surtout des divers opuscules publiés dans ce pays pour la réfutation des deux plus fameux écrits que fit paraître Döllinger sur la question de l'infaillibilité après le *Janus*. L'un de ces écrits est intitulé *Erwägungen für die Bischöfe des Concilium* (Considérations présentées aux évêques du concile); l'autre est une sorte de Déclaration ou Protestation contre la *Unfehlbarkeitsadresse*, c'est-à-dire contre la pétition de plus de 400 Pères pour la définition de l'infaillibilité. Dans ce dernier, Döllinger apparaît pour la première fois sous son propre nom, et cet écrit lui valut plusieurs scandaleuses Adresses d'adhésion, *Zustimmungsadressen*, dans les villes d'Allemagne.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les opuscules publiés pour la réfutation de ces écrits.

1. *Die Irrthümer von mehr als vierhundert Bischöfen und ihr theologischer Censor, Ein Beitrag zur Würdigung der von Herrn Dr. von Döllinger veröffentlichten Worte über die Unfehlbarkeitsadresse von prof. J. Hergenröther.* (Les erreurs de plus de 400 évêques et leur censeur théologique; article du prof. Dr Hergenröther sur la valeur de l'Écrit sur la pétition en faveur de l'infaillibilité du Dr Döllinger). Fribourg en Brisgau, Herder, 1870, 46 pag. grand in-8°.

L'illustre auteur de l'*Anti-Janus* mérite bien d'occuper le premier rang parmi les antagonistes de Döllinger. Sans entrer dans un exposé très-munitieux, car il s'agit de matières que nos lecteurs connaissent tous, nous nous bornerons à dire que M. Hergenröther examine chapitre par chapitre l'écrit de M. Döllinger, en fait ressortir les sophismes et les erreurs et les combats avec cette solidité de doctrine, cette richesse d'érudition et cette vigueur de logique dont tous savent qu'il a donné de brillantes preuves dans la réfutation du *Janus*, avec cette différence, néanmoins, qu'en réfutant la kyrielle d'erreurs de tout genre dont sont remplies les 468 pages du *Janus*, il dût se limiter à la réfutation des plus grosses et des plus malveillantes, au lieu qu'ici, où Döllinger a au moins le mérite de la brièveté, son adversaire a pu se livrer à une réfutation minutieuse. Ajoutons qu'il garde au plus fort de la lutte cette inaltérable sérénité de ton et de ma-

nières que nous avons déjà remarquée dans l'*Anti-Janus* et qui témoigne en lui d'une grande bonté de cœur et du plus pur zèle pour la vérité. On sent qu'il n'a en vue que le bien de la foi et de la science catholique et le salut de l'égaré qu'il combat. Personne ne refusera de le croire lorsqu'il proteste (p. 4) qu'il "a éprouvé une douleur extrême en se voyant dans la nécessité de prendre la plume contre un homme que, depuis longtemps, il vénérait comme l'ornement et la colonne de l'Eglise d'Allemagne et que beaucoup de gens regardent encore comme tel aujourd'hui". Voilà des paroles qui mettent dans tout son relief le mérite de l'auteur et montrent combien sa réfutation doit avoir été utile à ces catholiques qui ont été jusqu'ici, de bonne foi, les admirateurs et les amis fanatiques du prévôt de Munich.

Le présent écrit de M. Hergenröther peut être regardé comme un appendice de l'*Anti-Janus*. On n'a encore, que nous sachions, rien répondu à l'*Anti-Janus*, et nous sommes sûrs qu'on ne répondra rien, non plus, aux triomphantes raisons de cette nouvelle œuvre. Döllinger et ses amis connaissent trop bien le conseil du *tempus tacendi*, bien qu'ils comprennent fort mal et appliquent plus mal encore celui du *tempus loquendi*.

2. *Neue Erwägungen über die Frage der päpstlichen Unfehlbarkeit, aus den anerkannten historischen Werken Döllinger's urkundlich zusammengestellt*. (Nouvelles considérations sur la question de l'infaillibilité papale recueillies authentiquement dans les œuvres historiques de Döllinger). Ratisbonne, Pastet, 1870. 48 p. in 8°.

"*Die männliche That*" und "*die unwiderleglichen Bemerkungen*" des Herrn Professors von Döllinger. *Ein freies Wort an die besonnen und freisinnigen Männer Kölns und Deutschlands, von Dr. Joseph Scheeben* ("L'entreprise virile" et "les observations irréfutables" de M. le professeur Döllinger; quelques libres paroles du Dr. Joseph Scheeben aux hommes sages et francs de Cologne et de l'Allemagne). 2e édition. Cologne, Meilinghaus 51. p. in-8°.

Le Dr. Scheeben, un des bons champions de la cause catholique en Allemagne, possède à merveille les qualités voulues pour faire un excellent polémiste religieux. A un solide fond de doctrines très-sûres et à une grand agilité de plume quand il

s'agit de dégainer et de combattre, il joint une habileté prodigieuse à trouver les moyens les plus prompts et les plus efficaces de renverser son adversaire en le frappant au défaut de la cuirasse, de sorte que quelques coups suffisent pour le déterminer à s'avouer vaincu ou à se renfermer dans un honteux silence. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre dans sa réfutation de *Janus*, réfutation très-courte, mais si bien conçue qu'elle a suffi pour renverser tout d'un coup l'autorité dont pouvait jouir ce livre fameux. Aujourd'hui, voici un autre témoignage du talent de l'auteur. Ce sont les deux opuscules annoncés ci-dessus et qui ont paru aussitôt après la publication des nouveaux écrits de M. Döllinger, contre l'infailibilité papale.

Dans le premier, le D. Scheeben réfute les *Considérations*, etc. écrit anonyme mais que l'on soupçonna dès son apparition être de Döllinger. à cause des traits de parenté par trop frappants qu'il avait de *Janus*. Ce soupçon ne tarda pas, d'ailleurs, à se changer en certitude. Notre docteur n'a eu qu'à feuilleter le livre pour en faire le cas qu'il mérite. " Sous une certaine apparence de nouveauté, dit-il, il ne renferme, au fond, que des vieilleries gallicanes et fébronniennes que la science allemande a depuis longtemps anéanties et déclarées impropres à la guerre moderne, où il ne suffit pas de frapper de la pointe, mais où il faut encore frapper de taille." Voulant publier pour l'utilité générale le jugement qu'il porte sur les *considérations* et faire toucher du doigt la vérité à tout le monde, il a cru n'avoir rien de mieux à faire que de se servir de l'autorité même de Döllinger, d'opposer à l'auteur actuel des *considérations* l'ancien auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, de *Christianisme et Eglise au temps* de sa fondation, de *Eglise et Eglises* et d'autres travaux remarquables qui ont de la vogue en Allemagne depuis nombre d'années. Voilà ce qu'il fait dans cet opuscule. Après une très courte introduction, il répartit en 20 paragraphes tous les chapitres des *considérations*, et à chaque chapitre il ajoute une citation plus ou moins longue extraite des anciens ouvrages de Döllinger et qui dit exactement le contraire et réfute admirablement les sophismes et les mensonges du Döllinger moderne. Le Dr Scheeben n'y met rien du sien, si ce n'est quelques observations ou notes au bas

des pages pour faire ressortir le raisonnement. Voilà l'origine de ces *Nouvelles considérations*, qui sont, à vrai dire, l'œuvre de Döllinger plutôt que du Dr Scheeben et ne sont pas *nouvelles*, à proprement parler, si ce n'est en ce sens qu'il a fallu leur donner une nouvelle lumière et une nouvelle actualité en les rafraîchissant dans la mémoire d'abord de leur père et auteur, qui a dû éprouver pas mal de surprise et de confusion en revoyant ces écrits qu'il a produits dans des temps plus florissants et plus heureux, puis des lecteurs allemands, habitués de longue date à vénérer les paroles de Döllinger comme des oracles. Il leur arrivera en propres termes ce que nos crédules ancêtres croyaient arriver aux gens mordus d'une vipère, de trouver l'antidote dans le siège même du poison. Si en effet ils ont puisé quelque poison dans les récents écrits du célèbre prévôt de Munich, ils trouveront un contre-poison tout prêt dans les écrits antérieurs de ce même prévôt, c'est-à-dire dans ceux où sa science brillait d'un éclat pur et serein que n'avaient pas encore offusqué les fumées de l'orgueil, les vapeurs des passions sectaires et les brouillards d'une décadence précoce. Il est certain qu'on ne pouvait pas trouver de meilleure méthode pour réfuter Döllinger. Nous ne voyons pas trop ce que pourrait répondre le grand oracle de Munich à un adversaire qui signale une si grande contradiction, entre ses réponses d'aujourd'hui et celles d'avant-hier. Triste condition, mais aussi juste châtiment de ces rebelles superbes ! Il faut qu'ils se voient battus par leurs propres armes et qu'ils voient converties en matière de confusion et de condamnation ces mêmes œuvres qui étaient un jour et devaient être éternellement leur gloire !

Se
le
le
il
bi
ce
Pr
bie
les
cil
cél
trè
et
et
plu
la p
sain
un
usa
ave
vig
fam
tion
et a
ger

CONSTITUTION DOGMATIQUE SUR LA FOI CATHOLIQUE.

PIE, EVEQUE,

Serviteur des Serviteurs de Dieu

Sacro Approbante Concilio.

Ad perpetuam rei memoriam.

Le Fils de Dieu et le Rédempteur du genre humain Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur le point de retourner à son Père céleste, a promis d'être avec son Eglise militante sur la terre tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. C'est pourquoi, il n'a cessé jamais en aucun temps d'être près de son épouse bien-aimée, de l'assister dans son enseignement, de bénir ses œuvres, et de la secourir en ses périls. Or, tandis que cette Providence salutaire a constamment éclaté par beaucoup d'autres bienfaits innombrables, elle s'est montrée très-manifestement par les fruits très-abondants que l'univers chrétien a retirés des Conciles et nommément du Concile de Trente, bien qu'il ait été célébré en des temps mauvais. En effet, grâce à cela, les dogmes très-saints de la religion ont été définis avec plus de précision et exposés avec plus de développement, les erreurs condamnées et arrêtées, la discipline ecclésiastique rétablie et raffermie avec plus de vigueur, le clergé excité à l'amour de la science et de la piété, des collèges établis pour préparer les adolescents à la sainte milice, enfin les mœurs du peuple chrétien restaurées par un enseignement plus attentif des fidèles et par un plus fréquent usage des sacrements. Par là encore la communion des membres avec la tête visible a été rendue plus étroite et une nouvelle vigueur a été apportée à tout le corps mystique du Christ ; les familles religieuses se sont multipliées ainsi que d'autres institutions de la piété chrétienne ; et par là aussi une ardeur constante et assidue a été poussée, jusqu'à l'effusion du sang, pour propager au loin dans l'univers le règne de Jésus-Christ.

Cependant, tout en rappelant, comme il convient à notre âme reconnaissante, ces bienfaits insignes et d'autres encore, que la divine Providence a accordés à l'Eglise, surtout par le dernier Concile, nous ne pouvons retenir l'expression de notre douleur amère à cause des maux très-graves survenus principalement parce que, chez un grand nombre, on a méprisé l'autorité de ce saint Synode et négligé ses sages décrets.

En effet, personne n'ignore qu'après avoir rejeté le divin magistère de l'Eglise, et les choses de la religion étant laissées ainsi au jugement privé de chacun, les hérésies prosrites par les Pères de Trente se sont divisées peu à peu en sectes multiples, de telle sorte que, diverses d'opinion et se déchirant entre elles, plusieurs ont perdu toute foi en Jésus-Christ. Ainsi, elles ont commencé à ne plus tenir pour divine la sainte Bible elle-même, qu'elles affirmaient antrefois être la source unique et le seul juge de la doctrine chrétienne, et même à l'assimiler aux fables mythiques.

C'est alors qu'a pris naissance et que s'est répandue au loin dans le monde cette doctrine du rationalisme ou du naturalisme qui, s'attaquant par tous les moyens à la religion chrétienne parce qu'elle est une grande ardeur d'établir le règne de ce qu'on appelle la raison pure et la nature, après avoir arraché le Christ, notre seul Seigneur et Sauveur, de l'âme humaine, de la vie et des mœurs des peuples. Mais la religion chrétienne étant ainsi laissée et rejetée, Dieu et son Christ niés, l'esprit d'un grand nombre est tombé dans l'abîme du panthéisme, du matérialisme et de l'athéisme, à ce point que, niant la nature rationnelle elle-même et toute règle du droit et du juste, ils s'efforcent de détruire les fondements de la société humaine.

Il est donc arrivé malheureusement que cette impiété s'étendant de toutes parts, plusieurs des fils de l'Eglise eux-mêmes sont sortis du chemin de la piété, et qu'en eux le sens catholique s'est oblitéré par l'amointrissement insensible des vérités. Car, entraînés par les doctrines diverses et étrangères, et confondant malicieusement la nature et la grâce, la science humaine et la foi divine, ils s'efforcent d'altérer le sens propre des dogmes que tient et enseigne notre mère la sainte Eglise, et de mettre en péril l'intégrité et la sincérité de la foi.

Au spectacle de toutes ces calamités, comment se pourrait-il faire que l'Eglise ne fût pas émue jusqu'au fond de ses entrailles ? Car, de même que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité, de même que Jésus-Christ est venu afin de sauver ce qui était perdu et de rassembler dans l'unité les fils de Dieu qui étaient dispersés ; de même l'Eglise, établie par Dieu, mère et maîtresse des peuples, sait qu'elle se doit à tous, et elle est toujours disposée et préparée à relever ceux qui sont tombés, à soutenir les défaillants, à embrasser ceux qui reviennent à elle, à confirmer les bons et à les pousser vers la perfection. C'est pourquoi elle ne peut s'abstenir en aucun temps d'attester et de prêcher la vérité de Dieu qui guérit toutes choses, car elle n'ignore pas qu'il lui a été dit : Mon esprit qui est en toi et mes paroles que j'ai posées en ta bouche ne s'éloigneront jamais de ta bouche, maintenant et pour l'éternité. (1)

C'est pourquoi, persistant à marcher sur les traces de nos prédécesseurs, et selon le devoir de notre charge apostolique, Nous n'avons jamais cessé d'enseigner et de défendre la vérité catholique et de réprouber les doctrines perverses. Mais, à présent, au milieu des évêques du monde entier siégeant avec Nous et jugeant, réunis dans le Saint-Esprit par notre autorité en ce saint Synode, et appuyés sur la parole de Dieu écrite ou transmise par la tradition telle que Nous l'avons recue, saintement conservée et fidèlement exposée par l'Eglise catholique, Nous avons résolu de professer et de déclarer du haut de cette chaire de Pierre, en face de tous, la doctrine salutaire de Jésus-Christ en proscrivant et condamnant les erreurs contraires avec l'autorité qui Nous a été confiée par Dieu.

CHAPITRE I

De Dieu, Créateur de toutes choses.

La sainte Eglise catholique apostolique romaine croit et confesse qu'il y a un Dieu vrai et vivant, Créateur et Seigneur du

(1) Ia. LIX, 21.

ciel et de la terre, tout-puissant, éternel, immense, incompréhensible, infini en intelligence et en volonté, et en toute perfection ; qui, étant une substance spirituelle unique, absolument simple et immuable, doit être prêché comme réellement et par essence distinct du monde, très-heureux en soi et de soi, et indiciblement élevé au-dessus de tout ce qui est et peut se concevoir en dehors de lui.

Ce seul vrai Dieu, par sa bonté et sa vertu toute-puissante, non pas pour augmenter son bonheur, ni pour acquérir sa perfection, mais pour la manifester par les biens qu'il distribue aux créatures, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire l'angélique et la mondaine, et ensuite la créature humaine formée, comme étant commune, d'un esprit et d'un corps. (1)

Or, Dieu protège et gouverne par sa Providence tout ce qu'il a créé, atteignant avec force d'une fin à l'autre et disposant toutes choses avec suavité (2), car toutes choses sont nues et ouvertes devant ses yeux (3) et même celles qui doivent arriver par l'action libre des créatures.

CHAPITRE II.

De la Révélation.

La même sainte mère l'Eglise tient et enseigne que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être certainement connu par les lumières naturelles de la raison humaine, au moyen des choses créées ; (4) car les choses invisibles de Dieu sont aperçues par la créature du monde qui les comprend au moyen des choses créées. Cependant il a plu à la sagesse et à la bonté de Dieu de se révéler lui-même à nous et de nous révéler les décrets de sa volonté par une autre voie, qui est la voie surnaturelle, selon ce que dit l'Apôtre : Dieu, qui a parlé à nos pères par les pro-

(1) Conc. Latr. IV. c. 1. *Firmiter*.

(2) Sagesse VIII. 1.

(3) Cf. Hébr. IV. 13.

(4) Rom. 1. 20.

phètes plusieurs fois et de plusieurs manières, nous a parlé en ces derniers temps et de nos jours par son Fils (1).

C'est bien à cette révélation divine que l'on doit que tous les hommes puissent promptement connaître, même dans l'état présent du genre humain, d'une certitude incontestable et sans aucun mélange d'erreur, celles des choses divines qui ne sont pas de soi inaccessibles à la raison humaine. Cependant, on ne peut pas dire à cause de cela que la révélation soit absolument nécessaire, mais c'est que Dieu, dans sa bonté infinie, a ordonné l'homme pour une fin surnaturelle, c'est-à-dire pour participer aux biens divins qui surpassent absolument l'intelligence de l'homme, car l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a pu s'élever à comprendre ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (2).

Or, cette révélation surnaturelle, selon la foi de l'Eglise universelle qui a été déclarée par le saint Concile de Trente, est contenue dans les livres écrits et dans les traditions non écrites qui, recues de la bouche de Jésus-Christ même par les Apôtres, ou transmises comme par les mains des Apôtres sous l'inspiration du Saint-Esprit, sont venues jusqu'à nous (3). Et ces livres de l'Ancien et du Nouveau Testament doivent être tenus pour saints et canoniques en entier, dans toutes leurs parties, tels qu'ils sont énumérés dans le décret du Concile de Trente et comme on les lit dans la vieille édition latine de la Vulgate. Ces livres, l'Eglise les tient pour saints et canoniques, non point parce que, composés par la seule habileté humaine, ils ont été ensuite approuvés par l'autorité de l'Eglise, non-seulement parce qu'ils contiennent la révélation sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, ils ont Dieu pour auteur et ont été livrés comme tels à l'Eglise elle-même.

Mais parce que quelques hommes jugent mal ce que le saint Concile de Trente a décrété salutairement touchant l'interprétation de la divine Ecriture, afin de maîtriser les esprits en révolte, Nous, renouvelant le même décret, Nous déclarons que

(1) Hébr. 1. 1, 2.

(2) 1. Cor. 11. 9.

(3) Conc. Trent. Sess. IV. Décr. de *Can. Script.*

l'esprit de ce décret est que, sur les choses de la foi et des mœurs qui concernent l'édifice de la doctrine chrétienne, il faut tenir pour le vrai sens de la sainte Ecriture celui qu'a toujours tenu et que tient notre sainte mère l'Eglise, à qui il appartient de fixer le vrai sens et l'interprétation des saintes Ecritures; en sorte qu'il n'est permis à personne d'interpréter l'Ecriture contrairement à ce sens, ou même contrairement au sentiment unanime des Pères.

CHAPITRE III.

De la foi

Puisque l'homme dépend tout entier de Dieu comme de son Créateur et Seigneur, puisque la raison créée est absolument sujette de la vérité incréée, nous sommes tenus de rendre par la foi, à Dieu révélateur, l'hommage complet de notre intelligence et de notre volonté. Or, cette foi, qui est le commencement du salut de l'homme, l'Eglise catholique professe que c'est une vertu surnaturelle, par laquelle, avec l'aide de l'inspiration et de la grâce de Dieu, nous croyons vraies les choses qu'il nous a révélées, non pas à cause de la vérité intrinsèque des choses perçues par les lumières naturelles de la raison, mais à cause de l'autorité de Dieu lui-même, qui nous les révèle et qui ne peut ni être trompé ni tromper. Car la foi, selon le témoignage de l'Apôtre, est la substance des choses qui ne paraissent pas (1).

Néanmoins, afin que l'hommage de notre foi fût en accord avec la raison, Dieu a voulu ajouter aux secours intérieurs de l'Esprit-Saint les preuves extérieures de sa révélation, à savoir les faits divins et surtout les miracles et les prophéties, lesquels, en montrant abondamment la toute-puissance et la science infinie de Dieu, sont des signes très certains de la révélation divine et appropriés à l'intelligence de tous. C'est pour cela que Moïse et les prophètes et surtout le Christ-Seigneur lui-même ont fait tant de miracles et de prophéties, d'un si grand éclat; c'est pour cela qu'il est dit des Apôtres: " Pour eux, s'en étant allés, ils prêchèrent partout avec la coopération du Seigneur, qui confirmait leurs paroles par les miracles qui suivaient (2). " Et encore :

(1) Hébr. XI, 1.

(2) Marc, XVI, 20.

“ Nous avons une parole prophétique certaine, à laquelle vous faites bien de prendre garde comme à une lumière qui luit dans un endroit ténébreux (1).”

Mais encore, bien que l'assentiment de la foi ne soit pas un aveugle mouvement de l'esprit, personne cependant ne peut adhérer à la révélation évangélique, comme il le faut pour obtenir le salut, sans une illumination et une inspiration de l'Esprit-Saint qui fait trouver à tous la suavité du consentement et de la croyance à la vérité (2). C'est pourquoi la foi en elle-même, alors même qu'elle n'opère pas par la charité, est un don de Dieu, et son acte est une œuvre qui se rapporte au salut, acte par lequel l'homme offre à Dieu lui-même une libre obéissance, en concourant et en coopérant à sa grâce, à laquelle il pourrait résister.

Or, on doit croire d'une foi divine et catholique tout ce qui est contenu dans les saintes Ecritures et dans la tradition, et tout ce qui est proposé par l'Eglise comme vérité divinement révélée, soit par un jugement solennel, soit par le magistère ordinaire et universel.

Mais, parce qu'il est impossible sans la foi de plaire à Dieu et d'entrer en partage avec ses enfants, personne ne se trouve justifié sans elle, et ne parvient à la vie éternelle s'il n'y a persévéré jusqu'à la fin. Et pour que nous puissions satisfaire au devoir d'embrasser la vraie foi et d'y demeurer constamment, Dieu, par son Fils unique, a institué l'Eglise et l'a pourvue de marques visibles de son institution, afin qu'elle puisse être reconnue de tous comme la gardienne et la maîtresse de la parole révélée. Car à l'Eglise catholique seule appartiennent tous ces caractères si nombreux et si admirables établis par Dieu pour rendre évidente la crédibilité de la foi chrétienne. Bien plus, l'Eglise par elle-même, avec son admirable propagation, sa sainteté éminente et son inépuisable fécondité pour tout bien, avec son unité catholique et son immuable stabilité, est un grand et perpétuel argument de crédibilité, un témoignage irréfragable de sa mission divine.

(1) II. Petr., I, 19.

(2) Syn. Araus. II. cant. 7

Et par là, il se fait que, comme un signe dressé au milieu des nations (1), elle attire à elle ceux qui n'ont pas encore cru, et elle donne à ses enfants la certitude que la foi qu'ils professent repose sur un très-solide fondement.

A ce témoignage, s'ajoute le secours efficace de la vertu d'en-Haut. Car le Seigneur très-miséricordieux excite et aide par sa grâce les errants, afin qu'ils puissent arriver à la connaissance de la vérité, et ceux qu'il a tirés des ténèbres à son admirable lumière. Aussi la condition de ceux qui ont adhéré à la vérité catholique par le don divin de la foi n'est nullement la même que celle de ceux qui conduits par les opinions humaines, suivent une fausse religion ; car ceux qui ont embrassé la foi sous le magistère de l'Eglise ne peuvent jamais avoir aucun juste motif de l'abandonner et de révoquer en doute cette foi. C'est pourquoi, rendant grâce à Dieu le Père, qui nous a faits dignes de participer au sort des saints dans la lumière, ne négligeons pas un si grand avantage : mais plutôt, les yeux attachés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, gardons le témoignage inébranlable de notre espérance.

CHAPITRE IV.

De la foi et de la Raison.

Par un consentement perpétuel l'Eglise catholique a toujours tenu aussi et tient qu'il existe un ordre double de connaissance, distinct non-seulement en principe mais dans son objet : en principe, parce que dans l'un nous connaissons par la raison naturelle, dans l'autre par la foi divine ; en son objet, parce que la raison naturelle peut atteindre, il y a des mystères cachés en Dieu, proposés à notre croyance, que nous ne pouvons connaître que par la révélation divine. C'est pourquoi l'Apôtre, qui atteste que Dieu est connu aux nations par les choses créées, dit cependant, à propos de la grâce et de la vérité qui a été faite par Jésus-Christ : (2) " Nous parlons de la sagesse de Dieu en mystère,

(1) Is. XI. 12.

(2) Jean. I. 17.

sagesse cachée que Dieu a prédestinée pour notre gloire avant les siècles, qu'aucun des princes de ce siècle n'a connue, mais que Dieu nous a révélée par son Esprit : car l'esprit scrute toutes choses, les profondeurs même de Dieu (1). Et le Fils unique lui-même rend témoignage au Père, de ce qu'il a caché ces choses aux sages et aux prudents et les a révélées aux petits (2)."

Lorsque la raison, de son côté, éclairée par la foi, cherche soigneusement, pieusement et prudemment, elle trouve, par le don de Dieu, quelque intelligence très-fructueuse des mystères, tant par l'analogie des choses qu'elle connaît naturellement, que par le rapport des mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme, mais elle ne devient jamais apte à les percevoir comme les vérités qui constituent son objet propre. Car les mystères divins surpassent tellement par leur nature l'intelligence créée, que, bien que transmis par la révélation et reçus par la foi, ils demeurent encore couverts du voile de la foi elle-même, et comme enveloppés d'une sorte de brouillard, tant que nous voyageons en étrangers dans cette vie mortelle, hors de Dieu ; car nous marchons guidés par la foi et non par la vue (3).

Mais quoique la foi soit au dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de véritable désaccord entre la foi et la raison ; car c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi, qui a répandu dans l'esprit humain la lumière de la raison, et Dieu ne peut se nier lui-même ni le vrai contredire jamais au vrai. Cette apparence imaginaire de contradiction vient principalement ou de ce que les dogmes de la foi n'ont pas été compris et exposés suivant l'esprit de l'Eglise, ou de ce que les erreurs des opinions sont prises pour les jugements de la raison. Nous déclarons donc toute proposition contraire à une vérité attestée par la foi, absolument fausse (4). De plus, l'Eglise, qui a reçu avec la mission apostolique d'enseigner, le mandat de garder le dépôt la foi, tient aussi de Dieu le droit et la charge de proscrire la

[1] 1 Cor. II. 7-9.

[2] Math., XI. 25.

[3] 2 Cor. V, 7.

[4] Concile de Latran. V. Bulle *Apostolici regiminis*.

fausse science, afin que nul ne soit trompé par la philosophie et la vaine sophistique (1). C'est pourquoi tous les chrétiens fidèles, non-seulement ne doivent pas défendre comme des conclusions certaines de la science les opinions qu'on sait être contraires à la doctrine de la foi, surtout lorsqu'elles ont été réprouvées par l'Eglise ; mais encore ils sont tenus de les avoir bien plutôt pour des erreurs qui se couvrent de l'apparence trompeuse de la vérité.

Et non seulement la foi et la raison ne peuvent jamais être en désaccord, mais elles se prêtent un mutuel secours ; la droite raison démontre les fondements de la foi, et éclairée par sa lumière, développe la science des choses divines ; la foi délivre et prémunit la raison des erreurs, et l'enrichit d'amples connaissances. Bien loin donc que l'Eglise soit opposée à l'étude des arts et des sciences humaines, elle la favorise et la propage de mille manières. Car elle n'ignore ni ne méprise les avantages qui en résultent pour la vie des hommes ; bien plus, elle reconnaît que les sciences et les arts venus de Dieu, le Maître des sciences, s'ils sont dirigés convenablement, doivent de même conduire à Dieu, avec l'aide de sa grâce ; et elle ne défend pas assurément que chacune de ces sciences, dans sa sphère, ne se serve de ses propres principes et de sa méthode particulière ; mais tout en reconnaissant cette juste liberté, elle veille avec soin pour les empêcher de se mettre en opposition avec la doctrine divine, en admettant des erreurs ou en dépassant leurs limites respectives pour envahir et troubler ce qui est du domaine de la foi.

Car la doctrine de la foi que Dieu a révélée n'a pas été livrée comme une invention philosophique aux perfectionnements de l'esprit humain, mais elle a été transmise comme un dépôt divin à l'Epouse du Christ pour être fidèlement gardée et infailliblement enseignée. Aussi doit-on toujours retenir le sens des dogmes sacrés que la sainte Mère l'Eglise a déterminés une fois pour toutes, et ne jamais s'en écarter sous prétexte et au nom d'une intelligence supérieure de ces dogmes.

Croisse donc et se multiplie abondamment, dans chacun comme dans tous, chez tout homme aussi bien que dans toute l'Eglise,

[1] Coloss. II, 8.

durant le cours des âges et des siècles. l'intelligence, la science et la sagesse ; mais seulement dans l'ordre qui lui convient, c'est-à-dire dans l'unité de dogme, de sens et d'opinions (1).

CANONS

I.

De Dieu Créateur de toutes choses.

1. Si quelqu'un nie un seul vrai Dieu, Créateur et maître des choses visible et invisibles, qu'il soit anathème.

2. Si quelqu'un ne rougit pas d'affirmer qu'en dehors de la matière il n'existe rien, qu'il soit anathème.

3. Si quelqu'un dit qu'il n'y a qu'une seule et même substance ou essence de Dieu et de toutes choses, qu'il soit anathème.

4. Si quelqu'un dit que les choses finies, soit corporelles, soit spirituelles, ou du moins les spirituelles, sont émanées de la substance divine ;

Ou que la divine essence par la manifestation ou l'évolution d'elle-même devient toutes choses ;

Ou enfin que Dieu est l'Etre universel et indéfini qui, en se déterminant lui-même, constitue l'universalité des choses en genres, espèces et individus, qu'il soit anathème.

5. Si quelqu'un ne confesse pas que le monde et que toutes les choses qui y sont contenues, spirituelles, soit matérielles, ont été, quant à toute leur substance, produites du néant par Dieu ;

Ou dit que Dieu a créé, non par sa volonté libre de toute nécessité, mais aussi nécessairement que nécessairement il s'aime lui-même ;

Ou nie que le monde ait été fait à la gloire de Dieu, qu'il soit anathème.

[1] Vincent de Lérins, Common. n. 28.

II

De la Révélation.

1. Si quelqu'un dit que Dieu unique et véritable, notre Créateur et Maître, ne peut pas être connu avec certitude, par la lumière naturelle de la raison humaine, au moyen des choses qui ont été créées, qu'il soit anathème.

2. Si quelqu'un dit qu'il ne peut pas se faire, ou qu'il ne convient pas que l'homme soit instruit par la révélation divine sur Dieu et sur le culte qui doit lui être rendu, qu'il soit anathème.

3. Si quelqu'un dit que l'homme ne peut pas être divinement élevé à une connaissance et à une perfection qui dépasse sa nature, mais qu'il peut et doit arriver de lui-même à la possession de toute vérité et de tout bien par un progrès continu, qu'il soit anathème.

4. Si quelqu'un ne reçoit pas dans leur intégrité, avec toutes leur parties, comme sacrées et canoniques les Livres de l'Écriture, comme le saint Concile de Trente les a énumérés, ou nie qu'ils soient divinement inspirés, qu'il soit anathème.

III

De la Foi.

1. Si quelqu'un dit que la raison humaine est indépendante, de telle sorte que la foi ne peut pas lui être commandée par Dieu, qu'il soit anathème.

2. Si quelqu'un dit que la foi divine ne se distingue pas de la science naturelle de Dieu et des choses morales, et que par conséquent il n'est pas requis pour la foi divine que la vérité révélée soit crue à cause de l'autorité de Dieu, qui en a fait la révélation, qu'il soit anathème.

3. Si quelqu'un dit que la révélation divine ne peut devenir croyable par des signes extérieurs, et que par conséquent les hommes ne peuvent être amenés à la foi que par la seule expé-

rience intérieure de chacun d'eux, ou par l'inspiration privée, qu'il soit anathème.

4. Si quelqu'un dit qu'il ne peut y avoir de miracles, et par conséquent que tous les récits de miracles, même ceux que contient l'Écriture sacrée, doivent être relégués parmi les fables ou les mythes ; ou que les miracles ne peuvent jamais être connus avec certitude, et que l'origine divine de la religion chrétienne n'est pas valablement prouvée par eux, qu'il soit anathème.

5. Si quelqu'un dit que l'assentiment de la foi chrétienne n'est pas libre, mais qu'il est produit nécessairement par les arguments de la raison humaine ; ou que la grâce de Dieu n'est nécessaire que pour la foi vivante qui opère par la charité, qu'il soit anathème.

6. Si quelqu'un dit que les fidèles et ceux qui ne sont pas encore parvenus à la foi seule véritable sont dans une même situation, de telle sorte que les catholiques peuvent avoir de justes motifs de mettre en doute la foi qu'ils ont reçue sous le magistère de l'Eglise, en suspendant leur assentiment jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la démonstration scientifique de la crédibilité et de la vérité de leur foi, qu'il soit anathème.

CHAPITRE IV.

De la foi et de la raison

1. Si quelqu'un dit que, dans la révélation divine, il n'y a aucun mystère vrai et proprement dit, mais que tous les dogmes de la foi peuvent être compris et démontrés par la raison convenablement cultivée au moyen des principes naturels, qu'il soit anathème.

2. Si quelqu'un dit que les sciences humaines doivent être traitées avec une telle liberté que l'on puisse tenir pour vraies leurs assertions, quand même elles seraient contraires à la doctrine révélée, ou que l'Eglise ne les peut proscrire, qu'il soit anathème.

3. Si quelqu'un dit qu'il peut se faire qu'on doive quelquefois, selon le progrès de la science, attribuer aux dogmes proposés par l'Eglise un autre sens que celui qu'a entendu et qu'entend l'Eglise, qu'il soit anathème.

C'est pourquoi, remplissant le devoir de notre charge pastorale suprême, Nous conjurons par les entrailles de Jésus-Christ et par l'autorité de ce même Dieu, notre Sauveur, Nous ordonnons à tous fidèles du Christ, et surtout à ceux qui sont à leur tête ou qui sont chargés de la mission d'enseigner, qu'ils apportent tout leur zèle et tous leurs soins à écarter et à éliminer de la sainte Eglise ces erreurs et à propager la très-pure lumière de la foi.

Mais, parce que ce n'est pas assez d'éviter le péché d'hérésie, si on ne fuit aussi diligemment les erreurs qui s'en rapprochent plus ou moins, Nous avertissons tous les chrétiens qu'ils ont le devoir d'observer les constitutions et les décrets par lesquels le Saint-Siège a proscrit et condamné les opinions perverses de ce genre, qui ne sont pas énumérées ici tout au long.

Donné à Rome, en session publique, solennellement célébrée dans la basilique Vaticane, l'an de l'Incarnation de N.-Seigneur l'an mil-huit-cent-soixante dixième, le vingt-quatrième jour d'avril et la vingt-quatrième année de notre pontificat.

C'est ainsi.

† Joseph, évêque de S. Hippolyte,
Secrétaire du Concile du Vatican.

PREMIERE CONSTITUTION DOGMATIQUE

SUR

L'EGLISE DE JESUS-CHRIST

PROMULGUÉE DANS LA QUATRIÈME SESSION
DU TRÈS-SAINTE CONCILE DU VATICAN.

N. B. Toutes les pièces qui suivent sont extraites du JOURNAL DE ROME, n. des 16 et 19 Juil. 1870.

PIE, ÉVÊQUE,

Serviteur des Serviteurs de Dieu
Sacro Approbante Concilio.

Ad perpetuam rei memoriam.

Le pasteur éternel et l'évêque de nos âmes, afin de rendre perpétuelle l'œuvre salutaire de sa rédemption, résolu d'édifier la sainte Eglise en laquelle, comme dans la maison du Dieu vivant, tous les fidèles sont unis par le lien d'une même foi et d'une même charité, C'est pourquoi, avant qu'il ne fût glorifié, il pria son Père, non seulement pour les apôtres, mais aussi pour ceux qui par leurs paroles devaient croire en lui, afin que tous fussent un comme le Fils lui-même et le Père sont un. De même donc qu'il a envoyé les apôtres qu'il s'était choisis dans le monde, comme lui-même avait été envoyé par son Père, de même il a voulu des pasteurs et des docteurs dans son Eglise jusqu'à la consommation des siècles.

Mais, afin que l'épiscopat demeurât un et indivisible, afin que la multitude de tous les croyants fût conservée dans l'unité de foi et de communion par des prêtres unis entre eux, plaçant le bienheureux Pierre audessus des autres apôtres, il a institué en lui le principe perpétuel et le fondement visible de cette double unité, afin que sur sa solidité fût bâti le temple éternel, et que sur la fermeté de sa foi s'élevât l'édifice sublime de l'Eglise qui doit être porté jusqu'au ciel. Et comme les portes de l'enfer se dressent de toutes parts, avec une haine chaque jour croissante, contre le fondement divinement établi de l'Eglise, afin de la renverser, si c'était possible, Nous jugeons, *sacro approbante concilio*, qu'il est nécessaire, pour la sauvegarde, le salut et l'accroissement du peuple catholique, de proposer pour être crue et tenue par tous les fidèles, conformément à l'ancienne et constante foi de l'Eglise universelle, la doctrine sur l'institution, la perpétuité et la nature de la sainte primauté apostolique, dans laquelle consiste la force et la solidité de toute l'Eglise, et de proscrire, et de condamner les erreurs qui lui sont contraires, erreurs si préjudiciables au troupeau du Seigneur.

CHAPITRE I

De l'institution de la primauté Apostolique dans la personne du bienheureux Pierre.

Nous enseignons donc et nous déclarons conformément aux témoignages de l'Evangile, que la primauté de juridiction sur toute l'Eglise de Dieu a été immédiatement et directement promise et conférée par Notre-Seigneur Jésus-Christ au bienheureux apôtre Pierre. C'est, en effet, au seul Simon, à qui il avait dit : " Tu seras appelé Céphas, " après qu'il eut fait cette confession : " Tu es le Christ, fils du Dieu vivant ; " le Seigneur a adressé ces paroles solennelles : " Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'a révélé, " mais mon Père, qui est aux cieux ; et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre, " sera aussi lié dans le ciel. "

C'est aussi au seul Simon-Pierre que Jésus, après sa résurrection, a conféré la juridiction de pasteur suprême et de guide sur tout son troupeau, en lui disant : " Pais mes agneaux, pais mes brebis. " A cette doctrine si manifeste des Saintes-Ecritures, telle qu'elle a toujours été comprise par l'Eglise catholique, sont ouvertement contraires les maximes perverses de ceux qui, renversant la forme de gouvernement établie dans son Eglise par le Christ Notre-Seigneur, nient que Pierre seul ait été investi par le Christ d'une véritable et propre primauté de juridiction au-dessus des autres apôtres, soit séparés, soit tous réunis ; ou qui affirment que cette même primauté n'a pas été immédiatement ou directement conférée au bienheureux Pierre, mais à l'Eglise, et que c'est par celle-ci qu'elle lui est transmise comme ministre de cette même Eglise.

Si donc quelqu'un dit que le bienheureux apôtre Pierre n'a pas été constitué par le Christ Notre-Seigneur prince des apôtres et chef visible de toute l'Eglise militante ; ou que le même Pierre n'a reçu qu'une primauté d'honneur seulement, et non une primauté de juridiction propre et véritable, directement et immédiatement conférée par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'il soit anathème.

CHAPITRE II.

De la perpétuité de la primauté de Pierre dans les Pontifes Romains.

Or ce que le Prince des pasteurs et le Pasteur suprême des brebis, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a établi en la personne du bienheureux Pierre, pour la solidité perpétuelle et le bien permanent de l'Eglise, doit nécessairement et constamment subsister par l'autorité du même Jésus-Christ dans l'Eglise, qui, fondée sur la pierre, demeurera stable jusqu'à la fin des siècles. Il n'est douteux pour personne, loin de là, c'est un fait notoire dans tous les siècles que, jusqu'à notre temps et toujours, le saint et bienheureux Pierre prince et chef des apôtres, colonne de la foi et fondement de l'Eglise catholique, qui a reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauveur et rédempteur du genre humain, les clefs

du royaume, vit, règne et juge en ses successeurs les évêques du saint Siège de Rome, établi par lui et consacré par son sang. C'est pourquoi, chacun des successeurs de Pierre dans cette chaire possède, en vertu de l'institution de Jésus-Christ lui-même, la primauté de Pierre, sur l'Eglise universelle. Les dispositions prises par Celui qui est la Vérité demeurent donc, et le bienheureux Pierre gardant la solidité de la pierre qu'il a reçue, n'a pas quitté la charge du gouvernement de l'Eglise. Pour cette raison, il a toujours été nécessaire que toute l'Eglise, c'est-à-dire l'universalité des fidèles, répandus en tout lieux, fût en union avec l'Eglise romaine, à cause de sa principauté suprême, afin que, unis comme les membres à leur chef, en ce Siège d'où se répandent sur tous les droits d'une communion vénérable, ils ne formassent qu'un seul et même corps.

Si donc quelqu'un dit que ce n'est pas par l'institution de Jésus-Christ ou de droit divin, que le bienheureux Pierre a des successeurs perpétuels dans la primauté sur toute l'Eglise; ou que le Pontife romain n'est pas, successeur du bienheureux Pierre dans la même primauté, qu'il soit anathème.

CHAPITRE III.

De la nature et du caractère de la primauté du Pontife romain.

C'est pourquoi, appuyé sur les témoignages manifestes des Saintes-Ecritures et fermement attaché aux décrets formels et évidents tant de nos prédécesseurs, les Pontifes romains, que des conciles généraux, dont la clarté est irrésistible, nous renouvelons la définition du concile œcuménique de Florence, en vertu de laquelle tous les fidèles du Christ sont obligés de croire que le Saint-Siège apostolique et le Pontife romain a la primauté sur le monde entier, que le même Pontife romain est le successeur du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, le vrai vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Eglise, le père et le docteur de tous les chrétiens, et qu'à lui a été confié par Notre-Seigneur Jésus-

Christ, en la personne du bienheureux Pierre, le plein pouvoir de paître, de régir et de gouverner l'Eglise universelle, comme cela est aussi contenu dans les actes des conciles œcuméniques et les saints canons.

Nous enseignons donc et nous déclarons que l'Eglise romaine, par une disposition divine, a la principauté de pouvoir ordinaire sur toutes les autres Eglises, et que ce pouvoir de juridiction du Pontife romain, pouvoir vraiment épiscopal, est immédiat ; que les pasteurs et les fidèles, chacun et tous, quels que soient leur rite et leur dignité, lui sont assujettis par le devoir de la subordination hiérarchique et d'une vraie obéissance, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers, de sorte que, gardant l'unité soit de communion, soit de profession d'une même foi avec le Pontife romain, l'Eglise du Christ est un seul troupeau sous un seul Pasteur suprême. Tel est l'enseignement de la vérité catholique dont nul ne peut dévier sans perdre la foi et le salut.

Mais loin que ce pouvoir du Souverain-Pontife nuise à ce pouvoir ordinaire et immédiat de juridiction épiscopale, par lequel les évêques qui, établis par le Saint-Esprit, ont succédé aux apôtres, paissent et régissent, comme vrais pasteurs, chacun le troupeau particulier confié à sa garde, ce dernier pouvoir est affirmé, corroboré protégé et par le suprême et universel pasteur, selon la parole de saint Grégoire-le-Grand : " Mon honneur est l'honneur de l'Eglise universelle. Mon honneur est la force solide de mes frères. Je suis vraiment honoré, lorsque l'honneur dû à chacun ne lui est pas refusé. "

De ce pouvoir suprême du Pontife romain de gouverner l'Eglise universelle, résulte pour lui le droit de communiquer librement dans l'exercice de sa charge avec les pasteurs et les troupeaux de toute l'Eglise, afin qu'ils puissent être instruits et dirigés par lui dans la voie du salut. C'est pourquoi nous condamnons et réprouvons les maximes de ceux qui disent que cette communi-

cation du chef suprême avec les pasteurs et les troupeaux peut être légitimement empêchée, ou qui la font dépendre du pouvoir séculier, prétendant que les choses établies par le Siège apostolique, ou en vertu de son autorité, n'ont de force et d'autorité que si elles sont confirmées par l'assentiment de la puissance séculière.

Et comme le Pontife romain, par le droit divin de la primauté apostolique, est à la tête de l'Eglise universelle, nous enseignons aussi et nous déclarons qu'il est le juge suprême des fidèles, et qu'on peut recourir à son jugement dans toutes les causes qui sont de la compétence ecclésiastique ; qu'au contraire, le jugement du Siège apostolique, au-dessus duquel il n'y a point d'autorité, ne peut être réformé par personne, et qu'il n'est permis à personne de juger son jugement. Ceux-là donc dévient du droit chemin de la vérité, qui affirment qu'il est permis d'appeler des jugements des Souverains Pontifes au Concile œcuménique comme à une autorité supérieure au Pontife Romain.

Si donc quelqu'un dit que le Pontife romain, n'a qu'une charge d'inspection et de direction, et non un plein et suprême pouvoir de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers, ou qu'il a seulement la principale portion et non la plénitude de ce pouvoir ; ou que le pouvoir qui lui appartient n'est pas ordinaire et immédiat, soit sur toutes les Eglises et sur chacune d'elles, soit sur tous les pasteurs et sur tous les fidèles et sur chacun d'eux, qu'il soit anathème.

CHAPITRE IV.

Du magistère infallible du Souverain-Pontife.

Ce Saint-Siège a toujours cru, l'usage permanent de l'Eglise le prouve, et les conciles œcuméniques eux-mêmes, ceux-là surtout où l'Orient se réunissait à l'Occident dans l'union de la foi et de

la charité, ont déclaré que le pouvoir suprême du Magistère est compris dans la primauté apostolique que le Pontife romain possède sur l'Eglise universelle, en sa qualité de successeur de Pierre, prince des apôtres. C'est ainsi que les Pères du quatrième concile de Constantinople, marchant sur les traces de leurs prédécesseurs, ont émis cette solennelle confession de foi : " Le salut " est avant tout de garder la règle de la vraie foi. Et comme " la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ disant : Tu es Pierre " et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, ne peut-être vaine, " elle a été vérifiée par les faits : car, dans le Siège apostolique, " la religion catholique a toujours été conservée immaculée et la " sainte doctrine toujours enseignée. Désirant donc ne nous séparer " en rien de sa foi et de sa doctrine, nous espérons mériter " d'être dans cette unique communion que prêche le Siège apos- " tolique, en qui se trouve l'entière et vraie solidité de la reli- " gion chrétienne." Avec l'approbation du deuxième concile de Lyon, les Grecs ont professé : " Que la sainte Eglise romaine a " la souveraine et pleine primauté et principauté sur l'Eglise " catholique universelle, principauté qu'elle reconnaît, en toute " vérité et humilité, avoir reçue, avec la plénitude de la puissance, " du Seigneur lui-même dans la personne du bienheureux Pierre, " prince ou chef des apôtres, dont le Pontife romain est le suc- " cesseur : et, de même qu'elle est tenue plus que toutes les " autres de défendre la vérité de la foi, de même, lorsque s'élè- " vent des questions relativement à la foi, ces questions doivent " être définies par son jugement." Enfin le concile de Florence a défini : Que " le Pontife romain est le vrai vicaire du Christ, " la tête de toute l'Eglise, et le père et docteur de tous les " chrétiens, et qu'à lui, dans la personne du bienheureux Pierre, " a été remis, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le plein pouvoir " de paître, de conduire et de gouverner l'Eglise universelle."

Pour remplir les devoirs de cette charge pastorale, nos prédécesseurs ont toujours ardemment travaillé à propager la doctrine salutaire du Christ parmi tous les peuples de la terre, et ils ont veillé avec une égale sollicitude à la conserver pure et sans altération partout où elle a été reçue. C'est pourquoi les évêques de tout l'univers, tantôt dispersés, tantôt assemblés en synodes,

suivant la longue coutume des Eglises et la forme de l'antique règle, ont toujours eu soin de signaler à ce Siège apostolique les dangers qui se présentaient surtout dans les choses de foi, afin que les dommages portés à la foi trouvassent leur souverain remède là où la foi ne peut éprouver la défaillance.

De leur côté les Pontifes romains, selon que leur conseillait la condition des temps et des choses, tantôt en convoquant des conciles œcuméniques, tantôt en consultant l'Eglise dispersée dans l'univers, tantôt par des synodes particuliers, tantôt par d'autres moyens que la Providence leur fournissait, ont défini qu'il fallait tenir tout ce que, avec l'aide de Dieu, ils avaient reconnu conforme aux Saintes-Ecritures et aux traditions apostoliques. Le Saint-Esprit n'a pas, en effet, été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils publiassent, d'après ses révélations, une doctrine nouvelle, mais pour que, avec son assistance, ils gardassent saintement, et exposassent fidèlement les révélations transmises par les apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi. Tous les vénérables Pères ont embrassé, et les saints docteurs orthodoxes ont vénéré et suivi leur doctrine apostolique, sachant parfaitement que ce Siège de Pierre reste toujours exempt de toute erreur, selon cette Divine promesse du Seigneur notre Sauveur, faite au prince de ses disciples : " J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, lorsque tu seras converti, confirme tes frères."

Ce don de la vérité, et de la foi qui ne faillit pas, a donc été divinement accordé à Pierre et à ses successeurs dans cette chaire, afin qu'ils s'acquittassent de leur charge éminente pour le salut de tous ; afin que tout le troupeau du Christ, éloigné par eux du pâturage empoisonné de l'erreur, fût nourri de la céleste doctrine ; afin que, toute cause de schisme étant enlevée, l'Eglise fût conservée tout entière dans l'unité, et qu'appuyée sur son fondement, elle se maintînt inébranlable contre les portes de l'enfer. Or, puisque, à cette époque, l'on a besoin plus que jamais de la salutaire efficacité de la charge apostolique, et qu'on trouve tant d'hommes qui cherchent à rabaisser son autorité, nous jugeons qu'il est tout à fait nécessaire d'affirmer solennellement la prérogative que le Fils unique de Dieu a daigné joindre au suprême office pastoral.

C'est pourquoi, nous attachant fidèlement à la tradition qui remonte au commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation, de la religion catholique et le salut des peuples chrétiens, nous enseignons et définissons, *sacro approbante concilio*, que c'est un dogme divinement révélé savoir : Que le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire, lorsque, remplissant la charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être crue par l'Eglise universelle, jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant la doctrine touchant la foi ou les mœurs ; et, par conséquent, que de telles définitions du Pontife romain sont d'elles-mêmes irréfornables, et non en vertu du consentement de l'Eglise.

Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire notre définition, qu'il soit anathème.

Donné à Rome, en Session publique, célébrée solennellement dans la basilique Vaticane, l'an de l'Incarnation du Seigneur mil-huit-cent-soixante-dixième, le dix-huitième jour de juillet, de Notre Pontificat l'année vingt-cinquième. C'est ainsi.

JOSEPH

Evêque de Saint-Hippolyte

Sécretaire du Concile du Vatican

Par ordre de Notre très-saint Père en Jésus-Christ Notre seigneur et maître Pie, par la divine providence Pape neuvième du nom, l'an de la Nativité du Seigneur MDCCCLXX, indiction XIII, quant au jour le XVIII juillet, XXVe année du Pontificat de Notre même très-saint seigneur, la présente constitution

apostolique à été publiée et affichée aux portes des basiliques de Saint-Jean-de-Latran, du Prince des Apôtres, et de Sainte-Marie-Majeure, de la chancellerie apostolique, du palais de Monte-Citorio, et au champ de Flore, par moi Louis Serafini, curseur apostolique.

PHILIPPE OSSANI chef des curseurs.

APPROBATION DU SOUVERAIN PONTIFE

donnée de vive voix dans le cours de la Session

Les Décrets et les Canons qui sont contenus dans la Constitution qui vient d'être lue, ont reçu l'assentiment de tous les Pères, excepté deux, et Nous, avec l'approbation du Saint-Concile, nous fixons le texte des uns et des autres, tel qu'il vient d'être lu, et d'autorité apostolique nous les confirmons.

ALLOCUTION

Prononcée par le Souverain-Pontife.

Cette autorité suprême du Pontife Romain, Vénérables Frères, n'opprime pas, mais elle aide, ne détruit pas mais elle édifie, et très-souvent elle confirme en dignité, unit dans la charité, et assure et défend les droits des Frères, c'est-à-dire des évêques. C'est pourquoi, que ceux qui jugent maintenant dans le trouble sachent que le Seigneur ne se manifeste pas dans cet état. Qu'ils se rappellent, ceux qui professent l'opinion contraire, qu'il y a

peu d'années ils abondèrent dans notre sens et dans le sens de la majorité de cette très digne assemblée. Mais alors ils jugeaient sous l'empire d'un souffle plein de douceur. Est-ce que l'on peut avoir deux consciences opposées dans le jugement d'une même question ? Non certes. Que Dieu, donc, illumine les sentiments et les cœurs, et puisqu'il a fait tout seul de grandes merveilles, qu'il illumine les sentiments et les cœurs afin que tous puissent s'approcher du sein du Père, du Vicaire indigne du Christ ici-bas, qui les aime, les chérit, et désire ne faire qu'un avec eux. Unis par les liens de la charité, nous serons si bien à même de combattre les combats du Seigneur, que non seulement nos ennemis ne se riront pas de nous, mais qu'ils nous craindront, et que les armes de l'iniquité tomberont en présence de la vérité, et qu'ainsi tous pourront dire avec S. Augustin : Tu m'as appelé à ton admirable lumière et voici que je vois. "

PROTESTATION DU CONCILE

formulée dans la Congrégation générale

du 16 juillet.

Révérendissimes Pères,

Depuis que ce très-saint concile du Vatican a été réuni avec l'aide de Dieu, une guerre acharnée a éclaté aussitôt contre lui. Pour amoindrir et même détruire, s'il était possible, sa vénérable autorité aux yeux du peuple fidèle, plusieurs écrivains se sont mis, à l'envi, à parler de cette assemblée avec injure et à lancer contre elle les calomnies les plus dégoûtantes. Et ces écrivains se sont rencontrés non-seulement parmi les hétérodoxes et les ennemis déclarés de la croix et du Christ, mais même parmi ceux qui se vantent d'être des enfants de l'Eglise catholique, et, ce qui est le plus triste encore, parmi les ministres même de la religion,

Tout le monde sait parfaitement, sans que nous ayons besoin de les citer une à une, que les assertions publiées dans ce sens dans des journaux de toutes langues et dans des opuscules sans nom d'auteur, édités ça et là et distribués furtivement, sont d'ignobles mensonges. Parmi ces opuscules anonymes, il y en a deux surtout écrits en français et intitulés : *Ce qui se passe au concile* et *La dernière heure du concile*, qui paraissent l'emporter sur les autres par l'art et la licence qu'ils déploient dans la calomnie. Non seulement la dignité et la pleine liberté du concile y sont l'objet de honteux mensonges, et les droits du Siège Apostolique y sont attaqués, mais encore l'auguste personne du Saint-Père y est accablée des plus graves outrages. Fidèles au devoir de notre charge, et, afin que notre silence, s'il se prolongeait, ne soit pas mal interprété par les malveillants, nous sommes forcés d'élever la voix contre tant et de si violentes calomnies, et de protester et déclarer en votre présence, Révérendissimes Pères, que tout ce que l'on trouve dans les susdits journaux et opuscules, soit contre le Saint Père et le Siège Apostolique, soit contre le concile, soit à propos du manque de liberté légitime dont il aurait souffert, est complètement faux et calomnieux.

Philippe card. de Angelis, *président*.

Antonin card. de Luca, *président*.

André card. Bizzarri, *président*.

Louis card. Bilio, *président*.

Annibal card. Capalti, *président*.

FIN DU SECOND VOLUME.

soin
sens
sans
d'i-
en a
e au
porter
ca-
ncile
pos-
int-
voir
, ne
rcés
t de
res,
ous-
ntre
nt il